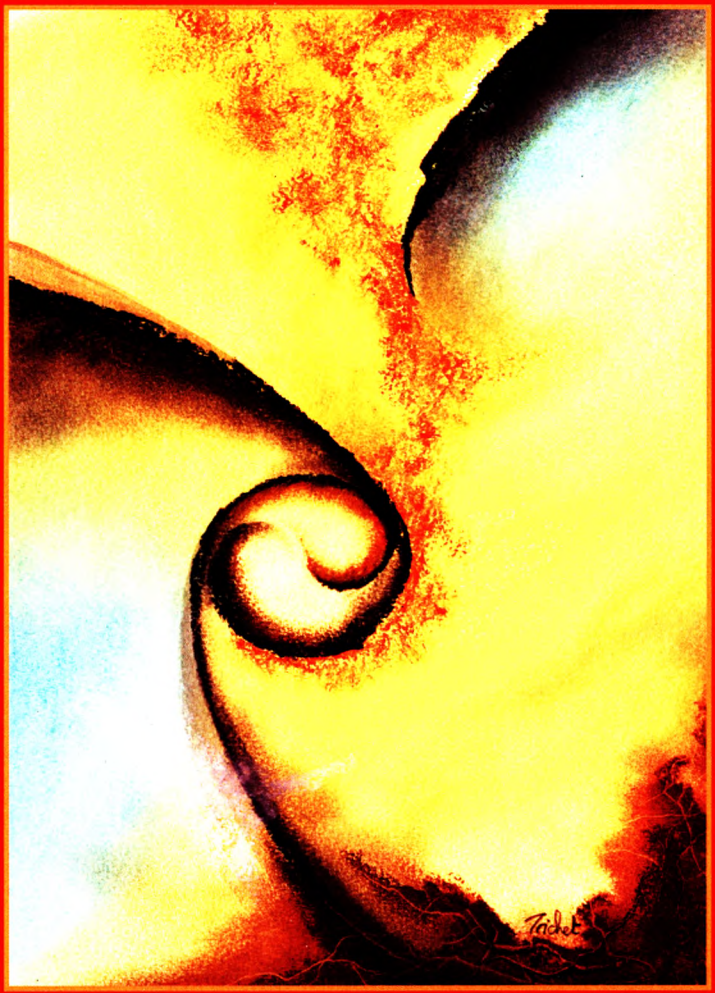
Approche tissulaire de l'ostéopathie

• Livre 2 •

Praticien de la conscience

Pierre Tricot



SULLY

Approche tissulaire de l'ostéopathie

Livre 2

Praticien de la conscience

Pierre Tricot
Ostéopathe, DO.

Approche tissulaire de l'ostéopathie

Livre 2

Praticien de la conscience

SULLY

Du même auteur

L'ostéopathie, une technique à découvrir, Chiron, 1998.
Approche tissulaire de l'ostéopathie – Livre 1 – Un modèle du corps conscient, Sully, 2002.

Traductions

Paul Lee, *Interface – Mécanismes de l'esprit en ostéopathie*, Sully, 2011.
Zachary Comeaux, *Ostéopathie et médecine du futur*, Sully, 2005.
A. T. Still, *Autobiographie*, Sully, 1998, 2001, 2008.
A. T. Still, *Philosophie de l'ostéopathie*, Sully, 1999, 2003, 2007.
Carol Trowbridge, *Naissance de l'ostéopathie* (en collaboration avec J. H. Francès), Sully, 1999, 2010.
A. T. Still, *Ostéopathie, recherche et pratique*, Sully, 2001, 2009.
A. T. Still, Philosophie et principes mécaniques de l'ostéopathie, Sully, 2009

http://www.approche-tissulaire.fr
pierre.tricot2@wanadoo.fr

Illustration de couverture :
aquarelle et acrylique de Jacques Trichet
trichet-jacques@wanadoo.fr

Mise en pages : Sophie Auriol, Ambodexter, Bordeaux.

© Éditions Sully, 2005, 2011.
BP 171, 56005 Vannes cedex France
Tél. 02 97 40 41 85, fax : 02 97 40 41 88
E-mail : editions.sully@wanadoo.fr Site : editions-sully.com
ISBN 2-911074-80-7

Toute représentation, traduction ou reproduction, intégrale ou partielle, par tous procédés, en tous pays, faite sans autorisation préalable est illicite et exposerait le contrevenant à des poursuites judiciaires. Réf. : loi du 11 mars 1977, alinéas 2 et 3 de l'article 41.

« Être, c'est pénétrer à travers la surface

et plonger dans la réalité. »

Erich Fromm,
Avoir ou être ?
éd. Robert Laffont, 1978, p. 121.

Aux consciences qui ont transmis
Aux consciences qui ont aidé
Merci

À Christiane

Remerciements à Tess Deffinis et Emmanuel Escalle
pour leur relecture attentive
et leurs remarques toujours constructives.

SOMMAIRE

Avant-propos 9

Première partie : Concepts

Chapitre 1.
Indamérique 17

Chapitre 2.
De la conscience à la matière 35

Chapitre 3.
Consciences et systèmes de consciences 57

Chapitre 4.
Évolution 73

Chapitre 5.
Expérience de consciences 98

Deuxième partie : Techniques

Chapitre 6.
Les outils de la conscience 126

Chapitre 7.
Dialogue tissulaire 160

Chapitre 8.
Travail sur la lignée ancestrale 186

Chapitre 9.
Technique sur les trajets d'énergie 192

Chapitre 10.
Technique de régression consciente 197

Chapitre 11.
Technique de libération des flux 211

Conclusion 229
Postface - Motifs 235

Annexes.

Les sept étapes de la naissance 239
Listes préparées 241
Bibliographie 242
Glossaire 246
Index 270
Table des questions/réponses 272

Table des matières 275

Les mots suivis d'un astérisque
figurent dans le glossaire.

Notes sur les citations

Beaucoup de citations de ce livre sont extraites d'ouvrages anglais ou américains.
Quand ceux-ci n'ont pas été traduits en français, comme ceux de W. G. Sutherland ou de R. Becker par exemple, j'ai moi-même assuré la traduction des passages cités.
Quand ils l'ont été, je cite la traduction publiée, sauf si elle me semble peu pertinente, voire incorrecte ; auquel cas j'ai assuré moi-même la traduction du texte original qui seul figure dans la bibliographie.

Les références des citations renvoient à la bibliographie sous la forme suivante : auteur, année d'édition du titre correspondant, page.

AVANT-PROPOS

« Seules sont vraies les pensées dont le contraire est également vrai, en son temps et lieu ; les dogmes indiscutables sont la plus dangereuse espèce de mensonge. »
Aurobindo, 1975, 44.

En terminant le premier ouvrage sur l'approche tissulaire je notais que la remontée dans le cône conduit progressivement de la plasticité vers la fluidité, la structure devenant moins évidente à percevoir, moins facile à discerner et les fulcrums*, du même coup, plus difficiles à établir : *« Lorsque la matière dépasse son degré d'atomisation maximum, elle devient vie, et agit et se conforme pour s'adapter au corps de n'importe quel être de l'univers. Quand la matière n'est plus divisible, elle devient un fluide de vie qui s'unit facilement à d'autres atomes, pour devenir une masse de matière vivante pouvant se recristalliser en forme, attribuée par les causes parentes. »* (Still, 2003, 264-265)

Remonter dans le cône m'a permis de développer un modèle fondé sur la conscience. Ce fut une grande étape dans ma démarche d'homme et de praticien ostéopathe. Mais, en remontant, je n'ai fait que repousser d'autant les limites de l'horizon, sans trouver de réelles réponses aux questions qui obsèdent le philosophe : qu'est-ce que la conscience, qu'est-ce que la vie, quelle est la cause de tout cela ? Après m'être senti perdu dans celui des perceptions, j'étais maintenant perdu dans l'océan de la conscience. Je ne pouvais demeurer ainsi : en tant qu'homme, en tant que thérapeute, je ressentais l'impérieux besoin de points d'appuis, de fulcrums. Alors, *« Comme Colomb, je trouvai du bois flottant sur la surface. Je notai la direction du vent, d'où il venait, et dirigeai mon bateau en conséquence. »* (Still, 1998, 76)

D'HIER...

Dans cette quête, je me suis logiquement tourné vers Still. Lui aussi s'est intéressé à ces questions. Il en parle souvent, notamment dans le chapitre XI de *Philosophie et principes mécaniques de l'ostéopathie* appelé Biogen[1]. Il y développe des réflexions de nature métaphysique qui ne manquent pas d'intérêt mais nous laissent, elles aussi, dans l'interrogation : *« Personne ne connaît le philosophe qui le premier posa la question : "Qu'est-ce que la vie ?" Mais toute personne intelligente s'intéresse à ce problème, désirant au moins connaître une raison tangible pour laquelle on l'appelle 'vie' ; savoir si la vie est personnelle ou si elle est organisée de manière telle qu'on puisse la considérer comme principe individualisé de la Nature. »* (Still, 2003, 258)

1. La date de copyright de *Philosophie et principes mécaniques de l'ostéopathie* est 1892. Cela correspond à l'époque de la création du collège de Kirksville. On peut supposer que Still considérait ce texte comme important dans l'enseignement et la propagation de l'ostéopathie naissante. Pourtant, il ne fut publié qu'en 1902 puis mystérieusement retiré, sans explications (Trowbridge, 1999, 249).
Il fut republié en 1986 par Osteopathic Enterprise à Kirksville Mo. La plupart des chapitres de ce premier ouvrage ont été repris dans *Philosophie de l'ostéopathie* ou dans *Recherche et pratique*. Le chapitre 11 appelé Biogen n'est que partiellement repris dans *Philosophie*. Original à plus d'un titre, ce chapitre montre comment Still envisageait la vie et le vivant sur le plan métaphysique. Je l'ai volontairement ajouté à la fin de la réédition de la traduction de *Philosophie*, parue en octobre 2003.

Je me suis alors tourné vers Spencer[2], son mentor qui s'est, lui aussi, particulièrement intéressé à la cause. *« Nous ne pouvons penser aux impressions que le monde produit en nous, sans penser qu'elles ont une cause, et nous ne pouvons rechercher leur cause sans nous heurter à l'hypothèse de la cause première. »* (Spencer, 1885, 32) Mais finalement, Spencer conclut à l'impossibilité de connaître vraiment le monde dont nous faisons l'expérience, *« La matière est aussi absolument incompréhensible dans sa nature intime que l'Espace et le Temps. »* (Spencer, 1885, 47) Rejoignant les philosophies orientales traditionnelles, il considère le monde que nous expérimentons comme le reflet d'une autre réalité, pour nous insaisissable : *« Les vérités les plus hautes que nous puissions atteindre ne sont que des formules des lois les plus compréhensives de l'expérience que nous avons des relations de Matière, de Mouvement et de Force ; la Matière, le Mouvement, la Force ne sont que des symboles de la réalité inconnue. »* (Spencer, 1885, 496) Ne pouvant résoudre ce dilemme, Spencer a créé le concept d'Inconnaissable, concluant finalement : *« Étant donné que toute tentative de concevoir l'origine des choses est futile, je me contente de laisser la question en suspens, comme un mystère insoluble. »* (Spencer, 1885, 173)

Reconnaître l'*Inconnaissable*, c'est concevoir une force qui nous dépasse, qui nous englobe sans doute et dont nous sommes dépendants, mais ne nous empêche nullement de continuer à poser la question de la Cause des causes : *« Un pouvoir dont la nature reste pour toujours inconcevable, et auquel on ne peut imaginer de limite dans le temps ou l'espace, produit en nous certains effets. Ces effets ont des ressemblances d'espèce, ce qui nous permet de les classer sous les noms de Matière, Mouvement, Force. »* (Spencer, 1885, 496) Quelle est donc cette réalité inconnue et pour Spencer inconnaissable ?

« La force dont nous affirmons la persistance est la Force absolue dont nous avons vaguement conscience comme corrélatif nécessaire de la force que nous connaissons. Ainsi, par la persistance de la force, nous entendons la persistance d'un pouvoir qui dépasse notre connaissance et notre conception. En affirmant la persistance de la force, nous affirmons une réalité inconditionnée sans commencement ni fin. » (Spencer, 1885, 173)

Pour désigner cette Cause, Spencer parle de *Force*. Dans l'équation *Matière, Mouvement et Force*, Still, en bon spiritualiste, substitue *Esprit* à *Force*. Il écrit dans *Autobiographie* : *« Dieu se manifeste dans la matière, le mouvement et l'esprit. Étudiez soigneusement ses manifestations. »* (Still, 1998, 169) Également dans *Autobiographie* : *« Je trouve en l'homme un univers en miniature. Je trouve la matière, le mouvement et l'esprit. »* (Still, 1998, 306)

Après l'élaboration du modèle de la conscience, présenté dans le livre 1 d'approche tissulaire, j'ai ressenti la nécessité de substituer *Conscience* à *Esprit*, et de paraphraser Still : *« Je trouve en l'homme un univers en miniature. Je trouve la matière, le mouvement et la conscience. »*

Cela étant, changer le nom, ne nous fait pas connaître davantage. Que nous parlions de *Force*, d'*Esprit* ou de *Conscience*, nous nous retrouvons inéluctablement face à l'Inconnaissable. Entre *Esprit* ou *Conscience* et *Matière*, comment s'effectue la transition ? De la *Matière* à la *Conscience* comme le pensent certains ? Ou de l'*Esprit* ou *Conscience* à la *Matière* comme le pensent d'autres ?

Faute de trouver des réponses chez nos aînés (je me suis volontairement cantonné à la lignée stillienne), je me suis tourné vers nos contemporains. Les développements récents des domaines physiques et philosophiques nous proposent dans ces domaines des modèles et chemins intéressants, qui valent la peine d'être étudiés et surtout mis en pratique. Voilà le sujet de cet ouvrage.

2. Herbert Spencer (1820-1903). Ingénieur, philosophe anglais, fondateur de la philosophie évolutionniste. Il tente d'élargir le concept évolutionniste développé par Darwin au niveau de la biologie, à tous les domaines des activités humaines, notamment la psychologie, la sociologie, l'éthique, etc. Tout en affirmant le caractère inconnaissable de la nature intime de l'univers, il tente de donner une explication globale de l'évolution des êtres à partir des lois ordinaires de la mécanique. Selon Spencer, le monde se transforme et évolue de l'inorganique vers le biologique, le psychologique et le social : à chacun de ces stades se vérifie la loi de complexité croissante, par l'adaptation de plus en plus précise des fonctions aux conditions changeantes du milieu, par l'intégration toujours plus grande des parties au tout et par la diversification des relations sociales.

... À AUJOURD'HUI

J'aimerais évoquer rapidement les principaux auteurs auxquels je me suis référé dans la poursuite de mon chemin à la recherche d'une cohérence. Ils sont nombreux, mais parmi eux, plusieurs émergent comme essentiels. C'est de ceux-là que je désire parler.

Edgar Morin[3] m'accompagnait déjà lors de la rédaction du premier ouvrage sur l'approche tissulaire. Il m'a ouvert l'accès aux concepts de complexité et d'hypercomplexité qu'il fonde sur trois piliers : la théorie de l'information, la cybernétique et la théorie des systèmes. Dérogeant au sacro-saint principe du tiers exclu[4], Morin développe également le principe dialogique qui, au lieu d'opposer les contraires, se propose de les faire communiquer, échanger. De là naît une attitude cherchant à englober, rassembler plutôt qu'à séparer. Grâce à Morin, j'ai pu comprendre le désir de globalité de Spencer et de Still, mettre en application le principe selon lequel le regard englobant est le meilleur moyen d'étudier, de penser et de vivre le complexe.

Jean Charon[5], en développant le modèle d'un univers fondé sur l'Esprit, m'a permis d'oser aborder l'interprétation du monde de « l'autre » point de vue : plutôt que l'observer et conclure que de son évolution naît la conscience, il nous propose le chemin inverse. La conscience crée le monde, y compris le monde physique qui, de ce fait doit être considéré comme vivant. L'évolution du créé permet ensuite à la conscience de prendre conscience de son existence et de se connaître en tant que conscience. Still exprime une intuition analogue dans *Biogen* : « *On dit que "toute matière est substance vivante". Nous ne connaissons la vie qu'à travers le mouvement des corps matériels.* » (Still, 2003, 265.) D'autres que Charon ont émis des hypothèses similaires, mais il s'agit d'un physicien de haut niveau et sa démarche est de nature dialogique : à la fois philosophique, spirituelle **et** scientifique, elle relie le haut et le bas du cône au lieu de les opposer. C'est une des raisons qui m'y a rendu sensible.

Stéphane Lupasco[6], diverge, lui aussi, de la pensée aristotélicienne. Il affirme que principes d'exclusion et tiers exclus ne sont que des cas particuliers et propose, au contraire, les logiques du **contradictoire** et du **tiers inclus**. Rapporté au concept A versus Non-A, cela signifie que l'absolu n'existe pas et que dans A existe toujours une partie, si petite soit-elle, de non-A (ou une partie de A dans Non-A). De cette logique est issu un modèle faisant naître la matière de l'énergie. Celle-ci crée des systèmes de plus en plus complexes donnant à expérimenter trois matières (physique, biologique, neuro-psychique). De plus, si, suivant Charon, nous déduisons l'énergie de la conscience, ces matières sont conscientes. Au sein du corps vivant, elles coexistent, chacune possédant des propriétés qui lui sont propres et que nous devrions connaître et respecter lorsque nous nous adressons à elles. Voilà qui initie un autre regard sur le vivant, par bien des points en opposition avec l'approche

3. Edgar Morin (né en 1921). Sociologue et philosophe, au CNRS depuis 1950. Il y est aujourd'hui directeur de recherche. Enseigne aux États-Unis et en Amérique latine. Son œuvre multiple est dirigée par le souci d'une connaissance non mutilée, non cloisonnée, apte à saisir la complexité du réel, respectant cependant le singulier et l'insérant dans l'ensemble. Bibliographie foisonnante. Parmi ses ouvrages essentiels, les 5 tomes de *La Méthode*, parus entre 1977 et 2001 : 1. *La Nature de la Nature* (1977), 2. *La vie de la vie* (1980), 3. *La Connaissance de la Connaissance* (1986), 4. *Les Idées. Leur habitat, leur vie, leurs mœurs, leur organisation* (1991), 5. *L'identité humaine* (2001), également *Introduction à la pensée complexe* (1990) et en collaboration avec Jean-Louis Le Moigne, *L'intelligence de la complexité* (1999).

4. Tiers exclu : un des deux principes de base de la logique d'Aristote : une chose est vraie ou fausse, mais il n'y a pas de moyen terme – de « tiers » – entre les contradictoires. L'autre principe est celui de contradiction : il est impossible qu'une chose soit et ne soit pas, simultanément.

5. Jean Edouard Charon (né en 1920). Physicien, ingénieur de l'École Supérieure de Physique et de Chimie, il se spécialise dans les recherches nucléaires, au Commissariat à l'Énergie Atomique de Saclay. En 1959, il s'oriente vers la physique fondamentale et cherche à prolonger les théories d'Einstein, dans un modèle unitaire englobant la description de tous les phénomènes physiques : *Théorie de la Relativité Complexe* (1977). Parallèlement à ses ouvrages de physique, il publie de nombreux ouvrages philosophiques et s'intéresse à la structure du langage et à la théorie générale de la connaissance : *La Connaissance de l'Univers* (1961) *De la physique à l'Homme* (1965), *L'Être et le Verbe* (1965), *L'Esprit cet inconnu* (1977), *Et le Divin dans tout ça ?* (1998).

6. Stéphane Lupasco (1900-1988) : Philosophe d'origine roumaine naturalisé français en 1947. Il a élaboré une vision du monde informée par la physique quantique. Dans *Le Principe d'antagonisme et la logique de l'énergie* (1951), s'opposant au principe du tiers exclu, issu de la pensée aristotélicienne et fondement de la logique mathématique usuelle, il développe le principe du « tiers inclus » et présente le concept des trois matières. Son essai le plus connu, *Les Trois Matières* (1960), propose une grille de lecture de phénomènes très divers (physiques, biologiques, mais aussi psychologiques, sociologiques et esthétiques), couvrant l'ensemble du champ de la connaissance. Ouvrages essentiels : *L'énergie et la matière vivante* (1973), *L'énergie et la matière psychique* (1974), *L'univers psychique* (1979), *Les trois éthiques* (1986).

médicale dite « scientifique », qui ne voit dans le système corporel qu'un ensemble physico-chimique et mécanique et s'adresse à lui comme tel. Le concept de différentes matières, toutes conscientes, a conforté ce qui était présenté et expérimenté dans le livre 1, mais surtout permis de raffiner comportement et techniques thérapeutiques.

Arthur Koestler[7], enfin, développe le modèle de la **holarchie*** dans lequel il démontre que toute manifestation peut se réduire à une organisation hiérarchique de parties plus simples, les **holons***. Si l'on applique au holon la propriété de conscience, il devient un « grain de conscience » élémentaire dont les propriétés de base se retrouvent au sein des agrégats de holons ou holarchies. Les propriétés du holon et des holarchies, appliquées au modèle de Lupasco, lui donnent une amplitude et une pertinence qui m'ont fasciné.

Étudier Lupasco et Koestler avec l'idée qu'ils décrivent (sans le dire) des manifestations de la conscience a été pour moi source d'une extraordinaire progression conceptuelle : j'ai regardé la vie et le vivant à partir d'un autre point de vue, avec souvent l'impression de découvrir un nouveau spectacle. De plus, cette conjonction reste, me semble-t-il, tout à fait en accord avec les concepts essentiels développés par Still. Mieux, elle donne corps à ses intuitions : *« À coup sûr, la vie est une substance très subtilement préparée, force animatrice de la Nature, ou encore, force qui anime toute la nature, des univers aux atomes. »* (Still, 2003, 267) Enfin, les descriptions et déductions découlant de ces modèles croisent sans cesse des observations et remarques exprimées par nombre de philosophies traditionnelles, notamment orientales. Tout cela m'a permis de conceptualiser de manière plus précise encore comment vit, agit et réagit une conscience ou un système de consciences et donc d'en raffiner les outils. Enfin, cela m'a permis d'affiner le *modus operandi* de l'approche tissulaire et de développer des techniques en cohérence avec le modèle.

SCRUPULES

Pousser la logique de la matière vivante, donc consciente, m'a en revanche, conduit dans des voies que je n'aurais pas imaginées, ravivant les scrupules que j'évoquais au début du livre 1 quant à la divulgation de ce que je vivais. Mais la dynamique lancée par la publication du livre 1 ne m'a pas laissé longtemps dans l'expectative. C'est encore le *Time binding* de Korzybski[8], qui m'a fait passer à l'acte. Il s'agit de la capacité potentielle de chaque génération humaine à commencer (approximativement) là où s'est arrêtée la génération précédente. Elle permet à nos enfants de ne pas avoir à réinventer le feu, la roue, l'eau chaude, les ordinateurs, etc. Mais elle suppose que l'information soit transmise. Ne pas transmettre, c'est interrompre une chaîne, empêcher, ou en tout cas ralentir, un processus évolutif de toute manière inéluctable. D'ailleurs, sans le nommer, Still concevait, lui aussi, le *Time binding* : *« En livrant ces quelques pensées sur notre conception de la vie, nous espérons que l'ostéopathe s'emparera de la question pour pousser plus avant vers la grande source de connaissance, et appliquer ce qui en résultera au soulagement et au confort de l'affligé venant le consulter pour conseil et avis. »* (Still, 2003, 168.)

L'écrit, enfin, m'apparaît comme un des moyens de transmission les plus fiables. Puisque à chaque transmission se produit une altération, l'écrit offre une source unique et stable (un fulcrum) à laquelle se référer. Ne pouvant empêcher chacun

7. Arthur Koestler (1905-1983). Écrivain politique, puis vulgarisateur scientifique d'origine hongroise, naturalisé britannique. D'abord militant pour la cause sioniste, puis communiste, il effectue comme journaliste plusieurs séjours en Israël, en URSS, puis en Espagne pour y couvrir le soulèvement militaire. En 1937, il est arrêté par les phalangistes, emprisonné, puis condamné à mort et enfin libéré grâce à un échange d'otages. En 1939, il rompt avec le parti communiste. Cette même année, il est arrêté par la police française comme « suspect politique », relâché, puis de nouveau arrêté, il parvient à s'échapper, gagne l'Angleterre et publie en fin d'année, *Le zéro et l'infini*, un de ses livres les plus connus. Après la guerre, Koestler milite activement pour la cause sioniste et publie de nombreux articles, notamment dans le *Times* dont il est correspondant en Israël. En 1954, il quitte l'arène politique et se consacre à la vulgarisation scientifique. En 1965, il publie *Le cheval dans la locomotive*, en 1978, *Janus*, ouvrages dans lesquels il présente et développe le modèle holarchique.

8. Alfred Korzybski (1879-1950), Ingénieur d'origine polonaise qui s'est intéressé à la linguistique et à la psychologie. Il publie en 1921 *Manhood of Humanity*, en 1924-26, *Time binding : The General Theory* et en 1933, *Science of Sanity. An Introduction to Non-Arestotelian Systems and General Semantics**, ouvrage considéré comme la somme de ses idées. La sémantique générale est, elle aussi, un système fondé sur une logique non aristotélicienne.

d'altérer l'information qu'il reçoit, il m'apparaît indispensable de fournir un matériau écrit présentant le plus clairement possible ce que je désire exprimer et auquel se référer en cas de doute ou d'incertitude. Je ne puis faire plus, sinon me taire. Mais, ne rien dire laisse une information non transmise et ne donne pas la chance à celui qui voudrait s'en servir de le faire. Je crois que même si elle dérange, faire circuler l'information vaut mieux que la retenir. La vie m'enseigne tous les jours que la rétention de l'information est une source majeure de difficultés.

Restait alors une dernière question : sommes-nous encore dans la dynamique stillienne ? J'ai le sentiment que oui. Certes, Still n'avait pas accès aux auteurs qui ont servi au développement de ce modèle. Mais ses intuitions les rencontrent sans cesse. Je me sens donc dans la continuité de ce qu'il a proposé.

Ce que nous allons faire maintenant

L'ouvrage comporte deux parties. L'objectif de la première est de décrire l'approche tissulaire de façon théorique, mais aussi et surtout d'engager le lecteur vers une autre manière de regarder et d'agir, aussi bien dans son activité de thérapeute que dans sa vie personnelle. La démarche est de nature **constructiviste***, développant l'idée que la réalité que nous observons ou vivons n'est pas totalement préexistante ou indépendante de nous, mais, au moins partiellement, créée par celui qui la vit ou l'observe, en fonction de ses propres modèles, paradigmes et cartes, explicites et surtout, implicites. Autrement dit, le modèle n'est pas dans la chose observée, mais dans la tête de celui qui observe.

Bien qu'utilisant une démarche de nature scientifique (création d'hypothèse, de modèle, mise en application et vérification), je n'ai pas d'ambition scientifique. Les théories scientifiques évoquées le sont dans un but didactique, pour fournir des exemples analogiques, permettant au lecteur de transposer le modèle dans la situation personnelle ou thérapeutique qu'il rencontre, pour l'amener à créer une nouvelle grille lui permettant de décoder plus efficacement les problèmes qu'il observe.

La seconde partie est centrée sur l'application. Elle montre une manière d'utiliser ces concepts dans la pratique ostéopathique courante. J'y expose les techniques que je pratique, fondées sur la théorie précédemment développée. Je ne désire cependant pas enfermer le lecteur dans un carcan, seulement montrer une manière de faire. À terme, chacun doit développer ses propres outils, dans le cadre et avec l'aide de la cohérence proposée.

Je vous invite donc à un nouveau « parcours découverte » dans lequel nous serons encore bien souvent disciples de Colomb. Bonne traversée.

> *« Sensations neuves, fortes, et découvertes garanties au cours de cette traversée à la recherche d'une compréhension du vivant ! Les principaux écueils qui s'interposeront et ralentiront notre avancée seront nos propres modèles. Ils organisent en effet notre tissu spirituel, mental, philosophique, corporel, etc. Ils ne se laisseront donc pas modifier ou réduire sans résistance :* "Tout système, selon le principe d'homéostasie, résiste à toute tentative d'altération de lui-même." » (Watzlawick, 1993, 56)
>
> (Tricot, 2002, 31)

PREMIÈRE PARTIE

Concepts

La première partie de cet ouvrage insiste beaucoup sur les concepts qui sous-tendent aujourd'hui l'approche tissulaire. Il peut sembler que tant s'attarder à la philosophie soit inutile. C'est oublier qu'avec la vie, l'imprévisible est plus prévisible que le prévisible. De sorte qu'en appliquant les techniques décrites, le praticien rencontrera souvent l'imprévisible. S'il ne comprend pas un minimum la philosophie, c'est-à-dire la cohérence qui sous-tend l'approche, il se trouvera bien démuni pour aider son patient à sortir de sa difficulté. Un savoir-faire technique est indispensable, mais insuffisant s'il n'est soutenu par une compréhension de ce que le praticien met en œuvre. L'objet de cette présentation est de proposer cette cohérence.

J'encourage donc le lecteur à ne pas hésiter à reprendre souvent la lecture de cette partie théorique. Il y trouvera à chaque fois des « petites choses » telles que les entendait Still, et la compréhension des « petites choses » conditionne souvent l'efficacité dans les grandes…

INDAMÉRIQUE 1

« Toutes nos aides, quelles qu'elles soient, si hautes, si divines soient-elles, se changent un jour en obstacle, parce qu'elles ne valent que pour un pas, et nous avons beaucoup de pas à faire et plus d'une vérité à conquérir. »

Satprem, 1995, 128

ÉVOLUTION

Pour un scientifique de la fin du XVIIIe siècle, le mot « évolution* » désigne une suite de transformations ou de changements se produisant graduellement dans un même sens. À partir des années 1860, ce mot est utilisé en biologie pour désigner une succession de transformations progressives intervenant au sein d'une espèce vivante et aboutissant à la constitution d'une espèce nouvelle. Dès cette époque, l'idée d'évolution s'oppose à celle de fixité des espèces, initiée par Linné[1], fondée sur le modèle biblique. Ce modèle décrit les espèces végétales et animales comme apparaissant et disparaissant soudainement à la suite de catastrophes naturelles. La dernière catastrophe, le Déluge, aurait fait disparaître toutes les formes de vie, exceptées celles recueillies par Noé dans son arche, les autres n'étant plus visibles que sous forme fossile. Les *catastrophistes* pensaient que les espèces étaient créées individuellement et qu'elles étaient immuables.

L'**évolutionnisme*** quant à lui, désigne différentes doctrines de l'évolution (darwinisme, évolutionnisme, lamarckisme, transformisme).

Le concept d'évolution est étroitement lié à l'histoire de deux chercheurs anglais de la fin du XIXe siècle, Charles Darwin[2] et Herbert Spencer. Ce n'est pas à Darwin que l'on doit les termes d'évolution et d'évolutionnisme, mais à Spencer, son contemporain qui a développé le concept sur le plan philosophique, alors que Darwin se cantonne au domaine biologique. Spencer présente son œuvre comme « système de l'évolution ». Le terme *évolutionnisme* qui apparaît, en France vers 1878, désigne donc une **philosophie**. « *On l'a confondu à tort avec le transformisme (le mot est de 1867) – théorie, propre à l'histoire naturelle, de la*

1. Carl von Linné (1707-1778). Naturaliste et médecin suédois, fondateur de la nomenclature binominale des plantes et des animaux. *Systema Naturae* (le Système de la Nature, 1735) et *Philosophia botanica* (la Philosophie botanique, 1751), sont considérées comme les œuvres capitales de Linné. Il y expose sa vision du monde vivant : les espèces, créées sous une forme définitive et immuable selon un projet divin, sont disposées en un système ordonné à partir duquel le naturaliste peut établir une classification raisonnée et universelle. La classification linnéenne des espèces devient, dès le début du XIXe siècle, le système le plus répandu. La taxinomie actuelle utilise encore largement la nomenclature binominale inaugurée par Linné, mais les critères de classification sont différents et se fondent aujourd'hui sur les relations évolutives entre les espèces déterminées par la génétique, la biochimie et la morphologie.

2. Charles Darwin (1809-1882). Naturaliste britannique qui a posé les fondements de la théorie de l'évolution grâce au concept de la sélection naturelle. En 1831, il participe à une expédition scientifique de cinq années à bord du *Beagle*, un navire d'exploration britannique. Ses études sur les fossiles et les êtres vivants jettent un doute sur la théorie des espèces alors en vigueur. Une part importante de ses observations porte sur des tortues et oiseaux des îles Galapagos. Il note que les espèces des diverses îles sont étroitement apparentées, ce qui le conduit à s'interroger sur les liens pouvant exister entre des espèces proches mais distinctes. Pour lui, la seule explication possible est que les espèces, loin d'être immuables, comme le prétendent les théories bibliques en vigueur, se modifient graduellement.

transformation progressive des espèces vivantes par descendance modifiée, qu'illustrent principalement Lamarck[3] *(1800, 1802, 1809), Darwin et Wallace*[4] *(1858), et surtout Darwin (fin 1859 – début 1860).* » (Tort, 1996, 3)

> « *L'évolutionnisme philosophique naît publiquement, après une période de maturation (dont les premiers signes remontent à 1847), d'intuitions explicitées et d'approches multiples (1850-1855), puis de diffusion restreinte au sein d'une élite sympathisante de savants, de gens de lettres et de philosophes (1858-1860), lorsque paraît en mars 1860 le* Prospectus *du* Système synthétique de philosophie *de l'ingénieur anglais Herbert Spencer.* »
> (Tort, 1996, 4)

Cette juxtaposition de dates permet de discerner l'exacte coïncidence (1860) entre l'annonce du système philosophique de Spencer (déjà en partie constitué à travers certaines parutions antérieures) et l'irruption publique de la théorie darwinienne. Le déploiement du système évolutionniste de Spencer s'est effectué parallèlement – mais avec un rythme d'édition plus rapide – à la publication de l'œuvre transformiste de Darwin, ce qui a conduit à les confondre.

> « *Cette coïncidence, jointe à une intrication fine de rapports conceptuels, terminologiques et tactiques entre les deux théories, et de relations personnelles ambiguës entre leurs initiateurs, jouera un rôle déterminant dans la confusion regrettable qui assimilera pendant quelque cent trente ans l'évolutionnisme de Spencer à la théorie darwinienne de la descendance modifiée par voie de sélection naturelle, et gênera, voire interdira durablement la juste et complète intelligence de cette théorie chez ceux-là mêmes qui se réclameront du « darwinisme ». Certes, Spencer est transformiste. Mais son maître en ce domaine est Lamarck et le restera, en dépit de l'intérêt très particulier que Spencer témoignera, pour les seuls besoins de sa* sociologie, *au principe sélectif darwinien : intérêt hautement annexionniste, inducteur d'emprunts qui expliquent qu'un certain nombre d'idées ou de théories hâtivement attribuées à Darwin appartiennent, en réalité, au seul philosophe – notamment le « darwinisme social » (ainsi nommé par le journaliste anarchiste français Émile Gautier en 1880), diamétralement contredit, notamment dans ses résolutions de non-assistance aux pauvres, par les recommandations éthiques dont Darwin émaillera en 1871 la réflexion anthropologique développée dans quelques chapitres clés de* The Descent of Man. »
> (Tort, 1996, 3-4)

Darwin...

De l'origine des espèces au moyen de la sélection naturelle est publié en 1859 par Charles Darwin. Il y développe une théorie de la « descendance avec modification ». Dans cet ouvrage, Darwin n'utilise pas le terme « évolution » ni ne traite de l'espèce humaine. Si l'idée d'évolution est déjà dans l'air du temps, Darwin la transforme en une théorie construite, soutenue par une idée révolutionnaire : la sélection naturelle. Selon lui, les organismes se modifient de générations en générations pour former, sur une longue échelle de temps, de nouvelles espèces. En outre, il considère que la sélection naturelle, si elle détermine la survie et la mort des individus, est également responsable de la dispari-

3. Jean-Baptiste de Lamarck (1744-1829), Botaniste et zoologiste français, spécialiste des invertébrés, qui formula l'une des premières théories de l'évolution. Les théories de Lamarck sur l'évolution, appelées « transformisme » ou « transmutation », ont précédé ses observations sur les invertébrés. Lamarck accepte l'idée que les animaux sont disposés sur une échelle de la nature (*scala naturae*) continue. Mais, d'après lui, une fois la vie donnée par la nature, l'évolution des formes et l'organisation des êtres vivants sont dues au temps et à l'influence de l'environnement, les formes de vie les plus complexes émergeant tout naturellement des formes plus simples. Ces idées, d'abord énoncées dans un ouvrage théorique, *Philosophie zoologique* (1809), sont précisées tout au long de sa carrière, avant d'être présentées dans son ouvrage sur les invertébrés. Lamarck y expose son concept de « marche de la nature », régie par trois lois biologiques : l'influence de l'environnement sur le développement des organes, les modifications de la structure organique par utilisation ou non de ces organes, et l'hérédité des caractères acquis. Les idées de Lamarck n'ont pas été reconnues de son vivant. Il faut attendre la seconde moitié du XIXe siècle pour que ses théories soient reconsidérées sérieusement.

4. Alfred Russell Wallace (1823-1913) : Voyageur et naturaliste anglais qui, indépendamment de Darwin, émet l'idée d'une sélection naturelle qu'il présente à la société linnéenne de Londres (*Contributions to the Theory of Natural Selection* – 1870) presque en même temps que lui. Il met en évidence l'influence du morcellement des terres émergées sur l'origine et le développement des espèces.

tion des espèces, ainsi que d'entières formes de vie.
Malgré la force de son intuition, Darwin n'est pas absolument sûr de son fait. Il lui faut plus de 20 ans pour oser écrire ce qu'il a pressenti dans les îles Galapagos.
Dans sa correspondance, il parle d'une « *idée prometteuse, en ce que déjà elle rattache à un point de vue intelligible une foule de faits.* » (Lecourt, 1992, 55) Prometteuse, mais sulfureuse : pendant qu'il travaille à la rédaction de *L'origine des espèces*, il écrit à son ami Joseph Hooker : « *Je suis presque convaincu* [...] *que les espèces ne sont pas immuables (c'est presque comme confesser un meurtre)* ». (Satprem, 1981, 3) Et beaucoup de penser que le "meurtre" concerne la théorie biblique donc la foi. Cette incertitude le conduit d'ailleurs à développer une stratégie précautionneuse consistant à « *ne jamais se compromettre avec la propagande antireligieuse faite ici et là en son nom, sans pourtant jamais renier des convictions qu'il en vient à qualifier lui-même de "matérialistes"* ». (Lecourt, 1992, 55)
Il ne refuse pas non plus les alliances philosophiques qui lui sont proposées lorsqu'elles peuvent rattacher sa pensée à l'édifice des sciences physiques existantes. « *Ainsi fit-il bon accueil aux avances intellectuelles du philosophe Herbert Spencer auquel il crut bon de rendre hommage à deux reprises dans ses ouvrages alors qu'il ne cachait pas en privé n'avoir pour lui qu'une médiocre estime.* » (Lecourt, 1992, 55)

Spencer...

Spencer définit l'évolution comme une **loi physique** régissant le mouvement de l'univers dans son ensemble. Ce mouvement se présente comme passage de l'homogène à l'hétérogène, du simple au complexe, du désordre à l'ordre. Argumentant à partir du modèle de l'organisme, il tente d'appliquer son système à tous les domaines de l'activité humaine, de décrire et de prescrire l'évolution sociale comme une dépendance simple et directe de l'évolution biologique ; extrapolation par trop simpliste, qui lui fait commettre, selon Tort, de nombreuses erreurs et fautes de logique.
Dès les années 1860, le système de l'évolution se répand et devient rapidement « *la bible séculière du développement occidental* ». (Tort, 1996, 4) La pensée de Spencer s'impose aux États-Unis – où il est bien plus populaire que Darwin –, dans toute l'Europe occidentale, même en Russie et au Japon. Ses thèses sont universellement diffusées dans les enseignements universitaires.
Le succès des théories de Spencer aux États-Unis tient sans doute à plusieurs raisons. Elles s'adressent tout d'abord à des gens au bagage philosophique peu étendu, ne disposant donc pas des outils et méthodes qui leur permettraient d'en discerner les failles. Sa philosophie se fonde sur un principe simple, étendu à toutes les manifestations du vivant, ce qui la rend séduisante et relativement accessible. Promouvant la libre entreprise et la loi du plus fort, elle étaie l'argumentaire théorique des partisans du libéralisme issu de la révolution industrielle et va dans le sens de l'esprit pionnier, permettant de justifier facilement certains agissements comme l'extermination ou la déportation des peuplades amérindiennes ou l'expansionnisme effréné dans les domaines industriel et économique. Ses conclusions, appliquées aux domaines économique et politique vont, enfin, dans le sens du « laisser-faire » le plus conservateur servant bien des intérêts, et notamment ceux des nantis, d'où, sans doute, son succès.

> « *Comme n'ont pas manqué de s'en réjouir les hôtes qui le reçurent en grande pompe à New York en 1882, l'évolution se trouve dotée d'un sens fixé dès l'origine : l'univers progresse selon une loi de développement qui assigne à chaque réalité une direction prédéterminée selon un ordre de perfection croissant. La société humaine apparaît ainsi comme la forme la plus haute de la vie et la société industrielle la forme la plus avancée de l'« organisme » social. Miracle ! c'est le cas de le dire : Spencer prêche pour le « laisser-faire » et démontre scientifiquement qu'il en résultera, au bout du compte, une cohésion plus forte de la société, une solidarité mieux assurée, parce que rationnelle, de ses parties – en l'occurrence les classes sociales. Il offre au capitalisme sauvage sa première grande théodicée*.* »
> (Lecourt 1992, 76-77)

Deux desseins très différents

Les objectifs de Darwin et de Spencer sont donc bien différents : Darwin agit en biologiste. Il tente de montrer que par sélection naturelle, les organismes se modifient de génération en génération pour constituer de nouvelles espèces. Il observe un phénomène et en multipliant les observations, formule l'hypothèse qu'il est général. Il ne tente pas d'en trouver les causes fondamentales. Spencer agit en philosophe. Il élabore un modèle synthétique, permettant de comprendre tous les phénomènes de la vie, puis l'applique à ces domaines. La contemporanéité des deux œuvres et la similitude des concepts conduiront à assimiler l'une à l'autre et à les confondre. La plupart des idées évolutionnistes ne se trouvent pas dans les écrits de Darwin lui-même mais dans ceux, imposants, de Spencer, extrêmement populaire aux États-Unis. Après la publication des *Premiers principes*, Spencer semble avoir « *phagocyté les concepts darwiniens dans ses* Principes de biologie *(1864-1867) avant d'étendre son système à la sociologie et à l'éthique.* » (Lecourt, 1992, 76)

> « *Charles Darwin a lui-même favorisé la confusion en rendant des hommages appuyés à Spencer aussi bien dans* La descendance de l'homme *(1871) que dans* L'expression des émotions chez l'homme et les animaux *(1872). Nous savons par sa correspondance que Darwin n'avait en réalité qu'une piètre opinion du philosophe et que ces éloges relevaient d'une « politique » d'alliances qui s'est finalement révélée désastreuse.*
> *De fait, Spencer a pu, paradoxalement, faire figure de « philosophe officiel du darwinisme » alors même que sa doctrine, sur l'essentiel, n'avait rien à voir avec celle de Darwin ! »* (Lecourt, 1992, 76)

CHANGEMENT DE PARADIGME

La philosophie évolutionniste initie un tournant historiquement essentiel dans la conception de l'univers. Quelque chose d'irréversible vient de se produire : la remise en cause d'un modèle vieux de plusieurs siècles sur lequel se sont édifiées cultures et sociétés occidentales. Mais si ce premier pas est fondamental, il ne fait que commencer un autre cycle évolutif. Les mentalités ne changent pas si rapidement. L'inertie est grande. Les vieux fondements demeurent encore solides et continuent de sous-tendre nos raisonnements. Ainsi, l'approche évolutionniste ne bouleverse pas, pas encore, les paradigmes scientifiques fondamentaux, hérités du XVIIIe siècle. Le concept maître demeure le déterminisme, c'est-à-dire l'occultation de l'aléa, de la nouveauté et l'application de la logique mécanique de la machine artificielle aux problèmes du vivant et du social.

Selon Edgar Morin, l'approche scientifique s'est édifiée sur trois axiomes que sont l'ordre, la séparabilité et la raison, et nous vivons encore sous l'emprise des principes de disjonction, de réduction et d'abstraction dont l'ensemble constitue ce qu'il appelle « paradigme de simplification ». (Morin, 1990, 18) Mais, constate-t-il, « *les assises de chacun sont aujourd'hui ébranlées par les développements mêmes des sciences qui se sont à l'origine fondés sur ces trois piliers.* » (Morin, 1999, 247)

Ordre

La notion d'ordre émane de la conception déterministe et mécaniste du monde. Elle est donc typiquement pré-évolutionniste. Voilà un fondement particulièrement rassurant : il nous laisse penser que nous évoluons au sein d'un jeu dans lequel tout est réglé et immuable, géré par une volonté, parfaite, omnisciente et si possible, bienveillante... Dieu providence en quelque sorte. Il est particulièrement difficile de quitter une telle « sécurité » pour passer à un concept où le jeu n'est plus réglé une fois pour toutes, mais en changement évolutif permanent, dans lequel, de plus, notre responsabilité est directement engagée, avec toutes les incertitudes et insécurités qui en découlent.

Dans la pensée scientifique, le concept d'ordre a évolué, mais très progressivement. Une première étape a consisté à considérer tout désordre apparent comme le fruit de notre ignorance provisoire, supposant ou postulant l'existence d'un ordre caché derrière ce désordre apparent. Mais l'idée même d'un ordre universel, fut-il caché, a dû, elle aussi, être remise en cause :

« L'idée d'un ordre universel a été remise en cause d'abord par la thermodynamique[5] *qui a reconnu dans la chaleur une agitation moléculaire désordonnée, puis par la micro-physique, puis par la cosmo-physique, et aujourd'hui par la physique du chaos. Les idées d'ordre et de désordre cessent de s'exclure absolument l'une l'autre : d'une part un ordre organisationnel peut naître dans des conditions voisines de la turbulence, d'autre part des processus désordonnés peuvent naître à partir d'états initiaux déterministes. La pensée complexe, loin de substituer l'idée de désordre à celle d'ordre, vise à mettre en dialogique*[*6] *l'ordre, le désordre et l'organisation. »*
(Morin, 1999, 248)

Séparabilité

La séparabilité correspond au principe cartésien consistant à décomposer un phénomène ou un problème en éléments simples dans le but de les comprendre et de les contrôler. Dans le domaine scientifique, ce principe a conduit à la spécialisation, puis à l'hyper spécialisation disciplinaire, et à l'idée d'une réalité objective indépendante de l'observateur.

Tout et parties

Depuis un quart de siècle, les « sciences systémiques » montrent que tout et parties ne peuvent se concevoir séparément et que ce que nous considérons comme le réel, n'est pas fait de choses séparées, mais résulte d'interactions entre éléments. Ainsi, pour pouvoir mieux comprendre le réel, les différentes branches de la science ne peuvent plus exister et évoluer séparément mais doivent établir de ponts de collaboration. Cette constatation a abouti à la création de la théorie générale des systèmes que nous évoquerons plus loin.

« De tout ce qui précède se dégage une vision stupéfiante, la perspective d'une conception unitaire du monde jusque-là insoupçonnée. Que l'on ait affaire aux objets inanimés, aux organismes, aux processus mentaux ou aux groupes sociaux, partout des principes généraux semblables émergent. Quelle est la source de ces correspondances ? Cette question, nous y avons répondu en réclamant l'adjonction à la science d'une nouvelle branche que nous avons appelée la Théorie Générale des Systèmes, c'est-à-dire une discipline logico-mathématique ayant pour objet de nous permettre de formuler et de déduire des principes généraux valables pour les systèmes en général. »
(Bertalanffy, 1961, 260)

Observateur/observé

La disjonction entre l'observateur et son observation a, quant à elle, été remise en cause par la physique contemporaine. Les recherches en micro-physique, notamment les travaux d'Heisenberg[7] montrent que l'observateur interfère avec son observation.

*« Le physicien de Princeton, John A. Wheeler, pense que le terme d'*observateur *devrait être remplacé par celui de* participant. *Ce remplacement, selon lui, devrait explicitement souligner le rôle nouveau que la conscience joue dans la physique. Au lieu de refuser l'existence d'une réalité objective, il affirme au contraire que la réalité objective et la réalité subjective se fabriquent, en quelque sorte, l'une l'autre. Elles forment des systèmes "auto-excités", et ne sont amenées à exister que par "autoréférence".*

5. Thermodynamique. Les principes de la thermodynamique permettent de prévoir les caractéristiques macroscopiques d'un système, ainsi que ses états d'équilibre.

6. Dialogique. Qui a la forme d'un dialogue, d'un échange. Système de pensée qui envisage le dialogue, l'échange entre couples d'opposés plutôt que leur seule opposition. Le principe dialogique unit deux principes ou notions antagonistes, qui apparemment devraient se repousser l'une l'autre, mais qui sont indissociables et indispensables pour comprendre une même réalité.

7. Werner Karl Heisenberg (1901-1976). Physicien allemand considéré comme l'un des fondateurs de la théorie quantique. On lui doit le principe d'incertitude ou d'indétermination selon lequel en mécanique quantique, il est impossible de spécifier simultanément et avec précision la position et la vitesse d'une particule, tel un électron. Ce principe a joué un grand rôle dans l'évolution de la mécanique quantique et dans les nouveaux modes de pensée de la philosophie moderne. Heisenberg a reçu le prix Nobel de physique en 1932. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a laissés figurent les *Principes physiques de la théorie quantique* (1930), *Rayonnement cosmique* (1946), *Physique et philosophie* (1958) et *Introduction à la théorie unifiée des particules élémentaires* (1967).

Il écrit : "Se peut-il que l'univers, grâce à une perception singulière, soit amené à exister par la participation de ceux qui participent ? [...] L'acte vital est l'acte de participation. Le participant est un nouveau concept qui nous est donné par la mécanique quantique. Il chasse le terme d'observateur de la théorie classique, cet homme qui se tenait à l'abri derrière la vitre et regardait ce qui se passait sans y prendre part. Il ne peut en être qu'ainsi, c'est la mécanique quantique qui le dit. "» (Talbot, 1984, 46)

Logique inductive/déductive

La Raison classique repose sur les trois principes d'induction*, de déduction* et d'identité* (c'est-à-dire le rejet de la contradiction). Karl Popper[8] a été le premier scientifique à remettre en cause l'induction par laquelle on tente de tirer des lois générales à partir d'exemples particuliers. Selon lui, l'induction ne permet ni la découverte ni la confirmation des hypothèses scientifiques. Il soutient que ces dernières ne sont pas formées inductivement, c'est-à-dire à partir de l'observation de régularités, mais sont le fruit de l'imagination créatrice et de l'intuition du scientifique. Selon Popper, les hypothèses scientifiques sont testées déductivement : on dérive d'elles des énoncés particuliers que l'on teste ensuite empiriquement. Si le test est négatif, l'hypothèse elle-même est réfutée. Popper soutient que l'activité scientifique consiste à tenter de falsifier[9] des hypothèses. Une hypothèse qui résiste à cette entreprise peut alors être provisoirement acceptée. Cependant, aucune théorie scientifique ne saurait être établie définitivement.

La falsifiabilité des énoncés scientifiques est le critère qui permet de distinguer les sciences de ce que Popper appelle les « pseudo-sciences » dont les énoncés sont vagues et disent peu de choses sur le monde et que l'on peut de ce fait rendre compatibles avec des faits contradictoires. Psychanalyse et marxisme sont, selon Popper, les exemples de pseudo-sciences les plus marquants du XXe siècle.
Le théorème d'incomplétude de Gödel[10] montre par ailleurs qu'un système déductif formalisé ne peut trouver en lui-même la démonstration absolue de sa validité. Enfin, les développements de certaines sciences comme la micro-physique ou la cosmo-physique sont arrivés à des contradictions insurmontables comme par exemple l'apparente double nature contradictoire de la particule (onde-corpuscule) et celles concernant l'origine de l'univers, de la matière, du temps, de l'espace.

Changer de paradigme*

Obstinément accrochée aux fondements hérités de l'ancienne physique, l'approche scientifique a certes permis une avancée extraordinaire dans nombre de domaines. Mais, elle a outrageusement favorisé l'intelligence parcellaire. Elle a de plus évité d'envisager le complexe et l'incertain. Elle n'a pas permis le plein épanouissement des prémices évolutionnistes. Elle montre de plus aujourd'hui de nombreuses limites et d'inquiétantes insuffisances.

> *« L'intelligence parcellaire, compartimentée, mécaniste, disjonctive, réductionniste, brise le complexe du monde en fragments disjoints, fractionne les problèmes, sépare ce qui est relié,* unidimensionnalise *le multidimensionnel. C'est une intelligence à la fois myope, presbyte, daltonienne, borgne ; elle finit le plus souvent par être aveugle. Elle détruit dans l'œuf toutes les possibilités de compréhension et de réflexion,*

8. Karl Raimund Popper (sir) (1902-1994). Philosophe des sciences britannique d'origine autrichienne, célèbre par sa théorie de la méthode scientifique et sa critique du déterminisme historique. Dans la *Logique de la découverte scientifique* (1959), il s'oppose à l'idée que l'induction soit la méthode qui préside à la constitution de la science. Selon lui, l'induction ne permet ni la découverte ni la confirmation des hypothèses scientifiques. Il soutient que ces dernières ne sont pas formées inductivement, c'est-à-dire à partir de l'observation de régularités, mais sont le fruit de l'imagination créatrice (l'intuition) du scientifique. De plus, l'accumulation d'énoncés d'observations particuliers ne suffit jamais à justifier un énoncé général, et les hypothèses scientifiques sont des énoncés généraux.

9. Falsifier (du latin *falsus*, « faux ») : rendre faux, caduque, invalider.

10. Kurt Gödel (1906-1978). Logicien autrichien, connu pour ses recherches en philosophie et en mathématiques. Gödel s'illustre en 1931 par la publication d'un article exposant deux théorèmes, dits "de Gödel". Il y développe le postulat selon lequel il est possible, pour tout système symbolique formel, de construire une proposition qui ne peut être ni prouvée ni réfutée, dans le cadre du même système. Gödel a également écrit *La Cohérence de l'hypothèse du continuum* (1940) et *Univers rotatifs dans la théorie de la relativité* (1950).

éliminant aussi toutes chances d'un jugement correctif ou d'une vue à long terme. Ainsi, plus les problèmes deviennent multidimensionnels, plus il y a incapacité à penser leur multidimensionnalité *; plus progresse la crise, plus progresse l'incapacité à penser la crise ; plus les problèmes deviennent planétaires, plus ils deviennent* impensés. *Incapable d'envisager le contexte et le complexe planétaire, l'intelligence aveugle rend inconscient et irresponsable. Dès lors on se rend compte qu'un problème clé est celui de* complémenter *la pensée qui sépare par une pensée qui relie.* » (Morin, 1999, 260)

Ici, le scientifique rejoint le philosophe :

« *L'intelligence n'est pas une affaire de spécialisation, mais est, au contraire, la perception du processus total de notre être. Faut-il se spécialiser pour se voir ? C'est ce que vous faites constamment pourtant. Il y a le prêtre, le docteur, l'ingénieur, l'industriel, l'homme d'affaires, le professeur ; nous avons la mentalité inhérente à toute cette spécialisation. Pour réaliser la plus haute forme d'intelligence – qui est la vérité, qui est Dieu, qui ne peut pas être décrite – nous croyons qu'il nous faut devenir des spécialistes. Nous étudions, nous tâtonnons, nous explorons ; et, avec la mentalité de spécialistes, nous nous étudions afin de développer en nous une capacité, laquelle nous permettrait de mettre à nu nos conflits et nos misères.* »
(Krishnamurti, 1994, 106)

PENSER LE COMPLEXE

Les trois fondements de notre mode de pensée – ordre, séparabilité et raison absolue – aujourd'hui ébranlés par les développements des sciences contemporaines, « *comment dès lors s'y retrouver dans un univers où l'ordre n'est plus absolu, ou la séparabilité est limitée, où la logique elle-même comporte des trous ? Tel est le problème auquel s'affronte la pensée de la complexité.* » (Morin, 1999, 250) Dans sa quête de compréhension du complexe, Edgar Morin nous propose un schéma de recherche pertinent que nous allons utiliser dans la suite de notre avancée. Il considère que la pensée de la complexité se présente comme un édifice à plusieurs étages, dont la base est constituée à partir de trois théories (théorie de l'information, cybernétique et théorie des systèmes), fournissant les outils nécessaires à une théorie de l'organisation. Vient ensuite un deuxième étage qui s'intéresse à l'auto-organisation. À cet édifice, il ajoute, enfin, trois principes complémentaires : le principe dialogique, le principe de récursion* et le principe hologrammatique.

Il propose de développer en *même temps* une théorie*, une logique* et une épistémologie* de la complexité qui puissent convenir à la connaissance de l'homme. Cette démarche tente d'établir l'unité de la science tout en développant une théorie de la très haute complexité humaine. À ce titre, elle intéresse l'ostéopathe.

Théorie de l'information

Les premiers développements de la théorie de l'information* sont dûs à Ralph W. L. Hartley[11] qui, parmi les premiers, a pensé l'information en termes mathématiques. Dans cette théorie, l'information, est définie comme la mesure de la réduction de l'incertitude existant au sujet de l'état d'une partie de l'univers par l'intermédiaire d'un message. La théorie de l'information est l'outil développé pour traiter l'incertitude, la surprise, l'inattendu : l'information indiquant le vainqueur d'une bataille résout une incertitude, celle qui annonce la mort subite d'un tyran apporte l'inattendu en même temps que la nouveauté. Il s'agit ici d'une grandeur mathématique : un message sert à convoyer, transmettre du nouveau, et c'est précisément, ce que cherche à mesurer la grandeur appelée *information* qui se définit alors comme la *grandeur* de l'originalité d'un message.

11. Ralph W. L. Hartley (1888-1970). Ingénieur américain, chercheur des télégraphes qui, dès 1928, a proposé une première esquisse importante de la théorie de la communication et en particulier de la capacité d'un canal. Pour Hartley, l'information n'est qu'une mesure. L'information n'est pas la chose, de même que les cotes inscrites sur le plan d'une maison par l'architecte ne sont pas la maison. Nous confondons le plus souvent le terme « information » (grandeur mathématique mesurant la quantité d'originalité d'un message) avec « les informations » (messages contenant une certaine quantité d'informations sur certains sujets).

Cybernétique

Développée par Wiener[12] et Shannon[13], la cybernétique* ou science des systèmes met en parallèle le comportement des machines et celui des organismes biologiques. La cybernétique propose d'interpréter tous les phénomènes, naturels ou artificiels, en termes de processus d'échange d'information Pour la cybernétique, la gestion de l'information est indépendante de la nature physique des organes constituant les systèmes. Les systèmes complexes étant un agrégat de systèmes plus simples, le comportement du complexe ne fait que refléter celui des plus simples qui le constituent. Les échanges entre les individus, les groupes qui forment les sociétés, les cultures, sont compréhensibles en termes de circularité, d'action-réaction. La cybernétique est une science de la relation. Elle montre comment les choses se déterminent les unes par rapport aux autres.

La cybernétique rompt avec le principe de causalité linéaire en introduisant celui de boucle causale et de rétroaction : la cause agit sur l'effet, et l'effet sur la cause. La boucle de rétroaction (appelée feed-back) joue un rôle régulateur généralement modérateur, comme pour le thermostat de chauffage qui réagit à la température de la pièce et la régule autour d'une certaine valeur. Mais elle peut également amplifier des réactions comme par exemple, dans la montée aux extrêmes d'un conflit armé. La violence d'un protagoniste entraîne une réaction violente qui, à son tour, entraîne une réaction encore plus violente. De telles rétroactions, stabilisatrices ou inflationnistes, sont légion dans les phénomènes économiques, sociaux, politiques ou psychologiques.

Dans le domaine biologique, la cybernétique utilise le concept de boucle informative, base de l'homéostasie* développée par Cannon[14]. L'homéostasie désigne la tendance d'un système vivant à maintenir constant l'état de son milieu intérieur et à corriger les variations accidentelles en modifiant sa relation au milieu extérieur.

> *« Pour cela, l'être se sert des messages qui lui parviennent du monde extérieur afin d'établir une action de régulation de celui-ci selon une boucle action/réaction qui est une des découvertes essentielles de la cybernétique. »*
> (Moles, Zeltmann, 1971, 273)

Théorie des systèmes

La théorie générale des systèmes* jette les bases d'une pensée de l'organisation. Elle a été développée à partir des années 50 par un biologiste autrichien, Ludwig von Bertalanffy[15]. Les hypothèses mécanistes réductionnistes jusqu'alors appliquées au vivant lui paraissant totalement insuffisantes pour expliquer les nombreuses et complexes interactions le caractérisant, il a développé la théorie des systèmes ouverts stables et la théorie générale des systèmes.

> *« L'organisation hiérarchique d'une part, les caractéristiques des systèmes ouverts d'autre part, sont des principes fondamentaux de la nature vivante. »*
> (Bertalanffy, 1961, 172)

Selon Bertalanffy, un système peut être défini comme un complexe d'éléments en état d'interaction. La première leçon systémique est que « le tout est plus que la somme des parties ». Cela signifie que des qualités émergentes peuvent naître de l'organisation d'un tout, et qu'elles peuvent

12. Norbert Wiener (1894-1964). Ingénieur américain, fondateur de la *cybernétique, science générale des systèmes*. En contact avec des physiologistes, des physiciens, des psychologues, des spécialistes des systèmes de contrôle et de régulation, il eut l'idée qu'il doit exister des lois communes à des phénomènes disparates et en suggéra quelques-unes. Il mit au point une *science des organismes* dont les deux grands principes sont la notion de *complexité* ou d'*information* et l'idée de *feed-back* ou de processus de régulation.

13. Claude Shannon (1917-2001). Ingénieur qui, synthétisant les travaux épars remontant au début de l'ère des télécommunications, a jeté les bases de la théorie mathématique des communications, fondement de ce qu'on appelle aujourd'hui la *science des communications*, ou théorie de l'information.

14. Walter Bradford Cannon (1871-1945). Neuro-physiologiste américain à qui l'on doit la notion d'homéostasie, déjà entrevue par Claude Bernard. Il a par ailleurs étudié le rôle du système nerveux central, particulièrement en relation avec l'émotion. L'homéostasie désigne la tendance inhérente à tout organisme vivant à maintenir ou rétablir des équilibres de fonctionnement essentiels.

15. Ludwig von Bertalanffy (1901-1972). Biologiste autrichien fondateur de la théorie générale des systèmes. Confronté à l'insuffisance des hypothèses mécanistes réductionnistes pour expliquer les nombreuses et complexes interactions caractérisant le vivant, Bertalanffy a développé la théorie des systèmes ouverts stables et la théorie générale des systèmes. L'ouvrage majeur sur cette question, *The general system theory*, a été publié en 1950. Ouvrages en français : *Les problèmes de la vie* (Gallimard, 1961) et *Théorie générale des systèmes* (Dunod, 1973).

rétroagir sur les parties. Ainsi l'eau présente des qualités émergentes par rapport à l'hydrogène et l'oxygène qui la constituent. Et Morin d'ajouter que « *le tout est également moins que la somme des parties car les parties peuvent avoir des qualités qui sont inhibées par l'organisation de l'ensemble.* » (Morin, 1999, 252)

La théorie des systèmes aide également à penser les hiérarchies des niveaux d'organisation, les sous-systèmes et leurs imbrications, etc. (ce que nous avons commencé à évoquer dans le premier ouvrage sur l'approche tissulaire avec le modèle du cône). Pour Bertalanffy, existent des principes généraux valables pour tous les systèmes, quelle que soit la nature de leurs éléments constitutifs et quelles que soient les relations ou les « forces » qui les lient. » (Bertalanffy, 1961, 260)

> « *L'application pratique de la théorie des systèmes, grâce à l'analyse et à la technique des systèmes, aux problèmes qui se posent dans les affaires, le gouvernement, la politique internationale, montre que cette approche 'marche' et permet à la fois de comprendre et de prédire. Elle montre en particulier que l'approche des systèmes n'est pas limitée aux êtres matériels de la physique, de la biologie et des autres sciences naturelles, mais qu'elle s'applique aussi à des êtres en partie immatériels et totalement hétérogènes.* » (Bertalanffy, 1973, 210)

Ces trois courants de la science contemporaine sont, rappelons-le quasiment indissociables les uns des autres. Ils ne cessent en effet de se recouper, d'échanger et d'utiliser mutuellement leurs données essentielles. On peut les considérer comme un tout intégré constituant un fondement de l'approche scientifique actuelle. À ces trois courants de base, Morin adjoint quatre autres principes qui permettent d'atteindre une meilleure compréhension du complexe : l'auto-organisation, le principe dialogique, le principe de récursion et le principe hologrammique.

Auto-organisation

Le concept d'auto-organisation émerge de la théorie des automates autoreproducteurs (*self-reproducing automata*) initiée par John von Neumann[16] et d'une tentative de théorie méta-cybernétique (*self-organizing systems*), initiée par le biologiste autrichien Heinz von Foester[17].

Dès 1945, Schrödinger[18] a pointé le paradoxe de l'organisation vivante qui ne semble pas obéir au second principe de la thermodynamique[19]. À sa suite, Von Neumann relie ce paradoxe à la différence existant entre machine vivante (auto-organisatrice) et artificielle (simplement organisée) : les éléments des machines artificielles sont très bien usinés, très perfectionnés mais se dégradent dès que la machine commence à fonctionner. Les

---

16. John von Neumann (1903-1957), mathématicien américain d'origine hongroise, qui, dès 1926, a posé les bases de la théorie des jeux, aboutissant en 1944 à la publication de son traité principal *Théorie des jeux et du comportement économique*, écrit en collaboration avec l'économiste autrichien Oskar Morgenstern. Les travaux de Von Neumann couvrent de nombreux domaines des mathématiques pures et appliquées. On lui doit des contributions fondamentales à la mathématisation de la théorie quantique. Il a jeté les bases de la théorie de l'auto-organisation : *Theory of Self-Reproducing Automata* (University of Illinois Press. Urbana, 1966).

17. Heinz von Foerster (1911-2002). Biologiste autrichien, qui a enseigné essentiellement aux États-Unis, artisan et catalyseur de multiples approches transdisciplinaires créatives, ancrées dans la cybernétique. Ces approches ont profondément transformé la manière d'appréhender les problèmes, dans de nombreuses disciplines, en particulier les sciences de la vie et celles de l'homme et de la société. Il est le fondateur de « cybernétique de la cybernétique » (ou cybernétique du second ordre), tout entière consacrée aux problèmes liés à l'étude des systèmes complexes : de l'autoréférence (et autres « autos ») à l'observation de l'observateur.

18. Erwin Schrödinger (1887-1961). Physicien autrichien, connu pour ses travaux relatifs à la mécanique ondulatoire et par l'équation qui porte son nom. Dès 1926, il apporte une contribution majeure reliant la mécanique ondulatoire aux théories générales de la relativité. Il établit l'équation fondamentale qui régit la fonction d'onde servant à décrire le comportement d'un objet quantique, puis montre l'équivalence de cette description (mécanique ondulatoire) avec celle de Heisenberg (mécanique des matrices). Ces deux approches constituent les fondements de la physique quantique. En 1933, il partage le prix Nobel de physique avec le physicien anglais Paul Dirac pour leur contribution au développement de cette branche nouvelle de la physique. Il publie ensuite des travaux importants sur les spectres atomiques, la thermodynamique statistique et la mécanique ondulatoire. À la fin de sa vie, Schrödinger s'intéresse à la philosophie, à l'histoire des sciences et au problème de la vie : *Physique quantique et représentation du monde*, (Seuil, 1992).

19. Le second principe, encore appelé principe de Carnot, énonce que l'entropie* d'un système isolé ne peut que croître. En conséquence, lorsqu'un système a atteint son état d'équilibre, son entropie est maximale. La nature semble donc « préférer » le désordre à l'ordre. En utilisant le deuxième principe, on démontre qu'il est impossible de produire du travail de manière continue en retirant de la chaleur à un corps. Selon une interprétation du second principe, l'Univers tendrait vers un état d'équilibre énergétique parfait. Lors de la réalisation de cet état, plus aucune modification énergétique ne serait possible. Ce serait la mort du « système univers ».

machines vivantes sont, en revanche, composées d'éléments peu fiables, comme les protéines, qui se dégradent sans cesse, mais possèdent les étranges propriétés de se développer, se reproduire, s'auto régénérer en remplaçant justement les molécules dégradées par de nouvelles et les cellules mortes par des cellules neuves. La machine artificielle ne peut se réparer elle-même, ni s'auto-organiser ni se développer, alors que la machine vivante se régénère en permanence à partir de la mort de ses cellules.

Heinz von Foerster quant à lui, découvre le principe de « l'ordre par le bruit » (*Order from noise*) : des cubes aimantés sur deux faces organisent un ensemble cohérent par assemblage spontané sous l'effet d'une énergie non directionnelle, à partir d'un principe d'ordre (l'aimantation). Il y a donc création d'un ordre à partir du désordre.

Plus récemment, Henri Atlan[20] conçoit une théorie du « hasard organisateur ». Une dialogique ordre /désordre/organisation préside à la naissance de l'univers à partir d'une agitation calorifique (désordre) où, dans certaines conditions (rencontrées au hasard), des principes d'ordre permettent la constitution de noyaux, d'atomes, de galaxies et d'étoiles. Cette dialogique semble également à l'œuvre dans l'émergence du vivant par rencontres entre macro-molécules au sein d'une sorte de boucle auto productrice qui finit par devenir auto-organisation vivante. Sous des formes les plus diverses, la dialogique entre l'ordre, le désordre et l'organisation, via d'innombrables inter-rétroactions, est constamment en action dans les mondes physique, biologique et humain.

Illya Prigogine[21], enfin, avec sa thermodynamique des processus irréversibles, a, d'une autre façon, introduit l'idée d'organisation à partir du désordre. Il décrit la « structure dissipative », système complexe et ordonné qui dépense de l'énergie pour se maintenir en vie. Il remarque que les systèmes biologiques, structures complexes, ne tendent pas à finir dans le désordre (victimes de l'entropie*), mais parviennent au contraire à évoluer vers des niveaux supérieurs d'organisation et de complexité, ce que suggère le concept d'évolution. Ses recherches l'amènent à théoriser que les systèmes complexes et organisés subissent effectivement l'entropie, mais jusqu'à un certain point seulement, nommé point critique de *turbulence maximum* ou de « bifurcation ». C'est un point de « masse critique » ; une fois atteint cet état, de très petits apports peuvent créer d'importantes modifications dans le système. L'énergie même du processus d'entropie devient alors disponible pour construire de nouveaux systèmes d'organisation.

> *« À ce point, dit de bifurcation, un choix vital s'effectue : le système peut choisir de continuer vers le chaos et de s'effondrer dans un plus grand désordre ou de créer de nouvelles structures plus hautement organisées en effectuant un « saut quantique » vers une plus grande énergie, une plus grande organisation ou une plus grande complexité. Ainsi, ce potentiel à sauter vers des niveaux d'organisation plus élevés est inhérent au chaos lui-même ! On peut formuler cela différemment et dire que ce qui est initialement perçu comme chaotique possède en lui une organisation potentielle attendant de se déployer. »* (Sills, 1997, 6)

Ainsi, le vivant est suffisamment autonome pour puiser de l'énergie dans son environnement, et même en extraire des informations et en intégrer de l'organisation pour vaincre l'entropie, ce que Morin appelle l'auto-éco-organisation.

Pensée dialogique

Le principe dialogique unit deux principes ou notions antagonistes, qui apparemment devraient se repousser l'une l'autre, mais qui sont indissociables et indispensables pour comprendre une même réalité. (Morin, 1999, 254)

20. Henri Atlan, né en 1931, docteur en médecine, docteur es sciences, chercheur associé au centre de recherches Ames de la NASA, Californie (1966-1968) et professeur invité à l'Institut Weizmann, Israël (1970-1973). Auteur d'une théorie de la complexité et de l'auto-organisation, de nombreux travaux en biologie cellulaire et immunologie, en intelligence artificielle, en philosophie et éthique de la biologie. Dans *Les étincelles du hasard* (Seuil, 1999) il fait résonner l'histoire des sciences du vivant avec les commentaires talmudiques, les mythologies occidentales et la philosophie.

21. Illya Prigogine (1917-2003). Chimiste et physicien russe, émigré en Europe. Professeur à l'Université libre de Bruxelles, il a reçu le prix Nobel de chimie en 1977 pour ses contributions à la thermodynamique du non-équilibre, en particulier la théorie des structures dissipatives. Outre de nombreuses publications scientifiques, il a écrit en collaboration avec Isabelle Stengers, *La Nouvelle Alliance*, Gallimard Folio, 1979.

La logique dialogique s'oppose à celle d'Aristote née du **syllogisme*** et considérée comme fondement essentiel de la pensée occidentale. Cette logique s'appuie sur la considération d'opposés, A et non-A, entre lesquels n'existerait aucun intermédiaire. Si cette logique peut heureusement s'appliquer à la mathématique pure, elle ne peut être utilisée sans inconvénients majeurs dans les choses de la vie, ce qui se fait pourtant depuis des millénaires. Elle conduit à la conception d'un modèle d'univers de nature **binaire***, uniquement constitué d'opposés. La sémantique générale[22] de Korzybski a introduit la logique non aristotélicienne dans les années 1950. Elle envisage résolument les conditions d'une logique nuancée, non-aristotélicienne. Elle peut donc être considérée comme précurseur du principe dialogique.

> *« Pour celui qui vit la sémantique générale, toutes les pensées sont nuancées ; il échappe à la dictature du vrai/faux, blanc/noir, thèse/antithèse qui sont comme les deux faces d'une même médaille enfermant le raisonnement dans les aspects contradictoires d'une même réalité, alors que notre problématique se situe dans la recherche d'une démarche créative. »*
> (Saucet, 1996, 14)

La dialogique cherche donc à unir des notions antagonistes pour penser les processus organisateurs, productifs, et créateurs dans le monde complexe de la vie et de l'histoire humaine.

Récursion* organisationnelle

Le principe de recursion organisationnelle va au-delà du principe de rétroaction (feed-back) ; il dépasse la notion de régulation pour celle d'auto production et d'auto-organisation. C'est une boucle génératrice dans laquelle les produits et les effets sont eux-mêmes producteurs et causateurs de ce qui les produit. Ainsi, en tant qu'individus, nous sommes les produits d'un système de reproduction issu du fond des âges, mais ce système ne peut se reproduire que si nous-mêmes en devenons les producteurs en nous accouplant. Les individus humains produisent la société dans et par leurs interactions, mais la société, en tant que tout émergeant, produit l'humanité des individus en leur apportant le langage et la culture.

Hologramme

Le troisième principe « hologrammatique », enfin, met en évidence cet apparent paradoxe de certains systèmes où non seulement la partie est dans le tout, mais le tout est dans la partie. Ainsi, chaque cellule est une partie d'un tout – l'organisme global – mais le tout est lui-même dans la partie : la totalité du patrimoine génétique est présent dans chaque cellule individuelle. De la même façon, l'individu est une partie de la société, mais la société est présente dans chaque individu en tant que tout à travers son langage, sa culture, ses normes...

> *« Le mot « holisme » remonte à Smuts, dans les années vingt.* L'Oxford English Dictionary *le définit comme "une tendance naturelle à élaborer des ensembles à partir du rassemblement ordonné d'unités". La pensée systématique qui permet de donner à ce mot un sens précis, formel et non surnaturel remonte au XIXe siècle : c'est à cette époque que nous trouvons les premières contributions à la réflexion contemporaine sur les ensembles naturels, ainsi que sur les relations formelles entre information et organisation : Claude Bernard et son "milieu intérieur" ; Maxwell*[23]*, son "démon" et son analyse*

22. Sémantique générale : une théorie générale de l'évaluation élaborée par Alfred Korzybski aboutissant à la formulation d'un nouveau système, dont la *sémantique générale* est le mode opératoire.
Le travail de Korzybski met en évidence l'étroite relation existant entre la structure de nos formes de représentation (langages, etc.) et l'histoire des cultures humaines. Il constate que comme les ingénieurs utilisent un langage pour élaborer leurs constructions (le langage mathématique), ceux qui édifient les structures politiques, économiques, sociales et autres structures humaines instables, utilisent des langages (c'est-à-dire des formes de représentation) dont la structure n'est pas similaire aux faits de la science et de la vie tels que nous les connaissons aujourd'hui. En conséquence, les résultats sont imprédictibles, et il s'ensuit des désastres.
La sémantique générale étudie ces liaisons et propose des solutions s'affranchissant des dogmes métaphysiques, mythologiques et préscientifiques qui interdisent et continuent d'interdire la possibilité de détecter des erreurs fondamentales dans l'élaboration de solutions aux problèmes humains.

23. James Clerk Maxwell (1831-1879), physicien écossais qui décrivit les équations générales régissant les champs électromagnétiques. Il fut l'un des premiers à accepter la réalité des atomes. Dans son ouvrage *Théorie de la chaleur* (1871), il proposa une machine imaginaire comportant un « démon » capable de suivre le mouvement de chaque atome.

de la locomotive à vapeur avec régulateur de pression (1870) ; Russell Wallace et sa conception de la sélection naturelle (1858) ; enfin le docteur Andrew Still, le fameux "vieux docteur" – un homme qui intéresse tout particulièrement les médecins. »
(Bateson, 1989, 243)

Time-binding

Les modèles proposés aujourd'hui par la pensée complexe mettent à notre disposition nombre d'outils permettant de mieux comprendre l'univers physique et le vivant pour interagir avec eux de manière plus cohérente. Ces outils nous aident à affronter le complexe, l'incertitude, à mieux comprendre et utiliser l'organisé. Cette manière de penser nous rend plus aptes à relier, contextualiser, globaliser, tout en reconnaissant le singulier, l'individuel, le concret.

> « *La pensée complexe ne se réduit ni à la science, ni à la philosophie, mais permet leur communication en opérant la navette de l'une à l'autre. Le mode complexe de penser n'a pas seulement son utilité dans les problèmes organisationnels, sociaux et politiques. La pensée qui affronte l'incertitude peut éclairer les stratégies dans notre monde incertain. La pensée qui relie peut éclairer une éthique de la reliance ou solidarité. La pensée de la complexité a également ses prolongements existentiels en postulant la compréhension entre humains.* »
> (Morin, 1999, 266)

Les chercheurs cités et beaucoup d'autres, ont activement participé au *time-binding*[24] qu'évoque Korzybski. Ils ont posé les jalons indispensables à leurs successeurs dans la poursuite de la quête vers une meilleure compréhension de l'univers et de l'humain. Le paradigme de la pensée complexe concerne tous les domaines de la vie et celui, donc, de l'ostéopathie. Puisqu'il permet de mieux comprendre la vie et le vivant, son application à l'ostéopathie semble aller de soi. Dans le premier ouvrage consacré à l'approche tissulaire, nous avons largement évoqué le « time-binding ostéopathique ». Ce qui va particulièrement nous intéresser maintenant, c'est d'appliquer le paradigme de la complexité à notre démarche de praticien ostéopathe.

PENSÉE COMPLEXE ET OSTÉOPATHIE

De l'origine des espèces au moyen de la sélection naturelle de Charles Darwin arrive aux États-Unis dès 1859. En septembre de cette même année, Mary Vaughn, première épouse de Still, meurt de suites de couches. Les conflits larvés précédant la guerre de Sécession (1861-65), puis la guerre elle-même, à laquelle il participe activement, prennent toute l'attention de Still. Temps et tranquillité d'esprit lui manquent donc pour se plonger convenablement dans l'étude d'un sujet pour lui probablement très ardu. Il avoue d'ailleurs n'avoir pas immédiatement saisi l'importance pratique des idées évolutionnistes : « *Il y a quarante ans, j'ai trouvé un parchemin au Kansas ; j'ai essayé de le lire, sans y parvenir. L'écriture manuscrite était très lisible et la langue correcte, mais j'étais atteint des oreillons de l'ignorance… Je n'étais pas entraîné à raisonner au-delà de la coutume obsolète.* » (Still, 1998, 142-143)

Conflit intérieur

Comme ses contemporains, il vit le conflit essentiel généré par la publication du modèle évolutionniste : bien que sa pertinence et sa cohérence le séduisent, cette philosophie s'oppose au modèle biblique qui fonde la doctrine méthodiste dans laquelle il baigne depuis l'enfance. Face à ce dilemme, il aurait pu, comme tant d'autres, se réfugier dans la certitude confortable de la tradition et s'y figer. Mais Still est progressiste. Il est fasciné par les vastes horizons qu'ouvre la théorie évolutionniste. Enraciné dans

24. Dans *Manhood of Humanity*, Alfred Korzybski, le père de la sémantique générale, évoque la capacité potentielle de chaque génération humaine à commencer (approximativement) là où s'est arrêtée la précédente, ce qui fait que nos enfants n'auront pas à réinventer le feu, la roue, l'eau chaude, les ordinateurs, etc. Il écrit : « *Une analyse fonctionnelle, libérée des anciennes suppositions zoologiques et mythologiques, a montré que les humains, dotés du système nerveux le plus développé, se distinguent spécifiquement par l'aptitude, d'une personne ou d'une génération, à commencer là où la précédente s'est arrêtée. J'ai nommé cette aptitude essentielle le time-binding.* » (Korzybski, 1950, 1)

des convictions héritées du XVIIIe siècle, mais désirant vivre en homme du XIXe, il doit gérer ce changement, sans probablement être conscient de ce qui se passe. Carol Trowbridge évoque cet important conflit intérieur, aggravé par l'incompréhension de ses contemporains :

> *« La théorie de l'évolution déclencha un traumatisme étendu parmi les intellectuels. "Quitter un point de vue statique sur le monde" pour un "de création continue..." ne pouvait se produire sans un grand ébranlement. »*
> (Trowbridge, 1999, 209)

Pour expliquer le traumatisme expérimenté par beaucoup d'évolutionnistes, elle recourt à la théorie de Leon Festinger sur la dissonance cognitive, traitant de la réponse humaine face aux situations de crise. *« Still correspond parfaitement à ce schéma : beaucoup de ceux qui se trouvent confrontés à la nécessité de décider et de choisir entre deux idées irrésistibles et cependant conflictuelles souffrent de frustration et d'anxiété jusqu'à ce que, au moins dans leur esprit, le conflit soit résolu. [...] Cette résolution demande du temps. »* (Trowbridge, 1999, 209)
Si Still s'est senti plus proche de Spencer que de Darwin, c'est peut-être parce que Spencer, agissant en philosophe, apporte le problème (le modèle évolutionniste), mais tente de le résoudre : *« Les* Premiers principes, *qui s'interrogent dans leur premier chapitre sur les rapports entre science et religion, s'achèvent par une célébration de leur "réconciliation" »*. (Lecourt, 1992, 76) Cette réconciliation constitue une des originalités de la démarche de Spencer. Au lieu d'amplifier l'antagonisme et de figer les extrêmes dans un immobilisme immuable, source d'incessants conflits, il les mobilise pour en utiliser le dynamisme inhérent. Il évite ainsi le « piège syllogique » et pense en « dialogicien ». Remarquons également qu'il propose une démarche de nature systémique que nous retrouverons dans les théorisations de Still.

Perfection potentielle

Ce qui, enfin a pu séduire Still, c'est le présupposé d'une évolution tendant vers la perfection :

> *« Sous la bannière de Spencer, au nom de Darwin, c'est en réalité une conception lamarckienne de la vie qui fit ainsi son entrée aux États-Unis : une vie dont la tendance irréductible est supposée emporter les formes vivantes vers une perfection toujours plus grande en transmettant de génération en génération les caractères qu'elles acquièrent sous l'effet des "circonstances", c'est-à-dire sous les contraintes du milieu physique. »*
> (Lecourt, 1992, 78)

Cette proposition rejoint un point essentiel de doctrine méthodiste : le concept (biblique) d'une création parfaite par nature auquel Still est particulièrement attaché, au point de l'évoquer à longueur d'écrits : *« Le résultat est une perfection irréprochable, parce que la vie terrestre révèle dans des formes matérielles la sagesse du Dieu céleste. »* (Still, 2003, 262)

Médecine évolutionniste

Quoi qu'il en soit, les éléments de biologie et de physiologie développés par Spencer ont particulièrement intéressé et inspiré Still : *« Still dira plus tard qu'Herbert Spencer était son philosophe préféré et Alfred Russel Wallace son biologiste favori, les deux étant des leaders du mouvement évolutionniste. »* (Trowbridge, 1991, 157)
L'ostéopathie doit à Spencer une structure philosophique, un modèle, ou plus exactement un méta[25] *modèle*, c'est-à-dire un large cadre conceptuel au sein duquel Still a pu élaborer un concept philosophique cohérent, pouvant servir de fondement à son savoir-faire thérapeutique.

> *« De l'approche holistique aux mécanismes de la physiologie, à l'électricité et au magnétisme, la philosophie de Still est imprégnée d'allusions à la philosophie spencérienne, mettant l'accent sur les thèmes chers à Spencer que sont la causalité naturelle, ou cause et effet, la dépendance mutuelle des parties, structure et fonction, les effets de l'utilisation et*

25. Mét(a) : élément, du grec *meta*, exprimant la succession, le changement, la participation, et en philosophie et dans les sciences humaines « ce qui dépasse, englobe » (un objet, une science) : *métalangue, métamathématique.*

de la désuétude, le concept de matière, mouvement et force aussi bien que le terme "Inconnaissable", se référant à Dieu. » (Trowbridge, 1999, 227)

Si nous adoptons une vision hiérarchique, la démarche de Spencer est de nature systémique et peut se voir comme cherchant à englober au sein d'un modèle général, des modèles particuliers. C'est donc chez Spencer que Still a vu conceptualisés les grands canons*[26], pour reprendre le mot de Koestler, philosophiques et biologiques, qu'il utilisera pour fonder l'ostéopathie :

- L'unité de tout système vivant : chaque partie vit pour et par l'ensemble.
- L'étroite relation de la structure et de la fonction.
- Le mouvement (changement) comme manifestation première de la vie.
- La nécessité de la libre circulation des fluides au sein d'un système vivant.
- La capacité du corps à produire les substances nécessaires à son fonctionnement.
- La faculté d'un organisme vivant à s'autoréguler et à surmonter la maladie.
- Les lois de cause à effet.
- L'inconnaissable.

Entre deux mondes

Le conflit intérieur dont parle Trowbridge, Still l'exprime aussi dans la manière dont il vit et présente l'ostéopathie. Spencer esquisse et fait miroiter un « nouveau monde », qui le séduit et l'attire. Cependant, le passage n'est pas instantané et, si une partie de Still est déjà dans le nouveau, l'autre demeure dans l'ancien. En lisant cette remarque d'Edgar Morin, je ne puis m'empêcher de penser à Still et à l'ostéopathie :

> *« Nous sommes, dans ce sens, à la fois beaucoup plus avancés et beaucoup plus arriérés qu'on pourrait le croire. Nous avons déjà découvert les premières côtes d'Amérique, mais nous croyons toujours qu'il s'agit de l'Inde. Les lézardes et les déchirures dans notre conception du monde non seulement sont devenues d'énormes béances, mais aussi ces béances laissent entrevoir, comme sous la carapace d'un crustacé en mue, comme sous la dislocation du cocon, les fragments non encore reliés entre eux, la nouvelle peau encore plissée et ratatinée, la nouvelle figure, la nouvelle forme.* » (Morin 1990, 26)

Ainsi, tout en reconnaissant et en évoquant des lois typiquement évolutionnistes, Still les énonce et les vit selon les critères de l'ancien modèle. L'évolutionnisme conduit à l'incertain et il l'aborde avec des certitudes figées de la conception traditionnelle, biblique. Cela semble particulièrement net pour la considération mécaniste du corps, la relation structure/fonction et les lois de cause à effet.

Maître mécanicien

Spencer écrit que « *Nos membres sont des leviers composés agissant tout à fait de la même manière que des leviers de fer ou de bois* » (Spencer, 1895, 63). Cela rejoint l'expérience de Still qui reste résolument attaché à la conception déterministe et mécaniste du monde. Il considère le corps humain comme une mécanique et voit l'ostéopathe comme un « mécanicien de la vie ». Les citations étayant ce propos abondent dans ces écrits :

> *« Ici, votre responsabilité est doublée. Votre première position est celle d'un maître mécanicien, capable de dessiner des plans et d'écrire minutieusement une spécification permettant à l'ingénieur de savoir dans le moindre détail ce qu'est une machine bien construite. À la fois comme constructeur et comme opérateur, il connaît les parties et leurs relations, et vous, vous êtes supposé être le contremaître de l'atelier de réparation. La machine, c'est la personne vivante, l'ingénieur, c'est la nature, et vous êtes le maître mécanicien.* » (Still, 2003, 218-219)

Les connaissances aujourd'hui accumulées sur le système corporel humain et son fonctionnement, nous disent que l'aspect mécanique, s'il est réel, est loin d'être unique. Il s'associe sans cesse à des activités d'autre nature, notamment chimiques, énergétiques, émotionnelles, spirituelles, etc.

26. Canon (du grec *kanôn*, « règle ») : 1/ En théologie, décret, règle concernant la foi ou la discipline religieuse. (Les canons de l'Église). 2/ Dans les arts, ensemble de règles servant à déterminer les proportions idéales du corps humain (à l'origine, dans la statuaire grecque). 3/ Principe servant de règle ; objet pris comme type idéal et référence.

Structure et fonction

Spencer définit l'individu biologique comme « *un tout concret possédant une structure qui lui permet, lorsqu'il se trouve placé dans les conditions convenables, d'accommoder constamment ses relations internes aux externes, de manière à conserver l'équilibre de ses fonctions.* » (Spencer, 1877, 74) Il établit donc bien une relation entre structure et fonction. Lorsqu'en ostéopathie on évoque cette relation, on dit habituellement : « la structure gouverne la fonction ». Notons tout d'abord que si elle résume assez justement un des concepts essentiels de l'ostéopathie – la relation de la structure et de la fonction –, cette affirmation ne se trouve ainsi formulée dans aucun des écrits publiés de Still…

Par ailleurs, ainsi énoncé, le concept devient ambigu, notamment à cause du mot *gouverne* dont le sens s'est considérablement altéré avec le temps. Cette ambiguïté a conduit plus d'un ostéopathe à accorder à la structure plus d'attention que nécessaire. Gouverner, nous dit *Larousse*, c'est diriger à l'aide d'un gouvernail. Or la fonction d'un gouvernail, c'est d'orienter vers une direction, pas de pousser. Autrement dit, la force, la puissance motrice vient du moteur, un système indépendant du gouvernail. Dans cette manière d'énoncer la relation, c'est typiquement l'ancien modèle qui s'exprime, et qui actualise un versant du couple, l'opposant à l'autre. C'est aussi le versant objectif qui est actualisé, au détriment du versant subjectif.

La relation structure fonction est de nature systémique. En effet, systémique et dialogique voient structure et fonction comme deux éléments inséparables d'un même couple représentant les aspects complémentaires d'un processus spatio-temporel indivisible. Cet antagonisme dynamique anime toute entité. Nous le retrouvons dans un autre couple célèbre, celui de l'onde et de la particule. Comme une entité n'est pas tantôt onde et tantôt particule, elle n'est pas tantôt structure et tantôt fonction. C'est notre incapacité à les envisager simultanément qui nous oblige à considérer, à « voir » structure *ou* fonction. Dans le conflit qui, selon l'histoire, a opposé Still (le structurel) à Littlejohn (le fonctionnel), tous deux avaient raison. C'est la fixité de leur attitude qui a généré le conflit et non l'idée qu'ils voulaient promouvoir de ce qu'ils observaient.

L'attitude dialogique, nous fait voir autrement structure et fonction et envisager un lien de nature relationnel, donc changeant sans cesse. Nous basculons ainsi résolument dans le nouveau monde, celui du changement établi comme base de fonctionnement.

Cause et effet

Le concept de cause et d'effet est bien entendu inhérent à la philosophie évolutionniste : « *La cause en tant que cause n'existe qu'en relation avec son effet : la cause est une cause de l'effet ; l'effet est un effet de la cause.* » (Spencer, 1898, 34) Le concept a été logiquement repris par Still. Mais il le comprend et l'utilise comme s'il s'appliquait à un système fermé, ce qui suggère une causalité linéaire, à vecteur unique (toujours dans le même sens). Or, la théorie systémique nous dit que tout système complexe et particulièrement le vivant, est un système ouvert, en échange permanent avec son environnement (interne ou externe) et que sans cesse, il y a rétroaction de l'effet sur la cause, ce qui justement génère le complexe.

L'OSTÉOPATHIE AUJOURD'HUI

Disciples et successeurs de Still ont connu les mêmes difficultés d'adaptation au paradigme de la complexité que les autres groupes humains. Ils ont, eux aussi, vécu le paradoxe de leur fondateur. Alors même que l'ostéopathie énonce les prémices d'une autre médecine, ils demeurent le plus souvent à cheval entre deux conceptions, sans parvenir à s'établir vraiment dans la cohérence du complexe. Certes, ils ont eu de nombreuses intuitions relatives au complexe – ce qui a permis à la pensée et à la pratique ostéopathiques de progresser indéniablement –, mais ils ne disposaient pas des outils conceptuels ni parfois du niveau culturel leur permettant de l'intégrer de manière cohérente à leur vision de l'ostéopathie.

En revanche, beaucoup nous ont parlé de leurs expériences et de leurs perceptions. Ces témoignages, tant qu'ils ne sont pas reliés à un concept, sont difficiles à utiliser. Dire une expérience ou une perception ne permet pas forcément de la reproduire, encore moins de l'interpréter. Mais

une fois cette expérience reliée à un concept, une mine d'informations devient accessible. Un des objectifs du premier ouvrage sur l'approche tissulaire a été de démêler cet écheveau. De nombreuses richesses en ont résulté. Celui-ci compte bien poursuivre.

Et nous, ostéopathes du début de XXIe siècle, ne devrions pas nous bercer d'illusions ; nous vivons aujourd'hui les mêmes tiraillements que nos devanciers. Nous sommes encore dans le passage, et nos difficultés et réticences à intégrer le paradigme de la complexité sont encore très prégnantes. Une entrave importante dans cette progression est sans doute consécutive à notre quête de reconnaissance par le système médical : elle nous a obligés à demeurer en accord avec les standards officiels dont Edgar Morin nous montre sans ambiguïté qu'ils n'ont pas accès à la cohérence du complexe. Une des ambitions de cet ouvrage est d'avancer résolument vers l'intégration du complexe et de l'appliquer à notre conception et donc à notre pratique de l'ostéopathie. Bref, à devenir vraiment – totalement – ostéopathes.

QUESTIONS / RÉPONSES

Vous semblez considérer le modèle évolutionniste de Spencer comme valide, tout en affirmant qu'il comporte des erreurs et des fautes logiques...

Le problème vient de certaines prémices (la perfection potentielle à laquelle doit conduire le mécanisme évolutif – un ordre de perfection croissant) et de la généralisation tentée par Spencer, inadaptées à la complexité des sujets abordés. Spencer a tenté de décrire l'évolution sociologique, politique, économique et éthique en tenant pour acquise l'analogie entre le corps social et l'organisme biologique. Sur cette base, à l'évidence trop simpliste, on a essayé de développer un darwinisme social fondé sur la sélection naturelle. Faute de disposer d'outils adaptés à son propos, et notamment les outils de la pensée complexe, « *l'organicisme spencérien ne pouvait aller au-delà de triviales analogies et le darwinisme social devenait une grossière rationalisation de la libre concurrence.* » (Morin, 1973, 21) Cependant, les bases biologiques semblent justes, en tout cas suffisamment pour étayer notre base ostéopathique. Il lui a manqué (comme à Still) les éléments apportés ultérieurement par la théorie des systèmes, de l'information et la cybernétique, bref, par la pensée complexe.

Si, comme vous le dites, Spencer a inspiré Still, comment se fait-il que celui-ci n'en fasse nulle part mention ?

On peut, en effet, s'étonner que Still ne parle jamais de Spencer ni du modèle évolutionniste dont il s'est, à l'évidence, largement inspiré. Plusieurs raisons peuvent être avancées, mais l'une au moins tient au bon sens : à son époque l'ostéopathie est suffisamment décriée et combattue sans qu'il soit nécessaire de l'associer à un concept lui aussi sujet à véhémentes controverses. Une autre raison probable est que Still s'adresse à des gens de niveau culturel souvent frustre, peu intéressés sans doute par la philosophie et surtout non conscients de son importance. Ils ne voient de l'ostéopathie que l'aspect pratique. Still a suffisamment de mal à leur faire comprendre les rudiments de son savoir-faire pour ne pas se risquer dans des discussions pour eux inintéressantes et sans doute inaccessibles à la plupart. Cependant certains étudiants ne s'y sont pas trompés, notamment Carl McConnel qui n'hésite pas à définir l'ostéopathie comme « évolution appliquée ». (Trowbridge, 1999, 226)

Est-il vraiment nécessaire pour un ostéopathe fut-il tissulaire, de s'embarquer dans une telle recherche, de connaître tout cela pour être efficace ?

On peut certainement être ostéopathe efficace sans connaître tout cela. D'ailleurs, l'ostéopathie existe depuis plus d'un siècle et les ostéopathes, Still en tête, étaient efficaces, sans connaître tout cela. Alors pourquoi ne pas se contenter de ce qui existe, sans « chercher midi à quatorze heures » ? Eh bien, c'est que la quête qui a guidé cette recherche m'apparaît de même nature que celle qui a conduit Still à chercher et à élaborer une philosophie pour l'ostéopathie. Il aurait pu se

contenter de son savoir-faire qui, semble-t-il, était immense et lui conférait une efficacité incomparable. Pourtant, il a désiré plus : il a voulu doter l'ostéopathie d'une philosophie, c'est-à-dire d'un concept qui la dépasse et la pérennise. La philosophie dont il a doté l'ostéopathie est celle à laquelle il a pu accéder à son époque, grâce, notamment, à Herbert Spencer. Mais l'humanité, à l'instar de tout ce qui vit, évolue, et nous avons accès aujourd'hui à d'autres richesses, inaccessibles à Still et à ses contemporains. Si nous voulons que l'ostéopathie perdure, il me semble indispensable que sa philosophie coïncide avec celle de notre temps. Or, la philosophie de ce temps semble passer par plusieurs paradigmes, notamment ceux de la complexité et de la physique quantique. Leur mise en pratique nous dira s'ils sont valides ou non. Mais il me semble indispensable au moins de tenter cette avancée. De plus, Still lui-même a encouragé ses successeurs à poursuivre : « *En livrant ces quelques pensées sur notre conception de la vie, nous espérons que l'ostéopathe s'emparera de la question pour pousser plus avant vers la grande source de connaissance, et appliquer ce qui en résultera au soulagement et au confort de l'affligé venant le consulter pour conseil et avis.* » (Still, 2003, 168) N'est-ce pas ce que nous faisons ?

Par ailleurs, l'objet du présent ouvrage est de proposer des techniques en relation avec l'avancée de la compréhension dans l'approche tissulaire. Se contenter d'apprendre à délivrer une technique me semble tout à fait insuffisant. En effet, avec la vie, l'imprévisible est plus prévisible que le prévisible. De sorte qu'en appliquant les techniques décrites, vous rencontrerez souvent l'imprévisible. Si vous ne comprenez pas un minimum la philosophie, c'est-à-dire la cohérence qui sous-tend l'approche, vous vous trouverez bien démunis pour aider votre patient à sortir de sa difficulté. Un savoir-faire technique est indispensable, mais insuffisant s'il n'est soutenu par une compréhension de ce que le praticien met en œuvre. L'objet de cette présentation est de proposer cette cohérence.

Croyez-vous que Still cautionnerait ce que vous présentez ?

Je ne puis l'affirmer. Je ne puis que dire mon sentiment de poursuivre une démarche similaire à la sienne, utilisant les bases qu'il a proposées. Cette démarche me semble s'inscrire dans une dynamique lancée par les successeurs même de Still, notamment, Littlejohn, Sutherland, Becker et quelques autres qui, eux aussi, n'ont fait que « *soulever un voile pour obtenir une vision plus vaste.* » (Sutherland, 2002, 108)

Enfin, me revient toujours à l'esprit cette citation de Still, tirée de l'*Autobiographie* : « *Mon père était un fermier progressiste, et il était toujours prêt à laisser de côté une vieille charrue s'il pouvait la remplacer par une autre mieux adaptée à son travail. Durant toute ma vie, j'ai toujours été prêt à acheter une meilleure charrue.* » (Still, 1998, 168)

Pour résumer

L'approche scientifique s'est édifiée sur trois axiomes que sont l'*ordre*, la *séparabilité* et la *raison*, et nous vivons encore sous l'emprise des principes de *disjonction*, de *réduction* et d'*abstraction* dont l'ensemble constitue le « paradigme de simplification », inadapté à l'appréhension des phénomènes reliés à la vie et au vivant, systèmes hypercomplexes, nécessitant une approche adaptée ou « paradigme de la complexité ». L'approche du complexe est constituée à partir de l'association de trois théories scientifiques, indissociables, tant elles se recoupent : la théorie de l'information, la cybernétique, la théorie systémique.

Nous globaliserons ces trois théories sous le nom « d'approche systémique ». Ce modèle définit un système comme un ensemble d'éléments en interaction dont chacun concourt à l'objectif commun ou finalité du système.

À ces théories, Edgar Morin propose d'adjoindre plusieurs concepts.

- L'auto-organisation : contrairement aux machines artificielles qui ne peuvent se réparer elles-mêmes, s'auto-organiser ni se développer, la machine vivante se régénère en permanence grâce au renouvellement de ses cellules. Elle est, de plus, apte au changement.
- La pensée dialogique unit deux principes ou notions apparemment antagonistes (cou-

ples), mais indissociables l'un de l'autre et dont la conjonction constitue le réel. Dès lors, comprendre le réel (toute manifestation) ne peut se faire qu'en combinant sa dualité.

- La récursion organisationnelle se conçoit comme une boucle génératrice dans laquelle les produits et les effets sont eux-mêmes producteurs et causateurs de ce qui les produit.
- La pensée hologrammique met en évidence cet apparent paradoxe de certains systèmes où non seulement la partie est dans le tout, mais également le tout dans la partie.

L'ensemble de ces éléments constitue le paradigme de la pensée complexe. Respectant la dialogique, ce paradigme ne vient pas s'opposer au paradigme de simplification, mais œuvre avec lui dans un échange mutuel permanent.

CE QUE NOUS ALLONS FAIRE MAINTENANT

Nous allons développer la dialogique des deux paradigmes et l'appliquer au concept ostéopathique et à l'approche tissulaire. Pour cela, nous allons reprendre le modèle de la conscience utilisé dans le premier ouvrage sur l'approche tissulaire et envisager comment, à partir de l'opposition dialogique Je/Non-Je, associée au concept d'être, peuvent s'envisager la création de systèmes, puis de systèmes de systèmes de plus en plus complexes donnant à expérimenter différentes matières, possédant chacune des propriétés similaires et des propriétés différentes. Ce développement n'est possible qu'en utilisant les fondements de la pensée complexe, en particulier, dialogique et systémique.

> « Complexus *signifie originairement ce qui est tissé ensemble. La pensée complexe est une pensée qui cherche à la fois à distinguer (mais non disjoindre) et à relier.*
> *En même temps se pose un autre problème clé : traiter l'incertitude. Pourquoi ? Parce que partout dans les sciences, le dogme d'un déterminisme universel s'est effondré, et qu'en même temps la logique, clé de voûte de la certitude du raisonnement, a révélé des incertitudes dans l'induction, des indécidabilités dans la déduction, et des limites dans le principe du tiers inclus.*
> *Ainsi le propos de la pensée complexe est-il à la fois de relier (contextualiser et globaliser) et de relever le défi de l'incertitude.* » (Morin, 1999, 260-261)

DE LA CONSCIENCE À LA MATIÈRE 2

« Pratiquement, notre tâche serait bien simplifiée si seulement nous comprenions que c'est la conscience qui se sert de toutes les méthodes et qui agit à travers toutes les méthodes, et que si nous allons directement à la conscience, nous aurons saisi le levier central. Avec cet avantage que la conscience ne trompe pas. »

Satprem 1995, 127

DE LA CONSCIENCE

Aller directement à la conscience, comme le suggère Satprem, nous conduit tout droit vers la métaphysique, domaine plutôt mal vu aujourd'hui dans la communauté scientifique à laquelle les ostéopathes tentent désespérément – et souvent pathétiquement – de se rattacher. Pourtant, telle était bien aussi la quête de Still :

> *« Lorsque j'examinai la question et essayai de me familiariser avec quelques-unes des œuvres de Dieu, – ou "l'inconnaissable" comme l'appellent certains, "Jéhovah" comme disent d'autres ou "Illnoywa Tapamalaqua" comme l'appellent les Indiens Shawnee, ce qui signifie la vie et l'esprit du Dieu vivant – je recherchai quelque bribe compréhensible pour mon esprit. Pour explorer les vérités de la nature, je commençai tout d'abord par étudier ce que je pouvais observer et le considérai comme fait scientifique. Par où commencer ? Voilà la question. Que retenir ? Quel chemin prendre ? Je découvris qu'à chaque jour suffit sa peine. Que l'on prenne la main d'un homme, le cœur, le poumon ou la combinaison dans son ensemble, cela nous conduit vers l'inconnaissable. Je voulais être un des Connaissables. »*
> (Still, 1998, 221)

Son génie fut de ne pas cantonner l'ostéopathie à un savoir-faire, mais de la relier à un savoir-être, et cela suppose forcément d'accepter de s'aventurer au-delà du perceptible et du quantifiable. Still a pour cela recouru aux modèles que lui offrait son époque. Sur bien des points, ils ne nous satisfont plus aujourd'hui, mais l'avancée de la recherche et de la conscience de notre temps nous offre nombre de voies d'investigation inaccessibles à Still. Pourquoi ne pas les explorer ? C'est ce que nous avons déjà entrepris avec le modèle de la conscience développé dans le premier ouvrage sur l'approche tissulaire. D'ailleurs, pour en revenir à la science, remarquons avec Stanislav Grof que *« Le dénominateur commun des théories récentes qui proposent des alternatives à la pensée newtonienne-cartésienne est qu'elles voient dans la conscience et l'intelligence créatrice – ou plus précisément dans les activités neurophysiologiques du cerveau – non pas des émanations de la matière, mais un des caractères primordiaux inhérents à toute existence. L'étude de la conscience, jadis parente pauvre des sciences physiques, captive de plus en plus l'attention des chercheurs. »* (Grof, 1996, 25-26)

Là encore, nous sommes en accord avec la pensée de Still : *« Je trouve en l'homme un univers en miniature. Je trouve la matière, le mouvement et l'esprit. »* (Still, 1998, 306) Nous nous sommes beaucoup intéressés à la matière et au mouvement ; intéressons-nous donc à l'esprit. Aventurons-nous,

comme il osa le faire, hors des voies tracées ; suivons ainsi l'injonction d'un autre grand ostéopathe, Harrison Fryette : *« Ose être différent. Beaucoup préfèrent l'orthodoxie à la vérité. »* (Fryette, 1983, 12) Osons donc non seulement aller directement à la conscience, mais commencer avec elle.

Être

Le concept de conscience, suppose l'existence d'une séparation et d'une relation. Herbert Spencer nous l'explique très bien dans ses *Premiers Principes* :

> *« L'idée même de conscience, sous quelque mode qu'elle se manifeste, implique nécessairement distinction entre un objet et un autre. Pour être conscients, il faut que nous soyons conscients de quelque chose ; et ce quelque chose ne peut être connu ce qu'il est qu'en étant distingué de ce qu'il n'est pas. »* (Spencer, 1885, 67)
>
> *« Un second caractère de la conscience, c'est qu'elle n'est possible que sous forme de* relation. *Il faut un sujet ou une personne consciente et un objet ou une chose dont le sujet soit conscient. Il ne peut y avoir de conscience sans l'union de ces deux facteurs ; et dans cette union chacun d'eux existe seulement tel qu'il est par rapport avec l'autre. Le sujet n'est un sujet qu'en tant qu'il est conscient d'un objet ; l'objet n'est un objet qu'en tant qu'il tombe sous les prises d'un sujet : et la destruction de l'un ou de l'autre est la destruction de la conscience même. »* (Spencer, 1885, 68)

Dans le premier livre d'approche tissulaire, nous nous sommes déjà beaucoup intéressés à la conscience, postulant qu'elle est associée à la décision d'**être** :

> « Être, exister, *découle d'une décision :* "Je suis". "Je suis", *me définit comme* moi *centre, par rapport à un environnement que je considère comme extérieur à moi, différent de moi, défini ou considéré comme* non moi. *Ainsi, la décision* "Je suis" *crée la dualité.* "Je suis" *crée l'individuation et en même temps la conscience, celle d'être, d'exister comme séparé d'un environnement considéré comme extérieur. »* (Tricot, 2002, 69)

Être et en être conscient

La conscience dont il est ici question est conscience élémentaire, non consciente d'elle-même. Notre difficulté à imaginer cette conscience vient de l'habitude que nous avons d'associer le concept de conscience à notre capacité à nous regarder être : nous confondons être conscient et être conscient de notre conscience. Ce concept-là de la conscience est une abstraction que nous projetons implicitement dans notre observation du vivant. Comme les espèces dites *inférieures* ne sont (apparemment...) pas douées de la même capacité d'abstraction, nous disons qu'elles ne sont pas conscientes. Elles n'ont simplement pas la même conscience que nous. Il y a confusion de niveau d'abstraction.

Dans notre modèle, être conscient, c'est exister, tout simplement ; ou exister, c'est être conscient. Les deux sont indissociables. Et vivre, c'est expérimenter l'être ou la conscience. On peut donc dire que tout être vivant du plus simple au plus complexe est conscient. De plus, il fera tout pour conserver sa conscience, c'est-à-dire son état d'être ou d'existence, ce qui, croyons-nous, conditionne un certain nombre de comportements fondamentaux du vivant.

Ce qui vient d'être dit pourrait nous laisser penser que seul le vivant est conscient ou plus exactement que seuls les organismes dits vivants sont conscients. Or les plus récentes recherches sur la matière, pourtant considérée comme non vivante, conduisent immanquablement au concept de conscience.

> *« Comment pourrait-on raisonnablement refuser à la Physique d'accomplir des progrès au moyen d'une analyse non pas de la Matière seule, mais encore de l'Esprit ? Dès que les investigations des physiciens se tournent vers le plus petit, ou encore vers le plus grand, vers ces mystérieuses particules formant l'essence de la Matière ou encore vers notre Univers dans son ensemble, alors le mot de saint Augustin devient aujourd'hui toujours plus vrai :* "Le monde est tel qu'il nous apparaît fait de choses qui ne nous apparaissent point." *Et Teilhard de Chardin remarquait également*[1] *que*

1. Pierre Teilhard de Chardin, *Le Phénomène humain*, Le Seuil, 1956.

> "parvenus à l'extrême de leurs analyses les physiciens ne savent plus trop si la structure qu'ils atteignent est l'essence de la Matière qu'ils étudient ou bien le reflet de leur propre pensée".
> *Comment, dans ce cas, ne pas reconnaître comme une évidence actuelle que l'Esprit est en fait partie intégrante du domaine d'investigation de la Physique, au même titre que la Matière, puisqu'il n'y a pas de description possible de la Matière qui ne fasse intervenir, au premier plan, les mécanismes structurels de notre propre Esprit ? Cette importance donnée à l'Esprit dans l'étude des phénomènes "physiques" prenant place dans l'Univers n'a en fait jamais été contestée dans l'Antiquité, et jusqu'à la fin du XVIIe siècle.* (Charon, 1977, 25-26)

Puisque nombre de chercheurs aujourd'hui acceptent d'envisager la matière même comme consciente, pourquoi ne pas tenter de modéliser à partir de la conscience ? Essayons.

CONSCIENCE, ESPACE, TEMPS, ÉNERGIE

Naissance de l'espace

Revenons à notre réflexion concernant la conscience. Selon notre modèle, l'acte *être*, outre la conscience, produit l'espace. En effet, par la décision *"Je suis"*, Je, conscience, se crée centre, **immobile** par rapport à une périphérie extérieure qu'il décide être *Non-Je*. Il fait l'expérience de ce qui s'appelle ***espace***, c'est-à-dire de la distance entre deux points, notamment lui et ce qu'il considère comme extérieur à lui. Cette constatation conduit à une déduction déroutante quoique logique : à chaque conscience son espace. Et si nous transposons cela aux agrégats de consciences, que l'on peut considérer eux-mêmes comme des consciences, chaque agrégat est conscient (mais pas forcément conscient de sa conscience), crée et gère (la plupart du temps à son ***insu****) son espace.

Naissance du temps

En se créant *Je*, par rapport à une périphérie extérieure qu'il décide être *Non-Je*, *Je* expérimente l'espace, mais également le temps. En effet, il vient de créer « quelque chose » un ***événement***, disent les physiciens d'aujourd'hui (lui et ce qu'il expérimente), qui existe dans un ***maintenant***, par rapport à un ***avant*** où cela n'existait pas. De plus, pour cette conscience, il ne suffit pas d'avoir décidé d'exister, il lui faut maintenant le vérifier, c'est-à-dire ***expérimenter*** qu'elle existe. Elle a besoin pour cela de modifier sans cesse l'état de différence entre elle et son environnement (ce qu'elle considère comme *Non-Je*). Elle le fait en échangeant avec lui. Ce faisant, elle crée sans cesse de nouveaux « *maintenants* », différents d'« *avants* ». L'expérience que fait la conscience de ces instants successifs constitue le temps. Il est fait de ***cycles*** ininterrompus d'échanges, créant autant d'états successifs, et semble couler, de manière irréversible et inexorable à partir du commencement, du premier *"Je suis"*. S'il semble couler inexorablement, c'est que *Je* le crée d'instant en instant sans même s'en rendre compte. Le temps est donc essentiellement une ***expérience*** d'états ou de cycles d'existence qui se succèdent.

Naissance de l'énergie

En créant l'espace et le temps, la conscience crée une infinité de points « extérieurs » avec lesquels échanger pour expérimenter sa conscience. Elle crée donc la potentialité de l'énergie. Qu'échange-t-elle avec l'extérieur ? Elle échange de l'information que nous avons définie dans le premier livre d'approche tissulaire comme « *concept qui se déplace* » (Brinette, 1992, 23). L'information n'est pas de nature matérielle, elle est ***sens***. Et le sens basique pour une conscience est contenu dans la ***dialectique**** *Je/Non-Je*. Souvenons-nous également que l'énergie se définit comme « *information en mouvement* » (Brinette, 1992, 23). L'échange de la conscience avec son extérieur ***mobilise*** donc de l'information, actualisant (ou créant) ainsi de l'énergie.

Dialectique de l'être

Ce *Je*, « grain de conscience » élémentaire, peut alors s'envisager comme un système existant et se perpétuant grâce à la relation dynamique *Je/Non-Je*, ou à la relation *Je/Autrui* lorsque ce système de consciences élémentaire entre en relation avec d'autres systèmes de conscience élémentaire.

L'évolution de chacun des systèmes de conscience et des relations entre systèmes de consciences dépend alors de la manière dont se gère l'opposition dynamique entre *Je* et *Non-Je* ou *Je* et *Autrui*. De cette opposition, a été tirée une logique du tout ou rien (dite logique du tiers exclu), constituée de deux extrêmes qui s'opposent sans possible intermédiaire. Cette logique est héritée de la pensée aristotélicienne (le syllogisme[2]).

Alfred Korzybski, déjà évoqué dans le premier livre sur l'approche tissulaire, fait remarquer que cette logique n'est qu'un cas particulier, et qu'elle est inadaptée aux principales situations de la vie dans lesquelles existent au contraire beaucoup d'intermédiaires possibles entre les extrêmes. Il a tenté d'y apporter des réponses pratiques en développant la Sémantique générale*.

Stéphane Lupasco propose, quant à lui, une logique dite du tiers inclus : il énonce un postulat par lequel affirmation et négation, identité et non-identité (ou diversité) sont indissociables : à tout événement, ou élément logique quelconque, et par conséquent au signe qui le symbolise, s'oppose de manière inhérente un anti-événement, un anti-élément logique et donc un terme, une proposition, un signe contradictoire – ce que nous avons appelé *couple* dans le premier livre d'approche tissulaire. Si l'on rapporte cette proposition au concept de A versus Non-A, elle signifie que l'absolu n'existe pas et que dans A existe toujours une partie, si petite soit-elle, de non-A (ou une partie de A dans Non-A). Lupasco fonde une logique du contradictoire, et insiste sur le terme ***contradictoire**** au lieu de ***contraire****, puisque l'antagonisme est inhérent à la même donnée.

Exprimons-le autrement : disons qu'en s'***actualisant****, une énergie (ou une information) potentialise* une énergie antagoniste. Autrement dit, l'*actualisation* d'une énergie, d'un élément, d'un événement implique *la potentialisation* d'une énergie antagoniste, d'un anti-élément, d'un anti-événement. Et inversement, la potentialisation d'une énergie, d'un élément, d'un événement implique l'actualisation d'une énergie antagoniste, d'un anti-élément, d'un anti-événement.

Si nous rapprochons cela du concept de conscience, nous pouvons envisager que l'actualisation de *Je* potentialise *Non-Je* et inversement. L'actualisation de *Je* provoque une rupture de l'équilibre et une transformation du système, et potentialise en même temps son opposé *Non-Je*, ce qui maintient une certaine contradiction et empêche l'énergie de s'actualiser absolument (complètement), de s'épuiser et le système de disparaître en s'anéantissant dans la non-contradiction. Ainsi, la conscience peut-elle persister.

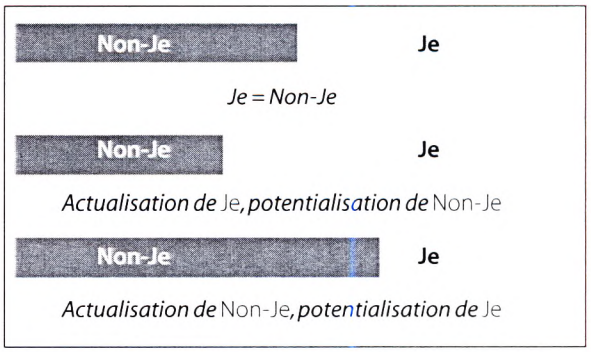


Figure 1. Actualisation/Potentialisation

Dans un article consacré au principe d'antagonisme, Dominique Temple, fait remarquer que « *Le principe d'antagonisme de Lupasco conjoint l'actualisation d'un phénomène à la potentialisation de son contraire. La potentialisation est définie comme une conscience élémentaire car il ne s'agit que de conscience sans conscience d'elle-même et non pas de ce que nous appelons conscience quand nous parlons de la conscience humaine.* » (Temple, 1998, 2)

L'énergie étant la grandeur physique fondamentale, en postulant par principe que cette grandeur est fondamentalement contradictoire, qu'à toute énergie s'oppose une énergie antagoniste sans laquelle toute énergie ne peut que se consumer, se décharger, se vider de son dynamisme, on introduit *une logique* tout à la fois *de la contradiction et de l'énergie*.

2. Syllogisme : du grec *sullogismos*, de *sun*, « avec », et *logos*, « discours ». En logique, raisonnement contenant trois propositions (la majeure, la mineure et la conclusion), et tel que la conclusion est déduite de la majeure par l'intermédiaire de la mineure. (Ex. : tous les hommes sont mortels [majeure] ; tous les Grecs sont des hommes [mineure] ; donc tous les Grecs sont mortels [conclusion].) Pour être logiquement valide, le syllogisme suppose que deux valeurs puissent être absolument égales ou absolument différentes, sans terme intermédiaire (tiers exclu).

Figure 2. Le symbole du Tao
La meilleure représentation, sans doute, du dynamisme antagoniste.

« Cet antagonisme posé en Principe est vérifié par l'étude de certains systèmes matériels. La structure d'un atome, par exemple : la cohésion des particules qui le constituent résulte de l'équilibre de forces de signe opposé. Ce Principe a une portée générale : tout ce qu'on observe, tous les systèmes physiques et vivants, toutes les transformations qui les affectent, n'importe quel phénomène ou événement, résultent d'un antagonisme (plus ou mois complexe) d'énergies. Il est possible qu'on ne perçoive que la structure d'un système et non pas clairement le conflit des forces qui le déterminent, cette structure n'en est pas moins une « cristallisation » plus ou moins durable d'un antagonisme énergétique en équilibre.
*À noter aussi la notion d'*équilibre. *Il faut un équilibre d'énergies antagonistes pour qu'apparaisse un système.*
*Le système se modifie quand l'équilibre se transforme. La rupture de l'équilibre des forces peut provoquer la destruction du système ou sa modification en un autre système. On voit que les deux idées d'*équilibre *et de* variation *sont corrélatives, puisque le système est formé d'une série d'éléments susceptibles de transformations – les* variables. *Le système est à un certain état quand les variables qui le constituent ont chacune une certaine valeur, c'est-à-dire quand l'antagonisme des énergies est dans un certain équilibre. Un événement se produit, un phénomène devient perceptible, quelque chose se passe, lorsque l'équilibre des forces se déplace et que, par conséquent, les éléments constitutifs varient, et le système se transforme. Ce sont des transformations que l'on observe et qui donnent à penser. Il n'y aurait rien à voir, rien à comprendre, bref il n'existerait rien, s'il ne se produisait aucune rupture de l'équilibre des énergies antagonistes. Il est même très probable que l'observateur est souvent, par son observation, à l'origine d'une rupture d'équilibre : on ne peut pas déterminer dans l'espace et le temps un système sans* ipso facto *le modifier. Cela concerne surtout la recherche expérimentale qui, pour mettre en évidence un phénomène, affecte de façon "significative" l'équilibre de ses déterminations. »*
(Morel, 1962, 12)

Mémoires

Dans notre modèle, espace, temps et énergie sont trois éléments ***indissociables***, consécutifs et ***inhérents*** à la conscience. Ils constituent un ***continuum****, fondement de nos univers et que les physiciens modernes connaissent et décrivent de mieux en mieux.

Revenons à notre considération sur l'espace, le temps et l'énergie qu'expérimente toute conscience. Par la potentialisation/actualisation de *Je/Non-Je*, la conscience ou le système de consciences vit, avons-nous dit, des cycles successifs d'échange dans le but de réactualiser sans cesse sa sensation d'exister. Voilà qui crée trois niveaux fondamentaux de l'existence : l'***être***, le ***faire*** et l'***avoir***. Un être (une conscience) fait (échange) pour avoir (la sensation d'exister).

Ces cycles d'échange créent, nous l'avons vu, des présents successifs qui déterminent autant de passés successifs et conduisent *Je* à accumuler l'information des cycles antérieurs qui constituent un avoir et que nous interprétons comme la base même de la ***mémoire****. Si cette conscience ou ce système de consciences a enregistré dans son espace un événement au temps t, tout événement vécu ultérieurement est interprété dans son espace comme survenant à un temps postérieur t1. De plus, cet événement est analysé par la conscience qui détermine les similitudes et les différences par rapport aux informations déjà présentes dans son espace. Ainsi, pouvons-nous modéliser le phénomène de mémoire. Nous

pouvons même imaginer que chaque conscience ou système de consciences possède une mémoire de tout ce qu'elle a vécu depuis le début de son existence en tant que conscience ou système de consciences.

> *« Ce temps est donc tout semblable à celui qui paraît prévaloir dans les phénomènes où intervient la mémoire. En effet, quand nous nous souvenons à un instant donné d'un événement passé, c'est que cet événement, gravé quelque part dans ce que nous nommons notre mémoire, vient apparaître à nouveau dans le présent de notre esprit, à cet instant.*
> *Le temps particulier de nos bulles de savon*[3]*, que pour cette raison je nommerai temps de l'Esprit (par opposition à notre temps ordinaire, que je nommerai temps de la Matière) ramène donc continuellement les événements passés dans l'instant présent, les mettant à notre disposition pour en faire un acte de mémoire du passé.* » (Charon, 1977, 43)

Dans l'espace créé par la conscience, potentialisation et actualisation de *Je/Non-Je* peuvent varier considérablement. Mais pour que le système persiste, *Je* ne peut jamais totalement s'effacer. Il doit toujours l'emporter un peu sur *Non-Je* (ce qui est logique, puisque c'est lui qui est créé en premier). De sorte que la quantité d'information (donc d'énergie) au fur et à mesure que les cycles se succèdent augmente graduellement. En somme, la conscience *« s'instruit par l'expérience, et ceci de manière irréversible compte tenu de l'irréversibilité de la mémoire »* (Charon, 1977, 44). Ajoutons que cette irréversibilité de la mémoire est consécutive à celle de l'écoulement du temps.

Ainsi, chaque « grain de conscience » possède une « histoire » qui remonte tout le passé de l'univers ; ce qui implique que chaque grain de conscience a vécu une expérience différente de celle de son voisin, avant de participer avec celui-ci à la constitution des différents systèmes énergétiques que nous appellerons matières.

Au fur et à mesure du temps, les échanges mobilisent sans cesse plus d'information et donc plus d'énergie. Les informations échangées permettent aux consciences qui les échangent de se situer dans l'espace et dans le temps par rapport à elles-mêmes (se sentir exister) et par rapport à d'autres consciences (qu'elles reconnaissent ainsi comme existantes). La conscience d'exister se développe alors non seulement par rapport à soi-même (soi/non-soi), mais également par rapport à d'autres consciences, d'autres *Je* (moi/d'autres moi ou moi/autrui) et, bien entendu, entre ces différents *Je*. Nous pouvons formuler cela en disant que les consciences ont tendance à s'agréger et à s'organiser en systèmes de consciences, chaque système se comportant comme une conscience unique. Nous avons là les ingrédients de base d'un phénomène appelé *évolution*.

De l'esprit à la matière

De la matière, le dictionnaire donne, comme souvent, une définition essentiellement descriptive. Il nous dit qu'elle est la substance dont est faite une chose, la réalité constitutive des corps. Il ne nous dit finalement pas ce qu'elle est en essence.

La matière étant considérée comme composée d'éléments allant du plus simple au plus complexe, la quête s'est logiquement orientée vers la recherche de particules premières, ce qui a conduit le physicien toujours plus profondément vers l'infiniment petit à la recherche de son secret. Or dans cette quête, il s'est retrouvé face à des mystères plus grands encore, les paradoxes s'accumulant, l'impossible (selon lui) se déroulant en direct devant ses yeux.

Au début du XXe siècle Les travaux d'Einstein ont conduit à un changement radical de paradigme par rapport à l'univers physique et à la matière. Ils ont amené à comprendre que la masse elle-même est énergie. Ainsi considère-t-on aujourd'hui la matière comme de l'énergie concentrée, stabilisée et organisée dans l'espace et dans le temps. Comprendre la matière, revient donc à comprendre l'énergie. Cependant, nous dit Lupasco, *« l'énergie n'est pas une entité, mais un concept commode qui rassemble les manifestations dynamiques*

3. La bulle de savon est la métaphore qu'utilise J. Charon pour exprimer la création de l'espace consécutive à la décision d'être, donc à la conscience.

de nos expériences et de nos expérimentations, quelles qu'elles soient. » (Lupasco, 1987, 25)

Être et paraître

Cette considération nous permet d'établir une différence radicale entre l'expérience que nous faisons de la matière et ce qu'elle est réellement. En effet, alors que nous l'expérimentons sur le plan sensoriel comme solide et persistante, ce qui nous la fait appeler ***substance***, la matière se révèle essentiellement composée d'espace et de mouvement. Le physicien ne dit-il pas que si l'on arrivait à concentrer tous les noyaux de tous les atomes de l'univers, ils occuperaient seulement le volume d'un dé à coudre ? La matière est donc une structure lacunaire. Elle nous montre l'art de faire quelque chose avec rien (quelques particules et beaucoup d'espace). Nous devons, pour la comprendre, parvenir à disjoindre l'expérience sensorielle que nous en faisons et qui nous la dit solide et inerte, de la connaissance expérimentale microphysique qui nous la dit faite d'espace et de mouvement.

Événements

Aujourd'hui, le physicien ne considère plus la matière comme constituée d'éléments, mais d'***événements*** : « *La nature ne peut être réduite à des entités fondamentales, comme par exemple les constituants essentiels de la matière, mais doit être comprise entièrement en termes de cohérence. Toute la physique doit répondre uniquement à une exigence : à savoir que ces composants soient cohérents avec les autres et avec eux-mêmes.* [...] *L'univers est conçu comme un tissu dynamique d'événements interconnectés. Aucune des propriétés d'une partie quelconque de ce tissu n'est fondamentale ; elles découlent toutes des propriétés des autres parties et la cohérence générale de leurs interactions détermine la structure du tissu entier.* » (Capra, 1990, 80)

> « *Tous les objets qu'il nous est donné de connaître apparaissent comme une association plus ou moins stable d'éléments, c'est-à-dire de systèmes atomiques, dont la masse seule, négligeable dans l'électron périphérique, nulle dans le photon (ou grain de lumière), mais importante dans le noyau – dans le proton, le méson, le neutron – demeurerait encore comme une expression de la vieille notion de matière, si la Relativité d'Einstein ne l'avait elle-même réduite à la notion d'énergie.*
> *Aujourd'hui, la notion d'évènement remplace celle d'élément, et toute matière, tout objet, petit ou grand, de l'objet microphysique à l'objet astrophysique, se présente sous la forme d'un système, plutôt d'une systématisation énergétique douée d'une certaine résistance.*
> *Nous avons donc affaire à des systèmes d'événements, qui ne sont eux-mêmes que des rapports énergétiques – résistance imposée par diverses forces de liaison, comme des forces de cohésion, de valence, d'échange, inhérentes à ces événements eux-mêmes.*
> *C'est la résistance relative des systèmes d'événements qui confère à notre représentation sensible cette impression de réalité physique consistante et opaque que nous appelons matière.* » (Lupasco, 1982, 9)

Selon notre modèle, l'événement de base de la conscience est la décision d'être, le *Je suis* qui crée l'événement *Je* associé à l'anti-événement *Non-Je* ou *Autrui*, dans la relation entre systèmes de conscience.

De l'énergie à la matière

Pour Lupasco, la manière dont les systèmes de systèmes gèrent les variations dans leurs équilibres antagonistes, résulte en différentes matières. La matière, rappelons-le, n'est plus considérée comme un agrégat d'éléments solides, mais comme une interaction d'événements manifestant la relation dynamique (sans cesse changeante) de systèmes complexes.

Rappelons également que selon ce modèle, tout système est en fait un système de systèmes : n'importe quel objet familier est un très complexe système de systèmes moléculaires, un système astronomique est constitué de nouveaux systèmes de systèmes astrophysiques (système solaire, système galaxique, amas – ou système – de galaxies, amas d'amas...). Chaque système de systèmes est fonction, comme toute systématisation, de relations d'antagonisme, c'est-à-dire de systèmes antagonistes ; autrement dit encore, ce qui détermine la formation et le devenir des systèmes de

systèmes ce sont toujours des relations d'antagonisme de relations d'antagonisme, d'une complexité allant croissant avec la complexité des systèmes.
Ainsi, selon Lupasco, la manière dont les systèmes de systèmes gèrent les relations d'identité et d'altérité, c'est-à-dire la manière dont ils actualisent et potentialisent statistiquement le *Je/Non-Je* et le *Je/Autrui* génère ou plus exactement donne à expérimenter trois matières fondamentales différentes, s'exprimant dans des ***logiques**** (ou relations) également différentes.

- La matière ***microphysique*** résulte d'un presque équilibre statistique entre actualisation/potentialisation de l'identité (Je) et de la diversité (altérité ou Autrui).
- Lorsque l'actualisation statistique de l'identité (homogénéité ou Je) domine, elle implique la potentialisation de la diversité (altérité, hétérégonéité ou Autrui) et donne naissance à ce que nous expérimentons comme ***matière macrophysique***.
- Lorsque l'actualisation statistique de la diversité (altérité, hétérogénéité ou Autrui) domine, elle implique la potentialisation de l'identité (homogénéité ou Je) et donne naissance à ce que nous expérimentons comme ***matière vivante***.
- Dans la lutte opposant les systèmes vivants et macrophysiques, lorsqu'il existe un presque équilibre entre actualisation potentialisation statistiques de l'identité (Je) et de la diversité (altérité, Autrui), cela donne naissance à ce que Lupasco appelle ***matière neuro-psychique***, très proche pour lui de la matière microphysique (raison pour laquelle nous évoquons trois matières et non quatre).

> *« Mais il n'est peut-être pas très difficile d'apercevoir, comme à vol d'oiseau, que si, au fur et à mesure du développement de ces chaînes englobantes, certaines accusent, de systèmes de systèmes en systèmes de systèmes, une actualisation progressive de l'homogénéité, certaines autres de l'hétérogénéité, certaines autres encore des deux à la fois en un équilibre à mi-chemin pour ainsi dire de la potentialisation et de l'actualisation, nous nous trouvons en présence de trois dialectiques divergentes et essentiellement transfinies : je les appellerai des orthodialectiques, parce qu'elles s'orientent, chacune d'elles respectivement, dans une même direction, qui se précise* **asymptotiquement***. *Les deux premières engendrent, sur deux voies opposées, des systèmes de systèmes en déséquilibre, ou plutôt, en équilibre dissymétrique progressif, affaiblissant l'antagonisme contradictoire et s'approchant ainsi d'une non-contradiction idéale ; la troisième est une expansion de systèmes de systèmes en équilibre symétrique, intensifiant le contradictoire.* » (Lupasco, 1982, 160)

On peut imaginer un mode de déploiement de nature ***fractale****. Développée par le mathématicien Benoît Mandelbrot[4], la mathématique fractale, sert à décrire des objets montrant des formes ou des motifs similaires à différents niveaux de grossissement (comme l'éponge, le flocon de neige, etc.). Ce concept permet d'envisager la création de complexité à partir de simplicité partagée, donc à partir de relations entre entités ou systèmes simples. Elle sous-tend la théorie du chaos selon laquelle le système fractal est un des moyens essentiels de production de la nature. Elle conçoit l'ordonné comme issu du non ordonné à partir de relations simples évoluant statistiquement vers des relations complexes s'organisant progressivement.
Quoi qu'il en soit, lorsque nous parlons de ***matière***, nous devrions parler de matières, chacune d'elles présentant des propriétés et une logique de fonctionnement particulières : la matière dite *inerte* (vocable à revoir totalement), la matière dite

4. Benoît Mandelbrot (né en 1924), mathématicien français né à Varsovie. Sa famille, fuyant le régime hitlérien, s'est installée à Paris. Éduqué en France, il a développé les mathématiques de Gaston Julia et a débuté le traçage (maintenant commun) d'équations sur un ordinateur. Mandelbrot est l'initiateur de la géométrie fractale et a donné son nom à une famille de fractales (dites de Mandelbrot). Outre la découverte et l'étude des fractales en mathématiques, il a montré que l'on rencontre souvent des fractales dans la nature, ouvrant ainsi à de nouveaux terrains de recherche pour la théorie du chaos. Il a rejoint l'université Yale en 1987.

Objet fractal : les irrégularités de la nature, d'apparence chaotique, sont l'expression d'une géométrie très complexe de l'infiniment petit où la notion de dimension fractionnaire se substitue à celle de dimension euclidienne usuelle (étude des irrégularités des côtes maritimes, de la forme des nuages, d'un arbre, d'une feuille de fougère, etc.). Une courbe fractale est telle que toute portion est identique au tout. Leur étude confirme les doutes des mathématiciens du début du XXe siècle, comme Lebesgue et Hausdorff, sur le concept de dimension.

vivante, ou le vivant, et la matière dite neuro-psychique ou psychique. Dans les trois cas, nous considérerons qu'il s'agit de conscience en manifestation, mais il semble essentiel d'étudier, au moins grossièrement, ces différentes matières pour en dégager les éléments essentiels, les similitudes et les différences, notamment au niveau de leur comportement. En effet, connaissant les caractéristiques de base de chacune des matières, nous pourrons développer des stratégies différentes et surtout adaptées à ce qu'elles sont lorsque nous nous adresserons à elles.

> *« Ce que n'a pu saisir aucune pensée dialectique, de l'Antiquité la plus reculée aux Temps modernes, du Yang et du Yin chinois jusqu'à Hegel et Marx, c'est que l'énergie, pour exister et dans la mesure où elle existe, comporte, précisément de par son antagonisme contradictoire constitutif, non seulement les propriétés de l'homogénéisation et de l'hétérogénéisation, engendrant les deux matières physique et biologique, mais celles de la potentialisation et de l'actualisation, et telles que ni l'une ni l'autre ne peuvent s'actualiser rigoureusement en potentialisant rigoureusement son antagonisme contradictoire, sans quoi l'énergie elle-même cesserait d'exister, et l'univers de ce fait même.* (Lupasco, 1979, 16-17)

LA MATIÈRE MACROPHYSIQUE

Rappelons que concernant la matière, il semble essentiel de discerner l'expérience que nous en faisons, de sa nature profonde décrite par le physicien et déjà évoquée dans ce chapitre.

L'expérience sensorielle

L'expérience que nous faisons de la matière dépend directement de notre système sensoriel qui nous en donne une réalité particulière. Il nous la fait expérimenter comme inerte, allo-déterminée[5], non communicante, non consciente, dominée par les principes d'entropie et de conservation de l'énergie.

Nous considérons la matière physique comme inerte parce qu'elle nous apparaît comme naturellement immobile ou incapable de modifier par elle-même son mouvement s'il existe. On la dit allo-déterminée, c'est-à-dire déterminée par des volontés extérieures.

Elle nous apparaît également comme non communicante, c'est-à-dire qu'elle ne semble pas échanger d'information avec nous et que nous ne percevons pas de réponse lorsque nous lui envoyons de l'information. Comme elle semble ne pas nous répondre, nous la considérons comme non consciente. C'est également ce qui nous la fait considérer comme un système fermé, ou plus exactement, refermé sur lui-même, n'échangeant quasiment pas avec son extérieur.

L'expérience du physicien

Lavoisier[6] disait que dans la matière physique, rien ne se perd et tout se transforme. Nous l'expérimentons comme persistante, pourtant, elle possède la tendance, la propriété, de se dégrader progressivement si aucun agent extérieur ne l'entretient dans un certain état. Le physicien constate que la matière, en tant que système clos, passe irréversiblement, si elle ne reçoit pas d'apport de nouvelles énergies extérieures, de certains états, dit nobles, c'est-à-dire différenciés, hétérogènes (mécaniques, électriques, chimiques...) à un état homogène, calorifique, d'agitation moléculaire. Autrement dit, laissé à lui-même, si de nouvelles énergies ne lui sont pas fournies, le système clos, de transformation en transformation, perd petit à petit sa différenciation, s'homogénéise

5. Allo-déterminé : du gr. *allos* « autre » et « déterminé ». Soumis au déterminisme d'autrui.

6. Antoine Laurent de Lavoisier (1743-1794), chimiste français, considéré comme le fondateur de la chimie moderne.
Élu membre de l'Académie des sciences (1768), il occupa de nombreux postes, y compris celui de directeur des Poudreries nationales (1776), de membre de la Commission pour l'établissement du nouveau système de poids et mesures (1790) et de secrétaire de la Trésorerie (1791). Sa fonction de fermier général lui valut d'être arrêté en 1793 sur ordre de la Convention, jugé, condamné, puis guillotiné le 8 mai 1794.
Lavoisier fut l'un des premiers à réaliser des expériences chimiques réellement quantitatives, démontrant qu'en dépit du changement d'état au cours d'une réaction chimique, la quantité de matière reste constante entre le début et la fin de chaque réaction. Ces expérimentations ont conduit à l'énoncé de la loi sur la conservation de la matière.

dans un désordre croissant. Ce phénomène a été non seulement observé, mais mathématiquement défini et nommé *augmentation d'**entropie****. Il conduit à un équilibre thermodynamique et à l'anéantissement de tout système physique.

> *« Les systèmes s'affaiblissent ainsi, par l'affaiblissement de leur antagonisme et l'augmentation de leur non-contradiction, et tendent à disparaître : c'est la transformation de la matière en rayonnement, de toutes les particules en photons, dans un état énergétique – d'après nous, symptotique seulement – finalement et définitivement indifférencié, synonyme de mort. »* (Lupasco, 1982, 163)

Les lois de la matière physique

Les lois régissant la matière physique sont celles de la physique, de la chimie, de la mécanique, toutes bien connues, décrites et utilisées aujourd'hui. Parmi elles, citons notamment la loi de conservation de l'énergie, le second principe de thermodynamique, le fait que la matière physique est un système fermé, ce qui le rend stable et persistant, mais d'évolution difficile.

LA MATIÈRE VIVANTE

Physiciens et biologistes constatent que les éléments constitutifs de tout être vivant, de tout système biologique, de la bactérie jusqu'à l'homme, sont les mêmes que ceux qui constituent les objets physiques ou matière dite inanimée, considérée comme non vivante. Ils viennent de la microphysique. On y trouve les mêmes différents types d'atomes associés dans différents types de molécules. Il n'y a donc aucune différence, du point de vue des constituants de base, entre le physique et le biologique, le non-vivant et le vivant. La même énergie est à la base de ce qui nous apparaît comme matière minérale ou matière vivante. Ce qui fait la différence, c'est *« l'orientation inverse du dynamisme énergétique, dans le vivant inversement structurée et orientée, en lutte incessante tout particulièrement contre la dialectique physique. »* (Lupasco, 1979, 38)

L'expérience que nous en faisons

Nous expérimentons la matière vivante comme mobile, douée d'un certain auto-déterminisme, communicante, consciente (même si nous ne pouvons déterminer qu'elle est consciente de sa conscience), capable d'apprentissage donc d'évolution.

Pour nous, ostéopathe, mobilité et motilité de la matière vivante sont essentielles. Est-il besoin de rappeler l'attachement de Still au concept de mouvement ?

> *« Le mouvement étant la première et seule preuve de la vie, cette considération nous conduit à considérer la machinerie à travers laquelle œuvre la vie pour accomplir ces résultats. »* (Still, 2003, 200)

De plus, contrairement à l'univers physique qui nous apparaît macroscopiquement comme allo-déterminé, les systèmes vivants sont capables d'une certaine autonomie ou autodétermination, c'est-à-dire d'une certaine capacité à se mouvoir selon leur propre déterminisme, d'autant plus importante qu'ils sont élevés dans la hiérarchie évolutive.

Enfin, la matière vivante est capable de communiquer, c'est-à-dire que contrairement à la matière macrophysique qui ne semble pas répondre lorsque nous lui envoyons de l'information, la matière biologique répond. Mais il ne s'agit pas de communication verbale. L'échange s'établit à des niveaux infra ou pré-verbaux. Communiquer avec elle se fait selon certaines modalités que nous avons évoquées et utilisées dans le premier ouvrage d'approche tissulaire et sur lesquelles nous reviendrons largement dans le présent ouvrage.

Comme la décrit le biologiste

Le biologiste voit cette matière comme systèmes ouverts, complexes, dominés par le principe d'hétérogénéisation, relié à leur capacité ***néguentropique****, qui leur permet de se perpétuer, de se différencier, de s'auto-organiser, et surtout d'évoluer.

La tendance « naturelle » de la matière inanimée ou physique est vers un équilibre homogénéisant, décrit comme entropie croissante, alors que la matière vivante se caractérise par un éloignement de cet état d'équilibre thermodynamique.

Elle va naturellement vers une entropie décroissante encore appelée néguentropie. C'est d'ailleurs ce qui lui confère la possibilité d'évolution. Rappelons la loi d'évolution telle qu'elle a été formulée par Herbert Spencer :

> *« L'évolution est une intégration de matière accompagnée de dissipation de mouvement, pendant laquelle la matière passe d'une homogénéité indéfinie, incohérente, à une hétérogénéité définie, cohérente et pendant laquelle aussi le mouvement retenu subit une transformation analogue. »*
> (Spencer, 1885, 355)
> *« Tout en étant un changement de l'homogène à l'hétérogène, l'évolution est un changement de l'indéfini au défini. À côté d'un progrès allant de la simplicité à la complexité, il se fait un progrès de la confusion à l'ordre, d'un arrangement indéterminé à un déterminé. »*
> (Spencer, 1885, 324)

En évoluant, les systèmes vivants deviennent de plus en plus complexes, et de plus en plus hétérogènes. Cette hétérogénéité se marque aussi par la capacité d'un système vivant à s'autoréguler et à reconnaître et rejeter les agents agresseurs qui auraient tendance à le détruire.

Les lois de la matière vivante

Se référant à Von Neumann, Edgar Morin évoque le paradoxe existant entre une machine purement matérielle, simplement organisée, et une machine vivante qui possède un pouvoir auto organisateur :

> *« La machine artefact [matérielle] est constituée d'éléments extrêmement fiables (un moteur d'auto, par exemple, est constitué de pièces vérifiées, et constituées de la matière la plus durable et la plus résistante possible en fonction du travail qu'elles ont à fournir). Toutefois, la machine, dans son ensemble, est beaucoup moins fiable que chacun de ses éléments pris isolément. En effet, il suffit d'une altération dans l'un de ses constituants pour que l'ensemble se bloque, entre en panne, et ne puisse se réparer que par intervention extérieure (le garagiste). Par contre, il en va tout autrement de la machine vivante (auto-organisée). Ses composants sont très peu fiables, ce sont des molécules qui se dégradent très rapidement, et tous les organes sont évidemment constitués de ces molécules ; du reste, on voit que dans un organisme, les molécules, comme les cellules, meurent et se renouvellent, à ce point qu'un organisme reste identique à lui-même bien que tous ses constituants se soient renouvelés. Il y a donc, à l'opposé de la machine artificielle, grande fiabilité de l'ensemble et faible fiabilité des constituants. »* (Morin, 1990, 43-44)

Cela nous fait retrouver le concept de « plans et spécifications » chers à Still :

> *« La vie humaine est éternelle. Nous n'avons aucune preuve du contraire. La vie pénètre la forêt de chair qu'est l'homme.*
> *Elle va, construisant sagesse et aptitude.*
> *Elle commence par les atomes de chair, les ajoute les uns aux autres, par millions, ajustant attentivement chacun pour convenir à la forme exigée par les plans et spécifications, afin de créer une demeure physique permettant l'union de l'esprit et de la matière. »*
> (Still, 2003, 268)

Cela nous oriente également vers le concept d'un système organisateur non matériel, une ***matrice**** en quelque sorte, reliée à la conscience, telle que l'a évoqué Rupert Sheldrake avec la causalité formative (Sheldrake, 1985 et 1988). C'est une piste qui reste à explorer. Cela semble logique par rapport au modèle développé qui travaille avec l'information, définie comme sens, signification, et non comme matière.

> *« L'orthodialectique hétérogénéisante, caractérise et même engendre la matière vivante. Même énergie, mêmes atomes, mêmes antagonismes électrique et électrochimique, ici, que ceux que l'on trouve dans la matière inanimée, pour former système et systèmes de systèmes. Seulement, à partir de l'agencement extraordinairement varié et en continuelle diversification de la macromolécule vivante et du protoplasme – dont l'hétérogénéité et l'hétérogénéisation incessante sont les conditions mêmes de leur lutte contre la mort – un principe, qui prolonge le Principe d'Exclusion*

de Pauli[7]*, se dresse, comme nous l'avons déjà fait remarquer plus d'une fois, contre le Deuxième Principe de la Thermodynamique. Un système biologique, complexe échafaudage de dynamismes et de systèmes de systèmes antagonistes, tant qu'il est vivant, repousse et conquiert, c'est-à-dire potentialise sans relâche, en une lutte rythmique, et aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de lui-même, les systématisations physiques. Véritable machinerie métabolique à broyer de l'homogène, dont il meurt et d'où il ressuscite, sous mille formes, d'une manière ininterrompue, sa différenciation, son exclusion diversificatrice et individualisante ne sont ni accidents métaphysiques, ni apparences subjectives de l'observateur, ni vaines exubérances de la Nature, mais une nécessité de sa dialectique constituante.* »
(Lupasco, 1982, 164-165)

LA MATIÈRE NEURO-PSYCHIQUE

Matière physique et matière vivante correspondent, pour Lupasco, à la tendance dominante d'un système qui s'oriente statistiquement vers l'homogène (matière physique), ou vers l'hétérogène (matière vivante). Rappelons que selon ce modèle, l'orientation d'un système vers l'homogène potentialise l'hétérogène et inversement. Tous les systèmes (en allant de la potentialisation à l'actualisation et inversement), passent nécessairement par un état intermédiaire de relative égalité entre homogénéité et hétérogénéité que Lupasco nomme état T (ou du tiers inclus), mais d'une façon rapide et transitoire. Certains systèmes, en revanche, s'***organisent*** statistiquement autour de cet état. Ainsi, existe logiquement un état intermédiaire dans lequel les dynamismes antagonistes et les processus contradictoires ne s'actualisent, ni ne se potentialisent, si bien qu'ils se trouvent à mi-chemin au même degré d'actualisation et de potentialisation.

Cet état caractérise les systèmes de la microphysique, particulièrement stables. Lupasco le décrit comme « *un état d'équilibre et de conflit contradictoire des plus intenses comme d'énergie la plus dense* » (Lupasco, 1986, 20). On le retrouve également au cours de l'évolution comme conséquence de la lutte entre les systèmes macrophysiques et biologiques, notamment dans le système neuro-psychique qui s'édifie sur une tension contradictoire et un antagonisme symétrique de l'homogène et de l'hétérogène.

S'édifiant sur une tension contradictoire et un antagonisme symétrique de l'homogène et de l'hétérogène le système neuro-psychique conduit à l'expression du concept homéostatique.

*Se commandant, s'édifiant et s'organisant elles-mêmes, au moyen de leurs actions et contre-actions (ou feeds-back), dialectiques donc, qui ajustent l'exécution des directives de leurs vecteurs respectifs, ces orthodialectiques sont de la sorte et tout naturellement cybernétiques**. »
(Lupasco, 1982, 166)

Cellule nerveuse et nerf

Lupasco montre que la cellule nerveuse, électrochimiquement polarisée, exprime dans son fonctionnement la rencontre des dialectiques physique et biologique qui crée un fonctionnement particulier de troisième type, autour d'un équilibre électrostatique s'établissant entre forces ioniques opposées (pompes à sodium et potassium). Cette cellule n'est pas seulement irritable, comme toutes

7. Principe d'exclusion de Pauli. Ce principe, qui a valu en 1945 le prix Nobel à Wolfgang Pauli (1900-1958), sépare les particules en deux espèces : celles qui, ainsi que les photons et certaines autres particules, peuvent se trouver, en un aussi grand nombre que l'on veut, dans le même état quantique, défini par les quatre nombres quantiques, et celles, dont les électrons et quelques autres, qui obéissent à l'exclusion quantique que postule le Principe de Pauli – d'où son nom de principe d'exclusion – et selon lequel, si l'une de ces particules, dans un atome ou un gaz, occupe un état quantique quelconque, elle en exclut toute autre particule ; autrement dit, les particules de cette espèce ne peuvent avoir leurs nombres quantiques respectivement égaux. L'importance de ce principe est telle qu'il est seul à permettre la répartition variée des électrons sur les couches (K, L, M...) du système atomique, comme aussi de justifier la théorie de la valence rendant compte de la formation diverse des systèmes moléculaires. Selon Lupasco, c'est lui qui instaure une diversité et une diversification énergétiques contre la tendance homogénéisante de la même énergie, dont témoigne le Deuxième Principe de la Thermodynamique, et c'est au moyen de ce conflit que s'élaborent les systèmes.

les autres cellules, elle est dite excitable, parce qu'elle réagit aux stimuli électriques et engendre l'influx nerveux.
De plus, l'organisation du système nerveux exprime une dialectique de *convergence* et de *divergence*. En effet, grâce aux synapses, convergent sur chaque fibre nerveuse des influx nombreux et divers, rassemblant des informations extrêmement variées. Mais à cette convergence s'oppose une *divergence*, chaque fibre nerveuse envoyant des ramifications et entrant ainsi en contact avec les synapses d'autres neurones. Ainsi, d'une fibre présynaptique, partent des ramifications atteignant plusieurs neurones post-synaptiques, en même temps que sur un neurone postsynaptique, affluent plusieurs neurones présynaptiques.

Afférences et efférences, perception et action

À cette dialectique de convergence/divergence, correspond une autre, celle de l'afférent/efférent. Du point de vue neurologique, le système *afférent* représente l'ensemble des processus constitués par les influx nerveux qui vont des récepteurs sensoriels aux centres rachidiens, bulbaires, cérébelleux, thalamiques, hypothalamiques et enfin corticaux. Le système *efférent* représente quant à lui l'ensemble des processus constitués par les influx nerveux allant de ces centres vers la périphérie.
Le système afférent amène aux centres nerveux de l'information concernant l'intérieur et l'extérieur du système corporel, et les influx efférents envoient des ordres, des commandements qui régissent des comportements moteurs. L'afférence engendre la perception et l'efférence engendre l'action. Elles sont indissociables l'une de l'autre, constituant une dialectique. L'actualisation de l'une des dialectiques potentialise l'autre, la dialectique afférente, succédant à la dialectique efférente, et inversement. On pourrait aussi dire qu'il s'agit d'une dialectique de l'information (cybernétique donc).
On peut dire alors que cette troisième dialectique de l'énergie est issue de la rencontre et de l'harmonisation des deux autres, les dialectiques physique et biologique. On peut y discerner l'origine d'un état de pseudo-équilibre appelé ***homéostasie***.

« Le système nerveux, système de systèmes de cylindraxe, qui se distingue déjà par bien des côtés des autres systèmes cellulaires, paraît orienté, au fur et à mesure que l'on remonte vers les circuits du système nerveux central, de l'encéphale, vers la formation de ce troisième système énergétique : l'équilibration de l'action et de l'inhibition, d'une façon générale, de tous les influx, au moyen d'innombrables feed-back, tend vers une compensation antagoniste, vers une systématisation énergétique à équilibre symétrique. Et c'est là précisément le système que nous appelons psychique : des systèmes antagonistes s'y actualisent et s'y potentialisent respectivement et réciproquement avec, en principe, une même intensité, systèmes antagonistes qui ne peuvent être puisqu'ils se manifestent comme antagonistes, que des systèmes à homogénéité prédominante ou systèmes physiques et des systèmes à hétérogénéité prédominante ou systèmes biologiques. Dès lors, deux causalités et deux finalités contradictoires coexistent, tenues respectivement en échec et se réfléchissant l'une dans l'autre ; d'où cette impression de liberté, de libre arbitre que donne tout phénomène psychique : il s'y forme comme une sphère d'inconditionnalité, immanente à cette troisième causalité, à cette troisième finalité et à cette troisième mémoire. »
(Lupasco, 1982, 82-83)

COMPLEXITÉ, COMPLEXITÉ

Tout au début de cette présentation de l'organisation des consciences en systèmes donnant à expérimenter différentes matières, nous avons indiqué que pour une conscience, le fait d'actualiser le *Je* (ce qui potentialise le *Non-Je*) ou inversement, crée des cycles successifs et donc une succession de « présents » qui succèdent à des « avants ». Cela crée, avons-nous dit, l'expérience ou le concept de temps. Ainsi chaque conscience

ou système de consciences crée et expérimente son propre espace et son propre temps. Et cela semble logiquement devoir s'appliquer aux systèmes de systèmes et donc aux trois matières.

Espace, temps, énergie, mémoire

Si nous appliquons cela au cas particulier que constitue notre système corporel, on peut dire que constitué de ses systèmes de matières vivantes, il évolue au sein de la matière physique qui le centre, lui fournissant un « terrain de jeu » et lui donnant à expérimenter son espace, son temps et ses énergies d'univers physique. Nous avons alors l'impression d'expérimenter un espace, un temps et des énergies qui nous sont extérieurs, mais en même temps, les différentes parties qui nous constituent (les consciences constituant les matières biologique et psychique) produisent et expérimentent leurs propres espaces, temps et énergies. C'est le fait de vivre en commun des situations qui nous fait croire que nous vivons les mêmes espaces, temps et énergies. C'est une impression partagée qui nous donne l'illusion d'une réalité commune.

> *« Il est important encore de noter que les systèmes-matières ne sont pas contenus dans l'espace, mais engendrent leurs espaces propres (l'espace sidéral est l'œuvre du système sidéral), par suite de la simultanéité de leurs dynamismes antagonistes formateurs ou conjonction logique contradictionnelle, comme nous l'avons appelée, de même, ils ne se développent pas dans le temps, dans quelque temps extérieur et absolu, mais déroulent leurs temps propres, en vertu de la succession dialectique que leur impose la disjonction logique contradictionnelle des actualisations et des potentialisations de leurs dynamismes. Tout système élabore son espace-temps, tout système de systèmes son espace-temps d'espaces-temps. C'est pourquoi nous avons substitué à la notion d'espace de configuration que l'on utilise en microphysique (l'onde de probabilité évolue dans un espace de configuration), la notion d'espace-temps de systématisation. »* (Lupasco, 1982, 35)

Nous pouvons, par ailleurs, appliquer à chacune de ces matières ce qui a été formulé par rapport aux consciences et à la mémoire, à savoir que chaque système donc chaque système de système mémorise les cycles successifs qu'il expérimente, ce phénomène, ainsi que l'augmentation incessante de l'information (néguentropie), constituant semble-t-il, le mécanisme même de l'évolution.

> *« Voici qu'une nouvelle révolution sur la notion d'espace-temps apparaît aujourd'hui nécessaire pour aller encore plus loin dans la connaissance, en ne dissociant plus comme auparavant les aspects physiques et spirituels des phénomènes naturels. Cette fois il s'agit de constater que l'espace-temps n'est pas d'une nature « simple », mais d'une nature « complexe ». Et ce nouvel espace-temps peut alors être décomposé en un espace-temps de l'Esprit et un espace-temps de la Matière, juxtaposés l'un à l'autre. L'espace-temps de l'Esprit était jusqu'ici passé inaperçu des physiciens car on ne découvre son existence qu'à l'intérieur de certaines minuscules particules élémentaires entrant dans la constitution de la Matière. »* (Charon, 1977, 45)

Synergies

Nos systèmes corporels vivants sont évidemment composés des trois matières, intégrées, mais œuvrant chacune selon ses lois et sa logique propres. Mais n'oublions pas qu'il s'agit d'impressions que provoquent, considérés de l'extérieur, les systèmes, petits et grands, engendrés par les énergies antagonistes et contradictoires. Ces matières, *« on les retrouve, qui coexistent, à tous les niveaux de complexité croissante (les électrons et le noyau ne disparaissent pas, ne se fondent pas dans l'atome, qui est un système et non point une synthèse ; les atomes ne fusionnent pas pour former une molécule, etc.). »* (Lupasco, 1982, 151-152)

L'intérêt de cette analyse vient vite à la conscience : en tant que thérapeute, nous avons tout intérêt à déterminer à quelle manifestation de conscience, donc à quelle matière nous désirons nous adresser et, par conséquent, à adapter notre comportement aux règles, lois et logiques régissant son fonctionnement. Cela donnera à nos interventions

plus de discernement et potentiellement plus d'efficacité. Mais cela nécessite un changement de paradigme qui nous fasse passer de la considération du corps « chose » à celle du corps consciences. C'est ce qu'entamait déjà le premier livre sur l'approche tissulaire et que le présent ouvrage se propose d'affiner.

> *« Le corps et l'âme sont des vues prises du même objet à l'aide de méthodes différentes. » (Carrel, 1935, 165)*

Une ou des consciences ?

La matière, avons-nous modélisé, est manifestation de conscience. La conscience peut se voir ou s'expérimenter sous plusieurs formes principales : la matière microphysique, la matière macrophysique, la matière biologique et la matière psychique. Mais ces différentes matières ne sont pas étrangères les unes aux autres. Elles coexistent et s'entremêlent, mélangent leurs êtres, leurs espaces, leurs temps, leurs énergies et leurs mémoires, pour constituer des systèmes matériels, d'abords, puis vivants simples et complexes, qui évoluent en développant une matière psychique, leur permettant toujours plus d'autonomie, de conscience et de connaissance. Ces différentes matières peuvent être vues comme évolution de la conscience en manifestation. Mais il s'agit toujours de conscience en manifestation, la conscience elle-même étant sans doute ***Une…*** Elle centre donc toutes les matières, et constitue logiquement le centre des centres.

Conscience

Matière physique

Matière biologique

Matière neuro-psychique

Conscience

Mais en même temps qu'elle crée, la conscience s'inclut dans sa création, *oubliant* (potentialisant) qu'elle en est la cause. Voilà qui rejoint le principe de récursion organisationnelle proposé par Edgar Morin dans le premier chapitre. Tel un serpent qui se mord la queue, la conscience semble s'emprisonner dans ce qu'elle crée. Le ruban de Möbius[8] pourrait représenter ce paradoxe.

Mais, bien qu'elle ait *oublié* (potentialisé) qu'elle est la cause, il n'en demeure pas moins le centre de tout ce qu'elle crée.

> *« Car derrière, ou plutôt à la source de toutes ces formes ou expressions innombrables et changeantes qui ont toutes une naissance, un épanouissement et une mort, il y a une Unique Énergie à l'intérieur de laquelle a lieu le changement mais qui, elle, est toujours la même, le Tout, la Totalité. Rien ne se perd, rien ne se crée dans la nature.*
> *Et chaque être humain à travers le temps, chacun de nous représente le même phénomène : l'Unique Énergie qui est partout, en tout et en quoi tout est, se limite, s'individualise. Il n'y a plus la totalité, il y a un minuscule élément dans le temps et dans l'espace, un embryon, un fœtus, un bébé. Chacun de nous est une forme particulière prise par cette Énergie. L'infini est contracté, comprimé, limité en un point précis. L'eau, libre de prendre toutes les formes, est devenue glace, figée en une seule forme. »*
> (Desjardins, 1972, 29)

> *« Nous sommes le fruit d'une évolution, non d'une succession de miracles arbitraires : Tout le passé de la terre est là dans notre nature humaine., la nature même de l'être humain implique un stade matériel et un stade vital qui ont préparé l'émergence de son mental, et un passé animal qui a modelé les premiers éléments de son humanité complexe.*
> *Et n'allons pas dire que la Nature matérielle a d'abord développé, par l'évolution, notre vie et notre corps, puis notre mental animal, et qu'ensuite seulement une âme est descendue dans la forme ainsi créée… car cela*

8. August Ferdinand Möbius (1790-1868), astronome et mathématicien allemand qui développa le calcul vectoriel. Il fut également pionnier en topologie. Dans un mémoire découvert après sa mort, il discute les propriétés de surfaces unilatères, et en particulier du ruban découvert en 1858, appelé ruban de Möbius, surface bidimensionnelle ne possédant qu'une seule face. Il se construit en prenant une bande de papier et en recollant les deux extrémités après leur avoir fait subir un demi-tour. En partant d'un point et en suivant le bord du ruban on ne revient jamais au même point. On est de l'« autre côté ».

supposerait un abîme entre l'âme et le corps, entre l'âme et la vie, entre l'âme et le mental, qui n'existe pas il n'y a pas de corps sans âme, pas de corps qui ne soit en soi une forme d'âme ; la Matière elle-même est une substance et un pouvoir de l'Esprit et ne pourrait exister autrement, car rien ne peut exister qui ne soit substance et pouvoir de l'Éternel »... (Satprem, 1995, 194-95)

Conscience de la conscience, connaissance de la connaissance

Afférence et efférence, envisagées comme les deux dialectiques contraires et antagonistes gérées par le système nerveux, permettent au système corporel de prendre conscience de lui-même et de son environnement, d'établir la conscience ou la connaissance de l'intérieur et de l'extérieur, de se connaître donc comme sujet (intérieur) en opposition à un extérieur, envisagé comme objet. Ainsi, selon ce modèle, la troisième dialectique fondamentale permet à la conscience de prendre conscience de sa conscience et de se connaître en tant que connaissant.

« On est conscient de... quelque chose, d'un aspect du monde extérieur, de certains de ses propres actes, et opérations (je suis conscient par exemple que je lis, marche, etc.). La conscience se présente comme cet éclairement et comme le lieu où cet éclairage s'effectue. Des données de tous ordres (perceptives et motrices, proprioceptives et extéroceptives) extérieures ou intérieures à mon corps, à mon corps avec tout ce qu'il contient, des cellules constituant les organes aux cellules nerveuses. Et, bien entendu, la recherche neurologique a mis en évidence où se situe chez l'homme, par exemple, ce siège de la conscience, comment on peut le réveiller (l'état de veille, qui a ses centres cérébraux, l'état de sommeil qui a les siens), ou même, par anesthésie, l'endormir, l'éteindre. Mais comment passer de ces centres aux phénomènes subjectifs de la conscience, à ce qui la peuple et qui échappe, semble-t-il, à toute définition ? » (Lupasco, 1979, 91)

Mais, finalement, cela n'a fait que repousser le problème de la cause à un autre niveau opérationnel. Nous sommes passés du *qui* (la conscience), le simple, au *quoi* (la matière), le complexe. Mais en remontant le complexe, nous remontons du *quoi* au *qui*. À qui sont transmises toutes les informations reçues, rassemblées, intégrées par le système nerveux ? Qui donne les ultimes réponses, celles qui dirigent finalement le système corporel pour lui faire manifester des activités nettement plus subtiles que de simples actes de survie ? Qui est l'artiste qui peint, compose ou écrit, le philosophe qui pense et réfléchit, le scientifique qui émet des hypothèses et les vérifie ?

Évidemment, de nombreuses hypothèses ont été formulées sur ce « qui ». Certains le nomment âme (du latin *anima* « souffle de vie »), être, essence, souffle vital, esprit... Je me garderai pour l'instant d'en fournir une de plus. Je me conterai de nommer *Je* ce mystérieux « qui », sans plus spéculer, ne sachant moi-même pas grand-chose sur son essence première, si ce n'est qu'il est lui-même conscience et que grâce au système corporel, il parvient à prendre conscience de sa conscience...

« Dans ces conditions, étant donné ce caractère purement intérieur de l'état de conscience, un hiatus semble exister entre la matière nerveuse (dont nous connaissons les systématisations et structurations énergétiques) et ce qu'elle engendre, ce dont elle est le siège : le contenu rigoureusement subjectif de la conscience.

Celle-ci doit donc se surajouter à la matière nerveuse dans un parallélisme ou une dualité qui débouche sur celle de la matière et de l'esprit, de l'entendement, de la pensée (selon le cartésianisme). Une force. Une réalité non matérielle s'introduirait dans les réseaux du système nerveux et l'éclairerait, apportant les révélations de la conscience, créant la conscience, qui est ainsi une prise de conscience, comme on dit, des données sans elle obscures, qui est ainsi une sorte d'inexplicable force ou don d'illumination. » (Lupasco, 1979, 91-92)

« Et Valéry de renchérir : "On aurait beau errer dans un cerveau, on n'y trouverait pas un état d'âme". » (Charon, 1977, 32)

Pour résumer

Notre modèle envisage la décision d'être comme source d'une dialectique ou opposition entre *Je* et *Non-Je*, origine d'un dynamisme antagoniste que nous appelons conscience. Il s'agit d'une conscience élémentaire, c'est-à-dire sans conscience d'elle-même, contrairement à ce que nous imaginons lorsque nous évoquons la conscience humaine.

- La décision d'être crée, pour la conscience, le concept (l'expérience) de l'espace, du temps et de l'énergie, définie comme information en mouvement. L'information de base que développe une conscience peut probablement se réduire à *Je/Non-Je*, puis, dans la confrontation à d'autres consciences, à la dialectique *Je/Autrui* (identité/altérité).
- La nécessité pour *Je* de réactualiser sa sensation d'exister en tant que *Je*, le conduit à échanger avec ce qu'il considère comme extérieur, c'est-à-dire à modifier son espace de manière cyclique, ce qui crée des *maintenants* successifs, créant autant d'*avants* successifs, conduisant *Je* à expérimenter le présent par rapport au passé, donc l'écoulement du temps.
- Chaque échange énergétique, correspond à un échange d'informations, les cycles successifs d'échange conduisant *Je* à accumuler l'information des cycles antérieurs, ce que nous interprétons comme un avoir fondamental, base même du phénomène de mémoire.
- Contrairement au modèle habituellement utilisé, la dialectique (opposition dynamique) entre *Je* et *Non-Je* n'est pas absolue, mais relative : en s'actualisant, une énergie (ou une information) potentialise une énergie ou information antagoniste. Autrement dit, l'actualisation d'une énergie, d'un élément, d'un événement implique la potentialisation d'une énergie antagoniste, d'un anti-élément, d'un anti-événement. Rapporté au concept de conscience, cela nous conduit à envisager que l'actualisation de *Je* potentialise proportionnellement *Non-Je* et inversement.
- Le déroulement de la dialectique de l'être crée une succession d'événements faits d'interactions entre consciences, fondées sur des relations d'identité et d'altérité qui créent des systèmes, ou plus exactement, une systématisation énergétique douée d'une certaine résistance.
- Le jeu des consciences, crée donc des systèmes d'événements, qui ne sont eux-mêmes que des rapports énergétiques – résistance imposée par diverses forces de liaison, comme des forces de cohésion, de valence, d'échange, inhérentes à ces événements eux-mêmes.
- La résistance relative des systèmes d'événements confère à notre représentation sensible cette impression de réalité physique consistante et opaque que nous appelons matière.
- La matière, alors, n'est plus considérée comme un agrégat d'éléments solides, mais comme une interaction d'événements manifestant la relation dynamique (sans cesse changeante) de systèmes complexes.
- Ainsi, dans ce modèle, tout système est envisagé comme constitué de systèmes de systèmes : n'importe quel objet familier étant un très complexe système de systèmes atomiques, moléculaires, astronomique, astrophysique, etc.
- Chaque système de systèmes est fonction, comme toute systématisation, de relations d'antagonisme, c'est-à-dire de systèmes antagonistes ; autrement dit, ce qui détermine la formation et le devenir des systèmes de systèmes, ce sont toujours des relations d'antagonisme de relations d'antagonisme, d'une complexité allant croissant avec la complexité des systèmes.

- La manière dont les systèmes de systèmes gèrent les relations d'identité et d'altérité génère ou plus exactement donne à expérimenter *trois matières* fondamentales différentes, s'exprimant dans des logiques (ou relations) également différentes.
- **La matière que nous expérimentons comme macrophysique** correspond au système dans lequel l'actualisation statistique de l'identité (homogénéité ou *Je*) domine. Elle implique la potentialisation de la diversité (altérité, hétérégonéité ou *Autrui*). C'est la matière du physicien, régie par les lois de la physique, de la mécanique et de la chimie. Elle se caractérise par la loi de conservation de l'énergie, le second principe de thermodynamique, le principe d'entropie. C'est un système fermé ce qui le rend stable et persistant, mais d'évolution difficile. Sa persistance résulte de la fiabilité des éléments qui la constituent, mais elle ne semble pas douée de la possibilité d'auto-organisation. Enfin, système fermé, elle semble non communicante (ne paraît pas répondre à une information transmise par une conscience). C'est ce qui nous la fait considérer comme non vivante.
- **La matière que nous expérimentons comme vivante** correspond au système dans lequel l'actualisation statistique de la diversité (altérité, hétérogénéité ou *Autrui*) domine. Elle implique la potentialisation de l'identité (homogénéité ou *Je*). C'est la matière du biologiste. Elle se caractérise par sa capacité d'auto régulation, par un certain auto-déterminisme qui lui confère une mobilité inhérente observable. Elle est communicante, consciente (même si nous ne pouvons déterminer qu'elle est consciente de sa conscience), capable d'apprentissage et donc d'évolution. Elle est auto organisée à partir d'éléments peu fiables (molécules), mais parvient à se reconstituer et à se perpétuer presque également à elle-même et à évoluer.
- **La matière que nous expérimentons comme neuro psychique** résulte de la confrontation des deux autres et se caractérise par le fait qu'il y existe un presque équilibre entre actualisation et potentialisation statistiques de l'identité (*Je*) et de la diversité (*Autrui*). Au sein des organismes vivants, elle correspond au développement du système nerveux, système qui permet à l'organisme vivant d'établir la conscience ou la connaissance de l'intérieur et de l'extérieur, de se connaître donc comme sujet (intérieur) en opposition à un extérieur, envisagé comme objet, de prendre conscience de son existence en tant qu'organisme et aux stades évolutifs les plus avancés, à la conscience de prendre conscience de sa conscience et de se connaître en tant que connaissant.

  « Antagonisme, homogénéité et hétérogénéité, contradiction et non-contradiction, potentialisation et actualisation fournissent un appareil notionnel tripolaire, une logique généralisée constituant une grille à appliquer à toute expérience, à tout phénomène, afin de savoir dans quel type de système et de structure on peut et on doit les ranger. » (Lupasco, 1987, 85)

QUESTIONS / RÉPONSES

Au début de votre exposé, vous parlez de la création de l'espace et du temps. Je comprends le concept d'espace, mais pas la nécessité pour *Je*, d'échanger avec son environnement.

Pour comprendre cela, il faut faire la différence entre la décision *être*, prise une fois pour toutes et qui crée *Je* et l'expérience que fait *Je* de son existence qui, elle, a besoin de réactualisation. Je vous propose un exemple. Imaginez-vous dans un bain chaud. Dans le bien-être, vous vous relaxez et cessez de bouger. Assez rapidement, il vous devient impossible de discerner les limites de votre corps et celle de l'eau. Ils semblent ne plus faire qu'un. Pour percevoir le corps comme existant indépendamment de l'eau, il faut bouger. Ce mouvement établit un changement qui vous permet de réactualiser la conscience de votre existence corporelle. Mais si vous cessez à nouveau de bouger, la même indétermination réapparaît, et il sera nécessaire d'établir un nouveau mouvement pour à nouveau discerner l'existence du corps. Le même mécanisme vaut pour la conscience qui a besoin de changements incessants et périodiques pour se sentir exister.

Vous dites que chaque conscience vit son propre espace et son propre temps. Pourtant, nous vivons tous dans un espace temps qui nous est commun et auquel nous sommes soumis. Comment expliquez-vous ce paradoxe ?

Je crois que c'est assez simple à comprendre à partir du moment où on modélise les systèmes de consciences comme imbriqués, c'est-à-dire comme des systèmes qui englobent d'autres systèmes tout en étant, eux aussi, englobés par d'autres systèmes, à l'image des poupées russes.

Une conscience ou un système de consciences crée un « centre » qui lui sert de fulcrum, à partir duquel elle expérimente son propre espace (on pourrait aussi bien dire son propre mouvement) et son propre temps. Mais cette conscience peut être englobée par un système plus vaste qui lui « impose » son fulcrum, son espace et son temps, cette conscience plus vaste pouvant elle aussi être englobée par une conscience plus vaste qui la centre et lui « impose » fulcrum, espace et temps, etc.

Fulcrum, espace et temps dépendent donc du point de vue à partir desquels on les envisage ou on les vit. En tant que conscience englobée, je vis mon espace, mon temps à partir de mon centre (fulcrum), mais j'expérimente aussi un espace et un temps qui me semblent transcendants, et auxquels je me sens soumis, ceux du système de consciences qui m'englobe et donc me centre.

Je ne saisis pas bien cette affaire d'actualisation/potentialisation.

Imaginez la couleur grise. Elle est constituée du mélange de blanc et de noir. Selon les proportions de ce mélange, vous obtiendrez différents gris. Imaginons que votre mélange se compose de 50 % de blanc et 50 % de noir, vous obtiendrez un gris que nous qualifierons de moyen (en référence aux 50 %, non aux dénominations techniques des couleurs). Imaginons maintenant que vous modifiez la proportion pour passer à 75 % de noir et 25 % de blanc. Vous allez obtenir un gris plus soutenu. En faisant cela, vous avez actualisé plus de noir et potentialisé autant de blanc. Si maintenant vous faites l'inverse, vous allez actualiser 75 % de blanc et potentialiser autant de noir qui deviendra actualisé à 25 % et potentialisé à 75 %. Le postulat de base de ce concept est que rien ne peut se créer sans créer son opposé et que toute chose est faite de ces deux pôles contradictoires dont la manifestation varie selon le degré de potentialisation/actualisation de deux pôles opposés. Tout est donc question de relation entre deux pôles contradictoires.

Oui, mais là, vous parlez du gris. Le noir impose-t-il automatiquement le blanc ?

Dans ce modèle, oui. En fait, noir et blanc absolus n'existent pas. Aucun des opposés ne peut se manifester à 100 %. Dans le noir le plus profond existe toujours à l'état potentiel la qualité du blanc, si faible soit son actualisation. C'est sa prémisse de base. Comme nous ne discernons que ce qui est actualisé, nous avons du mal à imaginer la potentialisation associée, invisible, imperceptible à nos sens. Plus l'actualisation de l'un est importante, plus la potentialisation de l'autre l'est aussi. Une chose n'existe qu'en relation d'antagonisme avec son opposé. Donc, le noir, ne peut se concevoir qu'avec son opposé, ici le blanc. Parce que nous sommes capables d'une abstraction importante, nous pouvons isoler mentalement les deux termes de la contradiction et penser qu'ils existent indépendamment l'un de l'autre. Mais il s'agit bien d'abstraction. Dans le réel, selon ce modèle, ils coexistent en relation mutuelle changeante. C'est le

changement dans la relation des deux termes opposés qui donne à expérimenter différents aspects.

Pourquoi insistez-vous tant sur l'existence de trois matières ?

C'est une question de cohérence. Concevoir trois matières donnant à expérimenter des propriétés différentes nous donne la possibilité d'agir avec elles avec un discernement accru. Jusqu'alors, même si on distinguait des différences entre matière macrophysique et matière biologique, on s'adressait à la matière biologique comme à de la matière macrophysique. Le vivant s'appuyant sur la matière macrophysique, on obtenait des résultats : un modèle, aussi imparfait soit-il, comporte toujours une part de vérité qui le fait fonctionner de manière prévisible. Notons au passage que les premiers développements de l'ostéopathie, considérant le corps comme une machine, ont logiquement utilisé les outils correspondants, notamment mécaniques, par l'intermédiaire desquels agir sur la chimie corporelle.

Pour moi, un premier discernement important a été de reconnaître la matière vivante comme consciente. J'ai cessé de considérer le système corporel comme « chose » ou agrégat de « choses » auquel s'adresser avec les outils adaptés aux « choses » – mécaniques, physiques, chimiques – pour le considérer comme conscience ou agrégat de consciences, possédant une logique de fonctionnement particulière et auquel s'adresser avec les outils de la conscience : présence, attention et intention. Ce fut le thème central du premier ouvrage sur l'approche tissulaire (voir notamment p. 233 et suivantes). Le présent travail propose un affinement de ce concept qui suppose logiquement l'affinement des outils correspondants. De plus, cet affinement conduit à concevoir les niveaux psycho-émotionnels également comme matière, possédant caractéristiques et logiques propres, et donc à développer des outils et des stratégies adaptés, afin de s'adresser à elle de manière beaucoup plus cohérente et efficace. Voilà l'autre ambition de cet ouvrage.

Nous pouvons voir, enfin, le développement de ces matières comme manifestation de l'évolution de la conscience qui, par la seule modification des actualisations de *Je* et de *Non-Je* ou Autrui, passe de la matière micro-physique, à la matière macro-physique, puis à la matière biologique. La matière biologique évolue elle-même de la matière vivante végétale, à la matière vivante organique, simple d'abord, puis de plus en plus complexe. Enfin, l'apparition de la matière nerveuse établit un pont entre le biologique et le psychique et, en se développant et se complexifiant, permet l'apparition et la manifestation d'un psychisme de plus en plus complexe. La question intéressante (et actuellement sans réponse) est de savoir où mènera l'évolution de la matière neuro-psychique…

Lupasco, à ma connaissance, parle beaucoup d'énergie, mais pas ou peu de conscience. Ou plus exactement, il place la conscience comme aboutissement, alors que vous la placez comme commencement.

Oui, parce que je ne vois pas comment une caractéristique si importante pourrait émerger de la conjonction d'éléments qui ne la possèdent pas de manière inhérente. J'aimerais citer à ce propos Jean Charon : « *Il est instructif de relire à ce sujet un texte de Diderot, mettant en relief ce fait qu'un édifice moléculaire quelconque, quelle que soit sa complexité structurelle, ne sera jamais 'vivant' s'il n'est pas constitué d'autre chose que d'objets inertes (c'est-à-dire non eux-mêmes déjà "vivants"). Dans une lettre à Sophie Volland, en date du 15 octobre 1759, Diderot écrivait : "Supposer qu'en mettant à côté d'une particule morte une, deux ou trois particules mortes on formera un système de corps vivant, c'est avancer, ce me semble, une absurdité très forte, ou je ne m'y connais pas. Quoi ! La particule A placée à gauche de la particule B n'avait point la conscience de son existence, ne sentait point, était inerte et morte ; et voilà que celle qui était à gauche mise à droite et celle qui était à droite mise à gauche, le tout vit, se connaît, se sent ! Cela ne se peut. Que fait ici la droite ou la gauche ?"* » (Charon, 1977, 136)

Nous retrouvons encore la dialectique contradictoire entre conscient et non-conscient, ou vivant et non-vivant. Je dirais que la conscience est toujours présente, mais à des degrés d'actualisation – potentialisation – différents selon les matières considérées, et que, selon Lupasco, c'est la nature de cette relation qui donne différentes matières à expérimenter.

Votre approche de la matière ressemble à la monadologie de Leibniz [9].

Le point commun essentiel peut sans doute se voir dans la conception de l'être ou de la conscience qui, pour Leibniz, se ramène à la notion d'identité et de différence (que l'on retrouve aussi exprimée par Spencer) et à l'idée que le monde est un ensemble d'organismes (les monades) douées de conscience plus ou moins étendue selon leur place dans le système. Malgré les similitudes apparentes, je ne me suis pas servi de la monadologie de Leibniz pour développer le modèle de la conscience. Ce sont des auteurs plus récents (qui ont peut-être lu Leibniz…) qui m'ont servi de guides pour cela. Par ailleurs, je suis presque

certain que Still ne le connaissait pas (aucun témoignage ne le mentionne et aucun de ses écrits ne permet de le supposer). J'ai donc laissé volontairement cette source de côté, tout en connaissant les points communs et me suis appliqué à rejoindre les mêmes sources que Still, particulièrement Spencer.

Si l'on voulait aller chercher chez les plus anciens, c'est du côté de Swedenborg[10] qu'il faudrait se tourner. Still en effet a suivi les mouvements transcendantalistes nés aux USA dans les années 1830, particulièrement influencés par les idées de Swedenborg (Trowbridge, chap. 4, spiritualisme).

Votre point de vue est spirituel. Celui de Still l'était aussi. Est-il indispensable de croire à tout cela pour être ostéopathe ?

Je ne vous propose de croire en rien du tout. Contrairement à Still qui était très affirmatif sur ces questions (mais en accord avec les mentalités de l'époque et du lieu), j'ai volontairement adopté un point de vue détaché, insistant beaucoup, depuis le début, sur le fait qu'il s'agit d'un modèle. Avec le temps, une chose m'est devenue intolérable : celle de se forger une représentation du monde, de la figer, d'en faire un dogme, c'est-à-dire un objet de croyance, avec la pensée, avouée ou non, qu'elle est vérité. Dans le premier ouvrage consacré à l'approche tissulaire, je me suis largement expliqué sur le concept de la modélisation (p. 44 et suivantes). Développer un modèle, puis le tester pour le vérifier constitue la base même de la démarche scientifique. Je ne demande à personne d'y croire, ce qui serait non scientifique, mais de l'examiner et de le tester, s'il apparaît suffisamment pertinent.

Cela semble nous éloigner des préoccupations essentielles de Still, centrées sur l'anatomie et le fonctionnement du système corporel.

En êtes-vous si sûr ? Certes, Still insistait beaucoup sur la connaissance de l'anatomie et de la physiologie. Elles sont la base du savoir de l'ostéopathe et je ne remets pas ces fondements en cause. Mais il ne s'intéressait pas qu'à cela, et de loin. Sa recherche a consisté à trouver des explications aux phénomènes qu'il expérimentait. Nous suivons un chemin similaire. L'approche tissulaire est née de difficultés que je rencontrais dans mon cheminement d'ostéopathe, largement expliqué dans le premier livre sur l'approche tissulaire. Cependant, au fur et à mesure que j'avançais et comprenais mieux, d'autres questions surgissaient qui demandaient réponses. Le présent ouvrage évoque ce cheminement, éminemment pragmatique. Il se trouve que les découvertes, ont souvent eu une application beaucoup plus large que ce que ce que j'en attendais. Tant mieux…

J'aimerais proposer quelques citations tirées de *Biogène*. Elles me semblent démontrer que la recherche de Still, ses interrogations et aussi les réponses que sa conscience et celle de son temps lui permettaient d'atteindre sont bien proches de celles qui ont été développées dans ce chapitre.

> *« On dit que 'toute matière est substance vivante'. Nous ne connaissons la vie qu'à travers le mouvement des corps matériels. »* (Still, 2003, 265)
>
> *« À coup sûr, la vie est une substance très subtilement préparée, force animatrice de la Nature, ou encore, force qui anime toute la nature, des univers aux atomes. »* (Still, 2003, 267)
>
> *« Tous les corps matériels ont une vie terrestre et tout espace a une vie, éthérique ou spirituelle. Réunis, les deux constituent l'homme. La vie terrestre possède mouvement et puissance ; les corps célestes possèdent connaissance et sagesse. Le biogène correspond à ces deux vies unies dans l'action et confère à toutes choses mouvement et croissance. Nous avons donc la vie terrestre, avec le pouvoir de bouger, et la sagesse céleste pour gouverner les mouvements des mondes et des êtres grâce à l'union de la vie de l'espace et de la vie de la matière. »* (Still, 2003, 261)

9. Gottfried Wilhelm Leibniz (1646-1716). Philosophe et savant allemand, esprit encyclopédique, qui a donné aux mathématiciens les bases du calcul « différentiel et intégral », aux logiciens les notions de « fonction » et de « caractéristique universelle », aux philosophes le « principe de raison suffisante » et l'un des plus célèbres systèmes métaphysiques, la *monadologie*.
Pour Leibniz, la question de l'être se ramène à celle de l'identité et de la différence. Il développe, dans la Monadologie (1714), un système conceptuel fondé sur le principe selon lequel « rien n'est sans raison », qui décrit le monde comme un ensemble d'organismes – et non de machines comme le pensait Descartes – dont chacun est doté d'une force de vie qui lui est propre, la monade, et dont les différentes parties sont elles aussi des organismes.

10. Emanuel Swedenborg (1688-1772). Naturaliste, philosophe et théosophe suédois, de son vrai nom Emanuel Swedberg, doué de capacités intellectuelles rares et qui a joué un rôle prépondérant dans le développement des mathématiques, de la chimie, de la physique et de la biologie. Ses *Opera philosophica et mineralia* (Œuvres philosophiques et minérales, 3 volumes, 1734) exposent ses idées sur la dérivation de la matière. Ses études en physiologie le conduisent à écrire *Œconomia regni animalis* (Économie du règne animal, 2 volumes, 1741), traité dans lequel il tente d'expliquer la corrélation entre matière et âme. En 1745, il dit expérimenter des visions surnaturelles, et étudie la théologie. Dans *Arcana cœlestia* (Arcanes célestes, 8 volumes, 1749-1756), il propose un système religieux fondé sur une interprétation allégorique des Écritures, selon des instructions reçues de Dieu et crée un courant religieux que les adeptes nommeront swedenborgianisme. Ce courant donnera plusieurs branches dont le transcendantalisme.

Vous semblez très à l'aise avec ces concepts, moi, ça me donne plutôt mal à la tête. Je ne vois pas comment parvenir à une compréhension si claire. Le jeu en vaut-il la chandelle ?

Cette philosophie s'est développée à la recherche de réponses face aux difficultés que je rencontrais et aux demandes de réponses que faisait naître ce que j'expérimentais. Si j'en crois les différents échanges que j'ai pu avoir avec d'autres praticiens de ma génération ou même de plus jeunes, ces difficultés sont communes. Puisque j'y suis arrivé, pourquoi d'autres ne le pourraient pas ? Ce qui me semble important, c'est d'essayer de saisir ce qui peut l'être. Au fur et à mesure que nous avancerons dans cette présentation, ces données seront rappelées et je vous demanderai souvent de vous y référer, ce qui finira par vous les rendre plus familières. Pour moi, cela ne s'est pas fait en un jour. Prenez donc le temps d'avancer à votre rythme et d'expérimenter à votre manière. Je suis certain que vous pouvez tirer grand profit de tout cela. Quant au fait de savoir si le jeu en vaut la chandelle, autant demander si la vie vaut la peine d'être vécue. Puisque vous lisez ces lignes, c'est sans doute que les idées et techniques proposées dans le premier livre vous ont intéressé ou interpellé. Avec le vivant, les résultats sont souvent proportionnels à l'engagement personnel...

Lorsque vous parlez de *Je* en tant que conscience, de quel *Je* parlez-vous ? S'agit-il d'un *Je* particulier désignant une entité précise, ou bien d'un *Je* général, un concept alors, applicable à tout ce qui existe ?

Les deux, en fait. *Je* est un concept qui permet de modéliser l'être ou la conscience. En ce sens, il est général et peut s'appliquer à tout ce que nous considérons comme existant. Mais *Je* est le siège d'un dynamisme antagoniste qui le fait évoluer et participer avec d'autres *Je* à des créations secondes que nous appelons systèmes, au sein desquels ses qualités de base en s'alliant ou s'organisant à celles d'autres *Je* permettent l'émergence de qualités secondes qui étaient potentielles et vont pouvoir s'actualiser, donnant à expérimenter des systèmes dont les qualités apparaissent comme spécifiques (les trois matières en sont un exemple). Si nous rapportons cela au phénomène évolutif, nous retrouvons le modèle du cône et selon le niveau dans le cône de la création où nous le considérons, ce *Je* peut présenter des aspects différents et spécifiques à ce niveau. C'est cet aspect de similitude et de diversité que nous allons développer maintenant.

CE QUE NOUS ALLONS FAIRE MAINTENANT

Notre modèle nous ouvre l'espace de la conscience : quel que soit le niveau de notre considération sur la matière, la vie et le vivant, il nous dit que nous avons affaire à de la conscience. Mais si cette considération nous donne un concept, elle nous laisse tout de même aux prises avec le complexe, problème pour lequel nous devons trouver des solutions fonctionnelles. Dans le premier livre sur l'approche tissulaire, nous avons commencé à développer un modèle – celui du cône – qui nous a permis de travailler avec le complexe. Ce modèle doit être affiné pour nous permettre de poursuivre notre route. Voilà le sujet du prochain chapitre.

> *« Nous arrivons ici à la question de l'identité complexe. Déjà la réflexion cosmogénésique nous a indiqué que l'*Un *était en miettes (tout en demeurant sans doute* un*), ici la réflexion systémique nous affronte au paradoxe logique de l'*unitas multiplex. *L'unité du système n'est pas l'unité de* Un *est* Un. Un *est à la fois* un *et* non-un. *Il y a brèche et ombre dans la logique de l'identité. Il y a non seulement diversité dans l'un, mais aussi relativité de l'un, altérité dans l'un, incertitudes, ambiguïtés, dualités, scissions antagonismes.* (Morin, 1977, 146)

CONSCIENCES ET SYSTÈMES DE CONSCIENCES 3

« Car tout, toujours, est une question de conscience,
pour notre vie mentale, vitale et physique,
comme pour notre sommeil et notre mort et notre immortalité.
La conscience est le moyen, la conscience est la clef,
la conscience est la fin. »
Satprem, 1995, 124.

Nous allons maintenant envisager les propriétés générales de base des « *grains de conscience* » et suivre leurs rencontres, leurs associations en systèmes, puis en systèmes de systèmes selon une organisation hiérarchique rappelant celle du cône, évoquée dans le premier ouvrage d'approche tissulaire (p. 32 et suivantes). Nous verrons également comment les propriétés de base des grains de conscience demeurent, se perpétuant dans les systèmes et les hiérarchies de systèmes qu'ils constituent, tout en se manifestant de manières variables selon les niveaux. Nous appliquerons enfin ce modèle général au cas plus particulier des organismes vivants et du système corporel humain.

La recherche des propriétés ou des lois communes aux diverses hiérarchies n'est pas un simple jeu d'analogies superficielles. Avec Arthur Koestler, je la vois plutôt comme « *un exercice de "théorie des systèmes généraux", discipline relativement récente dont le but est de construire des modèles théoriques et des "lois logiquement homologues" universellement applicables à tous les systèmes inorganiques, biologiques et sociaux.*[1] » (Koestler, 1968, 63) Elle m'a permis de créer un outil conceptuel dont l'application pratique est immédiate et m'a considérablement aidé dans la formulation de l'approche tissulaire telle que je la conçois et la pratique aujourd'hui. Cet outil m'a donné « *une clé capable d'ouvrir certaines serrures à combinaison de la nature qui résistent obstinément aux autres méthodes.* » (Hampden Turner, 1990, 163) Il m'a permis de progresser notablement dans l'art du serrurier évoqué par Antony Robbins :

> « *Avez-vous déjà vu un maître serrurier travailler sur un coffre-fort ? Cela paraît magique. Il fait jouer les serrures, entend des bruits que vous n'entendez pas, voit des dents que vous ne voyez pas, sent des crans que vous ne sentez pas et finit par découvrir la combinaison du coffre. Les maîtres de la communication travaillent de la même façon. Or rien ne vous empêche d'en faire autant,* [...] *de découvrir la combinaison qui ouvre la chambre forte de son esprit ou du vôtre. Il suffit de penser comme un serrurier.* »
> (Robbins, 1989, 135)

GRAIN DE CONSCIENCE

Revenons donc à notre « grain de conscience », animé d'un dynamisme antagoniste Je/Non-Je. Il n'est pas seul. Il existe au milieu d'autres grains de conscience, de sorte que des relations se tissent entre eux et que le dynamisme antagoniste se

1. La théorie générale des systèmes a été développée par Ludwig von Bertalanffy (1902-1972).

transforme pour devenir non seulement Je/Non-Je, mais également Je/Autrui. Ce dynamisme est probablement à l'origine de la tendance qu'ont les « grains de conscience » à s'agréger pour créer des systèmes, puis des systèmes de systèmes, chacun possédant et manifestant des qualités spécifiques consécutives aux choix d'actualisation/potentialisation des « grains de conscience » qui le constituent, mais également certaines qualités de base fondamentales reliées à ce qui est commun aux « grains de conscience ». Envisageons quelques-unes de ces propriétés.

Tout et partie, le holon

Pour évoquer le dynamisme antagoniste qui nous intéresse, Arthur Koestler parle de *tout* et de *partie* et désigne la particule porteuse de ces caractéristiques sous le nom de ***holon***, mot constitué à partir du grec *holos* = "tout", associé au suffixe "on" désignant une particule, une partie, comme dans proton ou neutron. (Koestler, 1968, 51) Pour Koestler, les holons se comportent *« partiellement comme une totalité ou totalement comme une partie, selon la manière dont on les regarde »*. Voilà qui renvoie au dynamisme antagoniste et au concept quantique de l'onde et du corpuscule, et nous permet de rejoindre la pensée lupascienne :

> *« Comment peut-on comprendre autrement le fait que la particule quantique est en même temps onde et corpuscule ? En effet, cette particule ne se conduit pas soit comme une onde ou soit comme un corpuscule tel qu'on a essayé de le dire, et tel qu'on le dit encore dans les mauvais ouvrages de vulgarisation, mais cet "objet" nouveau, cet événement quantique, est expérimentalement corpuscule et onde à la fois, il est* contradiction. »
> (Lupasco, 1986, 107)

Koestler insiste sur l'ambiguïté des termes *tout* et *partie* : une « partie », dans l'acception commune, désigne quelque chose de fragmentaire et d'incomplet n'ayant pas d'existence autonome, le « tout » s'envisageant comme quelque chose de complet en soi, n'ayant besoin d'aucune explication. Or, en observant l'univers en général et le vivant en particulier on ne peut s'empêcher de remarquer que des parties, tout en étant englobées par des ensembles plus vastes, peuvent avoir une existence propre, et englober des parties plus petites ayant elles aussi une existence propre, etc. :

> *« En réalité "touts" et "parties" au sens absolu n'existent nulle part, ni dans le domaine des organismes vivants, ni dans celui des organisations sociales. Ce que l'on rencontre, ce sont des structures intermédiaires sur une série de degrés dans un ordre croissant de complexité : des sous-ensembles qui révèlent, selon le point de vue, des caractéristiques communément attribuées aux totalités, et d'autres communément attribuées aux parties.*
> [...] *Les membres d'une hiérarchie ont, comme le dieu Janus*[2]*, deux faces qui regardent en sens opposés : la face tournée vers le niveau inférieur est celle d'un tout autonome ; la face tournée vers le haut, celle d'une partie subordonnée. Visage du maître, visage du serviteur. Cet "effet Janus" est une caractéristique fondamentale des sous-ensembles dans tous les types de hiérarchies. » (Koestler, 1968, 50-51)*

Être et avoir, structure et fonction

Si nous reprenons les trois niveaux fondamentaux de l'existence (être, faire, avoir), nous pouvons dire que le *grain de conscience* ou holon est un être (une conscience) qui fait (fonction) pour avoir (structure).

---

2. Janus : un des plus anciens dieux du panthéon romain. Établi dans le Latium, il recueille Saturne, le dieu des Semailles et des Grains, chassé des cieux. Pour le remercier de son hospitalité, Saturne lui offre le don de la « double science », pouvoir qui permet de maîtriser la science du passé et celle de l'avenir, d'où la représentation de Janus avec deux visages orientés dans des directions opposées.
Ovide rapporte une autre version de la légende : au moment où tous les éléments (air, eau, feu et terre) alors confondus en un seul, Chaos*, se séparent, Chaos devient Janus. Viennent alors de nombreuses autres attributions telles que celle de gardien des portes (Janus Bifrons), ce qui justifie encore le double visage. Il est également le dieu du Commencement (*Januarius* peut se traduire par « janvier » ou « mois de Janus ») et des Quatre Saisons (sa tête est alors représentée non plus avec deux mais avec quatre visages).
En temps de guerre, les Romains ouvraient les portes de son temple, pour montrer que le dieu était parti combattre, puis, la paix revenue, les refermaient, pour symboliser le retour dans son sanctuaire ; il veillait ainsi sur la ville. Janus était le dieu principal d'une cité qu'il pouvait surveiller dans tous les sens, sans que rien ne lui échappe.

L'être, nous venons de le voir, expérimente ou détermine l'espace. Le faire, détermine des actions qui se succèdent en cycles et crée l'expérience du temps. L'avoir, enfin, est la conséquence de l'échange ; nous le relierons à l'énergie. Et puisque nous avons défini l'énergie à partir de l'information, nous dirons que l'avoir est acquisition d'information. Nous pouvons ainsi créer un diagramme du « grain de conscience » – holon, représentant tous ces éléments intégrés au sein de la même entité.

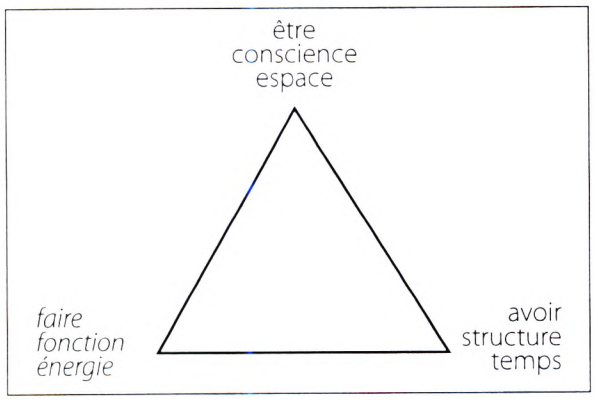


Figure 1 : Éléments fondamentaux d'un holon.

Ces éléments sont présents chez tout holon, dans des proportions diverses, en fonction de ce qu'il actualise et potentialise, mais aussi en fonction de ce que l'observateur actualise dans son observation, c'est-à-dire le point de vue qu'il privilégie en le regardant être. Ainsi, nous pouvons mettre l'accent sur l'aspect conscience, sur l'aspect fonctionnel, sur l'aspect structurel, privilégier sa localisation dans l'espace ou dans le temps, ou bien nous intéresser à l'information (énergie) qu'il recèle, etc. Notons que le concept de structure est utilisé dans un sens très général, synonyme d'unité élémentaire cohérente, caractérisée par des propriétés structurales définies. Cette notion peut représenter des objets matériels (physiques), comme des particules ou des cellules, ou immatériels (abstraits), comme des concepts, des procédures, des programmes informatiques, etc.

Notons enfin que le holon n'est pas une création matériellement identifiable. C'est un ***concept****. Il n'a pas d'existence matérielle spécifique mais, comme concept, peut en revanche s'appliquer à toute entité existante.

DES CONSCIENCES AUX SYSTÈMES DE CONSCIENCES

Envisager l'organisation de « grains de conscience » ou holons en systèmes, puis en systèmes de systèmes de plus en plus complexes dont les relations donnent à expérimenter différentes matières nous fait considérer la matière non plus seulement comme agrégat de particules, mais comme expérience de relations entre consciences et systèmes de consciences. Elle nous fait passer de la vision d'objets à celle de relations et rejoindre ainsi de nombreux penseurs actuels :

> *« Le passage des objets aux relations a des implications importantes pour la science dans son ensemble. Gregory Bateson avance même que les relations devraient être utilisées comme base de toute définition, et que cela devrait être enseigné à nos enfants dès l'école primaire. Il croit que chaque chose devrait être définie non par ce qu'elle est, en elle-même, mais par ses relations avec d'autres choses. »*
> (Capra 1990, 71)

Hiérarchies

Rappelons que le développement du simple vers le complexe peut se voir comme un déploiement de nature fractale qui envisage la création de complexité à partir de simplicité partagée, donc à partir de relations entre entités ou systèmes simples. Les tenants de la théorie du chaos conçoivent l'ordonné comme issu du non-ordonné, à partir de relations simples évoluant statistiquement vers des relations complexes s'organisant et se stabilisant progressivement.

À cause de leurs propriétés fondamentales, les *grains de conscience* ou holons tissent entre eux des relations et s'organisent en systèmes, puis en systèmes de systèmes, plus complexes, de nature hiérarchique. Mais il est impossible (sinon par abstraction) d'observer des ***hiérarchies**** isolées, tant les implications réciproques des systèmes de système sont complexes. Au sein des systèmes qu'il contribue à développer, une partie du *grain de conscience* ou holon est subordonnée à un système plus vaste qui l'englobe et le contrôle (les

échelons supérieurs d'une hiérarchie) et l'autre partie manifeste une totalité quasi autonome, qui englobe et contrôle les échelons inférieurs. Pour la partie qui regarde vers le haut de la hiérarchie, Koestler parle de tendance *assertive* (affirmative) et pour la partie qui regarde vers le bas de tendance *intégrative* :

> *« Cela paraît signifier que chaque holon est animé de deux tendances ou virtualités opposées : une tendance à l'intégration pour fonctionner en tant que partie d'une totalité, et une tendance à l'assertion*[3] *pour préserver son autonomie individuelle. »* (Koestler, 1979, 67)

Herbert Spencer évoque un concept très similaire pour décrire la conscience, mais il utilise les termes de *différenciation* et d'*intégration* (Spencer, 1885, 70). Cette polarité de tendances *assertives* [affirmatives] et *participatives*[4] faisant partie de l'essence même du holon, on la retrouve à tous les niveaux d'une organisation. Nous rejoignons ainsi le concept de polarités et de pensée dialogique unissant deux principes ou notions antagonistes, indissociables l'un de l'autre et indispensables pour comprendre une même réalité. Mais au lieu de les voir se repoussant l'une l'autre, il convient de les envisager comme s'actualisant et se potentialisant mutuellement et réciproquement.

Hiérarchie, holarchie

Le mot *hiérarchie* formé à partir du grec (*hieros*, « sacré », et *arkhein*, « commander »), d'origine religieuse, désignait l'ordre et la subordination (des chœurs des anges) mais aussi les degrés de l'état ecclésiastique. Aujourd'hui, il désigne toute organisation en série décroissante ou croissante d'éléments classés selon leur grandeur ou leur valeur, mais également le classement des fonctions, des dignités, des pouvoirs dans un groupe social selon un rapport de subordination et d'importances respectives (hiérarchie administrative).

Parce que les systèmes hiérarchiques les plus représentatifs de la vie sociale (l'église, l'armée, l'état, l'entreprise, etc.) se figent souvent en se fermant, alors que le fonctionnement de la vie se fonde sur l'ouverture, le mot *hiérarchie* n'a pas toujours bonne presse. On lui accole fréquemment des connotations péjoratives. Ainsi, Koestler a-t-il cherché un autre nom et s'est logiquement appuyé sur la pièce de base de la hiérarchie, le holon : *« Cette hiérarchie de holons devrait s'appeler* ***holarchie*** » (Koestler, 1968, 101). Nous utiliserons encore le vieux mot de *hiérarchie*, mais dans un sens plus vaste que celui de gradation – ordre des degrés ou succession d'échelons. Pour nous, il désigne un système à structure rayonnante, se subdivisant en sous-systèmes.

Les hiérarchies manifestent des qualités spécifiques (comme les matières, par exemple), consécutives aux choix d'actualisation/potentialisation des *grains de conscience* ou holons qui les constituent, mais également des qualités non spécifiques, valables pour toutes les hiérarchies, héritées des qualités de base des parties qui la constituent, les holons. Ainsi, la hiérarchie, ou ensemble de holons, peut elle-même s'envisager comme un holon et en présente toutes les caractéristiques de base : dynamisme antagoniste (*Je/Non-Je*), affirmation – participation (*Je/Autrui*) et, selon notre postulat de départ, conscience. La conscience semble se transférer du holon au

Figure 2 : À l'image du holon, la holarchie.

3. Le mot anglais est effectivement *assertion*, mais *affirmation* paraît plus signifiant.
4. Pour la pulsion qui pousse le holon à la participation ou à l'intégration, Koestler parle également de pulsion auto-transcendante.

système hiérarchique auquel il participe, mais le holon ne perd pas pour autant sa conscience propre.

Une application universelle

En tant que concepts ou modèles, holon et holarchie s'appliquent non seulement aux matières (aux domaines concrets), mais également à toute forme manifestée, même symbolique (langage, musique, mathématiques) : elles sont les produits d'opérations humaines donc, du vivant.

> « *L'astrophysicien Hubert Reeves a insisté sur le fait que l'univers tout entier est construit sur un mode hiérarchique.* "La nature est structurée comme un langage" *nous dit-il. Le langage écrit utilise les lettres de l'alphabet comme éléments de base. En assemblant les lettres, nous obtenons des mots. Avec seulement sept lettres, il y a plus de dix milliards de combinaisons possibles, mais seulement une infime partie correspond à des mots ayant réellement un sens. En combinant des mots, nous construisons des phrases. En assemblant des phrases, nous formons des paragraphes, puis des chapitres et enfin des livres. Un sens qui n'existait pas auparavant apparaît alors. À chaque niveau considéré, nous retrouvons le même principe de composition avec des éléments de l'échelon inférieur pour former de nouvelles structures. Mais, tous les niveaux coexistent et ne forment qu'un tout unique. Connaître un niveau ne permet cependant pas d'accéder directement à la connaissance des autres niveaux. De la même manière, vous ne pouvez apprécier ce texte en le lisant lettre par lettre.* »
> (Heudin, 1998)

Un livre est constitué de chapitres, constitués de paragraphes, constitués de phrases, etc. De même une symphonie peut être analysée en partie, la structure hiérarchique de l'œuvre reflétant la nature hiérarchique des techniques et sous-techniques qui l'ont produite.

De la même manière, toute hiérarchie de nature classificatrice reflète les processus d'une création. La classification des animaux en espèce-genre-famille-ordre-classe-phylum cherche à refléter les relations issues de l'évolution, le diagramme représentant cette fois « l'arbre de la vie » lui-même. De façon analogue les divisions hiérarchisées d'un catalogue de bibliothèque reflètent une hiérarchie de connaissances, etc.

Enfin phylogenèse et ontogenèse sont des hiérarchies de développement dans lesquelles l'arbre se ramifie sur l'axe du temps, les différents niveaux représentant des étapes du développement et les holons, des structures intermédiaires. Toute manifestation peut donc s'envisager comme agrégat de holons organisés sous forme hiérarchique :

> « *L'univers tout entier est lui-même une hiérarchie de structures imbriquées faites de boîtes dans des boîtes. Au plus bas niveau se trouve l'ensemble de la matière sous forme des particules élémentaires. Les paliers inférieurs sont caractérisés par un très grand nombre d'éléments, mais répertoriables en peu d'espèces : quelques types de quarks suffisent à composer l'ensemble des structures de l'univers. Ce n'est qu'en remontant un à un les échelons que la diversité apparaît, jusqu'à donner la multiplicité et la richesse des formes de la nature. À chaque palier, la complexité augmente, mais elle ne représente plus qu'une part très faible du niveau inférieur. Au plus haut niveau nous trouvons les organismes vivants. Leur masse ne correspond qu'à une infime partie de la matière présente dans l'univers. Les organismes que nous sommes, ressemblent à des structures étranges, des hiérarchies enchevêtrées dotées de cette propriété extraordinaire qu'est la vie.* »
> (Heudin, 1998)

Le tout dans la partie, la partie dans le tout

Les systèmes hiérarchiques, ou hiérarchies étant animés des mêmes dynamismes fondamentaux que les holons qui les constituent, nous voyons ces dynamismes se manifester à chaque niveau hiérarchique. La tendance à l'affirmation devient l'expression dynamique du système envisagé comme totalité, sa tendance à l'intégration, son expression dynamique envisagée en tant que partie.

Mais selon le niveau considéré au sein de la hiérarchie des systèmes, les deux tendances fondamentales s'expriment différemment. Elles se manifestent selon des relations organisatrices caractéristiques, dépendant des choix d'actualisation/potentialisation et se manifestant sous forme de règles de fonctionnement spécifiques. Ainsi, les règles d'un niveau peuvent différer de celle d'un autre : les règles qui gouvernent les interactions des particules nucléaires ne sont pas celles qui régissent les rapports entre atomes considérés comme totalités ; les règles éthiques du comportement des individus ne sont pas celles qui s'appliquent au comportement des foules ou des armées.

Nous retrouvons ces spécificités dans les trois matières, manifestations particulières du même dynamisme antagoniste fondamental. Et au sein même de ces matières, des différences notables peuvent se présenter en fonction du niveau hiérarchique que nous observons. Ainsi, les manifestations de la polarité de tendances affirmatives et participatives que nous reconnaissons dans tous les phénomènes de la vie, prennent des formes différentes selon le niveau et se manifestent donc de différentes manières :

intégration <—> assertion

partiellité <—> totalité

dépendance <—> autonomie

centripète <—> centrifuge

coopération <—> compétition

altruisme <—> égoïsme

Notons en outre que la tendance assertive [affirmative] est généralement plutôt *conservatrice* : elle tend à préserver l'individualité du holon, ou du système hiérarchique dans les *statu quo* des conditions existantes. La tendance participative, au contraire, a la double fonction de coordonner les holons constitutifs du système à son stade actuel, et de faire apparaître de nouveaux échelons d'intégrations complexes dans des systèmes hiérarchiques en évolution – qu'ils soient biologiques, sociaux ou cognitifs. Ainsi la tendance assertive est-elle orientée vers le présent, soucieuse de préserver et de maintenir, alors que la tendance participative est à l'œuvre dans le présent, mais crée un *futur*.

Structure et fonction

Structure et fonction intéressent particulièrement l'ostéopathe. Selon notre modèle, elles manifestent un dynamisme antagoniste aussi fondamental que le *Je/Non-Je* ou le *Je/Autrui* : comme les deux faces d'une médaille, elles sont indissociables l'une de l'autre. Par sa nature même, le holon est à la fois structure et fonction, dualité que nous retrouvons au niveau des systèmes hiérarchiques. Le concept semble plus facile à appréhender lorsque l'on considère la structure : nous sommes dans le concret. Mais on peut l'appliquer à la conception, à l'organisation, à la fonction. Les catégories se chevauchent inévitablement, plus exactement, elles participent du même dynamisme antagoniste dans lequel dialoguent deux contraires. On peut donc distinguer des hiérarchies « structurelles » qui privilégient (actualisent) l'aspect spatial d'un système (l'anatomie, la topologie), et des hiérarchies « fonctionnelles » qui s'attachent à décrire un processus dans le temps (succession de cycles).

Notre regard d'ostéopathe peut privilégier la structure (comme le faisait Still) ou la fonction (comme le faisait Littlejohn). Il s'agit toujours du même « objet », le système corporel vivant. Ce qui change alors, c'est simplement le point de vue que l'on prend pour décrire, qui nous fait envisager l'un ou l'autre de manière privilégiée. Et c'est notre capacité à concilier les points de vue qui nous fera envisager ce que nous observons de manière plus ou moins complète.

Profondeur et envergure

Comme pour le cône, un système hiérarchique se développe dans l'espace et dans le temps. Le nombre de degrés que comporte une hiérarchie en détermine la *profondeur* ; le nombre des holons à chaque degré en détermine l'*envergure* ou l'*étendue*. Il existe un lien spatio-temporel entre profondeur et envergure : plus on descend dans la profondeur, plus l'envergure augmente. C'est le schéma même du cône.

Le concept de niveau est arbitraire ; il dépend de l'observateur et de ce qu'il décrit. Si nous décrivons une maison à trois étages, nous pouvons considérer chaque étage comme un niveau et dire que la maison a une *profondeur* de *trois* – trois niveaux.

Mais nous pouvons également compter chaque marche d'escalier comme un niveau, et si vingt marches séparent chaque étage, dire que la maison comporte soixante niveaux, ou une profondeur de soixante. En revanche, même si ces échelles sont relatives ou arbitraires, les places relatives ne le sont pas. Que l'observateur décrive la maison comme ayant trois ou soixante niveaux, le deuxième étage reste toujours plus élevé que le premier. Cet arbitraire (le choix de l'échelle) ne pose pas de problème tant que nous utilisons la même échelle relative : que nous utilisions l'échelle Farenheit ou Celsius pour mesurer une température ne change rien à la pertinence des résultats.

Confusion

Profondeur et envergure étant deux aspects complémentaires, indissociables mais différents d'un système hiérarchique, nous ne discernons pas toujours l'une de l'autre, ce qui conduit à de nombreuses confusions. Grande étendue peut alors devenir synonyme de grande profondeur, alors que c'est précisément l'inverse. L'observation du phénomène évolutif montre qu'il produit plus de profondeur et moins d'étendue : il y a moins d'organismes que de cellules ; moins de cellules que de molécules ; moins de molécules que d'atomes ; moins d'atomes que de quarks, etc. Lorsque nous remontons dans la hiérarchie ou le cône, la profondeur augmente, mais l'étendue diminue.

La terre plate

Toutefois, même si envergure et profondeur sont deux aspects différents d'une hiérarchie, elles sont dépendantes l'une de l'autre et le fonctionnement efficace d'un système hiérarchique complexe dépend, entre autres choses, du rapport s'établissant entre les deux, de sorte que pour avoir une juste idée du fonctionnement, de l'organisation et de l'utilité d'un système hiérarchique, il convient de considérer les deux à la fois. La tendance actuelle, favorisant l'horizontale – l'étendue – au détriment du vertical – la profondeur – conduit à ce que Koestler appelle la *science de la terre plate*[5]. Tout y est observé et décrit comme appartenant au même niveau, ce qui ne permet pas de discerner les importances et implications relatives. Par ailleurs, la quantité prend le pas sur la qualité.

« Plus grande est la profondeur d'un holon, plus grand sera son degré de conscience. Conscience et profondeur sont synonymes. Tous les holons ont un certain degré de profondeur, aussi minime soit-il, parce qu'il n'y a pas de fond, en bas. Avec l'évolution, la profondeur devient de plus en plus grande – la conscience devient de plus en plus grande. Quelle que soit la profondeur des atomes, celle des molécules est encore plus grande. Et les cellules ont plus de profondeur que les molécules. Et les plantes en ont plus que les cellules. Et les primates, plus que les plantes. Il y a un spectre de la profondeur, un spectre de la conscience. Et l'évolution déploie ce spectre. La conscience se déploie de plus en plus, se réalise de plus en plus, se manifeste de plus en plus. Esprit, conscience, profondeur – autant de mots pour dire la même chose.
Puisque la profondeur est partout, la conscience est partout. La conscience est simplement ce à quoi ressemble la profondeur de l'intérieur, 'd'en-dedans'. Alors oui, la profondeur est partout, la conscience est partout, l'Esprit est partout. Et à mesure que la profondeur augmente, la conscience s'éveille de plus en plus, l'Esprit se déploie de plus en plus. Dire que l'évolution produit une plus grande profondeur revient simplement à dire qu'elle déploie plus de conscience. »
(Wilber, 1997, 73)

5. Paradigme de la terre plate : pendant très longtemps, les humains ont considéré la terre comme plate. En Europe, Anaximandre (610-547 avant J.-C.), disciple de Thalès, supposa une terre cylindrique habitée sur sa partie supérieure plane. Parménide (543-449 avant J.-C.) exprima la sphéricité de la terre et le fait que la lune est éclairée par le soleil. Copernic (1473-1543) émit la théorie héliocentrique (le soleil est immobile au centre de l'univers, et la terre, tournant sur son axe une fois par jour, fait le tour du soleil en une année).
Plus symboliquement, le paradigme de la terre plate développe l'idée que n'est vrai que ce qui est observé par les sens. Ainsi, une simple observation du paysage montre que la terre est plate. À partir de la forme de la lune nous savons que la forme de la terre ressemble à celle d'une pièce de monnaie. Les gens d'Australie ne sont pas sur l'autre côté de la terre, sinon ils seraient pendus la tête en bas. Des morceaux de boue séchée sur une roue tournant rapidement sont rejetés de la roue. Si nous étions en rotation à plus de 1600 kilomètres à l'heure, nous serions logiquement rejetés de la même manière. Lorsque nous sommes en mouvement, nous avons l'impression de nous déplacer ; si la terre était en mouvement, nous le sentirions bien, etc.
Plus généralement le paradigme de la terre plate évoque l'incapacité à concevoir la profondeur des hiérarchies. Tout ce qui est observé prend alors la même valeur.

FONCTIONNEMENT D'UNE HOLARCHIE

Le modèle holarchique conçoit l'univers comme une série de niveaux d'organisation et de complexité emboîtés et dépendant les uns des autres. Comme nous venons de le voir, chaque niveau présente des propriétés de structure et de comportement qui lui sont particulières. Mais, bien que dépendant des propriétés des éléments constituants, ces singularités n'apparaissent que lorsque les éléments constituants sont combinés dans l'ensemble supérieur. Ainsi, chaque niveau présente des lois qualitativement différentes, c'est-à-dire qu'au sein d'une hiérarchie, chaque niveau fonctionne selon ses propres règles que Koestler appelle *canons*, dépendant des qualités et de l'agencement particuliers des holons qui le constituent. Ainsi, ce qui est vrai pour un niveau de la hiérarchie ne l'est pas forcément à un autre, d'où la nécessité de correctement se localiser dans la profondeur d'une hiérarchie lorsque l'on étudie un système.

Règles et stratégies

Les règles d'un système – ses *canons* – déterminent ses propriétés invariables, sa configuration structurelle et (ou) son schème fonctionnel. Alors que le canon définit les mouvements possibles dans l'activité du holon, la sélection stratégique de tel ou tel mouvement parmi les choix possibles est guidée par les contingences du milieu – par le *contexte* donc. « *Le canon fixe les règles du jeu, la stratégie décide du déroulement de la partie.* » (Koestler, 1979, 304) Ainsi du joueur d'échecs, prisonnier des règles très étroites régissant la fonction et le déplacement des pièces, qu'il transcende en imaginant des stratégies sophistiquées visant à mater son adversaire, ou du compositeur, prisonnier de sept notes et des règles du contrepoint et de l'harmonie, mais qui parvient, grâce à son génie, à créer une œuvre musicale.

En remontant dans le cône, de la morphogénèse à la pensée symbolique, le vivant semble obéir dans toutes ses manifestations, à des règles de jeu qui lui procurent ordre et stabilité, tout en lui autorisant une certaine souplesse. Si nous rapprochons cela du concept de dynamisme antagoniste, les règles dépendraient en grande partie des choix opérés par les systèmes de consciences dans leurs actualisations/potentialisations.

> « *Plus généralement, le terme de holon peut s'appliquer à tout sous-ensemble biologique ou social stable manifestant un comportement régi par des règles et (ou) une constante de Gestalt*[6] *structurelle. C'est ainsi que les organites et les organes homologues sont des holons évolutionnaires ; les champs morphogéniques, des holons ontogénétiques ; les "schèmes d'actions fixes" de l'éthologiste et les éléments des techniques acquises, des holons de comportement ; les phonèmes, les morphèmes, les mots, les phrases, des holons linguistiques ; les individus, les familles, les tribus, les nations, des holons sociaux.* » (Koestler, 1968, 317)

Quelle que soit la nature d'une organisation hiérarchique, les holons qui la constituent se définissent par des *règles* fixes et des *stratégies souples*. (Koestler, 1968, 56) De plus, on peut remarquer que plus on descend dans une hiérarchie, plus les holons sont déterminés : plus leurs règles de fonctionnement deviennent strictes et moins ils disposent d'autonomie.

Dans la structure

Ainsi, structurellement, l'organisme adulte apparaît comme une hiérarchie de parties imbriquées. Chaque niveau présente des caractéristiques qui lui sont propres et semblent figées dans des règles et des lois immuables.

> « *Cellules, tissus, nerfs, muscles, organes, tous ont leur rythme et leur mode intrinsèques, qui souvent se manifestent spontanément sans stimulation externe. Quand le physiologiste observe un organe* "d'en haut", *du sommet*

6. Gestalt : de l'allemand *Gestalt* « forme, silhouette ». Ce mot, parfois traduit par « forme » (ainsi : Gestalt-Théorie = « Théorie de la forme »), a une signification complexe, spécifique à l'allemand et intraduisible en un seul mot français. Aussi, a-t-on conservé ce terme de *Gestalt*. Le verbe *gestalten* signifie « mettre en forme, donner une structure signifiante ». Le résultat, la *Gestalt*, est donc une forme structurée, complète et prenant sens pour nous. Le terme *Gestalt* désigne la chose, la forme, la structure, mais également le sens que nous lui donnons. Il désigne non seulement la chose mais aussi l'expérience que nous en faisons. Par exemple, la même table prend une signification différente selon qu'elle est recouverte de livres et de papiers, ou d'une nappe et de plats. On dit que sa *Gestalt* est différente.

de la hiérarchie, il le voit comme une partie dépendante. S'il le regarde "d'en bas", du niveau de ses composants, il le voit comme unité remarquablement autonome[7]*. Le cœur a ses régulateurs – trois régulateurs qui peuvent se remplacer mutuellement en cas de besoin. D'autres grands organes ont des types différents de centres de coordination et de systèmes autorégulateurs.* » (Koestler, 1968, 66)

Still évoquait souvent cet aspect particulier de la nature :

« *Nous devons mettre au point nos télescopes afin d'ajuster notre portée pour filer vers les étoiles d'une plus grande magnitude, brillant au sein de l'exigeant Infini. Lui-même ne peut réussir sans une stricte observance des lois, intransigeantes et absolues.* » (Still, 1998, 184)

« *La nature est complètement armée et équipée, et plus que désireuse d'exécuter tous les devoirs lui incombant, sachant en même temps que l'obéissance à ces lois exactes est tout ce qu'elle connaît et possède pour réussir. Le moindre serviteur rebelle ou réticent pourrait débuter l'effondrement de toute l'armée.* » (Still, 1998, 188)

Dans la fonction

Fonctionnellement, le comportement des organismes obéit à des « règles du jeu » qui en expliquent la cohérence, la stabilité et la forme spécifique. Si l'on applique le concept hiérarchique au niveau du faire, on observe que les techniques, innées ou acquises, sont des hiérarchies fonctionnelles dont les holons sont des sous-techniques obéissant à des règles subordonnées. Still concevait et reconnaissait implicitement la stratégie souple :

« *Obéissez et suivez les nombres et les lois telles qu'ils sont présentés sur le chevalet du grand Architecte de toutes formes et édifices hébergeant la vie. Nous devrions toujours garder à l'esprit que les vingt-six lettres de l'alphabet peuvent s'associer et, lorsqu'elles sont correctement placées, représenter tous les langages et langues, toutes les pensées et conclusions de tous les peuples, depuis l'éternité du passé jusque celles à venir. Dans le livre humain de la vie, il existe peut-être vingt-six milles lettres à comprendre avec toutes leurs associations de mots et de lettres, chacune représentant un principe aussi défini que l'association de deux lettres ou plus de l'alphabet anglais pour représenter un son ou un nom.* » (Still, 1998, 197)

La relation règle/stratégie – fixité/souplesse

À la relation ou antagonisme règle/stratégie nous pouvons associer une relation fixité/souplesse qui se modifie en fonction du niveau que nous observons ou occupons dans le cône ou hiérarchie : plus le niveau est élevé, plus la souplesse (stratégie) domine, plus le niveau est bas, plus c'est la fixité (règles et lois) qui domine.

Harmonie et désordre

Le holon tente d'établir et de vivre un équilibre ***dynamique*** entre ses deux tendances fondamentales : *Je/Non-Je*, *Je/Autrui* ou *affirmation/intégration*. Nous retrouvons le concept d'actualisation-potentialisation de dynamismes antagonistes produisant différents systèmes, selon les orientations prises.

« *Chaque sous-totalité est un "sous" et une "totalité". Dans le monde végétal ou animal, comme dans les collectivités, chaque partie doit affirmer son individualité, sinon l'organisme se désarticulerait, se désintégrerait ; mais en même temps la partie doit se soumettre aux exigences du tout, ce qui n'est pas toujours aisé.* » (Koestler, 1979, 68)

Dans des conditions favorables les tendances entretiennent des relations sinon d'égalité, au

7. D'où le risque de la spécialisation qui isole la partie du tout, se concentre sur la partie, oubliant le tout. [N.D.A.]

moins d'harmonie. De plus, elles peuvent *changer* transitoirement, selon les conditions présentes et le contexte. Un organisme ou une société est en équilibre lorsque tendances affirmatives et intégratives de ses holons se font contrepoids. La tendance inhérente du holon à préserver et défendre son identité, est indispensable au maintien de l'individualité du holon en tant qu'individu, mais également de la hiérarchie dans son ensemble. Sans elle, la structure de l'organisme ou du système ne se maintiendrait pas. Mais en même temps le holon doit fonctionner comme partie intégrante d'un système plus vaste qui le contient et dont il dépend : sa tendance à l'intégration, ou autotranscendance, doit dominer sa tendance à l'affirmation. Dans des conditions défavorables, l'équilibre peut se rompre et surtout se figer, favorisant anormalement un pôle, avec de funestes conséquences.

Horizontale et verticale

Au sein de la hiérarchie, assertion et intégration ne concernent pas la relation horizontale – l'étendue –, mais la relation verticale – la profondeur. Cela signifie qu'au sein d'un système hiérarchique, le terme d'« équilibre », ne se rapporte pas seulement aux relations entre les parties situées au même niveau, (relation horizontale) mais aussi à la relation de la partie au tout (le tout étant représenté par l'agent qui, du niveau immédiatement supérieur, dirige la partie). C'est donc une relation verticale.

Arborisation et réticulation

Les hiérarchies n'opèrent pas dans le vide et ne sont pas indépendantes les unes des autres. Elles entrent en interaction avec d'autres hiérarchies. C'est probablement l'interdépendance des processus au sein des organismes qui fait perdre de vue leur structure hiérarchique. Pour expliciter cela, utilisons la métaphore des arbres d'une haie : l'observation d'une haie bien taillée entourant un jardin nous montre un feuillage épais des branches entremêlées et peut nous faire oublier que ces branches viennent d'arbustes distincts. Les arbustes sont des structures verticales *arborescentes*. Les branches entremêlées forment des *réseaux* horizontaux à différents niveaux que l'on appelle réticulations (*reticulum* – filet). Sans les plantes individuelles il n'y aurait pas d'entrelacs, et pas de réseau. Sans ce réseau chaque plante serait isolée, il n'y aurait ni haie, ni intégration de fonctions.

Notons toutefois qu'une forêt consiste en une multitude d'arbres alors qu'un organisme vivant est un tout intégré : un seul arbre. En évoquant les hiérarchies perceptuelles et motrices comme des entités distinctes et antagonistes, nous décrivons en réalité les branches maîtresses du même arbre. On pourrait les nommer « sous-hiérarchies », ce qui serait redondant puisque chaque branche d'une hiérarchie est elle-même hiérarchiquement structurée. Ainsi est-il commode de regarder comme distincts les ministères des Affaires étrangères et de la Défense, alors qu'il s'agit de hiérarchies réunies dans un même gouvernement.

QUESTIONS / RÉPONSES

Le modèle de holarchie initié par Koestler et que vous venez de présenter semble très pertinent et séduisant. Comment se fait-il qu'il soit si peu connu aujourd'hui ?

J'ai pris connaissance du concept hiérarchique dans l'ouvrage de Charles Hampden Turner, *Atlas de notre cerveau* dont le propos est de présenter différents modèles à l'aide desquels observer et décrire le vivant. J'en serais sans doute resté là, si un autre livre, *Une brève histoire de tout* de Ken Wilber ne m'avait sorti de ma torpeur. Ce livre m'a séduit par l'intelligence avec laquelle il traite du conflit entre assertion et intégration (qu'il nomme transcendance). Or, Wilber se réfère largement au modèle de Koestler. J'ai donc voulu en savoir plus et, fidèle à mon habitude consistant à remonter vers les sources, désiré lire ce qu'avait réellement écrit Koestler sur la question *(Le cheval dans la locomotive* et *Janus*). Je me suis alors rendu compte qu'il s'est lui-même largement inspiré des écrits de Ludwig von Bertalanffy initiateur de la théorie générale des systèmes (*Les problèmes de la vie* et *Théorie générale des systèmes*). Publiés dans les années 60-70, ces livres ne sont plus disponibles aujourd'hui en libraire et il m'a fallu fouiner chez les bouquinistes et dans les rayons d'occasion des librairies Internet pour me les procurer. Leur lecture m'a transporté. J'ai tout de suite envisagé l'intérêt du modèle holarchique pour l'approche tissulaire. Le modèle du cône était un bon modèle initial, mais à l'évidence, Koestler va plus loin. Je l'ai suivi.

Je ne connais pas l'histoire de ce modèle, mais je peux tout de même avancer au moins une raison expliquant pourquoi il est aujourd'hui si peu connu : aussi pertinent soit-il, ce concept n'a pas débouché sur une application pratique qui aurait pu lui donner corps. Il est logiquement tombé en désuétude. Cela illustre que la seule spéculation ne suffit pas. Il faut qu'elle prenne corps dans une application pratique et efficace. Cela me rappelle cette citation de Still le pragmatique : « *La démonstration procure le fait qui sous-tend l'assertion, elle est la preuve de sa véracité. Donnez-moi ce que vous voulez, mais pas de théorie que vous ne puissiez démontrer.* » (Still, 1998, 357)

Un problème similaire se présente dans le sens contraire : un savoir-faire non guidé par un concept finit lui aussi par se perdre. Cela s'applique particulièrement à notre activité d'ostéopathe, issue, rappelons-le du rebouteement. Il a existé dans le monde, à différentes époques, des praticiens rebouteux particulièrement habiles, mais faute d'un concept pour orienter, guider leur savoir faire, ils n'ont pas produit de systèmes cohérents qui les chapeautent. Leurs systèmes n'avaient pas de fulcrum. Still a eu l'intuition de cela et s'est acharné à développer une philosophie sur laquelle fonder l'ostéopathie. Il a trouvé et utilisé la philosophie évolutionniste de Spencer qui lui a servi de fulcrum et l'ostéopathie est encore vivante, malgré toutes les vicissitudes qu'elle a dû affronter. La démarche tissulaire tente le même pari : essayer d'unir le haut et le bas du cône ou de la hiérarchie, maintenir l'équilibre entre le concept (l'être) et la technique, (le faire), entre la profondeur et l'étendue, entre le philosophe et le scientifique, tout en sachant qu'un véritable équilibre est impossible et qu'il s'agit toujours d'actualisations /potentialisations de dynamismes antagonistes, résultant de choix la plupart du temps arbitraires.

Une actualisation trop poussée de la philosophie coupe de son application et laisse dans la spéculation, ne permettant pas au concept de s'incarner dans la matière. Une actualisation trop poussée du savoir-faire rejette la philosophie dans l'abstraction inutile, mais prive de modèles et rigidifie dans des règles figées incapables d'adaptation. Une harmonie peut s'établir entre l'aspect philosophique d'un savoir et sa pratique, entre le haut de la hiérarchie et le bas, entre la verticale et l'horizontale. Le concept, le philosophique nous permet de développer une souplesse de pensée à partir de laquelle déployer une stratégie permettant de gérer au mieux les règles du bas de la hiérarchie et la rigidité qui en découle. Les deux aspects sont complémentaires et indispensables à la survie.

Ce qui me semble ici essentiel, ce n'est pas tant le choix que la mobilité entre les choix, la possibilité de changer selon les nécessités du moment.

Le concept de holarchie est séduisant, mais quel est son degré de vérité ? N'est-ce pas seulement une spéculation, ostéopathico-philosophique de plus ?

Rien ne permet d'affirmer qu'il est vrai. Pas plus lui que la philosophie de Lupasco. Ce dont nous avons besoin, ce n'est pas de vérité, mais de cadre conceptuel, c'est-à-dire de fulcrum. À aucun moment d'ailleurs, je n'ai présenté ce qui vient d'être exposé comme vérité. Il s'agit bien de modèles qui tentent de représenter le vivant afin de créer une cohérence sur laquelle s'appuyer pour travailler avec nos patients. C'est son application

pratique et son efficacité qui diront à terme sa validité ou son invalidité. Cependant, nous sommes au commencement du développement de ce modèle et des pratiques qu'il sous-tend. Il faut nous accorder le temps nécessaire pour l'expérimenter et le pousser dans ses retranchements. Je ne vous propose pas un système auquel il faut croire, encore moins un dogme, mais un système à essayer. Je suggère une attitude agnostique. Mais évidemment, pour le tester, il faut adopter l'attitude du « comme si ». Vous ne pouvez pas le mettre en pratique ni le tester valablement si vous n'acceptez pas (même transitoirement) l'idée qu'il puisse être vrai. D'ailleurs, j'ai tout lieu de penser qu'il fonctionne d'autant mieux qu'on lui accole de la certitude, parce qu'à ce moment, il offre un fulcrum sur lequel s'appuyer, donc de la stabilité potentielle.

Koestler indique-t-il l'origine des tendances antagonistes d'affirmation et de participation ? Si non, qu'elle serait selon vous leur origine ?

Koestler n'en dit rien. Il les observe et les décrit, constatant qu'elles sont inhérentes à toute entité consciente. Ce dynamisme antagoniste apparaît comme logique par rapport à ses manifestations : sa conception est issue d'une démarche inductive, génératrice d'hypothèse que la démarche déductive vérifie ensuite. Découvrir sa cause, c'est-à-dire remonter d'un cran dans le cône est une autre affaire. Une hypothèse me vient spontanément. C'est de modéliser ces consciences comme étant le produit d'une seule et unique Conscience, absolue, qui se serait séparée en consciences relatives. Fulcrum des fulcrums en quelque sorte. Ces consciences relatives étant issues d'une seule et même conscience, elles auraient en elles, inhérentes, outre la possibilité de créer d'autres consciences à leur image, la pulsion vers l'unité, empêchée par la pulsion antagoniste qui les fait exister séparées. Mais pour chaque conscience, la décision d'être, qui est l'action séparatrice, étant en amont dans l'enchaînement logique et chronologique des événements, la pulsion de réunification ne peut jamais s'accomplir. Elle ne le pourrait que si la décision d'être était retrouvée et annulée. Alors, la conscience cesserait d'exister en tant que conscience séparée, pour se fondre dans l'océan de conscience plus vaste qui l'englobe :

> *« Pour reprendre la comparaison avec l'Océan, disons qu'il y a, dans une bouteille fermée, une petite quantité d'eau. La bouteille, c'est l'ego, ce jeu de peurs et de désirs. Mais la bouteille est elle-même plongée dans la mer. C'est notre situation à tous : nous sommes de l'eau qui est bien dans la mer mais isolée, limitée par une bouteille. »*
> (A. Desjardins, 1972, 30

La résolution d'une rétention m'apparaît comme le processus conduisant à l'annulation de la décision d'être séparé, et à un échelon plus vaste, l'illumination du Bouddha pourrait s'interpréter comme le même phénomène vécu par l'individu (homo sapiens).

> *« La petite quantité d'eau ne disparaît pas, n'est pas séchée, évaporée que sais-je ? La petite quantité d'eau ne meurt pas quand meurt le sens de la séparation. Elle ne meurt qu'en tant qu'individualité. La bouteille, une fois ouverte, ne peut plus limiter l'eau. Le petit litre fait maintenant des millions de milliards de litres et, plus même, il éprouve : je suis infini, illimité, libéré du temps, de l'espace et de la causalité. La libération, moksha, mukti, nirvana, c'est cette illumination »*
> (A. Desjardins, 1972, 30)

Je comprends bien la pulsion de séparation, mais moins la pulsion de rapprochement ou autotranscendante.

Je la vois comme conséquence immédiate du dynamisme antagoniste inhérent à la conscience. La Conscience en se séparant génère le couple *Je/Non-Je*, puis *Je/Autrui*, mais également un couple de type *Séparation/Rapprochement*, que certains baptiseraient *Amour/Haine*, la haine étant une manifestation extrême de séparation, l'amour celle de rapprochement. Ces deux pulsions sont inhérentes aux consciences : la pulsion qui sépare génère automatiquement celle qui tend à rapprocher à réunifier. Cette pulsion de réunification, de rapprochement semble particulièrement puissante, au point de permettre à la vie de continuer, malgré toutes les tendances séparatrices. C'est à dessein que j'utilise le mot *pulsion*, parce qu'il n'y a pas de raisonnement là-dedans. C'est vraiment inhérent au phénomène même de la conscience. Pour désigner cette pulsion, plutôt que le mot *amour*, je préfère le mot *affinité*. D'une part, parce que le mot amour est particulièrement galvaudé et désigne des choses tellement différentes, voire contradictoires, qu'il devient très délicat à utiliser. D'autre part, parce que le mot *affinité* évoque plus précisément la notion de pulsion fondamentale qui pousse au rapprochement, sans raisonnement, naturellement.

Cela étant, cette dissertation ne fait que repousser la question un cran plus haut dans le cône… et demander l'origine de la Conscience.

> *« Parce qu'on pense toujours que les choses arrivent comme en succession. Alors on dit : parce que. On croit que ce parce que explique tout. Et puis on examine le parce que, comme j'ai fait, comme je l'ai tellement fait, et il s'ouvre et dedans il y en a un autre plus petit, et*

encore un autre dans celui-là, et on continue à les ouvrir et on trouve toujours d'autres parce que... »
(Alfred Hayes, The Beach of Ocean View, in *Koestler*, 1968, 198)

Ne sachant pas, je me contenterais de reproduire l'attitude de Spencer par rapport à l'inconnaissable.

« Étant donné que toute tentative de concevoir l'origine des choses est futile, je me contente de laisser la question en suspens, comme un mystère insoluble. » (Spencer, 1885, 173)

D'après tout ce qui a été développé, l'univers physique serait lui aussi doté de conscience ? Voilà de la pensée magique.

Je ne puis affirmer que l'univers physique est doté de conscience. Les anciennes cosmogonies* le pensaient, mais elle ont depuis longtemps été abandonnées au profit d'une cosmologie matérialiste, considérant l'univers comme un phénomène répétitif et mécanique au sein duquel se développent quelques exceptions, notamment la vie sur notre planète. Selon la vision cosmologique en vigueur jusqu'au début du XXe siècle, l'univers n'est constitué que de matière, d'éléments susceptibles d'être pesés, mesurés, le tout mis en mouvement par des forces, matérielles elles aussi, puisque mesurables. Dans leur étude, les physiciens se sont cantonnés à l'aspect visible de l'Univers, *« tout en mettant un point d'honneur à ne pas mêler la psychologie et la spiritualité au monde physique, ce qui leur permettait de croire – et il s'agit bien là d'une croyance ! – qu'ils œuvraient dans une science exacte. »* (Charon, 1998, 29)

Pourtant, à force d'entrer de plus en plus profondément dans l'infiniment petit, les physiciens se sont retrouvés face à des mystères et des paradoxes particulièrement déroutants. Finalement, opter pour l'idée que la matière soit dotée de conscience semble une des meilleures solutions pour résoudre ces énigmes. Elle correspond à une remontée dans le cône ou la hiérarchie.

Par ailleurs, affirmer que l'univers physique n'est pas conscient, n'est pas plus scientifique que d'affirmer le contraire. Il s'agit d'une croyance comme une autre. À la croyance d'un univers purement matériel, je ne désire pas opposer une autre croyance, celle d'un univers de nature spirituelle. Mais si nous poussons la logique du modèle qui vient d'être développé, cela paraît cohérent et si je n'en ai pas la certitude, j'en accepte la possibilité. Nombre de chercheurs actuels, et non des moindres, aboutissent également à de telles conclusions :

« Or, quand on y réfléchit bien, on a toutes les preuves – et j'insiste sur le mot preuve – que notre Univers n'est pas simplement une grande horloge aux rouages complexes, mais un monde où les choses évoluent non seulement avec de la matière, mais aussi avec de l'Esprit. ».
(Charon, 1998, 29-30.

Nous sommes victimes à ce niveau de la science de la terre plate, déjà évoquée antérieurement et dont la caractéristique, est de rester figée à un niveau de la hiérarchie, de n'en considérer que l'étendue, ignorant la profondeur. Il me semble essentiel d'accepter de bouger sur la verticale, comme nous le faisons sur l'horizontale.

Enfin, accepter la possibilité d'une conscience dans l'univers matériel, ne signifie pas l'entériner automatiquement. Il me semble que l'attitude juste consiste à expérimenter, à faire « comme si » et à observer les résultats qui en découlent. Ensuite seulement, il sera temps de décider. Cela ne me paraît pas du tout essentiel pour l'instant.

« En résumé, pour moi, toute la matière existante a une "tête". C'est d'ailleurs ce qu'avait dit Pierre Teilhard de Chardin : "Je suis logiquement amené à conjecturer, dans tout corpuscule, l'existence rudimentaire (à l'état d'infiniment petit, c'est-à-dire d'infiniment diffus) de quelque psyché". »
(Charon, 1998, 35)

Nous rejoignons enfin Still dans ses croyances tant de fois exprimées en une puissance immanente et organisatrice.

« On dit que "toute matière est substance vivante". Nous ne connaissons la vie qu'à travers le mouvement des corps matériels. » (Still, 1902, 255)

POUR RÉSUMER

Nous envisageons le système corporel comme un agrégat de consciences, chaque conscience étant animée d'un dynamisme antagoniste Je/Non-Je lorsqu'elle est autonome et Je/Autrui lorsqu'elle s'agrège à d'autres consciences.

Holon

Chaque grain de conscience est à la fois tout et partie, et peut se nommer ***holon***. Le mot *holon* est constitué à partir du grec *holos* = "tout", associé au suffixe "on" désignant une particule, une partie, comme dans proton ou neutron.

- Les grains de conscience ou holons se comportent partiellement comme une totalité ou totalement comme une partie, selon la manière dont on les regarde.
- **Un holon** a une double tendance à conserver et affirmer son individualité en tant que totalité quasi autonome (assertion, affirmation), et à fonctionner comme partie intégrée d'une totalité plus vaste, existante ou en cours d'évolution (participation).
- **Cette polarité** de la tendance à l'assertion et de la tendance à l'intégration est inhérente au concept d'ordre hiérarchique ; c'est une caractéristique universelle de la vie.
- Les tendances assertives (affirmatives) sont l'expression dynamique de la totalité du holon.
- Les tendances intégratives sont celles de sa *partiellité*.
- On trouve une polarité analogue dans le jeu des forces de cohésion et de séparation qui s'exercent dans les systèmes inorganiques stables, depuis les atomes jusqu'aux galaxies.
- La manifestation la plus générale des tendances intégratives est le renversement de la seconde loi de la thermodynamique dans les systèmes ouverts (matière biologique) qui se nourrissent d'entropie négative, de même que la poussée de l'évolution vers le développement spontané d'états d'hétérogénéité et de complexité croissantes.

Hiérarchie, holarchie

- Les grains de conscience ou holons s'agrègent pour constituer des systèmes, un système de holons s'appelle ***hiérarchie***.
- Une hiérarchie est elle-même un holon et présente les caractéristiques de base du holon : conscience, mémoire, tout et partie, affirmation, participation. Dans le domaine de la vie n'existent ni *parties* ni *touts* au sens absolu. Il s'agit toujours d'une actualisation/potentialisation de l'un et de l'autre.
- Le concept de holon et de holarchie peut aussi bien s'appliquer à la structure qu'à la fonction.
- Plus généralement, le terme de holon peut s'appliquer à tout sous-ensemble biologique ou social stable manifestant un comportement régi par des règles et (ou) une constante de Gestalt structurelle.
- Ainsi, les organites et les organes homologues sont des holons évolutionnaires
- Les champs morphogénétiques sont des holons ontogénétiques
- Les « schèmes d'action fixes » de l'éthologiste et les éléments des techniques acquises sont des holons de comportement
- Les phonèmes, les morphèmes, les mots, les phrases sont des holons linguistiques
- Les individus, les familles, les tribus, les nations sont des holons sociaux.
- **Les hiérarchies** sont « dissécables » en embranchements, qui les constituent, et dont les holons représentent les nœuds.
- Les ramifications figurent les circuits de communication et de contrôle.

- Le nombre des niveaux que comporte une hiérarchie mesure sa « profondeur ».
- Le nombre des holons d'un niveau particulier exprime son « envergure ».

Règles et stratégies

- **Le canon** (ou ensemble de « lois » réglant la structure ou la fonction du holon) définit les mouvements possibles dans l'activité du holon.
- Les règles ou canons de la hiérarchie ou du système déterminent les propriétés invariables du système, sa configuration structurelle et (ou) son schème fonctionnel.
- Les holons *fonctionnels* obéissent à des règles fixes et manifestent des stratégies plus ou moins souples.
- La sélection stratégique de tel ou tel mouvement parmi les choix possibles est guidée par les contingences du milieu (le contexte).
- Le canon fixe les règles du jeu, la stratégie décide du déroulement de la partie.

Communication – Transmission – Spécialisation

- **Les échelons supérieurs d'une hiérarchie** ne sont pas, normalement, en communication directe avec les échelons inférieurs, et réciproquement ; les signaux sont transmis par des « voies de régulation » et à la montée comme à la descente ne franchissent qu'un échelon à la fois.
- À mesure qu'on s'élève dans la hiérarchie, les holons manifestent des types d'activité de plus en plus complexes, de plus en plus souples, de moins en moins prévisibles.
- À mesure qu'on descend on trouve des activités de plus en plus mécaniques, stéréotypées et prévisibles.

Organismes

- **Les holons biologiques** sont des systèmes ouverts autorégulateurs qui ont à la fois les propriétés autonomes des totalités et les propriétés de dépendance des parties.
- **Le système corporel** peut se décrire comme une hiérarchie de hiérarchies, agrégées sur plusieurs niveaux constitués de sous-ensembles semi-autonomes, se ramifiant en sous-ensembles d'ordre inférieur, et ainsi de suite.
- Les organismes vivent d'échanges avec leur environnement.
- On considère qu'un organisme ou une société est en équilibre lorsque les tendances assertives et intégratives de ses holons se font contrepoids.
- Le terme d'« équilibre », dans un système hiérarchique, ne se rapporte pas aux relations entre les parties situées au même niveau, mais à la relation de la partie et du tout (le tout étant représenté par l'agent qui, du niveau immédiatement supérieur, dirige la partie).
- Dans des conditions normales, les tensions provoquées dans les holons concernés par l'échange sont transitoires, et l'équilibre est restauré quand l'échange s'accomplit.
- Si le défi lancé au holon ou à la hiérarchie (donc à l'organisme) dépasse un seuil critique, l'équilibre peut être rompu, le holon hyperexcité peut tendre à s'émanciper et à s'affirmer au détriment de l'ensemble, dont il peut même monopoliser les fonctions – que le holon soit un organe, une structure cognitive (idée fixe), un individu ou un groupe social.
- Il peut en aller de même si les forces de coordination de l'ensemble sont trop affaiblies pour pouvoir encore contrôler les parties.

CE QUE NOUS ALLONS FAIRE MAINTENANT

Nous allons détailler le phénomène évolutif appliqué au système corporel. Nous le décrirons pour la phylogenèse et pour l'ontogenèse, nous tenterons de comprendre la juxtaposition des agrégats de matières et celle, concomitante, d'information. Le système corporel vivant comporte, en effet, une quantité d'informations potentiellement infinie, ce qui nous conduira, une fois de plus, vers l'hypercomplexité.

> *« La vie n'est pas une installation confortable dans des sillons tous tracés ; elle est un élan vital, inexorablement attiré vers de plus hautes formes d'existence. Admettons que ce soit de la métaphysique ou une comparaison poétique ; mais il en est ainsi après tout de toute image que nous cherchons à donner des forces conduisant l'univers. »* (Bertalanffy, 1973, 197)
>
> *« Si le corps vivant est dans un juste rapport avec le monde – et avec autrui, les choses de la nature – cela veut dire que tout est à la fois « ouvert et fermé », nettement délimité et en contact avec le monde, à la fois séparé et relié à lui. C'est comme si le corps aspirait le monde et, en expirant, se donnait à lui. »* (Durkheim, 1974, 74)

ÉVOLUTION 4

« L'évolution ne consiste pas à devenir de plus en plus saint ou de plus en plus intelligent ou de plus en plus heureux. L'évolution consiste à devenir de plus en plus conscient. »
(Satprem, 1995, 121)

UN ÂGE CERTAIN…

Notre univers est vieux d'au moins sept milliards d'années. La terre s'est formée il y a environs cinq milliards d'années. La vie y est apparue il y a deux à trois milliards d'années. Les reptiles sont vieux de six cents millions d'années, les mammifères de cent millions, les anthropoïdes de dix millions, les hominiens de quatre millions et l'homo sapiens, enfin, le plus jeune avatar de la création, de cinquante à cent mille ans.

Règne	Années
Univers	*7 milliards*
Terre	*5 milliards*
Vie	*2,5 milliards*
Reptiles	*600 millions*
Vertébrés	*300 millions*
Mammifères	*200 millions*
Anthropoïdes	*10 millions*
Hominiens	*4 millions*
Homo Sapiens	*50 000 à 100 000 ans*

Nous sommes des animaux de la classe des mammifères, de l'ordre des primates, de la famille des hominiens, du genre *homo*, de l'espèce *sapiens*. Notre corps, issu de combinaisons de carbone, d'hydrogène, d'oxygène et d'azote est une machine formée de quelque trente milliards de cellules, en renouvellement permanent. Cette machine est contrôlée et procréée par un système génétique, lequel s'est constitué au cours d'une évolution naturelle longue de deux à trois milliards d'années. Que de holons agrégés en hiérarchies. Une telle agrégation doit bien contenir quelques souvenirs…

Espace, temps, énergie, mémoire

Si nous appliquons ce que nous avons évoqué dans les chapitres précédents sur le développement de la conscience, le système corporel est un agrégat de consciences, donc de matières, notamment macro-physique, biologique et neuro-psychique. Mais ces différentes matières ne sont pas simplement juxtaposées en couches étrangères les unes aux autres. Elles s'associent, coexistent et s'entremêlent, mélangeant leurs êtres, leurs espaces, leurs temps, leurs énergies et leurs mémoires*, pour constituer des systèmes, matériels d'abords, puis vivants simples, se complexifiant de plus en plus, et évoluent en développant une matière psychique, leur permettant toujours plus d'autonomie, de conscience et de connaissance. Selon notre modèle, tout cela peut se voir comme manifestation de la conscience en évolution.

Matière physique
Matière biologique
Matière neuro-psychique

Si nous admettons l'idée que chaque « grain de conscience » mémorise ce qu'il vit au fur et à

mesure qu'il le vit, chacune de ces matières possède sa propre histoire, mémorisée. Ainsi, la matière macrophysique possède sans doute en elle toutes les informations héritées de l'histoire de la matière micro-physique, la matière biologique, celles héritées de la matière macrophysique et la matière neuro-psychique, celles héritées de la matière biologique. Ces informations ne semblent pas directement accessibles, mais on peut supposer qu'elles sont présentes dans tous les règnes, minéral, végétal et animal. Utilisant ce concept, Jean Charon, s'amuse à évoquer Ramsès II et son histoire :

> *« Ramsès II, comme tout un chacun, est né, a vécu et est mort. Pendant son vivant l'Esprit qu'il a manifesté, c'est-à-dire ce que nous avons nommé son « Je », était en entier contenu dans des milliards d'électrons entrant dans la composition de son corps. Ces électrons eux-mêmes, nous l'avons vu, avaient leur propre histoire, qui remontait bien avant la naissance du pharaon : dans chacun des électrons de Ramsès II, il y avait la mémoire de l'expérience vécue de ses parents, grands-parents… et ainsi de suite jusqu'à un passé remontant à l'origine de l'Univers lui-même. Dans ces électrons s'inscrivait donc une expérience vécue empruntant non seulement au monde humain, mais encore au monde animal, au monde végétal, au monde minéral.*
> *[…] Depuis ce temps, bien des millions d'électrons qui avaient contenu son Esprit se sont échappés de sa tombe, malgré les bandelettes, et malgré les murs épais de la pyramide. Car les électrons sont de si petits objets qu'il est bien difficile de les retenir. Ces électrons échappés sont allés flotter dans les vastes plaines du Nil et sont probablement, au cours de ces 3 000 années, allés participer à de nombreuses autres structures organisées, qu'elles soient minérales, végétales, animales… ou même humaines. »*
> *(Charon, 1977, 145-146)*

Mentals

Dans *Le mental des cellules*, Satprem évoque également cette juxtaposition et nous en donne une brève description :

> *« En fait, nous sommes enveloppés dans une quadruple trame superposée : la première, dont les mailles sont relativement lâches, celle du mental intellectuel ; la seconde, dont les mailles sont déjà plus serrées et collantes, celle du mental émotif ; puis la trame compacte du mental sensoriel, et enfin les mailles microscopiques du mental physique – là-dessous, il y a le corps, c'est-à-dire un inconnu dont la réalité nous échappe complètement parce que tout ce qui vient du « corps » soi-disant est dénaturé, faussé et fabriqué vraiment par les quatre trames successives. Qu'est-ce qu'il y a là-dessous ? Les biologistes peuvent parler d'enzymes et de molécules d'ADN, mais c'est comme s'ils parlaient de la nature de l'homme au fond d'un donjon à perpétuité – sortez-le du donjon et faites-le galoper au soleil, et nous verrons si les petites molécules se comportent pareillement, et si toutes leurs « lois » ne sont pas seulement la loi du donjon. »*
> (Satprem, 1981, 69-70)

Corps

Cette juxtaposition de matières fait également penser aux différents corps évoqués par les magnétiseurs et popularisés dans les années 80 par Janine Fontaine grâce à son livre *Médecin des trois corps*. Elle raconte comment, médecin anesthésiste évoluant dans un monde « hyper-rationnel », elle s'est intéressée à la médecine énergétique. Elle y décrit différents *corps* : physique, correspondant au développement du monde minéral, *éthérique* correspondant à la vie et à la conscience végétale qui anime les organismes, *astral* correspondant à la manifestation des énergies et de la conscience animales, et enfin, le *corps spirituel* correspondant à la vie et à la conscience des êtres, les *Je* ou *âmes* qui animent le corps humain vivant. Certains auteurs perçoivent ces corps sous forme lumineuse et les décrivent en leur donnant le nom d'auras :

> *« Les hommes ont élaboré beaucoup de systèmes pour définir le champ aurique. Tous divisent l'aura en couches, identifient celles-ci en fonction de leur emplacement, de leur couleur, de leur intensité lumineuse, de leur forme, de leur densité, de leur fluidité et de leur rôle. Chaque système s'articule autour du type individuel de recherche faite sur l'aura. »*
> *(Brennan, 1993, 85)*

D'autres auteurs associent les auras ou corps énergétiques aux chakras. Je n'ai guère étudié ni expérimenté dans cette voie, mais cette présentation des choses ramène au concept de conscience. Dire qu'il existe un *corps*, c'est dire qu'il existe une substance donc une matière, si subtile soit-elle, et donc qu'une conscience centre ce corps. Chacune de ces consciences peut être vue comme un système de holons, elle-même holon, correspondant à une des étapes majeures de l'évolution du système corporel à partir du règne minéral en passant par le règne végétal, puis animal, pour arriver enfin à l'homme que nous connaissons aujourd'hui.

DE LA MÉMOIRE

Toutes ces informations présentes au sein de nos systèmes corporels nous imposent de nous préoccuper de la mémoire, définie par le dictionnaire comme activité biologique et psychique permettant de retenir des expériences vécues antérieurement, comme aptitude à se souvenir. Avec Jean Charon, nous avons modélisé le phénomène en le reliant à la nature de la conscience, animée d'un dynamisme antagoniste *Je/Non-Je* qui, sans cesse, réactualise sa sensation d'exister grâce à des cycles d'échange successifs. Pour ressentir un présent différent d'un *avant*, la conscience doit mémoriser au moins une partie des éléments expérimentés dans l'avant afin de les comparer à ce qui est vécu dans le *présent*. C'est cette comparaison qui établit la différence entre passé et présent et lui permet de se sentir exister. C'est un mécanisme automatique : la conscience l'expérimente sans pour autant être consciente de ce qui se passe réellement.

Ainsi chaque système, et donc chaque système de systèmes, mémorise les cycles successifs qu'il expérimente. Ce phénomène est à l'origine d'une augmentation incessante de l'information (néguentropie), constituant semble-t-il, le moteur inhérent du mécanisme évolutif.

Potentialisation

Lupasco nous fait relier la mémoire à la potentialisation de l'information : *« Une actualisation quelconque repoussée à l'état potentiel constitue une sorte de souvenir. La potentialité ne se présente pas seulement comme cause finale, mais en même temps comme mémoire. »* (Lupasco, 1987, 274)
Ainsi, nous modéliserons qu'oublier, c'est, pour la conscience, potentialiser une information, et se rappeler, c'est l'actualiser. Cette modélisation permet de comprendre que la mémoire est inhérente à la conscience, qu'elle n'est pas confinée à des centres particuliers (même si certains centres nerveux ont une activité mnésique spécifique connue), mais qu'elle est un phénomène diffus, comme l'est la conscience au sein du système corporel.

> *« Une machine quelconque garde, dans ses potentialités, les mouvements, les opérations, les différentes formes d'énergie qu'elle a actualisés. On peut dire qu'elle est douée de mémoire ; mémoire plus ou moins riche selon le nombre et la complexité de ses potentialités. Un déclic peut alors entraîner toutes sortes de réactualisations en chaîne, mais si rien ne vient les déclencher, ces potentialités n'en demeurent pas moins, tels des souvenirs. [...] Il en est de même qu'on le veuille ou non d'une machine ou d'un système biologique. La mémoire d'un système vivant est l'ensemble des réactions, comportements, perceptions, processus énergétiques de toutes sortes, potentialisés. »*
> (Lupasco, 1987)

Insu

Nos systèmes corporels sont constitués d'agrégats de matières dont les éléments ont vécu une histoire fort longue, ce qui donne une juxtaposition d'une complexité incroyable. Que d'informations

présentes dans cette agrégation de consciences ! Certes, toutes ces mémoires ne sont pas directement accessibles à la conscience. Cependant, elles existent dans le système, les informations qu'elles contiennent présentes, à l'état potentiel.

Par ailleurs, bien que nous n'en soyons pas conscients, qui nous dit qu'elles ne sont pas actives, au sein du système corporel ? Dans le corps vivant, en effet, se produisent une multitude de processus dont nous ne sommes pas conscients ; ils s'effectuent à notre ***insu****. Mais ce n'est pas parce que nous n'en sommes pas conscients qu'elles n'existent pas et ne produisent pas d'effet. Sur ce point, Edgar Morin pointe un paradoxe intéressant : l'homo sapiens, specimen le plus évolué de la création, le plus conscient, s'il a une *connaissance* relativement poussée de ce qui se passe au sein de son système corporel n'en a n'a quasiment aucune *conscience*.

> *« Nous autres humains, devenus conscients de nos actes, de nos pensées, de notre existence et ipso facto de notre conscience, demeurons totalement inconscients de la machinerie fabuleuse de notre corps profond, de la vie par milliards de nos cellules. Notre intériorité subjective est comme péninsulaire et, paradoxalement, notre intériorité (psychique) méconnaît notre intériorité (physique). Alors que le cerveau des autres mammifères peut encore déchiffrer des appels organismiques internes et peut y trouver spontanément réponse (comme dans l'usage de plantes médicinales), notre 'âme' intérieure est devenue aveugle et sourde aux messages intérieurs du corps profond Nous sommes même très peu aptes à connaître et contrôler, non seulement nos rythmes cardiaques et nos échanges respiratoires, mais aussi nos sentiments, passions, idées. »*
> (Morin, 1980, 220)

PHYLOGENÈSE

La phylogenèse tente de nous dire l'histoire évolutive des espèces, des lignées et des groupes d'organismes, depuis l'apparition de la cellule, manifestation première de ce que nous appelons le vivant, jusqu'à l'homo sapiens, système hypercomplexe qui nous intéresse aujourd'hui.

Selon Koestler, phylogenèse et ontogenèse peuvent être vues comme *« des hiérarchies de développement dans lesquelles l'arbre se ramifie sur l'axe du temps, les différents niveaux représentant des étapes du développement »* (Koestler, 1968, 63). On peut imaginer que développement et évolution des espèces se sont produits pour répondre aux problèmes de survie rencontrés par les systèmes vivants, chaque « solution » mise en place engendrant par elle-même l'apparition de problèmes inédits qu'il a fallu résoudre en trouvant d'autres solutions, générant elles-mêmes de nouveaux problèmes, etc. Le mécanisme évolutif crée ainsi une sorte de spirale infernale obligeant les systèmes à progresser vers une complexité sans cesse croissante.

Malentendu

Phylogenèse et évolution sont pour nous indissociables. Toute entité vivante survit, se développe et se perpétue au sein d'un environnement constitué de réalités matérielles et d'autres entités en compétition.

Sur les traces de Darwin et Spencer, le concept de sélection naturelle met en avant l'idée « d'adaptation » et semble suggérer que survit l'organisme le mieux adapté aux réalités imposées par l'environnement. Il semblerait plus logique de dire que la réalité, *en limitant ce qui est possible*, anéantit inexorablement ce qui n'est pas apte à vivre. *« Dans la phylogenèse, ainsi que dans l'histoire des idées, la 'sélection naturelle' ne sélectionne pas au sens positif le plus apte, le plus robuste ou le plus vrai, mais, au contraire, elle fonctionne négativement, au sens où elle laisse simplement mourir tout ce qui, en quelque sorte, ne réussit pas le test. »* (Von Glaserfeld, in Watzlawick, 1998, 23-24)

Meurtre organisé…

Par ailleurs, en défendant l'idée que ce sont les plus forts, les plus doués, les plus intelligents qui triomphent et survivent, nous privilégions dans nos esprits l'aspect meurtrier de la vie et du vivant. Il est vrai que la vie nous montre le spectacle du conflit et de la lutte comme banale généralité.

Ou collaboration ?

Pourtant, la brutalité et le cynisme apparent d'un tel mécanisme, masque un phénomène bien plus profond et essentiel. Il ne s'agit pas de meurtre, mais de collaboration, mieux, de symbiose* conduisant à la création de hiérarchies dynamiques, orientées vers le progrès, œuvre de la transcendante, propriété inhérente à toute conscience :

> *« Ce qui apparaît comme lutte et antagonisme n'est donc encore qu'une vision naïvement, et même bassement, subjective d'admirables opérations évolutives. Loin de pouvoir se réduire à des réactions purement physico-chimiques, les caractéristiques de la matière vivante attestent la finalité des processus biologiques : pour fabriquer la synthèse des substances plastiques et fonctionnelles à ce point complexes des êtres vivants, pour qu'ils puissent se conserver et s'accroître, se reproduire, se raffiner, progresser, s'élever à des paliers de plus en plus perfectionnés et de plus en plus conscients, une sorte de chimie hiérarchique s'institue, sous les directives d'une science immanente à la Vie. Si bien qu'au lieu de voir une lutte et un antagonisme aveugles entre les êtres vivants et en eux-mêmes, comme il apparaîtrait à l'observateur borné et morose à la fois, c'est à une collaboration profonde et à une merveilleuse harmonie, qui dépassent la destinée transitoire de l'individu, que nous convie le spectacle de la Vie. »* (Lupasco, 1987, 72-73)

Quel déterminisme ?

N'en déplaise à Still et bien que recourant à la conscience, il ne semble plus possible aujourd'hui de continuer à perpétuer un modèle fondé sur des plans et spécifications préétablis par un créateur omniscient.

> *« Notre raison nous amène à conclure que les devoirs de la nature sont un labeur perpétuel, guidé par les habiles plans de Dieu, au long des vastes cycles de l'éternité, avec le pouvoir de transposer et de transformer toutes les substances, les unissant en proportions et les dotant de qualités et de conditions telles qu'elles accomplissent un parfait travail. »* (Still, 1998, 188)

Étant donné les conditions de notre planète, la chimie et la température de son atmosphère, les matériaux et l'énergie disponibles, la vie, dès l'apparition du premier système vivant, ne pouvait progresser que dans certaines directions et de certaines manières.

Fonctions et systèmes

Respiration, nutrition, élimination et reproduction constituent les fonctions de base permettant à un système vivant d'exister, de survivre et de se perpétuer. Chacune d'elle a conduit à la création de systèmes chargés de les assumer, puis à leur évolution au fur et à mesure que les organismes se sont développés et complexifiés.

L'organisme d'aujourd'hui, nous présente l'aboutissement de cette complexification croissante et progressive (même s'il traite du problème de l'oxygénation des tissus, l'appareil respiratoire du mammifère n'est pas le même que celui du poisson…). Mais ces systèmes ne sont pas indépendants les uns des autres, loin s'en faut. L'abord hiérarchique ne voit pas l'organisme vivant comme un agrégat de parties élémentaires dont les activités seraient réductibles à des *"atomes de comportement"* rudimentaires donnant une série de réponses conditionnées, mais comme une hiérarchie dont les niveaux se superposent en sous-ensembles imbriqués, communicants et relativement autonomes :

> *« Dans ses aspects corporels l'organisme est une totalité consistant en "sous-totalités" comme le système circulatoire, le système digestif, etc., qui à leur tour se ramifient en sous-totalités d'ordre inférieur, comme les organes et les tissus, et ainsi de suite jusqu'aux cellules et aux organites à l'intérieur des cellules. En d'autres termes la structure et le comportement d'un organisme ne peuvent pas s'expliquer par des processus physico-chimiques élémentaires, ni s'y "réduire" ; c'est une hiérarchie stratifiée, à plusieurs niveaux, de sous-ensembles, que l'on peut représenter graphiquement par une pyramide ou un arbre renversé dont les sous-ensembles forment les nœuds,*

les lignes de ramification symbolisant les canaux de communication et de commande. » (Koestler, 1979, 39)

Autonomes et intégrés

Généralisant le concept hiérarchique, chaque système corporel peut être envisagé comme un holon se manifestant par une structure intégrée et stable, équipée de dispositifs autorégulateurs, et jouissant d'une relative et parfois considérable autonomie. Ainsi, dans les systèmes vivants complexes, muscles, nerfs, organes ont tous leurs modes et leurs rythmes intrinsèques d'activité se manifestant souvent spontanément, sans stimulation externe ; en tant que parties ils sont subordonnés à des centres placés plus haut dans la hiérarchie, tout en fonctionnant comme des *tout* quasi autonomes.

Coordonnés

Chacune de ces entités ou holon vit un subtil équilibre entre affirmation de soi (j'existe et je dois maintenir une séparation pour continuer d'exister) et participation (je ne peux survivre qu'en m'oubliant et en participant à un jeu plus vaste qui m'englobe et me permet de continuer d'exister), entre assertion et intégration (entre *Tout/partie*, *Je/Non-Je* ou *Je/autrui*). Cet équilibre est toujours remis en cause et oblige à des ajustements dynamiques constants dans les actualisations/potentialisations de *Je/Non-Je* ou *Je/Autrui*.

Or, dans certaines conditions de fonctionnement extrême, une structure vivante ou un organe surexcité peut échapper aux contrôles qui le régissent et s'affirmer au détriment de l'ensemble, voire monopoliser les fonctions de l'ensemble. La même chose se produit si les forces de coordination de l'ensemble se trouvent trop affaiblies – par sénescence, à la suite d'une lésion centrale ou d'un choc important – pour pouvoir contrôler les diverses parties. Dans les cas extrêmes cela peut aboutir à des modifications pathologiques irréversibles, telles la tumeur maligne et sa prolifération aberrante de tissus échappant au contrôle du système qui l'abrite.

« À un niveau moins extrême, presque tout organe, ou toute fonction, peut se débrider temporairement et partiellement. Dans la douleur la partie lésée tend à monopoliser l'attention de l'organisme entier ; à la suite de certaines tensions, surtout émotives, il arrive que les sucs digestifs attaquent les parois de l'estomac ; dans les états de fureur ou de panique l'appareil adrénalo-sympathique prend le relais des centres supérieurs qui coordonnent normalement le comportement, et quand le sexe est en cause il semble que les gonades remplacent le cerveau. (Koestler, 1968, 217-128)

LE SYSTÈME NERVEUX

Les organismes vivants se complexifiant de plus en plus, leurs relations font de même. Le système nerveux, se développe pour gérer la relation de chacun des sous-systèmes avec le système global, et du système global avec son environnement. Nous avons modélisé qu'il correspond à une étape majeure dans l'évolution des matières fondamentales : les systèmes de conscience, après avoir développé la matière macro-physique, puis la matière biologique, développent la matière neuro-psychique qui, en se sophistiquant, offre à la conscience une interface lui permettant de s'épanouir au sein des systèmes de matière qu'elle centre, et de prendre conscience de sa conscience. La matière neuro-psychique connaît elle-même, au cours du temps, une évolution du simple vers le complexe.

Organisation générale du système

Du point de vue anatomique, on distingue habituellement chez l'humain le système nerveux central (cerveau et moelle épinière) et le système nerveux périphérique, comprenant les différents nerfs partant du système nerveux central pour innerver le reste de l'organisme.

Le système nerveux central traite et coordonne les informations qui arrivent des nerfs sensitifs (ou afférents) du système nerveux périphérique, et celles qui sont envoyées aux organes via les nerfs effecteurs (ou efférents), dont font partie les neurones moteurs. Il intervient également dans

des fonctions cérébrales complexes comme la mémoire, l'intelligence, l'apprentissage, ou les émotions.

Sur la base du fonctionnement, on distingue également un système nerveux somatique et un système nerveux autonome, ou végétatif. Le premier contrôle les commandes motrices volontaires et le second réunit les commandes motrices automatiques des fonctions vitales (respiration, digestion, battements du cœur, etc.).

La théorie des trois cerveaux

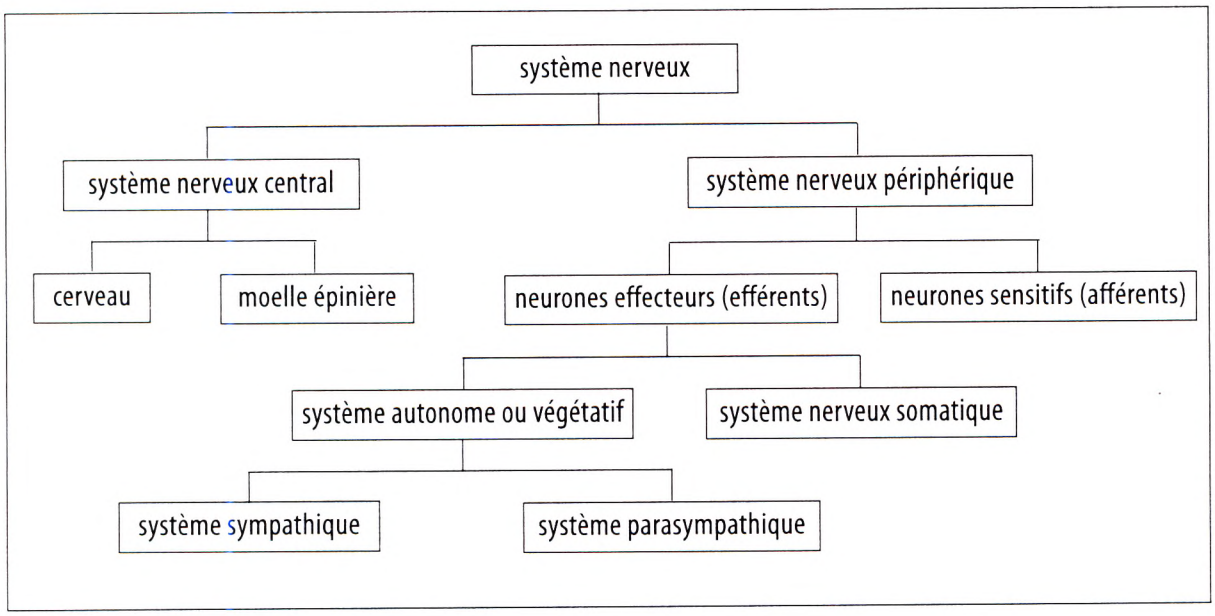
Proposée dans les années 50 par le physiologiste américain Paul McLean[1], cette théorie suggère l'idée d'un cerveau « triunique », dont chacune des trois parties correspondrait à une étape majeure dans le développement évolutif du système corporel. Il détermine l'existence de trois entités cérébrales distinctes qu'il appelle cerveaux reptiliens, limbique et cortical.

1. Paul D. MacLean (1913-), médecin et physiologiste américain, directeur du « Laboratory of the Brain and Behavior » à l'Institut américain de la Santé Mentale, connu pour ses recherches sur le système nerveux et le comportement et rendu célèbre par la publication d'un article « Psychosomatic Disease and the visceral brain » paru dans la revue *Psychomatic Médecine* (1949-11, pp. 338-353). Il a développé sa théorie dans un livre : « *A triune concept of the brain and behavior* » (The Hincks Memorial Lectures – Toronto, 1973).

Reptilien

Hérité des reptiles chez qui il est déjà complet, le niveau reptilien est un système commun à tous les mammifères. Il est également appelé cerveau primaire ou archaïque. Anatomiquement, il correspond à la moelle épinière et au bulbe rachidien. Déjà très complexe, il gère les activités essentielles, mais stéréotypées de survie de l'organisme, notamment les activités de coordination de niveau primaire et les activités de retrait, d'attaque et de fuite. À ce niveau de fonctionnement, les actes sont réflexes et stéréotypés : canons ou règles fixes dominent. La mémoire est figée comme la mémoire de masse au sein d'un ordinateur, ce qui laisse peu de place à la stratégie. Le développement d'une stratégie fait, en effet, appel à la capacité de mémoriser et de se rappeler, ainsi qu'à celle de se projeter dans l'avenir, capacités inexistantes à ce niveau de développement du système. Le niveau reptilien gère la survie de l'organisme en tant que tel, sans quasiment tenir compte de son appartenance à un groupe.

> *« Mécanisme nerveux hiérarchiquement organisé, qui correspond à des influx déterminés aussi bien internes qu'externes, il a pour mission d'avertir, de déclencher et de diriger, et provoque des mouvements, ayant pour but de maintenir la vie et l'espèce. Il agit selon des schémas rigides et stéréotypés ;*



ainsi une même stimulation produira toujours le même effet. Conservée depuis des générations, la fuite inscrite héréditairement dans chaque individu, est nécessaire, imparable, stéréotypée. C'est un mécanisme inévitable. Comme le dit Maurice Auroux, "les mécanismes en rapport avec la conservation de l'espèce, des individus ne peuvent pas, une fois stimulés, ne pas se produire".
[...] Ces comportements sont incapables d'adaptation, insensibles à l'expérience, car la mémoire dont est capable ce système nerveux simplifié qui en permet l'expression est une mémoire à court terme *ne dépassant pas quelques heures. Ces comportements répondent à ce que l'on peut appeler les besoins fondamentaux. Le cerveau reptilien serait ainsi la source des comportements primitifs.*
[...] Nous sommes tous, pour une part de nous-mêmes, des lézards, attentifs à notre territoire, prêts à nous cacher dans le creux du mur en cas d'attaque mais, aussi, heureux de nous chauffer au soleil... »
(Chalvin, 1991, 25-26)

Limbique

Le niveau limbique a constitué chez les premiers mammifères un cerveau antérieur, nommé par MacLean « cerveau viscéral ». Chez les anciens mammifères, il constitue le seul cortex primitif. Il est toujours présent chez l'humain, situé à la base du cerveau, en bordure du cortex et du tronc cérébral, d'où son nom de limbique[2].
Le système limbique désigne tous les centres qui ne sont pas dans le cortex, même s'ils n'appartiennent pas tous au système limbique proprement dit (hippocampe, amygdale, septum, etc.). Superposé au cerveau reptilien, le cerveau limbique correspond à une évolution beaucoup plus tardive :

« Partie du vieux cerveau des mammifères, il dessine un anneau entourant le seuil de l'hémisphère cortical... Chez l'être humain, il est un des éléments essentiels de mise en rapport du néocortex avec les autres formations cérébrales plus anciennes ; son fonctionnement domine l'affectivité et les processus de mémoire ».
(Laborit, 1974, 349)

Comme le niveau reptilien, il ne permet pas l'expression verbale (mais son activité peut exciter le cortex qui, lui, peut utiliser le verbal). Il intervient dans la survie de l'organisme en relation avec son appartenance à un groupe ou un environnement social : empathie, statut, intégration à un groupe, pulsions d'attaque ou de défense, sentiment de sécurité ou d'insécurité... Il connaît et tente de gérer les actions du système corporel en fonction les sensations de plaisir et de déplaisir. Il est également en relation avec l'émotion et l'affectivité. Les émotions déclenchées par des stimuli agissant au niveau limbique ne sont pas sous le contrôle du cortex. Cela signifie que peurs, frayeurs et autres émotions primordiales, parfois très fortes ne sont pas gérées par le niveau cortical qui peut empêcher leur expression, mais n'intervient pas dans leur régulation. Le cerveau limbique dispose d'une autonomie certaine par rapport au cortex, constatation qui laisse perplexe plus d'un observateur...

« La communication émotion/raison est à sens unique, une émotion intense provoque une réaction du système limbique et bloque toute réactivité des zones corticales. Le cerveau limbique a donc un rôle sélectif et détectif. *C'est un filtre qui assure une sélection selon le plaisir, l'intérêt, la motivation, la réussite, etc.*
[...] Les informations estimées intéressantes par le système limbique arrivent plus facilement au cortex : le limbique stimule les zones concernées. À l'inverse, il bloque ou anesthésie les informations déplaisantes qui n'atteignent pas le cortex (le rôle de l'hippocampe est sans doute décisif à ce sujet).
[...] Sa communication est unidirectionnelle. Elle va du limbique au cortex. Une émotion intense peut bloquer le système supérieur. »
(Chalvin, 1991, 28-29)

Le cerveau limbique semble également jouer un rôle essentiel dans l'établissement de la *mémoire à*

2. Limbe, du latin *limbus*, « bord ».

long terme qui permet l'anticipation du plaisir : il a déjà été expérimenté antérieurement et intégré. À ce niveau, règles et canons sont encore très stricts, mais le développement de stratégies orientées vers des objectifs basiques (essentiellement, recherche d'expériences agréables et éloignement d'expériences désagréables) devient possible.
Par ailleurs, en permettant la création d'automatismes, la mémoire peut être à l'origine de besoins nouveaux, qui ne sont plus seulement instinctifs, mais également d'ordre socio-culturel. Ainsi, bien que plus particulièrement associé aux processus émotionnels et aux pulsions (sexualité, agressivité, défense, etc.), le système limbique permet également des fonctions cognitives élémentaires.

Système autonome

Le système autonome se répartit dans les niveaux reptilien et limbique, et participe d'une manière évidente à la préservation et la survie immédiate de l'individu. Il se divise en deux systèmes :

- **le sympathique** (le système de la veille) adrénergique qui, de façon générale, est activé dans l'action. Il est particulièrement actif dans les phases critiques, lorsque le système corporel doit réagir rapidement face aux situations inhabituelles, en particulier, le danger. Les réponses sont stéréotypées : attaque ou fuite. Dans ces situations, on note un accroissement de la vigilance, un renforcement des activités cardiaque et respiratoire, l'inhibition de l'activité digestive, etc. ;
- **le parasympathique**, cholinergique, activé, au contraire, dans les moments de repos (détente et sommeil), ce qui l'a fait associer à la réparation et à la maintenance. On note alors une baisse de la vigilance, une diminution des activités respiratoire et cardiaque, une augmentation de l'activité digestive, etc.

Il est tentant d'établir entre les deux systèmes un antagonisme inhérent : puisqu'il existe une corrélation entre les émotions agresso-défensives et la division sympathique du système nerveux autonome, pourquoi ne pas imaginer une corrélation symétrique avec la division parasympathique du système autonome ? Les preuves à l'appui de cette hypothèse ne sont pas concluantes, notamment parce que si les deux divisions du système nerveux autonome sont contrôlées par le cerveau limbique (hypothalamus et structures adjacentes), leurs centres de contrôle sont situés à des niveaux différents du système.

Néocortex

Le niveau cortical apparaît plus tardivement dans l'évolution et vient recouvrir le niveau limbique. Il constitue le sommet de l'évolution du règne animal. L'ensemble des physiologistes qui se sont intéressés au développement du système nerveux central semble d'accord pour remarquer l'étendue du néo-cortex et des structures qui s'y rattachent et pour s'étonner du peu de coordination semblant exister entre les deux.
Anatomiquement situé à la périphérie du système limbique, qu'il recouvre, le système cortical accompagne le développement des fonctions les plus évoluées du système corporel humain. L'augmentation des connexions neuronales du cortex s'associe à une augmentation des possibilités de réception et de gestion des informations. Le nouveau cerveau présente une plasticité et une souplesse de fonctionnement inconnues aux niveaux plus archaïques, permettant à l'organisme de répondre avec un bien meilleur discernement aux conditions qu'il rencontre : il est non seulement capable d'une meilleure adaptation à l'environnement, mais également de modifier l'environnement à son profit. Il permet aussi à la conscience de s'exprimer dans des activités dépassant de très loin le simple cadre de la survie de l'individu ou de l'espèce : ainsi des activités artistiques, scientifiques, philosophiques, etc.
Le niveau cortical est associé aux capacités de discernement (intelligence), de mémoire, d'inventivité, de cognition, de haut niveau de communication, grâce notamment aux langages, qui permettent d'accéder aux concepts, de prendre de la distance par rapport à l'objet, de manipuler l'abstraction par les systèmes associatifs, donnant ainsi à l'homme des possibilités infinies de création.
Il offre enfin la possibilité à la conscience de se reconnaître en tant que conscience et en tant que connaissant.

> *« Selon les théories des biologistes Mac Lean, Brown, Auroux, Laborit, les êtres vivants avaient, à l'origine, essentiellement un premier cerveau reptilien dont l'homme conserve*

encore bien des instincts de base (en particulier celui de la conservation), puis s'est greffé dessus le cerveau limbique, siège des émotions, cerveau, déjà plus évolué, des premiers mammifères : le rat n'a guère qu'un cerveau reptilien et limbique, à peine un cortex, le chat également, bien qu'un début de cortex se manifeste.
Le niveau suivant de l'évolution a été atteint chez les mammifères supérieurs (le chien, le cheval) par un cortex qui commence de se développer vers l'arrière, enveloppant tout le système limbique d'une couche épaisse de neurones aux ramifications complexes.
*Selon le biologiste californien Harry Jerison :"*c'est le stade de la reconnaissance de l'objet comme réalité externe dans un espace donné*"*[3]*. Le niveau suivant n'existe que chez les humains, "c'est la conscience symbolique, le langage, base de la pensée abstraite", c'est-à-dire la capacité de remplacer certaines choses par d'autres.*
Maurice Auroux résume bien la thèse des biologistes sur l'évolution du cerveau : "Le cortex apparaît à l'état d'ébauche chez certains reptiles, se développe chez les mammifères et plus on monte dans l'échelle animale, plus cette bande va s'étendre et refouler de part et d'autre les deux cerveaux primaires"». (Chalvin, 1991, 29-30)

Intégration difficile

Il semble que systèmes limbique et cortical souffrent de graves difficultés d'intégration : « *Si les faits ne nous enseignaient le contraire, l'on s'attendrait à une évolution transformant peu à peu le cerveau primitif en un instrument plus raffiné – comme elle a transformé la patte en main et les branchies en poumons. Au lieu de quoi, l'évolution a superposé à une structure ancienne une structure supérieure, dont les fonctions se chevauchent en partie avec celles de la première, et qui n'a pas reçu de pouvoir hiérarchique défini sur l'ancienne – ce qui ouvre la porte à la confusion et aux conflits.* » (Koestler, 1968, 263)

« L'homme se trouve dans la situation embarrassante d'avoir reçu essentiellement de la nature trois cerveaux qui, malgré de grandes différences de structure, doivent communiquer et fonctionner ensemble.
Le plus ancien de ces cerveaux est fondamentalement reptilien. Le second est hérité des mammifères inférieurs, le troisième, s'étant développé récemment chez les mammifères et atteignant son point culminant chez les primates, a rendu l'homme singulièrement homme.
Pour parler allégoriquement de ces trois cerveaux dans le cerveau on peut imaginer que le psychiatre qui fait étendre son malade lui demande de partager le divan avec un cheval et un crocodile. Le crocodile est tout prêt à verser des larmes, le cheval veut bien hennir, mais lorsqu'on les encourage à exprimer verbalement leurs ennuis il devient vite évident qu'aucun enseignement du langage ne peut les aider. Comment s'étonner que le malade qui est personnellement responsable de ces animaux et qui doit leur servir de porte-parole se voie accuser de résistance et de mutisme obstiné ?
Le cerveau reptilien est plein de souvenirs ancestraux, et il fait fidèlement ce que disent les ancêtres, mais ce n'est pas un très bon cerveau pour affronter des situations nouvelles. On dirait qu'il fait une fixation neurotique sur un surmoi ancestral.
Dans l'évolution l'être commence à s'émanciper du surmoi ancestral lorsque apparaît le cerveau des mammifères inférieurs que la nature construit par-dessus le cerveau reptilien… Les recherches des vingt dernières années ont montré que le cerveau mammifère inférieur joue un rôle fondamental dans le comportement émotif…
Il est beaucoup plus capable que le cerveau reptilien d'apprendre de nouvelles manières d'aborder et de résoudre les problèmes sur la base de l'expérience immédiate.
Mais pas plus que le cerveau reptilien il n'a la possibilité d'exprimer ses sentiments par la parole » (MacLean, 1962, 289, in *Koestler*, 1968, 259-260)

3. *Evolution of the brain*, HJ Jerison. Prentice Hall. 1977.

Une excroissance tumorale ?

Ainsi, chez l'animal comme chez l'humain, l'apparition du cortex, au lieu de modifier le fonctionnement du système limbique qui lui est antérieur dans l'évolution, semble le laisser fonctionner également à lui-même. On ne peut donc que constater une intégration problématique entre système cortical et système limbique. Mais une autre constatation est troublante : la rapidité extraordinaire de la croissance du cerveau humain dans l'évolution : rien de pareil ne s'est jamais produit dans l'histoire des espèces. « *Le cerveau des hominidés n'a pas commencé à grossir de façon significative avant le début du Pléistocène, alors qu'à partir du milieu du Pléistocène (environ 500 000 ans) son expansion s'est faite à une vitesse absolument remarquable – dépassant de loin le rythme des changements évolutionnaires qui s'étaient produits jusqu'alors dans les caractéristiques anatomiques des animaux inférieurs… La rapidité de l'expansion du cerveau au cours du Pléistocène est un exemple de ce qu'on a appelé l'évolution explosive.* » (Koestler, 1968, 255)

La cause que paraissent indiquer les recherches contemporaines n'est pas l'accroissement quantitatif du cerveau, mais l'*insuffisance de la coordination* entre l'archicortex et le néocortex – entre les zones de notre cerveau phylogénétiquement anciennes et les zones, spécifiquement humaines, superposées aux premières trop rapidement. Ce manque de coordination entraîne, selon la phrase de P. MacLean, « *une dichotomie dans le fonctionnement des cortex ancien et nouveau qui pourrait rendre compte des différences entre comportement émotif et comportement intellectuel* ». (Koestler, 1968, 255-256) Alors que nos fonctions intellectuelles s'accomplissent grâce à la partie la plus récente et la plus développée du cerveau, notre comportement affectif continue d'être dominé par un système relativement grossier et primitif. Cette situation aide à comprendre la différence entre ce que l'on « sent » et ce que l'on « sait ». Elle permettrait d'expliquer, au moins en partie, deux paradoxes spécifiques à l'humain.

Le premier, déjà évoqué, est la constatation que l'homo sapiens, specimen le plus évolué de la création, le plus conscient, s'il a une connaissance relativement poussée de ce qui se passe au sein de son système corporel n'en a n'a quasiment aucune conscience : « *Nous autres humains, devenus conscients de nos actes, de nos pensées, de notre existence et ipso facto de notre conscience, demeurons totalement inconscients de la machinerie fabuleuse de notre corps profond, de la vie par milliards de nos cellules* » (Morin, 1980, 220). Cette constatation semble valider le fait que l'intégration entre système cortical et cerveaux inférieurs est peu poussée, et la communication entre les deux problématique.

Le second est la constatation d'une incohérence entre l'évolution de l'espèce humaine et la manière dont elle se comporte :

> « *L'histoire de la civilisation est une chronique de l'enrichissement lent mais magnifique de la vie humaine, coupée d'épisodes de destruction absurde de ce qui se trouve accumulé de richesses et de valeurs spirituelles. Ces retours périodiques à la bestialité semblent augmenter de virulence et de violence désastreuse, au point que nous sommes menacés aujourd'hui de perdre tout ce que nous avons acquis en luttant pour une vie meilleure.* »
> (Koestler, 1968, 255)

Deux hémisphères

La théorie des trois cerveaux modélise une hiérarchisation « verticale », témoignant des grands stades évolutifs de nos systèmes corporels. Mais il semble exister une spécialisation « horizontale », chacun des deux hémisphères assumant des activités différentes, bien que complémentaires.

Dans les années 1860, le chirurgien Paul Broca[4] découvre la relation entre une lésion de la région gauche du cortex (aujourd'hui appelée aire de Broca) et l'apparition d'une aphasie. Il découvre

4. Paul Broca (1824-1880), chirurgien et anthropologue français connu en particulier pour sa découverte du centre du langage dans le cerveau humain. Fondateur de la Société d'anthropologie (1859) et de la *Revue d'anthropologie* (1872), il participe également à la création de l'école d'anthropologie. Passionné de craniologie, discipline fondée sur l'étude des différences entre les crânes humains, il mesure un grand nombre de crânes pour en étudier forme et volume. Il tente également de déterminer la fonction de différentes régions du cerveau. C'est ainsi qu'il localise le centre de la parole dans la région qui sera appelée circonvolution de Broca. Ses travaux sont à l'origine de la chirurgie moderne du cerveau

surtout qu'une lésion similaire existant du côté opposé ne provoque pas les mêmes troubles. Dans les années 1880, le neuro-anatomiste polonais Carl Wernicke[5] découvre un autre type d'aphasie consécutive à une lésion de l'aire temporale gauche (aujourd'hui appelée aire de Wernicke). Ces deux hommes sont ainsi pionniers dans l'établissement des spécialisations cérébrales concernant le langage et l'écriture. N'est-ce pas aussi à la suite de leurs travaux que l'hémisphère gauche a été considéré comme le siège principal de l'activité cognitive, devenant le « cerveau noble », le côté droit apparaissant comme secondaire ?

Dans les années 1950, le neurophysiologiste américain Roger Sperry[6] réalise une série d'expériences chez le chimpanzé consistant à sectionner les fibres du corps calleux, ce qui a pour effet de rendre chaque hémisphère indépendant. Il peut ainsi préciser les fonctions spécifiques de chacun d'eux et développer la théorie des spécialisations hémisphériques. Les travaux de recherche sur ces questions ont permis de déterminer que certains types d'activité se manifestent par l'activation privilégiée d'un hémisphère ou de l'autre. Les différences sont synthétisées dans le tableau suivant.

Cette séparation évoque une fois de plus une dichotomie, chaque hémisphère se spécialisant dans un type d'activité particulier. Nous rejoignons donc notre modèle d'antagonisme inhérent. Mais, bien évidemment, les deux hémisphères fonction-

Comparaison des caractéristiques modales des hémisphères droit et gauche

Droit	Gauche
Non verbal : Conscience des choses, mais connexion minimale avec les mots.	**Verbal** : Utilise les mots pour nommer, décrire, définir.
Synthétique : Place les choses ensemble pour former des touts.	**Analytique** : Découvre les choses étape par étape, élément par élément.
Concret : Rattaché aux choses comme elles sont au moment présent.	**Symbolique** : Utilise un symbole pour remplacer une chose.
Analogique : Voit les liens entre les choses, comprend les métaphores.	**Abstrait** : Extrait une information et s'en sert pour représenter le tout.
Atemporel : Pas de sens du temps.	**Temporel** : Garde la trace du temps, organise les choses séquentiellement et les exécute dans l'ordre.
Non rationnel : N'a pas besoin de faits et de raisonnements ; propension à ne pas juger.	**Rationnel** : Tire des conclusions fondées sur des faits et un raisonnement.
Spatial : Voit les relations entre les choses et comment les parties forment un tout.	**Numérique ou digital** : Utilise les nombres et leur mode d'emploi.
Intuitif : Procède par bonds, à partir d'impressions, de sentiments, d'images visuelles, d'éléments d'information.	**Logique** : Tire des conclusions fondées sur une organisation logique.
Global : Perçoit des ensembles, associations des parties, conclusions divergentes.	**Linéaire** : Pense en termes d'idées reliées, pensée convergente.

5. Carl Wernicke (1848-1905), neuropsychiatre et neuroanatomiste polonais qui a décrit les symptômes de l'aphasie dite « de Wernicke » et localisé la région du cerveau impliquée (l'aire cérébrale appelée aire de Wernicke). Les résultats de ces travaux sont consignés dans les *Symptômes complexes de l'aphasie* (1874). Wernicke a également décrit une encéphalopathie caractérisée par des perturbations de la conscience et par la paralysie des muscles de l'œil, associée à une carence en vitamine B1 (encéphalopathie de Gayet-Wernicke).

6. Roger Wolcott Sperry (1913-1994), neurophysiologiste américain qui dans les années 1960 a étudié les relations entre hémisphères cérébraux. Ses travaux ont servi de base à la compréhension des spécialisations cérébrales initiées par Broca et Wernicke au XIXe siècle.
Ses recherches lui ont valu l'attribution du prix Nobel de médecine en 1981.

nent de manière coordonnée, permettant, selon les circonstances et les choix de l'être, l'actualisation d'un type d'activité, et la potentialisation de son contraire. Les recherches dans ce domaine montrent toutefois que chacun de nous a tendance à fonctionner en privilégiant un versant de la dichotomie. C'est donc dans leur coordination de plus en plus consciente que se trouve la stratégie de fonctionnement optimum.

Siège de la conscience ?

Les moyens de recherche actuels permettent de mettre en évidence de manière certaine les zones du système nerveux qui sont activées en fonction de l'activité déployée. Les corrélations sont aujourd'hui fiables. Elles conduisent à supposer que c'est le cerveau lui-même qui est à l'origine de l'activité mise en évidence et que donc, il est le siège de la conscience.

Il s'agit d'une conclusion sans doute bien abusive : certes, selon notre modèle, le système nerveux, comme toute matière, est doté de conscience, mais ce n'est pas parce qu'une région particulière du cerveau est activée lors de la réalisation d'une activité spécifique que cette zone est la source ou la cause unique et principale de l'activité. Pas plus que la main qui tient l'outil n'est la cause première de l'acte qu'elle réalise, le cerveau n'est la cause première de l'acte qu'il permet. Tous deux sont des intermédiaires, indispensables, certes, mais intermédiaires tout de même.

> *« De toutes les parties du corps, le cortex est la plus intimement liée à la conscience et à la conscience de soi ; mais il serait faux de le désigner, comme on le fait quelquefois, comme le siège de la conscience. Judson Herrick, mécaniste avisé, écrit à ce sujet :* "La recherche d'un siège de la conscience en général ou de toute espèce particulière d'expérience consciente est un faux problème, car l'acte conscient a des propriétés qui ne sont pas définissables dans les termes d'unités spatiales et temporelles qui s'emploient pour mesurer les objets et les événements de notre monde objectif. Ce que nous cherchons et trouvons au moyen de l'étude objective c'est l'appareil qui engendre de la conscience. Ce mécanisme a une place dans l'espace et le temps, mais la conscience comme telle n'est localisée nulle part dans le mécanisme." » (Koestler, 1968, 264)

Système nerveux en général, et cortex en particulier peuvent certainement être considérés comme « appareils de conscience ». Cela ne signifie pas qu'ils sont le siège de la conscience corporelle. Chaque niveau du tronc cérébral est appareil de conscience, et permet son expression en fonction des possibilités et limites de sa constitution et de son organisation, ce qui n'est pas sans poser quelques problèmes, notamment pour l'émotion, effet typiquement limbique, qui ne peut recourir au langage (activité typiquement corticale) pour s'exprimer. Il y a donc dichotomie entre ce que Je ressens et ce que Je peux exprimer, source de nombreuses difficultés existentielles que nous évoquerons ultérieurement.

> *« Prenons un spécialiste du cerveau – disons, un physiologiste. Ce physiologiste peut connaître absolument tout ce qui concerne mon cerveau – il peut me brancher à un électroencéphalographe, utiliser des* PET *scans ou des marqueurs radioactifs, dresser une carte physiologique de mon cerveau, évaluer les niveaux des neurotransmetteurs – il peut savoir ce que fait chaque atome de mon cerveau mais, en dépit de tout cela, il ne connaît pas une seule de mes pensées. C'est vraiment extraordinaire.*
> *Et s'il veut connaître ce qui se passe dans mon mental, il n'y a qu'une seule manière pour lui de l'apprendre : il doit me parler. Il n'a absolument pas le choix. Ni lui ni qui que ce soit d'autre ne peut connaître quelles sont mes pensées véritables sans me le demander, sans me parler, sans communiquer avec moi. Et si je ne veux pas vous le dire, alors vous ne saurez jamais quelles sont précisément mes pensées individuelles. Naturellement, vous pouvez me torturer et me forcer à parler – et là est justement toute la question : vous me forcez à parler. Donc vous pouvez tout connaître de mon cerveau, et cela ne vous dira absolument rien des contenus spécifiques de mon mental – lesquels vous ne*

pouvez découvrir qu'en me parlant. Autrement dit, vous devez amorcer un dialogue, pas un monologue – vous devez amorcer une communication intersubjective. Vous ne pouvez pas vous contenter de m'étudier comme un objet d'investigation empirique – comme un objet du regard empirique –, cela ne vous mènera nulle part. » (Wilber, 1997, 127-128)

ONTOGENÈSE

La phylogenèse tente de nous dire l'histoire évolutive des espèces, des lignées et des groupes d'organismes, depuis l'apparition de la cellule, jusqu'à l'homo sapiens. L'ontogenèse nous conte l'histoire du développement de l'individu, de la fécondation à l'état adulte. À l'instar de la phylogenèse, elle peut être vue comme une hiérarchie de développement dans laquelle l'arbre se ramifie sur l'axe du temps, les différents niveaux représentant des étapes du développement. Cette constatation a poussé nombre d'auteurs à concevoir un parallèle entre ontogénie et phylogénie.

Vision phylogénique

L'embryologie classique décrit de manière analytique le développement des organes, en séparant les unités de l'ensemble. Dans ce contexte, on décrit habituellement l'apparition des trois feuillets embryonnaires, endoderme, ectoderme, puis mésoderme (ancien et nouveau), à partir desquels se développent les différents tissus et organes.

« Chez les cœlentérés[7]*, le corps est composé de deux feuillets épithéliaux, un feuillet externe et un feuillet interne, ce dernier assurant l'absorption des substances nutritives. Au cours du développement embryonnaire des vertébrés, un tel type d'organisation résulte de la gastrulation. Les termes d'ectoblaste et d'endoblaste désignant ces deux feuillets trouvent leur justification dans l'homologie établie entre phylogenèse et ontogenèse. À l'étape suivante, un feuillet embryonnaire intermédiaire, le mésoblaste, apparaît. Il générera les éléments du squelette et la musculature. Chez les vertébrés inférieurs, les feuillets embryonnaires apparaissent lors de la gastrulation, tandis que chez les vertébrés présentant un disque embryonnaire, ils résultent de la formation d'une ligne primitive.* » (Drews, 1994, 182)

- **L'endoderme** produit les organes de la respiration, de la digestion, de l'élimination et de la reproduction, correspondant aux besoins archaïques du vivant, selon la logique évolutionniste.
- **L'ectoderme** produit les organes de la vie de relation : système nerveux, organes des sens, mais aussi des organes qui relient l'intérieur et l'extérieur (bronches, uretères, muqueuse de la bouche, ivoire des dents, etc.) Dans la logique évolutionniste, il correspond à l'interface entre l'intérieur du système corporel et son environnement.
- **Le mésoderme** assure la liaison entre les deux autres feuillets. On le divise en deux parties, mésoderme ancien et nouveau.
  - Le mésoderme ancien donne en se développant les principaux tissus de protection et d'enveloppe : derme, plèvres, péritoine, péricarde, méninges, etc.
  - Le mésoderme nouveau produit les somites, les tissus conjonctifs, os, muscles, ligaments, tendons, ganglions, veines, artères, etc.

Selon les praticiens utilisant ce modèle de développement, les systèmes continuent de se comporter selon des règles inhérentes à leur feuillet d'origine.

Les tenants de la médecine nouvelle de Hamer[8] relient de plus symboliquement chaque feuillet

7. Cœlentéré ou cnidaire : embranchement d'animaux diploblastiques munis de cellules urticantes dites nématocystes. (L'embranchement des cnidaires comprend les classes des hydrozoaires [hydre], des anthozoaires [anémones de mer, corail, madrépores] et des acalèphes [grandes méduses].)

8. Ryke Geerd Hamer (1935-), médecin allemand qui a émis l'hypothèse d'une étroite corrélation entre conflit de nature psychologique, cerveau et organe : un grave conflit vécu dans l'isolement et la solitude déclenche une réponse biologique automatique se répercutant sur un organe particulier. Selon Hamer, il y aurait corrélation entre la nature du conflit et la localisation d'un foyer cérébral, et correspondance anatomo-biologique entre la localisation du foyer cérébral et l'organe atteint. Les travaux du Dr Hamer sont aujourd'hui développés en France par un courant conceptuel reposant sur l'interprétation symbolique de la maladie que l'on nomme *Médecine nouvelle*.

Bref rappel des « spécialisations » tissulaires embryonnaires

Endoderme

Tube digestif et parenchyme glandes annexes (salivaires, foie, pancréas) ;
Appareil rénal : vessie (sauf trigone), prostate, grande partie de l'urètre ;
Appareil respiratoire : trachées, bronches, alvéoles ;
Dérivés entobranchiaux : thymus, thyroïde, parathyroïdes, pharynx, caisse du tympan, trompe d'Eustache.

Mésoderme ancien

Lame latérale : mésothélium des cavités séreuses : feuillets pariétal et viscéral du péritoine, de la plèvre et du péricarde ;
Somite : derme cutané.

Mésoderme nouveau

Lame latérale : cortico-surrénale, muscles des viscères et des vaisseaux sanguins, ganglions et vaisseaux lymphatiques.
Lame intermédiaire : système uro-génital, gonades, canaux et glandes annexes.
Somites : squelette, muscles striés, tissu conjonctif de soutien lâche et modelé, dentine.

Ectoderme

Neuroblaste : névraxe, rétine, ganglions nerveux cérébro-spinaux et sympathiques, nerfs crâniens, médullo-surrénale.
Épiblaste : épiderme, phanères, muqueuses annale, vaginale, buccale, des oreilles internes, cristallin, iris, émail des dents, antéhypophyse.

embryonnaire (et donc les tissus et organes qui lui correspondent) à des schémas de fonctionnement archétypiques. Cela les conduit à interpréter l'origine de certains symptômes ou maladies en les reliant à de grands types de situations vécues difficilement par la personne. Nous ne développerons pas particulièrement cet aspect de l'approche du vivant, mais elle fournit une grille développant sa propre cohérence et à ce titre peut servir l'ostéopathe dans l'aide qu'il tente d'apporter à son patient.

Récapitulation

Dans les années 1860, Ernst Haeckel[9], évolutionniste convaincu, crée la thèse de la récapitulation* selon laquelle l'ontogénie récapitule la phylogénie. Selon cette théorie, également appelée loi biogenétique, l'embryon, en se développant, passerait par les différentes phases transitoires de l'évolution phylogénétique, présentant successivement des particularités du poisson, puis du reptile avant de développer les particularités propres à l'homme. Il semble que cette théorie ait eu comme but essentiel de satisfaire la cohérence évolutionniste aux yeux de son créateur. Dès 1874, un embyologiste allemand, Wilhelm His, a publié un catalogue des falsifications et distorsions introduites par Heackel dont les hypothèses ont été largement invalidées et les dessins reconnus comme faux. Selon un des fondateurs du néodarwinisme George Gaylord Simpson, *« Haeckel a représenté l'évolution d'une manière erronée. De nos jours, il est établi de façon certaine que le développement embryologique ne reflète en aucun cas l'évolution. »* (Simpson & Beck, 1965, 241)

À la décharge des chercheurs de cette époque, il convient de préciser qu'ils ne disposaient pas de

9. Ernst Heinrich Haeckel (1834-1919), zoologiste allemand qui, après avoir étudié la médecine et les sciences naturelles s'est particulièrement intéressé à l'anatomie et à l'embryologie comparées. À partir de 1865, il enseigne les théories de Darwin dont il est ardent défenseur. En 1866, paraît sa *Morphologie générale des organismes (Generalle Morphologie der Organismen)* qui bouleverse les notions établies sur les êtres vivants et les lois de la descendance ; il y crée le terme « écologie » pour désigner les relations des animaux avec les milieux.

reconstitutions exactes documentant avec précision les premières étapes du développement humain. Ils utilisaient l'anatomie comparée montrant les relations existant entre différentes espèces mais pas l'observation directe du développement embryonnaire humain, de sorte que l'anatomie des embryons humains à leurs débuts leur était inconnue. D'où la création de nombreuses spéculations sur lesquelles s'est développée l'embryologie de cette époque. On sait aujourd'hui que l'origine des espèces et l'origine des organes sont deux phénomènes exigeant des méthodes d'investigation différentes.

Une autre vision

Jusqu'à un passé récent, la manière (analytique) dont les embryologistes décrivaient la différenciation et le développement des organes pouvait laisser croire à des mécanismes indépendants les uns des autres. Entre 1942 et 1972, un embryologiste allemand, Erich Blechschmidt, a réalisé une série de reconstitutions d'embryons humains, documentant les premières étapes de leur développement. Ces recherches sont à l'origine de trouvailles embryologiques originales[10]. Puis, les progrès technologiques de la fin des années 1960 ont permis la réalisation d'enregistrements microphotographiques montrant les changements de position et de forme extérieure des organes au cours des différents états du développement embryologique humain. Ces recherches ont amené les embryologistes à concevoir le développement humain en se fondant uniquement sur les investigations morphologiques détaillées du matériel humain. Ils ont ainsi montré qu'à aucun moment de son développement l'embryon humain ne peut se confondre avec celui d'une autre espèce. De plus, cette vision détermine l'embryologie humaine comme indépendante des considérations phylogénétiques. Blechschmidt se montre d'ailleurs particulièrement sévère par rapport aux théories évolutionnistes appliquées à l'ontogenèse :

« Nous affirmons que la soi-disant loi biogénétique est erronée, car des données anatomiques précises la contredisent. Ce constat ne souffre pas de "si", ni de "mais". On ne peut pas non plus dire qu'elle serait quand même un peu vraie, ou probablement vraie sous une autre forme, c'est-à-dire qu'elle pourrait, dans une certaine mesure, constituer une règle valable. » (Blechschmidt, 2004, 69).

« Avant de pouvoir se faire une idée et de formuler des conclusions, il convient de rassembler une grande quantité d'informations. Il est aujourd'hui évident que la loi biogénique de Haeckel fut une tentative erronée pour expliquer les processus de développement. Les trouvailles de Blechschmidt concernant l'embryologie humaine, obtenues à la suite d'investigations précises, ont démontré que les principes de Darwin (mutation et sélection), s'ils sont probablement valides pour l'origine des espèces ne peuvent en aucun cas expliquer l'ontogenèse des organes. L'ontogenèse de chaque individu ne peut être dérivée de faits phylogénétiques tels qu'ils sont connus depuis Darwin. Les plus récentes investigations rendent cela évident. À l'évidence, les trouvailles d'anatomie comparée montrent les relations existant entre différentes espèces mais elles n'expliquent pas l'origine des organes au cours du développement ontogénétique. L'origine des espèces et l'origine des organes sont deux phénomènes exigeant des méthodes d'investigation différentes. » (Blechschmidt, 1978, XII)

Processus biodynamique

À la suite des travaux de Blechschmidt et al., les organes humains sont aujourd'hui envisagés comme résultant d'étapes de différenciation successives de l'embryon en développement. Cependant, les différenciations ne sont pas envisagées comme la conséquence de la seule action des gènes mais également de la croissance, elle-même initiée par de l'information extragénétique.

10. Erich Blechschmidt (1904-), *The Stages of Human Development Before Birth* (« Les étapes du développement humain avant la naissance ») (W. B. Saunders Publishers, 1961), E. Blechschmidt : *The Beginning of Human Life* (Springer-Verlag, 1977), récemment traduit en français sous le titre *Comment commence la vie humaine* (Sully, 2004).

Selon Blechschmidt, sans l'information extragénétique, la différenciation ne pourrait commencer. Cette vision renouvelle le concept de « développement » et le dissocie du concept d'« évolution ».

> *« Tout le monde sait que toutes les cellules normales de l'ovule humain contiennent toutes les mêmes chromosomes ; pourtant, elles se différencient de manières différentes. Ce fait nous force à conclure que la manière dont les gènes réagissent est « dictée » de l'extérieur par des circonstances locales. Les gènes ne réalisent pas eux-mêmes le processus de différenciation. À côté de l'information génétique, existe également une information extragénétique agissant sur le cytoplasme à partir de la membrane limitant la cellule. En d'autres termes, l'information extragénétique agit de l'extérieur vers l'intérieur et par là, sur le noyau. Voilà pourquoi, dans le processus de différenciation, la position relative des cellules par rapport à leurs voisines est très importante et pourquoi la différenciation d'un organisme ne peut être exclusivement attribuée aux gènes. Si le schéma de la différenciation n'est pas contenu dans les gènes, et si la différenciation ne survient pas à partir du dedans, nous sommes obligés de conclure que le processus de différenciation ne commence pas de manière primaire à l'intérieur, mais à l'extérieur (différenciation externe-interne). En d'autres termes, la différenciation est une modification « externe » de la totalité d'un organisme vivant. Pour établir des principes, il est très important de comprendre que les processus de développement sont des mouvements particulièrement ordonnés. »*
> (Blechschmidt, 1978, XIII)

Organe et fonction

Blechschmidt, par ailleurs, rappelle que n'existent pas d'organes sans fonctions, aussi bien au cours de leur période de développement qu'une fois l'état définitif atteint. Puisque l'organisme est constitué par un ensemble de fonctions coordonnées, on peut dire qu'à tout moment particulier de son développement, il fonctionne selon les caractéristiques (possibilités et limites) atteintes par ses organes à ce moment-là (Blechschmidt, 1978, 3).

> *« Ce concept s'applique également de manière générale à chaque cellule et agrégat de cellules. En conséquence, les fonctions de croissance de toute cellule et agrégat de cellules doivent être considérées en relation avec les fonctions de croissance des cellules voisines. Les différentiations de voisinage doivent être considérées au cours d'une investigation du développement de toute cellule particulière ou agrégat de cellules (relativité des différenciations). Les organes ne doivent pas être envisagés comme des formations isolées, mais comme contractant des associations avec les processus de leur environnement. Le développement humain n'a, jusqu'alors, pas été étudié de cette manière. Avec cette attitude, le développement, même à son début, peut être compris comme étant une différenciation fonctionnelle fondée dans une grande mesure sur un développement de dynamiques très uniformes. Voilà une loi fondamentale de l'ontogenèse que l'on peut formuler comme suit :* l'ontogenèse se produit grâce au développement de différentiations biodynamiques. »
> (Blechschmidt, 1978, 3)

Une vision holistique et relationnelle

Ces propositions sont particulièrement intéressantes pour nous : elles « cadrent » avec la cohérence proposée par le modèle de la conscience, par nature holistique et relationnel.

Elles privilégient tout d'abord l'aspect relationnel du vivant. Les consciences et systèmes de consciences sont toujours à la recherche d'un équilibre impossible entre *Je/Non-Je* ou *Je/Autrui*, ce qui crée, rappelons-le, un dynamisme antagoniste, moteur de tout phénomène vivant, le rendant de manière inhérente évolutif. Et même si le développement de l'embryon ne récapitule pas la phylogenèse, il n'en est pas moins phénomène évolutif, conduisant de la cellule à l'organisme, l'arbre hiérarchique se ramifiant sur l'axe du temps.

En concevant et montrant que la partie ne peut se développer sans le tout, et inversement, l'ontologie biodynamique reconnaît et respecte également l'aspect holistique : elle privilégie une vision du système dans son ensemble, elle tient compte du fait que le système n'a de sens que conçu comme un ensemble cohérent, au sein duquel les parties sont reliées au tout et le tout aux parties.

Une vision dynamique

Par ailleurs, ce développement dynamique est inducteur de mouvements intra-tissulaires qui s'organisent à partir de la ligne primitive (midline) constituée par la notocorde. On peut exprimer la naissance et le développement des feuillets cités plus haut en privilégiant cette fois un point de vue dynamique :

> *« Au début de la 3e semaine, un cordon linéaire épais, la ligne primitive, apparaît caudalement dans le plan médian de la face dorsale du disque embryonnaire. La ligne primitive résulte de l'accumulation ou de "l'entassement" de cellules de l'épiblaste lorsqu'elles prolifèrent et migrent vers le centre du disque embryonnaire. Lorsque la ligne primitive s'allonge par addition de cellules à son extrémité caudale, les cellules de son extrémité céphalique prolifèrent pour constituer une élévation, le nœud de Hensen. La prolifération et la migration des cellules de la ligne primitive donnent naissance au mésenchyme, appelé aussi mésoblaste, un tissu conjonctif lâche. Les cellules de la ligne primitive s'étendent vers les côtés, en direction céphalique et en direction caudale, constituant une couche située entre l'épiblaste et l'hypoblaste, que l'on nomme mésoblaste embryonnaire. Certaines cellules mésenchymateuses envahissent l'hypoblaste et déplacent la plupart de ses cellules vers l'extérieur. On appelle entoblaste embryonnaire cette nouvelle couche. Les cellules épiblastiques qui demeurent à la surface du disque embryonnaire forment la couche appelée ectoblaste embryonnaire. L'ectoblaste embryonnaire donne naissance à l'épiderme, au système nerveux, à l'épithélium sensoriel de l'œil, de l'oreille et du nez et à l'émail des dents. L'entoblaste embryonnaire forme le revêtement du tube digestif et de l'appareil respiratoire. Le mésoblaste embryonnaire devient du muscle, du tissu conjonctif, de l'os et des vaisseaux sanguins. »* (Moore, 1989, 18)

Les mouvements consécutifs à la différenciation et au développement de l'embryon ont particulièrement intéressé les ostéopathes qui les disent exister à l'état potentiel dans les tissus adultes et disent les percevoir lors de leur travail avec les tissus.

Complexité, encore

Ainsi, lorsque l'ostéopathe contacte la structure corporelle de son patient, il a entre les mains une hiérarchique hypercomplexe constituée par l'agrégation de microparticules, rassemblées et organisées en systèmes atomiques, servant de base à la constitution de matière plus complexes, dont sont issus les systèmes dits vivants, végétaux, animaux et enfin humains. Il contacte des histoires entremêlées : celle de cet organisme depuis sa conception jusqu'à ce jour, celle d'une partie des règnes (minéral, végétal, animal) dont sont issues les matières qui le composent, celle d'une partie des ancêtres du patient (lignée ancestrale) qui lui ont transmis la vie. Le challenge consiste à amener toutes ces consciences à coexister harmonieusement et à trouver et résoudre dans la mesure du possible les cycles relationnels perturbés qui obligent une partie du patient et de son système corporel à vivre dans le présent un passé non ou mal résolu…

EST-CE TOUT ?

Selon le modèle développé, nous pouvons voir les systèmes corporels vivants comme de hiérarchies complexes composées de trois matières, intégrées, mais oeuvrant chacune selon ses lois et logiques propres. *« On les retrouve, qui coexistent, à tous les niveaux de complexité croissante (les électrons et le noyau ne disparaissent pas, ne se fondent pas dans l'atome, qui est un système et non point une synthèse ; les atomes ne fusionnent pas pour former*

une molécule, etc.). » (Lupasco, 1982, 152). Cette première hiérarchie, celle des matières, nous permet d'expérimenter terrain de jeu et identité.

Terrain de jeu

Si le système corporel s'est constitué à partir de matières physique et biologique, le système appelé matière physique a continué d'évoluer selon ses propres canons ou règles de fonctionnement. Mais, puisque les systèmes biologiques sont nés de la matière physique, celle-ci les inclut. Le système macrophysique, centre le système biologique : notre système corporel, constitué de matière vivante, évolue au sein de la matière physique qui lui fournit un « terrain de jeu » et lui donne à expérimenter son espace, son temps et ses énergies (informations) d'univers physique.

Nous avons alors l'impression d'expérimenter un espace, un temps et des énergies qui nous sont extérieurs, mais en même temps, les différentes parties qui nous constituent (les consciences constituant les matières biologique et psychique) produisent et expérimentent leurs propres espaces, temps, énergies et mémoires).

Comme la matière physique centre la matière biologique, la matière biologique centre la matière neuro-psychique : la conscience expérimente par l'intermédiaire du système corporel, ce qui lui donne l'impression d'exister en tant que tel. Le système corporel nous fournit une identité et c'est par lui que nous obtenons l'essentiel de l'information nous permettant d'expérimenter – d'être conscients – que nous sommes vivants.

Illusion

Comme nous vivons, donc, expérimentons tous de la même manière, c'est-à-dire en utilisant le même système de recueil de l'information, la même interface – le système corporel –, nous adoptons les limites qu'il nous impose comme allant de soi et pensons que le monde est tel que nous le percevons. Ces perceptions forgent notre réalité et le réel que nous expérimentons ainsi nous paraît vérité. Mais pensons bien que cette interface impose d'étroites limites, fort éloignées de la nature profonde du monde au sein duquel nous évoluons.

> *« Par l'histoire même de notre évolution, la conscience, submergée dans la Matière, s'est habituée à dépendre d'un certain nombre d'organes extérieurs pour percevoir le monde, et, parce que nous avons vu les antennes apparaître avant le maître des antennes, nous en avons déduit, puérilement, que ce sont les antennes qui ont fabriqué le maître et que sans les antennes, il n'y a pas de maître, pas de perception du monde. Mais c'est une illusion. Notre dépendance des sens est une habitude seulement, millénaire il est vrai, mais pas plus inéluctable que les silex taillés de l'homme chelléen »*
> (Satprem, 1995, 126)

Pensons également que le fait de vivre en commun expériences et situations et de les vivre à travers les limites d'interfaces similaires nous fait non seulement penser que le monde est « ainsi fait » mais nous fait croire, de plus, que nous vivons les mêmes espaces, temps et énergies. C'est une impression partagée qui nous donne l'illusion de réalité commune.

> *« Nous baignons en effet depuis longtemps dans un consensus qui fait qu'à telle information des sens correspond telle signification. Nous nous entendons par exemple sur le fait que telle couleur est rouge, que tel objet est solide, que telle chose est une rose. Ce livre de significations s'est construit au fil des générations d'êtres vivants. Jour après jour, le langage, l'éducation, la culture, la vie enrichissent et complexifient l'ouvrage. À tel point que l'image que nous nous faisons du monde acquiert son autonomie par rapport à la représentation primitive. Elle devient tellement construite, tellement solide que le monde est désormais en nous, et qu'il n'est plus possible de voir autre chose. [...] Finalement, l'image du réel que nous tirons de la perception n'est rien d'autre qu'une construction de pensée élaborée grâce au livre de significations à partir des messages sensoriels »*
> (Zartarian, 1994, 40)

DOUTE

Malgré tout ce qui vient d'être développé demeure pour moi une ambiguïté, un doute : le développement de la matière neuro-psychique chez homo sapiens lui procure la possibilité de prendre conscience de sa conscience et de se connaître en tant que connaissant. Mais les possibilités du système neuro-psychique sont-elles suffisantes pour expliquer l'incroyable aptitude à l'abstraction de la conscience observable chez homo sapiens ? Je n'en suis pas certain et plusieurs arrière-pensées m'obligent à repousser encore la conclusion de ce chapitre.

Incohérence

Le développement de la conscience tel qu'il est décrit depuis le début de cet ouvrage introduit une incohérence : chaque système de consciences, se développe, centré sur le système dont il est issu, dont il est évolution. La matière biologique est centrée par la matière macro-physique qui lui donne à expérimenter son espace, son temps et son énergie et de même, la matière neuro psychique est centrée par la matière vivante qui lui donne à expérimenter son espace, son temps et son énergie. Même si la transcendance que manifeste la conscience en se développant en matière neuro psychique permet de comprendre en partie sa capacité à se sentir exister et à se connaître en tant que connaissant, elle n'est à mes yeux pas suffisante pour comprendre l'énorme capacité d'abstraction dont fait preuve homo sapiens, ni les immenses facultés potentielles qu'il développe, incohérentes par rapport aux règnes dont il semble issu. Il y a là un saut, une rupture que ne peuvent expliquer les simples évolutions de matières telles que nous les avons envisagées. Autrement dit, comme je le demandais à la fin du premier chapitre : « *À qui sont transmises toutes les informations reçues, rassemblées, intégrées par le système nerveux ? Qui donne les ultimes réponses, celles qui dirigent finalement le système corporel pour lui faire manifester des activités nettement plus subtiles que de simples actes de survie ? Qui est l'artiste qui peint, compose ou écrit, le philosophe qui pense et réfléchit, le scientifique qui émet des hypothèses et les vérifie ?* » Et s'il y avait plus ? Et si une conscience autre, une « âme » différente, une conscience aux facultés bien plus développées habitait ce corps, ainsi que le suggère la métaphore hindoue du cocher et de son attelage, que nous pouvons transposer dans l'image du chauffeur et de sa voiture ?

Logique de modèle

Selon la logique du développement des matières, homo sapiens devrait être logiquement centré par la matière vivante. Il ne l'est qu'en partie. Il est, en effet, capable de se concevoir comme indépendant d'elle. Certes, le développement extraordinaire de la matière neuro-psychique est indispensable pour permettre à cette entité extérieure de s'exprimer pleinement : elle met à sa disposition l'outil suffisamment raffiné et sophistiqué lui permettant cette expression, notamment par le langage, l'art, etc., mais elle ne permet pas de comprendre la faculté à se regarder être qui peut, en revanche, s'expliquer simplement si on admet que l'entité animant le système corporel n'est pas issue du système, ne lui appartient pas, est une conscience autre, créant ses propres espace, temps, énergie bien plus vastes et dépendant peut-être d'espaces, d'autres temps et d'autres énergies plus vastes encore. En s'incarnant dans ce système corporel, cette conscience s'***identifie*** à lui et à ses matières et pense être ce corps, mais n'étant pas issue de ces matières, elle peut facilement se voir et se concevoir autre. Elle vit comme si elle était son corps, tout en demeurant capable de se concevoir comme n'étant pas lui.

Philosophies et religions

De nombreuses philosophies et religions abondent dans ce sens et nous disent plus ou moins directement que le corps et l'âme sont deux entités différentes. Je ne désire pas imposer un point de vue philosophique et encore moins prêcher une religion, seulement proposer un modèle à l'expérimentation. Il est tout de même bien étrange que depuis si longtemps, des messages venant d'horizons si différents nous disent tous la même chose : « vous êtes une âme immortelle, vous n'êtes pas ce corps, vous n'êtes pas de ce monde… »

Vécus personnels

Plusieurs épisodes vécus personnellement au cours de mes régressions conscientes me poussent

dans cette croyance : certaines aventures revécues en état de régression consciente ne peuvent s'expliquer par la lignée ancestrale (le fait de retrouver de vieux incidents vécus par quelque ancêtre et transmis par les agrégations de consciences). Par ailleurs, en plusieurs occasions j'ai vécu le phénomène d'extériorisation dans lequel l'être voit son corps d'un point de vue extérieur. Enfin, des patients m'ont raconté avoir vécu ce phénomène au cours de leur vie et pour certains, au cours d'une séance d'ostéopathie, ce qui les perturbait parfois beaucoup.

Mort apparente

La sensation de voir son corps de l'extérieur est rapportée par de nombreuses personnes ayant vécu le phénomène de mort apparente[11]. Ce phénomène a été popularisé par le livre du Dr Raymond Moody *La vie après la vie*, paru dans les années 1970. Médecin, il a été troublé par le récit que lui ont fait certains patients ayant vécu (en général pour des raison médicales) un épisode de mort apparente. Alors qu'elles présentaient tous les signes de la mort clinique, elles racontent qu'elles se voyaient vivre cet épisode de l'extérieur. Tout à fait conscientes de ce qui se passait, elles tentaient de communiquer avec les gens présents, en vain. Intrigué, Moody a décidé de rassembler les témoignages de personnes ayant vécu ce type d'incident et acceptant d'en parler. Il a recueilli plusieurs centaines de témoignages, autant d'histoires différentes, mais dont il a extrait un cheminement commun, qui l'a intrigué et laisse penser à l'existence d'une entité consciente distincte du corps, et qui l'anime.

Plus récemment, les travaux du psychiatre américain Stanislav Gof relatés dans son livre *L'Esprit holotropique* et le livre de Bernard Montaud, *L'accompagnement de la naissance*, vont également dans ce sens. Bernard Montaud, qui a accompagné de nombreux patients au cours de régressions de naissance à constaté l'émergence constante d'une suite d'étapes faisant penser, en ordre inverse, aux étapes décrites dans les NDE comme désincarnation. Il décrit ainsi sept étapes d'incarnation et soutient l'idée que chacune d'elle peut, si elle est difficilement ou mal vécue, entraver le développement optimum du futur petit d'homme[12].

Un modèle

J'insiste encore une fois sur le fait que je ne désire en aucun cas imposer une croyance : celui d'une âme immortelle voyageant de corps en corps… Je constate simplement que ce modèle permet de mieux comprendre une foule de phénomènes et je le présente et le vis en tant que modèle. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, s'il permet de comprendre la logique de l'abstraction, il ne répond pas à toutes les questions et de loin. Il ne fait que repousser l'inconnaissable, reculant d'autant les questions essentielles. Notamment, qui est cette « âme » et d'où vient-elle ? En dehors de dire que c'est ce dont on distingue parfaitement la présence ou l'absence, je n'ai aucune réponse à proposer, mais cela ne me semble pas essentiel pour l'instant.

Ce qui me paraît important, en revanche, c'est que lorsque je communique avec d'autres personnes ou que je commence à travailler avec un patient, j'ai ce modèle présent à l'esprit, ce qui permet une relation de bien meilleure qualité.

Complexité, toujours

À toutes les histoires que l'ostéopathe a entre ses mains lorsqu'il contacte la structure corporelle de son patient, nous pourrions donc ajouter celle de l'âme (ligne de l'être) qui a vécu d'autres histoires avec d'autres véhicules… La complexité ne fait que croître. Elle impose respect et humilité. Face à elle, aucun savoir, aucune recette ne tient longtemps. Nous nous retrouvons comme Colomb, perdu dans l'océan de la conscience. Et comme Colomb, nous ne pouvons que nous fier à nos instruments de navigation et aux indices que nous rencontrons en cours de route. Ces instruments, outre les facultés de la conscience elle-même, ce sont nos modèles. Nous allons les mettre en œuvre et tenter de nous en servir au profit de notre patient. Mais il me semble essentiel de rappeler qu'**un modèle est dans la pensée ou la conscience de l'observateur, pas dans ce qu'il observe…**

11. Phénomène de mort apparente (Near Death Experience, NDE, en anglais).

12. Voir la description de ces étapes en annexe 1.

POUR RÉSUMER

Si nous cherchons quelques points communs sur lesquels nous appuyer pour résumer ce qui est développé depuis le début de ce chapitre, outre le mot conscience, fil d'Ariane de tout cet ouvrage, deux mots me semblent particulièrement convenir : *évolution et hypercomplexité*.

Évolution

- L'évolution exprime une suite de transformations ou de changements se produisant graduellement dans un même sens au sein des matières (physique, biologique et neuro-psychique).
- Le mécanisme évolutif est la conséquence du dynamisme antagoniste inhérent à la conscience. Il détermine des processus séquentiels, des cycles successifs de transformations, source du développement hiérarchique dans le temps et dans l'espace.
- Tout en évoluant, les matières physique, biologique, neuro-psychique développent leurs propres temps et leurs propres espaces.
- Ainsi, la matière physique centre et inclut la matière biologique, lui imposant son espace et son temps, que la matière biologique expérimente comme extérieurs à elle.
- La matière biologique centre et inclut la matière neuro-psychique, lui imposant son espace et son temps, que la matière neuro-psychique expérimente comme extérieurs à elle.
- Le développement de la conscience lui permet de s'extraire des autres matières et de se voir exister de l'extérieur.
- L'organisme humain d'aujourd'hui est le résultat d'une évolution, suite de transformations qui ont permis par différents processus de sélection, le raffinement et la sophistication des organismes.
- Cette évolution semble particulièrement perceptible au niveau du système nerveux qui présente trois niveaux de fonctionnement correspondant chacun à des stades évolutifs du développement du vivant : les niveaux reptilien, limbique et cortical.
- Même si le développement de l'embryon ne récapitule pas la phylogenèse, il n'en est pas moins, lui aussi, phénomène évolutif : il conduit de la cellule à l'organisme par une suite de cycles successifs (développement dans le temps) en empruntant un chemin (développement dans l'espace) semblable[13] à tous les embryons.
- Imposant leur temps et leur espace, les matières imposent également leurs mémoires.
- Ainsi, l'organisme d'aujourd'hui, contient, à l'état potentiel, les informations concernant son histoire ontogénique, son histoire personnelle (après la naissance), mais aussi l'histoire des ancêtres qui lui ont transmis la vie, du groupe humain et des différents règnes…
- Voilà une incommensurable masse d'informations engrammée sous forme potentielle dans les tissus physiques, biologiques, neuro-psychiques.
- C'est avec elles que l'ostéopathe doit composer pour tenter de trouver celles qui sont le plus signifiantes par rapport aux difficultés de son patient.
- La quantité d'informations potentielles nous met immédiatement face à l'hypercomplexité.

13. Semblable signifie qui ressemble à, qui est de même nature, de même qualité que quelque chose ou quelqu'un. Semblable ne signifie pas identique.

Hypercomplexité

La complexité n'est pas inhérente à la nature des choses, mais à leur accumulation. Les systèmes hypercomplexes de la vie et du vivant présentent plusieurs caractéristiques essentielles.

- Ils sont ouverts : un organisme vivant évolué respire, se nourrit, rejette l'air et intègre la nourriture. Il échange en permanence avec le milieu au sein duquel il évolue.
- Ils sont relationnels : les divers organes ont des relations, ils interagissent, sont liés et s'influencent mutuellement.
- Ils sont englobants : chaque organe est sous-système d'un système qui l'englobe. La cellule est un système qui a son fonctionnement propre et elle est englobée dans l'organe qu'elle constitue. Les organes sont eux-même englobés dans le corps…
- Ils sont finalisés : l'ensemble des organes contribue à la vie, chacun des organes conservant les spécificités et objectifs qui lui sont propres.
- Ils ont besoin de variété : pour s'adapter aux modifications successives de l'environnement et aux nouveaux milieux, les êtres vivants ont fait preuve d'extraordinaires capacités d'invention.
- Ils sont auto-organisateurs : cette capacité naît de la rencontre entre finalité et variété. Pour se maintenir en vie en tenant compte des modifications internes et externes, les organes du corps humain développent un pouvoir d'intercorrection dont découle une auto-organisation. La capacité d'auto-organisation et la multiplicité des éléments de réglage disposés en parallèle, donnent aux systèmes vivant la capacité d'autoréparation qui les différencie des machines.

L'hypercomplexité enfin, nous place face et à notre incapacité à tout comprendre (dans le sens profond de ce mot : prendre avec soi), du moins consciemment.

Choisir

Cette incapacité nous oblige à privilégier des points de vue d'observation, chacun d'eux ne nous permettant qu'une vue partielle de ce que nous observons.

> *« Quand un chercheur s'efforce d'étudier des questions aussi complexes que les relations humaines, il divise à sa convenance l'univers en segments assez petits pour que, dans le cadre d'une telle subdivision, les événements qui surviennent puissent être observés et enregistrés d'une façon satisfaisante.* […] *On peut comparer sa position à celle d'un visiteur de musée qui ne parvient jamais à voir en même temps la face et le dos d'une statue ; placé derrière la statue, par exemple, il ne sera pas capable de prévoir l'expression du visage jusqu'à ce qu'il l'ait vue de face. Pour obtenir une impression complète, il lui faut tourner autour de la statue et, tandis qu'il se déplace, une nouvelle perspective s'ouvrira à chaque pas, jusqu'à ce que la combinaison de toutes les impressions mette ce visiteur en état de construire en lui-même un modèle réduit du personnage en marbre. Les choses se compliquent si l'on considère que tous les visiteurs ne vont pas au musée avec les mêmes intentions. Certains ne cherchent qu'à remporter une impression superficielle des trésors qui s'y trouvent ; d'autres veulent entreprendre des études détaillées pour se préparer à une carrière artistique ; certains veulent rencontrer des gens qui partagent les mêmes intérêts. Ainsi, selon ses intentions, chacune des personnes rassemblées autour de la statue pourrait retenir une image différente du modèle en marbre. »*
> (Bateson, 1988, 39)

Autant d'observateurs, autant de visions, toutes potentiellement justes, mais toutes partielles, dépendant de notre choix : le point de vue que nous prenons pour observer. Il

convient d'être conscient qu'il s'agit d'un choix, d'une facette comportant sa propre validité, mais aussi ses propres limites. Notre capacité à découvrir le vivant dépend donc de la liberté que nous nous accordons de choisir et de modifier selon le contexte, notre point de vue d'observation.

QUESTIONS / RÉPONSES

Votre description de deux visions de l'ontogenèse met en opposition deux courants importants s'exprimant aujourd'hui chez les ostéopathes : la médecine nouvelle de Hamer et l'ostéopathie biodynamique de Jealous. Qui croire ?

Sont-elles vraiment en opposition ? Disons plutôt qu'elles se servent des deux courants descriptifs pour justifier leurs théories. Hamer et les tenants de la médecine nouvelle, justifient leurs trouvailles et étayent leur théorie en recourant aux correspondances entre organes et feuillets embryonnaires et à la récapitulation de Haeckel. Si l'on peut retenir la correspondance avec les feuillets embryonnaires comme juste, on ne peut plus, aujourd'hui, retenir l'idée de replication. Hamer et Blechschmidt sont contemporains, cela ne suffit pas à prétendre que le premier connaît les théories du second. La replication est hélas encore présentée dans nombre d'écrits d'auteurs se réclamant de médecine nouvelle. Il est vrai qu'elle est particulièrement séduisante à l'esprit. J'espère que les éditions de leurs textes futurs abandonneront cette théorie.

L'approche biodynamique, quant à elle, est utilisée par les ostéopathes affirmant que les mouvements consécutifs à la différenciation et au développement de l'embryon existent à l'état potentiel dans les tissus adultes et peuvent être perçus lors de leur travail avec les tissus. Cette affirmation pose pour moi problème, mais à un autre niveau. S'agit-il de mouvement réellement existant ou bien l'ostéopathe les induit-il par son attention/intention et sa certitude ? N'ayant pas recherché dans cette voie, je ne puis rien en dire, si ce n'est que je ne ressens pas ces mouvements. Mais je ne cherche pas non plus à les percevoir.

Cependant quelle que soit l'approche et la théorie que l'on utilise pour la sous-tendre, il semble logique de penser que des rétentions peuvent se produire pendant la gestation et entraîner des anomalies de développement du fœtus à des niveaux plus ou moins subtils. Ce qui importe ensuite, c'est de parvenir à en corriger ou limiter les effets. Peu importe alors l'approche, si elle est efficace. Je doute fort de la justesse d'un seul et unique point de vue. Je crois plutôt que chacun privilégie une vision. L'erreur est de négliger et encore plus de rejeter les autres.

Ce que nous allons faire maintenant

Nous allons tenter de gérer au mieux l'hypercomplexe, en travaillant avec ce qui, selon notre modèle, centre toute la création et anime en commun toute manifestation : la conscience.

Nous avons vu qu'en s'agrégeant, en se complexifiant, les systèmes et systèmes de systèmes permettent l'émergence de propriétés ne se manifestant pas dans les systèmes plus simples qui les composent, c'est le processus même de l'évolution.

Si nous appliquons ce qui a été développé concernant les hiérarchies, chacune de ces matières possède des règles qui lui sont propres (ses canons), consécutives à son évolution à partir de règnes ou de matières antérieurs, mais toutes possèdent des propriétés de base qui leur sont communes, reliées à la conscience.

C'est donc de conscience que nous allons nous préoccuper maintenant, en tentant de déterminer les points essentiels de son être, de son faire ou de son comportement.

> *« Ce monde "tel qu'il est", c'est justement le grand mystère de l'évolution – nous le connaissons et les espèces le connaissent à travers une certaine vision très variable, binoculaire ou composée, dans une certaine gamme de fréquences vibratoires et par l'entremise de certains mécanismes fonctionnels – pinces, nageoires, cils vibratiles ou microscope électronique – qui ne décrivent pas vraiment le milieu mais notre propre manière d'être dans le milieu, ou plutôt nos successives manières d'être et de percevoir un mystérieux quelque chose dont nous donnons une traduction en langue batracienne, latine ou électronique. Mais c'est toujours "vu à travers". La seule différence entre l'homme et les autres espèces est qu'il y met une arrogance gréco-latine et que ses nageoires particulières, cérébrales, ont envahi tout le système et bouché tous les autres moyens de communication si bien qu'il ne sait même pas très bien ce que le poisson sait, ce que l'oiseau sait et toutes les autres petites bêtes du bon dieu, qui, ma foi, malgré toute leur ignorance des mathématiques supérieures, vivent parfaitement en harmonie avec leur milieu. Ce mystérieux "quelque chose" dans lequel nous baignons, il se révèle peu à peu, pour l'explorateur de la descente dans le corps, comme une espèce de merveille un peu ahurissante où toutes les lois et les codes et les enchaînements s'avèrent être seulement les lois et les codes, et les… etc. »* (Satprem, 1981, 112)

5 EXPÉRIENCE DE CONSCIENCE

« Dès qu'il y a souffrance, de quelque ordre que ce soit, c'est le signe immédiat d'un rétrécissement de l'être et d'une perte de conscience. »
(Satprem, 1995, 100)

UNE CONSCIENCE, DEUX MONDES

Du point de vue de la conscience, existent deux mondes : le monde du dehors et celui du dedans. On pourrait également parler d'espace extérieur et d'espace intérieur, ou d'univers extérieur et d'univers intérieur, *extérieur* et *intérieur* constituant les deux pôles d'un couple gérant l'espace. Pour un « grain de conscience », l'espace intérieur est de nature ponctuelle. C'est le centre ou fulcrum où se situe *Je*. L'espace extérieur est de nature infinie et représente le *Non-Je*.

Au cours de l'évolution, en amalgamant la matière pour constituer le vivant et en se complexifiant en système de systèmes, puis en organismes, la conscience, de ponctuelle, est devenue volume. Elle s'est dotée de limites matérielles, une première limite étant la membrane cellulaire. Dans le vivant, chaque structure individualisée possède son dedans et son dehors séparés par une membrane. Le corps lui-même possède son dedans et son dehors, séparés par la peau. Plus généralement, tout holon ou système de holons possède son dedans et son dehors entre lesquels existe une séparation.

Échanges

Notre modèle a postulé que pour entretenir la sensation d'exister, la conscience doit établir et maintenir un échange entre son intérieur (*Je*) et son extérieur (*Non-Je*), sous forme d'influx et d'efflux. Elle échange de l'information, définie dans le premier ouvrage d'approche tissulaire comme « *concept qui se déplace* » (Brinette, 1992, 23). L'information n'est pas de nature matérielle, elle est ***sens**** et nous prenons le mot sens, dans « tous les sens du terme » Il suggère, en effet, ***signification***, mais également ***direction***.

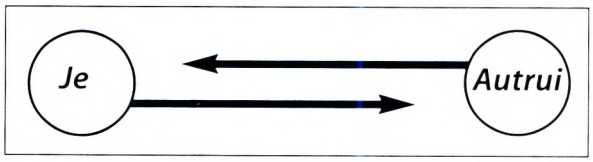


Figure 1. Influx et efflux.

L'information de base pour une conscience est reliée à *Je/Non-Je* et, lorsqu'elle s'agrège en systèmes au sein de hiérarchies, à *Je/Autrui*. Selon le niveau où se situe la conscience dans la hiérarchie d'organisation, ces flux sont plus ou moins sophistiqués et la conscience les vit en ayant plus ou moins conscience de ce qu'elle vit.

La conscience, l'attention sans cesse orientée vers l'extérieur (c'est de là qu'elle tire la preuve de son existence), semble beaucoup plus sensible à l'influx (input) qu'à l'efflux (output). De sorte qu'elle **réagit** aux influx qui lui parviennent, c'est-à-dire à « ce qui lui arrive ».

L'influx correspond également au temps d'acquisition de l'information, c'est-à-dire à la perception, considérée dans notre modèle comme l'activité la

plus fondamentale d'une conscience : celle qui lui permet de se sentir exister. Notons au passage que c'est par l'***avoir*** (acquisition d'informations) que la conscience s'assure de son ***être***. De là à penser que plus elle ***a*** (plus elle possède) mieux elle ***est***... Cela permet aussi de comprendre que pour une conscience, n'importe quel avoir vaut mieux que pas d'avoir et qu'elle ait particulièrement en horreur toute perte d'avoir, ressentie comme un amoindrissement de son être.

Dans cette logique d'échange, ce qui la sépare de l'extérieur, son interface, joue un rôle essentiel, puisque c'est souvent en modifiant l'interface que la structure s'adapte aux changements intervenant dans l'environnement, dans le but de préserver ses valeurs intérieures.

LE MONDE INTÉRIEUR DE LA CONSCIENCE

Pour une conscience, disons-nous, existe le monde intérieur (*Je*) et le monde extérieur (*Autrui*). Simple au départ, ce concept se complique lorsque les consciences s'agrègent. Pour un système de consciences, l'intérieur est lui-même fait de consciences qui expérimentent elles aussi un intérieur et un extérieur et réagissent en gérant leurs échanges afin de se sentir exister et de se préserver en tant que consciences. Cela modifie la logique de la gestion de l'information en lui ajoutant un troisième temps : lorsqu'une information entre dans un système de consciences, elle touche d'autres systèmes de consciences situés à l'intérieur, qui doivent eux aussi la gérer et l'intégrer... Chaque conscience intérieure au système continue de traiter l'information de manière binaire (*Je/Non-Je* ou *Je/Autrui*), mais l'accumulation de ces traitements individuels crée une phase complexe de traitement de l'information, un troisième temps dans la **boucle informative**. La logique d'échange devient donc, pour un système complexe, une logique en trois temps, faite d'influx (input), de temps de traitement et d'intégration de l'information au sein du système, et d'efflux (output).

Traitement de l'information

Une fois qu'il a perçu, c'est-à-dire reçu une information, le système conscient la ***compare*** à l'ensemble des autres informations dont il dispose, issues de sa programmation inhérente, de l'environnement présent, du contexte de vie actuel, des données concernant le problème traité, des expériences et conclusions antérieures déjà mémorisées par le système, elles-mêmes résultat du traitement plus ou moins correct de cycles informatifs antérieurs.

La comparaison est une phase de calcul en mode binaire, consistant à évaluer ***similitudes*** et ***différences***. C'est ce mode de calcul qui permet à la conscience de se sentir exister : elle se compare en tant que *Je* à ce qu'elle considère comme *Non-Je*. Pour une conscience, *Je*, c'est son intérieur, *Non-Je* son extérieur. C'est aussi par comparaison qu'elle dissocie présent et passé : en comparant l'information reçue de l'extérieur à l'information existant à l'intérieur, ce qu'elle vit à ce qu'elle a déjà vécu. Pour cela, il lui faut retenir, on dira mémoriser, ce qu'elle vit au fur et à mesure qu'elle le vit. La mémoire n'est que la « mise en conserve » ou potentialisation d'informations concernant d'anciens présents. Ainsi, chaque conscience retient les informations concernant ses cycles successifs d'existence. Nous avons vu que ce mécanisme constitue une entropie négative qui, associée au dynamisme antagoniste inhérent, permet l'évolution.

Un concentré d'information

Puisque *Je* accumule à son insu l'information sur les cycles successifs qu'il expérimente, son monde intérieur est un concentré d'informations relatives à ce qu'il a vécu. L'information est l'***avoir*** de base d'une conscience et, en se stockant, constitue son monde intérieur, que certains appellent ***mental***, essentiellement fait de ***mémoire***. *Je*, reproduit dans son monde intérieur tout ce qu'il expérimente comme extérieur. Notre modèle postule que dans l'espace ou monde intérieur d'un système conscient, ou holon, existent toutes les informations le concernant.

Pour aider ce système de consciences, il faut pouvoir accéder à ces informations, puis trouver celles qui sont déterminantes par rapport à sa difficulté d'être et enfin travailler avec elles pour libérer ce qui doit et peut l'être.

Logique de classement

Admettant que chaque conscience stocke les informations issues de ses cycles d'expérimentation successifs, nous nous trouvons devant la nécessité de comprendre sinon comment se fait le stockage de l'information, du moins comment se gère le stock. En effet, stocker l'information n'est pas suffisant. Pour pouvoir l'utiliser, il faut la ***classer***, c'est-à-dire la ranger dans un ordre déterminé et la répartir par catégories. Cela consiste à assigner à une information une place logique dans l'espace et dans le temps par rapport à d'autres informations. L'informaticien parlerait d'adressage. Cela revient, pour la conscience à disposer d' « informations sur l'information ». Notons ici que tout se passe dans l'espace et le temps ***intérieurs*** de la conscience.

Le système de classement utilisé ne peut être que simple par nature : les consciences de base sont simples (*Je/Non-Je*). Il fonctionne donc logiquement sur un mode binaire et utilise ce que nous nommerons des ***index**** (du latin « indicateur ») qui permettent la comparaison entre différentes informations.

Index

Nous nous intéresserons particulièrement à six index. Trois se réfèrent à l'expérience élémentaire de la conscience : l'espace, le temps et l'information en mouvement ou énergie. Les trois autres, qui leurs sont liés, sont relatifs aux états d'être, de faire et d'avoir qu'elle expérimente. Nous utilisons ici les propriétés de base du holon telles que schématisées au chapitre trois, page 59.

Qu'il s'agisse d'espace, de temps, d'énergie, d'état d'être, de faire ou d'avoir, notons qu'il s'agit toujours de potentialisations/actualisations. D'autres index, c'est-à-dire d'autres relations peuvent servir au classement de l'information, mais ceux que nous développerons semblent suffisants pour comprendre comment fonctionne la gestion des informations au sein de la conscience et pour développer les outils de conscience permettant de les rejoindre et de travailler avec elles. Il me paraît essentiel de ne pas multiplier les éléments, ce qui conduirait immanquablement à compliquer et à rendre l'utilisation des données difficile.

L'espace

Dans ses cycles successifs d'échange, la conscience semble enregistrer l'information de position dans l'espace, pour elle-même (son propre état spatial), mais également dans l'espace au sein duquel elle évolue (pour un holon, l'espace déterminé par la hiérarchie qui l'englobe, qui le centre) et relativement aux consciences avec lesquelles elle échange. Cet index d'espace permet de situer les informations les unes par rapport aux autres dans l'espace intérieur de la conscience : elle y reproduit l'espace extérieur dont elle fait l'expérience.

Le temps

La conscience enregistre également le temps, par rapport à elle-même, par rapport à ses cycles antérieurs (son âge en quelque sorte), mais aussi par rapport au système (la hiérarchie) plus vaste qui l'englobe et la centre. L'index de temps permet de localiser les informations les unes par rapport aux autres dans le temps. Le temps intérieur de la conscience reproduit le temps qu'elle expérimente à l'extérieur[1].

L'énergie

Enfin, la conscience enregistre le ***mouvement*** de l'information, c'est-à-dire l'énergie, définie comme information en mouvement. Rappelons qu'un mouvement énergétique crée un flux, qui se caractérise par une direction (un sens), une qualité vibratoire (une signification) et une vitesse.

• Jusqu'alors, nous nous sommes contentés de dire que la conscience expérimente deux directions de flux : l'influx (input) et l'efflux (output). En fait, elle fait l'expérience de quatre directions de flux : de l'extérieur ou d'*Autrui* vers *Je* (influx), de Je vers l'extérieur ou *Autrui* (efflux), de l'extérieur vers l'extérieur (*Autrui* vers *Autrui*), et d'elle vers elle (*Je* vers *Je*). Et sur chacun de ces flux, les significations (qualités vibratoires) peuvent être différentes.

1. Remarquons que nous symbolisons l'écoulement du temps en utilisant systématiquement une représentation spatiale. De plus, nous le représentons toujours s'écoulant de la gauche vers la droite. Cela se retrouve en mathématiques, dans l'utilisation de repères orthonormés sur lesquels l'écoulement du temps est représenté en abscisse, allant de la gauche vers la droite. Bien qu'arbitraire, cette représentation correspond sans doute à une logique qui œuvre à notre insu.

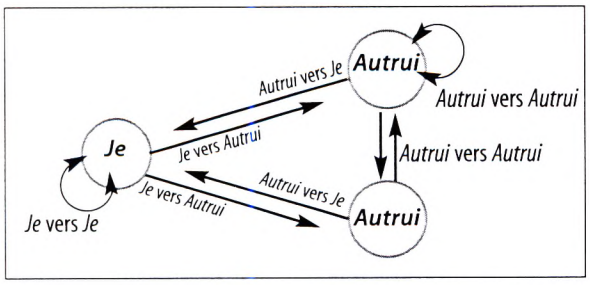


Figure 2. Schématisation des flux expérimentés par *Je*.

Directions des flux du point de vue de *Je*

Extérieur ou autrui vers *Je*	Influx
Je vers extérieur ou autrui	Efflux
Autrui vers *Autrui*	
Je vers *Je*	

• Du point de vue de la conscience, l'influx (ce qui lui arrive...) est l'événement potentiellement le plus problématique, celui qui la pousse à réagir, notamment pour se préserver lorsqu'il y a danger potentiel pour son existence.

• La conscience enregistre également la ***vitesse*** (la relation de l'espace au temps) des flux. Une trop grande vitesse peut être perçue comme dangereuse pour la conscience : elle n'a pas suffisamment de temps pour intégrer les flux reçus.

• La conscience est également sensible à la ***quantité*** d'informations par rapport au temps. On pourrait ici parler d'***intensité*** du flux reçu. Trop d'informations reçues dans un temps trop court constituent un traumatisme.

• La qualité vibratoire qui donne au flux sa signification, s'appelle fréquence lorsqu'on l'exprime par rapport au temps et longueur d'onde lorsqu'on l'exprime par rapport à l'espace.

• La qualité vibratoire d'un flux ou d'une onde permet de comprendre le phénomène que nous avons déjà évoqué sous le nom de résonance.

Être

En expérimentant simultanément des espaces, des temps et des énergies successifs, la conscience expérimente également des ***états d'être***, d'autant plus sophistiqués qu'elle s'élève dans la hiérarchie du conscient et du vivant. L'état émotionnel est un des plus importants. Les ***émotions*** sont des états d'être particuliers naissant de la résistance que rencontre la conscience dans ce qu'elle cherche à être, faire ou avoir.

Faire

La conscience enregistre également ses états de faire successifs et notamment l'aisance ou la résistance associées à ce qu'elle est en train d'accomplir.

Avoir

Enfin, la conscience semble également enregistrer ses états d'avoir successifs notamment la gestion du couple acquisition/perte.

Ces six index correspondent rappelons-le aux éléments de base de la conscience, consécutifs à son dynamisme antagoniste inhérent : *Je/Non-Je*. Leur combinaison permet une sophistication de l'information de base déjà importante, qui va croissant au fur et à mesure que l'on s'élève dans la hiérarchie évolutive, pour atteindre le summum chez homo sapiens.

Un filtre

Toute information entrante (input) ou sortante (output) traverse à son ***insu***, cette partie de la conscience afin d'y être comparée à d'autres informations déjà existantes dans le système, venant du système lui-même ou de son environnement. Ce ***filtre*** empêche *Je* d'expérimenter directement son environnement et les autres consciences. Plus la conscience est complexe, plus le filtre l'est et plus il est difficile à *Je* de s'en dissocier pour expérimenter la vie comme neuve. Ce point devient chez homo sapiens une difficulté particulièrement difficile à gérer.

> *« Ainsi nous abordons un problème qui est toujours neuf d'un point de vue qui est toujours vieux. La provocation est neuve, mais notre réponse est vieille, et notre difficulté est d'aborder la provocation d'une façon adéquate, c'est-à-dire pleinement. Le problème est toujours une question de relations – avec des choses, des personnes, des idées – il n'y en a pas d'autres ; et pour correspondre exactement aux exigences perpétuellement changeantes de ces rapports, il faut voir ceux-ci à la fois clairement et passivement. »*
> (Krishnamurti, 1994, 106)

L'ÉMOTION

C'est un truisme de dire que l'émotion est reliée au vivant. Pourtant, voilà encore un mot que nous utilisons à longueur de temps et qu'il est particulièrement difficile de définir avec précision. Le *Robert* définit l'émotion comme un ***état de conscience complexe***, généralement brusque et momentané, accompagné de troubles physiologiques (pâleur ou rougissement, accélération du pouls, palpitations, sensation de malaise, tremblements, incapacité de bouger ou agitation). Le *Larousse* la définit comme un ***trouble*** subit, une agitation passagère consécutifs à ce que vit une personne.

De nature simple, le phénomène émotionnel devient complexe par la juxtaposition des consciences qui l'expérimentent au sein des hiérarchies. Pour résoudre en partie cette complexité, nous allons modéliser, sachant que nous ne pouvons qu'approcher la réalité complexe du phénomène. À propos d'émotion, nous parlerons donc de ***phénomène émotionnel*** et le définirons comme un ***état d'être*** que ressent une conscience au cours de sa relation avec l'extérieur ou autrui, notamment face aux résistances rencontrées dans ses tentatives pour être, faire ou avoir quelque chose.

Émotion et sentiment

Le phénomène émotionnel semble comporter deux parties. La première est reliée au monde intérieur de la conscience. Elle correspond à ce que ***ressent*** *Je* lors de l'expérience qu'il fait d'*Autrui*. Antonio Damasio l'appelle ***sentiment***. Il considère cette partie du phénomène émotionnel comme totalement privée. Il est en effet impossible à un observateur extérieur de connaître le ressenti émotionnel exact d'une autre conscience. Seul *Je* qui le vit, le connaît, et s'il tente de le décrire, il n'en dit jamais qu'une toute petite partie, et l'*Autrui*, à qui *Je*, le décrit, ne le ressent pas. Il peut seulement l'imaginer (ce qui se réfère à une expérience qui lui est personnelle, toujours différente de celle de celui qui raconte). Autrement dit, tant que nous observons une conscience ou un système de consciences de l'extérieur, nous ne pouvons jamais savoir exactement ce que cette conscience ressent exactement : nous n'en faisons pas l'expérience.

> *« Nos émotions sont notoirement inaptes à s'exprimer par le langage. Les romanciers éprouvent les pires difficultés à décrire ce que leurs personnages ressentent, par opposition à ce qu'ils pensent ou à ce qu'ils font. Nous savons décrire des processus intellectuels dans tous les détails mais nous n'avons que le vocabulaire le plus rudimentaire pour les sensations pourtant vitales de la souffrance physique. »* (Koestler, 1968, 268-69)

Une autre partie, en revanche, concerne l'expression de ce ressenti par le système de consciences qui l'éprouve. Cette partie permet à une conscience extérieure de connaître l'état émotionnel de l'individu qu'elle observe : il est assez facile de remarquer les émotions essentielles ressenties par autrui. Il n'y a guère de doute lorsqu'on observe un individu en colère, qui a peur ou exprime du chagrin. Cette partie est l'œuvre de mécanismes neuro-psychiques connus (notamment l'activité sympathique et parasympathique du système nerveux). Parce qu'elle est manifestée et repérable, Damasio, la considère comme publique et la nomme ***émotion***. Mais il s'agit ici d'une connaissance, pas d'une expérience.

> *« Les émotions et les sentiments d'émotions sont respectivement le début et le terme d'une progression, mais le caractère relativement public des émotions et l'aspect complètement privé des sentiments qui en découlent montrent bien que les mécanismes situés tout au long de ce continu sont extrêmement différents. Il est utile de respecter une distinction entre émotion et sentiment, si nous voulons enquêter à fond sur ces mécanismes. J'ai proposé de réserver le terme de sentiment à l'expérience mentale et privée d'une émotion, et d'utiliser au contraire le terme d'émotion pour désigner l'ensemble de réponses qui, pour bon nombre d'entre elles, sont publiquement observables. En termes pratiques, cela veut dire que l'on ne peut observer un sentiment chez quelqu'un d'autre, même si l'on peut observer un sentiment chez soi lorsque, en tant qu'être conscient, on perçoit ses propres états émotionnels. Pareillement,*

personne ne peut observer ses propres sentiments, mais certains aspects des émotions qui donnent lieu à vos propres sentiments, d'autres que vous pourront manifestement les observer. » (Damasio, 1999, 50)

Pour ce qui me concerne, je parlerais le plus souvent d'émotion ou de phénomène émotionnel pour désigner les deux aspects de cette même réalité.

Émotion et évolution

Le phénomène émotionnel est inhérent au vivant : « *À première vue, il n'y a rien de spécifiquement humain dans les émotions, puisqu'il est clair que bon nombre de créatures non humaines ont pléthore d'émotions.* » (Damasio, 1999, 43) Darwin[2] a consacré une partie importante de ses recherches au phénomène émotionnel qu'il a observé et décrit chez nombre d'espèces animales : « *Darwin a mené une longue étude sur l'expression de l'émotion selon les cultures et les espèces, et bien qu'il ait considéré les émotions humaines comme des vestiges d'étapes antérieures de l'évolution, il a reconnu l'importance du phénomène.* » (Damasio, 1999, 46)

Par ailleurs, états d'être et émotions expérimentés par une conscience dépendent de ce qu'elle vit mais également du niveau qu'elle occupe dans la hiérarchie du vivant : au bas de la hiérarchie, les émotions expérimentées sont simples et au fur et à mesure que l'on monte les degrés, elles se composent, multipliant les états intermédiaires, devenant parfois très sophistiquées, notamment chez homo sapiens.

> « *Bien que la composition et la dynamique précises des réponses émotionnelles soient façonnées, en chaque individu, par un développement et un environnement uniques, tout porte à penser que la plupart des réponses émotionnelles, si ce n'est toutes, sont le résultat d'une longue suite d'harmonisations qui se sont faites au cours de l'évolution. Les émotions font partie des dispositifs biorégulateurs dont nous sommes équipés pour survivre. C'est la raison pour laquelle Darwin pouvait répertorier les expressions émotionnelles de tant d'espèces et trouver de la cohérence dans ces expressions, et c'est aussi la raison pour laquelle, en différentes parties du monde, et à travers toutes sortes de cultures, les émotions sont si faciles à reconnaître. Sans nul doute, il y a des expressions variables ainsi que des variations dans la configuration précise des stimuli susceptibles d'induire une émotion selon les cultures et selon les individus.* » (Damasio, 1999, 61)

Un phénomène neuro-psychique

Notre modèle considère le phénomène émotionnel comme inhérent à la conscience. Mais dans la conjonction sentiment/émotion, il semble que le phénomène émotionnel soit particulièrement dépendant de la matière neuro-psychique. La conscience utilise en effet pour se manifester tous les intermédiaires possibles et le système nerveux s'avère pour cela particulièrement performant. Notons toutefois que si le système nerveux permet la manifestation de phénomènes reliés à l'émotion, il n'en est sans doute pas la cause : « *On aurait beau errer dans un cerveau, on n'y trouverait pas un état d'âme.* » (Valéry, in Charon, 1977, 32)

Notons également que l'émotion naît automatiquement dans la conscience. Nous ne pouvons pas grand chose à la création des émotions qui naissent dans les parties du système nerveux échappant à notre contrôle, notamment le reptilien et le limbique. Tout au plus, pouvons-nous tenter d'en empêcher ou d'en modifier l'expression. Mais cela présente d'autres inconvénients, sachant qu'une émotion non exprimée s'imprime dans le système, c'est-à-dire constitue des flux bloqués, principales sources du phénomène appelé rétention d'énergie.

> « *Nous sommes presque aussi efficaces pour mettre un terme à une émotion que nous*

2. En 1872, Darwin publie *The Expression of the Emotions in Man and Animals* (*L'expression des émotions chez l'homme et les animaux*), ouvrage dans lequel il analyse et décrit une vaste gamme d'attitudes et de sentiments (souffrance et pleurs, joie et gaieté, reflexion, haine et colère, mépris et dégoût, surprise et crainte, ainsi que le phénomène de la rougeur, « *la plus humaine de toutes les expressions* »). Il n'y définit pas l'émotion, se concentrant sur les expressions observables. Il s'intéresse non seulement à la similitude d'expressions entre animaux et humains, mais également entre humains issus de différentes civilisations et cultures. Il en conclut « *qu'un même état d'esprit est exprimé en tous pays avec une remarquable uniformité* » (Continenza, 2004, 91).

le sommes pour empêcher un éternuement. Nous pouvons essayer d'empêcher l'expression d'une émotion, et nous pouvons y parvenir en partie mais pas complètement. Certains d'entre nous, moyennant l'influence culturelle appropriée, finissent par être assez doués pour cela, mais pour l'essentiel, ce que nous accomplissons, c'est la capacité de dissimuler certaines des manifestations extérieures de l'émotion, sans être jamais capables de faire barrage aux changements automatiques qui se produisent dans les viscères et dans le milieu interne. » (Damasio, 1999, 56)

Émotions primitives

Il semble important, pour la suite de notre propos, de distinguer les émotions que nous qualifierons de primitives (on les rencontre à tous les niveaux de la hiérarchie du vivant) des émotions secondes, apparaissant ultérieurement dans l'évolution, se composant et se sophistiquant au fur et à mesure que l'on monte dans la hiérarchie du vivant.

La peur est l'émotion du danger, la conscience (*Je*) sent qu'elle « pourrait ne plus être » (risque de mort). C'est sans doute l'émotion la plus basique et aussi la plus répandue, existant dès les niveaux élémentaires de la conscience. Elle imprègne tous les tissus vivants et resurgit facilement face aux situations difficiles ou délicates que vit la conscience.

La colère est l'émotion de l'opposition. La conscience (*Je*) ne parvient pas à être, faire ou avoir ce qu'elle désire. Elle est bloquée face à une opposition qu'elle ne réussit ni à maîtriser ni à vaincre. La colère est une tentative pour débloquer la situation dans la force ou la violence.

Le chagrin est l'émotion de la perte. Ce peut être une perte d'avoir matériel, mais aussi d'information ou de relation. Rappelons qu'une conscience (*Je*) s'assure de son être par l'acquisition d'information (avoir). Elle supporte donc très mal toute perte d'avoir, qu'elle ressent (à tort) comme une diminution de son être.

Descente aux enfers...

Puisque nous avons défini le phénomène émotionnel comme un ***état d'être*** ressenti par une conscience au cours de sa relation avec l'extérieur, notamment face aux résistances rencontrées dans ses tentatives pour *être*, *faire* ou *avoir* quelque chose, observons le comportement d'un individu type homo sapiens face à l'opposition.

Je Junior a l'idée de manger un morceau de chocolat. Avant d'avoir cette idée, il n'était pas impliqué par rapport au chocolat, il était serein. Puis vient l'idée et en même temps qu'elle, l'anticipation d'un plaisir, celui d'obtenir et de manger le chocolat. *Je Jr* s'engage donc avec enthousiasme et détermination dans la quête du morceau de chocolat. Et c'est joyeux qu'il va trouver sa mère pour lui demander : « *Maman, maman, donne-moi du chocolat.* »

Mais maman refuse. Première opposition. *Je Jr* n'est plus aussi joyeux. Il rencontre une opposition et commence à entrer en lutte pour la vaincre. Il insiste : « *Si Maman, donne, j'ai envie.* » Maman refuse toujours. Alors Je Jr, manifeste de l'hostilité envers sa mère : « *T'es méchante !* ». Maman refuse toujours. *Je Jr* se met en colère, espérant par la violence, aboutir à ses fins. Maman refuse toujours. *Je Jr* tombe dans un état de ressentiment. Il en veut à sa mère de lui refuser le chocolat. C'est sa faute, mais maintenant, il sent que c'est inutile de le lui dire (il l'a déjà fait et cela n'a servi à rien). Il a peur d'échouer dans sa tentative et se met à pleurer, éprouvant une perte par rapport à ce qu'il croyait acquis et se refuse à lui. Finalement, il se résigne et dit : « *De toute manière, j'en voulais pas du chocolat !* » Il est devenu apathique par rapport au chocolat. Heureusement, il est jeune, plein d'allant et son intérêt se porte vite vers d'autres préoccupations et il oublie sa mésaventure pour penser à autre chose, d'autres jeux qui l'intéressent et retiennent son attention.

En analysant l'histoire de *Je Jr* et du chocolat, nous avons l'impression de passer graduellement par différents états qui se succèdent du plus « positif » (plaisir intense) au plus « négatif » (déplaisir évident).

Une succession d'états

Notons que la succession d'états émotionnels est la conséquence d'une relation. Dans une relation il y a au moins deux termes (*Je* et *Autrui*). Nous avons résolument choisi de ne pas faire varier un des termes (maman maintient son refus, mais ne manifeste pas d'émotion), afin de simplifier

l'observation de l'autre. Dans la vie courante, les choses ne sont pas aussi simples puisque les deux termes varient et se modifient, l'un par rapport à l'autre, l'un en fonction de l'autre. Il est donc fort probable que face aux manifestations émotionnelles de son enfant, la mère aurait, elle aussi, ressenti et exprimé de l'émotion, ce qui aurait altéré le ressenti et les réponses de son enfant. Cependant, l'artifice utilisé permet de discerner plusieurs états émotionnels typiques.

La sérénité est l'état émotionnel du simple plaisir à être. La conscience n'est pas impliquée, sans engagement dans la quête du faire ou de l'avoir. Au sujet de cet état, les ostéopathes parleront volontiers de *stillness*. Avant de s'intéresser au chocolat, *Je Jr* n'est pas engagé dans la quête. Il est serein par rapport à cette question.

La joie est l'émotion du plaisir à s'engager dans un échange, une relation, l'obtention d'un avoir. Elle est bien entendu à classer parmi les émotions « positives » (agréables à ressentir) et à ce titre, recherchée par les consciences.

L'antagonisme est l'émotion de la lutte. La conscience s'engage avec détermination dans le but d'être, de faire ou d'avoir quelque chose. Il y a encore du plaisir à lutter dans l'espoir d'arriver à ses fins en venant à bout des oppositions.

L'hostilité est, pourrions-nous dire, un antagonisme renforcé. L'individu intensifie sa lutte et son opposition face à ce qui lui résiste. Il tente, en augmentant l'opposition, de vaincre la résistance. Le plaisir diminue d'autant.

La colère est l'émotion de l'opposition. La conscience ne parvient pas à ses fins. Elle est bloquée face à une résistance qu'elle ne réussit ni à maîtriser ni à vaincre. Elle tente de débloquer la situation en utilisant force et violence, mais elle est arrêtée, empêchée.

La rancœur correspond à une hostilité qui n'est plus clairement exprimée. L'individu « en veut » à son opposant, mais n'ose plus l'affronter directement. Il sait (il a l'impression) que c'est inutile. Il est déjà en train de perdre.

La peur est le ressenti face au danger. L'opposition demeurant, l'individu sent qu'il risque d'échouer. Notons ici que l'importance de l'enjeu n'est guère en cause. L'essentiel est dans l'insu. La peur de ne pas gagner est bien plus importante que l'enjeu à gagner.

Le chagrin est le ressenti de la perte. L'individu, lorsqu'il s'est engagé dans sa quête, entrevoyait déjà le résultat. Il le considérait comme acquis. L'échec est donc conçu comme une perte, et il en ressent les effets, le chagrin.

La résignation est le ressenti de l'échec. L'individu sait qu'il ne pourra obtenir ce qu'il désire être, faire ou avoir et se résigne. Il ne cherche même plus à lutter. Il abandonne, se désintéresse, devient apathique.

Le couple plaisir/déplaisir

Il semble cohérent de dire que le phénomène émotionnel s'articule autour du couple plaisir/déplaisir ou plaisir/douleur. Les émotions dites *positives* étant du côté plaisir, les émotions dites *négatives*, du côté douleur.

Nous pourrions aussi articuler le phénomène émotionnel autour de la colère. En effet, la colère semble marquer la limite entre ce que la conscience vit comme plaisir et ce qu'elle vit comme contrainte, génératrice de déplaisir ou de douleur.

Il semble enfin également possible d'établir un parallèle entre les émotions de plaisir et l'expansion de la conscience (efflux) et les émotions de déplaisir ou de douleur et la rétraction de la conscience (influx).

> *« L'émotion possède une gamme qui donne la tonalité positive ou négative de toute l'activité humaine, de l'apathie morbide à la sérénité en passant par la pitié, la colère ou l'enthousiasme et leurs différentes harmoniques. Un incident peut y figer un individu dans son existence terrestre sans qu'il en ait conscience, le bloquant alors dans un type de comportement qui ne lui laisse qu'une marge de manœuvre étroite ne lui permettant plus de jouer avec. »*
> (Jankélévitch, in *Bocabeille*, 2003, 114)

Mouvement et émotion

Le concept d'émotion est relié à celui de mouvement. En analysant les états émotionnels par rapport au mouvement, on peut discerner trois états d'immobilité : la sérénité (*stillness*), l'apathie et la

colère. Les deux émotions extrêmes qui sont apathie et sérénité marquent toute deux un état de détachement.

• En état de sérénité, la conscience n'est ***pas*** impliquée dans des actes de la vie extérieure et donc ***pas*** touchée par ce qui s'y passe Certains parlent de détachement. L'individu n'est pas intéressé, immobile, dans un état de tranquillité, correspondant à ce que les ostéopathes appellent *stillness*.

• Dans l'apathie, la conscience n'est ***plus*** impliquée, parce qu'elle a renoncé. Elle n'est pas parvenue à obtenir ce qu'elle voulait être, faire ou avoir et se désintéresse de sa quête. Elle n'est ***plus*** intéressée. Elle est inerte, c'est-à-dire également immobile, mais il ne s'agit pas ici du même état d'immobilité. C'est l'immobilité du renoncement, de la *désimplication*. On peut facilement confondre l'expression de sérénité et celle d'apathie. Entre ces deux états, l'émotion manifeste du mouvement (le mot même le suggère, *motion* voulant bien dire « mouvement »).

• Dans l'état de colère, la conscience est ***immobilisée***, empêchée par une opposition qu'elle ne parvient pas à vaincre. C'est un état de non-mouvement, mais particulièrement actif, un état stationnaire fait de flux en opposition.

Enfin, puisque le phénomène émotionnel semble comporter deux parties (intérieure, privée, le ressenti ou sentiment, et extérieure, manifestée, toutes deux faites de mouvement), il peut être également intéressant de l'analyser au niveau de la relation de ces deux aspects. Le tableau suivant tente de représenter à la fois l'aspect relationnel, le ressenti ou sentiment de la conscience et la manifestation du phénomène envisagé par rapport au mouvement.

Ce qui est vécu (la relation)	**Ressenti, sentiment**	**Mouvement**
Bien-être, tranquillité, non-engagement	Sérénité	Immobilité (stillness)
Plaisir à s'engager, à l'action	Joie	Extériorisation (efflux)
Opposition à être, faire, avoir –> lutte	Antagonisme	Extériorisation (efflux)
Opposition renforcée à être, faire, avoir	Hostilité	Extériorisation (efflux) freinée
Impossibilité à être, faire ou avoir	Colère	Immobilisé dans flux opposés
Empêché d'être, de faire ou d'avoir	Rancœur	Intériorisation (influx)
Sensation de danger face à l'échec	Peur	Intériorisation (influx)
Perte d'avoir (réelle ou supposée)	Chagrin	Intériorisation (influx)
Plus aucun espoir	Désespoir	Immobilité (inertie)
Échec à être, faire ou avoir	Résignation	Immobilité (inertie)

ADVERSITÉ

L'analyse du phénomène émotionnel est issue de l'observation de la ***relation*** entre consciences. La vie est en effet relation et l'étude de l'existence d'une conscience ou d'un système de consciences ne peut éluder la relation à d'autres consciences ou systèmes de conscience, notamment parce que c'est par elle que ***Je*** se sent exister. Dans les phénomènes liés à la conscience, c'est donc essentiellement la relation entre consciences qui pose problème. Face à l'opposition que rencontre une conscience à ce qu'elle désire être, faire ou avoir, le phénomène émotionnel n'est qu'une partie du phénomène relationnel. Dans le premier livre d'approche tissulaire, nous avons développé le modèle de la rétention, réponse de la conscience ou du système de consciences face à l'adversité. Revenons à ce modèle et examinons comment les données développées dans le présent ouvrage modifient son éclairage.

Résister

La notion d'existence implique la notion de ***résistance*** qui lui est inhérente : tout système et système de systèmes est pris dans le dilemme de maintenir son existence en tant qu'individu (son affirmation) – il doit donc résister –, tout en continuant à participer au système dont il dépend pour continuer d'exister (sa participation). Pour qu'une certaine harmonie existe dans la relation, doit exister une tension réciproque équilibrée.

Dans une relation normale, lorsque les conditions deviennent moins optima pour la survie du système (ou hiérarchie de holons), il a tendance à privilégier (actualiser) l'assertion (l'affirmation de soi, *Je*) au détriment de la participation (*Autrui*). Ce comportement demeure dans le domaine « physiologique » mais, privilégier Je par rapport à *Autrui*, revient pour la conscience à ***résister*** davantage à la relation (à *Autrui*), ce qui a aussi comme conséquence de diminuer sa communication avec l'environnement. Pour faire cela, la conscience retient de l'énergie, il en résulte en ***masse***, précurseur de matière. En physique, la masse désigne la quantité de matière contenue dans un corps, et mesure son inertie, c'est-à-dire sa résistance au mouvement. En physique nucléaire, masse et énergie sont interchangeables. Sur le plan palpatoire, nous expérimentons cela sous forme de densité.

S'opposer

Lorsque le « danger » pour l'existence de la conscience devient trop fort et menace son être, elle ne se contente plus de résister, d'actualiser *Je* par rapport à *Autrui*, elle ***s'oppose*** à *Autrui*. Mais en faisant cela, la conscience va à l'encontre de ce qu'elle est fondamentalement : un être. Cet être, nous l'avons vu, est relié à de l'espace, du temps, de l'énergie et de la mémoire. Face à cet être, elle crée (actualise) du non-être qui est ***opposition*** à son être (qui ne peut que demeurer, puisqu'il est son essence) et en même temps elle crée du non-espace, du non-temps, de la non-énergie et de la non-mémoire (de l'oubli), etc.

Oppositions par la conscience	
Être	Non-être
Conscience	Non-conscience
Espace	Non-espace
Temps	Non-temps
Énergie	Non-énergie
Mémoire	Non-mémoire

NON !

Je voudrais insister sur l'idée que le point commun à non-être, non-conscience, non-espace, non-temps, non-énergie et non-mémoire est « ***Non*** ». Il ne faut pas le confondre avec « ***Pas de*** » (pas d'être, pas de conscience, etc., deuxième terme d'une relation contradictoire). Dans « *Pas de* » il n'y a pas existence. Le *Non* en revanche est une opposition. Ce *Non* n'annule pas un état, le faisant cesser d'exister (et qui serait alors *Pas de*). Il vient ***s'opposer*** à un état qui persiste parce qu'il est créé antérieurement et parce qu'il est inhérent à la conscience. Cette opposition crée une *masse* mentale pour la conscience, qui demeure, insensible à l'écoulement du temps dans lequel le système évolue. La différence se marque dans le trait d'union qui suit le non.

> *« La conscience matérielle, c'est-à-dire le mental dans la Matière, s'est formée sous la pression des difficultés – des difficultés, des obstacles, des souffrances, des luttes. Elle a été pour ainsi dire "élaborée" par ces choses, et cela lui a donné une empreinte, presque de pessimisme et de défaitisme, qui est certainement le plus grand obstacle. [...] C'est la grande base, l'immense base de la Vie. La vie est appuyée là-dessus : sur ce* ***NON****. Un* ***non*** *qui prend mille formes, des millions de formes et de petites maladies ou de petites faiblesses, mais qui vont toutes vers leur soif du* ***non*** *final : la mort. »*
> (Satprem, 1976, 199)

Ce « *Non* » implique de la part de la structure vivante une réponse, généralement non consciente, mais active, de retenue d'énergie pour tenter de s'isoler du danger qui la menace. Il est même bien possible que ce type de réponse – retrait, résistance, refus – ait commencé d'exister avec la structure vivante et que, par conséquent, nous la retrouvions, intégrée au mécanisme même

du vivant dont la première réaction face à l'adversité est le retrait, la résistance, le refus avec tous les effets secondaires qui en découlent.
Ce modèle comportemental peut s'appliquer aux structures simples (holons), mais également aux structures complexes (hiérarchies de holons) reproduisant macroscopiquement les comportements des structures microscopiques qui les composent. Dans nos vies même, nous reproduisons ce type de comportement chaque fois que nous sommes confrontés à des situations que nous considérons comme agressives ou dangereuses. Seule la conscience de cette inadaptation peut permettre d'en suspendre le mécanisme, mais l'abstraction nécessaire à cette prise de conscience ne semble pas accessible aux structures des hiérarchies inférieures. Elles ont besoin d'un point d'appui extérieur. C'est ce que le praticien en techniques tissulaires se propose de leur offrir.
En revanche, on peut imaginer que ce mécanisme si fondamental à la vie et à la survie d'une structure vivante a puissamment participé à l'évolution. Les rétentions d'énergie et les densifications qui en découlent ayant fini par s'organiser, et s'intégrer, modifiant ainsi la structure des organismes vivants et leur permettant d'évoluer, donc de survivre.

Persistance

Le problème de base de ce « *Non* », c'est sa fixité. Alors que la conscience par nature animée d'un dynamisme antagoniste fait d'opposés peut choisir d'actualiser l'un des pôles plus que l'autre (potentialisant son contraire), le « *Non* » ***fige*** l'actualisation/potentialisation de la conscience qui ne peut alors plus changer son état.

Densification

La rétention d'énergie marque également une augmentation de la résistance du système au niveau de sa relation, donc une augmentation d'inertie et donc de masse, que nous avons appelé densité. Pour les matières biologique et neuro-psychique, elle constitue une régression, puisqu'elle tend à actualiser le *Je* par rapport à l'*Autrui*, donc l'homogène par rapport à l'hétérogène. On peut la voir comme une tentative (inconsciente) de retourner à un état antérieur, ce qui est impossible. Elle est, aussi, dangereuse, parce qu'elle vient s'opposer à la vie du système en tant que système.

CONSÉQUENCES DE LA RÉTENTION

Nous les avons déjà largement évoquées dans le premier livre sur l'approche tissulaire, aussi les rappellerons-nous brièvement.

Résistance refus, relié à la réticence ou au refus d'échanger, de communiquer.

Non-existence s'opposant à l'existence native de la structure. Cela entraîne pour la structure vivante concernée un ***isolement*** par rapport à ses congénères. La structure en retrait reconnaît moins l'existence des structures environnantes, mais, réciproquement, elle est aussi moins reconnue par elles.

Non-conscience qui vient s'opposer à la conscience native de la structure et participe à son isolement du système auquel elle appartient.

Actualisation de l'affirmation au détriment de la participation. Oubli de l'altérité (oubli d'Autrui).

Augmentation de la vulnérabilité.

Augmentation de la densité (ou masse), de la tension et de l'inertie, rétraction.

Conséquences mécaniques importantes : en se rétractant, la structure crée un fulcrum non physiologique qui modifie la plasticité du mécanisme auquel elle appartient. Nous parlerons plus volontiers de fulcrum ***aphysiologique***, pour ne pas insister sur l'aspect négatif de ce type de fulcrum.

Conséquences biologiques : les fonctions normalement assurées par la structure en refus le sont moins bien. Le système doit compenser ce manque, ce qui accapare une partie de son attention et de son énergie, non disponible à d'autres tâches.

Potentialisation d'information : puisqu'une rétention correspond à de l'énergie arrêtée, elle correspond à un cycle d'énergie non terminé. L'énergie repasse donc à l'état potentiel et constitue sur place une ***charge*** qui crée de la masse et n'est pas naturelle au système.

> *« Dès que l'homme ordinaire reçoit un choc, physique ou moral, sa réaction immédiate est de se replier sur lui-même ; il se contracte, entre en ébullition et décuple le mal.*

Le chercheur, au contraire, qui aura établi quelque immobilité en lui, verra que cette immobilité dissout les chocs, parce qu'elle est large. »
(Satprem, 1995, 99)

Contenu d'une rétention

Une structure vivante qui résiste ou refuse de communiquer parce qu'elle sent sa survie menacée, vit une situation contenant de l'information, plus ou moins riche, plus ou moins complexe, selon la situation vécue. L'énergie est de l'information en mouvement (Brinette, 1992, 23). Bloquer l'énergie dans une rétention revient donc à retenir l'information correspondante qui ne circule plus. Ce mécanisme potentialise l'énergie et donc l'information qui se stocke dans la rétention. Les informations pouvant être retenues sont nombreuses et d'autant plus sophistiquées que le niveau de la structure est élevé dans la hiérarchie du vivant donc de la conscience.

Décision, considération, refus. Pour qu'une chose existe chez le vivant, il faut une décision qui la fasse exister (un *Je suis* en quelque sorte). Il peut être difficile d'imaginer ce que peut être la décision ou la considération d'une structure tissulaire. Nous avons du mal à l'imaginer parce que nous projetons dans la structure tissulaire le même concept de conscience que celui qui nous anime. Il faut être beaucoup plus simple. Il ne s'agit pas du même niveau hiérarchique. La conscience tissulaire est une conscience basique, élémentaire, presque exclusivement fondée sur le *Je/Non-Je*. Il s'agit de pensée quasiment binaire. Les réponses à ce niveau seront donc également basiques, fondées sur le type de réponse associée, c'est-à-dire le *Oui/Non*. La décision sera donc ***Non*** pour refuser de communiquer. Peu de place ici pour le *peut-être*...

La non-communication est la conséquence directe du refus. Nous l'avons déjà évoquée et n'y reviendrons pas.

La non-conscience peut également, comme déjà évoqué, faire partie de l'information contenue dans une zone de rétention. Le patient n'a absolument pas conscience de sa rétention. La rétention et toutes les informations qui lui sont associées ne sont pas spontanément accessibles à la conscience, elles sont refoulées dans l'oubli.

Le mouvement peut faire partie de l'information retenue dans une zone de rétention, notamment si l'incident qui a produit le refus contenait beaucoup d'énergie cinétique.

La douleur fait souvent partie de l'information retenue dans les tissus. Elle est même très probablement à l'origine de ce qui a motivé la résistance et le refus.

L'émotion est également très fréquente en tant que contenu informatif d'une zone de rétention. L'émotion fait bien évidemment partie de la vie, comme nous venons de l'évoquer.

Résidus chimiques et toxines stagnent souvent au niveau d'une rétention, soit parce que la situation qui a produit la rétention comportait un substrat chimique, soit à cause de la stagnation fluidique résultant du refus de communiquer.

Un index de position dans le temps et l'espace est également une information enregistrée avec la rétention tissulaire. Cela est logique, puisque la situation qui a engendré la rétention s'est déroulée à un certain moment de la vie du système et que le corps à ce moment occupait une position particulière dans l'espace et dans le temps de l'univers qui le centre, l'univers physique.

Résumons avec le tableau suivant :

Flux bloqué

non-être		non-mouvement
non-espace		densité plus forte
non-temps	non-communication	rétraction
non-énergie	non-mémoire	mort relative

La création du « cas » ostéopathique tissulaire

Cette modélisation nous a amené à formuler le concept du « cas » ostéopathique : les systèmes de consciences (et le corps en est un) accumulent les rétentions d'énergie et le patient qui cherche de l'aide aujourd'hui par rapport à un symptôme, nous présente un composite hypercomplexe,

ensemble confus de rétentions/compensations, de mémoires indésirables, accumulées dans un ordre défiant la systématisation.

> *« Le péché est ce qui, en un temps, fut à sa place mais qui, parce qu'il persiste maintenant, ne l'est plus. Il n'y a pas d'autre péché. »*
> (Aurobindo, 1975, 190)

LE CAS SAPIENS

Avec homo sapiens, les choses se compliquent terriblement. En effet, le saut entre les aptitudes et possibilités de l'animal non humain le plus évolué et homo sapiens est énorme. En considérant homo sapiens, nous affrontons l'hypercomplexe.

Mentals

Notre modèle postule que chaque conscience possède (il s'agit bien d'un avoir) son propre agrégat d'informations sur ce qu'elle a vécu, que, par commodité, nous nommons mental. Même si nous utilisons le singulier pour évoquer le mental, il serait plus juste de parler de mentals au pluriel : chaque agrégation de consciences en système de consciences est aussi une agrégation de mentals, c'est-à-dire d'informations concernant la vie des consciences qui s'agrègent en système. Dans *Le mental des cellules*, Satprem évoque cette juxtaposition et nous en donne une brève description :

> *« En fait, nous sommes enveloppés dans une quadruple trame superposée : la première, dont les mailles sont relativement lâches, celle du mental intellectuel ; la seconde, dont les mailles sont déjà plus serrées et collantes, celle du mental émotif ; puis la trame compacte du mental sensoriel, et enfin les mailles microscopiques du mental physique – là-dessous, il y a le corps, c'est-à-dire un inconnu dont la réalité nous échappe complètement parce que tout ce qui vient du « corps » soi-disant est dénaturé, faussé et fabriqué vraiment par les quatre trames successives. Qu'est-ce qu'il y a là-dessous ? Les biologistes peuvent parler d'enzymes et de molécules d'ADN, mais c'est comme s'ils parlaient de la nature de l'homme au fond d'un donjon à perpétuité – sortez-le du donjon et faites-le galoper au soleil, et nous verrons si les petites molécules se comportent pareillement, et si toutes leur « lois » ne sont pas seulement la loi du donjon. »*
> (Satprem, 1981, 69-70)

Dans le système corporel humain, chaque niveau évolutif essentiel est associé à un mental qui lui est propre et le mental humain est constitué par la réunion de nombreux mentals, agrégats d'informations appartenant aux systèmes de consciences qui le constituent. Mais leur interpénétration est telle qu'il est très difficile de les distinguer les uns des autres.

Vous avez dit neuf ?

Après tout ce qui vient d'être développé, il devient évident qu'au moment de la naissance, l'organisme du nouveau-né n'est pas un système « neuf ». Il est, au contraire, déjà bien chargé de souvenirs. Il contient, à l'état potentiel, les informations concernant son histoire ontogénique, son histoire personnelle (après la naissance), mais aussi l'histoire des ancêtres qui lui ont transmis la vie, une histoire phylogénétique, celle du groupe humain et des différents règnes à partir desquels il s'est constitué, et enfin, peut-être des informations issues de cycles de vie avec d'autres véhicules (d'autres corps). Autant de richesses ou de difficultés potentielles que la vie se chargera de réactualiser (mettre en résonance) selon son cours aléatoire. Chez cet être « neuf » existe une agrégation de matières (macrophysique, biologique, neuro-psychique) interférant les unes avec les autres. De plus, cet agrégat de consciences va devoir affronter des environnements fort complexes (familial, social, culturel) et tenter d'interagir avec eux pour s'y sentir exister, y trouver sa place et si possible les contrôler.

Qui suis-je ?

Notre système corporel est donc agrégat de consciences hiérarchiquement organisées, partant de la multitude de la base et s'organisant en montant vers le sommet. Chacun de nous, au sommet de la hiérarchie, se conçoit comme l'unique « patron » du système qu'il contrôle. Il se voit, se

conçoit, se vit comme ***Je***, unique, alors qu'il est multiple. Avant même de pouvoir s'envisager lui-même (de pouvoir s'abstraire, pour se regarder être), il traverse une longue période (celle de l'enfance, correspondant à la maturation de l'organisme physique), au cours de laquelle, il se « construit », à son insu. En effet, enfant, il doit s'établir au sein d'une communauté sans cesse plus vaste et plus complexe (famille, restreinte d'abord, puis plus large, puis société, patrie, monde, culture, etc.) et affronter des oppositions parfois très importantes.

Il développe pour cela des modes opératoires (des programmations, des stratégies) dont la plupart s'élaborent à son insu et qui sont destinés à lui permettre de prendre une place (assumer un rôle) dans l'environnement au sein duquel il évolue et si possible de le contrôler, au moins en partie, pour satisfaire ses désirs d'être, de faire et d'avoir.

Personnalité

Cet agrégat de consciences et de mémoires, détermine des traits caractéristiques constituant un personnage unique et original, une ***personnalité***, formée d'éléments appartenant aux consciences et aux mémoires agrégées, autant de ***sous personnalités*** dont l'assemblage crée un individu complexe et original qui, nous l'avons vu, se considère comme ***Je***, unique, alors qu'il est multiple.

Mais il y a plus : dans sa vie présente, au cours de son développement, l'enfant, pour répondre aux difficultés et oppositions rencontrées pour atteindre ses désirs d'être, de faire et d'avoir, crée à son insu de nouvelles sous-personnalités. Par exemple, la personnalité « brave type », la personnalité « gentil » ou la personnalité « méchant », etc. Parmi de nombreux auteurs, Hal et Sidra Stone[3] ont largement développé cet aspect du développement de la personne et nous renvoyons le lecteur intéressé à leurs livres.

Les sous personnalités constituent des entités (holons ou consciences) distinctes dans la psyché. Leur point commun est qu'elles correspondent toutes à une prise d'identité, au choix d'un ***état d'être*** (un *Je suis*...) ou d'une ***attitude***, d'un rôle... Elles correspondent à la cohérence des trois niveaux d'existence : être, faire, avoir. Un état d'être ou une attitude correspond donc à un objectif précis (même s'il est inconscient) dans le but de gérer (contrôler) la vie et le vivant. Malheureusement, ces états d'être et attitudes associées étant créés à l'insu de la conscience qui les fabrique, ils ont tendance à persister et à continuer de produire les effets pour lesquels ils ont été conçus, alors même que le contexte vécu peut être tout différent. Leurs programmes sont alors inadaptés et générateurs de difficultés dans la relation au présent. Ils imposent des solutions du passé à des problèmes du présent.

> *« Mais comment pouvons-nous être libres de regarder et d'apprendre, lorsque, depuis notre naissance jusqu'à l'instant de notre mort, nous sommes façonnés par telle ou telle culture, dans le petit moule de notre moi ? Nous avons été conditionnés pendant des siècles par nos nationalités, nos castes, nos classes, nos traditions, nos religions, nos langues ; par l'éducation, la littérature, l'art ; par des coutumes, des conventions, par des propagandes de toutes sortes, des pressions économiques, des modes d'alimentation, des climats différents ; par nos familles et nos amis ; par nos expériences vécues ; bref, par toutes les influences auxquelles on peut penser, et cela, de telle sorte que nos réactions à tous les problèmes qui se présentent sont conditionnées. [...] Savez-vous que même lorsque vous regardez un arbre en vous disant que c'est un chêne ou un banyan, ce mot, faisant partie des connaissances en botanique, a déjà si bien conditionné votre esprit qu'il s'interpose entre vous et votre vision de l'arbre ? Pour entrer en contact avec l'arbre nous devons y appuyer la main. Le mot ne nous aidera pas à le toucher. Comment sait-on que l'on est conditionné ? Qu'est-ce qui nous le fait savoir ?... Comment sait-on que l'on a faim, non en théorie, mais lorsque la faim se fait réellement sentir ? De même, comment, quand, savons-nous que nous sommes conditionnés ? N'est-ce pas lorsque nous réagissons à un problème, à une provocation ? Car nous répondons*

3. Hal et Sidra Stone : *Le Dialogue intérieur*, Editions Le Souffle d'Or.

à l'événement selon notre conditionnement, et celui-ci étant inadéquat réagit toujours d'une façon inadéquate. »
(Krishnamurti, 1994, 23-24)

États émotionnels et refoulements

Ajoutons à tout cela les état émotionnels créés au fur et à mesure des situations rencontrées par le petit d'homme et que son environnement (familial, scolaire, social) ne lui permettent pas d'exprimer. Pour les matières biologiques et neuro psychiques, ces état émotionnels naissent à des niveaux archaïques du vivant (système reptilien et limbique) (voir chapitre IV, p. 80). Au moment où ils parviennent à la conscience de *Je*, le patron, celui-ci les arrête, parce qu'il a été conditionné à ne pas les exprimer. Il ne contrôle pas leur création qui se fait à son insu, dans les niveaux inférieurs de la hiérarchie du vivant. Il ne sait que les arrêter, empêchant les énergies correspondantes de s'exprimer (voir p. 104). Autant de rétentions qui, s'accumulant à d'autres, déjà existantes, compliquent d'autant la gestion de l'agrégat mental.

Erreurs

L'accumulation des informations, associée à l'agrégation des consciences et systèmes de consciences, rend le monde intérieur de la conscience hypercomplexe et aboutit à une sophistication des informations, source potentielle d'erreurs dans leur traitement et de difficultés dans la relation du vivant. Sans savoir exactement comment se stocke l'information, nous pouvons imaginer des modèles issus de l'expérience vécue dans le travail avec les consciences qui nous permettent une représentation, sans doute grossière, mais suffisante pour nous aider à mieux comprendre ce qui se passe et aider notre patient.

Chaînage

Le chaînage des informations correspond à la représentation spatiale de la succession temporelle des cycles d'expérimentation[4]. L'idée de chaîne est double : elle évoque d'une part l'enchaînement, c'est-à-dire la succession des cycles d'expériences dans le temps, et fait allusion d'autre part, aux liens qui se tissent entre elles.

Des ***chaînes logiques*** semblent se créer dans le stockage de l'information, correspondant à des liens établis au niveau de la similitude ou ressemblance. Les informations se lient par des éléments qui leurs sont communs.

Voici un cas clinique qui me semble illustrer le concept de chaînage. Une patiente vient consulter pour une sévère lombalgie, d'apparition brutale, sans raison évidente. Elle a été traitée médicalement sans amélioration sensible. Lorsque je la questionne sur ce qu'elle vivait au moment de l'apparition du symptôme, elle évoque (avec réticence) la perte d'un animal de compagnie (son chien) auquel elle était très attachée. Mais elle a du mal à accepter le lien de cause à effet entre la perte de son chien et l'apparition des douleurs. Cela lui semble disproportionné et surtout, infantile. Elle a même honte de son chagrin : « *À mon âge…* » Pourtant, une fois sur la table, lorsque je lui demande de me parler de son chien, cela déclenche d'intenses réponses tissulaires. Avec son accord, nous traitons le décès par la technique des flux (décrite ultérieurement). La libération butte. Je lui demande alors si elle a vécu quelque chose de similaire dans le passé. Elle évoque la perte d'un premier animal de compagnie (un hamster) lorsqu'elle était enfant, qui l'a beaucoup affectée. Les tissus réagissent alors très fortement. Nous traitons ce premier incident avec la même technique et la charge de chagrin (énorme) qui était bloquée depuis l'enfance peut se libérer. La lombalgie aussi…

Pour le praticien, la difficulté consiste à remonter la chaîne pour trouver l'élément commun qui relie des faits à l'insu même du patient. **Puisque une telle chaîne est directement issue de l'histoire du patient, l'utilisation de schémas préconçus est inutile** (et même presque sûrement source d'erreurs).

Agrégats émotionnels

L'émotion constitue un élément de chaînage particulièrement fréquent. Sur une même émotion peuvent en effet s'agréger une multitude d'informations issues de situations totalement différentes. Ces agrégats émotionnels forment des

4. Sur la représentation de l'écoulement du temps, voir note p. 100.

amas d'informations de même nature ou de nature très voisine. Ils peuvent en partie expliquer pourquoi nous nous sentons particulièrement mal à l'aise face à une personne exprimant une émotion, alors même que nous ne sommes pas directement impliqués : l'expression émotionnelle de la personne fait résonner en nous d'autres incidents émotionnellement chargés, ce qui nous perturbe sans que nous comprenions pourquoi.

Prenons encore un exemple : un individu peut accumuler de nombreuses expériences d'un père (ou d'autres personnes) hurlant sur lui. Deux éléments sont communs à toutes ces expériences : *colère* et *personne hurlant*, même si pour chacune d'elles des variations existent : lieu, circonstances, personnes présentes, raisons de la colère, etc. Il suffit d'identifier avec précision le dénominateur commun à toutes ces situations empilées pour que tout l'empilement s'effrite. Malheureusement, il est la plupart du temps impossible d'accéder à ces accumulations tellement les charges d'énergie et les émotions accumulées sont importantes et difficiles à confronter directement. Il faudra différencier l'une par rapport aux autres et tenter de la traiter comme séparée, encourager la personne à en ***refaire l'expérience*** au moins une fois.

Machines et circuits

Les ***machines mentales*** sont des stratégies, des habitudes mentales que l'être a créées pour résoudre un problème, et qu'il a oubliées. Elles fonctionnent automatiquement. Par exemple, une personne a créé dans son mental une image de tableau noir sur lequel une main écrit les chiffres d'une opération. À chaque fois qu'elle doit effectuer une opération, elle a inconsciemment recours à la machine mentale qui pose l'opération au tableau et la résout.

Le vrai problème posé par la machine mentale vient de son caractère automatique. Après avoir créé des automatismes, l'être, à son insu, se repose sur eux. Ils lui disent ce qu'il doit faire et dirigent sa vie. Une fois le mécanisme ramené à la conscience, l'être peut décider de continuer à l'utiliser, mais il le fera consciemment. Le plus souvent, il se rend compte qu'il n'en a pas besoin et résout très bien les problèmes sans machinerie mentale.

Quiproquos

L'erreur la plus courante issue de la complexité du mental est le quiproquo (du latin *quid pro quod*, « une chose pour une autre ») qui dit bien ce qu'il veut dire. Envisagée comme un calcul en mode binaire, la gestion de l'information tente d'établir similitudes et différences. Des erreurs d'appréciation peuvent se produire, d'autant plus que le système se complexifie. Comparons cela au fonctionnement d'une calculatrice qui peut fonctionner parfaitement mais donner des résultats incorrects, parce qu'elle a conservé en mémoire des données concernant des calculs passés, interférant dans le calcul présent et faussant le résultat. Nous avons là le schéma type de données du passé interférant avec la vie du présent. Plus le système devient complexe, plus ce type d'erreur est susceptible de se produire.

Langage

Enfin, la sophistication de l'information circulante impose un codage (le langage parlé ou l'écriture sont des codages). Pour être transmise, l'information doit, la plupart du temps, être codée à l'émission, puis décodée et dupliquée à la réception. Chacune de ces étapes constitue une source potentielle d'altérations et d'erreurs. Des quiproquos sont fréquents à cause du langage, notamment par les ***homophonies****, mots dont la prononciation donne des sons semblables, mais dont les sens sont très différents. Voici une série homophonique : « il persévère » peut devenir « il perd ses verres » ou « il perd ses vers » ou « il perd ses verts » Une autre homophonie est « je » et « jeux », une autre, est « bas » et « bât », etc. Le discernement entre ces homophones est relié à la perception du *contexte* dans lequel chacun est utilisé. Cette perception suppose une certaine altitude dans la hiérarchie de développement de la conscience et une conscience en éveil, ce qui n'est pas le cas dans la plupart des situations de contrainte intense où la conscience est submergée par la douleur ou la souffrance et se réfugie dans la non-conscience (voir ci-dessus la rétention).

Nous pouvons aussi penser, comme le faisait Lacan avec « l'univers des signifiants », au poids de certains prénoms, comme Irène (ire/haine, colère et haine), Sylvie (s'il vit), René (re né) etc.

Toujours à propos du langage, nous rencontrons dans la relation humaine un écueil qu'Alfred Korzybsky a été un des premiers à signaler: l'inadéquation du langage qui, dans de nombreuses circonstances ne représente pas exactement ce qu'il est sensé représenter: Korzybsky constate en effet que comme les ingénieurs utilisent un langage pour élaborer leurs constructions (le langage mathématique), ceux qui édifient les structures politiques, économiques, sociales et autres structures humaines instables, utilisent des langages (c'est-à-dire des formes de représentation), mais dont la structure n'est pas similaire aux faits de la science et de la vie tels que nous les connaissons aujourd'hui. En conséquence, les résultats sont imprédictibles et il s'ensuit des désastres.

La dualité de la conscience, source potentielle de conflits

Du fait de la constitution duelle de la conscience et parce que le monde dans lequel nous vivons nous impose le paradigme du tiers exclu[5], nous pensons devoir choisir entre des attitudes opposées. La plupart des êtres, incapables d'une attitude modérée et changeante, plutôt que de supporter l'incertitude ou d'osciller d'un état à l'autre, décident de choisir l'un des opposés et de s'y tenir. Ainsi *Je*, choisit-il un jour entre « bon » et « méchant », actualisant l'un des opposés, par exemple « bon », au détriment de l'autre. Cette décision (la plupart du temps prise à son insu) lui fait adopter une attitude figée, source d'inadaptation au contexte de la vie présente. À partir de ce moment, en toutes circonstances, il assumera le point de vue du « bon gars » et aura tendance à entrer en lutte contre les méchants, devenus ses ennemis.

Le problème ici n'est pas le choix, mais sa ***fixité***: une telle attitude n'est pas libre, conséquence d'un choix pouvant se modifier à tout moment en fonction des circonstances. C'est une attitude figée, une idée fixe génératrice de conflits car toute personne qui résiste à ce qu'il veut faire sera considérée par *Je* comme appartenant au clan des opposants, l'autre partie de la dichotomie (ici les méchants) et considérée comme ennemie, alors que la vérité n'est pas aussi simple. Ici se trouve le germe de la personnalité paranoïde.

L'oscillation entre les attitudes opposées extrêmes est également une des caractéristiques présentes dans tous les domaines de la vie humaine. Le bon, le méchant, le beau, le laid, le vrai, le faux, etc. Nous oscillons toujours de l'un à l'autre et négligeons l'existence d'états intermédiaires.

> *« Nous vivons fragmentés. Nous sommes un personnage au bureau, un autre dans notre foyer; nous parlons de démocratie et sommes autocrates en nos cœurs; nous parlons d'aimer le voisin que nous tuons par notre esprit de compétition; une partie de nous-mêmes travaille, regarde, agit indépendamment de l'autre. Êtes-vous conscients de la fragmentation de vos existences ? Est-il possible à un cerveau qui a mis en pièces la structure de sa pensée de percevoir le champ total de la conscience ? Nous est-il possible d'appréhender tout notre état de conscience, complètement, absolument, c'est-à-dire de devenir des êtres humains achevés ? »*
> (Krishnamurti, 1994, 28-29)

CONSCIENT, INCONSCIENT, INSU, NON-CONSCIENT…

Depuis le début de ce chapitre, nous parlons de conscience, d'inconscience, d'insu, de non-conscience… Il semble indispensable de préciser le sens que nous donnons à chacun de ces termes, afin de lever (dans la mesure du possible), les ambiguïtés soulevées par leur utilisation.

Conscience

Dès le début de la présentation de notre modèle nous avons défini qu'être, c'est être conscient, et postulé que toute création est conscience, tout en précisant que cela n'implique pas qu'elle soit consciente de sa conscience. Nous avons insisté sur la confusion consistant à assimiler *être conscient* et *être conscient de sa conscience*.

5. Dans le tiers exclu, les termes d'une proposition sont en opposition complète, sans possibilités d'états intermédiaires. Voir à ce sujet le chapitre 1 : *Consciences et matières*.

Être (ou être conscient), c'est se séparer entre *soi* sujet (*Je*) et *non-soi*, objet (*Non-Je*), puis établir une relation entre *Je* et *Non-Je*, afin d'entretenir la sensation d'exister. En faisant cela, *Je* est conscient de ce qui est extérieur à lui, mais pas nécessairement de lui-même en tant que *Je*. Autrement dit, il est conscient, mais n'est pas conscient de sa conscience.

Être conscient de sa conscience, c'est l'aptitude de s'abstraire pour se voir exister à la fois comme Je sujet et comme *Je* objet : *Je*, se regarde, se voit, se conçoit exister en tant que *Je*. Cette capacité présuppose une aptitude à l'abstraction qui n'apparaît que très progressivement au fur et à mesure du développement et de l'évolution des différentes matières[6].

Cette faculté existe peut-être dans les règnes inférieurs de la conscience (matières physique et biologique à son début), mais faute de communication avec ces matières, rien ne nous permet de le confirmer. Il semble que cette faculté commence d'apparaître avec le développement du système nerveux (la matière neuro-psychique) qui est le système de la relation, donc de la conscience. La faculté d'être conscient de sa conscience s'épanouit avec homo sapiens, capable d'une abstraction inconnue dans les espèces antérieures, capacité qui nous l'a fait concevoir comme étant une conscience différente du corps (d'où sa capacité à se regarder exister...).

Même pour le petit d'homme, cette conscience n'apparaît que très progressivement, au cours de son développement, en fonction de la maturation du système nerveux. Cela ne signifie pas que le système nerveux soit la conscience, mais à coup sûr qu'il en est l'intermédiaire, l'outil indispensable.

Inconscience

À partir du moment où l'on crée la conscience, on crée son antagoniste la ***pas conscience*** ou ***inconscience***. Nous ne relierons pas cet état à la somnolence ou au coma qui s'accompagnent effectivement d'inconscience. Dans ces états, l'inconscience est consécutive au « débranchement » ou à l'annihilation partielle ou totale du système de relation (celui qui permet justement de faire l'expérience d'un extérieur différent d'un intérieur). Nous le relierons simplement au fait de n'***être pas*** conscient de quelque chose.

La conscience suppose une relation entre deux pôles et n'existe que dans cette relation mutuelle. *Je*, est conscient de son environnement dans la mesure seulement où il établit une relation (ou une communication) avec lui. Ce avec quoi *Je*, ne communique pas ne lui est pas conscient. Nous parlons d'inconscience.

L'inconscient et l'insu

La définition de base de l'inconscient correspond à l'ensemble des phénomènes qui échappent à la conscience. Dans cette optique, nous dirons que l'insconscient pour *Je*, est tout ce avec quoi il ne communique pas, tout ce avec quoi il n'établit pas de relation. Mais cela ne signifie aucunement qu'il ne peut pas établir cette relation, seulement qu'elle n'est pas activée. Elle est potentielle. Si *Je* établit, actualise la relation, il devient du même coup conscient de ce avec quoi il communique. Inconscient et insu correspondraient à « *pas de* » conscience.

L'inconscient freudien

Avec le modèle psychanalytique, Freud a initié un sens nouveau. Dans son modèle, l'inconscient devient quasiment une chose, correspondant à l'une des trois instances de l'appareil psychique (le ça, le moi, le surmoi). Pour le psychanalyste, l'inconscient serait le siège de tous nos maux. Le problème est de savoir ce qu'on met dans cet inconscient. Dans son livre *Quand Freud voit la mer*, Georges-Arthur Goldschmidt fait ressortir nombre d'ambiguïtés consécutives à la traduction des textes de Freud de l'allemand vers le français (ou l'anglais). En effet, beaucoup de nuances inhérentes à la langue allemande sont intraduisibles en français. Ainsi du terme *das Unbewusste*[7] utilisé par Freud, que l'on a traduit par « l'inconscient »

6. Remarquons au passage que *Je* ne peut jamais savoir qui il est vraiment : il a toujours besoin, pour se reconnaître existant, de se référer à ce qu'il n'est pas. Sans cesse, *Je*, peut analyser ce qu'il n'est pas, sans parvenir à déterminer ce qu'il est vraiment.

7. De plus, l'utilisation de l'article « das » indique qu'il s'agit d'un neutre. Ce concept est inconnu en français, mais en allemand, il a une importance de taille. L'indéfinition inhérente que confère le neutre dans « *das Unbewusste* » est intraduisible en français (Goldschmidt, 1999, 182).

mais qui serait plus justement traduit par « l'insu ». Anne Ancelin Schützenberger y fait également allusion : « *Freud, à partir de sa problématique et de ses propres souffrances, angoisses et interrogations, a découvert cette "autre scène" ce "trou noir" que chaque personne porte en elle, son "non-dit" ou "non-exprimé"* (das Unbewusste, *mal traduit à l'époque par insconscient...* » (Anne Ancelin Schützenberger, 1993, 14)

L'insu

Cette nuance est importante : un être travaille essentiellement dans l'insu, mais peut tout à fait devenir conscient s'il parvient à établir une relation, une communication avec l'objet dont il n'est pas conscient. C'est d'ailleurs ce qui fait que parler de soi peut être thérapeutique : cela permet à *Je*, d'établir une relation avec des parties de lui-même qu'il ignorait. Cela lui permet de prendre conscience de sa conscience. Freud a ouvert une voie donnant accès à des possibilités de changements extraordinaires de la personne.

Dans notre modèle, l'insu représente l'ensemble des actes accomplis par une conscience ou un système de consciences, sans qu'elle soit consciente de ce qu'elle fait. La grande majorité des actes des consciences et systèmes de consciences sont dans l'insu. Il y a potentialisation, donc mise en mémoire des informations correspondantes. Si *Je*, n'y accède pas en temps normal, ces informations lui sont potentiellement accessibles. Il lui suffit de diriger son attention dessus pour les actualiser. L'insu, pour nous, correspond à « ***pas de*** » conscience.

Rappelons que la conscience, quel que soit son niveau dans la hiérarchie du vivant, se sent exister par sa relation avec l'extérieur. Son attention est donc quasiment constamment orientée vers le dehors, ignorant l'essentiel qui se joue dans le dedans. La plus grande partie du monde intérieur de la conscience lui est inconnue. Elle est dans l'insu : elle n'en a pas conscience. Ainsi, la conscience, sans le savoir subit la loi de son insu et de son non-conscient.

Non-conscience

Il vient tout de suite à l'esprit d'assimiler les termes « *non*-conscience » et « inconscience ». Nous établissons pourtant une différence importante : la différence entre ***non*** et ***pas***. Comme pour la rétention, non-conscience se rapporte à une création active qui vient s'opposer à une autre création demeurant elle aussi active. Il y a ici plus qu'une simple dialectique entre deux contraires s'actualisant ou se potentialisant selon les circonstances. Il y a opposition active, il y a ***conflit***.

Cet acte d'opposition (correspondant typiquement au mécanisme de survie que nous avons appelé rétention) rend effectivement ce qui est vécu inconscient, c'est-à-dire que l'information correspondante devient ***inaccessible*** à la perception en tant que simple souvenir. L'opposition verrouille l'accès à l'information, crée un « trou noir » dans la conscience. Diriger simplement l'attention dessus ne sera pas suffisant pour réactualiser l'information contenue dans ces parties non conscientes. À cause de cela, les thérapies par le langage sont le plus souvent insuffisantes pour les traiter : elles n'offrent pas les outils suffisamment puissants pour les contacter et les dissoudre. Il faudra leur amener une énergie équivalente à celle du refus, c'est-à-dire se syntoniser avec elles, pour parvenir à établir une communication. Il faut la plupart du temps une aide extérieure pour cela. De plus, la thérapie verbale utilise des mots, dont on sait la limite quant à la description de nos émotions.

> « *Rendre conscient l'inconscient est* ***la*** *grande affaire d'une vie.* » (V. Desjardins, 2003, 112)

QUESTIONS / RÉPONSES

Pensez-vous que la conscience obéit à la logique de vos théories ?

Je dirais plutôt l'inverse : j'ai l'impression que la logique de mes théories tente de modéliser celle de la conscience, ce qui est tout de même très différent. Je voudrais rappeler qu'il s'agit d'un modèle. Nous savons qu'un modèle ne voit et ne dit qu'une partie de la totalité du phénomène qu'il tente de décrire. C'est grâce à la partie qu'il décrit avec justesse qu'il est efficace. Le fait que les consciences corporelles répondent (et non pas obéissent) à la présence et aux injonctions du praticien semble indiquer qu'une partie au moins du modèle est juste. Mais il évoluera sans doute encore beaucoup, au fur et à mesure de son expérimentation et des tests, fructueux et infructueux, auxquels il sera soumis. Pour l'instant, je le vis tel qu'il est et comme il fonctionne plutôt bien, je poursuis l'expérience.

Vos théories sont belles mais elles reposent sur votre croyance. Existe-t-il une démonstration scientifique de la conscience ?

Votre question comporte deux parties, l'une concerne la croyance, l'autre, l'aspect scientifique. Concernant la croyance, je désire rappeler que ce modèle est issu non pas d'une croyance, mais d'une expérimentation. En effet, au début de mon parcours (voir *Disciples de Colomb*, livre 1 p. 17 et suivantes), j'étais plutôt sceptique. Même si j'admettais l'idée d'un possible mouvement dans le système crânien, ne rien ressentir me forçait au doute. C'est presque par accident que j'ai commencé à percevoir quelque chose venant du système corporel de mon patient. Et c'est en faisant confiance à ma perception, c'est-à-dire en acceptant la possible véracité de ce que je ressentais que ma perception a pu s'épanouir.

J'ai ensuite ressenti le besoin d'établir une cohérence par rapport à ce que j'expérimentais et c'est ainsi qu'est venue l'idée de modéliser. De là, le modèle de la conscience et tout ce qui en a découlé. Mais pour expérimenter un modèle, il faut *y croire* un minimum (faire *comme si* il était vrai), sinon il ne fonctionne pas. Et à force de croire à un modèle de manière explicite et de l'expérimenter avec succès, on finit par penser de manière implicite qu'il est vrai. Sans conscience du mécanisme, le dogme nous guette…

Ma recherche sur la modélisation m'a conduit à lire des auteurs tels que Korzybsky, Bulla-de-Villaret, Saucet, Lecomte-de-Noüy, Watzlawick, Morin, Le Moigne, Zartarian, etc. qui développent une attitude et une cohérence de nature ***constructiviste***, consistant à dire que ce qui apparaît comme réel à un individu est en grande partie dépendant du système qu'il utilise pour observer. En particulier, notre système corporel nous donne de la réalité une image particulièrement trompeuse : il nous fait expérimenter l'univers physique comme solide et stable, alors que le physicien le décrit comme fait d'espace et de mouvement.

Cette idée, si elle s'applique à la perception par notre système corporel, s'applique également aux filtres qu'interpose le mental entre l'extérieur et l'intérieur. De sorte, que la réalité pour un individu est en grande partie façonnée par ses croyances sur la réalité… Le réel n'est pas ce qu'il est mais ce que *Je*, croit qu'il est. L'idée d'une réalité commune à tous n'est que très partiellement juste.

> *« Pour les sens, il est toujours vrai que le soleil tourne autour de la terre ; mais c'est faux pour la raison. Pour la raison, il est toujours vrai que la terre tourne autour du soleil ; mais c'est faux pour la vision suprême. Ni la terre ni le soleil ne bougent ; il y a seulement un changement dans la relation de la conscience du soleil et de la conscience de la terre. »*
> (Aurobindo, 1975, 304)

La croyance est donc un phénomène non seulement inévitable, mais encore incontournable. Ce qui me semble important, c'est la ***conscience*** que l'on en a. Croire sans accepter l'idée que la croyance porte en elle le germe du réel, est source de nombreux malentendus. Croire, en sachant que le réel est (au moins en partie) déterminé par notre croyance permet une attitude plus juste, plus détachée, plus lucide… C'est celle qui m'intéresse.

Aujourd'hui, j'en suis venu à croire à la conscience. Mais je la vois comme un modèle. Et comme je l'expérimente tous les jours avec constance et résultats, je poursuis dans cette voie, sachant cependant que sa vérité est relative.

La deuxième partie de votre question demande s'il existe une démonstration scientifique de la conscience. À ma connaissance non, en tout cas selon les critères aujourd'hui en vigueur pour déclarer une choses comme « scientifique », notamment dans le domaine médical.

Il était peut-être inévitable que le courant scientifique se sépare en deux : les sciences dites *dures* (s'intéressant

essentiellement à l'univers physique) et les sciences humaines. Mais il est particulièrement navrant de voir que la médecine, science humaine par excellence, ait résolument choisi de suivre le courant des sciences dures... Ce courant ne considère comme réel que ce qui est objectif, observable, mesurable, etc. Appliquée à l'humain de manière exclusive, cette attitude n'est pas saine. Et de plus, elle est aussi croyance. Elle dit que nous sommes faits d'atomes et de molécules et nie la conscience. Et ce n'est pas parce que cette croyance est à la base du paradigme aujourd'hui dominant qu'elle est vraie. Elle est seulement consensuelle. Dans ces discussions me revient sans cesse les mots que Rabelais prête à Pantagruel : *« Science sans conscience n'est que ruine de l'âme. »*

> *« La connaissance de Soi n'est possible qu'en identifiant sujet et objet, c'est à dire en obtenant que l'étude scientifique s'arrête, renonce à tous ses appareils d'expériences et confesse qu'elle ne peut plus progresser à moins de se transcender elle-même par un bond miraculeux dans le royaume de la subjectivité absolue. »*
> (Suzuki, Fromm, 1998, 30)

Vous dites que le cerveau n'est le siège ni de l'émotion ni du mental. Pourtant, la technologie actuelle permet d'établir des corrélations certaines et fiables entre les zones du système nerveux activées, le comportement de l'individu et les émotions qu'il ressent.

Le fait qu'une région particulière du cerveau soit activée lors de la réalisation d'une activité spécifique ne suffit pas à prouver que cette région est la source ou la cause unique et principale de l'activité. Pas plus que la main qui tient l'outil n'est la cause première de l'acte qu'elle réalise, le cerveau n'est la cause première de l'acte qu'il permet. Tous deux sont des intermédiaires, indispensables, certes, mais intermédiaires tout de même.

Système nerveux en général, et cortex en particulier peuvent certainement être considérés comme « appareils de conscience » ou « appareils de psychisme ». Cela ne signifie pas qu'ils sont le siège de la conscience corporelle, ni donc, de la psyché. Il convient de noter que la sophistication du système nerveux central en particulier, et plus généralement du système corporel humain, sont indispensables à l'expression de la conscience. C'est grâce à cette complexité du système corporel que la conscience peut déployer des activités dépassant de très loin le simple cadre de la survie corporelle tels le langage, l'art, la philosophie, la science, etc.

> *« Prenons un spécialiste du cerveau – disons, un physiologiste. Ce physiologiste peut connaître absolument tout ce qui concerne mon cerveau – il peut me brancher à un électroencéphalographe, utiliser des PET scans ou des marqueurs radioactifs, dresser une carte physiologique de mon cerveau, évaluer les niveaux des neurotransmetteurs – il peut savoir ce que fait chaque atome de mon cerveau mais, en dépit de tout cela, il ne connaît pas une seule de mes pensées. C'est vraiment extraordinaire. Et s'il veut connaître ce qui se passe dans mon mental, il n'y a qu'une seule manière pour lui de l'apprendre : il doit me parler. Il n'a absolument pas le choix. »*
> (Wilber, 1997, 127-128)

Pour en revenir au système nerveux, chaque niveau du tronc cérébral est appareil de conscience, et permet son expression en fonction des possibilités et limites de sa constitution et de son organisation, ce qui n'est pas sans poser quelques problèmes, notamment pour l'émotion, effet typiquement limbique, qui ne peut recourir au langage, activité typiquement corticale, pour s'exprimer. Il y a donc dichotomie entre ce que *Je*, ressent et ce que *Je*, peut exprimer, source de nombreuses difficultés existentielles auxquelles l'individu est confronté.

Vous affirmez que l'émotion est reliée à la conscience et citez Damasio. Pourtant il affirme le contraire : il écrit en effet que « *les rouages biologiques sous-tendant l'émotion ne sont pas dépendants de la conscience.* » (Damasio, 1999, 51)

Cela dépend tout d'abord de la définition que vous donnez de la conscience, puis de la direction que vous prenez pour tenter de résoudre le problème.

Pour ce qui est de la définition de la conscience, Damasio utilise le concept philosophique classique : être conscient, c'est être conscient de sa conscience. Dans cette acception, seul homo sapiens peut se prétendre conscient. Ce n'est pas notre point de départ. Nous avons dès le début précisé que dans notre modèle, une conscience n'est pas forcément consciente de sa conscience. Cette différence est particulièrement importante, parce qu'elle conditionne la direction prise pour tenter de résoudre le problème. Dans le premier cas, comme Damasio, Lupasco et Koestler, vous partez du biologique, dans l'autre cas, comme Charon, vous partez de la conscience.

Dans le premier sens, vous dites que du biologique naît la conscience. Dans ce cas, vous observez l'émotion comme un phénomène biologique et dites qu'elle vient à la conscience, qui en prend conscience, ce que l'observation directe (ce que vous voyez) semble confirmer (une conscience est invisible, un état d'âme ou une émotion également). Dans le second cas,

vous dites que la conscience est la source et que c'est elle qui crée les matières et notamment la matière biologique. Alors, l'émotion naît dans la conscience et se manifeste dans la matière biologique. Mais la conscience n'en prend conscience qu'à partir du moment où l'information atteint certains niveaux dans la hiérarchie du système nerveux, ce que vous observez également.

Cela étant les deux modèles se recoupent et font trajet commun. La divergence tient au modèle et à la cause choisis. Les deux chemins semblent aboutir à une impasse ou plus exactement à une question sans réponse. Si la conscience naît de la matière, qui crée la matière ? Et si la matière naît de la conscience, qui crée la conscience ? Et si les deux se créaient en même temps ? Cela ne répond pas à la question de la cause, mais permet d'imaginer que l'on peut explorer le concept de deux manières différentes et que ces manières se complètent au lieu de s'opposer. J'ai personnellement choisi l'option de la conscience créatrice. Elle est particulièrement porteuse. Mais je rappelle qu'il s'agit d'un modèle que je soumets à l'expérimentation et que je vous propose d'expérimenter. Testez et voyez ce que cela donne. Permettez-moi tout de même de rappeler la citation de Diderot, proposée par Jean Charon :

> *« Supposer qu'en mettant à côté d'une particule morte une, deux ou trois particules mortes on formera un système de corps vivant, c'est avancer, ce me semble, une absurdité très forte, ou je ne m'y connais pas. Quoi ! La particule A placée à gauche de la particule B n'avait point la conscience de son existence, ne sentait point, était inerte et morte ; et voilà que celle qui était à gauche mise à droite et celle qui était à droite mise à gauche, le tout vit, se connaît, se sent ! Cela ne se peut. Que fait ici la droite ou la gauche ? »*
> (Charon, 1977, 136)

Est-ce que la distinction que vous faites entre *pas de* et *non* s'applique aussi aux émotions ?

Je pense que oui. Rappelons que nous avons défini le phénomène émotionnel comme un état d'être ressenti par une conscience au cours de sa relation avec l'extérieur ou autrui, notamment lorsqu'il rencontre de la résistance pour *être*, *faire* ou *avoir* quelque chose (voir p. 106). L'émotion est également reliée à la sensation de plaisir et de déplaisir. Ainsi, selon notre concept, dès qu'il y a relation, il y a émotion, même si l'émotion ne se remarque pas particulièrement.

Peut-il, dans ces conditions, exister des états de ***pas*** d'émotion ? c'est-à-dire des états où la conscience ne ressent pas d'émotion ? Il en existe très peu, correspondant aux moments où *Je* n'est ***pas*** ou ***plus*** engagé dans une relation ou une activité. Il correspond à ce que nous avons appelé sérénité (*stillness*). Cet état existe également au moment où une zone de rétention vient de se libérer. Après le retour au point neutre, apparaît un moment de tranquillité, que nous avons qualifié de ***still-point de résolution*** (voir livre 1 p. 117). C'est un état de sérénité ou *still-ness*. Mais il est transitoire, d'autant plus perceptible que la charge émotionnelle libérée était importante. Par ailleurs, nombre de personnes ayant connu une épreuve ou une difficulté importante connaissent une période plus ou moins longue de grand calme intérieur succédant à la résolution du problème. On pourrait parler de *méta* still-point.

Nous retrouvons également dans l'état de ***pas*** d'émotion dans l'apathie ou la résignation. Dans cet état, la conscience est sortie du jeu, par ou dans l'échec, mais en dehors tout de même, et elle expérimente l'état de ***pas*** d'émotion, ce qui le fait parfois confondre avec la sérénité.

Entre ces deux extrêmes, existent une multitude d'états émotionnels que la conscience peut ou non ***accepter*** de vivre. Dans nos civilisations, en particulier, certaines émotions sont systématiquement « interdites ». Mais interdite ou pas, l'émotion est générée automatiquement par ce que vit la conscience ou le système de consciences. Alors, *Je*, peut très bien nier l'émotion, c'est-à-dire, refuser de reconnaître son existence. Il se trouve alors dans le ***non***. (« Même pas mal ! »). C'est une rétention.

D'après ce que vous venez de développer, l'ostéopathe deviendrait un praticien du mental ou un psychothérapeute.

Je ne vois pas les choses ainsi. Je ne me sens pas l'âme d'un psychothérapeute, mais d'un praticien de la conscience. Le travail de l'ostéopathe n'est habituellement pas considéré comme englobant la psyché. Ce domaine est traditionnellement réservé aux praticiens formés à l'abord psychologique des problèmes de la vie. Cependant, ce qui a été développé depuis le début de notre approche, rend ces limites non seulement arbitraires mais illusoires, puisque pour nous, tout est conscience. Création, organisation et évolution des matières vivante et psychique étant évolution de consciences, leur connaissance et leur compréhension devraient faire partie du bagage de tout ostéopathe – particulièrement celui qui s'intéresse à l'abord somato-émotionnel – et, plus généralement, de tout thérapeute. Le praticien pourra ainsi mieux comprendre l'ensemble des manifestations présentées par son patient et par lui-même.

La résolution du mental serait-elle alors l'objectif de l'ostéopathe ?

Je ne le crois pas, même s'il est amené à résoudre des cycles d'énergie demeurés en suspens, ce qui le conduit, consciemment ou non, à travailler avec les consciences des tissus de son patient, le plus souvent au-delà de ce qu'il pense. Chaque fois qu'il permet la résolution d'une rétention, il permet la résolution d'un cycle non terminé et participe, à son insu, à la résolution du mental. Une démarche plus systématique peut s'avérer nécessaire au patient qui cherche à résoudre ses problèmes de vie. Il recourra alors à des praticiens particulièrement orientés vers ce type de travail. Mais il m'apparaît évident que l'ostéopathe – comme tout thérapeute – est un praticien de la conscience. C'est pour ces raisons qu'il m'a semblé important d'aborder précisément la question du mental.

Par ailleurs, je n'envisage le recours à des techniques orientées vers l'approche somato-émotionnelle que dans un cas précis : c'est l'approche qui me semble la plus pertinente pour aider le patient à sortir de la difficulté qu'il me présente dans l'espace et le temps présents (celui de la séance). Il s'agit de ***déverrouiller*** une situation. La suite ne dépend pas de moi, mais du patient : le concept d'auto harmonisation fonctionne de la même manière, que l'on considère le corps ou la psyché (il s'agit toujours, selon notre modèle, d'agrégats de consciences). Le recours à l'ostéopathe pour un problème vertébral ponctuel n'exclut nullement l'utilisation de mesures d'hygiène ou de soins généraux du corps. De la même manière, le soin somato-émotionnel n'exclut pas le recours à des pratiques d'entretien et d'hygiène mentale. Mais dans les deux cas, c'est le patient qui en est responsable. C'est son cas et c'est à lui de décider ce qui lui semble nécessaire pour que ce qui a été débloqué soit intégré et lui permette de progresser, à tous les niveaux de sa vie. Cette part de responsabilité (en tant que cause) est sienne et s'il a besoin de l'aide d'un praticien de la psyché, c'est à lui de le déterminer et de le choisir.

Qu'entendez-vous par espace et temps intérieurs de la conscience ? Pourquoi dites-vous que cela reproduit le temps et l'espace extérieur.

Reprenons si vous le voulez bien ce qui a été dit à propos de la mémoire (chapitre 4, *Évolution*, p. 73). Avec Jean Charon, nous avons modélisé le phénomène en le reliant à la nature de la conscience, animée d'un dynamisme antagoniste *Je/Non-Je* qui, sans cesse, réactualise sa sensation d'exister grâce à des cycles d'échange successifs. Pour ressentir ce qu'il vit comme un *présent*, *Je*, doit le comparer à quelque chose qui a déjà été vécu. Cela suppose qu'il mémorise chaque *présent* afin de s'en servir pour le comparer ultérieurement à ce qu'il expérimentera comme un nouveau *présent*. Avec chaque *présent* vécu, *Je*, fait du *passé*, en le mémorisant. C'est un mécanisme automatique : la conscience l'expérimente sans pour autant être consciente de ce qu'elle fait. Ainsi, chaque « grain de conscience » mémorise les cycles successifs qu'il expérimente.

Ce phénomène participe à la création pour *Je*, d'un *monde intérieur* s'opposant à un *monde extérieur*. Le monde intérieur de *Je*, est fait de souvenirs, reproductions de choses expérimentées comme extérieures. Et puisque les choses expérimentées comme extérieures sont essentiellement faites d'espace, de temps et d'informations (énergie en mouvement), le monde intérieur de *Je*, est lui aussi fait d'espace, de temps et d'énergie.

Ce phénomène est également à l'origine d'une augmentation incessante de l'information (néguentropie) dont nous avons vu qu'elle caractérise la matière biologique et constitue, semble-t-il, le moteur inhérent du mécanisme évolutif. Et comme le mécanisme est inhérent à la conscience, on le retrouve à l'œuvre dans les agrégats de consciences, c'est-à-dire les systèmes de consciences ou hiérarchies qui, elles-mêmes, mémorisent automatiquement ce qu'elles vivent, et expérimentent un monde intérieur, fait d'espace, de temps et d'énergie (informations).

Pourquoi mettez-vous un pluriel à conscience quand vous parlez d'agrégat de consciences (et/ou de mémoires) ? Est-ce qu'il y aurait plusieurs consciences comme plusieurs grains de sable ?

Autrement dit, la conscience est-elle unique ou multiple ? Je vais faire une réponse de normand : les deux. Elle est à la fois une ***et*** multiple. Je dirais qu'elle ***est*** une et ***s'expérimente*** comme multiple. Nous pourrions le formuler autrement en disant que la conscience crée des consciences, appelons-les consciences *filles*, et que les consciences *filles* se vivent (s'expérimentent) comme séparées de la conscience *mère*. Mais bien entendu, c'est une illusion puisque c'est toujours la conscience *mère* qui est à l'œuvre dans les consciences *filles*...

> *« Car derrière, ou plutôt à la source, de toutes ces formes ou expressions innombrables et changeantes qui ont toutes une naissance, un épanouissement et une mort, il y a une Unique Énergie à l'intérieur de laquelle a lieu le changement mais qui, elle, est toujours la même, le Tout, la Totalité. Rien*

ne se perd, rien ne se crée dans la nature. Et chaque être humain à travers le temps, chacun de nous représente le même phénomène : l'Unique Énergie qui est partout, en tout et en quoi tout est, se limite, s'individualise. Il n'y a plus la totalité, il y a un minuscule élément dans le temps et dans l'espace, un embryon, un fœtus, un bébé. Chacun de nous est une forme particulière prise par cette Énergie. L'infini est contracté, comprimé, limité en un point précis. L'eau, libre de prendre toutes les formes, est devenue glace, figée en une seule forme. »
(A. Desjardins, 1972, 29)

« *L'univers n'est pas simplement une formule mathématique destinée à élaborer la relation de certaines abstractions mentales appelées nombres et principes, pour aboutir finalement à un zéro ou à une unité vide ; ce n'est pas davantage une simple opération physique exprimant une certaine équation de forces. C'est la joie d'un Dieu amoureux de lui-même, le jeu d'un Enfant, l'inépuisable multiplication de soi d'un Poète enivré par l'extase de son propre pouvoir de création sans fin.* »
(Aurobindo, 1975, 5)

« *Quel fut donc le commencement de toute l'histoire ? Une existence qui s'est multipliée pour la seule joie d'être et qui s'est plongée en d'innombrables milliards de formes afin de pouvoir se retrouver elle-même innombrablement.* »
(Aurobindo, 1975, 9)

Est-ce que pour vous l'amour est une émotion ?

Répondre à cette question impose que l'on définisse le mot *amour*, particulièrement galvaudé, désignant des choses tellement différentes, voire contradictoires, qu'il devient très délicat à utiliser. Un concept d'amour peut émerger en reprenant ce qui vient d'être développé par rapport à la conscience, envisagée comme unique ou multiple. Selon le modèle d'une conscience unique (mère) qui se sépare en consciences multiples (filles), et quelle que soit la manière dont les consciences *filles* expérimentent leur état, il s'agit toujours de la même conscience, qui s'est séparée. La pulsion séparante qui a créé les consciences filles induit en réaction, une pulsion opposée de réunification qui pousse les consciences *filles* à retrouver l'unité qui a précédé leur création. Le multiple, né de l'unique, cherche toujours à retrouver l'unité. Cette pulsion, nous pourrions l'appeler *amour*. Il s'agit d'un amour primordial, profond, inhérent à toute conscience. Pour désigner cela, je préfère utiliser le mot ***affinité*** plutôt que le mot *amour*. D'une part, comme je l'ai déjà mentionné, parce que le mot amour est desservi par trop d'ambiguïtés, d'autre part, parce que le mot affinité évoque plus précisément l'idée de pulsion fondamentale qui pousse au rapprochement, sans raisonnement, naturellement.

S'agit-il alors d'une émotion ? Je ne le dirais pas ainsi. Je dirais plutôt que l'émotion naît de la facilité ou de la difficulté que rencontre la conscience dans sa recherche d'unité avec autrui. Lorsque cette pulsion peut s'exprimer librement ou relativement facilement, elle génère des émotions dites positives ou émotions de plaisir (joie, enthousiasme). Lorsque cette pulsion rencontre des résistances et des difficultés pour s'exprimer, elle génère des émotions dites négatives ou de déplaisir (colère, rancœur, chagrin, peur, etc.). L'émotion pourrait alors se voir comme la manifestation de l'aisance ou de la difficulté que rencontre la conscience dans sa pulsion d'unité (rejoindre l'autre).

Vous dites que *Je*, est sujet et *Non-Je* objet. Cela veut-il dire que mon corps n'est pas moi ou ne m'appartient pas ?

Votre question me fait immédiatement venir une remarque : nous parlons tous de ***notre*** corps, de ***notre*** main, de ***notre*** pied. Nous les évoquons comme objets. Or, et le langage nous le dit, nous ne pouvons être à la fois sujet et objet (c'est la base même du modèle de la conscience). Cela signifie que nous ne sommes pas notre corps, notre main, notre pied. Ils sont partie de nous, mais ne sont pas nous.

Alors, si je ne suis pas mon corps, il est possession (c'est un avoir). Pour autant, m'appartient-il ? La réponse dépend de la manière d'envisager l'univers, la vie et le vivant. Si je considère mon corps seulement comme un véhicule, il m'appartient, comme ma voiture m'appartient. J'en assume la possession, la charge et la responsabilité. Si je me place dans un modèle plus vaste, celui de la conscience, tout est conscience, y compris mon corps. Puis-je dire qu'une conscience ou la conscience, m'appartient ? Pour moi, la réponse est négative. Je fais partie du jeu des consciences et si j'ai la charge d'un système corporel, il ne m'appartient pas au sens exclusif du terme. Cette considération dépend donc, il me semble, du niveau à partir duquel nous décidons de regarder et d'opérer dans la hiérarchie de la conscience.

Quel rapport établissez-vous entre sensation et conscience ?

Elles sont indissociables. Il ne peut, selon notre modèle, exister de conscience sans sensation. Reprenons, si vous le voulez bien, l'exemple de la main dans l'eau chaude : vous trempez

votre main dans une bassine ou un bain d'eau chaude et vous ne bougez plus. Très vite, vous perdez conscience de l'existence de la main. Mais dès que vous la mettez en mouvement, immédiatement, la conscience de son existence revient. Ce qui a permis cela, c'est la sensation. Sans elle, il n'y aurait pas conscience.

Vous dites que le système nerveux est ce qui permet d'être conscient de sa conscience ? Est-ce qu'un paraplégique perd la conscience ?

Voilà qui rejoint la question précédente. Si le paraplégique perd la conscience, c'est uniquement de la partie paralysée. Et même pour cette partie, cela dépend de l'état de fonctionnement de son système sensitif. Si le système sensitif conserve son activité, le paraplégique reste conscient d'une partie ou de la totalité de ses membres (proportionnellement à l'activité restante du système sensitif), même si les altérations du système moteur ne lui permettent pas de les contrôler normalement.

Abordez-vous le système de consciences des enfants de la même manière ?

Oui, je n'établis aucune de différence dans la nature de la conscience, qu'il s'agisse de tissus d'enfant (même nouveau-né) et d'adulte. C'est d'ailleurs à partir du moment où j'ai vraiment compris et intégré cela que j'ai réussi à traiter les enfants de manière beaucoup plus satisfaisante (voir livre 1 p. 233 et suivantes). Au lieu de me figer dans le « il faut » ou « il ne faut pas », je suis allé à la *rencontre* des consciences tissulaires de l'enfant qui m'ont très bien « dit » ce qu'il fallait faire.

L'approche tissulaire semble comporter tous les outils pour aider un patient dans le coma, ou en réveil de coma. En effet, celui-ci a subit des traumatismes physiques, émotionnels et métaboliques, et souffre d'un trouble de conscience. Les outils proposés s'avèrent-ils de choix pour ces patients, et notamment l'interrogation tissulaire. Ou au contraire, le coma représente-t-il une limite au travail en tissulaire ?

Je n'ai personnellement pas d'expérience dans le traitement des comas. Mais ce que nous avons développé sur la conscience et les matières peut nous aider à concevoir l'abord de la personne comateuse. Comme la conscience supérieure ne peut se manifester, le travail portera essentiellement sur la conscience tissulaire, c'est-à-dire sur la matière biologique. Les outils développés et particulièrement l'interrogation tissulaire, semblent particulièrement bien adaptés à ce type de patient. Cet abord peut permettre de rejoindre la conscience qui peine à se manifester dans le système corporel et l'aider à réhabiter le corps. Si cette question vous intéresse, lisez le mémoire de fin d'études ostéopathiques de Tess Deffinis, *La Conscience en éveil*. L'auteur s'est incorporée à l'équipe de traitement d'un centre de réveil et a pu suivre étroitement avec l'approche tissulaire le réveil de sept patients. Même si les résultats de son intervention ne sont pas toujours mesurables, ce mémoire est passionnant, notamment pour l'expérience de vie souvent poignante qu'il relate (Deffinis, 2003).

On « contient » la conscience des niveaux qui nous constituent. Cela peut-il être une explication à l'action des « pierres qui soignent », ou de certaines substances, tels les élixirs floraux (type Fleurs de Bach) ?

Cela peut, en effet, être une explication. Il est probable que le contact avec ces matières ou substances produit des échanges d'informations dont certaines sont trop subtiles pour être enregistrées et mesurées par nos système physiques, mais suffisamment puissantes pour produire des effets curatifs (ou pourquoi pas, nocifs) sur les consciences avec lesquelles elles entrent en relation. À ma connaissance, ces interactions n'ont pas été explorées à la lumière du modèle de la conscience. Voilà un travail intéressant pour l'avenir...

Pour résumer

Intérieur et extérieur

La conscience expérimente deux mondes : l'intérieur et l'extérieur. Dans les hiérarchies de consciences, le monde intérieur, lui-même fait de consciences, est complexe. La relation d'une hiérarchie de consciences avec l'extérieur impose des échanges et une gestion de l'information circulant entre la conscience et son extérieur.

Boucle informative

L'information se gère selon le modèle de la boucle informative, composée de trois temps : la réception de l'information (input), son traitement (comparaisons entre l'information entrante et d'autres informations entrantes ou des informations déjà préexistentes dans le système – mémoires, programmations), et réponse, ou efflux (output).

Classement

Au sein des hiérarchies de consciences, l'information est classée en utilisant des *index*. Nous retenons et utilisons six index : l'espace, le temps, l'énergie et les états d'être, de faire et d'avoir de la hiérarchie qui expérimente.

Flux

Dans sa relation, une conscience (*Je*) expérimente quatre types de flux énergétiques : l'influx, l'efflux, les flux extérieurs (d'*Autrui* vers *Autrui*) et les flux intérieurs (de *Je* vers *Je*). Sur chacun de ces flux peuvent se produire des rétentions.

Émotion

Une conscience expérimente des états d'êtres résultant de la résistance qu'elle rencontre pour être, faire ou avoir que nous appelons ***phénomènes émotionnels***. Ils comportent une partie intérieure, privée que seule la conscience expérimente : le *sentiment*, une partie extérieure, manifestée et repérable extérieurement : l'*émotion*.

Nous déterminons comme émotions primitives la peur (risque de mort), la colère (consécutive à l'opposition) et le chagrin (consécutive à une perte). Entre ces états basiques, existent de nombreuses émotions d'autant plus subtiles que la hiérarchie de consciences est complexe.

Rétention

Face à la résistance à ce qu'elle veut être, faire ou avoir, la conscience peut créer de l'opposition, que nous appelons ***refus***, générateur de ***rétentions d'énergie*** qui se marquent par une non-communication, une augmentation de densité, de l'inertie. Une rétention impose un fulcrum non physiologique (*aphysiologique*) à la hiérarchie de consciences au sein de laquelle elle se produit. Elle oblige le système à créer des compensations/adaptations. Le ***cas ostéopathique*** est constitué par l'accumulation des rétentions associée à leurs adaptations au sein du système corporel. Pour l'essentiel, il est dans l'insu ou la non-conscience.

Confusions

L'accumulation des informations au sein d'un système corporel vivant crée une hyper-complexité qui peut être considérée comme source potentielle d'erreurs (de confusions) dans la gestion de l'information par le système, à l'origine de réponses inadaptées au contexte de ce que vit la hiérarchie de consciences.

CE QUE NOUS ALLONS FAIRE MAINTENANT

Si le patient est fait de consciences, le praticien l'est aussi. C'est donc en tant qu'agrégat de conscience qu'il va tenter de rejoindre les consciences corporelles de son patient qui manifestent des difficultés. Pour accomplir son acte thérapeutique, il peut recourir à de nombreux outils. Mais ceux qui nous intéressent sont les « outils de la conscience », ceux qui permettent à des consciences (celles du praticien) de venir contacter d'autres consciences (celles du patient), pour les aider à résoudre leurs difficultés d'être. Nous allons donc envisager maintenant plus en détail les outils de la conscience.

« Mon âme sait qu'elle est immortelle. Mais vous taillez en pièces un cadavre et triomphalement vous clamez: " Où donc est votre âme et où votre immortalité ?"
On a beaucoup répété – mais à part quelques cas très peu compris – que c'est seulement le semblable qui peut connaître le semblable. Si l'on comprenait cela, il y aurait beaucoup d'ignorance qui disparaîtrait.
C'est seulement l'âme qui peut connaître l'âme et dans chaque degré de l'être, c'est seulement le degré équivalent qui peut reconnaître l'autre. C'est seulement le divin qui peut connaître le divin. Et c'est parce que nous portons en nous le Divin que nous sommes capables de Le voir et de Le reconnaître.
Mais si nous essayons de comprendre quelque chose à la vie intérieure en nous servant de nos sens et de nos procédés extérieurs, nous sommes sûrs de n'aboutir qu'à un échec total et aussi de nous tromper totalement nous-mêmes.
Ainsi, quand on s'imagine pouvoir connaître les secrets de la Nature en restant dans une conscience purement physique, on se trompe tout à fait. Et cette habitude d'exiger des preuves concrètes et matérielles pour accepter la réalité de quelque chose est l'un des effets les plus évidents de l'ignorance; avec cette attitude-là, le premier sot venu s'imagine qu'il peut juger des choses les plus hautes et il vient donner des démentis aux expériences les plus profondes. »
(Aurobindo, 1975, 65-66)

DEUXIÈME PARTIE

Techniques

Nous allons aborder la description de plusieurs techniques. Certaines sont très puissantes. Je désire cependant insister sur le fait qu'il ne s'agit que d'aides, ne pouvant en aucun cas se substituer à la qualité de la présence, de l'attention et de l'intention du praticien.

Utilisées avec présence, attention, et intention défaillantes, ces aides ne fonctionneront pas parce qu'elles sont raffinement et sophistication de ces qualités de base. Pire, elles donneront de fausses réponses, fourvoyant praticien et patient.

Par ailleurs, la magie apparente de ces processus pousse les débutants à les utiliser à tort et à travers. Sans doute sont-ils sensibles au plaisir de ressentir une structure répondre, communiquer réellement. C'est compréhensible, mais il faut bien vite passer ce cap et penser... au patient.

Ces processus sont donc à utiliser avec discernement et précaution. En particulier, il convient d'associer toute perception, intuition ou information à une réaction tissulaire palpable. S'il n'y a pas de correspondance entre ce qui est perçu et ce qui est palpé, entre l'objectif et le subjectif, c'est que le chemin est incorrect.

6 LES OUTILS DE LA CONSCIENCE

« C'est pourquoi il est très difficile de faire comprendre le chemin à qui n'a pas essayé ; il n'y verra que son point de vue d'aujourd'hui, ou plutôt la perte de son point de vue.
Et pourtant, si nous savions comme chaque perte de point de vue est un progrès, et comme la vie change quand on passe du stade des vérités fermées au stade des vérités ouvertes. »

Satprem, 1995, 98.

PRÉSENCE

J'ai décrit dans le premier livre sur l'approche tissulaire (*Disciples de Colomb*) le cheminement qui m'a conduit à la découverte de l'importance de la présence du praticien. Cette étape a été pour moi décisive, mais a soulevé beaucoup plus de questions qu'elle n'en a résolues. Quoi de plus simple en effet que le concept de présence, mais quoi de plus difficile aussi à décrire et surtout à mettre en acte...

Sur ce chemin, la « prise de conscience de la conscience » a constitué une avancée essentielle. Elle m'a permis de comprendre que la présence est reliée à l'*être* et non au *faire* ou à l'*avoir*. Si cette prise de conscience a éliminé des impasses, elle a ouvert un horizon que rien ne semble limiter, de sorte que par rapport à la présence, je me sens toujours comme Colomb, perdu en plein océan : rien ne borne l'horizon qui semble reculer au fur et à mesure que je progresse. Le cheminement se poursuit donc et je m'étonne encore de constater la progression dans la qualité de la présence que rien ne semble arrêter, même si elle est de nature asymptotique.

Conscience, présence

La présence m'apparaît aujourd'hui comme inhérente à la conscience : la présence, c'est la conscience en manifestation. Si nous nous référons à l'antagonisme *Je/Non-Je* que notre modèle définit comme constituant la conscience, pour un « grain de conscience » existent deux mondes : le monde du dehors et le monde du dedans. La présence (nous pourrions tout aussi bien dire l'attention) du « grain de conscience » s'oriente naturellement vers le dehors parce que c'est par la relation au dehors qu'il se sent exister. Cette constatation fournit une première clé importante concernant la présence : la conscience est présente ***à*** quelque chose ou ***à*** quelqu'un. Autrement dit « présent » ne veut rien dire pour moi aujourd'hui. Seul « ***présent à...*** » est porteur de sens. Autrement dit encore, « à qui ou à quoi suis-je présent ? ». La gestion de la présence se trouve ainsi reliée à la gestion du couple extérieur/intérieur, ou dehors/dedans.

Du simple...

Pour un « grain de conscience » considéré isolément, l'intérieur est virtuel. C'est le centre à partir duquel *Je* opère. Ainsi, *Je* n'est pas conscient du centre (il ne communique pas avec lui, puisqu'il ***est*** le centre), mais seulement de la périphérie ou de l'extérieur. Un « grain de conscience » est donc naturellement présent à son extérieur : c'est ainsi qu'il se sent exister. Cependant, si « grain de conscience » est un concept commode, il n'existe pas dans la réalité dont nous faisons l'expérience parce que nous avons toujours affaire à des consciences

agrégées en systèmes de consciences et systèmes de systèmes de consciences, ou à des holons, organisés en hiérarchies.

...Au complexe

Pour un système de consciences, l'intérieur est lui-même fait de consciences qui expérimentent, elles aussi, un intérieur et un extérieur et réagissent en gérant leurs échanges afin de se sentir exister et de se préserver en tant que consciences. Une hiérarchie de consciences possède donc un « intérieur » qui n'est plus virtuel, mais bien réel, fait, lui aussi, de consciences, de sorte que l'attention du *Je* résultant de cette hiérarchie peut s'orienter vers le dehors, ou vers le dedans. *Je* peut donc être présent au dehors ou au-dedans de lui (ou ce qu'il considère comme lui : son système corporel). Et de là naissent les difficultés avec la présence.

Ces difficultés deviennent très prégnantes chez homo sapiens : voilà un système hiérarchique hypercomplexe fait de consciences et de mémoires agrégées, dirigé par un *Je*, placé au sommet de la hiérarchie qui la contrôle en se croyant seul, alors qu'il est multiple. Nous avons là une autre clé permettant de mieux comprendre et maîtriser la présence : même si *Je* désire être présent à son environnement, il est tiraillé par une multitude de consciences venant de son « dedans » qui, malgré lui, accaparent son attention. Lorsque *Je* tente de se mettre en état de présence, il est très rapidement assailli par des perceptions qui attirent, captent son attention, le détournant de sa présence à l'environnement extérieur. Les perceptions parasites sont faites de pensées, d'images, d'émotions, de perceptions ou d'inconforts somatiques, etc., venant de son univers intérieur. Ainsi, *Je* a bien du mal à atteindre l'état d'immobilité tranquille (*stillness*) auquel il aspire, parce que son monde intérieur est en perpétuel mouvement et retient son attention.

Face à cet envahissement, la première réaction de *Je* est de résister, de rejeter la perception. Ce comportement aggrave les difficultés. Il s'agit en effet de consciences qui tentent de se manifester. Ne se sentant pas reconnues (n'oublions pas que le seul but d'une conscience, c'est d'être reconnue comme existante), elles insistent, comme l'enfant harcelant son père ou sa mère avec des « *dis papa...* » ou « *dis maman...* » répétitifs, tant que papa ou maman n'a pas daigné lui prêter attention et l'écouter vraiment, ou ne s'est pas mis en colère...

Améliorer la présence commence donc par apprendre à mieux gérer la relation avec le monde intérieur de l'agrégat homo sapiens. Mais cela n'est vraiment possible que lorsque *Je* a pris conscience qu'il est à la tête d'un agrégat de consciences.

LA PRÉSENCE À SOI

Cette première partie consiste à amener la personne à prendre contact avec son monde intérieur (ses consciences corporelles) et à communiquer avec lui, en tant que système de consciences. Un calme intérieur peut alors s'installer qui libère l'attention de *Je* de son intérieur et lui facilite l'accès à une plus complète présence à l'environnement et à autrui.

L'enracinement

Nous allons demander à *Je* de rejoindre son monde intérieur, de descendre dans la hiérarchie de ses consciences corporelles et de reconnaître leur existence en tant que consciences. Nous appelons cette partie du travail sur la présence : enracinement.

Ballon

Nous allons une nouvelle fois utiliser le ballon. La cohérence de l'utilisation du ballon se fonde sur l'idée qu'une cellule convertit la communication en mouvement. De là est né ce que nous avons décrit comme la « mécanique de la conscience » développée dans le premier ouvrage d'approche tissulaire (chapitres 4 et 5). Le ballon permet de rendre perceptible l'état de vie d'une structure vivante : en bonne vie, elle présente un mouvement lent et ample, en difficulté, son mouvement est peu ample et relativement rapide.

Aller dans l'enracinement

La personne est confortablement installée sur son siège, ballon entre les mains, il lui est demandé de se « *laisser aller dans la lourdeur* ». Il s'agit bien de se « *laisser aller* » et non pas de se « *forcer* » à aller

dans la lourdeur. L'image utilisée est celle d'un fil invisible qui tirerait l'être vers le bas, vers le *« centre de la terre »* (j'ai bien conscience de l'aspect limité de l'image). Essayer de se laisser aller le plus profondément possible dans la conscience physique, jusqu'au ressenti d'un mouvement lent et tranquille dans le ballon.

Cette première phase est souvent perturbée par des perceptions désagréables émanant du système corporel. La seule solution face à elles, est de les reconnaître, de les accepter et de les laisser exister. Elles finissent par s'estomper et disparaître.

Communiquer avec ses holons corporels

Lorsque la personne se sent en relative harmonie dans l'enracinement, il lui est alors demandé d'entrer en communication avec les holons qui constituent son système corporel, d'en reconnaître l'existence et d'accuser réception à leurs fonctions. Le *modus operandi* est le suivant : la personne englobe dans son champ d'attention l'ensemble de son système corporel et formule ***verbalement mais mentalement*** l'injonction : « Je m'adresse à… ».

Elle commence par les micro-particules : *« Je m'adresse aux micro particules qui constituent mon système corporel »*. Elle n'a pas d'autre intention que de s'adresser à ces consciences et les reconnaître en tant que telles (ce qui est déjà très important). En faisant cela, elle note ou ressent des réactions corporelles, des modifications dans le ballon, ainsi que des perceptions d'être. Elle laisse toutes ces réactions se produire, jusqu'à retour en position neutre ressentie dans le ballon, still-point et expansion. Si l'expansion n'est pas franche, ou si le système corporel reste bloqué dans une contrainte (position non neutre ressentie dans le ballon), la personne renvoie la même injonction, adressée aux micro-particules de son système corporel : *« Je m'adresse aux micro-particules qui constituent mon système corporel. »*

Si la personne connaît les noms de ces micro-particules, elle peut les lister : *« Je m'adresse aux micro-particules qui constituent mon système corporel, protons, neutrons, électrons… »* etc. Le processus se poursuit de manière ***itérative***, jusqu'à perception d'un retour au neutre du ballon, still-point et belle expansion, accompagnée d'un bien-être physique évident (souvent accompagné d'une profonde inspiration). Arrivé à cet état de communication avec les micro-particules qui constituent son système corporel, l'envoi d'une nouvelle injonction ne provoque plus de changement notable ou perceptible dans le système. Ce point indique que la communication avec les consciences constituant les micro-particules du système corporel est établie. De nombreux cycles successifs peuvent être nécessaires pour y parvenir. C'est du temps bien employé.

Accuser réception

Une fois la communication établie avec les micro-particules de son système corporel, il est alors demandé à la personne de leur envoyer un accusé de réception destiné à reconnaître leur existence, mais surtout leur utilité. Peu importe la formule : *« Merci pour l'aide »*, *« Merci pour le service rendu. »*, *« Merci pour ce que vous faites pour moi. »*, etc. L'important est de reconnaître le service rendu et de s'assurer que les consciences à qui on s'adresse reçoivent l'information (c'est pour cela qu'il faut d'abord établir la communication avec elles). Cela se manifeste par une grande expansion dans le ballon, un grand calme corporel et une inspiration profonde. Ceux dont les perceptions d'être sont plus nettes ressentent souvent une « lumière intérieure. » Il peut être nécessaire de répéter l'injonction, de manière itérative, jusqu'à ce qu'elle ne provoque plus de modifications perceptibles dans la perception du système corporel.

Différents niveaux hiérarchiques

Une fois traité ce premier niveau, le plus profond de la hiérarchie, il est demandé à la personne de monter d'un cran dans la hiérarchie des holons corporels en s'adressant cette fois aux macro-particules, et de procéder avec elles de la même manière, par cycles successifs : mise en communication, puis accusé de réception, jusqu'à établissement d'une paix intérieure évidente, et la perception dans le ballon d'un mouvement tranquille, ample et calme et plus de réaction en envoyant l'injonction.

Et ainsi de suite, en remontant de niveau en niveau dans la hiérarchie corporelle jusqu'à considérer le système corporel dans sa totalité et à lui

accuser réception pour le service rendu en tant que véhicule pour *Je*.

Progression dans la hiérarchie	
Micro-particules	Électrons, protons, neutrons, quarks, mésons, gluons, photons, positrons, neutrinos, baryons, etc.
Macro-particules	Atomes, cristaux, corps simples, hydrogène, hélium, oxygène, carbone, métaux, etc.
Corps chimiques complexes	Composés chimiques, minéraux, oligo-éléments, etc.
Molécules simples et complexes	Eau, composés chimiques corporels, vitamines, etc.
Virus & monocellulaires Auxiliaires de vie	Prion, champignons, virus, toutes les bactéries saprophytes qui aident le fonctionnement corporel.
Cellules	Les cellules constituant les différents tissus corporels.
Tissus	Les tissus en tant que tissus (ils ont leur propre identité)
Organes	Les différents organes du corps
Systèmes	Les différents systèmes corporels.
Système corporel	L'ensemble du système corporel, en tant que « véhicule » de *Je*.

Tableau récapitulatif des hiérarchies corporelles.

Ce qui est verbalisé après la pratique

La verbalisation des expériences vécues par les différents participants lors de la pratique fait ressortir plusieurs points.

Je note une grande disparité dans la facilité avec laquelle les participants parviennent à réaliser la pratique. Certains entrent très facilement en contact avec leurs holons constitutifs. Ils ont immédiatement la sensation de la réalité du phénomène. D'autres ressentent plus de difficultés. Mais même pour ceux qui éprouvent de la difficulté, l'expérience est intéressante, parce qu'elle révèle des réactions corporelles souvent inhabituelles et parfois totalement inattendues.

La plupart indiquent une sensation de bien-être corporel et un calme intérieur qu'ils n'ont parfois jamais connu.

Certains doivent traverser des moments tumultueux, au cours desquels ils ont l'impression de résistances importantes à leur communication.

Interprétation

Une des grandes difficultés réside dans l'acceptation du modèle de la conscience. Il modifie en effet radicalement le point de vue et certains ont du mal à envisager la possibilité de communiquer avec des particules (micro ou macro), avec des composés chimiques, des cellules et des tissus. Ils ont du mal à les voir comme des holons et à leur reconnaître et leur accorder la conscience. C'est en général la répétition du processus qui permet de progresser sur ce point. À partir du moment où la personne accepte de mettre en route le processus, c'est-à-dire de « jouer le jeu », les perceptions issues de son système corporel (soit directement, soit par l'intermédiaire du ballon) deviennent trop évidentes pour ne pas l'interpeller.

Certains rencontrent des résistances inattendues qui ne sont pas dues à eux-mêmes, mais à leurs particules qui n'ont pas l'habitude de se voir considérer comme conscientes et résistent à la communication. Là encore, il faut juste persister et la communication finit par s'établir.

Reconnaître affirmation et participation

Quant aux perceptions de libération et de bien-être corporel, on peut les interpréter en se rapportant à la nature même du holon telle que nous l'avons définie. Rappelons que nous le voyons comme fait de deux parties, *Je* (affirmation) et *Autrui* (participation), *partiellité* et *totalité*. Communiquer avec lui, c'est le reconnaître en tant que *Je*. Cette reconnaissance fait partie de son objectif de base : se sentir exister. En tant que conscience, il ne peut que s'épanouir. Reconnaître ensuite sa fonction dans la hiérarchie et le service qu'il y rend (accuser réception à ce qu'il y fait) valide la seconde partie de son être, la participation, et favorise encore son épanouissement et son ouverture à l'extérieur de lui-même (donc la qualité de sa présence). Cela se marque par la perception d'un bien-être corporel et d'une expansion de la structure, ressentie dans le ballon.

Unisson

On peut également imaginer que se produit une syntonisation au niveau de la présence des consciences corporelles qui ne sont pas seulement présentes à elles-mêmes ou en tant qu'elles-

mêmes (*partiellité*), mais présentes au système (*totalité*) auquel elles participent. Nous pourrions dire qu'il s'agit de créer un ***unisson**** de présence. Je vois là une manière plutôt positive de gérer le couple *Je/Autrui* ou *Affirmation/Participation*.
À rebours, on peut sans doute dire que la non-reconnaissance en tant que conscience (*Je*) et en tant que participant (*Autrui*) de nos holons les conduit à se refermer sur eux-mêmes (s'intérioriser) et à moins bien participer. Ils sont donc moins présents, ce qui se manifeste par de la réticence à l'expansion au sein de notre système corporel.

> *« Que ton âme fasse l'expérience de la vérité des Écritures, puis, si tu le veux, raisonne ton expérience et donne-lui une forme intellectuelle, et même alors, méfie-toi de tes formules – mais ne doute jamais de ton expérience. »*
> (Aurobindo, 1975, 298)

Le lâcher-prise

La première partie de la pratique a permis d'établir une communication consciente avec les matières micro, macro-physiques et biologiques de notre système corporel. Pour se mettre en présence des consciences neuro-psychiques et plus subtiles, nous proposons le lâcher prise.
Au fur et à mesure que la personne (*Je*) « remonte » de son enracinement, en s'adressant aux différents niveaux hiérarchiques de son système corporel en les considérant comme agrégats de consciences, elle entre en communication avec des holons, moins matériels. Il lui est alors demandé de rejoindre progressivement ces niveaux plus subtils de la conscience, comme si elle se reliait par un fil invisible à La Conscience (selon la manière dont chacun peut se la représenter). Nous appelons ce moment de la pratique le *lâcher-prise*.

La pratique

Cette partie du processus est en continuité avec ce qui a déjà été proposé. La personne (*Je*), après être descendue dans l'enracinement, remonte, niveau par niveau, en s'adressant à des consciences de plus en plus subtiles et reconnaît leur existence en tant que consciences, ainsi que l'aide qu'elles apportent à la vie de son système corporel.
Cette partie de la pratique est également faite de cycles successifs avec mise en communication et reconnaissance, chaque fin de cycle se marquant par une sensation de bien-être corporel, retour au neutre, still-point et expansion de plus en plus grande dans le ballon. Parallèlement, le rythme de l'expansion/rétraction se ralentit. Cette étape est souvent plus rapide que la première.

Ce qui est décrit

Comme lors de la communication avec les holons corporels, les participants ressentent plus ou moins de facilité pour parvenir à leurs fins.
Certains sont plus à l'aise dans l'enracinement, d'autres, dans le lâcher-prise… Chacun doit travailler selon ses facilités et ses difficultés et aucun chemin universellement tracé n'est envisageable.
La plupart des participants décrivent l'augmentation d'amplitude et la diminution de rythme dans le ballon, accompagnées d'une sensation de légèreté et de grand bien-être.

Interprétation

L'interprétation est la même que pour l'enracinement. Il s'agit seulement de communiquer et de reconnaître l'aide de holons de nature plus « subtile » que dans l'enracinement, mais le mécanisme de fond est ici le même.

Centrage

Par rapport aux modèles du cône et de la hiérarchie, les pratiques sur enracinement et lâcher prise établissent deux types de centrage : un centrage que nous qualifierons d'*horizontal*, et un autre que nous dirons *vertical*.

Centrage horizontal

À chaque niveau traité, *Je*, le patron du système corporel, rencontre les holons de ce niveau pour établir avec eux une communication. Nous voyons ce centrage comme horizontal par rapport à l'organisation hiérarchique (en forme de cône ou de pyramide), parce qu'il s'agit d'un niveau donné dans la profondeur de la hiérarchie et que le travail s'effectue à ce niveau, d'où sa nature *horizontale*.

Centrage vertical

Puis, en remontant, *Je*, établit la communication avec un autre niveau à l'*horizontale*. De niveau en niveau, il crée ainsi une liaison de nature verticale entre les différentes couches, un lien entre La Conscience et les consciences, entre le haut et le bas de la hiérarchie. Par rapport à cette relation verticale, nous utilisons l'image d'une ligne virtuelle reliant haut (lâcher-prise) et bas (enracinement) et sur laquelle *Je* peut se déplacer, comme le ferait un ***curseur***. Selon sa qualité d'être, l'état de son système corporel, la qualité de communication qu'il établit avec lui, sa relation à la conscience, etc., *Je* se sent naturellement plus à l'aise à un certain niveau (variable selon les *Je* et les moments) de cette ligne haut/bas.

Rappelons tout de même que le concept de « niveau » est arbitraire. Il ne sert qu'à poser des repères, dans un domaine où cela est difficile faute de matérialisation véritable.

Le curseur

Ce qui nous intéresse avec cette pratique, c'est de donner à *Je* le moyen de découvrir et de retrouver sa juste place sur le « curseur ». Elle se manifeste par la perception d'un mouvement tranquille et calme, mais ample dans le ballon, associée à une sensation d'aisance et de bien-être physique et mental. *Je* peut ainsi établir une relation (un référentiel) entre l'information que lui donne le ballon et son ressenti corporel et d'être. Une fois ce référentiel établi, il saura lorsqu'il est justement placé sur son curseur, même s'il n'a pas de ballon entre les mains.

Une expérience *privée*

Ce point est important, parce que le ressenti du centrage est complexe et surtout, différent d'un *Je* à un autre et d'un instant à un autre. De plus, comme tout ressenti complexe, il échappe presque complètement à la verbalisation qui n'en donne qu'une description très approximative. Pour rejoindre Damasio, nous dirons qu'il s'agit d'un ressenti ***privé***, concernant *Je* et lui seul. Par ailleurs, la verbalisation, si elle est utile pour comparer des ressentis, peut pousser un *Je* à penser que pour être correctement centré, il doit ressentir la même chose qu'un autre *Je*, ce qui est probablement faux. Fort de cette idée, il va tenter de reproduire un ressenti qui n'est pas sien, comme preuve de son centrage. Il risque fort de passer à côté de son propre référentiel.

Actualisation/potentialisation

Ce qui me paraît important dans l'utilisation du concept de curseur, c'est qu'il laisse libre. La pratique successive de l'enracinement et du lâcher prise avec le ballon, permet à *Je* d'établir son référentiel personnel et de connaître ou de reconnaître sa juste place entre enracinement et lâcher prise, en fonction du moment et du contexte vécus.

Cette « juste place » n'est ni arbitraire, ni définitive. Comme la vie, elle est changeante. Ce qui importe donc, ce n'est pas de trouver une place, toujours la même, considérée comme la bonne, mais d'avoir les moyens perceptifs de reconnaître lorsqu'on s'y trouve. La position optimum de *Je* sur ce curseur change en fonction de son état personnel, mais également en fonction de la relation avec son patient : pour rencontrer les consciences corporelles d'un patient, *Je* (praticien) devra sans doute modifier sa position sur le curseur. Il s'agit là encore d'actualisation/potentialisation dont la justesse dépend du contexte très complexe issu de la relation *Je* (praticien) à *Autrui* (patient).

Difficultés

Puisque nous nous considérons comme agrégats de consciences, la qualité de présence ne concerne pas une seule entité, mais un grand nombre. Il s'agit d'amener non pas une entité, mais un agrégat de consciences à la présence, le plus possible ! Imageons ce propos en disant qu'il s'agit de créer un ***unisson*** de présence. Et cela ne se fait pas tout seul… De nombreuses résistances apparaissent, émanant notamment des zones de l'agrégat qui sont en difficulté d'être (les rétentions). De telles zones existent dans toutes les matières qui nous constituent, des plus matérielles aux plus subtiles.

Accepter

Ces résistances se manifestent par des perceptions très diverses qui peuvent considérablement entraver le cheminement vers la présence. Notons

principalement les pensées, les inconforts physiques, l'envie de partir, l'envie d'arrêter, etc. Tout ce qui peut gêner la manifestation tranquille de la conscience. Que faire alors ? Pour moi, la réponse est : « laisser faire ». Plus *Je* résiste à ces manifestations, plus elles ont tendance à s'amplifier, à vouloir s'imposer. Après tout, elles sont elles aussi consciences. Le plus simple est d'***accepter sans réserve*** qu'elles expriment ce qu'elles ont à exprimer. Alors, reconnues, elle accèdent à la présence et cessent d'importuner.

Il faut donc du temps pour amener à la présence l'ensemble de notre système de consciences, et cet accès se fait par paliers successifs, moments où il semble que l'état est atteint, ce qui se manifeste par les ressentis de bien-être et de mouvement tranquille et ample dans le ballon. Puis, de nouveau, le calme se trouble et gênes ou pensées parasites apparaissent, qu'il faut accepter, laisser être, jusqu'à leur accès à la présence et le ressenti d'un nouveau palier de calme et de tranquillité.

Un être

La présence n'est donc jamais acquise : ce n'est pas *avoir*, c'est *être*... Elle est sans cesse à « reconquérir ». C'est sans doute aussi parce que de plus en plus de consciences parviennent à la présence dans notre agrégat que la qualité de présence peut continuer de s'améliorer. Cette amélioration est aussi tributaire des soins que se donne le praticien à lui-même (seul ou avec l'aide d'autres praticiens, ostéopathes ou autres) qui, progressivement, réduisent le nombre de rétentions existant au sein de son système de consciences, lui permettant d'améliorer sa qualité de présence. C'est un travail sans fin.

Be still and know

Lorsque je pense à qualité de présence, me vient l'image de Sutherland et ce qu'il désirait évoquer en se référant au Psaume 46 de la Bible : « *Be Still and know* » que l'on peut traduire par « Apaise-toi et sache » ou « Sois immobile et connais » ou « Immobilise toi et sache »[1]. Rappelons que les références de Sutherland en matière spirituelle – donc ses fulcrums –, étaient essentiellement bibliques. Cela nous renvoie également au magnifique texte de Rollin Becker justement nommé *Be Still and know* (Brooks ed., 1997, 24-38).

> « *Soyez assis avec toute la majesté inaltérable et inébranlable de la montagne. La montagne est complètement naturelle et bien établie sur ses bases, quelle que soit la violence des vents qui l'assaillent ou l'épaisseur des nuages sombres qui tourbillonnent à son sommet. Assis comme une montagne, laissez votre esprit s'élever, prendre son essor et planer dans le ciel.* »
> (Sogyal Rinpoché, 1993, 102)

PRÉSENCE À AUTRUI

La présence à soi m'apparaît aujourd'hui comme la première étape, indispensable ; un préalable nécessaire pour accéder à la présence à autrui. En effet, c'est seulement lorsque *Je* n'est plus (ou moins...) troublé par ses consciences personnelles qu'il peut plus facilement aller rejoindre celles d'*Autrui*. C'est ce que nous allons faire maintenant.

Pour *Je* homo sapiens, *Autrui* s'envisage essentiellement comme un corps, plus ou moins doté de conscience. Notre modèle nous a fait développer un regard nettement plus subtil. Selon ce modèle, nous pouvons, dans notre activité de thérapeute, tenter de rejoindre *Autrui* à différents niveaux. Nous allons en développer deux qui me paraissent essentiels : atteindre *Autrui* en tant qu'agrégat de consciences (autrui en tant que corps, constitué de consciences) et l'atteindre en tant que *Je*, pure conscience.

Autrui, agrégat de consciences

Les entraînements que nous allons proposer se réalisent en tandem. Les deux participants sont à la fois actifs et passifs en même temps émetteurs et récepteurs. Cela permet une expérimentation plus facile de différents points de vue.

Mise en place

Les deux personnes constituant le tandem sont assises face à face sur des chaises, genoux contre genoux. Elles partagent le contact manuel d'un

1. La citation complète serait : « Apaise-toi et sache que *Je* suis. »

unique ballon placé entre elles, sur leur genoux. Elles adoptent une position confortable qu'elles pourront maintenir longtemps. Le ballon n'est pas important dans le début de l'exercice qui se réalise « chacun pour soi », mais le deviendra par la suite, lorsque la pratique engagera mutuellement les deux participants.

Premier temps

Dans un premier temps, chacun réalise sa mise en présence personnelle, par enracinement et lâcher prise, jusqu'à ressentir le centrage, comme nous l'avons proposé plus haut. Le référentiel du ballon n'est pas utilisé. Seul le référentiel corporel individuel est utilisé.

Second temps

Une fois parvenu au centrage de présence personnelle, chacun des membres du tandem commence à ***se projeter*** dans le système corporel de son partenaire, comme il l'a fait dans le sien. Il ne s'agit pas seulement d'englober l'autre, mais de le ***rejoindre*** dans son « ***espace entre***[2] » corporel. Autrement formulé, il s'agit d'aller au contact de ses consciences corporelles, comme dans la pratique réalisée en solo.

En même temps que chaque *Je* du tandem tente de rejoindre l'autre au niveau de ses consciences corporelles, il accepte d'être rejoint par *Autrui* dans ses propres consciences corporelles.

Ce qui se produit

Ce qui se produit est bien entendu très différent d'un individu à l'autre et d'un tandem à l'autre. Mais le plus souvent, toutes sortes de perceptions surgissent chez chaque participant, les unes produites par *Je* atteignant les consciences corporelles d'*Autrui*, les autres consécutives aux réactions des consciences corporelles de *Je* recevant la conscience d'*Autrui*.

- Lorsque *Je* atteint les consciences corporelles d'*Autrui*, cela génère des perceptions que nous détaillerons plus loin dans la partie des outils de la conscience consacrée à la perception de l'être. Les perceptions peuvent être diverses, dépendant du référentiel de *Je*. Il peut s'agir de sensations de clair ou de sombre, de couleurs, de formes géométriques, d'intuitions, de pensées, d'émotions, etc.
- Lorsque les consciences corporelles de *Je* reçoivent la conscience d'*Autrui*, cela déclenche également chez *Je* des perceptions provenant plus particulièrement de son système corporel. Le plus souvent il s'agit de sensations de chaleur ou de froid (agréables ou désagréables), de perceptions somatiques provenant de certaines parties du corps (agréables ou désagréables), de pensées, d'émotions, d'envie de partir (parfois extrêmement forte).

L'objectif est de noter toute perception qui survient et de la laisser exister, de l'accepter le plus pleinement possible, jusqu'à ce qu'elle disparaisse. L'exercice peut durer longtemps, surtout dans les premières tentatives. Peu importe. Il faut s'accorder le temps nécessaire pour que tout ce qui est apparu disparaisse.

Fin du processus

Perceptions et inconforts arrivent en général par vagues successives, séparées pas des instants, brefs d'abord, puis plus longs, de détente, de silence perceptif, au cours desquels s'installe progressivement une sensation de bien-être physique et psychique.

La pratique est terminée lorsque les deux participants parviennent à un état de présence mutuelle stable, chacun se sentant à l'aise, voire confortable dans la présence de l'autre. Chaque membre du tandem a la sensation qu'il pourrait demeurer ainsi sans difficulté, présent à l'autre et à son système de consciences corporelles, l'autre présent à lui et à son système de consciences corporelles. La sensation de l'écoulement du temps disparaît.

Les difficultés

Une des difficultés la plus couramment exprimée vient des réactions corporelles parfois fortes que provoque l'arrivée de la conscience d'*Autrui* dans le système corporel de *Je*. Comme les réactions sont parfois désagréables et souvent inattendues,

2. Espace entre : « *Aujourd'hui les scientifiques regardent l'espace et nous entendons parler de théories atomiques et de physique nucléaire. Espace. Chacun essaie de regarder entre les lignes d'une petite chose avec un microscope très puissant. Avez-vous vu l'espace entre les lignes que vous pouvez trouver ? Espace. Pensez-vous que vous pouvez trouver quelque espace entre les lignes de ce tissu fascial ? Le fasciae lui-même, blanc, de forme inélastique ? Oui, vous pourrez trouver l'espace entre, si vous avez la capacité de regarder entre. Un microscope assez puissant pour voir l'espace entre.* » (Sutherland, 1998, 295).

elles génèrent des réactions de peur dans les consciences corporelles de *Je* qui le poussent à fermer son espace, c'est-à-dire à en refuser l'accès à la conscience d'*Autrui*. *Autrui*, se sentant refusé, peut tenter de forcer, ce qui augmente les réactions chez *Je* qui a tendance à fermer encore plus l'accès à son espace...

La pratique ne fonctionne vraiment que lorsque *Je* accepte enfin d'ouvrir l'accès à son espace corporel (et inversement, bien sûr). Ce type de pratique ne peut fonctionner que dans la ***réciprocité***. *Je*, ne peux voir que s'il accepte d'être vu et inversement. Ou, formulé plus généralement, ***une conscience ne peut voir que si elle accepte d'être vue***.

Remarque

Il n'est pas demandé aux participants d'adopter un état d'être de thérapeute par rapport à ce qu'ils perçoivent de leur partenaire. Seulement de se projeter dans son espace corporel et de noter toute perception, de la laisser exister, puis disparaître. Pourtant, alors même que l'intention n'est pas thérapeutique, mais seulement didactique, le processus est en lui-même thérapeutique, parce qu'il éveille les consciences corporelles des deux partenaires et les amène à l'état de présence.

Autrui, un être

L'objectif de la pratique qui suit est de faire que *Je* atteigne *Autrui* non plus en tant qu'agrégat de consciences corporelles, mais en tant qu'autre *Je*, un être ; et en même temps, d'accepter d'être rejoint par *Autrui*, non pas seulement comme un agrégat de consciences corporelles, mais en tant que *Je*, un être. Autrement dit l'objectif est que deux *Je* acceptent de se mettre en présence mutuelle en tant qu'êtres, pures consciences.

Première partie

La première partie de l'exercice correspond à ce qui vient d'être décrit : la présence mutuelle aux consciences corporelles d'*Autrui*. C'est lorsque chacun se sent à l'aise, confortable dans la présence de l'autre que l'on passe à la suite.

Deuxième partie

Les deux partenaires se préviennent mutuellement lorsqu'ils sont prêts. Ils vont maintenant ouvrir les yeux et se rejoindre mutuellement en se regardant les yeux dans les yeux (les yeux sont la porte de l'âme).

> *« Depuis l'antiquité, nous tenons l'œil pour la porte de l'âme, ce qui est identique à l'entrée des enfers. Transpercer un œil du regard, c'est pénétrer imaginairement dans le monde des souvenirs et dans celui des ombres. S'il y a quelque chose d'incongru dans tout élément séparé du visage, nez, oreille, qui paraît brusquement inadapté à l'idée que l'on peut se faire de la personne, l'œil, au contraire, tournant dans son cercle, semble orienter tout l'espace autour de lui. Il est le centre d'un tourbillon, jusqu'à s'effacer en lui. Ni l'orbite, ni le globe, mais la pupille même, laissée blanche par le dessin, est un seuil et un piège. »* (Roudaut, 2002, 1-2)

Objectif

Le but est de parvenir à une présence mutuelle entre êtres, confortable et agréable. La pratique fait naître nombre de réactions dans le corps et dans l'être. Il convient de noter toute perception qui survient et de la laisser exister, de l'accepter le plus pleinement possible, jusqu'à disparition. Une réaction indique qu'une ou des consciences résistent à la communication et l'inconfort qui en découle dure tant que dure la résistance. La seule solution est de persister. Lorsque la conscience réticente accepte enfin la communication, l'inconfort ou la réaction cesse. L'exercice peut durer longtemps, surtout dans les premières tentatives. Peu importe. Il faut s'accorder le temps nécessaire pour que tout ce qui est apparu disparaisse.

Fin du processus

Perceptions et inconforts arrivent en général par vagues successives, séparées pas des instants, brefs d'abord, puis plus longs, de détente, de silence perceptif, au cours desquels s'installe progressivement une sensation de bien-être physique et psychique.

La pratique est terminée lorsque les deux partenaires sont capables de se contacter mutuellement en tant qu'êtres, confortablement, dans la tranquillité (stillness). Le processus devient agréable à vivre

et les partenaires ont la sensation qu'ils pourraient rester ainsi des heures sans bouger. La sensation de l'écoulement du temps disparaît. D'ailleurs, trouver « le temps long » est un important indicateur de présence incomplète.

Difficultés

Rencontrer *Autrui* en tant qu'être et accepter d'être rencontré par lui en tant qu'être est parfois difficile, notamment parce qu'aucun des artifices utilisés dans la vie sociale pour cacher l'être ne tient plus. Le roi est nu[3]. Nous sommes tellement peu habitués à ce type de relation qu'elle produit souvent beaucoup de réactions inattendues et de résistances, parfois très fortes.

• Une des plus fréquentes est le fou rire. Il correspond à une protection dans le but d'éviter la rencontre. Il faut passer le cap, ce qui est parfois difficile, parce que le rire est contagieux et gagne vite le partenaire et souvent d'autres tandems du groupe de participants. La qualité de présence du partenaire et des autres tandems au sein du groupe des participants est très importante : c'est elle qui permet de passer ce cap.

Lorsque le fou rire est vraiment trop difficile à dépasser, il convient de reprendre l'étape antérieure (les yeux fermés) et de la « pousser » un peu plus loin. C'est souvent une fois cette étape mieux assurée que le cap du fou rire peut être dépassé.

• Outre les réactions émotionnelles et corporelles déjà décrites, une autre réaction très fréquente est l'envie, parfois très forte, de fuir. Là encore, pas de recette. Il faut laisser s'épanouir la réaction, mais ne pas bouger, jusqu'à ce qu'elle diminue et disparaisse.

Cette réaction dépend parfois de la qualité du regard de l'autre. Il est très difficile à un être de se sentir observé jusque dans son plus profond, particulièrement si l'observateur (*Autrui*) a un regard inquisiteur, vite interprété comme celui d'un juge. À un juge, on ne se confie pas, on avoue. Ici, il s'agit de se confier, pas d'avouer quelque chose.

• Les picotements d'yeux sont également particulièrement fréquents, surtout au début. Là encore, il convient de laisser la réaction exister. Elle finit toujours par disparaître.

• Toux, grattements de gorge, démangeaisons, inconforts divers ne sont que des réactions du système de consciences tendant à éviter la rencontre et qu'il convient de traiter en les laissant exister puis disparaître, jusqu'à la capacité d'être présent à Autrui, et inversement, dans le confort et la sérénité.

• Cet entraînement ne fonctionne vraiment que lorsque *Je* accepte enfin la rencontre mutuelle avec *Autrui* sans artifice. Ce type de pratique ne peut fonctionner que dans la ***réciprocité*** : ***une conscience ne peut voir que si elle accepte d'être vue***.

Remarque

Comme dans l'exercice les yeux fermés, il n'est pas demandé aux participants d'adopter un état d'être de thérapeute par rapport à leur partenaire. Il s'agit uniquement d'aller à la rencontre de son être et de recevoir son être, de noter toute perception, inconfort ou émotion naissant de cette rencontre, de les laisser exister, puis disparaître. Pourtant, bien que l'intention ne soit pas thérapeutique, mais didactique, le processus est en lui-même thérapeutique, parce qu'il aboutit à une véritable relation d'êtres, aujourd'hui trop rare. Lorsque cette rencontre peut avoir lieu, elle est génératrice de grand bien-être.

> *« C'est pourquoi il est urgent de revenir à la présence : parce qu'il est urgent de revenir à l'être, au réel, à ce que j'appellerais le* présent du monde *– au double sens du mot* présent, *qui désigne à la fois ce qui est actuel et ce qui est donné, la présence et le cadeau. Eh bien voilà : le plus beau cadeau, c'est la présence elle-même. »*
> (Comte-Sponville, 2001, 20)

ATTENTION

Définir la présence comme manifestation de la conscience et dire qu'on est toujours présent ***à*** quelque chose ou ***à*** quelqu'un, c'est déjà parler d'attention. En effet, dire que *Je* est présent à

3. Allusion au conte de Hans Christian Andersen *Les habits neufs de l'empereur* dans lequel l'empereur, victime de deux habiles escrocs prétendant tisser une toile invisible aux benêts, défile nu devant l'indifférence complice de ses courtisans jusqu'à ce qu'un enfant ingénu et sincère crie avec innocence *« mais le roi est nu ! »*

quelque chose ou à quelqu'un, c'est dire qu'il porte son attention vers quelque chose ou vers quelqu'un.

> *« L'attention et la concentration sont deux choses différentes. La concentration procède par exclusions, tandis que l'attention, qui est un état de pleine conscience, n'exclut rien. »*
> (Krishnamurti, 1994, 30)

Présence, attention, intention constituent, dans notre modèle, les trois sommets d'un triangle symbolisant la manifestation de la conscience. Je les envisage comme indissociables, même si, pour des raisons pédagogiques, il peut être intéressant de mettre l'accent sur l'un plus que sur l'autre. En traitant chacun de ces points séparément, j'ai donc bien conscience d'une séparation artificielle. Cependant, même s'il s'agit de théorisation, considérer séparément les trois points de ce triangle, m'a conduit à des trouvailles intéressantes. Après nous être préoccupés de présence, orientons maintenant notre attention sur l'attention...

Définition

Le dictionnaire nous dit qu'*attention* vient du latin *attentio*, de *attendere* « tendre vers » et que c'est l'action de fixer son esprit sur quelque chose, la concentration de l'activité mentale sur un objet déterminé. (Robert) Cette définition ne recouvre qu'une partie de notre expérience de conscience.

Notre modèle définit l'attention comme la ***projection de la conscience***, *Je*, dans l'espace physique au sein duquel il évolue[4], déterminant d'une part un espace virtuel fermé – un champ d'attention – au sein duquel il perçoit, et discriminant d'autre part les stimuli sensoriels auxquels il s'intéresse. Avec l'attention, Je détermine d'où il perçoit (espace) et quoi il perçoit (type de stimulus). Ce modèle s'applique, que Je utilise les perceptions du système corporel, ou ses perceptions d'être.

En définissant ainsi l'attention, je ne prétends ni cerner, ni définir totalement le concept. Ce qui m'intéresse, c'est de poser une référence, décrivant ce que nous faisons en l'utilisant et précisant ce que j'entends par poser ou focaliser l'attention. Dans la suite, c'est ce concept d'attention qui sera utilisé.

Projection de la conscience

Pendant longtemps, placer mon attention sur quelque chose ou quelqu'un, a consisté pour moi à l'inclure dans mon champ d'attention. Le concept d'inclusion ou d'englobement demeure valide, mais il a évolué. Plus qu'inclure, il s'agit pour moi aujourd'hui de rejoindre les consciences du système corporel du patient. Il s'agit pour l'être praticien de se projeter dans « l'espace entre »[5] du système corporel de son patient. Cela est possible à *Je*, conscience, parce que la nature immatérielle de la conscience fait qu'elle n'est pas tributaire des règles ou canons imposés par l'organisation des matières physiques.

Rejoindre les consciences corporelles

Il s'agit pour l'être d'infiltrer le système corporel de son patient. Le terme *infiltration* pose problème. Le dictionnaire en donne plusieurs définitions, dont celle-ci : *passage lent d'un liquide à travers les interstices d'un corps*. Nous pourrions transposer en disant qu'il s'agit du passage de la conscience à travers les interstices de la matière physique (qui, rappelons-le, est essentiellement faite d'espace). Mais le dictionnaire attache à ce mot une connotation péjorative dont beaucoup ont du mal à se défaire. J'ai donc cherché d'autres mots ayant le même sens, sans être péjoratifs. Je n'ai rien trouvé de satisfaisant. *Pénétrer* est sans doute celui qui convient le mieux parce qu'il rend compte à la fois du phénomène physique et du phénomène psychique ou intellectuel et peut signifier *comprendre* (pénétrer un sujet), ce qui va bien dans notre sens. Nous utiliserons le plus souvent *rejoindre*, avec l'idée que l'être praticien va rejoindre les consciences corporelles de son patient pour les aider à résoudre leurs difficultés.

4. Rappelons que les hiérarchies ou systèmes de consciences centrent les hiérarchies ou systèmes qu'ils englobent, et sont centrés par les hiérarchies ou systèmes qui les englobent. Les matières biologiques et neuro-psychiques de nos systèmes corporels évoluent au sein du système macro-physique qui les englobe et les centre et leur donne à expérimenter leur espace, leur temps et leur énergie.

5. Voir note p. 140.

Attention et perception

Dans le premier ouvrage sur l'approche tissulaire, je raconte (p. 256 et suivantes) comment j'ai, un jour, brusquement pris conscience de la perception de l'être : en projetant mon attention dans l'espace corporel de mon patient, je percevais (les yeux fermés) des zones sombres et des zones claires. La *projection de l'être* évoquée pour définir l'attention a pris alors tout son sens pour comprendre la perception, notamment la perception de l'être.

Résistances

En plaçant son attention sur telle ou telle partie du corps du patient, *Je* (le praticien) se projette dans son espace corporel. Les yeux étant fermés, la perception sensorielle visuelle ne peut fonctionner de manière habituelle. C'est une autre perception qui intervient, celle de la conscience, de l'être, de *Je*. En se projetant ainsi, la conscience peut ou non rencontrer des résistances, voire même des obstacles, à sa progression. *Je*, ressent le freinage imposé par la résistance à sa progression dans l'espace qu'il tente d'investir, ce qui crée pour lui une perception.

Modèle

Le modèle est le suivant : lorsque *Je* en se projetant ne rencontre rien, il ne perçoit rien. S'il rencontre d'autres consciences en bon état de vie, il perçoit de la clarté (il s'agit ici de mon référentiel de perception personnel. Nous verrons plus loin qu'il peut être différent d'un être à un autre). Lorsque, au contraire, *Je* rencontre d'autres consciences en *hypo-vie*, il perçoit du sombre. Mais en même temps, se projetant, lui, conscience vivante, sur ces structures en hypo-communication ou en refus, il leur apporte la vie, les met en connexion avec le *Souffle de Vie* dont parle Sutherland, ce qui les fait changer, provoque chez elles une réaction, perceptible sous forme de mouvement.

Pour simplifier, disons que la projection de l'être praticien dans la structure corporelle de son patient provoque deux phénomènes.

• **Le freinage de *Je* praticien dans sa progression** au sein de l'*espace-entre* des tissus de son patient qui génère pour *Je* des perceptions d'être pouvant varier selon son référentiel perceptif, que nous évoquerons plus loin. Ces informations sont de nature subjective (perception de l'être).

• **Une réaction des consciences tissulaires** du patient qui, touchées par le flux d'attention de *Je* le praticien, réagissent, donnant une réponse tissulaire perceptible au système corporel du praticien (ses mains), lui procurant une information de nature objective (perception corporelle).

Depuis sa mise au point, j'utilise ce modèle dans mon travail journalier. Il m'est d'une grande aide. Cependant, à l'usage, certaines remarques et réflexions ont émergé :

• **Remarque 1.** Ce système ne fonctionne que si je n'utilise pas d'artifice, notamment celui de la création d'images. En effet, si au lieu de simplement me projeter dans l'espace corporel du patient je projette une image, une représentation de l'organe ou de la région anatomique, je travaille avec l'image projetée au lieu de travailler avec les consciences locales. Les informations obtenues sont très différentes, les résultats aussi.

• **Remarque 2.** En comparant mes perceptions dans l'expérience décrite ci-dessus, avec celles d'autres praticiens, je me suis rendu compte que dans les mêmes conditions d'expérience, nous ne percevions pas tous la même chose. La diversité est même l'élément dominant, allant de celui qui ne perçoit que du noir, à celui qui perçoit des images, des couleurs, des formes géométriques, des espaces, etc. Dans la pédagogie de la perception, il convient de tenir compte de ces particularités et de consacrer un temps important à la reconnaissance et au développement d'un référentiel perceptif personnel.

• **Remarque 3.** Enfin, je me suis aperçu que ce type d'activité, pouvait générer une grande fatigue, particulièrement lorsque je tentais de l'accomplir sans être présent et convenablement centré. Je me suis demandé ce que cela changeait. J'ai interprété le centrage (enracinement et lâcher prise), comme l'action de se relier à d'autres niveaux de conscience supérieurs ou englobants, le praticien n'étant plus la source de l'énergie vitale mais le simple transmetteur d'une énergie de vie qui ne lui appartient pas. Je le considère volontiers comme le *Souffle de Vie* dont parle Sutherland et qui nous centre tous :

« Étant donné que toutes les manifestations matérielles – l'homme, l'environnement et ses relations avec ses congénères humains – sont centrées par le même Souffle de Vie, amenant tous les éléments de sa vie à cet espace central, le Souffle de Vie permet à un nouvel équilibre conçu pour la perfection, de se manifester.
Au sein de chaque individu et de son environnement se trouve la capacité de se centrer sur ce centre commun, ou si ça lui est nécessaire, de chercher de l'aide auprès d'autres individus (le praticien) ; le praticien a la possibilité de centrer le patient parce que c'est le même Souffle de Vie qui centre toute vie. » (Brooks ed., 2000, 200)

Là où est mon attention...

Le modèle utilisé permet de comprendre que la perception d'un être provient de manière privilégiée de l'endroit de l'espace qu'il a circonscrit et dans lequel il place son attention. L'attention étant considérée comme projection de la conscience, là où est mon attention, *Je* suis. C'est donc en contrôlant son attention que Je pourra contrôler sa perception.

Là où est mon attention *Je* suis.

Cela nous permet aussi de comprendre à quel point le *nettoyage* de notre propre système corporel est important. En évoquant la présence, nous avons, en effet, signalé que même si *Je* désire être présent à son environnement, il est tiraillé par une multitude de consciences venant de son « dedans » qui, malgré lui, accaparent son attention. Toutes les *particules d'attention* de *Je* le praticien qui sont accaparées par ses consciences internes, non seulement ne sont pas disponibles à l'extérieur, mais de plus, lui procurent des perceptions *parasites* qui n'ont rien à voir avec le problème du patient et sont sources potentielles d'erreurs dans l'interprétation des perceptions.

Entraînement sur l'attention

La technique reine pour entraîner l'attention est la compression occipitale (telle que décrite dans le 1er livre d'approche tissulaire, p. 154 et suivantes).

Le praticien assure la qualité de sa présence par un bon enracinement et un bon centrage (comme expliqué ci-dessus). Puis il projette son attention dans le système corporel de son patient, en analysant à la fois les perceptions d'être générées par sa projection (différentes selon les êtres) et les réponses tissulaires perçues dans ses mains.
Lorsqu'il rencontre une zone corporelle qui le freine (lui donne une perception d'être), il focalise son attention dessus et analyse les réponses données par la structure occipitale, sous ses mains. Il suit tout mouvement tissulaire, jusqu'à son arrêt en position neutre, apparition d'un still-point et ouverture tissulaire qui indique que la rétention s'est libérée. Si la structure s'arrête en position de contrainte, il se projette à nouveau dans la zone qui provoque la réaction et tente, en la rejoignant plus profondément, de la remettre en communication, ce qui provoque à nouveau du mouvement et lorsque la zone se libère, un retour de la structure occipitale au neutre, avec still-point suivi d'une expansion tissulaire. Nous proposerons plus loin quelques aides à utiliser lorsqu'une structure demeure dans sa contrainte et ne se libère pas.
Avec le temps, par cette seule technique, le praticien parvient à libérer de plus en plus de rétentions mineures dans le système corporel de son patient. C'est réellement une question de présence.

« Mais on n'a accès aux dimensions intérieures que par la communication et l'interprétation, par le "dialogue" et les approches "dialogiques", en vertu desquelles on ne fixe pas le regard sur les aspects extérieurs, mais on partage les aspects intérieurs. Pas objectif, intersubjectif. Pas des surfaces, des profondeurs. »
(Wilber, 1997, 128)

INTENTION

Dans notre modèle, associée à l'attention et la présence, l'intention constitue un des trois sommets du triangle symbolisant la manifestation de la conscience.

Définition

Le dictionnaire nous dit qu'*intention* vient du latin *intentio*, (action de diriger vers) et la définit comme le dessein délibéré d'accomplir un acte, le fait de déterminer un certain but qu'on se propose d'atteindre. Bien que plus précise que pour l'attention, cette définition ne recouvre pas complètement l'expérience que nous en faisons.

Nous définissons l'intention comme une ***modulation* de l'attention***, à laquelle *Je*, donne un sens, une forme. Par l'attention, *Je* crée un espace au sein duquel percevoir et dans lequel il se projette. Avec l'intention, *Je* envoie une ***information*** dans l'espace qu'il a choisi de circonscrire et d'occuper. Lorsque *Je* envoie une information, la ou les consciences qui la reçoivent se comportent schématiquement de deux manières possibles.

Réponse positive

L'information envoyée par *Je*, rencontre, touche, une information similaire au sein des consciences corporelles du patient. La ***similitude*** de l'information entrante avec l'information déjà existante dans la structure corporelle fait ***résonner*** les consciences impliquées : il y a mobilisation de l'information préexistante par l'information entrante ce qui provoque du mouvement, perceptible au niveau de la structure tissulaire du patient, perçu et enregistré dans les mains du praticien au contact. La réaction des consciences tissulaires du patient peut également provoquer une perception d'être chez le praticien. La réponse est dite positive.

Réponse négative

L'information envoyée par *Je* praticien ne rencontre aucune information similaire dans la structure corporelle du patient. Il ne se passe alors rien. Pas de changement perceptible, ni dans les tissus du patient (pas de réaction), ni dans la perception d'être du praticien. La réponse est dite négative.

En définissant ainsi l'intention, ce qui nous intéresse, c'est de poser notre référence, décrivant ce que nous faisons en l'utilisant et précisant ce que nous entendons par *formuler* ou *verbaliser l'intention de…*

Dans la suite de cet ouvrage, c'est ce concept d'intention qui sera utilisé.

Modus-operandi

Pour provoquer une réponse dans les structures tissulaires du patient, l'information entrante doit arriver avec une certaine force et une certaine vitesse. La manière de formuler l'intention est donc importante. Nous utilisons pour cela la verbalisation mentale qui sera décrite plus loin en détail.

Injonction

Obtenir des réponses tissulaires, n'est en soi pas suffisant. Encore faut-il qu'elles soient interprétables. Il convient pour cela que l'intention envoyée soit sans faille, forte et bien dirigée. C'est une ***injonction****. L'intensité de la réponse est proportionnelle à celle de la question. Autrement dit, à intention molle ou imprécise, réponse molle ou imprécise. Autrement dit encore, si les réponses sont molles ou imprécises, c'est que l'intention l'est aussi.

Précision

La précision est également un élément déterminant, à deux niveaux : celui de la verbalisation elle-même et celui du placement de l'attention.

La précision de l'information envoyée détermine la précision de la réponse s'il y en a une. La manière de formuler l'information est particulièrement importante. Elle doit être énoncée sous forme binaire, c'est-à-dire ne pouvoir obtenir d'autre réponse que *oui* ou *non*. Dans le cas contraire, une réponse, s'il s'en produit une est ininterprétable.

Il faut apprendre à élaborer les questions en mode binaire. C'est une gymnastique d'esprit qui s'acquiert facilement. Des questions complexes peuvent toujours être décomposées en éléments essentiels simples, binaires, à la manière du programme informatique qui se charge de convertir des schémas complexes en unités simples, permettant à un ordinateur, ne sachant travailler qu'en mode binaire, d'accomplir des tâches complexes. De plus, cela tient compte de la nature de base de la conscience, elle-même binaire, fondée sur le *Je/Non-Je* ou *Je/Autrui*.

La précision du placement de l'attention est également primordiale. Rappelons que là où est son attention, *Je* est, et qu'il perçoit à partir de cette région

de l'espace. Focaliser l'attention dans le système corporel du patient, c'est localiser le plus exactement possible la région du système avec laquelle *Je* désire s'entretenir. Pour localiser la zone de rétention, les perceptions tissulaires sont de première importance, ainsi que les perceptions de l'être. Elles permettent à *Je*, le praticien, de savoir où se trouve la zone de rétention chez le patient et donc d'y focaliser son attention avec précision, préalable indispensable pour établir avec elle une communication.

Le vivant répond à l'intention

Enfin, il me semble important de rappeler que la vie et le vivant répondent naturellement à l'intention. La conscience utilise ce système pour interagir avec d'autres consciences. Il me semble donc plus logique d'utiliser les outils de base des consciences pour communiquer et interagir avec elles, plutôt que d'autres systèmes, plus contraignants.

À l'intention, la vie répond.
À la force, elle se soumet

Un dernier point me semble également important : si la vie et le vivant réagissent à l'intention, nous pouvons retourner la proposition et dire que s'il y a action ou manifestation dans la vie ou le vivant, c'est qu'il y a quelque part en amont, dans l'enchaînement cause/effet, une intention qui a provoqué ou provoque l'action. Le hasard ne me semble pas pouvoir exister dans le vivant. Le praticien s'adressant à la conscience tissulaire et travaillant avec elle, tentera donc de remonter vers ces intentions dirigeant l'action, à l'insu du patient.

Intention et perception

Nous venons de décrire comment le modèle tissulaire envisage la manière dont les tissus conscients du patient réagissent à l'arrivée d'un flux d'attention, c'est-à-dire à la conscience du praticien dirigée sur eux. En se projetant dans les tissus vivants de son patient, l'être praticien peut aussi véhiculer avec lui une information, dans le but de produire une réaction des structures conscientes de ses patients ou d'en obtenir une information pertinente afin de les aider à résoudre leurs difficultés relationnelles.

Nous développerons particulièrement ce mode de communication dans le chapitre consacré au dialogue tissulaire, mais nous pouvons déjà, pour l'entraînement, l'utiliser dans ce que nous appelons la verbalisation de l'intention.

Verbaliser l'intention

Ce mode de communication avec la structure vivante a déjà été présenté dans le livre 1 d'approche tissulaire, notamment dans le *modus operandi*, en tant qu'aide à la communication tissulaire (p. 137 et suivantes). Dans ce mode de communication, le praticien s'adresse à la structure corporelle en verbalisant à quelle partie il s'adresse. Par exemple, dans la technique hépatique, attention focalisée sur la région hépatique ou la zone dense, si le praticien en a la perception, il verbalise mentalement « *Je m'adresse à la région hépatique* ». Cette manière de procéder représente un progrès notable dans la manière de communiquer avec les tissus du patient.

Cependant, formuler que l'on s'adresse à tel ou tel organe ou telle ou telle structure, nous laisse dans une considération de « chose » par rapport à cet organe ou cette structure et ne les considère pas pleinement comme consciences. Pour bien marquer que je m'adresse à la conscience, j'ai modifié la formulation qui est devenue : « *Je m'adresse aux consciences, mémoires et informations impliquées dans la restriction* (ou la rétention, ou le refus…) *de la région hépatique.* » Derrière la formulation explicite de l'intention en existe une autre, implicite, celle de libérer les consciences de leurs charges d'énergie bloquées.

Si l'attention est bien posée, cette formulation provoque des réponses plus fortes dans la structure tissulaire, qui reçoit l'information en tant que conscience ou agrégat de consciences et non plus seulement en tant que « chose » et répond donc en tant que consciences, donnant des réactions et réponses tissulaires beaucoup plus franches et donc plus facilement interprétables par le praticien. Cette manière de s'adresser aux structures corporelles peut également générer des perceptions d'être, variables selon le référentiel du praticien.

Entraînement sur l'intention

Comme nous venons de le faire pour l'attention, nous continuerons d'utiliser la compression occi-

pitale pour travailler plus spécifiquement sur l'intention. Mais l'attention et l'intention telles que nous les décrivons maintenant peuvent et doivent s'utiliser de la même manière dans toute technique tissulaire, même très spécifique.

D'abord l'attention, globale, puis spécifique

Le praticien assure la qualité de sa présence par un bon enracinement et un bon centrage (comme expliqué ci-dessus). Puis il projette son attention dans le système corporel de son patient, en analysant à la fois les perceptions d'être générées par sa projection (différentes selon les êtres) et les réponses tissulaires perçues dans ses mains.

Lorsqu'il rencontre une zone corporelle qui le freine (lui donne une perception d'être), il focalise son attention dessus et analyse les réponses données par la structure occipitale, sous ses mains. Il suit tout mouvement tissulaire, jusqu'à son arrêt en position neutre, apparition d'un still-point et ouverture tissulaire qui indique que la rétention s'est libérée. Si la structure s'arrête en position de contrainte, il se projette à nouveau dans la zone qui provoque la réaction et tente, en la rejoignant plus profondément, de la remettre en communication, ce qui provoque à nouveau du mouvement et lorsque la zone se libère, un retour de la structure occipitale au neutre, avec still-point suivi d'une expansion tissulaire.

Puis, l'intention, verbalisée

Si la rétention ne se libère pas, l'être praticien utilise alors la verbalisation de l'intention : « *Je m'adresse aux consciences, mémoires et informations impliquées dans la restriction de* (il nomme la région en cause). » Par exemple, pour une rétention localisée dans la région hépatique, la verbalisation se fera comme suit : « *Je m'adresse aux consciences, mémoires et informations impliquées dans la restriction de la région hépatique.* » Il suit alors toute réponse tissulaire, qui indique une mobilisation de l'énergie bloquée, jusqu'à retour en position neutre, still-point et expansion. Si l'expansion tissulaire n'est pas signifiante, ou si les structures reviennent se « coller » dans une position de contrainte, il reformule la même ***injonction***, attention focalisée sur la densité, qui remet les tissus en mouvement (signe qu'ils libèrent de l'énergie), jusqu'à retour en position neutre, still-point et expansion ou nouveau collage. La verbalisation de l'intention est utilisée de manière ***itérative***, tant que la libération n'est pas effective, manifestée par retour au neutre, still-point, belle expansion et disparition de la rétention.

Attention et intention : la conscience à l'œuvre

Nous remarquons que les deux mots, ***attention*** et ***intention*** sont construits autour du verbe ***tendre*** (lat. *tendere* « tendre ») qui indique la notion d'allongement, d'étirement, de tension, mais aussi d'évolution, de direction (*tendre à*, *tendre vers*). La différence est dans le préfixe *at* (vers) ou *in* (dans). Cela conforte la remarque déjà formulée selon laquelle attention et intention sont indissociables l'une de l'autre et reliées à l'activité fondamentale de la conscience, de *Je*, l'être. En fait, attention et intention sont des « sous-produits » de la présence. Par l'attention, *Je* se projette dans l'espace physique au sein duquel il évolue, créant un espace virtuel de perception, et par l'intention, il donne une forme, un dessein, un modèle particulier à sa projection, il informe.

Puisque nous sommes tous des consciences, nous utilisons ce système naturellement, mais sans le savoir, à notre insu. Nous ne le contrôlons donc que très partiellement. **L'objectif de notre activité d'entraînement, c'est de faire passer cette activité de l'insu à la conscience.**

PERCEPTION

Notre modèle considère la perception comme le moyen utilisé par une conscience pour expérimenter son état d'être et maintenir sa sensation d'exister en tant que conscience. La perception ou information de base d'un « grain de conscience » se relie au *Je/Non-Je* ou *Je/Autrui*.

Ce concept simple au niveau du « grain de conscience », se complique très rapidement dès que les consciences s'agrègent en système de consciences et en systèmes de systèmes de consciences. Chaque système peut-être conçu comme une conscience à part entière (un holon), mais comme il est constitué de consciences agré-

gées, chacune devant gérer son propre *Je/Non-Je* ou *Je/Autrui*, les capacités de perceptions et leur régulation se compliquent très rapidement.

Sensorielle

Dans le règne animal, la complexification de la perception et de sa gestion semble associée au développement de la matière neuro-psychique, le système nerveux assurant plus particulièrement l'activité de perception. Son développement au cours de l'évolution phylogénétique est aujourd'hui décrit par le modèle des trois cerveaux (reptilien, limbique, cortical) et des deux hémisphères.

Ainsi organisée, la matière neuro-psychique permet aux consciences des systèmes animaux vivants d'expérimenter une palette de perceptions particulièrement riche : les perceptions sensorielles. Les informations parviennent au système nerveux qui les code et les transmet codées au sommet de la hiérarchie du système, au *Je*, le patron du corps, qui les décode et les utilise à son gré, selon ses possibilités et limites.

Non sensorielles

Mais chez homo sapiens, *Je*, le *patron* du système corporel, semble capable de recevoir de l'information par d'autres biais que le système sensoriel, notamment celles qui proviennent des mémoires, et qui empruntent indirectement la voie sensorielle. Elles sont mémorisées avec leur codage sensoriel et restituées à *Je*, le patron du corps avec ce codage, ce qui lui donne l'illusion qu'elles sont sensorielles.

D'autres, notamment les pensées et les intuitions, semblent ne pas utiliser ce système de transmission. Enfin *Je*, le patron de la hiérarchie paraît capable de perceptions n'utilisant pas le système sensoriel. Dans le premier ouvrage d'approche tissulaire (p. 256 et suivantes) j'ai évoqué l'expérience d'une perception empruntant d'autres canaux que les canaux sensoriels classiques, que j'ai baptisée, *perception de l'être*. Je me suis rendu compte que les yeux fermés, l'attention focalisée sur différentes régions du système corporel de mon patient, je percevais du clair ou du sombre, selon l'état de vie des structures contactées.

Identification

Comme tous les *Je*, patrons des systèmes corporels, utilisent cette interface pour percevoir, les perceptions sensorielles sont leurs principales sources d'information. La première conséquence est que *Je*, le patron du système corporel, s'***identifie*** à lui et se considère, se pense, se vit comme étant le corps.

> *« Il était une fois, il y a des éternités, une étincelle de lumière dans le cœur du divin, qui s'éparpilla en millions d'étoiles. Chacune portait un nom écrit dans le langage de Dieu. L'une de ces étoiles est vous ; vous avez grandi et chanté dans les cieux pour les autres étoiles. À cette époque, avant d'être né humain, vous connaissiez la lumière, l'amour et la sagesse. N'étant pas incarné, vous n'aviez pas de corps, et d'autant plus de liberté. Vous aviez pleine conscience de l'essence de votre être, et toute liberté pour arpenter l'univers. À l'aide de votre seule intention, vous avez créé ; il vous suffisait de vouloir que cela soit.*
> *Vous avez ainsi créé pierre et terre ; arbre et fleur ; étoile et planète ; même nuage et vent. Votre essence se mouvait facilement, changeant de forme, et vous étiez tour à tour nuage, lune, soleil, poisson ou chat. Vous évoluiez à loisir d'une forme à l'autre, en créant de nouvelles, vous vous êtes lentement identifiés à la forme, et l'ombre naquit. L'excitation de la création vous fit perdre la mémoire et vous avez oublié qui vous étiez. Trop occupé à créer, vous n'avez même pas remarqué que vous commenciez à vous prendre pour forme. L'ombre s'allongea, et l'oubli que le vrai moi est essence engendra la douleur. Le vrai moi est créateur, au-delà de la forme. Vous avez ainsi créé ombre et douleur ; vous avez oublié qui vous étiez, vous séparant en deux : la partie qui a oublié, et le tout qui se souvient. Chaque être humain recèle l'étincelle du divin dans chaque cellule de son corps. C'est l'essence ; et cette véritable essence de vous-même recèle à son tour le guérisseur détenteur de tout le pouvoir créateur universel. Il porte un nom dans le langage de Dieu, et c'est votre être véritable. »* (Brennan, 1995, 190-191)

Piège

De plus, une conscience considère comme réel ce qu'elle expérimente. Autrement dit, un être établit son réel à partir de ce qu'il perçoit. Allons plus loin : n'est réel pour un être ***que*** ce qu'il peut percevoir. Voilà qui devient rapidement un piège pour *Je*, résultant du consensus et de la répétition : à force d'utiliser l'interface corporelle et le référentiel sensoriel qu'elle impose, *Je*, non seulement le renforce, mais finit par penser qu'il est le seul système possible. Existant par elles et grâce à elles, *Je*, pense impossible qu'il en soit autrement... Et comme les autres *Je* utilisent la même interface pour percevoir, nous tombons tous d'accord pour considérer l'univers physique qui nous centre et dont nous recevons l'essentiel de nos informations comme le seul existant :

> *« Nous baignons en effet depuis longtemps dans un consensus qui fait qu'à telle information des sens correspond telle signification. Nous nous entendons par exemple sur le fait que telle couleur est rouge, que tel objet est solide, que telle chose est une rose. Ce livre de significations s'est construit au fil des générations d'êtres vivants. Jour après jour, le langage, l'éducation, la culture, la vie enrichissent et complexifient l'ouvrage. Á tel point que l'image que nous nous faisons du monde acquiert son autonomie par rapport à la représentation primitive. Elle devient tellement construite, tellement solide que le monde est désormais en nous, et qu'il n'est plus possible de voir autre chose. »*
> (Zartarian et Castello, 1994, 40)

Comme nous n'avons pas conscience de forger notre propre réalité à partir de nos perceptions, nous déterminons comme réelles et objectives des choses qui ne le sont pas forcément : *« Finalement, l'image du réel que nous tirons de la perception n'est rien d'autre qu'une construction de pensée élaborée grâce au livre de significations à partir des messages sensoriels. »* (Ibid, 40)

Rompre le consensus

La difficulté majeure qui entrave le développement d'une autre perception vient de la difficulté à rompre le consensus, d'accepter d'expérimenter les choses autrement. L'interface corporelle impose des limites à la perception (celles du système corporel), mais elle apporte de la sécurité, du confort dirais-je. En effet, puisque l'interface est la même pour tous les êtres, ils ont l'impression de tous percevoir les mêmes choses de la même manière. Et celui qui perçoit autrement est considéré comme dérangé. Une des premières choses qui se produit lorsque l'être tente de percevoir directement et accepte de shunter l'interface corporelle, c'est la découverte que tous les êtres ne perçoivent pas les mêmes choses de la même manière. L'expérience peut être tellement déstabilisante pour un être qu'il refuse de la poursuivre. L'esquive la plus habituelle consiste à considérer qu'il s'agit de *délire*.

> *« Heureux les fêlés, car c'est par la fêlure qu'entre la lumière. »* (Michel Audiard)

Pour une pédagogie de la perception

L'objectif d'une pédagogie de la perception consiste à aider un être à sortir de ses conditionnements de manière à lui faire percevoir des choses pour lui inhabituelles, et à modifier son référentiel de réalité. Il convient cependant de commencer à partir de ce que l'être reconnaît comme réel et de l'aider à prendre conscience qu'il perçoit déjà beaucoup de choses autrement que par le système sensoriel.

Il faut également bien concevoir que la perception est une expérience instantanée (dans le présent) et que nous ne sommes pas tous semblables, et percevons parfois les mêmes événements de manière très différente. La première démarche consiste pour *Je* à établir son propre référentiel et à le renforcer par la pratique. Cela n'est possible que dans la mesure où l'individu accepte de fonctionner au niveau de l'être et non plus au niveau de l'avoir. Présence, enracinement, lâcher prise et centrage sont les clés qui ouvrent le passage.

Expérience privée

Par ailleurs, les mots sont notoirement insuffisants pour rendre compte d'une perception qui, pour reprendre l'expression de Damasio, est un

phénomène purement ***privé***. Ainsi, bien que la réflexion sur la perception soit présentée avec des mots, l'accent doit être mis sur l'***expérimentation***. Ayant conscience du lien étroit existant entre perception, réalité et conscience, sachant comment une perception limitée forge une réalité limitée – fermant elle-même la porte à des perceptions plus fines –, aider un être à améliorer sa perception, c'est lui permettre d'améliorer son niveau de réalité et par conséquent son niveau de conscience. C'est aussi le faire monter dans la hiérarchie des consciences emprunter un chemin vertical au lieu de l'habituelle horizontale. Ce mécanisme, entretenu de manière graduelle et surtout régulière est le plus sûr moyen de progresser sans cesse. C'est le chemin que nous emprunterons.

> *« La prise de conscience séparée de la pratique reste inefficace. »*
> (Fromm, 1978, 196)

Véracité des perceptions

Reconnaître que la perception est une activité fondamentale de la conscience, oblige à envisager la véracité de ce qui est perçu. Autrement dit, ce que *Je* perçois est-il vrai ou non ? Plutôt que demander si une perception est vraie ou non, je préfère dire qu'elle ***est***. Mais elle est seulement pour celui qui perçoit. Son existence et sa vérité sont relatives à celui qui perçoit et aux conditions du moment de la perception.

Invalidation

L'être qui perçoit une information ne sait pas toujours l'interpréter ni la relier. Sa tendance naturelle est alors de l'invalider, c'est-à-dire de dire que ce qu'il a perçu est faux ou n'a pas existé ou qu'il délire.

Une autre source d'invalidation résulte de la comparaison avec la perception des autres, notamment lorsqu'il s'agit de perceptions échappant au domaine purement objectif de l'univers physique. Constatant des variations, nous avons presque systématiquement tendance à valider la perception de l'autre et à invalider la nôtre. Est-ce par peur de rompre le consensus qui nous permet de communiquer ?

Étiolement

L'invalidation par l'être de ce qu'il perçoit conduit directement à la diminution de ses facultés de perception : ne lui faisant plus confiance, il renonce à utiliser l'aptitude, qui s'émousse et finit par se cantonner à ce qui est reconnu par tous et ne pose pas de problème, l'univers physique ! Autrement dit, l'être ***s'enferme*** dans le référentiel reconnu de tous.

Qu'elle intervienne au niveau matériel, objectif, ou non matériel, subjectif, accepter toute perception pour valide, même si l'être ne parvient pas à lui donner un sens ou à la relier, est un préalable indispensable à tout progrès dans ce domaine. Allons plus loin : invalider la perception d'autrui, c'est lui nuire directement. Lorsque deux êtres ne sont pas d'accord sur ce qu'ils perçoivent, la seule chose correcte à faire est de reconnaître qu'ils n'ont pas perçu la même chose !

Travail à plusieurs

À ce niveau, le travail à plusieurs praticiens a été pour moi particulièrement révélateur du piège des mots et de la comparaison des perceptions. Il arrive très souvent, en effet, que travaillant avec un patient, nous soyons tous d'accord sur la région à traiter. En demandant quelle perception conduit chaque praticien à focaliser son attention sur cette région, les descriptions sont déjà fort différentes. Puis, centrant toutes les attentions sur cette région, chacun suivant le mouvement des tissus là où il se trouve placé sur le corps du patient et décrivant ce qu'il perçoit, les descriptions sont encore très différentes, sans lien apparent entre elles. Mais au moment du still-point et de la résolution, alors que chacun le décrit à sa manière, tout le monde est d'accord pour dire que le phénomène se produit. Les descriptions de ce qui est perçu lors de la résolution elle-même sont souvent dissemblables. Pourtant, tous vivent au même moment quelque chose de similaire : la libération d'une zone de rétention. Cette expérience maintes fois répétée, m'a conduit à respecter la perception d'autrui et surtout à ne pas la juger, mais à chercher à comprendre ce que veut dire mon interlocuteur. Cela n'est possible qu'en acceptant l'idée que nous utilisons des référentiels différents et en cherchant ce qui est commun plutôt que ce qui est différent.

Évaluer l'existant

La première étape de la pédagogie proposée dans l'approche tissulaire, consiste à évaluer nos possibilités actuelles en matière de perception. À l'évidence, nous ne sommes pas égaux dans ce domaine. Cette étape est importante, puisqu'elle entérine le niveau présent de réalité d'un être, celui qui lui sert de base opérationnelle habituelle, celui qui fonctionne pour lui, celui aussi sur lequel il doit s'appuyer pour progresser.

Mais l'être fonctionne ici la plupart du temps dans l'*insu*. La première chose à faire est donc de rendre la perception consciente. Il s'agit de recenser les éléments perceptifs, objectifs et subjectifs, que l'individu utilise de manière courante et sûre dans son travail d'ostéopathe ou dans la vie.

Il paraît logique de commencer par développer les perceptions utilisant l'interface corporelle. La réalité de l'être n'est pas choquée et l'amélioration progressive de ses facultés perceptives le conduit vers d'autres niveaux qu'il peut d'autant mieux accepter que son niveau de réalité ou de conscience s'améliore, proportionnellement à ses perceptions.

Le bon niveau

Comme notre niveau de conscience correspond à ce que nous pouvons percevoir, nous avons souvent du mal à comprendre ou à accepter que ce qui est évident pour nous ne le soit pas forcément pour tout le monde et avons tendance à projeter chez l'autre les mêmes aptitudes et possibilités (ou inaptitudes et problèmes) que les nôtres. C'est une erreur pédagogique grave. Elle est source de désaccords inutiles. Sur le plan de la palpation, c'est sans doute un des écueils essentiels qui s'est opposé au développement du concept crânien : tout le monde ne peut pas facilement sentir un crâne bouger.

Il importe donc de partir de perceptions accessibles à l'être, puis de procéder graduellement en fonction des progrès qu'il accomplit. Ainsi, sa réalité n'est pas choquée ou dépassée. Un des écueils les plus importants dans ce domaine consiste à évaluer incorrectement la possibilité perceptive d'un être et à lui demander des choses que sa perception présente ne lui permettent pas, c'est-à-dire de lui demander de fonctionner selon des schémas inadaptés à ces possibilités présentes. C'est une source presque systématique de blocages.

Trop vite

Dans ce domaine, vouloir aller trop vite est également source de difficultés. Cela crée de l'effort et engendre de la résistance, ou un contre effort égal et opposé. Utilisons l'image du bateau que nous désirons faire avancer : si la poussée est trop faible, il ne bouge pas, si elle est trop forte, il résiste et ne bouge pas non plus. Il faut trouver la poussée juste qui vainc sa résistance, sans forcer son inertie. Alors il se met en mouvement, et il devient possible d'intensifier la poussée. Il y répondra docilement. Il convient alors d'évaluer et d'utiliser la force juste suffisante pour le faire avancer le plus vite possible sans pour autant engendrer de résistance trop importante. Il s'agit de syntonisation/synchronisation.

Pratique : noter ce que *Je*, perçoit

Nous proposons d'utiliser la compression occipitale, technique globale qui met le praticien en relation avec l'ensemble des systèmes du patient. Mais, ces données s'appliquent à n'importe quelle technique tissulaire.

Il convient d'accorder le temps nécessaire à la présence, à l'enracinement, au lâcher prise et au centrage. La pratique ne prend son sens que cela une fois bien en place.

La technique est mise en œuvre et le praticien suit les déroulements tissulaires qu'il perçoit. Il se projette dans le corps du patient, à la rencontre de ses consciences corporelles et note les différentes perceptions survenues au cours du déroulement de la technique. Toutes les perceptions doivent être notées, qu'elles soient reliées au domaine objectif (reliées à l'univers physique et au système sensoriel comme les paramètres de palpation ou les couleurs, sons, odeurs, etc.), ou subjectif (impressions corporelles du praticien, pensées, représentations colorées, clair/sombre, images, symboles, intuitions, émotions, etc.).

C'est la répétition de l'exercice qui permet finalement à *Je* praticien de reconnaître ses perceptions et de commencer à établir un référentiel avec lequel travailler. Plus qu'une pratique sporadique,

c'est donc un nouvel état d'être qu'il convient d'adopter, consistant à demeurer présent, éveillé à toute perception, sensorielle ou non, survenant lors de la pratique journalière.

Évaluer les potentialités

La plupart d'entre nous avons des possibilités perceptives bien meilleures que nous ne le croyons. Mais comme nous avons passé notre vie, notre temps d'études ostéopathiques et notre temps d'exercice professionnel à nous en refuser l'accès, ces facultés sont atrophiées. Pourtant, elles ne demandent qu'à s'épanouir. Dans ce domaine également, nous sommes créateurs. Nous avons créé de l'incapacité, mais comme la santé toujours présente, notre capacité innée ne demande qu'à se manifester à nouveau.

> *« Argumente sur tes limites, et à coup sûr, elles sont tiennes. »* (Bach, 1978, 84)

L'objectif ici est de retrouver nos possibilités non reconnues ou oubliées, de réhabiliter des perceptions qui ont pu se présenter sporadiquement et auxquelles nous n'avons pas permis de s'épanouir, faute de savoir qu'en faire.

À la recherche des perceptions sporadiques

Cette pratique ressemble à la précédente. L'accent est mis sur ce qui est ordinairement perçu, mais également sur les perceptions qui semblent inhabituelles. La répétition de l'exercice sur différents patients, en utilisant différentes techniques, permet au praticien de retrouver des perceptions oubliées et de les ajouter à son référentiel.

Un référentiel personnel

À partir de ce qu'il sait faire, l'être doit établir son référentiel perceptif personnel. Comme nous ne percevons pas tous la même chose au même moment, ni de la même manière, il est vain de vouloir établir un programme de développement des perceptions identique pour tous, dans l'espoir de parvenir au développement des mêmes possibilités perceptives.

En revanche, il est particulièrement intéressant et satisfaisant pour chacun d'établir son propre référentiel de perceptions, celui qu'il va développer et utiliser de manière privilégiée et surtout consciente. Ainsi, peut-il améliorer ses performances. Tant qu'il essaie de travailler avec un système qui ne lui correspond pas, au mieux il piétine, au pire, il échoue. Dès qu'il travaille avec son système personnel, probablement unique, il progresse.

Établir son référentiel

C'est la répétition des manières de travailler exposées ci-dessus qui permet peu à peu au praticien d'établir son référentiel perceptif et de l'utiliser avec succès. C'est un travail de longue haleine. Les résultats des premiers tests seront très différents d'un praticien à un autre. Peu importe. Ce qui compte, c'est de travailler avec ce qui fonctionne déjà, de l'améliorer et de développer toute nouvelle aptitude qui se présente. Il est évident que cette démarche ne fonctionne que dans l'honnêteté et qu'il faut accepter les différences, accepter aussi les difficultés. Nous n'avons pas d'autre solution que de travailler avec ce que nous sommes.

ÉCHANGE – COMMUNICATION

Chaque « grain de conscience » ou holon est animé du dynamisme antagoniste *Je/Non-Je*. Mais l'existence d'un grain de conscience seul n'a pas de sens. Il existe avec, grâce, ou par rapport à d'autres « grains de conscience ». *Je* n'y existe que grâce à sa relation à *Autrui*, c'est-à-dire grâce aux échanges mutuels qu'ils entretiennent constamment. La dialectique antagoniste *Je/Autrui* crée un échange sans cesse renouvelé qui suffit à créer et entretenir le système que nous expérimentons comme matière macro-physique (voir chapitre 2, p. 40).

Si, dans cette matière, la simple dialectique *Je/Autrui* semble suffisante pour entretenir le système (mais il reste fermé sur lui-même), il n'en va plus de même avec la matière biologique au sein de laquelle le besoin pour *Je* de se sentir exister devient beaucoup plus important (c'est une des caractéristiques de l'hétérogénéité de la matière biologique, système ouvert). Ici, *Je* a besoin de savoir qu'*Autrui* le ***reconnaît*** comme existant. Il faut donc que d'une manière ou d'une autre, *Je* reçoive d'*Autrui* la confirmation de cette reconnaissance.

Mécanisme

Je envoie l'information *Je suis*. Mais pour *Je*, cela n'est pas suffisant pour se sentir exister (pour qu'il en fasse l'expérience). Il faut qu'un *Non-Je* reçoive cette information et lui fasse savoir en retour qu'elle a été reçue par un *Non-Je* ou un *Autrui*. Cela fonctionne ainsi :

1• *Je* envoie l'information *Je suis*. Il ***affirme*** son existence.
2• *Autrui* reçoit et ***prend*** l'information.
3• *Autrui* fait savoir à *Je* qu'il a reçu et ***pris*** l'information. En faisant cela, il reconnaît la ***participation*** de *Je* à la relation (il accuse réception).
4•En même temps (ou successivement), *Autrui*, pour se sentir exister, fait la même chose et envoie l'information *Je suis*, (il *affirme* son existence), à *Je* qu'il considère comme *Autrui*, etc.
5•Cette information doit elle aussi être reçue et prise par *Je* et il doit renvoyer à *Autrui* un accusé de réception lui faisant savoir qu'il a reçu et pris son information et reconnaît – accepte sa *participation* dans la relation.

Comprendre

Ainsi, mutuellement, *Je* et *Autrui*, ***s'affirment comme existant*** et se ***reconnaissent comme participant*** au même dynamisme antagoniste, créateur de tout jeu. Parce qu'il y a réciprocité, il y a ***compréhension*** (prendre mutuellement). Le verbe comprendre vient du latin populaire *comprendere*, et classique *comprehendere* « saisir ». En français, ce verbe revêt plusieurs sens : « *Concevoir, saisir le sens de* », « *se représenter les raisons de quelqu'un ou de quelque chose ; admettre* », « *Mettre dans un tout, incorporer* » (Larousse). « *Contenir en soi* » (Robert).

Le cycle relationnel

Selon notre modèle, toute relation s'établit sous forme de cycle que l'on peut exprimer comme suit :
Je s'affirme à *Autrui*.
Autrui accepte (prend) l'affirmation de *Je* (reconnaît l'existence de *Je*).
Autrui fait savoir à *Je* qu'il accepte son existence (il reconnaît la participation de *Je*).
Autrui s'affirme lui-même à *Je*.
Je accepte (prend) l'affirmation (l'existence d'*Autrui*).
Je fait savoir à *Autrui* qu'il accepte son existence (il reconnaît la participation d'*Autrui*).
C'est le cycle de l'existence mutuelle, il est ***compréhension*** (prendre mutuellement). Il manifeste un dynamisme antagoniste d'***attraction*** (prendre) et de ***répulsion*** (rejeter), inhérent à celui de *Je/Autrui* et en perpétuelle recherche d'équilibre. Dans cette relation, *Je* et *Autrui* se sentent à la fois reconnus dans leur affirmation et dans leur participation. Les deux sont aussi importants, l'un que l'autre (ils dépendent mutuellement l'un de l'autre) pour que la relation soit harmonieuse.

Actualisation/potentialisation statistique

Cet échange ou événement, fait de compréhension mutuelle, peut actualiser statistiquement plus de *Je* que d'*Autrui*, ce qui donnera à expérimenter la matière physique, ou plus d'*Autrui* plus que de *Je*, ce qui donnera à expérimenter la matière biologique, ou presque autant de *Je* que d'*Autrui*, ce qui donnera à expérimenter la matière neuro-psychique. Voilà qui nous renvoie au modèle proposé par Lupasco et présenté chapitre 2.
Évidemment, la simplicité de la relation entre grains de conscience fait rapidement place à de la complexité lorsque ces grains de conscience s'agrègent en système de consciences et en systèmes de systèmes de consciences, pour constituer des hiérarchies. Mais le mécanisme relationnel qui unit deux grains de conscience et leur permet d'exister mutuellement l'un par rapport à l'autre se retrouve dans les agrégats ou hiérarchies. ***C'est le mécanisme de base de la vie et du vivant***. Il est la base même de toute relation, de la création de tout système de consciences. Sa connaissance nous donne des clés essentielles pour comprendre la vie et le vivant.

Prendre en soi, un avoir

Avec la conscience et le couple logique *Je/Autrui* se retrouvent également les trois niveaux d'existence, l'*être*, le *faire* et l'*avoir*, déjà évoqués en décrivant le holon : un être fait pour avoir. Un grain de conscience, dans sa relation, cherche à ***avoir***[6] l'autre, ou, autrement formulé, *Je* cherche à avoir

6. Il n'y a dans ce terme aucune connotation péjorative comme peut indiquer parfois le terme avoir (se faire avoir).

Autrui (et *Autrui* à avoir *Je*) : deux consciences qui communiquent cherchent à se *prendre* mutuellement, c'est-à-dire se *comprendre*. Ainsi, pour *Je*, prendre l'information venant d'*Autrui* est une forme basique d'avoir. Tout système vivant comporte en lui la pulsion de prendre en soi, d'*absorber, d'avoir*.

Amour/haine

Nous nommons habituellement ***amour*** la pulsion de prendre, d'absorber. C'est à dessein que j'utilise le mot *pulsion*, parce qu'il n'y a pas de raisonnement là-dedans. C'est vraiment inhérent au phénomène même de la conscience. C'est aussi à dessein que je préfère utiliser le mot ***affinité*** plutôt que le mot *amour*. D'une part, parce que le mot *amour* est particulièrement galvaudé et désigne des choses tellement différentes, voire contradictoires, qu'il devient très délicat à utiliser. D'autre part, parce que le mot *affinité* évoque plus précisément la notion de pulsion fondamentale qui pousse au rapprochement, sans raisonnement, naturellement. C'est, redisons-le, une pulsion inhérente à la conscience. En même temps que la pulsion de prendre, existe celle de rejeter que nous appelons haine dont la connotation est également très forte. Le couple logique affinité/haine est inhérent à la conscience.

Donner/recevoir

Mais tout système vivant comporte aussi la pulsion de *participer*, c'est-à-dire de se *donner*. *Donner* et *recevoir*, voilà encore un couple existentiel... En recevant, une conscience est validée dans sa dimension d'affirmation et se donnant, elle est validée dans sa dimension de participation.

Absorber...

Ces mécanismes peuvent être vus comme origine de nombreux comportements fondamentaux de la vie et du vivant, à commencer par la nutrition. En mangeant *Autrui*, *Je* se l'approprie (le reçoit) et *Autrui* participe (se donne) à l'élaboration d'une entité plus vaste et plus complexe. L'idée d'*aller vers* l'autre pour tenter de l'incorporer est la source d'une puissante inclination expansive qui a sans doute permis aux organismes vivants d'évoluer du simple vers le complexe. Cette motivation d'absorber l'autre, nous la retrouvons dans les comportements fondamentaux de possession et d'avoir. L'idée inconsciente sous-jacente, est qu'il faut absorber pour *être, avoir* pour survivre.

> *« Incorporer une chose, par exemple en la mangeant ou en la buvant, est une façon archaïque de posséder. [...] Évidemment, la plupart des objets ne peuvent être incorporés physiquement. Mais il existe aussi des incorporations symboliques et magiques. Si je crois que je me suis incorporé l'image d'un dieu, d'un père ou d'un animal, rien ne peut l'éliminer, rien ne peut me l'enlever. [...] Il existe bien d'autres formes d'incorporation qui ne sont pas en relation avec des besoins et qui, par conséquent, ne sont pas limitées. L'attitude propre à l'ère de la consommation consiste à vouloir avaler le monde entier. »*
> (Fromm, 1978, 44-45)

De l'échange à la communication

Le passage de la matière macro-physique à la matière biologique (le vivant) se marque par la transformation d'un échange passant d'une relation, de nature simple, à la communication, beaucoup plus complexe.

> *« Relation et communication établissent la différence entre le vivant, système ouvert, et le non-vivant, l'univers physique, système fermé. Moins il y a de conscience, moins il y a de communication et plus ce qui est échangé tend vers la matérialité, la solidité. Au mieux, il y a un échange à somme nulle, correspondant aux lois de conservation de l'énergie de l'univers physique. Plus il y a de conscience, plus il y a de communication, et plus l'échange tend vers l'immatériel, l'échange porte alors sur de l'information. Le tout vaut alors plus que la somme des parties. »* (Tricot, 2002, 112)

Dans les niveaux inférieurs de la hiérarchie du vivant, les règles sont strictes et les stratégies immuables. Cela signifie que la relation mutuelle entre grains de conscience ou holons est assujettie à des modèles rigides que les holons n'ont

pas la possibilité de modifier. Le modèle est figé. Cet assujettissement confère à la matière macrophysique et à une partie de la matière biologique leur stabilité. Mais au fur et à mesure que l'on monte dans la hiérarchie du vivant et que les agrégats se complexifient, apparaissent des possibilités stratégiques qui rendent l'assujettissement moins strict. Les relations mutuelles deviennent moins stéréotypées, acquièrent des capacités de changements inhérents plus importants, une plasticité comportementale permettant, du même coup, une certaine adaptation aux changements environnementaux. Autrement dit, plus on monte dans la hiérarchie du vivant, plus les holons acquièrent de possibilités (de liberté) de modifier leur comportement d'affirmation/participation, de faire varier donc leurs relations aux autres holons. Le maximum est atteint chez homo sapiens qui semble jouir à ce niveau d'une liberté si grande qu'elle constitue en elle-même la source de bien des difficultés relationnelles.

Si le terme *échange* peut suffire pour qualifier la relation entre grains de consciences, il est insuffisant pour qualifier la relation entre agrégats de consciences et encore plus chez homo sapiens, qui a la faculté présumée d'être conscient de sa conscience. Un humain d'aujourd'hui ne peut plus comprendre un autre humain en l'absorbant. À cette impossibilité, les consciences, en évoluant, ont trouvé un substitut : ***au lieu d'absorber l'autre physiquement, elles échangent quelque chose de non matériel – de l'information***. Chez homo sapiens, nous parlons de communication. Communiquer, c'est-à-dire échanger intentionnellement de l'information, remplace l'impossibilité d'absorber l'autre. Et comme l'autre est aussi conscience, il désire faire la même chose, il y a réciprocité.

Notre définition de la communication

Nous définissons la communication comme le transfert ou l'échange intentionnel d'informations entre des entités conscientes, l'une et l'autre étant réciproquement (et alternativement) *émetteur* et *récepteur*, chacune ayant l'***intention*** d'être comprise de l'autre.

Le concept de communication inclut (englobe) celui de relation. La communication est une sophistication de la relation, s'associant à l'évolution de la conscience. Il est situé plus haut dans la hiérarchie du vivant. Échange et communication sont les moyens essentiels utilisés par la vie et le vivant pour se sentir exister. Mais pour que ce soit efficient, il faut qu'il y ait compréhension mutuelle.

COMMUNIQUER AVEC LA STRUCTURE VIVANTE

Parler de présence, d'attention et d'intention, c'est déjà parler de communication ! En effet si communiquer, comme nous l'avons défini, c'est échanger de l'information avec une autre entité vivante, une communication présuppose présence (à autrui), attention (se projeter vers/dans autrui) et intention (envoyer de l'information à autrui).

J'ai déjà largement développé le concept de communication avec la structure vivante dans le premier livre d'approche tissulaire, aussi n'y reviendrai-je ici que succinctement, pour mettre l'accent sur ce qu'apportent les derniers développements du modèle.

Rejoindre l'autre

Lorsque *Je* le praticien désire entrer en communication avec les consciences corporelles de son patient, il doit faire le nécessaire pour les rejoindre. Il utilise pour cela ses outils de conscience, notamment la présence, l'attention et l'intention, indispensables pour les rejoindre en tant que consciences. Ce sont les paramètres subjectifs de la communication. Mais il doit aussi tenir compte du fait qu'elles sont matières et qu'il faut les rejoindre dans leur espace physique. Cela lui impose de « rentrer » dans la matière, et de trouver un accord avec leur état de densité, de tension et de vitesse, lorsqu'il y a mouvement. Nous parlons de ***syntonisation*** avec les paramètres objectifs.

Paramètres objectifs de communication

Parce qu'ils se rapportent à la partie du vivant reliée à l'univers physique et qu'ils sont potentiellement mesurables, même si leur mesure n'est pas utile à notre pratique, nous les considérons comme paramètres ***objectifs*** de communication avec le vivant. Mais, puisque nous considérons les

matières macro-physique, biologique et neuro-psychique comme agrégats de consciences, il semble logique de les rejoindre dans leur matérialité en privilégiant la conscience.

Densité

Dès le début de ma progression, j'ai senti la nécessité de m'accorder à la densité de la structure corporelle du patient pour pouvoir communiquer avec elle : je n'ai commencé à sentir vraiment une relation vivante avec la structure que lorsque j'ai accepté de la comprimer. Dans *Disciples de Colomb*, j'ai évoqué la métaphore utilisée par Viola Frymann destinée à nous faire comprendre comment rejoindre la structure vivante dans son état de densité :

> *« Comment pouvez-vous tester la maturité d'un fruit mûr ? Si la pression exercée par vos doigts excède la résistance opposée par les tissus du fruit, la chair du fruit sera meurtrie, creusée, en fonction de la force de la pression. Si, au contraire, les forces de résistance à la pression du fruit pas mûr excèdent la pression d'une main très timide, vous n'obtiendrez aucune connaissance sur la maturité du fruit. Vous ne serez renseigné sur sa maturité qu'en ajustant votre pression aux forces de résistance émanant du fruit, et vous ne l'abîmerez pas. »*
> (Frymann, 1998, 65)

Elle indique qu'au moment de l'accord entre l'appui du doigt et la résistance du fruit, naît une sensation de souplesse, de plasticité. J'ai donc utilisé le même principe pour me syntoniser à la densité d'une structure vivante, en la contactant et la comprimant lentement, ***très lentement***, jusqu'au moment où ma sensation (ma relation avec elle) devient de type plastique. Je ressens la structure, os compris, comme déformable et présentant une certaine souplesse.

Rappelons le comportement du bateau en réponse à la poussée qui lui est imposée : si la poussée est trop rapide et trop forte, le bateau résiste et répond *dur*. Si la poussée est trop lente, le bateau ne bouge pas. Seule une poussée adaptée aux paramètres en présence le mobilise.

Syntonisation par l'enracinement

Pendant très longtemps, j'ai utilisé la compression pour me syntoniser à la densité tissulaire de mon patient. Pourvu d'accorder suffisamment de temps aux structures pour accepter la compression, ce système fonctionne. Mais aujourd'hui, ma manière de faire a évolué. Je rejoins la densité des structures tissulaires du patient en privilégiant l'***enracinement***. Et en même temps que je m'enracine, attention focalisée ***dans*** la structure du patient, je ressens la nécessité de la comprimer. Ou plus exactement, je me sens comme ***aspiré*** par elle, et pour la rejoindre dans cette « aspiration », je dois la comprimer. Je dirais qu'au lieu d'initier une compression ***je me laisse aller dans la compression***, perception parallèle à celle de me laisser aspirer dans l'enracinement.

Remarque : dans les sessions de formation, je constate la difficulté de la plupart des participants à accorder le temps nécessaire à se faire accepter par la structure. Presque tous poussent « trop vite et trop fort ». Je constate que c'est seulement lorsqu'ils parviennent à établir la relation entre enracinement et accès à la densité qu'ils parviennent à accorder le temps nécessaire à la structure pour les accepter. Pour certains, l'apprentissage est long. Cet entraînement vaut la peine d'être poursuivi, parce qu'une fois le système compris, il est possible de descendre dans de grandes profondeurs de densité avec beaucoup moins de fatigue. L'enracinement devient une réponse de choix à la fatigue si souvent exprimée par les débutants dans cette approche. Et rappelons-nous que l'enracinement est relié à la présence…

Tension

Le paramètre de tension est facile à mettre en place. Rappelons qu'il s'agit d'une perception de surface. On ne cherche pas à rentrer. Une simple contraction isométrique des muscles intrinsèques de la main suffit. En s'accordant à la densité, le praticien a déjà augmenté le niveau de tension. Peu de tension supplémentaire est nécessaire pour s'accorder aux tissus du patient.

Vitesse

Dès que l'accord avec la densité et la tension de la structure vivante devient réel, elle a tendance à se

mettre spontanément en mouvement. Il convient alors de suivre le plus précisément possible ce mouvement qui ne correspond ni à la mobilité, ni à la motilité physiologiques de la structure. Nous l'interprétons comme la manifestation de la libération d'énergie retenue dans la structure. Le mouvement qui naît sera donc logiquement relatif à la structure avec laquelle une communication est établie. Des mouvements peuvent donc naître à différents niveaux de densité, correspondant à la libération de flux retenus à ces niveaux. La pratique me fait tenter d'aller dans la plus grande densité possible pour atteindre les niveaux les plus profonds.

Syntonisation et synchronisation

Syntonisation et synchronisation sont deux concepts proches et associés. Syntonisation signifie accord avec les paramètres objectifs de densité, tension, vitesse. Mais au fur et à mesure que la libération d'énergie se réalise, les paramètres des tissus changent et le praticien doit, lui aussi, modifier sa syntonisation s'il veut rester en accord avec eux. C'est la raison pour laquelle nous parlerons souvent de synchronisation.

Paramètres subjectifs de la communication

Présence, attention, intention sont considérées comme paramètres *subjectifs* parce qu'ils ne concernent pas l'objet mais le sujet, c'est-à-dire, celui qui tente d'établir la communication avec la structure tissulaire vivante, *Je*, le praticien.

Bien que nous ne l'ayons pas évoqué ici explicitement, l'utilisation des paramètres objectifs de communication tissulaire suppose que présence, attention et intention soient préalablement en place et consciemment contrôlées. La présence est, bien entendu, un préalable à toute communication. L'attention est placée sur la région tissulaire avec laquelle nous désirons établir la communication, l'intention (aujourd'hui le plus souvent verbalisée) est clairement de communiquer avec elle pour l'aider à se libérer de sa rétention. L'intention est également de se syntoniser consciemment avec ses paramètres de densité, de tension et de vitesse (lorsque naîtra le mouvement) afin de l'atteindre dans son état d'être matériel. Ils ont déjà été largement évoqués et nous n'y reviendrons pas.

Paramètres de palpation

Ainsi, le modèle de notre système de communication tissulaire comporte-t-il six éléments, six paramètres essentiels que nous avons nommés *paramètres objectifs* et *subjectifs*.

Objectif	Subjectif
Densité	Présence
Tension	Attention
Vitesse	Intention
Syntonisation/synchronisation	

Ces paramètres nous permettent de tenir compte des particularités associées au sein d'une structure vivante : conscience et matérialité. Densité, tension et vitesse permettent de se syntoniser au réel matériel de la structure, alors que présence, attention et intention renvoient à la conscience, et permettent de diriger la communication.

Une des caractéristiques majeures de l'approche tissulaire est de connaître et d'utiliser les propriétés matérielles et immatérielles de la structure vivante, afin de pouvoir communiquer avec elle ***consciemment*** et ***rationnellement***. Bien évidemment, cela ne décrit que l'essentiel d'une manière d'approcher les tissus vivants. L'ensemble des phénomènes qui se manifestent dans l'activité de la vie tissulaire et de la communication est certainement bien plus complexe. Mais ce cadre simple propose une manière concise de mettre en place la communication et de la diriger, tout en permettant l'expression des phénomènes complexes. Seule l'expérimentation directe donnera de la réalité au praticien. Il est donc nécessaire de s'y entraîner aidé par un aîné la connaissant déjà.

COMMUNIQUER AVEC UNE RÉTENTION

Présence, attention, intention nous ont permis d'entrer en relation avec la structure vivante, et d'en obtenir des réponses. Faire cela, c'est implicitement reconnaître que la structure vivante est consciente et communicante. Dans notre expérience, une bonne qualité de présence est déjà

thérapeutique en ce sens qu'elle améliore la communication des consciences qui y sont aptes, y amène celles qui n'y parviennent pas de manière optimum et fait ressentir davantage celles pour qui c'est impossible (notamment grâce aux perceptions qui en résultent).

La rétention, une incompréhension

Revenons à la rétention. Examinons-la au niveau du cycle relation/compréhension que nous venons d'envisager.

Pour mieux comprendre, modélisons comme s'il s'agissait d'entités simples : *Je* envoie à *Autrui* l'information *Je suis*. *Autrui* ne la reçoit pas ou bien ne l'accepte pas (ne la prend pas) ou bien n'accuse pas réception à *Je* qu'il a reçu et compris. Dans ces trois cas, *Je*, ne sais pas si son *Je Suis* a été reçu et ***pris*** par *Autrui* (pas d'accusé de réception). Dans les cas d'agrégats plus complexes (de consciences plus évoluées dans la hiérarchie), *Autrui* peut même refuser le *Je Suis* de *Je*, ce qui crée d'emblée une opposition, comme nous l'avons envisagé en traitant de la rétention.

Dans tous ces cas, *Je* a tendance à forcer pour être reconnu. Il recommence et renvoie l'information Je suis avec plus de force et en même temps résiste à *Autrui* lorsque celui-ci tente de dire à *Je* : *Je suis*... *Autrui* aura donc lui aussi tendance à forcer... Nous nous trouvons en présence de deux entités qui résistent aux flux qu'elles reçoivent et tentent de forcer sur les flux qu'elles envoient. Ainsi de ***pas de*** compréhension ou de ***non***-compréhension naissent les rétentions.

Plus les systèmes de consciences évoluent, plus la gestion de ces cycles relation/compréhension entre consciences et systèmes de consciences devient subtile et plus donc, elle est source potentielle de difficultés.

Affirmation

Une conscience ou un système de consciences en difficulté relationnelle a tendance à privilégier (actualiser) *Je*, ou l'affirmation potentialisant d'autant *Autrui* ou la participation. Il s'intériorise, regarde plus en dedans qu'en dehors, n'est plus présent à l'extérieur... Il se réfugie dans l'hypocommunication, l'hypoconscience. Il entre en rétention, puis, si la relation devient vraiment problématique, il s'oppose dans le refus. Avec une conscience dans un tel état, la communication spontanée est par définition difficile.

Syntonisation, encore

La première chose indispensable est de rejoindre la zone en rétention dans son espace de communication. Comme elle l'a fermé, il est nécessaire de l'y rejoindre subjectivement (par la présence, l'attention focalisée précisément dessus et l'intention verbalisée) et objectivement (en se syntonisant à sa densité par l'enracinement/compression, à sa tension et dès qu'elle bouge, à sa vitesse). Rollin Becker exprime lui aussi le concept de syntonisation :

> *« Lorsque nous nous emparons de ces éléments [les tissus du patient] et que nous commençons à travailler avec l'énergie qu'il a fallu pour les déséquilibrer, nous nous mettons au diapason de cette énergie ; et le mécanisme inné profond va nous aider à libérer ces éléments et à créer une situation dans laquelle le schéma normal de vie de cette personne particulière pourra prendre place. »*
> (Duval, 1976, 59)

Comme souvent hélas, on nous indique **quoi faire**, mais sans nous dire ***comment*** le faire. Pour sortir de l'impasse, il convient de déterminer quel est le réel d'une zone en rétention et comment se syntoniser à lui. Ce réel-là existe sans doute à plusieurs niveaux. Mais nous allons le chercher dans ses paramètres physiques, parce que c'est pour préserver ces paramètres d'existence que la structure vivante s'est mise à retenir de l'énergie, privilégiant son *Je*, diminuant sa communication et sa conscience, et parce que moins il y a de conscience, plus la réalité se rapproche du solide. C'est donc logiquement dans la densité, la tension et l'inertie que nous pourrons la rencontrer en trouvant son *réel* du moment et *ouvrir la geôle*. Et rappelons qu'aujourd'hui, c'est par l'enracinement que l'on rejoint la densité.

De plus, ces paramètres permettent au praticien d'apprécier la qualité de communication de la structure vivante et de ressentir les changements intervenant au cours du processus de libération :

« Nous ne voyons pas les énergies : nous voyons les effets, les résultats. Et nous analysons ces résultats, et nous travaillons avec les pièces [les tissus] que nous avons dans les mains. »
(Duval, 1976, 59)

Libération

Une fois les paramètres de palpation mis en place et syntonisation réalisée, le praticien sent la structure se mettre en mouvement. Ces mouvements ne correspondent pas aux mouvements classiquement décrits comme motilité et mobilité physiologiques que nous considérons comme conséquents à l'expansion/rétraction manifestant la conscience tissulaire. Avec la métaphore du fil du téléphone, Viola Frymann nous a conduits à interpréter ces mouvements comme la manifestation de la libération de la charge d'énergie retenue dans les tissus. Le plus souvent, la libération s'effectue dans et par le mouvement, mais des manifestations associées peuvent apparaître (notamment émotionnelles), conséquences de la mobilisation de l'information contenue dans la rétention.

Fin du cycle de libération : le still-point

La fin d'une libération est indiquée par plusieurs signes typiques que le praticien entraîné ne peut manquer. Le premier est l'amortissement du mouvement de libération qui ralentit progressivement jusqu'à s'arrêter dans un ***still-point****. Le mot *Still-point* nous vient directement des ostéopathes crâniens. Nous pourrions le traduire par *point de tranquillité*. Pourtant, il s'agit d'un ***moment*** d'***immobilité****. Le mot ***point*** nous semble donc impropre parce qu'il ne s'agit pas d'un point (espace), mais d'un moment (temps). Il a beaucoup été écrit sur le phénomène. En approche tissulaire, nous reconnaissons deux types de still-point : le still-point physiologique et le still-point de ***résolution****.

Le ***still-point physiologique*** survient régulièrement dans tout phénomène alternatif (et toute manifestation du vivant est alternative, succession d'affirmation/participation). Chaque temps du phénomène est en effet séparé par un instant (qui peut être très court) où le phénomène allant dans une direction s'arrête avant de repartir dans une autre. C'est également un moment où l'énergie se potentialise avant de se manifester à nouveau dans le mouvement. L'***étale**** de la marée est un still-point physiologique typique :

« Observez maintenant la fluctuation de la Marée, qui est un mouvement montant au cours de l'inspiration et descendant au cours de l'expiration. S'agit-il de la vague roulant vers le rivage ? Est-ce cela la marée ? Non. Le mouvement de la marée est le mouvement de tout le corps d'eau, l'océan, ce corps d'eau invariable. »
(Wales ed, 1990, 15)

Ce type de still-point ne nous intéresse pas particulièrement parce qu'il manifeste un processus physiologique sur lequel nous n'intervenons pas directement.

Le still-point de résolution correspond à l'instant de résolution d'une zone de rétention, le moment où la structure ayant terminé de libérer l'énergie retenue est en attente, juste avant de se remettre en communication. Cette immobilité peut durer un certain temps. Il est essentiel que le praticien la respecte et attende, lui aussi, tout en maintenant paramètres objectifs (ici, densité et tension) et subjectifs (présence, intention et attention), jusqu'à la fin du still-point. Le still-point se termine soit par la reprise d'un autre cycle de libération, c'est-à-dire par la naissance d'un nouveau mouvement de libération tissulaire, soit par une expansion de la structure, exprimant sa remise en communication.

Cette expansion exprime la ***mécanique de la conscience***, illustrant l'idée que la structure vivante convertit la communication en mouvement, et nous permet d'objectiver par le mouvement un phénomène de nature subjective, la communication. Elle indique également la fin d'un cycle de libération.

La qualité de l'expansion informe sur la qualité et la complétude de la libération. La libération d'une zone tissulaire peut, en effet, s'effectuer en plusieurs temps successifs. À la fin de chacun de ces temps, il y a perception d'un still-point, suivi d'une expansion de la structure. Mais cette expansion est de faible amplitude. Elle indique la

libération d'une partie seulement de la charge présente. Il convient alors de remettre en place de nouveaux paramètres pour atteindre des niveaux de densité structurels plus profonds et leur permettre de libérer plus complètement leur charge.

L'arrêt en contrainte

Il existe un autre arrêt de la structure que nous nommons *arrêt en contrainte*. Il ne s'agit pas d'un moment de résolution (still-point), mais d'un arrêt de la structure qui semble *collée* dans sa densité. Cet arrêt correspond à la manifestation de l'inertie inhérente à une rétention. Rappelons qu'une définition donnée pour l'inertie est l'incapacité au mouvement. Un arrêt en contrainte n'est donc pas un moment de libération. La structure est au contraire bloquée dans son refus. Il peut être nécessaire de l'aider à sortir de cet arrêt en augmentant la densité, en demandant une apnée expiratoire ou en l'incitant au refus grâce à l'intention. Ces points ont été développés dans le chapitre *Modus operandi* du livre 1 sur l'approche tissulaire. D'autres actions sont possibles pour aider la structure vivante à sortir de sa contrainte. Elles feront l'objet du prochain chapitre.

QUESTIONS / RÉPONSES

Vous insistez sur l'intention et sa verbalisation. Certains auteurs disent, au contraire, qu'il ne faut pas avoir d'intention, qu'il faut simplement être présent aux tissus du patient, aux consciences, au Souffle de Vie.

Dire qu'il faut simplement être présent, n'est-ce pas justement formuler une intention ? Pour moi, selon le modèle que j'utilise, « pas d'intention » n'existe pas. C'est simplement impossible. Ce qui se passe le plus souvent, c'est que l'intention reste dans l'*insu* et que nous l'utilisons sans en être conscients.

Je n'ai pas inventé l'intention. L'approche tissulaire n'invente rien. Elle tente seulement de rendre explicite ce qui était implicite, conscient ce qui était dans l'*insu*. Du même coup, bien entendu, les éléments mis à jour peuvent être contrôlés plus précisément. Personnellement, ma tendance est d'aller vers l'explicite y compris avec l'intention. Je trouve préférable de faire les choses plus consciemment, même si c'est parfois plus dérangeant. Je verbalise donc mes intentions aux structures conscientes de mon patient : intention de séance, verbalisation des consciences auxquelles je m'adresse, de ce que je désire faire avec elles, etc. Et pour moi, aujourd'hui, refuser l'intention, serait commettre un mensonge : ce serait dire que ce qui existe n'existe pas ou pourrait ne pas exister…

Cela étant, une fois conscient de l'intention, rien ne vous empêche d'être « simplement présent aux tissus du patient, aux consciences, au Souffle de Vie ». Rien qu'en faisant cela plus consciemment, vous serez un bien meilleur thérapeute. Mais même si cela constitue déjà une grande amélioration de la relation aux structures du patient, ce n'est pour moi pas toujours suffisant pour obtenir les libérations souhaitables pour son mieux-être. Je ressens qu'il faut parfois faire plus. Alors, je le fais.

Est-il possible de projeter dans le corps du patient autre chose que de l'attention ou de l'intention ? Par exemple de la lumière, du magnétisme ou de l'amour ?

Réponse : C'est évidemment possible. Je crois que cela se fait automatiquement lorsque le praticien se projette dans la structure de son patient. Cependant, je n'ai pas expérimenté spécifiquement dans ce sens et ne puis donc rien en dire. J'essaie d'utiliser les outils de base en cohérence avec le modèle que je développe. De plus, je désire privilégier l'être et non le faire. Or, projeter de la lumière, du magnétisme, de l'amour, c'est *faire* quelque chose. J'essaie d'en faire le moins possible.

Ce qui doit, enfin, nous préoccuper, c'est ce que cela produit et si le résultat va dans le sens d'une remise en communication des structures corporelles du patient. Il se peut très bien que de tels systèmes fonctionnent avec d'autres praticiens, que chacun

ait finalement son moyen privilégié d'aborder les consciences corporelles de son patient. Essayez, tout en respectant les consciences tissulaires et analysez ce que cela donne en retour par rapport à leur communication.

Vous dites à plusieurs reprises qu'il ne faut pas forcer l'intention, mais vous dites aussi qu'il faut envoyer une intention forte ou intense. Cela me semble ambigu.

À nous de définir convenablement les termes. Il y a souvent confusion entre force et puissance, notamment parce que nous utilisons des termes de la physique, qui ont un sens très précis, voire restrictif, pour exprimer des concepts symboliques.

Pour comprendre ce que cela veut dire au niveau du dialogue tissulaire, reprenons la comparaison du conférencier s'adressant à un groupe. Lorsque les membres du groupe ne sont pas très attentifs, le conférencier peut être amené à élever le ton. Mais vous avez certainement déjà remarqué que ce n'est pas celui qui crie le plus fort (qui force) qui a le plus d'autorité sur le groupe. Ce n'est pas une question de force, mais de détermination (niveau de causalité élevé), que je comparerais à la puissance. C'est une question de point d'appui (fulcrum).

Pour qu'une force puisse agir, elle a besoin d'un point d'appui. C'est la stabilité du point d'appui, plus que la « force de la force » qui détermine la puissance de l'action. Si la force est grande mais le point d'appui instable, la force utilisée fera en retour bouger le point d'appui. Dans un tel cas de figure, il n'y a pas de puissance. On peut même définir la puissance, comme l'aptitude à conserver une position dans l'espace. Formulé au niveau des consciences, nous dirions que si ce n'est pas *Je* qui bouge, c'est *Autrui* qui bouge autour de *Je*. Or au cours de la séance, le praticien est le point d'appui de son patient. La première chose à mettre en place, c'est un point d'appui (fulcrum) stable pour le patient. De plus, ce point d'appui doit exister pour toutes les consciences (matières) présentes : macro-physique, biologique, neuro-psychique. Il s'acquiert par l'enracinement conscient.

Une fois ce point d'appui bien en place, il peut être nécessaire d'utiliser une certaine force physique (pression) et psychique (intention) pour rejoindre les consciences corporelles du patient, notamment lorsqu'elles sont en rétention, donc rétractées, tant matériellement que psychiquement. Donc, force et puissance sont toutes deux nécessaires.

Dans une discussion sur cette question au cours d'une session de formation, un participant a comparé l'envoi d'une information à la structure consciente au « carreau » de la pétanque. Certes, l'image est trop forte, mais elle est particulièrement explicite. Ce qui caractérise le carreau de la pétanque, ce n'est pas la force mais la précision dans l'espace et dans le temps. Ainsi de l'intention déterminée par rapport à celle qui ne l'est pas.

Pourquoi dites-vous « consciences, mémoires et informations » en vous adressant à la structure ? Ne s'agit-il pas toujours de consciences ?

Oui, vous avez raison. J'ai simplement constaté que cela fonctionne mieux ainsi. C'est la seule raison pour laquelle je l'utilise ainsi. Essayez avec et sans, et constatez par vous-même. Peut-être est-ce plus relié au praticien qu'au patient : en verbalisant seulement qu'il s'adresse aux consciences, peut-être oublie-t-il implicitement l'aspect mémoire et information, alors qu'en verbalisant les trois, il inclut consciemment mémoires et informations. Je n'ai pas d'autre véritable explication à proposer.

Vous utilisez beaucoup les notions d'espace dans votre modélisation. Pouvez-vous développer un peu le paramètre temps : passé et futur de la conscience ?

Tout d'abord, nous redisons qu'espace, temps et énergie (ou information) sont inhérents à la conscience et se développent avec elle. Lorsque nous les dissocions, c'est pour des raisons didactiques, mais cette séparation est toujours artificielle, puisque la conscience crée les trois en même temps. Sur la question du temps passé et futur de la conscience, je crois avoir partiellement répondu au début de l'évocation de la présence (p. 126). Cela dépend du niveau de conscience que l'on considère. Pour une conscience simple ou « grain de conscience », seul le présent existe. Il cherche à établir son être et à l'expérimenter en créant des présents successifs. Il ne fait donc qu'expérimenter du présent. Puis, avec la succession des cycles d'échange, le grain de conscience accumule de l'information dans ce qui devient son *intérieur*, sous forme de mémoire. Alors, le passé commence à exister, sans pour autant, que la conscience en ait conscience. C'est avec le développement de la conscience de la conscience (la possibilité pour la conscience de se regarder exister) que naît la possibilité d'être conscient du passé, et du même coup, de se projeter dans le futur. Mais cette faculté reste apparemment très limitée dans les espèces animales, jusqu'à homo sapiens, chez qui elle apparaît, au contraire très importante. Elle suppose une grande faculté d'abstraction que l'on ne rencontre que chez sapiens.

Le fait de mélanger les consciences du praticien et du patient ne risque-t-il pas de polluer l'un ou l'autre ?

Je suis persuadé que non. Ce qui se produit en revanche, c'est que la mobilisation des informations opérée chez le patient par l'intervention du praticien peut, par résonance, provoquer une mobilisation d'informations similaires existant dans l'***insu*** du praticien. Autrement dit, la mobilisation du cas du patient mobilise le cas du praticien et peut provoquer chez lui du mal-être (l'inverse peut aussi se produire). Le praticien rend alors le patient responsable de ce mal-être et conclut que ces techniques sont dangereuses. Les solutions proposées pour éviter cette difficulté sont en correspondance avec la manière dont les praticiens envisagent le système corporel. Dans la relation de type *objet*, la première réaction est de se *protéger*. Nous revoilà dans le vieux système de l'enfermement, problème de base de la conscience... Une autre solution souvent proposée consiste à *créer une bulle* servant de refuge au praticien. Outre le fait qu'elle ne fonctionne pas vraiment, elle a l'inconvénient de constituer une barrière à la communication et de ramener à une relation d'objets.

Même s'il ne me semble pas possible d'éviter totalement cette difficulté, je crois que des solutions sont possibles. La première consiste à améliorer la qualité de la présence, de l'enracinement et du centrage, ainsi que le contrôle de l'attention. Centrage, présence et lâcher-prise permettent à *Je* praticien de demeurer consciemment extérieur au patient. De plus, la conscience qu'il joue le rôle de fulcrum pour le patient doit lui permettre de ne pas se laisser abîmer en lui. C'est aussi le moyen permettant, selon le modèle élaboré, d'expliquer la libération de l'énergie par le mouvement. Le rôle du praticien n'est certes pas d'absorber les misères de son patient, mais d'être point d'appui et témoin : même s'il participe, il est observateur des flux bloqués se libérant dans le mouvement.

Présence et lâcher prise permettent enfin au praticien connaissant la nature de la relation thérapeutique (communication de consciences), de vivre la relation dans la conscience, tout en restant détaché par rapport à ce qui se passe, impliqué en tant que thérapeute, mais pas en tant que *Je*, ce qui lui confère une plus grande causalité.

Hélas, quelle que soit la qualité de sa présence, elle n'empêchera pas le praticien de se trouver parfois empêtré dans son *cas* et gêné par lui. Indépendamment de nos contacts avec les patients, la vie se charge de mettre en œuvre le processus de résonance : situations bouleversantes, périodes de surmenage, de fatigue, difficultés personnelles, etc., sont inévitables. Par ailleurs, comme n'importe quel humain, le praticien est exposé aux rétentions. La nécessité m'a obligé à recourir à des *mesures de maintenance personnelle*, destinées à calmer les résonances de cas que la vie provoque inéluctablement. Je formule laconiquement cela en disant qu'***un praticien doit être patient*** et donc, s'occuper de lui. Cela devrait faire partie de l'hygiène de vie de tout thérapeute, ostéopathe ou non. Il peut recourir pour cela à des techniques d'autotraitement (décrites dans le premier livre d'approche tissulaire p. 249 et suivantes) ou à des techniques de développement personnel parmi lesquels la régression consciente me semble une voie de choix.

Vous parlez souvent du travail que le praticien doit faire sur lui afin, d'une part, d'être moins parasité par ses propres consciences, et d'autre part, d'offrir au patient un fulcrum solide. Pouvez-vous être plus explicite ?

Votre question comporte deux parties dépendantes l'une de l'autre. La première concerne le parasitage. Je crois avoir été explicite à ce propos en parlant de la présence. Tout ce qui arrive à *Je*, le patron du système corporel et tout ce qui part de lui, traverse le filtre des consciences corporelles. À chaque fois qu'un flux d'informations traverse ce système, il est susceptible de provoquer des résonances, notamment au sein des groupes de consciences en difficulté d'être. Vue l'hypercomplexité de l'agrégat corporel, ce phénomène est, à mon avis, inévitable. Il peut cependant être minimisé, par deux moyens essentiels. Le premier consiste à travailler à l'amélioration de l'état des consciences corporelles. Cela se fait en optimisant leur niveau de communication et en résolvant les rétentions. Ce travail n'est jamais terminé. Tout d'abord, parce que la qualité de présence et de communication des consciences de la hiérarchie corporelle est instable et doit sans cesse être vérifiée et améliorée. Ensuite, parce que les rétentions sont nombreuses au sein du système et que la résolution de l'une en fait apparaître d'autres dont on ne soupçonnait pas l'existence et dont il faut s'occuper. Le second moyen, c'est l'amélioration de la qualité de la conscience : un phénomène est d'autant plus perturbateur qu'il se produit à notre insu ou que nous n'en comprenons pas le mécanisme. Conscience et connaissance de son existence ne nous permettent pas forcément de l'empêcher, mais nous laissent plus libres face à lui. C'est cette liberté qui nous permet d'adopter une attitude plus juste en fonction du contexte de ce que nous vivons. Ces deux moyens (travail sur soi et amélio-

ration de la conscience) sont étroitement dépendants l'un de l'autre : le travail sur soi rend plus conscient des phénomènes de parasitage (ou de résonance) et l'amélioration de la conscience de soi rend plus apte à contrôler ou à réduire le parasitage provenant du système. Swâmi Prajnânpad le maître indien d'Arnaud Desjardins, parle à ce propos de *vigilance*.

> *« La vigilance, c'est être parfaitement conscient de ce qui se passe en dehors de nous et au-dedans de nous. Au-dedans de nous, c'est-à-dire la façon dont nous réagissons à ce avec quoi nous sommes en contact. C'est à la fois une présence à soi-même et une présence à la situation, une prise de conscience de soi et une prise de conscience de la situation. La vigilance nous permet de voir à quel point cet intérieur et cet extérieur sont, en fait, plus liés qu'on ne le croit au départ, combien l'extérieur n'existe que parce qu'il se manifeste en nous sous forme de sensations, d'émotions et de pensées, et combien, inversement, nos pensées sont projetées sur l'extérieur. »*
> (A. Desjardins, 2003, 27)

Quant à la stabilité du praticien, évoquée par la seconde partie de votre question, elle est particulièrement dépendante du parasitage et des moyens mis en œuvre pour le réduire. Un praticien victime des parasitages de son système corporel n'offre pas au patient le fulcrum stable dont il a besoin. Ce que dit ou vit le patient sous ses yeux provoque chez lui des réactions tellement fortes, qu'il quitte son rôle de catalyseur et s'engage dans la réaction, devenant acteur avec le patient. Il est à côté de son rôle et devient alors un piètre thérapeute.

À propos du référentiel personnel, vous exprimez la nécessité qu'il se forge par le praticien lui-même, sans références aux perceptions des autres. Mais celles-ci ne peuvent-elles pas être justement un moyen de valider de nouvelles sensations (« je ne suis plus seul à avoir des perceptions bizarres ») et à ouvrir le champ de nos possibles ?

Vous avez raison. Mais cela n'est vrai que dans la mesure où je ne cherche pas à reproduire aveuglément le référentiel d'un autre, avec l'idée implicite qu'il « sent » plus justement que moi. Cela étant acquis, la description d'autres manières de percevoir peut très bien m'éveiller à des perceptions que je ne soupçonnais pas, ou auxquelles je n'accordais pas de sens ou d'importance. Elle peut aussi me faire prendre conscience que je ne suis pas le seul à avoir des perceptions « bizarres » ou ininterprétables.

Est-ce que dans une scoliose, c'est la conscience qui est tordue ?

Je ne crois pas que l'on puisse dire cela. Le concept tissulaire me fait voir la scoliose comme une adaptation impossible de l'ensemble du système corporel à des restrictions profondes existant dans la structure, au niveau du crâne, de la colonne vertébrale, du bassin, de la sphère viscérale ou des membres (surtout inférieurs). Ces anomalies sont la plupart du temps la conséquence de compressions produites pendant la vie intra-utérine ou au moment de l'accouchement qui n'ont pas été levées. Il s'agit donc toujours de zones tissulaires en rétention qui ne peuvent se développer normalement au moment des poussées de croissance et de ce fait, initient des points de fixation ou de freinage à la croissance qui retiennent les structures par l'intérieur et les empêchent de se développer harmonieusement. Le corps n'a d'autre solution que de faire avec. La scoliose manifeste l'incapacité de la colonne à s'adapter à une ou plusieurs de ces restrictions tissulaires. La conscience n'est pas tordue, mais des zones corporelles en refus obligent le corps à se tordre. À ce propos, l'image de la jeune pousse courbée utilisée par Sutherland me semble particulièrement parlante.

> *« Si ces distorsions persistent au cours de la petite enfance et de l'enfance, elles manifestent le principe décrit par le dicton : "comme la jeune pousse est courbée, l'arbre s'incline". Par conséquent, il est extrêmement important d'examiner attentivement les nouveau-nés. À cette période de la vie, il est facile d'aider les potentiels inhérents du mécanisme respiratoire primaire, déjà en action, pour établir des positions et des relations normales entre les os du crâne, en particulier dans les quatre parties de l'occiput. »*
> (Wales ed, 1990, 110-111)

POUR RÉSUMER

La conscience fonctionne, « agit » en utilisant des moyens qui lui sont spécifiques et que nous avons appelés « outils de la conscience ». Dans l'approche tissulaire, ces outils sont la présence, l'attention, l'intention, la perception et la communication.

La présence n'a de sens que lorsqu'on définit à qui ou à quoi la conscience est présente.

- Une conscience simple est naturellement présente à son environnement. Il n'en va pas de même pour un système complexe, parce qu'il est fait de consciences plus simples communiquant entre elles.
- Pour être présent à l'environnement extérieur, un système de consciences doit pouvoir unifier, mettre au repos ses consciences intérieures.

L'attention est définie comme la projection de la conscience. Là où est mon attention, je suis.

- L'attention à l'extérieur est conditionnée par le calme des consciences intérieures.
- Un cycle non terminé accapare l'attention des consciences qui s'y trouve engagées.
- Terminer les cycles non terminés est le moyen le plus efficace pour rendre aux consciences leur capacité à être présentes.

L'intention est la projection de la conscience qui véhicule avec elle une information (du sens).

- Vie et vivant répondent à l'intention.
- Verbaliser consciemment l'intention est un excellent moyen de faire répondre les structures conscientes.

La perception est l'activité de base de la conscience, celle à partir de laquelle elle se sent exister.

- Une conscience, un *Je*, ne peut savoir qu'il existe que s'il en reçoit confirmation par un *Non-Je* ou *Autrui*.
- Ainsi, le jeu de la vie repose sur un constant échange entre consciences qui leur permet de se sentir mutuellement exister et participer.
- Chacun de nous, en tant que conscience, utilise un référentiel perceptif qui lui est propre. Il convient donc de le découvrir, de le mettre en action et de l'amplifier par la pratique consciente.

La communication, forme évoluée de l'échange, est une activité inhérente à la conscience. Nous définissons la communication comme un échange ***intentionnel*** entre consciences évoluées.

- C'est par elle que la conscience peut valider les deux aspects de son être *Je* (affirmation) et *Non/Je* (participation).
- Pour communiquer avec une conscience, il faut la rejoindre dans son espace et l'approcher avec des informations qu'elle reconnaît comme réelles pour elle.
- Entrer en relation avec une rétention suppose que l'on va la rejoindre dans son espace fermé à la communication.

CE QUE NOUS ALLONS FAIRE MAINTENANT

Nos systèmes corporels sont des agrégats de consciences dont les états de présence et de communication sont très divers. Certaines sont peu communicantes, d'autres sont en rétention, d'autres, enfin, en refus. Si communiquer avec une structure communicante est chose relativement aisée à partir du moment où l'on connaît quelques règles et fondements essentiels, communiquer avec une conscience en rétention est déjà plus difficile. Mais communiquer avec une zone en refus, voilà encore une autre affaire ! C'est de cette affaire-là que nous allons traiter maintenant.

« Quand on regarde quelqu'un qui est conscient de son âme et qui vit dans son âme, on a l'impression de descendre, d'entrer profondément, profondément dans la personne, loin, loin, très loin dedans, tandis que généralement, quand on regarde les yeux des gens (il y a des yeux où l'on n'entre pas, c'est fermé comme une porte) mais enfin il y a des yeux qui sont ouverts, on entre ; puis on rencontre assez près, derrière, quelque chose qui vibre, qui brille quelquefois, qui scintille. Et alors, si l'on se trompe, on dit : "Oh, il a une âme vivante" – ce n'est pas cela ; c'est son vital. Pour trouver l'âme, il faut se reculer de la surface, se retirer profondément, et entrer, entrer, descendre, descendre dans un trou très profond, silencieux, immobile ; et alors là, il y a quelque chose qui est chaud, tranquille, riche de contenu et très immobile, et très plein, comme une douceur – ça, c'est l'âme. Et si l'on insiste, et que l'on soit conscient soi-même, il se produit une sorte de plénitude qui donne l'impression d'une chose complète et qui contient des profondeurs insondables. Et on sent que si l'on entrait là, il y aurait des secrets qui se révéleraient, comme une réflexion dans une eau très paisible de quelque chose qui est éternel. Et les limites du temps n'existent plus. On a l'impression d'avoir toujours été et d'être pour l'éternité. (Satprem, 1995, 106)

7 DIALOGUE TISSULAIRE

« Vous pouvez tout connaître de mon cerveau,
et cela ne vous dira absolument rien des contenus spécifiques de mon mental
– que vous ne pouvez découvrir qu'en me parlant.
Autrement dit, vous devez amorcer un dialogue, pas un monologue.
Vous devez amorcer une communication inter subjective.
Vous ne pouvez pas vous contenter de m'étudier comme un objet d'investigation empirique
– comme un objet du regard empirique. Cela ne vous mènera nulle part. »
(Wilber, 1997, 127-128)

HISTORIQUE

Le dialogue tissulaire est né de la constatation que la structure crânienne du patient répondait à mon intention lorsque je lui demandais de me donner une torsion (*Disciples de Colomb*, livre 1 d'approche tissulaire, pp. 17-30).

Découvrir la possibilité de communiquer avec la structure vivante fut pour moi déstabilisant à plus d'un titre. Cette constatation souleva tout d'abord une question toute simple : aujourd'hui les tissus du patient communiquent, hier, ils ne communiquaient pas. Qu'est-ce qui a changé ? Eux ? Moi ? Évidemment, ce ne pouvait être que moi. D'un seul coup m'apparut évident que si auparavant les tissus ne semblaient pas communiquer, c'est tout simplement parce que je ne leur reconnaissais ni ne leur accordais cette possibilité. Je fonctionnais sans le savoir avec l'idée préconçue que c'était impossible. D'où venait cette idée ? De nulle part. Idée diffuse, communément admise, allant de soi, sans fondement véritable. Que de choses reconnaissons-nous ainsi implicitement comme allant de soi, sans autre examen !

> *« Le monde, nous l'avons dans notre tête. Chacun en possède une représentation qui lui est propre. Mais, au-dessus de ces images personnelles, il y en a une autre qui est venue se greffer lentement au fil des siècles, sans que nous nous en rendions compte. Elle est commune à la plupart des hommes de la planète aujourd'hui. À notre insu, ce modèle est devenu la référence. Il est la dernière vérité en date. »* (Castello et Zartarian, 1994, 59)

Mon filtre était étalonné de manière telle que les tissus des patients m'envoyaient certainement de l'information, mais cette possible communication ne faisant pas partie de mon « livre des significations » (Castello et Zartarian, 1994, 40), je n'y étais pas attentif et ne la remarquais même pas. Par ailleurs, ces mêmes tissus recevaient certainement de moi des informations et y donnaient sans doute des réponses, mais comme cela se passait à mon insu, ces réponses n'étaient pas reconnues comme telles et ne pouvaient être interprétées. Elles généraient sans doute plutôt de la confusion, parce qu'elles semblaient non cohérentes.

Cette découverte est à la base de la modélisation de la conscience : il est pour moi évident que ne peut communiquer que ce qui est conscient. Les structures corporelles échangeant de l'information, je me mis à les considérer comme dotées de conscience et je me mis alors logiquement à

m'adresser à elles comme à des consciences. Je commençais donc à leur ***parler*** c'est-à-dire à leur envoyer de l'information et à analyser comment elles y répondaient. Du même coup, développer des outils permettant d'utiliser cette possibilité de manière optimum devint une priorité.

COHÉRENCE

Le dialogue tissulaire est l'application du concept de communication et des ses protocoles à la matière vivante conçue comme agrégat de consciences.

Je m'adresse à la matière vivante en la considérant comme consciente, donc potentiellement répondante, mais les niveaux de conscience dans la hiérarchie du vivant ne permettent pas à ces structures de s'exprimer en mode verbal. Communiquer avec elles nécessite donc la mise en place de stratégies et de protocoles adaptés à leur niveau de conscience. Bien sûr, lorsque je communique avec les consciences tissulaires, j'utilise le mot. Mais, c'est par rapport au sens, à la signification qu'il symbolise. J'envoie donc à la structure une information, un sens, plus que des mots. Et je n'attends pas de réponse sous forme verbale. La structure répond comme elle peut le faire en fonction de ses moyens. Et puisque la cellule est considérée comme convertissant la communication en mouvement, c'est logiquement par le mouvement (mise en mouvement, arrêt ou modification d'un mouvement existant) que les tissus répondent à mes injonctions.

Stratégie

Pour communiquer avec les consciences constituant la matière vivante, il importe d'adopter un protocole qui leur soit adapté. Le mode binaire semble le plus indiqué. Pour simples que soient ces structures, elles n'en sont pas moins rassemblées au sein de systèmes complexes, ce qui augmente d'autant le risque de parasitage de l'information. Il convient de trouver un moyen permettant de gérer la communication et l'échange d'informations, évitant autant que faire se peut le parasitage par des réponses non signifiantes.

Le dialogue tissulaire repose sur l'analyse de la manière dont la structure vivante, donc consciente, du patient réagit à la projection en elle de l'être-praticien, lui aussi conscience. Cette analyse utilise la capacité du praticien-conscience à modifier la manière dont il se projette par l'attention et l'intention. Son but est d'envoyer une information à la structure corporelle du patient afin d'en obtenir une réaction, et de l'analyser.

Action/réaction

Le modèle utilisé se fonde sur la boucle cybernétique (décrite chapitre 5 p. 98 et suivantes) et sur les outils de la conscience (développés chapitre 6 p. 126 et suivantes) décrivant la perception du praticien-conscience. Lorsqu'il se projette en tant que conscience pour créer un espace de perception, ce qui le freine dans sa progression provoque sur lui une impression. Cette impression n'utilise pas les canaux sensoriels du corps physique, mais peut créer des perceptions, variables selon les êtres. Ont été évoquées les perceptions de clair/sombre, de couleurs, de formes géométriques, de volumes, colorés ou non, d'émotions, etc., en fonction du référentiel développé par l'être praticien. Dans la boucle cybernétique, ce versant de la relation s'appelle l'**action**. C'est l'être-praticien qui agit.

Rencontre

Mais en se projetant, l'être-praticien rencontre d'autres consciences (ici les consciences corporelles) qui réagissent à son contact. La vie est sensible à la vie. Ce versant de la relation s'appelle **réaction**. La structure vivante convertissant la communication en mouvement, la réaction la plus basique manifestant un changement dans la communication d'une structure vivante est le changement dans sa mobilité inhérente, qui peut être perçu par une palpation entraînée.

Par ailleurs, l'attention a été modélisée comme la projection de l'être et l'intention comme une modulation de l'attention. Lorsqu'une intention est envoyée, ce n'est plus seulement le Souffle de Vie qui se projette avec l'être, c'est également une information véhiculée consciemment.

Rapprochons cela des phénomènes vibratoires. Lorsque une information rencontre quelque chose qui lui ressemble (principe de similitude), elle le met en vibration par résonance, ce qui provoque

une réaction. Si l'être-praticien projette avec lui une information, la ou les structures vivantes qu'il rencontre dans sa projection et qui sont porteuses d'une information (une forme énergétique) similaire réagissent. Un changement tissulaire perceptible dans la palpation en résulte. Le changement peut être perçu n'importe où sur le corps du patient, pourvu que le praticien soit accordé aux paramètres tissulaires de son patient.

Règle

Pour l'instant, nous ne nous intéresserons pas à la qualité du changement, mais au changement en tant que tel. Ce changement est essentiellement lié au mouvement. Si la structure est immobile, densité ou tension peuvent varier, ou/et elle peut se mettre en mouvement. Si elle est en mouvement, densité et tension peuvent varier, mais elle peut également modifier son mouvement, aussi bien vers l'accélération et l'augmentation d'amplitude que vers le ralentissement ou l'arrêt. Comme il peut être difficile d'interpréter la modification de mouvement d'une structure déjà en mouvement, la règle d'interrogation tissulaire que nous avons posée est de n'interroger une structure que lorsqu'elle est immobile (figée, en still-point, ou simplement relâchée). Tout changement devient alors facilement interprétable.

RÉALISATION

Le *modus operandi* reste globalement le même que celui présenté dans le livre 1 d'approche tissulaire, mais la manière dont je le vis et le modélise aujourd'hui a changé, s'alignant avec la cohérence du point de vue du praticien-conscience.

Les étapes logiques essentielles sont les mêmes :

1• S'assurer que le système est globalement communicant et si ce n'est pas le cas, développer un processus destiné à le mettre en communication.

2• Chercher, trouver et libérer les principales zones de non communication perturbant le système.

3• Rétablir une harmonie minimum au sein du système pour lui permettre de procéder seul et le plus facilement possible à ses ajustements subtils.

Phase 1 : amener le système à un meilleur niveau de communication

Lorsqu'il s'adresse au système corporel de son patient, l'être-praticien s'adresse non pas à une conscience, mais à un agrégat de consciences. Si les lois de base de la communication sont les mêmes pour toutes les consciences, on ne s'adresse pas à un groupe de la même manière que l'on s'adresse à un individu isolé, notamment parce que dans le groupe, l'aspect participation de la relation entre consciences prend le pas sur l'aspect affirmation.

Conférencier et auditoire

Recourons à l'analogie du conférencier et de son auditoire. Avant que ne commence l'exposé, les participants s'installent, discutent entre eux, plaisantent, etc. Ils sont communicants à un certain niveau (l'affirmation de *Je*), mais pas en tant que groupe (la participation). Leur attention est focalisée sur l'espace qu'ils occupent et leurs préoccupations sont locales. Puis, un signal leur indique que la conférence va commencer. Alors, les attentions se focalisent sur le conférencier et celle du conférencier sur le groupe. Le groupe n'est plus seulement constitué d'individus réunis, mais d'individus dont l'attention est orientée vers un même endroit. Nous avons appelé cela la présence cohérente (chapitre 6, Présence). Avant cela, une question posée au groupe n'aurait atteint qu'une partie des personnes présentes et les réponses obtenues auraient été partielles et sans doute peu signifiantes par rapport au groupe.

Par ailleurs, l'attention étant maintenant réciproque, un participant qui parle avec son voisin ou fouille dans ses affaires sera facilement remarqué par le conférencier : il rompt avec l'unité du groupe.

Unifier le groupe

Puisque notre modèle postule que le système corporel est constitué de consciences communicantes, nous pouvons lui transposer ce concept. Afin d'en obtenir une information fiable, il convient de s'assurer qu'il est globalement communicant et s'il ne l'est pas, de mettre en œuvre les mesures qui lui permettront de le devenir. La

compréhension et la gestion de la communication de groupe devient encore plus primordiale.
Rappelons que le système corporel a été modélisé comme une organisation de consciences, se manifestant dans des structures, les cellules, organisées en tissus et organes et constituant un ensemble liquidien pulsatile rythmique (expansion/rétraction), organisé par un système de cloisonnement fibreux (membranes, fascias), centré mécaniquement sur le fulcrum de Sutherland. Ce système possède une pulsation rythmique résultante. La densité et la tension de la boule crânienne, ainsi que l'amplitude et la vitesse du mouvement d'expansion/rétraction fournissent une information immédiate sur la qualité de communication au sein de l'ensemble du système corporel.

Communiquer avec les consciences corporelles en tant que groupe

Pour mettre le système en communication, j'utilise essentiellement la compression occipitale telle que décrite dans le livre 1 (p. 154 et suivantes). La technique a été proposée avec le praticien englobant dans son champ d'attention l'ensemble du système corporel du patient. Utilisant ce qui a été développé dans le chapitre précédent et au début de celui-ci, je vais la présenter de manière un peu différente. Je me propose, en effet, de l'observer et de la décrire à partir d'un autre point de vue : celui du praticien-conscience qui s'adresse à un système de consciences avec lequel il établit progressivement la communication.

Présence et paramètres subjectifs

Parce que nous vivons une relation d'êtres, l'enracinement, le lâcher prise et la présence sont essentiels : ils se relient à l'état d'être du praticien. Il ne faut donc pas hésiter à prendre le temps nécessaire pour assurer la présence. C'est du temps bien employé. Le plus difficile au début, pour le praticien, est de maintenir la claire conscience qu'il travaille avec la conscience des structures corporelles, et non pas seulement au niveau de leur matérialité.

Paramètres objectifs

L'être-praticien met en place les paramètres objectifs de palpation. Il utilise notamment l'enracinement pour se syntoniser avec la densité des structures corporelles de son patient. Lorsque les paramètres objectifs sont ajustés, apparaît la perception de plasticité, indiquant au praticien qu'il est correctement syntonisé avec la matérialité des structures du patient. Cette adéquation ouvre la porte du monde intérieur du patient et crée les conditions pour qu'il accepte la présence du praticien-conscience. Celui-ci peut alors s'y projeter (attention).

Intention de séance

Formuler une intention claire et précise en début de séance revient à dire à toutes les consciences présentes que l'on centre le travail sur un point particulier. Cela est également utile au praticien qui a trop souvent tendance à oublier qu'il s'adresse à des consciences et pourquoi il est en train de travailler.
L'intention de séance porte en général sur le problème majeur qu'a évoqué le patient en indiquant la raison de sa venue. Souvent, je verbalise cette intention non pas mentalement, mais oralement avec une **injonction** du genre :

« Alors, voyons, pour ce problème de…
que se passe-t-il ? »

J'utilise également aujourd'hui une autre manière de verbaliser l'intention de séance. Au début de la compression occipitale, lorsque je sens que présence et centrage sont en place, j'englobe et j'infiltre l'ensemble de la structure corporelle du patient et verbalement (**mais mentalement**), je m'adresse à l'ensemble des consciences présentes avec une intention très ferme (injonction) en utilisant une formulation de ce type :

« Je m'adresse aux consciences
et mémoires impliquées
dans (le symptôme ou la demande du patient)
de (son prénom) ici présent. »

Je constate que très souvent, immédiatement après la formulation de cette intention, des perceptions se précisent, m'indiquant où focaliser l'attention pour continuer le travail. Par ailleurs, très souvent également, cette injonction provoque de la réponse tissulaire, signe de libération. Lorsque la structure revient à son neutre et si l'expansion qui suit le still-point n'est pas franche, ou si la structure reste collée dans une contrainte, j'utilise

l'intention de séance de manière itérative : je redonne l'intention et suis tout nouveau déroulement qui se produit, etc.

Remarque : s'adresser à la structure corporelle en utilisant le prénom est important. Prénom et personne (*Je*) sont associés depuis la naissance et surtout à la vie personnelle de l'être. Le prénom ouvre sur plus d'authenticité que le nom de famille, relié à la vie sociale dont une des premières fonctions est de masquer le vrai *Je*. Plus encore pour une femme mariée dont le nom de famille escamote des pans essentiels de la vie d'enfance et d'adolescence.

Projection dans le patient

Dans cette première partie du travail, il n'y a pas d'autre intention que l'intention de séance et celle de communiquer avec le système. Pas d'ego, encore moins de prise de pouvoir. Si le lâcher prise et la présence sont de qualité, c'est le Souffle de Vie qui, avec l'être-praticien, rejoint l'univers du patient, pas l'ego du praticien.

À ce moment, il n'y a aucune autre action que la projection du praticien-conscience dans l'univers corporel du patient. Plus que le simple englobement du corps du patient, il s'agit d'une *infiltration* de sa structure : le praticien se projette ***dedans***. L'être peut le faire parce qu'il est d'essence bien plus subtile que les matières physique et biologique. Rappelons que la matière, c'est essentiellement du vide, ce que Sutherland exprimait en parlant de « l'espace entre ». La conscience du praticien rejoint la conscience des tissus vivants de son patient.

> *« Aujourd'hui, les scientifiques regardent l'espace et nous entendons parler de théories atomiques et de physique nucléaire. Espace. Chacun essaie de regarder entre les lignes d'une petite chose avec un microscope très puissant. Avez-vous vu l'espace entre les lignes que vous pouvez trouver ? Espace. Pensez-vous que vous pouvez trouver quelque espace entre les lignes de ce tissu fascial ? Le fasciae lui-même, blanc, de forme inélastique ? Oui, vous pourrez trouver l'espace entre, si vous avez la capacité de regarder entre. Un microscope assez puissant pour voir l'espace entre. »*
> (Sutherland, 1998, 295)

Notons que lorsque le système corporel du patient est très *verrouillé*, un long temps peut être nécessaire avant qu'il accepte la présence du praticien. Celui-ci doit donc attendre, paramètres objectifs en place, centré et présent, que *la porte s'ouvre*.

Conscience du praticien et Souffle de Vie rejoignent doucement le monde intérieur du patient. Au début, la résistance est forte. L'être-praticien perçoit beaucoup de sombre (ou toute autre perception associée à la non-communication, selon son référentiel personnel). Cela ne signifie pas forcément que les consciences corporelles refusent de communiquer, mais que, *tout occupées à leurs affaires*, elles ne sont pas en communication avec lui. Leur mise en communication progressive se manifeste par des cycles de mouvement que le praticien perçoit dans les mains, s'accompagnant de changements dans ses perceptions non sensorielles. Ainsi, par la simple présence du praticien-conscience, les consciences corporelles du patient se remettent peu à peu en communication et le système devient plus vivant. Cela explique, à mes yeux, les effets de la compression occipitale, parfois si intenses et surprenants, si on les compare à l'action mise en œuvre. Elle confère aux propos de Sutherland une résonance particulière :

> *« Si vous ne savez pas quoi faire, comprimez le quatrième ventricule. Cela a des effets physiologiques particulièrement étendus. »*
> (Strand Sutherland, Wales eds, 1998, 218)

Chaque fois que le praticien-conscience rencontre une zone moins communicante, il est freiné dans sa progression, ce qui crée en lui impressions et perceptions (en fonction de son système propre de perception). Il focalise alors son attention sur cette zone. Elle réagit au flux d'attention et se remet progressivement en communication comme en atteste le mouvement tissulaire perçu dans les mains du praticien.

Certaines zones plus réticentes, gênant le mouvement tissulaire, donnent des perceptions plus fortes à l'être-praticien. La focalisation de son attention les remet en communication. Un nouveau cycle de mouvement tissulaire est alors perçu dans les mains ainsi qu'une modification des perceptions non sensorielles. Puis, il passe à

une autre. La vie dans le système augmente. Arrive un moment où tout ce qui pouvait se remettre en communication l'est. La projection de l'être-praticien dans le système corporel du patient ne provoque plus de changement. C'est la fin de la technique.

Le phénomène final s'exprime par des changements importants au niveau des perceptions du praticien-conscience et au niveau de la palpation elle-même.

– Le système corporel du patient étant en meilleure communication, l'être-praticien est moins freiné lorsqu'il s'y projette. De ce fait, les perceptions sont moins nombreuses et une sensation globale de meilleure qualité de vie se fait jour. En revanche, les zones qui refusent vraiment de communiquer deviennent plus nettes et sa perception d'être lui permet de les localiser plus précisément. Il sera peut-être nécessaire de les aborder spécifiquement.

– Au niveau de l'occipital, le praticien ressent un changement important dans la densité et la tension de la structure, qui semble soudain se ramollir. Une sensation de grande chaleur locale au niveau du contact est souvent ressentie et le patient (et parfois le praticien...) inspire profondément. Toute tentative ultérieure pour reprendre un cycle de libération ne donne rien. La structure, ressentie comme molle et chaude, ne se remet pas en mouvement. S'il attend, le praticien finit par percevoir l'expansion/rétraction physiologique du système.

Phase 2 : chercher, trouver, libérer

Le système de recherche des zones de rétention évoqué dans le *Modus operandi* du livre 1 demeure valide. Je l'utilise toujours aujourd'hui et le considère comme utile et fiable. La perception consécutive à la projection du praticien-conscience le renforce et le rend encore plus facile à utiliser. En effet, maintenant que toutes les consciences corporelles qui pouvaient se mettre en communication avec le praticien le sont, celles qui ne peuvent ou ne veulent pas le faire deviennent encore plus perceptibles, notamment parce que le frein qu'elles opposent à la projection de l'être-praticien par l'attention est plus net. Les perceptions du praticien, devenant plus franches, lui permettent de les localiser plus facilement dans l'espace corporel, et de s'adresser directement à elles, pour tenter de les remettre en communication par une technique globale ou locale.

Lorsque la structure reste bloquée dans sa contrainte et ne se libère pas, des aides peuvent être utilisées, notamment l'apnée expiratoire (livre 1, p. 138), la verbalisation de l'intention et l'incitation au refus développées plus en détail dans la suite de ce chapitre.

Phase 3 : réharmoniser le système

Cette phase est sans doute la partie du *modus operandi* qui a le moins changé. Aujourd'hui, la perception tissulaire est couplée à la perception de l'être et les changements dans les structures corporelles sont perçus à ces deux niveaux. Cependant, cette phase demeure pour moi indispensable pour réharmoniser le système, le recentrer sur son axe mécanique et éviter les réactions intempestives après la séance. Rappelons que cette phase recourt aux crâne/bassin/crâne, tel que décrit dans le livre 1 (p.136-137)

RECEVOIR L'INFORMATION

À force d'individuation et d'identification à ce qu'ils ne sont pas, les êtres sont devenus des handicapés de la perception. Les limites qu'ils ont établies pour se protéger sont devenues des barrières, parfois presque infranchissables. De l'univers extérieur, des autres êtres, *Je* reçois continuellement une quantité phénoménale d'informations dont il n'est habituellement pas conscient. L'univers et les autres nous semblent mystérieux uniquement parce que, la plupart du temps, nous ne sommes pas en état de réceptivité par rapport aux informations circulantes les concernant. Accaparés que nous sommes dans le *faire*, l'*avoir*, et la préservation ou l'affirmation de notre *Je*, notre attention est constamment orientée vers le dehors, occupée aux multiples jeux si prenants de la vie. Nous sommes presque toujours en situation d'efflux, d'émission, au lieu de nous placer en condition d'attention réceptive.

La phase 1 du *modus operandi* place le praticien dans une condition de communication privilégiée

avec l'univers de son patient. Elle lui permet d'en recevoir l'information dont il a besoin pour l'aider. Ce sont enracinement et lâcher prise, c'est-à-dire, la présence et l'état d'être du praticien, qui créent les conditions de réception de l'information émanant de son patient : « *Be still and know* » nous rappelle Sutherland (Brooks ed., 1997, 24-38)

Intuition

Ne vous est-il jamais arrivé, au cours d'un traitement ostéopathique de penser tout à coup à une partie du corps ou à un organe à traiter, sans rapport avec les propos du patient ou votre palpation ? Une information est perçue sans savoir exactement d'où elle vient ni comment elle nous est parvenue. Il s'agit d'une *intuition*.

Le dictionnaire définit l'intuition comme une forme de connaissance immédiate ne recourant pas au raisonnement. Nous pouvons dire que c'est la perception d'une information dont on ne connaît pas la provenance et dont on ignore comment on la capte. Il est intéressant de regarder l'étymologie du mot, dérivé du latin *intueri* « regarder attentivement ». Une partie du phénomène peut sans doute s'expliquer par le fait que la communication entre deux consciences met en relation leurs deux mondes intérieurs, rendant du même coup potentiellement accessibles les informations qui s'y trouvent et leur permettant d'interagir, bien souvent à notre insu.

Intuition et savoir

À lui seul, le savoir ne permet pas de résoudre les problèmes complexes. Nous avons vu pourquoi en étudiant la complexité. Par ailleurs, comme nous le répète Ken Wilber, tout connaître d'une chose ne nous dit rien sur son état d'être intérieur (Wilber, 1997, 128). Le savoir pourrait, dès lors, sembler inutile. Il n'en est rien. Savoir et expérience sont indispensables à l'intuition. J'y vois au moins deux raisons, toutes deux liées au praticien.

• La première est que, selon notre modèle, la mise en résonance de l'information (sa mobilisation ou son actualisation) existant dans le monde intérieur du patient se fait par l'envoi d'une information similaire envoyée par le praticien. Ce mécanisme fonctionne, même à l'insu du praticien : lorsqu'il se projette dans la structure de son patient, c'est « tout lui » qui se projette, avec ses connaissances (son savoir) et ses limites. Les réactions de la structure du patient seront donc influencées par le savoir, même inconscient, du praticien.

• La seconde est que pour provoquer une réaction et une perception chez le praticien, l'information qui arrive dans son monde intérieur doit provoquer une résonance. Ce phénomène ne peut se produire que si, dans cet espace intérieur, se trouvent au moins quelques éléments similaires à l'information entrante, venant du patient et plus précisément de l'espace avec lequel le praticien a choisi de communiquer. Ces éléments du monde intérieur du praticien viennent de ce qu'il a expérimenté et appris. Comme nous ne pouvons pas demander au crâne d'aller en torsion si nous ne savons pas ce qu'est une torsion crânienne, nous ne pouvons interpréter une information venant du patient si elle ne vient frapper quelque chose de préexistant en nous. Mais ce savoir là doit demeurer à sa place, comme la partie cachée et la plus volumineuse de l'iceberg, invisible, mais indispensable à sa stabilité.

> *« Notre culture se flatte d'être scientifique ; notre époque est d'ailleurs qualifiée d'Ère scientifique. Elle est dominée par la pensée rationnelle et la connaissance scientifique est souvent considérée comme le seul mode de connaissance acceptable. On ne reconnaît généralement pas qu'il puisse exister une connaissance et conscience intuitives qui soient tout aussi valables et sûres. Cette attitude, connue sous le nom de scientisme, est largement répandue, elle envahit notre système d'éducation et toutes les institutions sociales et politiques. »*
> (Capra, 1990, 34)

ANAMNÈSE DYNAMIQUE

L'anamnèse cherche à recueillir l'information sur la constitution du *cas* du patient, à la recherche de la cause de ses difficultés présentes. Nous connaissons ses limites, tenant particulièrement au fait que les événements qui ont généré les principales rétentions sont, au mieux vécus dans l'insu et,

pour les plus sérieux, générateurs de non-conscience. Les renseignements essentiels concernant le cas du patient sont donc souvent laissés de côté par l'anamnèse classique.

Parfois, le patient insiste pour dire que son symptôme est apparu à la suite d'un événement particulier, parfois, c'est le praticien qui aide le patient à établir la relation. Tous deux pensent donc que l'événement est la source réelle et insistent dessus. Mais le plus souvent, cet événement n'est que le ***résonateur*** d'événements antérieurs générateurs de rétentions et se trouvant aujourd'hui dans l'insu ou le non-conscient du patient. Si l'anamnèse classique est alors utile pour pointer l'événement révélateur, elle est insuffisante pour remonter à la source vraie, dont le patient n'est pas conscient.

Pour tenter de contourner cet obstacle, j'utilise aujourd'hui l'***anamnèse dynamique***. Présent et en communication tissulaire avec le patient, je lui pose des questions sur les points déjà soulevés par l'anamnèse verbale, ou en fonction d'intuitions reçues au cours du travail de mise en communication tissulaire (phase 1). J'analyse alors les réponses ou verbalisations du patient, ***non pas au niveau de leur signification*** (ou de mes a priori sur la question), ***mais au niveau des réactions tissulaires qu'elles provoquent***. Lorsque l'événement évoqué ne provoque aucune réaction dans les tissus, cela signifie qu'il est sans importance dans le présent, pour le problème du patient. En revanche, lorsque ce qui est évoqué provoque des réactions dans les tissus, je sais que le patient touche quelque chose de sensible.

Note : Cela ne peut fonctionner de manière fiable que lorsque le praticien est bien présent et qu'une communication mutuelle existe entre lui et le système corporel de son patient, c'est-à-dire lorsque la phase 1 du *modus operandi* a été correctement menée à son terme, comme expliqué précédemment. De plus, cela fonctionne nettement mieux lorsqu'une intention de séance précise a été posée. L'anamnèse dynamique débouche parfois directement sur un travail somato-émotionnel.

Difficultés de la vie présente

Les difficultés de la vie présente peuvent avoir, sur une personne, suffisamment d'impact pour rendre son système corporel réfractaire à la communication et provoquer une décompensation, source de symptômes parfois aigus. Voici le cas d'une patiente d'une cinquantaine d'années, présentant une sciatalgie suffisamment invalidante pour l'empêcher de travailler. L'anamnèse verbale fait apparaître sur le plan traumatique une chute sur les fesses lorsqu'elle avait 20 ans, un accident de voiture violent mais sans blessure à l'âge de 32 ans. Sur le plan médical et chirurgical, une appendicectomie à l'âge de 12 ans, une hystérectomie totale à l'âge de 48 ans à cause d'un fibrome et quelques épisodes grippaux banaux. Sur le plan toxémique, rien de notable n'est trouvé, si ce n'est un traitement hormonal substitutif qu'elle ne tolère pas toujours très bien. À ma demande concernant le stress, elle répond qu'elle travaille dans une ambiance harmonieuse et qu'elle aime ce qu'elle fait. Elle estime par ailleurs sa vie personnelle sans histoire.

Au commencement de la séance, la fermeture du système corporel indique la compression occipitale, qui se déroule assez facilement, avec la perception de bons relâchements, jusqu'à un certain seuil à partir duquel, il n'y a plus de changement. Tout en suivant les réactions tissulaires, je lui fait évoquer les différents points révélés par l'anamnèse verbale, sans qu'aucun ne provoque de réaction tissulaire. Je lui reparle du stress et elle me répond négativement. Percevant un semblant de frémissement dans la structure, je lui pose la question en d'autres termes : « *y a-t-il quelque chose qui vous tracasse en ce moment ?* » Il y a une forte réaction tissulaire et elle me dit avoir des difficultés relationnelles avec un des ses enfants, adolescent difficile : « *Mais vous savez, rien de grave, l'adolescence, quoi* » ajoute-t-elle. À cette évocation, la structure se densifie vraiment fortement, ce qui m'indique que nous sommes au cœur de la difficulté présente. Je la pousse plus loin dans la difficulté : « *Hum, votre structure réagit très fortement lorsque vous parlez de votre fils. Que se passe-t-il donc avec lui ?* » Ce qu'elle raconte est trop banal pour provoquer une telle réaction. Je le lui dis et lui explique que la perturbation présente repose sans doute sur quelque chose de ressemblant, vécu par elle dans le passé. Elle éclate alors en sanglots, me racontant ses difficultés d'adolescente,

face à des parents qui, à ses yeux, ne la comprenaient pas. La suite de la séance est du type somato-émotionnel (technique sur les flux). Une fois le travail terminé, je me contente d'ajuster le système corporel par un crâne/bassin/crâne. Il y a alors un très beau mouvement tissulaire, ample et calme. La patiente dit ressentir un calme intérieur qu'elle n'a pas connu depuis longtemps et la douleur sciatique a considérablement diminué. Elle disparaîtra dans les jours suivants.

Cette histoire appelle plusieurs remarques et réflexions à mes yeux importantes.

• Tout d'abord, un problème présent peut provoquer une décompensation d'anomalies plus importantes et plus anciennes qui ne lui sont pas reliées, ici des traumatismes et interventions chirurgicales, que le système corporel parvient habituellement à gérer et qui ne donnent donc pas ou peu de symptômes.

• Une difficulté de vie présente peut faire résonner chez le patient une ou des situations similaires mal vécues dans le passé. Ainsi, une situation présente apparemment anodine peut provoquer des réactions particulièrement fortes dans le système corporel. Elle prend sa force dans le passé du patient, non résolu.

• La libération du problème présent/passé provoquant la décompensation et les symptômes présents peut conduire à leur complète disparition et faire croire à la guérison, alors même que la source vraie du problème n'a pas changé. Ce qui a changé, c'est la capacité du système à compenser.

• Un problème de vie présente réveillant une difficulté du passé rend inaccessible d'autres difficultés pourtant réelles au sein du système corporel. Pour cette patiente, il se peut que les différents traumatismes et interventions chirurgicales aient laissé des traces importantes dans le corps, mais il est impossible de les atteindre par l'approche tissulaire, les consciences corporelles impliquées étant inaccessibles. Le problème de vie présente et la difficulté du passé sur laquelle il repose doivent d'abord être améliorés.

• L'intervention arbitraire avec des techniques invasives sur des zones corporelles en rétention sans tenir compte de ce qui vient d'être dit peut provoquer de très fortes réactions indésirables au sein du système corporel du patient. Elles bouleversent son organisation alors qu'il est déjà en état de décompensation pour d'autres raisons dont le praticien ne tient pas compte. Le système corporel n'est pas capable de gérer ce bouleversement et le patient est souvent plus mal après qu'avant.

• La réelle communication avec la structure vivante et le respect de ses indications permet d'éviter ce genre d'écueil.

Estimant avoir recouvré la santé, la personne que j'ai évoquée n'a pas désiré poursuivre son traitement. Je l'ai bien entendu laissée libre de son choix, tout en lui donnant l'information concernant les rétentions profondes existant encore dans son système corporel. Son schéma lésionnel de base n'a pas été changé. Il se peut qu'au cours d'une autre période difficile de sa vie, les symptômes reviennent, la décompensation suivant probablement les mêmes schémas. En d'autres termes, disparition du symptôme ne signifie pas automatiquement guérison.

LES AIDES

Il peut arriver que des refus intérieurs soient tellement forts que la mise en place du *modus operandi* décrit ci-dessus ne parvienne pas à atteindre le cœur de la rétention, ni à l'ouvrir suffisamment pour que la ***conversion*** du refus en acceptation se produise permettant aux consciences impliquées de se remettre en communication.

Rappelons que acceptation/refus constituent un couple et se gère donc comme tel. *Je*, lorsqu'il vit une situation, oscille sans cesse entre actualisation de l'acceptation et potentialisation du refus ou au contraire, entre actualisation du refus et potentialisation de l'acceptation. Libérer une rétention, c'est permettre aux consciences impliquées de réactualiser l'acceptation et de potentialiser d'autant le refus, c'est-à-dire d'accepter de vivre. La vie est impossible sans acceptation.

Je me propose donc de décrire ce que peut faire le praticien pour débloquer la situation. Mais avant de *faire*, il faut *être*.

Être

Présence, centrage

La première chose est donc de s'assurer de la qualité de la présence, de l'enracinement et du centrage. L'expérience me montre tous les jours que la plupart des résistances de la structure vivante du système corporel du patient cèdent à la simple présence stable du praticien. Avec le temps, cela s'est considérablement amélioré, suivant la progression de la qualité de ma présence, au point qu'aujourd'hui, je passe la grande majorité du temps d'une séance en compression occipitale, parce que cette seule technique associée à une présence de qualité permet une très grande quantité de libérations chez le patient.

Attention

La deuxième chose, face à une réticence à communiquer, consiste à replacer correctement l'attention ou éventuellement à reformuler verbalement à quelle structure (à quelles consciences) on s'adresse. Cela suffit souvent à remettre en communication ce qui ne voulait pas communiquer. L'écueil le plus fréquent ici est de forcer l'attention, qui devient alors concentration. Cela ne fonctionne pas.

Localiser le fulcrum

Dans une structure en rétention, c'est la conscience qui refuse. Il est donc plus pertinent de s'adresser à la conscience (être) qu'à la rétention (chose). Je cherche pour cela à entrer intentionnellement en relation avec le *fulcrum conscience* qui centre la rétention et ce fulcrum ne se situe pas forcément au même endroit que le fulcrum mécanique *aphysiologique* perçu comme une zone inerte sur le plan mécanique ou sombre sur le plan perceptif et sur laquelle on a tendance à focaliser l'attention.

Ainsi, il peut être intéressant de demander verbalement – mais mentalement – à la structure tissulaire qui résiste ou qui donne une perception de restriction : « *Où est le fulcrum ?* » (il s'agit naturellement du *fulcrum conscience*, celui qui centre le fulcrum matériel), et de constater que ce *fulcrum conscience*, s'il est le plus souvent situé au cœur de la rétention (perçue comme sombre dans mon référentiel personnel), peut parfois se situer à côté, plus ou moins loin, parfois en dehors du corps du patient, quelquefois même très loin.

Évidemment vient la question : « *Mais comment je peux savoir qu'il est là ?* » Autrement formulé, qu'est-ce qui permet de localiser le fulcrum de conscience dans l'espace, corporel ou autre ? Eh bien, c'est encore la perception. Au moment où, l'attention centrée sur la zone perçue comme sombre (le fulcrum matériel), la question : « Où est *le fulcrum conscience ?* » est posée, l'attention est immédiatement attirée vers la zone où il se trouve. En l'englobant dans le champ d'attention, les tissus se mettent en mouvement, faisant circuler l'énergie, jusqu'à la libération de la rétention et l'arrêt du mouvement.

L'idée, est d'englober dans le champ d'attention les deux perceptions : la zone sombre (ou autre perception) et la région de l'espace qui m'attire au moment où je pose mentalement la question. Lorsque mon attention englobe les deux fulcrums, le mouvement tissulaire démarre ou s'accélère et au moment de la résolution, lors du still-point, la perception de la zone change et la sensation de séparation entre les deux fulcrums disparaît.

Pour résumer, le modèle est le suivant : une densité ou fulcrum *aphysiologique* matériel est toujours centrée par un fulcrum de conscience, non matériel.

Non matériel, ce fulcrum n'est pas perceptible aux yeux du corps (la perception sensorielle), mais il est perceptible aux yeux de l'être (la perception non sensorielle).

Ce fulcrum non matériel peut ou non coïncider dans l'espace avec le fulcrum matériel.

Il importe de localiser le fulcrum non matériel qui centre le fulcrum matériel (c'est une question de hiérarchies de consciences).

C'est en s'adressant au fulcrum non matériel que l'on permet à ses conséquences matérielles de se résoudre.

Faire

Lorsque le praticien est certain de la qualité de sa présence, de son attention et que la localisation du fulcrum de conscience n'a pas suffi à obtenir la libération, il peut ***verbaliser son intention*** et ***inciter le refus***.

Verbaliser l'intention

Reprenons l'exemple du conférencier qui s'adresse à un groupe. Il peut, au cours de sa conférence, choisir de s'adresser plus particulièrement à une ou plusieurs personnes. Par exemple, il peut dire : « *Je m'adresse maintenant à tous les blonds de la salle* ». Les blonds savent que le conférencier s'adresse à eux et demeurent attentifs. Les autres, ne se sentant pas concernés, se désintéressent de ce qui se passe désormais, jusqu'à ce que le conférencier s'adresse à nouveau à l'ensemble du groupe. De même, le praticien, lorsqu'il projette son attention sur la région qu'il désire traiter peut verbaliser mentalement son intention pour préciser à qui il s'adresse plus particulièrement : « *Je m'adresse à...* ». Ce processus fonctionne parce que le système corporel du patient est constitué de consciences. Il est particulièrement important de dépasser la considération de la région ou de la structure à laquelle on s'adresse en tant que chose, pour l'atteindre en tant que *conscience*. En tant que *chose*, elle ne peut communiquer. C'est seulement en tant que *conscience* qu'elle peut le faire. Pour lever cette difficulté, je verbalise aujourd'hui de la manière suivante :

« Je m'adresse aux consciences, mémoires et informations impliquées dans la restriction de... »

Si l'attention est justement focalisée et l'intention bien fermement exprimée, le changement dans la qualité des réponses tissulaires devient particulièrement évident.

Inciter le refus

L'encouragement au refus consiste à travailler avec la propriété de base d'une conscience tissulaire en difficulté : son refus de communiquer (actualisation du refus et potentialisation de l'acceptation). Logique et adapté au moment où la situation s'est produite (refuser a permis à la structure vivante de survivre à la difficulté de ce moment-là), le refus est perturbateur parce qu'il persiste aujourd'hui, alors qu'il n'a plus de raison d'être : le contexte a changé.

Lorsqu'une rétention rechigne à se libérer, le praticien demande verbalement à la structure qu'il perçoit en refus : « *Y a-t-il du refus ?* » Ou plus simplement : « *Refus ?* ». Tout changement, même à distance, dans la palpation de la structure, indique une réponse positive et le praticien peut verbalement (mais mentalement) l'encourager à aller dans son refus. Il s'agit d'une injonction. Si la réponse est positive, attention focalisée sur la région dense je dis :

« Va dans ton refus. » ou ***« allez dans le refus. »***

Les structures ne s'opposent pas à une telle demande : elle va dans leur sens, celui du refus. Il s'agit bel et bien d'une *aggravation de lésion*. L'acte est important, parce qu'il dit implicitement aux consciences impliquées que leur refus a une validité. En reconnaissant cet état, le praticien établit un pont entre ce « présent du passé » et le « présent du présent ». Autrement formulé, il rejoint les consciences en refus dans l'espace et le temps de leur refus et permet à la structure d'expérimenter qu'il n'est plus nécessaire de résister ou de refuser. L'état de refus, une fois validé, tend à disparaître parce que la nature d'une conscience n'est pas dans l'actualisation exclusive du refus. Sa nature est de chercher le meilleur compromis dans l'actualisation et la potentialisation du couple acceptation/refus, en fonction du contexte. Comme le contexte qui a présidé au refus n'est plus (c'est une situation du passé), la structure consciente n'a plus de raison de le maintenir comme actuel et peut retrouver un équilibre dans sa gestion du couple acceptation/refus mieux adapté à ce qu'elle vit dans le présent. Mais pour faire cela, elle a besoin de retourner dans ce « présent du passé », accompagnée de la conscience du praticien qui lui offre un point d'appui.

Qui ne veut pas ?

Aujourd'hui, j'ai adopté une autre méthode pour inciter le refus. Elle consiste, l'attention focalisée sur la zone en rétention (ou globalement si c'est l'ensemble du système qui ne se libère pas) à poser la question, verbalement mais mentalement, avec une intention très ferme (injonction) :

« Qui ne veut pas ? »

Cette formulation offre l'avantage d'être générale et de concerner tout refus.

Cycles itératifs*

L'incitation au refus fonctionne sous forme de ***cycles successifs, itératifs***. Lorsque le praticien

incite la structure au refus, celle-ci s'enfonce dans sa rétention et libère de la charge, jusqu'à son retour au neutre, still-point et légère expansion. Si la libération (l'expansion) n'est pas franche, ou si la structure reste « collée » dans sa contrainte, le praticien réitère sa demande sur le refus et si la structure réagit encore, entame un nouveau cycle de libération en l'incitant à nouveau à refuser.
Plusieurs cycles peuvent être nécessaires pour atteindre la franche libération attendue.

L'attitude du praticien

Parce la rétention est évoquée et considérée comme le *fauteur de troubles*, le praticien peut développer à son égard un point de vue négatif allant même jusqu'à l'agressivité. De ce point de vue, il faut *exterminer, éradiquer* les rétentions. Mais, l'attention étant la projection de la conscience, l'être-praticien projette avec lui son état d'esprit. Les consciences tissulaires sont sensibles à une telle attitude, qui provoque immanquablement leur retrait, leur fermeture. Seule la bienveillance neutre et sans jugement du praticien peut ici convenir.

L'ESSENTIEL DU TRAVAIL

Ce qui vient d'être décrit constitue aujourd'hui l'essentiel de mon travail avec les patients. Je dis bien essentiel. Je n'insisterai jamais assez sur le fait que c'est la qualité de la présence qui détermine la qualité des réponses tissulaires du patient et le nombre de libérations. Au début, parce que la présence n'est pas de qualité suffisante, réponses tissulaires et libérations sont médiocres. Le jeune praticien, insatisfait, pense qu'il faut apprendre d'autres techniques « plus efficaces ». Mais il s'égare, oubliant l'essentiel : la présence. Il faut du temps pour accepter cette simplicité.

> *« Le présence est beaucoup plus importante que la technique. Les débutants veulent apprendre toujours plus de techniques. Lorsque vous deviendrez un maître, une seule technique suffira.* » (Milne, 1995, 2)

Ce qui vient d'être dit pourrait laisser penser que je déconseille le recours aux techniques spécifiques. Il n'en est rien. La remarque concernant la présence s'applique à toute technique, globale ou spécifique. Dans les deux cas, je m'adresse aux consciences concernées. Et si, aujourd'hui j'utilise moins de techniques spécifiques qu'auparavant, je n'hésite pas à y recourir sans retenue, en fonction de la nécessité. J'adopte dans l'approche spécifique la même attitude et les mêmes pratiques que dans l'approche globale, fondées sur la qualité de la présence.

INTERROGATION TISSULAIRE

Le travail sur la perception de l'être m'a conduit à l'***interrogation tissulaire***. J'appelle ainsi l'action de poser une question à la structure vivante et d'en obtenir une réponse. Ce mode de communication avec la structure tissulaire a logiquement suivi la découverte des perceptions inhabituelles décrites plus haut. Lorsque, par exemple, j'obtenais une perception sombre sur la région hépatique et que je posais la question : « *Est-ce le foie ?* », je me rendis compte que ces questions provoquaient parfois une modification dans la perception de la structure. Me vint alors à l'esprit de poser des questions aux consciences tissulaires et d'en obtenir des réponses. Cela m'apparut tellement magique que je me mis à questionner compulsivement. Mais, le plus souvent, les réponses obtenues ne me permettaient pas de déboucher sur quelque chose de signifiant ou d'efficace dans le traitement, de sorte que je faillis abandonner ce système, le considérant comme non fiable. Pourtant, certaines corrélations, vraiment troublantes, me poussèrent à étudier plus profondément le phénomène. C'est l'étude, la compréhension et l'affinement de ce système qui a donné naissance au modèle que j'appelle *interrogation tissulaire*.

Indications

J'utilise aujourd'hui l'interrogation tissulaire lorsque je suis en communication avec une rétention qui, malgré le recours aux aides mentionnées plus haut, ne se libère pas. Mais j'y recours également pour vérifier une information ou une intuition qui me vient du système corporel du patient, lorsque j'ai un doute sur la conduite à tenir ou, enfin, pour tester des substances.

Principes

Il s'agit d'envoyer un flux qui pourra, par résonance, provoquer des réactions dans les tissus du patient. Il suffit pour cela de formuler une question. À l'attention, s'ajoute donc une intention, c'est-à-dire que le praticien envoie une information qui, si elle rencontre une information similaire dans la structure corporelle du patient provoque une réaction tissulaire, perçue comme une modification dans le mouvement vital de la structure.

Binaire

Les consciences corporelles sont des consciences élémentaires. Pour que les réponses obtenues par ce mode de communication soient fiables, il convient de recourir à un mode binaire. Ainsi, lorsqu'une question est posée aux consciences corporelles, elle doit être formulée de manière que la réponse ne puisse être que *oui* ou *non*.

Interpréter la réponse

Sauf dans le cas de test de substances, tout changement consécutif à l'envoi d'une question à la structure vivante est considérée comme une réponse positive. Puisque la structure tissulaire convertit la communication en mouvement, les réponses tissulaires se feront relativement au mouvement : mise en mouvement si la structure était immobile, arrêt ou modification du mouvement s'il existait, densification à l'énoncé de la question, sont donc interprétés comme étant des réponses positives. Dans ce test, je ne m'intéresse pas particulièrement à la qualité de la réponse, seulement au fait qu'il y a un changement.

Écueils

Le principal écueil rencontré dans l'interrogation tissulaire est la fiabilité des réponses. Puisque nous avons affaire à un agrégat de consciences, nous obtenons des réponses presque chaque fois que nous posons une question. Mais quelles sont la valeur et la fiabilité des réponses obtenues ? Je propose plusieurs éléments de réponse, fondés sur l'expérience.

Le système est-il en communication ?

Voilà la première chose dont il convient de s'assurer. Reprenons l'exemple des membres du groupe qui s'installent avant la conférence, discutent entre eux, plaisantent, etc. Ils sont communicants à un certain niveau – personnel –, mais pas en tant que groupe. Cela signifie que si à ce moment le conférencier adresse une question au groupe, il obtiendra sans doute des réponses, mais elles viendront des personnes qui ont entendu la question, alors que d'autres, occupées à discuter ou à autre chose, n'entendront même pas la question. Ceux qui ont entendu la question y répondront en fonction de leur personne, si la question les concerne et les touche dans une préoccupation personnelle, et non pas en tant que membres du groupe unifié. Les réponses obtenues seront donc éventuellement interprétables relativement aux individus, mais pas par rapport au groupe. En revanche, une fois le groupe unifié et les attentions coordonnées, une question posée au groupe touche tous les membres et générera des réponses plus signifiantes par rapport à la vie de l'ensemble.

J'adopte la même attitude dans l'interrogation tissulaire : ne jamais poser de question aux structures tissulaires tant que je ne me suis pas assuré que le système est globalement communicant, ce qui requiert la mise en place de la phase 1 (p. 162).

À qui s'adresse la question ?

La précision quant au destinataire de la question est également essentielle. Sachant que la communication est orientée par l'attention, les réponses venant de là où elle est placée, il est important de contrôler l'attention et de diriger la question précisément vers la région concernée. Pour moi, cela est particulièrement évident lorsque la structure est bloquée dans une contrainte et que je ne parviens pas à la remettre en communication par l'utilisation des aides habituelles. Je recours alors à l'interrogation tissulaire selon les modalités décrites plus loin, mais mon attention est précisément focalisée sur la zone dense (ou la perception que j'en ai), ou sur le fulcrum de conscience, lorsque je l'ai localisé. Je suis certain alors que les réponses obtenues émanent de la région avec laquelle je travaille et sont fiables.

Réalisation

Selon les circonstances et l'objectif que je poursuis en recourant à l'interrogation tissulaire, le modus operandi peut varier.

Vérifier des informations objectives

La perception tissulaire permet parfois de remarquer que l'un des paramètres de palpation est dominant : la densité, la tension ou l'inertie. Cette dominante peut servir de point de départ pour interroger la structure tissulaire comme cela sera développé plus loin.

– Lorsque la ***densité*** semble l'élément dominant, le praticien peut orienter son interrogation tissulaire vers les facteurs traumatiques. Il peut à ce moment poser la question directement aux tissus et analyser leur réponse. Si l'anamnèse a évoqué des épisodes traumatiques, il peut demander au patient de lui parler de ses différents traumatismes et analyser les réponses tissulaires se produisant lorsque le patient les évoque. Lorsqu'un traumatisme provoque une réponse tissulaire, il peut demander au patient de le décrire plus en détail et suivre en même temps les réponses tissulaires. Cette manière de faire a débouché sur une technique de régression consciente, présentée chapitre 10 (Technique de Régression consciente, p. 197). Si, malgré une réponse tissulaire positive sur le traumatisme, le patient ne se souvient de rien, le praticien peut utiliser son intention pour enjoindre les tissus de retourner dans leur traumatisme. Il suit alors tout déroulement suivant son injonction, jusqu'à retour au neutre, still-point et expansion. Le processus est répété tant que la libération n'est pas complète.

– Lorsque la ***tension*** est l'élément dominant, il s'agit probablement d'un problème de stress. Obtenir la confirmation par l'interrogation tissulaire. Demander verbalement s'il existe une situation d'***oppression**** et noter la corrélation entre les réponses verbales du patient et les réponses tissulaires. Si ce que verbalise le patient ne provoque pas de réponse tissulaire, c'est que cela ne correspond pas au réel problème tissulaire.

– Lorsque l'***inertie*** (la difficulté à se mettre en mouvement) est l'élément dominant dans la communication tissulaire, il faut s'orienter vers un problème métabolique. Là également, il est possible de demander la confirmation par l'interrogation de la structure. Cela permettra de déterminer s'il s'agit d'intoxication, de carence ou d'excès, puis de recourir à la verbalisation du patient en analysant la corrélation entre ce qu'il évoque et les changements ressentis dans la structure. Cette interrogation peut déboucher sur des tests de substances tels qu'ils sont exposés plus loin.

Qualité tissulaire	Problème source	Structures
Densité Tension Inertie	Traumatisme Stress Intoxication	Dures Membraneuses Liquidiennes Viscérales

Relation entre paramètre objectif et source de rétention.

Vérifier une perception ou une intuition

Une fois mises en place les conditions permettant de recevoir l'information, le problème essentiel consiste à différencier la simple pensée, émanant de nos automatismes mentaux, de l'intuition, qui peut nous guider pour aider le patient.

Formuler consciemment une intention de séance semble un moyen privilégié de créer les conditions optimales pour percevoir une intuition adaptée à la difficulté actuelle du patient, objet du traitement. Mais, à cause de la complexité des systèmes de consciences impliqués (celui du patient et celui du praticien) ce type de fonctionnement s'accompagne de beaucoup d'incertitudes et de possibilités d'erreurs.

Sans invalider pour autant une information perçue, il me paraît indispensable de la ***vérifier***. Je le fais en questionnant les consciences corporelles du patient. Si par exemple, j'ai l'intuition que le problème concerne la région hépatique, à un moment de calme tissulaire, je pose la question : *« Est-ce le foie ? »* Si un changement tissulaire se produit, je tiens cette réponse pour positive, notamment si elle s'accompagne d'une perception (clair/sombre ou autre) dans la région hépatique. Cela me conduit à mettre en œuvre une technique hépatique, tout en m'assurant par les paramètres objectifs que cette région est effectivement dense.

Lever un doute

Cette approche permet également de lever un doute ou une incertitude lorsque des informations contradictoires ou alternatives se présentent. Prenons un exemple. Je suis au bassin que je viens de relâcher globalement. J'obtiens une traction courte du sacrum vers le haut. Cela m'oriente vers un problème de disque lombaire ou de sphère viscérale dans le petit bassin (livre 1 pp. 191-192). Je peux vérifier en comprimant la masse viscérale du petit bassin vers le sacrum. Si cette action provoque une mise en mouvement du sacrum, je l'interprète comme l'indication d'un problème viscéral. Si cette action ne provoque aucune réaction dans le sacrum, je l'interprète comme un problème lombaire.

Je peux aussi poser la question directement aux structures, l'attention focalisée sur elles : « Petit bassin ? » « Lombaires ? » et à chaque question analyser leur réponse. Celle qui provoque une modification dans la perception des structures est interprétée comme indication positive.

Rechercher la source de la rétention

Lorsque le travail avec le refus est insuffisant pour atteindre la libération, il est possible d'utiliser le dialogue tissulaire pour aller plus loin. La recherche de la source est une procédure performante, à condition d'être utilisée à bon escient. Elle ne doit pas être utilisée à tort et à travers, seulement lorsque la phase 1 est bien en place et lorsque la structure est arrêtée, *collée* dans une rétention et que les autres procédures plus simples n'ont pas été suffisantes. Alors seulement je l'utilise, et elle permet la plupart du temps de débloquer le système.

Dans le livre 1, nous avons retenu trois sources de rétention que la structure vivante peut considérer comme agressive : le traumatisme, la situation de stress ou de contrainte émotionnelle et le domaine métabolique. Je propose de reprendre chacune de ces sources potentielles pour rechercher au sein de la structure qui ne se libère pas le type de situation à l'origine de sa rétention.

Note : Rappelons que pour donner des réponses interprétables, l'interrogation doit se faire sur une structure immobile, soit *collée* dans une rétention, soit en fin de libération, lorsqu'il n'y a plus de mouvement, après le still-point et l'expansion. Lorsque la structure est en mouvement, ou au cours d'un still-point, elle n'est pas facilement accessible à la communication et un changement découlant de l'interrogation ne peut pas toujours être interprété.

EXEMPLES D'INTERROGATION TISSULAIRE

Je traite la région hépatique du patient par la technique déjà décrite (livre 1 p. 164). Mon attention est sur la région hépatique, l'intention est d'entrer en communication avec les consciences et les structures de la région pour libérer de l'énergie et remettre les tissus en communication. Les paramètres de densité et de tension sont mis en place et je sens que la structure bouge, m'indiquant qu'elle libère de l'énergie. Puis, se produit un arrêt en contrainte, c'est-à-dire que la structure semble se coller dans sa densité et ne plus bouger. J'essaie de la rejoindre au cœur de sa densité en augmentant le paramètre densité, sans succès. Elle reste figée et inerte. Après avoir demandé une apnée expiratoire, la structure bouge un peu, puis se *colle* à nouveau. J'envoie alors mentalement vers la zone dense la question : « *Y a-t-il du refus ?* » La structure se densifie franchement, ce que j'interprète comme une réponse positive. Je l'incite alors mentalement à aller dans son refus : « *Qui ne veut pas ?* » Elle entre encore plus dans sa densité et je l'y accompagne avec la palpation, mais après quelques mouvements, s'arrête à nouveau, sans se libérer. J'utilise plusieurs fois la question « *Qui ne veut pas ?* » (mode itératif), mais les réponses sont de moins en moins franches et la libération ne survient pas.

Je vais donc plus loin dans mon questionnement et demande, à la recherche de l'origine de la rétention : « *Quelle origine ?* » « *Est-ce d'origine traumatique ?* » Ou plus simplement : « *Traumatisme ?* » Pas de changement. La réponse est donc négative. Je poursuis : « *Émotionnel ?* » Là, changement franc. La structure se densifie encore. Je l'encourage donc physiquement (paramètres de palpation) et mentalement (« *Vas dans l'émotion* »), etc. Si « *Émotionnel ?* » n'avait pas donné de réponse, j'aurais

continué avec « *Métabolique ?* ». Selon le domaine qui répond, les suites peuvent être différentes.

Le domaine traumatique répond

Si, lors de l'anamnèse, le patient a évoqué un ou des traumatismes, je lui demande de m'en parler tout en analysant ses réponses au regard des changements tissulaires. Si son évocation provoque en même temps des changements dans la structure (réponse positive), je lui propose de revenir sur cette tranche de son passé et si la libération n'est pas spontanée, la technique de régression consciente décrite p. 175 (Chap. 10 – Régression, Mise en place).

Si lorsqu'il évoque ses traumas passés conscients, il ne se passe rien, je lui demande de chercher dans sa mémoire d'autres événements, jusqu'à ce à quoi il pense provoque des changements dans la structure, m'indiquant qu'il est sur le bon événement. Et nous travaillons comme décrit ci-dessus.

S'il ne se souvient de rien et que la structure ne donne pas de changement, (ou bien si le patient ne peut verbaliser, comme par exemple le jeune enfant), j'encourage verbalement et mentalement la structure à aller dans son traumatisme, ce qui produit souvent beaucoup de mouvements tissulaires et conduit généralement à la libération. Comme pour le travail avec le refus, des cycles itératifs d'incitation peuvent être nécessaires. Le recours à la datation (voir p. 176) peut être utile pour aider les structures à retourner dans leur rétention.

À un moment où un autre, la structure se remet en mouvement, libérant ce qui est possible pour cette séance. Souvent, c'est après la séance que le souvenir traumatique revient consciemment au patient. Si cela est encore nécessaire, il devient alors possible de travailler davantage sur l'événement, en recourant, avec l'accord du patient, à la technique de régression consciente.

Le domaine émotionnel répond

La réponse positive des structures à la question « *Émotionnel ?* » initie de la libération, mais il est rare qu'elle soit complète. Lorsque les tissus se collent à nouveau dans leur rétention, il est possible d'aller plus loin dans le questionnement en demandant de quelle émotion il s'agit. Souvent, le praticien ressent l'intuition de l'émotion. Il doit vérifier que c'est la bonne information. S'il ressent de la colère, il demande mentalement, attention centrée sur la structure à laquelle il s'adresse : « *Colère ?* », Si l'information est correcte, la structure réagit et repart dans sa libération. Si ce n'est pas le cas, ou s'il n'a pas perçu de quelle émotion il s'agit, il peut lister verbalement les principales émotions pouvant imprégner les tissus : colère, rancœur, peur, chagrin et travailler avec la structure vivante en l'encourageant à s'intérioriser dans l'émotion trouvée.

Dans cette phase du traitement, le praticien peut chercher la collaboration du patient en lui indiquant (avec prudence, sans imposer sa perception) : « *Hum, je ressens comme de la colère en travaillant avec votre foie.* » La réaction du patient peut aller dans ce sens ou non.

Par exemple, le patient peut confirmer qu'il vit en ce moment une situation difficile qui génère en lui de la colère. Lorsqu'il en parle, ses dires sont corroborés par les réactions tissulaires, fortes. Cela suffit souvent à libérer ce qui était bloqué. Si cela n'est pas suffisant et si le patient semble capable, intéressé et d'accord pour débloquer l'émotion reliée à la situation, le praticien peut lui proposer la technique sur les flux, décrite p. 199.

Parfois, le patient dit souvent ressentir de la colère, mais sans parvenir à la relier à quelque chose de précis dans sa vie. Cela laisse supposer que des événements de sa vie ont généré des charges de colère dont il n'a pas conscience. Le travail en mode verbale mental permet souvent de libérer au moins une partie de la charge.

Si cette procédure n'est pas suffisante pour obtenir la libération, le praticien peut chercher s'il s'agit d'une lignée ancestrale. Cette procédure est évoquée au chapitre 8 (p.187, Réalisation).

Le domaine métabolique répond

Le praticien peut chercher quel élément plus précis réagit : excès, carence ou intoxication. Il faudra sans doute chercher plus loin pour déterminer plus précisément quelle substance est cause de refus.

Pour les carences, les items réagissant le plus souvent sont les vitamines, les oligo-éléments et les

minéraux, parfois les acides aminés. Des listes préparées peuvent être nécessaires pour aller plus loin dans chacun de ces domaines (voir annexe 2 p. 241). La découverte d'une carence peut conduire à tester des produits, comme indiqué plus loin (p. 177).

Pour les excès, le praticien recourra à l'anamnèse dynamique en questionnant verbalement le patient et en analysant les réponses tissulaires se produisant lorsqu'il parle.

Pour la toxémie, il sera également nécessaire de demander au patient s'il prend des toxiques, des médicaments, ou quelles ont été ses vaccinations. Lorsqu'il s'agit de médicaments, le patient ne parvient pas toujours à en dire le nom. Il peut dire : « *Je prends des antibiotiques* », mais ne sait pas dire le nom du produit. Il suffit de lui demander de décrire la boîte du produit, la pilule ou le cachet. Ce qui importe alors, ce n'est pas la description, mais la réaction tissulaire consécutive à l'évocation du produit.

Note : Dans les interrogation sur des substance, rappelons que le praticien ne peut envoyer une information que s'il a déjà une expérience du produit dont il parle, c'est-à-dire qu'il a déjà été mis en relation avec lui. Il a certainement l'expérience des vitamines, minéraux, oligo-éléments, puisqu'il en absorbe lui-même journellement. Sinon, il doit recourir à la substance sous sa forme matérielle ou demander au patient d'évoquer le produit qu'il a absorbé, tout en notant les réactions tissulaires.

Note : Lorsque la réaction sur la toxémie concerne un médicament, il n'est pas toujours possible, ni d'ailleurs souhaitable, de demander au patient de l'arrêter. Il est toujours possible de travailler avec le refus tissulaire à ce produit et de demander à la structure si le refus est la seule solution par rapport à la situation.

Par exemple, dans le déroulement de la structure tissulaire, les cycles de libération et de questionnement successifs nous amènent au domaine métabolique. Lorsque je questionne le patient pour savoir s'il prend des médicaments et lesquels, se produit une forte réponse à l'évocation d'antibiotiques qu'il prend pour une bronchite. Le patient ne se souvient pas du nom, mais les réponses sont franches lorsqu'il décrit le cachet. Je demande à la structure : « *Du refus sur antibiotique ?* » ce qui génère un changement, interprété comme une réponse positive. J'incite alors les tissus à aller dans leur refus : « *Allez dans votre refus.* » Ils se densifient encore et restent collés dans une densité profonde, sans plus de mouvement. Je demande alors : « *N'y a-t-il pas d'autre solution que de refuser ?* » Très souvent, une libération signifiante survient après cette demande.

Plusieurs cycles peuvent être nécessaires. Ce type d'action permet souvent d'alléger la difficulté, même lorsqu'il s'agit de vaccinations. L'aide de l'homéopathe peut s'avérer utile pour aller plus loin sur le plan énergétique pour aider le corps à drainer ce produit.

Dater

Notre modèle a posé que toute rétention renferme l'information sur le moment où elle s'est produite (index du temps). Il est possible d'essayer de dater une rétention, particulièrement lorsqu'elle est d'origine traumatique, parce qu'il s'agit d'un moment, ponctuel dans l'écoulement du temps.

Procéder par ***fourchettes**** de temps. Par exemple, si le patient a 40 ans au moment de la séance, on divise son temps de vie en deux périodes articulées autour de 20 ans. « *Est-ce avant 20 ans ?* », pas de réponse. « *Après ?* » Si la question ne provoque pas de réaction, demander : « *Est-ce à 20 ans ?* » Diviser encore la période qui a réagi en deux. Si c'est avant 20 ans, demander : « *Est-ce avant 10 ans ?* », « *après ?* », etc. Lorsque la période est approximativement déterminée par réaction tissulaire, procéder par comptage : « *Est-ce 10 ans ? 11, 12, 13…* » La réaction tissulaire se produit sur l'année supposée correspondre au traumatisme.

Il est possible également de diviser la vie de la personne en périodes telles que petite enfance (de 0 à 7 ans), enfance (de 7 à 12 ans), adolescence (de 12 à 20 ans), etc., puis de chercher dans la période qui donne une réaction.

Pour le jeune enfant, la naissance peut être le moment clé. Je le teste en premier. Mais la période prénatale peut également réagir. Il faut également la diviser en périodes, au choix. La connaissance des stades de développement embryologique peut utilement servir de point de repère pour la datation, la connaissance des étapes du processus de la naissance décrites par Bernard Montaud (voir annexe 1 p. 239) m'a souvent aidé. Chaque

praticien peut et doit créer son propre modèle.
La datation est particulièrement intéressante chez le jeune enfant qui ne parle pas ou ne peut verbaliser avec précision, faute d'une capacité d'abstraction suffisante, comme le ferait l'adulte.

Tester des substances

Lorsque des réactions tissulaires se sont produites sur l'élément *carences*, il peut être intéressant de recourir à un test de substances, notamment de produits destinés à combler ces carences. Je recommande d'utiliser des produits de type multivitaminiques ou multiminéraux. En effet, les fonctionnements vitaminiques et minéraux étant synergiques et complexes, il convient d'éviter l'apport d'un unique élément, même si sa carence est évidente au test. La complexité des régulations dans ce domaine est telle qu'une fois de plus, c'est la réponse globale qui sied le mieux.
La mise en œuvre du processus est fort simple. Les laboratoires fabriquant ce type de produits livrent généralement des boîtes test aux praticiens, pour leur permettre d'effectuer ces recherches. Le test s'effectue en fin de séance, lorsque les principales zones de rétention ont été libérées et que le système corporel du patient est globalement en meilleure communication, ou si l'interrogation tissulaire répond très fortement à l'item *carence*.
L'intention de tester des produits étant clairement formulée, il suffit de présenter au patient le produit que l'on désire tester et de noter la réaction des tissus sous la main, quel que soit l'endroit où s'effectue le contact.

Une différence importante

Contrairement aux autres interrogations tissulaires, le praticien s'intéresse ici essentiellement à la **qualité** de la réponse tissulaire. En effet, un produit inadapté au système corporel du patient, peut ne pas donner de réponse, mais il peut également donner une réponse de contraction, de fermeture, que j'interprète comme un refus et l'indication qu'il n'est pas bon pour le système, ici et maintenant. En revanche, un produit nécessaire au système donnera une réponse d'expansion et d'ouverture.
Remarque : Lorsque plusieurs produits ont été testés séparément et ont donné des réponses positives, il convient de les tester réunis. Il arrive d'obtenir une réponse négative lorsqu'ils sont réunis. Ces tests m'ont fait considérer les longues ordonnances médicales avec beaucoup de circonspection. On peut également, par ce moyen, tester l'acceptation par le système corporel de n'importe quelle substance ou groupe de substances.
Remarque : Certaines circonstances de vie, notamment les périodes de fort stress, sont grosses consommatrices de vitamines, minéraux et oligo-éléments, et peuvent faire apparaître des réponses positives sur carences. Cela ne signifie pas forcément que l'hygiène alimentaire de la personne soit incorrecte, mais qu'elle est insuffisante pour apporter les éléments nécessaires à ce moment-là. La supplémentation est alors une solution transitoire intéressante, mais peut devenir inadaptée lorsque la situation se modifie. Le système corporel n'ayant plus les mêmes besoins, les produits utiles, voire nécessaires à un moment peuvent devenir gênants à un autre. Il convient donc de vérifier assez souvent la justesse de la prescription.

Source	Conduites proposées		
Traumatique	Datation	Inciter les tissus à retourner à l'accident. Demander au patient de l'évoquer, noter les réactions tissulaires.	
Stress	Quel stress ?	Dialogue verbal	
Oppression	Quelle oppression ?	Dialogue verbal	
Émotion	Quelle émotion ?	Colère	Lignée ancestrale
		Rancœur	
		Peur	
		Chagrin	
Métabolique	Excès	Aliment	Travailler sur refus
		Activité	
		Produits divers	
	Carence	Vitamine	Recherche sur liste
		Minéral	Test substances
		Oligo-élément	
		Acide aminé	
Intoxication		Médicament	Rechercher
		Vaccin	Par dialogue oral
		Aliment	Travailler sur refus

Tableau récapitulatif de progression dans l'interrogation tissulaire.

QUESTIONS / RÉPONSES

Avec l'attention, vous décrivez une manière de procéder, consistant à infiltrer l'espace corporel de l'autre. N'est-ce pas un viol de la conscience ? Avons-nous le droit de faire cela ?

Je dirais plutôt, pouvons-nous faire autrement ? Votre question rejoint les objections soulevées par les définitions du mot *infiltrer*. Il signifie principalement « passer lentement à travers les interstices d'une substance solide ». Mais, systématiquement, lui est accolé un sens péjoratif. J'ai même vu ce mot défini comme l'action de « *faire entrer des agents de police ou des espions dans une organisation secrète.* » Votre question me renvoie à deux choses : l'acte lui-même et l'intention qui l'anime.

L'acte d'infiltrer par l'attention, nous le commettons dès que nous entrons en communication avec la structure tissulaire de notre patient, c'est-à-dire dès que nous cherchons à savoir quelque chose sur elle ou à obtenir une information la concernant. Même dans les approches plus mécanistes, vous ne pouvez pas ne pas entrer en communication avec les tissus de votre patient et donc vous projeter dedans. De plus, quasiment tous les auteurs, Still en tête décrivent ce mécanisme, sans le nommer expressément. Ils disent en substance avoir une image du normal et la comparer à celle qu'ils trouvent chez leur patient.

> « *Pendant 35 ans, j'ai peiné pour me familiariser avec la forme exacte de chaque os appartenant à la charpente de l'ensemble du corps. J'ai non seulement prêté attention à la forme de chaque os, mais également à la raison pour laquelle il diffère, dans sa forme et son action, de tous les autres os ; à ses exacts emplacements et articulations, de sorte que, lorsqu'il est déplacé, je sais exactement où est sa place, et comment le ramener à la position octroyée par le concepteur. Pendant des jours, des mois et des années, j'ai examiné et discriminé les positions normales et anormale de tous les os de l'ensemble du système. Grâce à cette étude détaillée, j'ai constitué dans mon esprit une image perpétuelle de chaque articulation au sein de la charpente du corps humain.* » (Still, 2000, § 68, p. 36)

> « *L'image de la perfection anatomique constitue un bagage indispensable à la compréhension de ce que l'on découvre dans beaucoup de têtes. C'est un processus simple pour qui voit et sent en comprenant comment peuvent se faire les adaptations. L'objectif avec vos patients est de découvrir le chemin vers une fonction saine au sein des mécanismes qu'ils vous amènent. Vous avez besoin de l'image mentale du parfait pour vous guider, mais il n'est pas bénéfique de tenter d'imposer l'idéal que vous connaissez à la tête que vous soignez.* »
> (Sutherland, 1990, 6)

Comment pourrions-nous connaître l'état de la structure de notre patient si nous n'allions pas chercher l'information où elle se trouve : en dedans de lui ? L'acte donc n'est pas nouveau et jusqu'alors, il ne choquait personne. La manière de le décrire, en revanche, est nouvelle, qui le fait passer de l'implicite à l'explicite. Ainsi, l'acte serait licite lorsqu'il est accompli implicitement et deviendrait illicite lorsqu'il l'est explicitement ? Autrement dit, le faire passer de l'insu à la conscience le rendrait illicite ? Cela ne me paraît pas logique. En revanche, le faire passer à la conscience modifie le niveau de responsabilité de celui qui l'accomplit. Et cela nous conduit à évoquer ce qui sous-tend l'acte : l'intention. Avec quelle intention l'être praticien se projette-t-il vers les consciences corporelles de son patient ? Je ne l'envisage pas avec un point de vue négatif ou de prise de pouvoir sur les tissus du patient (cela ne fonctionne d'ailleurs pas). Mon intention de praticien est d'aider les consciences corporelles du patient. Pour les aider, il faut les rejoindre et je n'ai pas trouvé de moyen plus efficace que l'attention et l'intention. Avec l'expérience, je crois sincèrement qu'il y a moins de risques à le faire consciemment qu'à le faire implicitement, comme auparavant. Averti et conscient de ce qu'il fait, le praticien évitera beaucoup d'erreurs qui pouvaient découler du même acte accompli dans l'inconscience.

Enfin, je sens que cette réticence renvoie à notre acceptation de la présence et du regard de l'autre (*Autrui*, encore…). La relation sociale favorise largement le faux-semblant, l'apparence. La vie devient une partie de poker menteur où celui qui gagne n'est pas celui qui est plus juste, ou plus authentique ou simplement le meilleur, mais souvent le plus roublard. Malheureusement, il ne s'agit pas des vraies valeurs de la conscience, de la vie et du vivant. J'aimerais citer à nouveau Satprem :

> « *Pratiquement, notre tâche serait bien simplifiée si seulement nous comprenions que c'est la conscience qui se sert*

de toutes les méthodes et qui agit à travers toutes les méthodes, et que si nous allons directement à la conscience, nous aurons saisi le levier central. Avec cet avantage que la conscience ne trompe pas. » (Satprem 1995, 127)

J'aimerais insister sur le fait que l'existence même de la conscience et du même coup son problème de base, est relié au « mensonge ». Le premier mensonge, c'est de se dire *Non-Je*, et il est inhérent à la conscience : elle n'existe que par l'antagonisme *Je/Non-Je*. Ce *Non-Je* est l'essence même de la tromperie. En s'affirmant *Non-Je, Je* trompe *Autrui* et se trompe lui-même. Il a beau se dire *Non-Je*, il est toujours *Je* ! C'est pourtant cette décision qui crée le jeu (encore une homophonie...). Pas étonnant que nous ayons de problèmes avec lui...

Un autre « mensonge » se trouve à l'origine de la rétention : elle est refus, de vivre, de voir, d'entendre, d'accepter, etc. Mais *Je*, a beau refuser de vivre une situation, cette situation existe bel et bien. Et c'est justement parce que *Je*, n'a pas voulu la reconnaître pour ce qu'elle est qu'il a créé rétention et refus. Pour en sortir, il n'a pas d'autre choix que d'accepter de regarder vraiment ce qu'il a vécu et de l'accepter comme ayant existé. Tant qu'on est dans le faux semblant, aucune résolution n'est possible.

Si vos outils sont efficaces, ne craignez-vous pas une manipulation des patients ou une prise de pouvoir sur celui qui est allongé ?

Pouvoir et domination sont inséparables de la conscience et inhérents à toute relation. Il y a là un couple que l'on peut nommer *dominant/dominé*. L'actualisation de l'un potentialise l'autre et inversement. Ce couple est probablement aussi basique que le couple *acceptation/refus* développé dans le chapitre 5 (p. 98 et suivantes). Il est à l'œuvre depuis l'origine et tout au long de l'histoire évolutive des consciences, gravé dans le *Livre de significations* (Zartarian 1994, 40), avec son corollaire implicite : le plus puissant (le dominant) survit. À leur ***insu***, ce couple contrôle une bonne partie des relations entre homo sapiens. À ce titre, il se manifeste également dans la relation thérapeutique, cas particulier de la relation humaine, qui privilégie aujourd'hui l'aspect dominant du praticien (il sait ou est supposé savoir) sur le patient qui ne sait pas et vient chercher les réponses à ses difficultés. Avec le développement du modèle de la conscience, l'approche tissulaire propose une alternative au rôle du praticien savoir, celle du *praticien point d'appui*. J'ai déjà évoqué cela dans le chapitre 16 du premier livre d'approche tissulaire « Être, le praticien » (p. 243 et suivantes).

Il me semble que le couple dominant/dominé ne pose problème que dans la mesure où ***il agit dans l'insu***, répondant à des critères archaïques ayant permis la survie des espèces, mais inadaptés à ce que vit homo sapiens aujourd'hui. Cette prise de conscience nous pousse souvent à stigmatiser le pouvoir ou la domination. N'oublions pas cependant, que dans une relation, il y a deux parties, et si l'une des parties actualise l'aspect dominant, potentialisant l'aspect dominé, c'est que l'autre actualise l'aspect dominé, potentialisant l'aspect dominant. Chacune peut y trouver son compte et il n'est pas juste de dire que l'un est bon et l'autre mauvais.

La vraie question me semble concerner le degré de liberté (de choix) que nous pouvons atteindre dans la gestion de ce couple. Autrement dit, comment, échapper à son emprise ? Je crois que seule la conscience de la conscience peut nous y aider. À ce propos me revient sans cesse à l'esprit la phrase de Satprem, déjà évoquée : « *L'Évolution, ne consiste pas à devenir de plus en plus saint ou de plus en plus intelligent ou de plus en plus heureux. L'Évolution consiste à devenir de plus en plus conscient.* » (Satprem, 1995, 121) Ce que nous faisons depuis le début de cet ouvrage vise justement à améliorer la qualité de notre conscience. Je crois que le couple dominant/dominé se gère d'autant mieux que la conscience augmente : plus nous devenons conscients de la conscience, plus nous sommes *potentiellement* capables de contrôler nos pulsions dominatrices. Malheureusement, nous sommes à tous moments susceptibles de subir notre ***insu***, de sorte que nos comportements ne sont pas toujours aussi optima qu'il le faudrait ou que nous le souhaiterions.

D'où la nécessité de travailler sur nous-même pour continuer de progresser dans l'amélioration de notre conscience. J'irais même plus loin : ce n'est qu'avec le développement de la conscience que peut se développer une véritable éthique (librement consentie), permettant d'évaluer le contexte et d'agir sainement en conséquence, au lieu d'être victimes de nos pulsions inconscientes et des conflits qui les opposent aux règles morales figées, sans relation, ni adaptation au contexte.

Par ailleurs, votre question, parle de manipulation. Il s'agit bien évidemment de manipulation mentale. La manipulation est un moyen d'installer un pouvoir sur autrui. Et voilà donc encore un couple : manipulateur-/manipulé. Le manipulateur réussit parce qu'il travaille sur l'***insu*** du manipulé. Il fait réagir des ressorts profonds et cachés de sa victime. Il n'y a pas

besoin des techniques d'approche tissulaire pour cela. Nous voyons la manipulation à l'œuvre à longueur de temps dans nos vies. L'approche tissulaire et ses méthodes de travail ne change rien à ce problème. Nous renvoyons à ce qui a été dit par rapport à la conscience et à l'intention du praticien.

La vulnérabilité de l'être face à la manipulation est inversement proportionnelle à son degré de conscience. C'est aussi pourquoi j'insiste sur le fait que nos techniques se réalisent ***avec*** (et non pas sur) une personne consciente. Même si son niveau de vigilance est abaissé (il est en parasympathicotonie), le patient est conscient de ce qui se passe. Cette baisse de vigilance est importante, parce qu'elle permet d'ouvrir des portes vers l'***insu*** que l'état de veille ordinaire tient fermées, mais le patient garde un contrôle sur lui-même et sur son corps, de sorte que tout n'est pas possible, contrairement à ce qui pourrait se passer en situation d'hypnose, dans laquelle le patient et totalement sous le pouvoir de l'hypnotiseur.

Peut-on commander aux consciences du patient ? Obéissent-elles aux ordres ?

Cette question rejoint la précédente. Je dirais que l'on peut ***tenter*** de commander aux consciences du patient. Obéissent-elles aux ordres ? Voilà une autre affaire. Je crois que la réponse tient à l'***intention*** du praticien. À ce sujet, j'insiste depuis le début sur les buts de l'approche tissulaire : l'intention est clairement d'améliorer la communication au sein des systèmes de consciences corporelles du patient. Les consciences sont sensibles à l'intention. Avec une intention bienveillante, nous obtenons leur collaboration. Pour être « scientifique » à ce propos, il faudrait réaliser la contre expérience et étudier les réactions des consciences corporelles d'un patient face à un praticien animé d'intentions non positives. Difficile à expérimenter délibérément ! Mais est-il nécessaire d'aller jusque là ? Rappelez-vous ce qui se passe dans le ballon à l'évocation d'une personne ou une situation qui pose problème : il se referme et s'arrête, rendant perceptible la réaction de fermeture des consciences tissulaires. De plus, nous avons tous expérimenté ce qui se produit avec un patient dont la structure rechigne à se libérer comme nous le voudrions (ah, le pouvoir encore !). Sans être malveillant, notre comportement devient alors plus dur. La réaction tissulaire est immédiate : les consciences se ferment. Elles rompent la communication et ne collaborent plus.

Ainsi, je pense que les consciences corporelles sont non seulement réceptives à l'intention et à l'état d'être du praticien, mais, de plus, tout à fait capables d'accepter ou non de collaborer. Elles tentent de répondre aux demandes du praticien mais uniquement lorsque l'intention est bienveillante et positive. Les tissus vivants présentent une forme d'auto protection qui minimise les risques de dérive. Notons qu'il n'en va pas de même, pour des techniques plus physiques qui ne se préoccupent pas d'acceptation tissulaire et imposent un acte mécanique, chimique, électrique, etc., aux structures qui n'ont pas toujours la possibilité de se protéger. Le risque de nuire est alors potentiellement bien plus grand. L'approche tissulaire m'apparaît finalement potentiellement moins dangereuse que nombre d'autres manières actuelles de traiter le système corporel.

Vous posez des questions aux tissus, mais leurs consciences sont trop simples pour comprendre ce que vous leur dites. Comment cela est-il possible ?

Lorsque j'envoie de l'information aux structures tissulaires, j'utilise les mots, parce qu'ils sont le véhicule habituel de la pensée chez homo sapiens. Mais les consciences ne sont pas sensibles aux mots. Elles sont sensibles à ce qu'ils représentent, c'est-à-dire à la *signification*, au *sens* qu'ils véhiculent (rappelez-vous, selon notre définition, l'information est *sens*). D'ailleurs, il arrive souvent que la réponse tissulaire se produise avant que j'ai eu le temps de créer la formulation verbale. Les tissus sont sensibles à l'intention et répondent parfois très vite. Il faut être éveillé à cette possibilité et travailler avec une bonne qualité de présence.

Vous remarquerez également que les formulations sont volontairement simples. Souvent, un seul mot est envoyé et il suffit à provoquer de la réaction. De plus, les questions doivent être formulées pour ne provoquer de réponse que sous forme binaire (oui ou non). C'est donc une gymnastique d'esprit à acquérir.

Vos théories sur la conscience sont brillantes mais est-ce que cela marche aussi bien que mes thrusts ?

Les techniques manipulatives ont rendu, rendent et rendront encore de grands services aux patients. Elles ne sont pas obsolètes. Je note cependant que les praticiens ayant atteint un grand niveau d'expertise avec ces techniques (et cela n'est pas facile) ont en général développé (parfois à leur insu) d'importantes qualités de présence, d'enracinement, d'attention et d'intention.

Je constate aussi que nombre de praticiens qui, pendant des années ont

pratiqué les techniques mécanistes avec satisfaction, finissent, une fois atteint un niveau de technicité optimum, par avoir la sensation de tourner en rond et de se heurter à des limites que leur approche ne leur permet pas de franchir. L'approche tissulaire leur permet souvent d'aller plus loin, notamment, je pense, parce qu'ils ne s'adressent plus au système corporel comme à un simple ensemble mécanique (relation de type *objet*), mais comme à des consciences (relation de type *sujet*). Même s'ils n'abandonnent pas les techniques manipulatives, ils ne les pratiquent plus de la même manière.

Le praticien qui agit avec l'approche manipulative classique intervient sur le système corporel en le considérant comme un ensemble mécanique et y applique toutes les lois correspondant à cette considération. S'il utilise correctement les règles et les cohérences relatives à ce niveau, il obtient des résultats souvent très probants. Le modèle de la conscience fait monter l'observateur de niveau dans le cône ou la hiérarchie du vivant, ce qui étend son champ de vision. Il voit les mêmes choses, mais sous un autre angle, d'un autre point de vue. Du coup, sa relation au système corporel change : on ne s'adresse pas à lui de la même manière selon qu'on lui reconnaît et lui accorde ou non la conscience.

Je note enfin que dans votre question, vous utilisez le terme « marcher ». Qu'entend-on par une technique qui « marche » ? Une technique qui « marche » à un certain niveau peut laisser de côté des difficultés situées à un niveau supérieur dans le cône ou la hiérarchie du vivant. La cause n'étant pas traitée, la stabilité du résultat n'est pas assurée.

Par ailleurs, les techniques de thrust sont souvent vécues comme une prise de pouvoir, par le praticien, comme par le patient. Nous rejoignons la question soulevée au début de ce débat. L'approche tissulaire n'est donc pas plus « dangereuse » à ce niveau que d'autres. Tout dépend de la conscience développée par le praticien.

Certains patients pensent que l'ostéopathe est là pour « remettre les vertèbres en place ». Comment réagissez-vous par rapport à ces demandes d'ostéopathie plus « classique » ?

Je reçois parfois des patients pour qui la manipulation et surtout le craquement qui l'accompagne sont le signe que « tout est remis en place ». À ce propos, je vous propose de réfléchir à la symbolique du craquement qui porte en elle le concept de libération, de rupture de chaîne, etc. Pour le praticien comme pour le patient, le symbole peut devenir plus réel que le réel… À ces patient, je prends la peine d'expliquer ce que je fais, pourquoi et comment, et leur propose l'expérience. Les relâchements et le bien-être corporel ressentis au cours de la séance suffisent à convaincre la plupart d'entre eux. Je note d'ailleurs que les sujets demandeurs de techniques de remise en place sont souvent les plus difficiles à manipuler parce que très toniques, parfois très denses et résistants. L'approche tissulaire fonctionne très bien chez eux et permet de libérer sans craquer. Cela étant, c'est un problème que je ne rencontre quasiment plus jamais aujourd'hui. Je reçois bien plus souvent des patients dont les premiers propos sont : « Je viens vous voir parce que je sais que vous ne craquez pas… »

Le travail en approche tissulaire peut-il « déprogrammer » un événement, diluer un comportement qui est source de rétention (compulsion alimentaire, intoxication au tabac, etc.) ? Et peut-il de la même manière conditionner, en quelque sorte, la personne à certains comportements (augmenter la confiance en soi, entraînement à la non-violence, etc.).

Ce qui a été écrit sur la conscience peut orienter vers l'idée de déprogrammation/reprogrammation. C'est un des objectifs de la PNL. Je n'ai pas particulièrement travaillé dans cette direction avec l'approche tissulaire. Pourtant, certains patients m'ont dit avoir été aidés dans leur cheminement vers une « déprogrammation », notamment alimentaire ou tabagique. Mais, cela fut presque toujours incident : la demande de base n'était pas centrée sur cette recherche, mais sur un inconfort considéré comme du ressort de l'ostéopathe (le plus souvent vertébral). Il s'est trouvé que le travail réalisé par l'abord somato-émotionnel a croisé la chaîne de leur programmation et que la résolution de l'un a aidé à la dissolution de l'autre. L'approche tissulaire a permis de déverrouiller quelque chose.

Ces quelques cas m'ont poussé à réfléchir sur le phénomène de la dépendance et les difficultés du sevrage. Je me suis demandé si le modèle de la conscience pouvait modifier l'éclairage de ce problème. La première question a porté sur la raison qui pousse une personne dans la dépendance. On peut inférer que le recours à un produit où à un comportement ***semble*** résoudre un problème, mais seulement transitoirement. Comme l'effet est transitoire, il faut recommencer sans cesse. Quel problème la personne cherche-t-elle à résoudre ? Il n'y a sans doute pas de réponse simple à cette question, mais le modèle de la conscience nous fournit deux pistes à explorer : le soulagement et le manque d'avoir.

Nous avons postulé que notre système corporel est fait de consciences. À tous les niveaux de la hiérarchie des consciences peut exister de la souffrance. *Je*, le patron, la ressent, sans pouvoir dire d'où elle vient. Des substances, comme l'alcool et certaines drogues (médicamenteuses ou autres) apportent un soulagement évident. Sous l'action de ces produits, la personne ne ressent plus ces souffrances (ou elles sont très atténuées) et connaît parfois un état de conscience altéré tellement agréable qu'elle désire ardemment le retrouver. Mais soulagement et altération de conscience ne durent qu'un temps et ne changent rien à la souffrance existant dans la profondeur du système. Il faut donc reprendre des substances pour que leurs effets se reproduisent. Le système corporel ayant tendance à s'habituer à tout (même au pire), il en faut de plus en plus. Par ailleurs, ces substances créent des effets secondaires, provoquant une dégradation progressive du système et de la conscience.

La seconde piste se relie à l'avoir. Nous avons vu qu'une conscience (être) fait pour avoir. L'avoir le plus basique pour une conscience biologique est l'attention intéressée d'*Autrui*. Nous pourrions l'appeler *soif d'amour*. Cet *avoir* est essentiel à la conscience parce que c'est grâce à lui qu'elle se sent *être* (voir p. 99). Ce besoin fondamental existe à tous les niveaux de la hiérarchie des consciences du vivant. Il arrive que dès le départ, le système de consciences ne reçoive pas cet indispensable reconnaissance en quantité suffisante. Elle aura tendance à la rechercher dans des *substituts*. Pour une conscience, n'importe quel avoir vaut mieux que pas d'avoir. D'où certaines attitudes compensatrices telles que manger, boire, fumer, acheter, etc. Le système de consciences compense ses manques d'*avoir* fondamental. Mais ces manques ne sont jamais satisfaits (ou seulement très transitoirement) par la compensation. De plus, ils existent à des niveaux très archaïques du système de consciences, dans l'***insu***, de sorte qu'il n'est pas suffisant de découvrir que « je n'étais pas un enfant désiré » ou que « ma mère m'a rejeté dès le début de sa grossesse ». Il faut rejoindre les consciences dans la grande profondeur et communiquer avec elles, accepter d'***entendre*** leurs souffrances. Alors seulement, elles cessent de la crier.

À ce niveau sans doute se pose le problème du sevrage. *Je*, a décidé d'arrêter (de fumer, de boire, etc.). Mais cette décision amplifie très vite la souffrance de manque à tous les niveaux de la hiérarchie de ses consciences corporelles. Il ressent la souffrance, mais, n'ayant pas conscience que son système corporel est fait de consciences et qu'il pourrait communiquer avec elles, il n'a pas les moyens de s'en occuper comme il conviendrait. Il utilise alors la volonté. Cela ferme encore plus la communication avec les consciences corporelles, qui se rebiffent. Cela rend le sevrage remarquablement difficile et particulièrement frustrant. Un peu de formation sur la conscience corporelle et le recours à l'auto traitement avec le ballon pourrait sans doute aider considérablement ces personnes. Je n'ai pas cherché profondément dans cette voie, si ce n'est pour m'aider moi-même lorsque je sentais des inconforts dont j'ignorais l'origine. Cela m'a aidé. Le principe consiste pour *Je* à communiquer avec son système corporel en tant qu'agrégat de consciences et à accepter de les ***entendre*** dire leur souffrance. Émile Coué, tant décrié (mais pas réellement compris), avait eu l'intuition de cela. Il a fondé son système d'autosuggestion sur une simple loi :

> *« Chaque fois qu'il existe un conflit entre l'imagination et la volonté, c'est toujours l'imagination qui l'emporte. »* (Centassi et Grellet, 1990, 116)

L'imagination ce sont les consciences à l'œuvre... Cette constatation nous donne une clé fantastique pour comprendre et surtout contrôler les processus de création et la pensée. Ajoutons cette pensée de Watzlawick, et nous aurons une clé supplémentaire : « *Une idée, pour peu qu'on s'y accroche avec une conviction suffisante, qu'on la caresse et la berce avec soin, finira par produire sa propre réalité.* » (Watzlawick, 1984, 54) Ce n'est jamais en s'opposant à ce qui vient de notre ***insu*** que nous améliorons notre état. Ce n'est pas non plus en utilisant des moyens qui nous rendent sourds à notre ***insu***. C'est en portant sur ces consciences en souffrance une attention bienveillante et en leur permettant de terminer leur cycle de manifestation que nous avons le plus de chances de progresser. Elles ont quelque chose à dire que personne n'a entendu. Écoutons-les ***vraiment***, et le cycle se termine.

Vous ne parlez jamais de symptômes. Même si j'ai bien compris que vous cherchez à joindre les consciences non ou mal communicantes du système corporel du patient, source des symptômes, il doit bien exister une corrélation entre la localisation de ces zones et les symptômes présentés ?

La corrélation existe par l'intermédiaire de l'organisation anatomique et physiologique du système corporel à laquelle l'approche tissulaire ne change strictement rien. Nous tentons d'aborder les choses à un niveau plus élevé dans la hiérarchie du système corporel, mais ce qui existe dans les niveaux inférieurs demeure. Donc, une

rétention située à un niveau particulier du système corporel peut potentiellement donner des symptômes logiques par rapport à la région en difficulté.

J'entends bien, mais un patient vient nous voir pour un ou des symptômes. Comment vous en occupez-vous ?

Si je ne m'intéresse pas directement au symptôme, j'ai bien conscience que le patient vient me voir pour l'aider à résoudre un problème. Pour résoudre cette ambiguïté, j'utilise l'intention de séance (voir p.163) qui permet d'indiquer que l'on s'adresse plus particulièrement aux consciences impliquées dans le problème indiqué par le patient.

Comment faites-vous lorsque le patient vous donne une liste interminable d'inconforts ?

En principe, je centre la séance sur le motif de consultation donné par le patient au début de l'entretien, lorsque je lui demande pourquoi il vient me voir. Mais, au cours de l'anamnèse, et suivant les questions posées par le praticien, le patient peut être amené à évoquer des symptômes ou inconforts dont il n'a pas parlé au début. Lorsqu'il donne une trop longue liste de symptômes, je lui demande à la fin de l'entretien sur quel inconfort il désire centrer la séance : « *Vous m'avez donné une longue liste de symptômes, il n'est probablement pas possible de tout traiter dans le cours d'une seule séance. De quel symptôme voulez-vous que l'on s'occupe plus particulièrement ?* » Je centre alors la séance sur le symptôme indiqué par le patient (intention de séance).

Il peut être également intéressant d'utiliser l'interrogation tissulaire pour tenter de déterminer de quoi il faut s'occuper en premier. Lorsque le patient est allongé sur la table et que je commence à le traiter (en général au début de la compression occipitale), je lui pose verbalement, si je ne l'ai fait avant, la même question : « *Vous m'avez donné une longue liste de symptômes, il n'est probablement pas possible de tout traiter dans le cours d'une seule séance. De quel symptôme voulez-vous que l'on s'occupe plus particulièrement ?* » Lorsqu'il répond, j'analyse les changements tissulaires survenant en même temps qu'il parle.

S'il ne parle pas spontanément, je lui pose des questions sur les symptômes qu'il a évoqués lors de l'anamnèse et j'analyse les réponses tissulaires survenant lors de mes questions et lors de ses réponses. Lorsque des éléments évoqués provoquent de fortes réponses, je le lui indique et propose de centrer la séance dessus. Je verbalise alors l'intention de séance, comme proposé page 163.

Dans le domaine somato-émotionnel, notez-vous une corrélation entre la zone corporelle et une émotion particulière ? De nombreux praticiens établissent des corrélations entre émotions et organes.

Je ne note pas de corrélation universellement utilisable et fiable. Pour être plus précis, je dirais que n'importe quelle émotion peut se retrouver impliquée dans n'importe quelle partie du système corporel. Je n'utilise pas le référentiel auquel vous faite allusion. Pour moi (je dis bien pour moi), il n'est pas fiable. La fiabilité, je la tiens des tissus eux-mêmes et de ce qu'ils répondent lorsque je les interroge.

Pourtant, une région du système corporel semble particulièrement riche en émotions retenues, c'est la région hépatique et à ce niveau, ce sont plus particulièrement colère et rancœur qui sont présentes. Mais si cela semble très répandu, ce n'est vraiment pas absolu.

Que pensez-vous des corrélations établies par Hamer et la médecine nouvelle ?

Cette question nécessite des réponses à plusieurs niveaux. Geert Hamer a modélisé les lois d'airain du cancer, notamment, les corrélations entre lésions visibles au niveau du cerveau et organes atteints. Ces corrélations semblent indiscutables, puisque étayées par des centaines de clichés tomo-densitométriques qui les confirment. Viennent ensuite les corrélations entre types de tissus embryologiques et organes atteints. Là encore, le fondement de l'affirmation se trouve dans l'étude du développement embryologique et la cohérence semble évidente (sauf lorsque l'on s'appuie sur la théorie de la replication de Haeckel, à l'évidence fausse) (voir chap 4 p. 87, index Récapitulation).

Viennent enfin les corrélations entre organes atteints et types de conflits. Ici, nous ne considérons plus les choses à un niveau anatomique, physiologique, embryologique, mais à un niveau symbolique. Les relations deviennent plus floues, moins saisissables, moins strictes aussi. Mais nombre de praticiens, cherchant désespérément des relations simples, finissent par tomber dans des relations simplistes et par adopter des modèles que je ne retrouve pas dans ma relation avec la structure vivante du patient. Le risque est aussi de s'emprisonner dans le modèle que l'on a créé. Nous avons déjà noté que nous étions souvent à notre insu prisonniers du « livre des significations ». Voilà un moyen d'en créer un nouveau avec le risque d'enfermement qui lui est inhérent. Pour le praticien comme pour le patient, le symbole peut devenir plus réel que le réel. Enfin, je constate que ce type de modèle nous remet face à l'écueil de la prise de pouvoir et retrouver la relation

du « praticien qui sait » par rapport au « patient qui ne sait pas ». Je suis donc très circonspect par rapport à ce chemin.

> « *L'historien fait pour le passé ce que la tireuse de cartes fait pour le futur. Mais la sorcière s'expose à une vérification, et non l'historien.* » (Paul Valéry in Favre, 1994, 386)

Mais n'est-il pas possible de corréler les deux modèles ? À savoir, étudier les possibles relations symboliques entre symptômes, maladies et organes atteints et combiner ce savoir à l'interrogation tissulaire ?

Bien sûr que si. Je le conseille même fortement. C'est cette pratique qui m'a poussé à me méfier des interprétations symboliques trop faciles. Personnellement, je préfère utiliser la « voie tissulaire » (la *voix* tissulaire ?). Le dialogue tissulaire mène d'ailleurs très souvent vers des régions de l'*insu* que ni le patient ni le praticien (malgré tout son savoir symbolique) n'auraient soupçonnées. Le chemin est bien souvent étrange et déjoue la relation symbolique. « *Seuls les tissus savent* » nous rappelle Duval (1976, 12).

Vous développez votre façon de faire à partir de la compression occipitale. N'y a-t-il pas d'autres manières de faire ?

Dans le premier livre d'approche tissulaire (p. 158 et suivantes), j'interprète l'action de la compression occipitale comme donnant un point d'appui au système corporel, ce qui permet à des zones de rétention mineures de trouver un second pôle pour se décharger. Mais à lui seul, le point d'appui n'est pas suffisant. La présence, l'attention et l'intention du praticien sont indispensables pour que la technique fonctionne. Cela vient du fait que nous nous adressons à un agrégat de consciences (le corps consciences) et non à un corps objet (corps chose).

Le point d'appui occipital est intéressant en ce qu'il est géographiquement proche du fulcrum de Sutherland, considéré dans notre modèle comme le fulcrum des fulcrums du système corporel humain (celui qui centre tous les autres). Mais pour un système corporel qui n'arrive plus à gérer harmonieusement l'accumulation de rétentions/adaptations, n'importe quel point d'appui vaut mieux que pas de point d'appui. De sorte que si, pour quelque raison, la compression ne peut se réaliser à partir de l'occiput, elle peut l'être à partir d'autres points, notamment le sacrum et les pieds. Le sacrum représente l'autre pôle de la dure-mère et à ce titre, c'est un point d'appui intéressant. Il est toutefois difficile de demeurer longtemps avec la main sous le bassin, de sorte que la technique est difficile à mener à son terme. Les talons sont un autre lieu pertinent, puisqu'ils sont un point d'appui physiologique essentiel du système corporel. Pour réaliser la compression à partir des talons, je place mes mains croisées sous les talons de la personne allongée, présence, attention et intention utilisées comme dans la compression occipitale. Cela donne des résultats intéressants. Lorsque nous faisons un travail de relâchement de nos fascias en position verticale, nous utilisons les talons comme point d'appui référentiel et le corps se déroule à partir de ce point. Cela fonctionne très bien.

Enfin, tout point du corps est potentiellement utilisable, mais les résultats sont moins probants qu'avec l'appui sous l'occiput, le sacrum ou les talons. Au cours d'une séance de relaxation, nous utilisons les multiples points d'appui du corps au sol comme référentiels mécaniques et grâce à la focalisation de l'attention, il est également possible d'obtenir des libérations intéressantes.

Et chez les nouveau-nés, utilisez-vous aussi la compression occipitale ?

Le modèle utilisé pour l'adulte (la conscience des structures vivantes) est aussi utilisé pour le nouveau-né avec seulement quelques adaptations rendues nécessaires par sa petite taille et ce qu'il vient de vivre (la naissance). J'ai détaillé cela dans le livre 1 d'approche tissulaire (p. 233 et suivantes). J'utilise donc la compression occipitale chez le nouveau-né si j'en ai l'indication tissulaire. Mais l'expérience me fait privilégier la décompression par la colonne vertébrale (p. 236 et suivantes). Dans cette technique, le point d'appui est également occipital, mais je cherche à libérer toute compression pouvant exister entre l'occiput et le sacrum, notamment dans la colonne vertébrale. Je rappelle toutefois que ce qui m'a le plus aidé pour traiter les enfants, c'est de les considérer comme conscients. Cela m'a conduit à un changement d'attitude à leur égard qui a modifié la relation que j'avais avec eux et a, du coup, rendu les traitements beaucoup plus faciles.

Peut-on tester les substances chez l'enfant ? Pour vous le lait est-il un aliment problématique ?

Le système corporel de l'enfant répond comme celui de l'adulte : ce sont des agrégats de consciences. On peut donc l'interroger dans le domaine métabolique. Cela fonctionne de la même manière. J'ai largement développé la question du lait dans le livre 1 (p. 240). Dans ma pratique, j'ai constaté que l'interrogation tissulaire réalisée chez les enfants à propos du lait, ne donne pas systématiquement de réponse positive, même lorsqu'ils présentent des difficultés ORL.

Cela m'a conduit à comprendre qu'absorber un nutriment, c'est créer une rencontre (une relation), dans laquelle doivent être considérés l'aliment, l'hôte qui le reçoit et les conditions de la rencontre.

Je n'ai aujourd'hui pas de comportement stéréotypé à propos du lait de vache. J'interroge la structure et si le lait ne donne pas de réponse, je n'interviens pas. Je note toutefois que le lait devient parfois perturbateur pour d'autres raisons que métaboliques, notamment affectives. Cela se produit, par exemple, lorsque l'enfant, pour une raison quelconque, pleure beaucoup (notamment la nuit). Maman, pensant qu'il a faim (et ne sachant trop que faire), lui donne un biberon. Cela le calme, bien sûr : il faut le digérer. Mais ce n'est pas forcément la réponse qu'il attendait. Sa demande était peut-être seulement affective (besoin de contact, d'être rassuré, etc.), mais comme elle n'est pas satisfaite (parce que pas comprise), les consciences corporelles de l'enfant finissent par refuser le lait, à cause de la demande non satisfaite. Voilà le lait devenu perturbateur, alors qu'au départ il ne l'était pas.

Faut-il longtemps pour apprendre votre méthode ?

Les bases ne sont pas difficiles à apprendre, mais il faut du temps pour devenir expert. Cela n'est pas spécifique à cette approche. Plusieurs raisons permettent d'expliquer ce temps nécessaire. L'une d'elles tient au fait que l'approche tissulaire développe un point de vue très différent par rapport aux approches corporelles classiques : celui de la conscience. Même si le point de vue séduit certains d'emblée, il leur faut du temps pour s'éloigner des anciens modèles et « penser conscience ». Cela n'est pas facile pour tous.

Une autre raison tient au fait qu'avec cette approche, nous agissons essentiellement au niveau de l'être et que l'amélioration de la pratique va de pair avec l'amélioration de l'être du praticien. Cela demande beaucoup de temps et de persévérance. Sur ce chemin, les périodes de doute, voire de régression sont fréquentes. De plus, comme je l'ai signalé pour la présence, la progression semble sans fin. Cela fait son attrait, mais pousse plus d'un à se demander dans les moments de lassitudes s'il arrivera jamais au bout... Une fois compris et intégré que la vie est changement permanent et que dans le domaine du vivant rien n'est jamais définitivement acquis, les choses vont mieux.

Je note enfin que même un praticien débutant et manquant d'expertise parvient à des résultats très encourageants qui l'étonnent parfois, avec des patients ou des cas qui auparavant lui échappaient totalement. C'est aussi cela qui pousse le praticien à aller de l'avant et à progresser sans cesse.

CE QUE NOUS ALLONS FAIRE MAINTENANT

Nous allons poursuivre notre travail de communication avec la matière biologique, en décrivant le travail sur la lignée ancestrale.

> *« Si le mental pensant est un écran à l'élargissement de notre conscience mentale, le mental vital un obstacle à l'universalisation de notre conscience vitale, le mental physique, lui, oppose un mur solide à l'élargissement de notre conscience physique, qui est la base de toute maîtrise physique. Non seulement cela, mais il brouille toutes les communications et il appelle tous les malheurs ; il suffit – et c'est un phénomène dont nous ne saurions trop souligner l'énorme importance – de penser à quelque chose ou à quelqu'un pour qu'instantanément nous soyons en communication (inconsciente le plus souvent) avec toutes les vibrations que représentent cette chose ou ce quelqu'un, et toutes les conséquences de ces vibrations. Or, le mental physique, par ses craintes de gnome précisément, nous met constamment en rapport avec les possibilités les plus fâcheuses. Il imagine toujours le pire. Cette manie n'a qu'une importance relative dans la vie ordinaire où les activités du mental physique se perdent dans le brouhaha général et où nous sommes protégés, justement, par notre manque de réceptivité, mais quand nous avons travaillé systématiquement à faire une transparence en nous et à augmenter notre réceptivité, les brouillages du mental physique deviennent un obstacle sérieux, et même dangereux. »* (Satprem, 1995, 129-130)

8 LIGNÉE ANCESTRALE

« Les âmes de nos pères vibrent encore en nous
pour des douleurs oubliées,
à peu près comme le blessé souffre à la main qu'il n'a plus. »
(Jules Michelet, in Favre, 1994, 13)

HISTOIRE

Les recherches sur la lignée ancestrale et la psychogénéalogie m'ont longtemps laissé dubitatif. Je reconnaissais volontiers qu'un enfant puisse s'imprégner des modèles comportementaux mis en œuvre par les parents ou les ascendants auprès desquels il vit. Cela correspond à une logique psychologique : l'enfant, comme tout être vivant, tente d'acquérir un ascendant sur son environnement. Il observe les comportements des personnes qui l'entourent et s'en sert comme modèles pour ses propres comportements. À son insu, il met ainsi en place tout un *arsenal* comportemental qu'il utilise et réutilise en fonction des circonstances, sans en être conscient. Un des bienfaits du travail sur la psyché est justement de mettre à jour les schémas comportementaux implicites qui nous conditionnent et de les supprimer ou de les actualiser pour adopter un comportement plus conscient et donc plus adapté à ce qui se vit dans le présent.

En revanche, j'envisageais comme douteux que l'enfant puisse recevoir par ***hérédité**** de la part d'ancêtres qu'il n'a pas connus, un patrimoine autre que génétique. Cette transmission se bornait pour moi à des caractéristiques physiques.

C'est presque par *hasard* que j'ai fait l'expérience d'une possible transmission ***atavique**** de rétention, un jour que je travaillais avec une rétention hépatique qui rechignait à se libérer malgré l'apnée expiratoire, l'incitation au refus, la recherche de l'émotion (la colère). Lassé de cette résistance, c'est quasiment par dérision que je posai aux tissus la question : « *C'est les ancêtres alors ?* » ce qui, à ma grande surprise, donna une réponse tissulaire impressionnante…

INDICATIONS

Je ne recours au travail sur la lignée ancestrale que dans les cas où les différentes aides déjà proposées pour sortir d'une contrainte n'ont pas été suffisantes. Cela me semble très important. Les différentes étapes permettent en effet, sinon de libérer la rétention, au moins de la « débroussailler » et de la localiser avec plus de précision. Quand tout cela a été fait, le flux d'attention que je peux diriger vers la rétention est focal et puissant et les réponses tissulaires franches. J'insiste donc encore pour dire que cette approche, utilisée avec une qualité de présence médiocre ou trop rapidement dans l'enchaînement des libérations successives, ne fonctionnera pas.

– Si la qualité de la présence est médiocre, les flux d'attention/intention dirigés vers la rétention le seront aussi et les réponses associées peu évidentes.
– Si le processus est entamé trop rapidement dans l'enchaînement des libérations, la zone n'est pas suffisamment circonscrite, et les flux d'attention/intention insuffisamment focalisés. Ils risquent de

toucher d'autres consciences que les consciences concernées, ce qui donnera des réponses parasites qui orienteront le praticien vers de fausses directions, sans aboutir à la libération de la rétention.

COHÉRENCE

Rien dans les connaissances actuelles ne me permet d'expliquer ce phénomène. Le modèle développé sur la conscience et l'accumulation des informations dans son monde intérieur permet d'avancer une cohérence, de l'interpréter, mais pas de l'expliquer vraiment. Je me contente donc de le vivre tel qu'il se présente et de noter qu'il est parfois indispensable de suivre ce processus pour arriver à la libération tissulaire. Et je le livre tel.
Je conçois le travail avec la lignée ancestrale comme étant du même type que le travail avec la ligne temporelle (p. 176, Chapitre 7 – Dater) dans lequel on utilise le classement des informations par index (p. 100, Chapitre 5 – Index). Mais ici, l'indexation, au lieu d'utiliser des repères d'années et de travailler sur les cycles de la vie présente, utilise des repères de générations et travaille sur des informations correspondant à d'autres cycles de vie.

RÉALISATION

Travaillons à partir d'un exemple. Sur un patient, j'ai trouvé une rétention importante dans la région hépatique. Je commence donc la technique correspondante, celle décrite dans le livre 1 (p. 164 et suivantes). De premiers cycles de libération se produisent, qui n'aboutissent pas à la libération complète. L'apnée expiratoire permet de gagner un peu, sans plus. En revanche, je sens qu'au fur et à mesure du déroulement du processus, la zone se circonscrit, ce qui me permet de mieux la localiser dans l'espace hépatique, aussi bien grâce à ma perception manuelle qu'à mes perceptions d'être (pour moi, le sombre). Je peux donc focaliser davantage mon attention sur la rétention.
J'utilise alors l'incitation au refus avec la question « *Qui ne veut pas ?* » utilisée de manière itérative, sans pour autant aboutir à la libération complète. Je sens juste la localisation de la densité se préciser, devenir plus ponctuelle.
J'utilise alors la recherche de l'origine et liste successivement et lentement : « *Traumatique ?* » sans obtenir de réponse (pas de changement) « *Métabolique ?* » Pas de changement non plus. « *Émotionnel ?* » À l'énoncé de cette question, la zone se densifie nettement et ma perception de sombre devient encore plus précise. Je retiens donc l'émotionnel comme la source de rétention.
Je verbalise mentalement à la zone dense, l'attention précisément focalisée dessus : « *Allez dans l'émotionnel.* » C'est une injonction. L'ordre est donné avec douceur, mais avec fermeté et détermination. La zone se remet en mouvement, libère un peu de charge avant de s'immobiliser à nouveau, dans la contrainte.
Je continue mon interrogation : « *Quelle émotion ?* » Je ressens la colère. Je pose à la zone dense la question pour vérifier : « *Colère ?* » et elle se densifie à nouveau. Je lui enjoins donc d'aller dans la colère : « *Va dans la colère* » et elle se met à nouveau en mouvement, libérant de la charge, avant de se coller encore dans la contrainte.
Je poursuis : « *Lignée ancestrale ?* » et à nouveau, il y a densification. « *Ok, on va dans l'ancestral.* » « *Du côté du père ?* », ce qui ne donne pas de changement. « *Du côté de la mère ?* », ce qui produit une remise en mouvement et à nouveau de la libération, mais la zone finit encore par se coller dans sa densité et ne plus bouger.
Je poursuis : « *Plus haut dans la lignée ?* » À nouveau densification.
Je poursuis : « *Par rapport à cette femme* (la mère du patient), *faut-il remonter vers le père ?* » Pas de réponse. « *Vers la mère ?* ». Réponse. « *Bien, je m'adresse à la mère de la mère, par rapport à la colère.* »
Et ainsi de suite, jusqu'au moment où on atteint « l'origine » ce qui donnera une réponse très franche, une libération aboutissant au retour au neutre, un still-point de libération associé à un très net relâchement de la région et une ouverture particulièrement significative. Cette libération est aussi fortement notée par le patient qui ressent un soulagement important. La verbalisation la plus fréquente est qu'un poids vient de lui être enlevé.

POINTS PARTICULIERS

Remontée des générations

Il est parfois nécessaire de remonter plusieurs générations (rarement plus de trois ou quatre). En revanche, si la libération ne se produit pas après trois ou quatre générations, il convient d'analyser les réponses aux questions posées à la structure.

Amplification des réponses

Un point important doit être noté : plus on s'approche de « l'origine » de la rétention, plus les réponses sont nettes et plus les structures ont tendance à se « coller » dans la rétention.

Amortissement

A contrario, si les réponses aux questions deviennent de moins en moins fortes, de moins en moins précises, c'est que quelque chose ne fonctionne pas correctement. Plusieurs possibilités.

• **Il y a erreur**. Ce n'est pas une lignée ancestrale. Le praticien a mal interprété l'indication et a pris pour réponse positive de la structure ce qui n'en était pas une. Cela peut se produire lorsque présence, attention et intention sont insuffisantes, ou lorsque la question n'est pas posée avec suffisamment de détermination.

À question mollement posée, réponse mollement exprimée.

Reprendre le cycle là où il s'est embourbé, notamment reposer la question sur la lignée ancestrale : *« Est-ce bien une lignée ancestrale ? »*

Si le praticien se sent vraiment perdu, le mieux est de recommencer la technique depuis le début, et de reprendre tous les temps, en soignant particulièrement l'enracinement et la qualité de la présence.

• **Mauvaise piste.** Le praticien a manqué la bonne réponse et suit une piste qui s'éloigne de l'origine au lieu de s'en rapprocher. La structure réagit de moins en moins ou plus du tout et ne se libère pas. De plus, le praticien a du mal à maintenir son attention sur la zone, comme s'il ne rencontrait pas de consciences avec lesquelles communiquer sur la lignée. Reprendre l'interrogation au début de la lignée, en se recentrant et en retrouvant une qualité de présence optimum. Prendre soin de poser des questions avec détermination.

• **La libération s'est produite**, mais le praticien ne l'a pas perçue. En conséquence, les réponses s'amortissent ou ne sont plus perceptibles. Dans ce cas, il convient de réanalyser la qualité de la perception de la région tissulaire sur laquelle on travaille. Le foie est-il encore dense ou au contraire, s'est-il relâché ? Si la densité est encore présente, recommencer le cycle depuis le début en s'enracinant correctement, tout en maintenant une qualité de présence optimum.

Doute

Lorsqu'un doute existe sur la libération d'une lignée, le mieux est de poser la question directement à la structure : *« Est-ce terminé pour cette lignée ? »*

Croisement de lignes

Il se peut qu'une densité corresponde à la rencontre ou au croisement de plusieurs lignes ancestrales (en général deux). Cela est relié au fait que les informations s'agrègent par leur similitude (voir p.112, Chap. 5 – Empilement). La libération de la première contactée sera nette, mais pas vraiment franche. Le praticien vérifie si la libération de cette lignée est terminée : *« Est-ce terminé pour cette lignée ? »* S'il obtient une réponse positive (en général, un relâchement qui devient plus net) et qu'il a encore un doute ou qu'il reste de la densité, il peut demander à la structure : *« Une autre lignée ? »* et s'il obtient une réponse positive, recommencer le cycle au début de l'interrogation.

Difficultés

Le plus souvent, les difficultés relatives au travail sur la lignée ancestrale tiennent à la qualité de la présence et de l'attention/intention et non pas à la complexité d'intrication des lignes. Il est souvent plus tentant d'imputer la difficulté à la complexité du cas du patient qu'à l'imprécision de la présence du praticien…

Une autre difficulté vient du fait d'aller trop vite dans le travail avec la lignée, sans avoir épuisé toutes les autres réponses possibles : Attention globale, puis focalisée, incitation au refus, interro-

gation sur l'origine de la difficulté, explicitation de l'émotion dominante, etc. La rétention n'est alors pas suffisamment circonscrite et comporte trop d'éléments qui n'ont pas été libérés. Les réponses à l'interrogation ancestrale sont peu intenses, imprécises. Leur, interprétation est difficile.

QUESTIONS / RÉPONSES

Votre présentation est intéressante, mais qu'est-ce qui prouve que les informations avec lesquelles vous travaillez sont vraies ?

Rien. Je me suis, bien entendu, posé cette question. Je me suis même tracassé avec elle, pour finalement conclure que cela n'avait pas d'importance à partir du moment où la libération se produit. Je ne prétends donc absolument pas à la vérité, seulement à l'efficacité.

En revanche, quelques précautions me semblent indispensables, la première consistant à travailler en mode verbal, mais ***mental***, c'est-à-dire sans indiquer au patient que je remonte dans les lignées, ni le chemin que je suis. Cela est important à mes yeux, pour plusieurs raisons. Tout d'abord, pensons bien que pour la plupart des patients consultant un ostéopathe aujourd'hui, ce type d'approche est irréel : ils viennent voir un somaticien, pas un psychologue. Se lancer avec eux verbalement et oralement, sans préparation, sur la lignée ancestrale ne peut que provoquer troubles et difficultés. De plus, dans cette recherche, j'ai bien conscience que l'erreur est toujours possible. Tant que je suis en communication avec les seuls tissus, une erreur n'a pas de grandes conséquences. La plus importante est que la rétention ne se libère pas. Il suffit de modifier la stratégie et de retrouver le bon chemin pour aller jusqu'à la libération. Le patient n'étant pas au courant de ce qui se passe, il ne risque pas de focaliser son attention sur de mauvais items. A contrario, indiquer au patient ce que je fais, focalise presque à coup sûr son attention sur l'ancêtre évoqué et une erreur d'appréciation risque fort de l'orienter vers la mauvaise source. Nous ignorons ou minimisons trop le fait que le patient accorde souvent au praticien le « don du savoir » : s'il est praticien, c'est qu'il sait et ce qu'il dit est donc implicitement considéré comme véridique. L'appréciation du praticien bloque presque toujours l'attention du patient vers l'information qui lui a été donnée, fut-elle fausse. Cherchant dans la mauvaise direction, le patient ne résout pas sa difficulté. Que de fois ai-je entendu un patient me dire : *« Vous savez, je connais la source de mon problème. Avec Untel, nous avons trouvé que cela vient de ma grand-mère qui a subi un viol pendant la guerre de 1914. »* Et moi de répondre imperturbablement : *« Si l'origine de votre problème était vraiment libérée, il aurait disparu. »*

Vous êtes donc opposé aux démarches de type psychogénéalogiques ?

Non, pas du tout. Je m'interroge sur l'efficacité des démarches du type *« praticien qui sait – patient qui ne sait pas »* ou à celles qui orientent les patients vers des sources incertaines, sans leur donner la possibilité de libérer la ou les charges (les rétentions) qui les perturbent. Sur la lignée ancestrale, ce que nous cherchons, c'est la libération d'une charge d'énergie. Il importe finalement peu de savoir à quoi ou à qui elle correspond. Peu importe également que le patient soit au courant ou non, si la libération se produit. C'est de toute manière une affaire passée. À ce propos, j'ai remarqué que les personnes travaillant beaucoup dans ces démarches se focalisent généralement sur leur passé, oubliant d'autant le présent. Elles se *déresponsabilisent* facilement de leur présent en rendant leur passé principal responsable de leurs difficultés. Cette croyance n'est pas fausse, mais seulement partiellement vraie. De plus, elle tend à rejeter la responsabilité des difficultés sur *Autrui*, ce qui n'est également que partiellement vrai. Dans une relation, il y a l'extérieur et l'intérieur, les influx et les efflux. On peut penser que l'agent extérieur est seul responsable (cause) du problème ou de la maladie. La stratégie développée actualise la causalité externe, potentialisant d'autant l'interne et s'oriente vers l'éradication du danger extérieur. À l'inverse, on peut privilégier l'intérieur, considérant que l'agent extérieur n'a fait que bénéficier d'une vulnérabilité intérieure. On tente alors de renforcer le milieu intérieur, pour diminuer la vulnérabilité aux agents extérieurs. Bien entendu, les deux côtés de la relation existent et tous deux sont vrais, mais en partie seulement. Il s'agit d'un équilibre instable entre actualisation et potentialisation.

Oui, mais dans le cas d'une rétention sur la lignée ancestrale, la perturbation vient bien de l'intérieur, pas de l'extérieur.

Oui et non. Cela dépend comment vous regardez. La rétention est bien du monde intérieur du patient (son *insu*), mais elle appartient au passé, pas au présent. Elle correspond donc à quelque chose qui est *en dehors*, à l'*extérieur* du présent. Il s'agit d'un événement du passé qui, non résolu, empiète sur le présent de la vie tissulaire du patient et perturbe son fonctionnement. L'essentiel est d'en permettre la libération.

Alors, vous ne verbalisez jamais ce que vous faites à l'intention du patient ?

Cela m'arrive, mais dans des circonstances particulières. Lorsque je sais que le patient suit une démarche de type psychogénéalogique, je n'hésite pas à recourir au mode verbal oral, mais je lui demande toujours s'il est intéressé pour le faire. Ce que nous entreprenons est réel pour lui. Il peut donc plus facilement affronter ce qui va se passer. Je m'assure cependant de la cohérence entre ce qui est verbalisé et la qualité des réponses tissulaires, auxquelles je donne toujours la priorité au regard de la véracité de l'information.

Il arrive que la personne connaisse et évoque son histoire familiale. La structure tissulaire permet de vérifier si ce qu'elle raconte est vraiment porteur de charge dans la structure tissulaire. Or, souvent, malgré la gravité des faits évoqués, les réponses tissulaires ne sont pas signifiantes. Cela signifie pour moi que ce dont elle parle n'est pas en relation avec ce que nous sommes en train de traiter. Cela permet de libérer son attention d'une mauvaise interprétation.

Il m'arrive également de verbaliser oralement lorsque je traite des praticiens connaissant l'approche tissulaire, ou, bien entendu, au cours des sessions de formation. Sur le plan pédagogique, cette manière de procéder est intéressante à plus d'un titre : elle permet à la personne qui est sur la table d'expérimenter sur elle-même ce que peut produire le processus, et aux personnes qui assistent ou participent, d'expérimenter de l'extérieur comment il se déroule.

Sur combien de générations remontez-vous avec cette technique ?

Ce qui m'intéresse dans ce processus, ce n'est pas le nombre de générations que l'on remonte, mais la source de la rétention. Dans la pratique, les tissus remontent fréquemment sur trois ou quatre générations, rarement plus. Il semble qu'au-delà, il y ait dilution des charges émotionnelles. En tout cas, que l'interrogation tissulaire les retrouve moins facilement.

Lorsque vous parvenez avec les tissus du patient à localiser l'origine de la rétention, avez-vous connaissance de l'histoire ? Et le patient ?

Personnellement, je ne sais quasiment jamais de quoi il s'agit. Je connais l'émotion (c'est à partir d'elle que je remonte dans la lignée), mais pas l'histoire. Parfois, au moment où je parviens à la source, je ressens une intuition, une impression. J'ai, par exemple, très fréquemment l'impression, l'intuition d'histoires de guerre, parfois de violences sexuelles. Mais il s'agit d'impressions sans plus. Je connais en revanche des praticiens qui semblent percevoir l'histoire précisément, presque comme si elle se déroulait sur un écran de cinéma ou de télévision. Certains ont même ces perceptions sans travailler sur la lignée ancestrale... C'est une question de référentiel personnel. Je ne perçois pas de cette manière. Quant au patient, il ressent très souvent l'émotion qui parfois même le submerge au moment où on trouve l'origine, mais rarement l'histoire. En revanche, les patients avec qui le processus est entrepris en mode verbal oral, ont souvent une perception plus précise de ce qui s'est passé. Ils ont parfois l'impression de *revivre* l'histoire, comme si elle se déroulait dans le présent.

Et les vies antérieures ?

La question reste pour moi en suspens. De par mon expérience personnelle (mon propre parcours) et avec les patients, je suis presque persuadé avoir interprété des revécus régressifs comme provenant de vies antérieures alors qu'il s'agissait sans doute de revécus ancestraux. En ce qui me concerne pourtant, certains revécus semblent vraiment impossibles à expliquer par la lignée ancestrale. Alors, les vies antérieures existent-elles ? Je ne désire pas trancher. Si nous nous en tenons à la cohérence de la hiérarchie des consciences les deux sont possibles. Les consciences corporelles agrégées sont porteuses d'histoires personnelles très diverses qui peuvent parfois surgir au cours de processus de régression et de résolution. Mais si nous admettons l'idée d'une conscience autre (une « âme ») dirigeant le corps, le concept de vie antérieure devient, lui aussi, possible. Cette « âme » changeant de corps comme un conducteur de véhicule, vit des cycles de vie différents et peut créer, au cours de chacun d'eux, des rétentions. Elle emmène alors ce « bagage » avec elle dans le coffre de chaque nouveau véhicule...

Pour conclure, je désire toute de même répéter que la vie est dans le

présent. Le passé n'a d'intérêt que pour ce qu'il apporte d'expérience, ou pour ce qui nous retient et nous empêche de vivre le présent au présent. Se pencher sur le passé peut alors être nécessaire, mais seulement pour libérer ce qui doit et peut l'être, pas plus.

« Au réfectoire du temple, un moinillon demande au maître zen :
– Qu'est-ce que la vérité ?
– As-tu fini de manger ? rétorque le maître.
– Oui, dit le disciple.
– Alors lève-toi et va laver ton bol. »
(De Smedt, 2001, 9)

Ce que nous allons faire maintenant

Nous allons poursuivre notre travail de communication avec la matière biologique, en décrivant une technique de libération et d'équilibration des flux énergétiques dans le système corporel du patient.

« Nous sommes prisonniers du passé parce qu'existe en nous ce non-manifesté (vasanas et samskaras) sur lequel les Orientaux insistent tant. Il est constitué non seulement par les événements et les souvenirs de la petite enfance mais par ceux des vies antérieures. Je sais que cette notion, qui va de soi pour les Hindous et les Bouddhistes, est inacceptable pour la plupart des Occidentaux et je n'insisterai pas. Le grand argument contre la réincarnation est "qu'on n'en garde aucun souvenir". On ne garde non plus aucun souvenir conscient de certains incidents de cette existence-ci. Pourtant des hommes et des femmes ont pu retrouver et revivre des événements de leurs premiers jours ou même de la période fœtale. Pourquoi certains ne revivraient-ils pas des expériences encore plus anciennes et encore plus profondément enfouies en eux ? Toujours est-il qu'il existe en chacun un non-manifesté et que ce non-manifesté a comme caractéristique de chercher à se manifester. Si ce non-manifesté pouvais se manifester entièrement, il disparaîtrait car rien n'est éternel, sauf l'Absolu. [...] Si le non manifesté pouvait s'exprimer, il s'épuiserait. Les chocs extérieurs ne rencontreraient plus rien en nous qui y réagisse et nous n'aurions plus d'émotions. Nous avons donc intérêt à ce que ce non-manifesté se manifeste. Mais tout le lui rend impossible. Nous ne pouvons pas pleurer devant nos collègues, frapper nos ennemis, violer toutes les convenances et l'ordre social. En refusant nos émotions, et surtout nos souffrances, nous refusons d'être ce que nous sommes et nous créons en nous une dualité – une fois encore – qui aggrave la situation. » (Desjardins, 1972, 142)

9 RECENTRAGE ÉNERGÉTIQUE

« Développez une perception
et une compréhension intuitives de chaque chose.
Prêtez attention à toute chose,particulièrement aux petites.
Changer les petites choses permet souvent de grandes améliorations. »
(Milne, 1998, 2)

HISTORIQUE

La juxtaposition des matières, évoquée depuis le début de cet ouvrage, fait penser aux différents corps évoqués par les magnétiseurs et popularisés dans les années 80 par Janine Fontaine dans son livre *Médecin des trois corps*. Elle raconte comment, médecin anesthésiste évoluant dans un monde « hyper rationnel », elle s'est intéressée à la médecine énergétique. Elle y décrit différents corps, qui peuvent être vus comme correspondant aux différentes matières, donc à différentes consciences : *physique*, pour le monde minéral, *éthérique* pour la vie et la conscience végétale qui anime ces organismes, astral, manifestation des énergies et de la conscience animales, et enfin, *corps spirituel* correspondant à la vie et à la conscience des êtres, les *Je* ou *âmes* qui animent le corps humain vivant. Certains auteurs perçoivent ces corps sous forme lumineuse et les décrivent en leur donnant le nom d'auras :

> *« Les hommes ont élaboré beaucoup*
> *de systèmes pour définir le champ aurique.*
> *Tous divisent l'aura en couches,*
> *identifient celles-ci en fonction de leur*
> *emplacement, de leur couleur, de leur intensité*
> *lumineuse, de leur forme, de leur*
> *densité, de leur fluidité et de leur rôle.*
> *Chaque système s'articule autour*
> *du type individuel de recherche faite*
> *sur l'aura. »* (Brennan, 1993, 85)

D'autres auteurs associent les auras ou corps énergétiques aux chakras. Je n'ai guère étudié ni expérimenté dans cette voie, mais cette présentation des choses ramène au concept de conscience. Dire qu'il existe un *corps*, c'est parler d'une substance donc d'une matière, si subtile soit-elle. Cela signifie, selon notre modèle, qu'une conscience centre ce corps. Chacune de ces consciences peut être vue comme un système de holons, elle-même holon, correspondant à une des étapes majeures de l'évolution du système corporel à partir du règne minéral en passant par le règne végétal, puis animal, pour arriver enfin à l'homme que nous connaissons aujourd'hui.

L'histoire du recentrage énergétique est issue de la constatation que nombre de voies de communication commencent ou s'achèvent à l'extrémité des membres, doigts ou orteils. Cela concerne tous les macro conduits (sanguins, lymphatiques, nerveux), mais également les micro conduits (les méridiens d'acupuncture). Les extrémités des membres sont également le commencement ou l'aboutissement des fascias et des chaînes musculaires. C'est l'ensemble de ces constatations qui m'a fait utiliser la technique que j'appelle de *recentrage énergétique*.

INDICATIONS

Cette technique s'applique particulièrement à la personne qui a perdu ses références, qui « ne sait plus où elle en est ». Cela peut concerner un état psychique (une personne bouleversée par un événement ou une situation qu'elle ne parvient pas à gérer), mais aussi physique, notamment suite à traumatisme, particulièrement un whiplash, même s'il n'y a pas de blessure.

Le système corporel, à différents niveaux de ses consciences donc de ses matières, a perdu ses références et se trouve dans la confusion. Il ne sait plus organiser et orienter ses fulcrums et les communications entres différentes consciences et niveaux de conscience sont perturbées. L'objectif est donc de remettre les lignes de communication en fonction et de réharmoniser le système sur son axe mécanique.

RÉALISATION

Pour réaliser correctement cette technique, il convient de déterminer à partir de quels doigts ou orteils travailler. Cela se fait en testant le rayonnement énergétique aux extrémités.

Découvrir le rayonnement énergétique du corps

Beaucoup ne connaissant pas cette question, voici pour eux deux exercices destinés à découvrir le rayonnement énergétique du corps et travailler avec lui.

Découvrir son propre rayonnement

Le premier consiste à se tenir debout ou assis, mains face à face distantes approximativement de 50 à 60 cm. Très lentement, rapprocher les mains l'une de l'autre, jusqu'à les ressentir comme séparées par un très léger matelas ouaté. La perception ressemble à celle du ballon entre les deux mains, mais en beaucoup plus léger, plus subtil.

Lorsque cet exercice est abouti, on a la sensation d'avoir entre les mains une balle sans presque de consistance. On peut aussi avoir l'impression que les mains cherchent à se déplacer avec cette balle comme s'il elle tournait spontanément dans différentes directions.

Sur une autre personne

Le second exercice consiste à travailler avec une personne allongée sur une table. Le praticien place sa main, paume vers le corps du patient à une bonne distance (à peu près 50 cm) et la rapproche très lentement du corps du patient, jusqu'à obtenir, là aussi, l'impression que la main repose sur un matelas très subtil et doux. La distance au corps du patient se situe entre 25 et 35 cm. Lorsque le praticien a cette perception, il peut laisser la main se déplacer, comme si elle glissait sur ce matelas et la laisser s'arrêter là où elle le désire. Cet endroit correspond en général, à une zone d'hypoénergie.

Tester le rayonnement du patient

Pour savoir de quel côté commencer, il suffit de tester la qualité du rayonnement énergétique du patient. Je le fais de deux manières.

Dans la première, le patient est allongé sur le dos et j'approche progressivement mes mains des côtés de sa tête, jusqu'à obtenir la perception de reposer sur le matelas ouaté de son corps énergétique. Très souvent, la distance n'est pas égale d'un côté à l'autre. Une main est plus proche du corps du patient que l'autre. Je choisis alors de commencer par le côté où la main est plus proche du patient (elle indique que le rayonnement est plus faible de ce côté).

Dans la seconde, je déplace l'extrémité de mes doigts étendus au-dessus du vertex du patient et cherche le centre de rayonnement maximum. Lorsque tout est normal, la main se place toute seule au centre du crâne. Mais souvent, elle n'est pas centrée, ce qui signifie que le rayonnement est décalé. Je commence par traiter ce côté.

Si je n'ai pas d'information particulière à ce niveau (égalité ou centrage du rayonnement), je choisis de commencer par le côté de latéralisation privilégiée du patient (à droite pour un droitier…)

Mise en place de la technique pour le membre supérieur

Remarque : La technique décrite ne s'intéresse pas seulement au doigt traité, mais à la chaîne myofasciale et aux trajets d'énergie y aboutissant.

Mise en place

Patient allongé sur la table (position dans laquelle il est le plus détendu). Praticien debout du côté à traiter. Dans une main, il tient la main du patient et de l'autre, teste le rayonnement de ses doigts pour déterminer celui qui doit être traité en premier (celui face auquel sa main s'arrête spontanément).

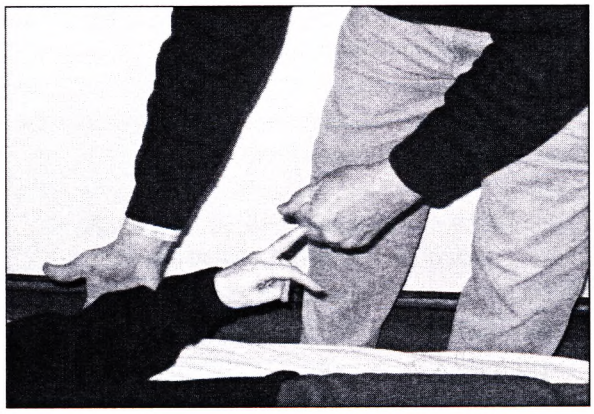
Le praticien enserre la phalange distale du doigt qu'il traite par une prise *tire-bouchon* : la phalange est enserrée entre les premières phalanges de l'index et du majeur, doigts repliés. Cette prise est intéressante parce qu'elle permet de mettre de la tension sans effort, en serrant simplement la main.

Remarque : prendre soin de serrer le doigt du patient entre ses faces antérieure et postérieure et non latéralement, ce qui rend la prise douloureuse.

Leviers et points d'appui : le point d'appui principal est au sol, au niveau des pieds du praticien.

Paramètres subjectifs : le praticien prend le temps d'assurer enracinement et lâcher-prise (présence). Il prend conscience de ses points d'appui et bras de levier. L'attention englobe l'ensemble du système corporel du patient. L'intention est d'entrer en communication avec la structure tissulaire, afin de libérer de l'énergie et de réharmoniser les trajets d'énergie subtile du système corporel du patient. Des cycles d'intention successifs s'enchaînent pour se synchroniser avec la densité et la tension des structures.

Paramètres objectifs : le praticien serre doucement, très progressivement sa main, tout en équilibrant le poids du membre, jusqu'à perdre la sensation de la charge qu'il représente. Dès qu'un mouvement démarre, il le suit. Il dépasse la plupart du temps la région du doigt et même du poignet, pour engager tout le membre. Le praticien suit tout mouvement perçu, quelle que soit son amplitude. Le mouvement peut être rapide.



Traitement sur trajets d'énergie : prise au membre supérieur.

Réalisation de la technique

Le praticien suit les tissus jusqu'au retour au neutre. Il tente d'initier autant de cycles que nécessaire.

Phénomène final pour cette partie de la technique

Retour au neutre, still-point, le bras semble retomber, sensation d'expansion dans l'axe du bras. Toute tentative pour initier un nouveau cycle est vaine.

Autre cycle : La libération sur ce doigt étant terminée, le praticien teste de nouveau le rayonnement énergétique des doigts de la même main du patient. S'il est arrêté sur un autre doigt, il le traite de la même manière.

Phénomène final pour la main du patient

Après libération d'un ou plusieurs doigts, le praticien n'est plus arrêté lorsqu'il teste le rayonnement énergétique des doigts du patient.

Il réalise la même technique sur le membre supérieur de l'autre côté et traite les doigts dont le rayonnement est moins bon.

Au membre inférieur

Remarque : la technique décrite ne s'intéresse pas seulement à l'orteil traité, mais à la chaîne myofasciale et aux trajets énergétiques y aboutissant.

Mise en place

Le patient est allongé sur le dos. Le praticien debout à ses pieds du côté à traiter. Il teste le rayonnement des orteils du patient pour déterminer celui qui doit être traité en premier (celui face auquel sa main s'arrête spontanément).

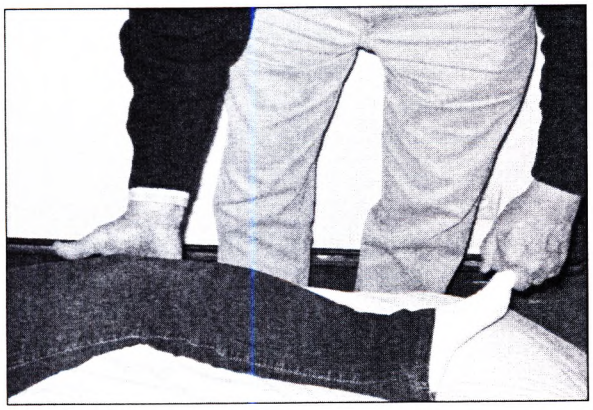
Avec la main distale, le praticien saisit la dernière phalange de l'orteil à traiter avec la prise *tire-bouchon* décrite pour les doigts. L'autre main est glissée sous le genou, déverrouillé par une légère flexion.

Leviers et points d'appui : le point d'appui principal est au sol, au niveau des pieds du praticien.

Paramètres subjectifs : le praticien prend le temps d'assurer enracinement et lâcher prise (présence). Il prend conscience de ses points d'appui et bras

de levier. Attention et intention sont focalisées et verbalisées sur l'ensemble du système corporel du patient. L'intention est d'entrer en communication avec la structure tissulaire, afin de libérer de l'énergie. Des cycles d'intention successifs s'enchaînent pour se synchroniser avec la densité et la tension des structures.

Paramètres objectifs : le praticien comprime très lentement et progressivement l'orteil vers le genou, tout en déverrouillant celui-ci et suit les tissus dans la direction spontanée qu'ils proposent.



Traitement sur trajets d'énergie : prise au membre inférieur.

Réalisation

Le praticien suit tout mouvement qu'il perçoit, et réalise le nombre de cycles nécessaires, séparés par des still-points. La tension est mise en serrant la pince *tire-bouchon* et les doigts sous le genou. Les mouvements intéressent l'ensemble du membre inférieur.

Phénomène final pour l'orteil

Retour des tissus en position neutre, still-point, et sensation de grandissement de l'orteil. Toute tentative pour initier un nouveau cycle est vaine.

Le praticien refait le test du rayonnement énergétique à la recherche d'un autre orteil à traiter.

Phénomène final pour le pied

Après libération d'un ou plusieurs orteils, le praticien n'est plus arrêté lorsqu'il teste le rayonnement énergétique des orteil de ce côté.

Il réalise la même technique sur le membre inférieur de l'autre côté et traite les orteils dont le rayonnement est moins bon.

Sur la ligne des chakras

Le concept de chakra nous vient des philosophies orientales. Elles enseignent que le corps humain comporte sept centres énergétiques alignés selon un axe vertical partant de la base de la colonne vertébrale pour aller jusqu'au sommet du crâne. Ces centres expriment une symbolique qui tente de décrire précisément le fonctionnement du système énergétique humain, ses habitudes et ses tendances. Pour certains, ils sont une représentation archétypique des sept étapes distinctes de la maturation d'un individu. Je n'ai pas particulièrement étudié cette symbolique. Je me contente de noter que ces zones présentent un rayonnement énergétique qui peut être altéré et j'essaie de les réharmoniser. Je renvoie le lecteur particulièrement intéressé par ce sujet aux nombreux ouvrages traitant de ces questions. Pour les ostéopathes lisant l'anglais, les ouvrages me semblent particulièrement intéressants. Celui de Hugh Milne, *The Heart of Listening, A Visionary Approach to Craniosacral Work* et celui de Bruce Burger, *Esoteric Anatomy*. En français un ouvrage m'a particulièrement intéressé, il s'agit d'*Anatomie de l'Esprit* de Caroline Miss.

Test de rayonnement

Le patient étant toujours allongé sur le dos, le praticien cherche le rayonnement de son matelas énergétique au niveau de la ligne médiane du tronc, en commençant par le bas et se laisse attirer par les zones de faible rayonnement (là où sa main s'arrête spontanément). Sur ce point, il applique une technique de libération ci-dessous décrite.

Mise en place

Praticien debout à côté du patient. Il contacte la zone qui a arrêté sa main avec le plat des doigts d'une main, renforcée par l'autre qui vient enserrer la première. Les coudes sont écartés.

Position alternative : le contact peut aussi se faire avec le poing fermé, l'autre main venant enserrer la première.

Leviers et points d'appui : le point d'appui est au sol.

Paramètres subjectifs : Le praticien prend le temps d'assurer enracinement et lâcher prise (présence). Il prend conscience de ses points d'appui et bras de levier. Attention et intention sont focalisées et

verbalisées sur la zone à traiter. L'intention est d'entrer en communication avec la structure tissulaire, afin de libérer l'énergie retenue. Des cycles d'intention successifs s'enchaînent pour se synchroniser avec la densité et la tension des structures.

Paramètres objectifs : dans cette approche (comme pour la sphère viscérale) seul le paramètre tension est utilisé. Il n'y a quasiment pas d'appui sur le corps du patient. La tension est trouvée en resserrant très lentement les deux mains (ou en resserrant le poing si c'est la prise qui a été choisie), jusqu'à la perception d'un mouvement ou d'une direction indiquée par les tissus, que le praticien suit le plus fidèlement possible.

Remarque : Il convient de commencer presque totalement détendu et de serrer très progressivement. L'information de mouvement peut venir dès le début. Il convient de la suivre, tout en augmentant la tension jusqu'au plus fort nécessaire.

Réalisation de la technique

Le praticien suit la structure tissulaire et le matelas énergétique qui peut manifester un mouvement de libération globale qu'il convient de suivre, jusqu'à retour en position neutre, still-point et expansion, avec sensation de relâchement. Plusieurs cycles peuvent être nécessaires.

Phénomène final pour un point

Retour des tissus et du rayonnement énergétique à la position d'équilibre et arrêt du relâchement, still-point plus ou moins long, sensation de calme, de relâchement puis d'expansion, souvent accompagnée d'une profonde inspiration du patient et parfois du praticien. Toute tentative pour entamer un nouveau cycle de libération est vaine.

Recherche d'un nouveau point : le praticien recommence sa recherche de point en promenant à nouveau sa main sur le matelas énergétique du patient, en partant du bas du tronc vers le haut et recommence la technique là où sa main est arrêtée.

Phénomène final de la technique

La main n'est plus arrêtée lorsqu'elle parcourt le matelas énergétique du patient.

Remarque : non seulement un point peut demander plusieurs cycles pour se libérer, mais il se peut que le praticien y soit rappelé après le traitement d'autres points, alors qu'il l'a déjà traité. Si l'information se présente, il recommence la même technique.

Ajustement final

L'ajustement final se fait à l'aide du crâne/bassin/crâne, dont nous avons désormais l'habitude. En effet, quelle que soit la justesse et le bien-fondé des libérations que nous avons aidé à réaliser, elles ont changé les relations intérieures du système corporel et le premier devoir du praticien est de l'aider à adapter le changement en le recentrant sur son axe mécanique. Le retour au neutre avec still-point et expansion survenant à la fin de la seconde approche globale du crâne nous indique que ce recentrage mécanique est bien réalisé. Bien que relativement grossière, cette première réorganisation mécanique aidera le système à réaliser sa réharmonisation profonde. Lui seul est capable d'en apprécier et d'en respecter la subtilité.

CE QUE NOUS ALLONS FAIRE MAINTENANT

Nous allons présenter et étudier une technique dite de régression consciente, dont l'objectif est d'aider les consciences agrégées dans le système corporel du patient à intégrer un événement passé qui n'a pu l'être correctement, à cause de sa brutalité, de sa violence et de sa soudaineté.

> *« Derrière l'apparence de la matière et des formes, l'Énergie est la véritable substance »* (Stone, 1986, II, 207).

RÉGRESSION CONSCIENTE 10

« La première étape vers la guérison d'un traumatisme consiste à accepter et à comprendre son impact sur notre corps, sur notre âme et sur notre état. »
(Brillon, 2003, 48)

HISTOIRE

Ce jour-là, arrive au cabinet une personne souffrant beaucoup. Elle se plaint du bas du dos et ne peut même pas s'allonger, tout juste s'asseoir, avec beaucoup de précautions. Elle raconte que trois semaines auparavant, au cours d'un safari-photo en Afrique, elle a eu un accident avec son compagnon (qui conduisait) et d'autres personnes. Leur 4 x 4 a versé dans une ornière et fait plusieurs tonneaux. Elle seule avait la ceinture qui l'a maintenue dans la voiture. Les autres personnes ont été éjectées mais n'ont pas été blessées. Elle a une fracture du sacrum, bien visible sur la radio qu'elle me présente.

Danseuse professionnelle, elle enseigne et voudrait reprendre son activité d'enseignante à la rentrée qui a lieu deux mois plus tard. Au sortir de l'hôpital, elle m'est envoyée par une de ses amies que j'ai traitée il y a quelque temps pour un problème de lombalgie. « Tu verras, il fait des miracles », lui a-t-elle dit.

Me voilà donc sommé de faire un miracle, pour cette femme qui ne peut même pas s'allonger sur la table et que la douleur rend quasiment intouchable. Je me sens impuissant. La tentation est forte de la renvoyer, mais elle est là, la seule réponse attendue est une aide et je ne sais pas vers qui l'orienter. La voie médicale, elle en vient... Je la fais donc asseoir sur un tabouret et appuyer le tronc avec les bras repliés sur la table. Elle supporte assez bien cette position. Je pose une main sur son vertex et une autre sur le bas du dos, espérant trouver quelque chose pour la soulager par le lien crâne/sacrum.

Elle évoque son accident. Or, en même temps qu'elle raconte, je remarque que les tissus crâniens et du bas du dos bougent beaucoup sous mes mains. Des mouvements structurels profonds, qui n'ont rien à voir avec la physiologie connue. Cela m'étonne. Elle me dit : « Rien que d'en parler, ça me fait mal, mais en même temps je sens que ça me soulage. » Je pense qu'il s'agit d'un effet psychique, mais je suis intrigué par ce qui se passe sous mes mains lorsqu'elle verbalise. Je lui demande à tout hasard, de recommencer son récit. À nouveau, les tissus sous mes mains se mettent à bouger, toujours des mouvements anarchiques, sans référence physiologique connue. Elle me dit que lorsqu'elle arrive au choc, la douleur augmente, puis diminue et se calme progressivement.

J'ai alors l'intuition que son système corporel (à cette époque, je ne conçois pas encore le modèle

de la conscience) est encore dans l'accident et que peut-être l'y faire retourner pourrait l'aider à en sortir (c'est le concept d'aggravation de la lésion cher aux ostéopathes qui me vient ici).
Je pense aussi à la technique globale vertébrale décrite par Viola Frymann dans les années 70 (voir le livre 1, p. 176). Je revois Viola demander au patient de reprendre la position occupée au moment de l'accident (regarder dans la direction d'où est venu le choc s'il l'a vu arriver, placer bras et mains comme tenant le volant s'il était conducteur, etc.). Elle nous disait penser faire revivre aux tissus la situation qui les a perturbés et leur donner le temps d'accepter le vécu de ce qui les a agressés tout en libérant l'énergie retenue dans le mouvement, d'où la succession de cycles de libération.
Je demande donc à ma patiente de raconter à nouveau son accident. Nous recommençons ainsi une bonne dizaine de fois. À chaque fois qu'elle raconte, je sens ses tissus bouger, avec au moment du choc (lorsque la voiture à la fin des tonneaux retombe brutalement sur la terre), une intense densification des tissus. Elle dit qu'à ce moment la douleur devient vraiment plus forte. Rapidement, seul le récit de ce moment provoque du mouvement dans la structure et augmente la douleur qui, pourtant, va globalement diminuant.
Après ces parcours, elle n'a quasiment plus mal en racontant l'accident qu'elle a d'ailleurs du mal à retrouver dans sa mémoire et, à ma grande stupéfaction (et la sienne donc !), elle se lève presque sans douleurs.
Je l'ai revue quelques jours plus tard pour faire un bilan ostéopathique plus complet. Elle allait presque bien et a pu s'allonger sur la table, ce qui m'a permis de conduire une séance d'ostéopathie normale et d'ajuster ce qui devait encore l'être. Elle a repris son activité à la rentrée et je n'ai plus entendu parler d'elle.

INDICATIONS

À la suite de cette aventure, j'ai évidemment refait l'expérience et amélioré la technique, de sorte qu'aujourd'hui, elle fonctionne à merveille dans les cas traumatiques aigus, notamment lorsque la personne est intouchable et que je ne sais pas « par quel bout la prendre ».
D'une manière générale, je l'utilise chez une personne bouleversée par un événement traumatique physique (whiplash) ou psychique violent et soudain dont elle ne parvient pas à se remettre. Les mots clés indiquant cette technique sont violence et ***soudaineté***.

COHÉRENCE

Bien que l'utilisant régulièrement et efficacement, je me suis longtemps demandé comment interpréter cette technique. Il me semble que la clé de sa compréhension, c'est la relation soudaineté/brutalité de l'événement (physique ou psychique) qui fait que le patient et son système corporel n'ont pas le temps d'accepter de vivre ce qui leur est imposé. Cette manière de procéder « redonne le temps » aux consciences corporelles du patient d'intégrer les flux reçus. Au niveau informationnel, nous travaillons essentiellement sur l'influx (input).

Une question de consciences

Les développements ultérieurs du modèle de la conscience, la compréhension de l'organisation hiérarchique des systèmes de consciences, du monde intérieur d'une conscience ou d'un système de consciences, et de la gestion des flux, permet de mieux comprendre ce qui se passe au moment du choc et la manière dont fonctionne la technique.
Chacune des consciences constituant le système corporel vit l'événement de son propre point de vue et donne des réponses de refus (actualisant l'affirmation de soi au détriment de la participation au système), chacune à son niveau, déconnectée du système global, ce qui rompt la cohérence des consciences au sein du système envisagé dans sa globalité. De nombreuses consciences au sein du système ne vivent plus « pour le système », mais « pour elles-mêmes ». Il y a déséquilibre figé entre affirmation et participation, rupture des communications donc de la circulation d'informations à l'intérieur du système qui a beaucoup de mal à gérer la situation. Il y a rupture de cohérence, dissociation des différentes

matières (ou consciences) au sein du système.
Nous pourrions aussi dire que le système n'a pas su gérer la relation quantité d'informations/temps, ou la relation quantité d'énergie/temps.

Remise en cohérence

La technique donne à chacune des consciences agrégées la possibilité de « revivre » lentement, progressivement, par bribes, les différentes phases de l'accident et de les faire sortir du non-conscient où les a repoussées le refus de vivre la situation, pour les intégrer progressivement à la mémoire consciente, jusqu'à ce que l'incident soit totalement réintégré par chaque conscience et donc pour l'ensemble du système, et ne provoque presque plus de réponses de refus lorsque la personne l'évoque. À ce moment, on peut dire que le système a pu intégrer et harmoniser l'ensemble des informations contenues dans l'accident.

Une manière différente d'aborder les consciences

En revanche, le mode d'intervention varie considérablement par rapport à ce qui a été jusqu'alors évoqué dans les techniques décrites : ce n'est plus le praticien qui agit directement sur les tissus conscients du patient (essentiellement sa matière biologique), mais le patient lui-même qui contrôle sa conscience neuro-psychique et ainsi son propre univers intérieur. Il travaille directement avec son univers intérieur, donnant la possibilité aux consciences qui le composent de revenir dans l'espace et le temps présents.
Au lieu d'agir directement sur la structure du patient, le praticien se contente de l'aider, de le guider, pour réexpérimenter ce qu'il n'a pu expérimenter directement et d'enregistrer les réponses que donnent les tissus de son patient. Ce feedback des tissus est un précieux outil, permettant de savoir si le parcours est libérateur ou non : au moment où le patient contacte l'information concernant l'incident et le « revit » dans son univers intérieur, les tissus se densifient, bougent, manifestant la libération des énergies intérieures au système corporel.

RÉALISATION

Mise en place

Les positions respectives du patient et du praticien ne sont pas ici primordiales, nous l'avons vu avec l'exemple ci-dessus.

Patient

Il importe que le patient soit installé confortablement et puisse supporter la position le temps du processus (le déroulement total peut durer jusqu'à une heure). Je l'installe en général sur la table, en décubitus dorsal. Veiller à ce qu'il n'ait pas froid. La température corporelle baisse souvent au cours du processus. Prévoir une couverture ou un système de chauffage.

Praticien

Les réponses tissulaires sont perceptibles n'importe où dans le corps. Cela n'impose donc pas au praticien de position particulière. Il doit avoir un bon contact avec les tissus de son patient et doit être, lui aussi, confortablement installé, afin de pouvoir tenir le temps nécessaire au déroulement du processus, sans fatigue. Il peut changer de position au cours du processus.
Le plus souvent, je m'installe à la tête du patient et mets en place une compression occipitale. Le contact tissulaire sur la base du crâne me donne une information tissulaire tout à fait fiable, la proximité de la tête du patient me permettant d'être entendu de lui et de l'entendre facilement. Du crâne, je peux englober facilement l'ensemble du système corporel dans mon champ d'attention. De plus, comme cette position est habituelle dans les traitements, elle ne déroute pas le patient. Enfin, je peux maintenir cette position sans effort pendant un long moment.
Un aspect intéressant de la compression occipitale est qu'elle pousse le système corporel vers la parasympaticotonie et la baisse de la vigilance habituelle à l'état de veille. Cela induit un état de type sophronique, permettant à des informations habituellement refoulées de remonter à la surface.

Expliquer l'objectif de la technique

Il convient d'expliquer au patient les grandes lignes du processus. C'est lui qui va parcourir, il est essentiel qu'il comprenne ce qui va être fait. Pas d'explication compliquée, seulement l'indication du travail avec les mémoires inconscientes du corps pour l'aider à mieux vivre le présent. S'il y a besoin d'autres explications, elles seront fournies au cours du déroulement de la séance, en fonction des demandes.

J'insiste sur la manière de procéder pour retourner dans le passé. Il ne s'agit pas seulement d'évoquer le passé, mais d'y retourner comme si le patient le revivait vraiment.

Paramètres subjectifs

Je ne redirais jamais assez combien **présence et enracinement** sont essentiels dans ces pratiques. C'est la présence bienveillante du praticien associée à une stabilité à toute épreuve qui permettent au patient de parcourir malgré la difficulté et les émotions qui le submergent. Le praticien est le point d'appui du patient. La stabilité de ce point d'appui dépend de son enracinement, de sa présence et de sa capacité à les maintenir autant de temps que nécessaire. Cela nécessite de l'entraînement. Une attitude dilettante est incompatible avec ce travail.

L'attention est focalisée sur l'ensemble du système corporel du patient. Au fur et à mesure du déroulement de la technique, le praticien, utilisant sa perception d'être, peut percevoir des zones ou régions corporelles en dérangement. Il focalise alors son attention dessus, tout en poursuivant le processus.

L'intention est d'aider le patient à contacter et décharger les zones de rétention existant au sein de ses matières biologiques et neuro-psychiques, en relation avec l'incident évoqué.

Paramètres objectifs

Contrairement à ce qui a jusqu'alors été proposé dans l'approche tissulaire, ce n'est pas le praticien qui induit la densité. Le patient s'y engage tout seul lors des parcours de son traumatisme. Il importe en revanche de l'y suivre et de se syntoniser avec les changements survenant dans ses tissus.

Par ailleurs, la perception des changements dans la densité, la tension et l'inertie des tissus du patient sont un indicateur essentiel pour le praticien, lui procurant un feedback sur ce que vit la personne. En effet, le praticien ne sait pas exactement ce dont le patient refait l'expérience. Cela se passe dans son monde intérieur et il n'y a la plupart du temps pas de mots pour l'exprimer. En revanche, la réponse des tissus indique avec justesse et certitude s'il traverse des difficultés et si elles se réduisent.

Premier parcours

Demander au patient de retourner à ce qu'il estime être le début de l'incident. Lui demander de repasser toute la scène en verbalisant ce qu'il voit et ressent. Enregistrer les changements et réponses tissulaires survenant au fur et à mesure qu'il parcourt et décrit la scène. Ce premier parcours est important à plus d'un titre. Il permet au praticien :

– de connaître l'incident ;

– d'établir des points de repère, notamment d'associer les différentes phases revécues à des changements dans les tissus ;

– de noter, en particulier, les parties du parcours donnant les plus fortes réponses (mouvement, collage, autre perception du praticien). Ces moments sont plus « chargés » que les autres et nécessiteront sans doute plus d'attention pour se réduire.

Ensuite

Dans les parcours suivants, le patient ne verbalise plus (sauf s'il en a envie) et se contente de revivre. Le praticien a seulement besoin de savoir quand il commence et quand il a terminé (ce qui se traduit en général par un retour au neutre, un still-point et une expansion de la structure).

Le praticien ne parle pas non plus, laissant le patient attentif à son monde intérieur. Il intervient seulement pour le guider, dans les moments les plus difficiles à traverser (lorsque la structure se fige vraiment), et pour l'aider ou l'encourager à repasser.

En revanche, il note les changements dans les réponses tissulaires se produisant au fur et à mesure que le patient refait l'expérience du trau-

matisme, et en fin de parcours, lui demande comment il a vécu le repassage.
Tant que le parcours provoque des réponses tissulaires, des sensations somatiques chez le patient ou de la décharge émotionnelle, on recommence.

Focaliser

Comme pour le travail avec les rétentions dans la matière biologique, les zones de charge de la matière neuro-psychique se localisent progressivement plus précisément au fur et à mesure du déroulement de la technique.
Au début, le parcours correspond à une suite d'étapes qui se déroulent comme un fil, certaines parties étant plus difficiles à traverser. Mais progressivement le patient saute d'un moment à l'autre. Cela signifie que les charges mineures se diluent et que le parcours se fait plus librement, sauf aux endroits les plus difficiles qui freinent et se traversent moins aisément. Ces moments correspondent en général à de fortes contraintes tissulaires perçues par le praticien qui peut également obtenir des perceptions plus localisées dans la structure du patient. Il focalise alors, lui aussi, son attention dessus et suit leurs modifications au fur et à mesure du déroulement de la technique.
Souvent encore, un unique moment retient l'attention du patient (fréquemment associé à la perception par le praticien d'une partie du corps de son patient, sur laquelle il focalise son attention). Comme pour les zones de rétention classiques, des aides sont possibles lorsque le patient semble se « coller » dans des zones plus chargées. Elles sont exposées plus loin.

Fin du processus

Deux points de vue sont à considérer concernant la fin de la technique : celui du patient et celui du praticien. C'est l'association cohérente des perceptions des deux points de vue qui indique la fin du processus.

Pour le patient

Au fur et à mesure du déroulement de la technique, il parcourt de plus en plus facilement et de plus en plus rapidement l'incident. Souvent des pans entiers semblent avoir disparu. Il a beaucoup de mal à focaliser son attention dessus. Alors qu'au début des parcours il était bouleversé à chaque traversée, il finit souvent par s'en désintéresser, parfois par s'en moquer vraiment.
Sur le plan de la perception corporelle, le patient sent qu'un poids important lui a été enlevé. Il verbalise très souvent la sensation d'une grande légèreté, d'une paix intérieure, associée à une grande lassitude.

Pour le praticien

Les réponses tissulaires deviennent insignifiantes, parfois inexistantes lorsque le patient évoque ou tente d'évoquer l'accident. Il y a un relâchement perceptible et très net de ses structures corporelles.
La structure est au neutre et y reste, les still-points deviennent de plus en plus rapprochés. La structure finit par s'installer dans un still-point quelle que soit l'évocation du patient.
Si le praticien est conscient de ses perceptions d'être (pour moi clair et sombre), elles changent progressivement. Pour moi, cela se termine souvent dans la perception d'une grande clarté sur l'ensemble des tissus du patient.

À propos de naissance

La naissance constitue le type même de situation potentiellement traumatisante. Il est évidemment impossible d'utiliser la technique de régression consciente chez le nouveau-né. Pourtant, la difficulté peut être contournée de deux manières. La première consiste à envoyer aux consciences corporelles de l'enfant l'injonction d'aller dans la naissance. Mentalement et verbalement, je leur demande, avec une intention sans faille : « *Allez dans la naissance* », tout en suivant les réponses tissulaires jusqu'à retour au point neutre, still-point et expansion. Tant que l'expansion n'est pas franche, je redemande, de manière itérative, aux tissus d'aller dans la naissance. Cette technique permet de bonnes libérations. La seconde manière consiste à demander à la maman, assise à côté, de raconter ou mieux, de repasser mentalement la naissance de son enfant. Il est particulièrement surprenant de sentir les réactions tissulaires de l'enfant, comme si c'était lui-même qui repassait la naissance. Le praticien peut également interroger la maman sur la naissance ou des circonstances

de la grossesse et analyser les réponses tissulaires de l'enfant. La péridurale n'empêche pas de recourir au processus, mais il y a parfois des lacunes dans le souvenir de la maman.

DIFFICULTÉS

Plusieurs difficultés peuvent se présenter au cours du processus. Envisageons les plus courantes.

Le patient ne revit pas, mais parle de son accident

Voilà un des écueils les plus fréquents. Au lieu de « revivre » vraiment l'incident, comme s'il arrivait à nouveau, le patient se contente « d'en parler ». En parler, c'est rester en dehors, le considérer de l'extérieur, comme si cela concernait un autre que soi. C'est un moyen d'éviter la souffrance, mais cela ne permet pas de la libérer. Pour la libérer, il faut « être » à nouveau ce que le patient n'a pas pu, su ou voulu être au moment des faits. Il faut amener ses consciences à accepter de refaire l'expérience de ce qu'elles n'ont pas accepté (le plus souvent à leur insu) d'expérimenter. Pour aider le déroulement du processus plusieurs points sont à considérer.

Le patient n'a pas compris ce qu'on lui demande

Il faut lui indiquer (sans le mettre dans son tort) qu'il ne fait pas ce qui est demandé et reprendre l'explication. Lui faire exprimer ce qu'il n'a pas compris, ou ce qui le gêne dans le processus. Il ne faut jamais procéder sans son accord, ni le forcer.

Le praticien n'est pas suffisamment présent

La présence du praticien est capitale. Les épreuves qu'a vécues le patient sont très chargées en émotions, en douleurs, etc. C'est la raison pour laquelle les consciences corporelles ont refusé d'en faire complètement l'expérience, ce qui a provoqué les rétentions. Elles sont donc réticentes à « y retourner » et c'est la présence, l'attention, l'intention et la bienveillance du praticien qui les incite à le faire. Si ces paramètres sont de mauvaise qualité, les consciences corporelles ne se sentant pas correctement accompagnées et épaulées rechigneront à retourner dans l'incident.

L'attitude du praticien n'est pas juste

Il se peut qu'il soit trop froid, ne mette pas le patient à l'aise, ne lui marque pas suffisamment de compassion, ait une attitude de jugement, etc. Le patient doit sentir que le praticien est intéressé non pas à ce qu'il a vécu, mais à le soulager de sa souffrance. C'est subtil, mais les consciences corporelles perçoivent tout cela sans mots dire. Elles ne se laisseront pas entraîner dans le revécu de la souffrance si elles ne se sentent pas correctement accompagnées.

Le patient sent le praticien vulnérable

Nous sommes souvent mal à l'aise face à l'expression de la souffrance et de l'émotion d'autrui. Lorsque le patient revit sa difficulté, il en exprime la souffrance. Si le praticien n'est pas capable de rester présent, sans fléchir, face à cette expression, les consciences présentes, ne se sentant pas correctement accompagnées, ne se laisseront pas aller à revivre la difficulté.

De l'entraînement peut être nécessaire au praticien pour parvenir à conserver une attitude juste face à l'expression de la souffrance d'autrui. Cela passe aussi par le nettoyage de ses propres souffrances qui risquent d'être mises en résonance par celles du patient (voir à ce sujet dans le livre 1 les chapitres consacrés au praticien, p. 243 et suivantes).

Le patient a l'habitude de thérapies verbales

Beaucoup de thérapies se fondent sur la verbalisation. Le patient parle de ses difficultés, de ses problèmes, de ce qu'il pense de lui, etc. Il n'a pas l'habitude de « retourner ». Il rechigne à réexpérimenter la souffrance. Tout dans son système est organisé pour l'éviter ! Il a donc tendance à parler de l'incident sans vraiment « rentrer dedans ». Il faut lui expliquer de nouveau ce qu'on attend de lui et ne pas le laisser se disperser dans la verbalisation.

La verbalisation peut être très importante, mais après le parcours, pour « mettre des mots », ce qui correspond à réintégrer complètement l'événement dans la conscience consciente.

Le patient raisonne sur ce qu'il décrit

Au lieu de revivre, il dit ce qu'il pense, sur les tenants et aboutissants, les logiques et compare ce qu'il contacte à ce qu'il connaît consciemment.

Doucement, mais fermement, il faut absolument arrêter cela. Le patient qui s'engage là-dedans ne progressera pas. Pour beaucoup, c'est un habile moyen de ne pas contacter vraiment la difficulté. Certains patients très « cérébraux » doivent sans cesse être écartés du raisonnement et ramenés au revécu.

Il semble ne rien se passer

Alors que le patient semble contacter correctement l'incident et le parcourir comme il convient, rien ne se passe dans la structure que le praticien a sous la main : elle ne bouge ni ne change.

Le patient travaille sur ce qu'il pense

Cela signifie que ce que contacte le patient n'est pas chargé ou qu'il n'est pas dedans (voir ci-dessus). Il convient de le lui indiquer et de chercher ce qui est ***vraiment*** chargé. Cela se produit en général parce que le patient travaille sur ce qu'il pense être la bonne situation au lieu de se laisser aller dans ce qui est chargé. Il travaille avec sa raison au lieu de laisser ses consciences corporelles s'exprimer.

Face à cette difficulté, il peut être nécessaire de dérouler un temps la compression occipitale sans rien faire d'autre. Cela laisse le temps au système corporel du patient de glisser vers la parasympathicotonie, de passer progressivement de l'état de veille (dans lequel la censure de la raison raisonnante est très forte) vers un état type sophronique qui permet l'ouverture des vannes donnant accès à son monde intérieur.

Le praticien a mal interprété les réponses tissulaires

Le praticien a pu se laisser fourvoyer par le discours du patient lui expliquant avec conviction ce qu'il estime important, sans établir de corrélation avec les réponses tissulaires. Si le patient évoque un ou des événements sans que la structure donne de réponse signifiante, c'est qu'il n'est pas dans le problème. Cela ne sert à rien de passer du temps à travailler dessus : il n'y a pas de charge. Il n'y aura donc pas de décharge, donc aucun soulagement. Il faut une ***corrélation*** entre ce que revit ou exprime le patient et les changements dans ses tissus.

Doucement, mais fermement, le praticien doit alors indiquer au patient que ce qu'il dit ne provoque pas de réponse tissulaire et qu'en conséquence, ce n'est pas l'essentiel, en tout cas, pas l'essentiel des consciences corporelles. Il peut lui faire comprendre que son essentiel de raison peut être différent de l'essentiel corporel, ce qui évite de le mettre dans son tort. Il faut ensuite l'inciter à chercher ailleurs.

Le praticien peut d'ailleurs s'aider des réponses tissulaires pour guider le patient qui se fourvoie. Lorsque l'évocation provoque des changements dans la structure, le praticien peut l'indiquer et encourager à poursuivre dans cette voie.

Le patient a de plus en plus de mal à parcourir

Au fur et à mesure du parcours de l'incident, des zones se révèlent plus chargées que d'autres. Elles seront donc plus difficiles à traverser et lorsque le patient les contacte, il a parfois du mal à les revivre. Cela est tout à fait normal. Il faut alors l'encourager doucement mais fermement à poursuivre. Il peut aussi être nécessaire de recourir aux aides évoquées plus loin.

Parfois, il semble pourtant que la répétition des parcours, au lieu d'alléger le contenu des rétentions semble au contraire le rendre plus dense, plus massif, plus difficile à traverser.

Au niveau de la perception du praticien, cela donne une perception tissulaire également plus dense, plus inerte et pour celui qui est conscient de ses perceptions d'être, l'information d'augmentation de densité (pour moi, le sombre). C'est le plus souvent parce qu'il existe un incident antérieur sur lequel repose celui dans lequel le patient vient de s'engager. Lui demander alors s'il y a quelque chose d'antérieur. Cette seule question suffit le plus souvent à le faire glisser dedans et à le parcourir efficacement.

La réduction du plus ancien réduira en général, automatiquement le plus récent ou l'allégera considérablement, de sorte qu'il suffira de très peu d'attention pour le réduire complètement.

Le praticien ne sait pas quoi faire

Ne rien faire

Le rôle du praticien n'est pas essentiellement de faire, mais d'***être***. Il doit être présent et accompagner

son patient. Les consciences sont des êtres. En tant que telles, elles sont sensibles (même sans en avoir conscience) à l'être, à la qualité de la présence. C'est parce qu'elles se sentent accompagnées qu'elles acceptent de revivre l'incident.
Le *faire* du praticien se réduit à de petites choses destinées à guider le patient et à l'aider à traverser. Mais, en tant que praticiens, nous avons été éduqués dans le *faire*. Nous en faisons toujours trop. Nous avons beaucoup de mal à simplement ***être***. Cela peut être un réel écueil à la réussite de ce travail.
En revanche, si le praticien doit être capable de ne rien faire et d'attendre que les choses suivent naturellement leur cours, il doit aussi être capable de discerner les moments où il faut intervenir pour guider le patient et l'aider à traverser ce qu'il tente de revivre. C'est essentiellement la qualité de la présence, le placement de l'attention sur les zones corporelles en libération qui permettent ce discernement.

Intuition

Les informations essentielles concernant la rétention sont dans la rétention, elle-même dans le monde intérieur du patient (voir p. 100). La rétention manifeste (actualise) une solution qui a consisté à refuser. Ce faisant, elle a potentialisé d'autres solutions, d'autres possibles. Ainsi, en considérant le problème (la rétention), on considère aussi les solutions qu'il renferme à l'état potentiel. Les flux d'attention du patient et du praticien (le Souffle de Vie) permettent de les actualiser. Si le patient et le praticien peuvent ressentir la souffrance (le patient comme s'il la revivait, le praticien grâce aux changements tissulaires), ils peuvent aussi découvrir (pour le patient) et percevoir (pour le praticien) la solution, incluse dans les données du problème. C'est ainsi que très souvent, je ***sais*** ce qu'il faut faire au moment où il faut le faire. La perception est intuitive et dépend de ma présence et de mon attention.

La tentation de passer trop vite à autre chose

Lorsqu'une difficulté se présente, au lieu de simplement assister le patient, voire de l'encourager à revivre ce qui se présente, le praticien peut être tenté de « passer à autre chose ». Il a lui-même du mal à faire l'expérience de ce qu'exprime le patient et s'échappe dans le « faire ». Il va trop rapidement utiliser les aides, alors qu'un peu de patience, de la présence auraient suffit à venir à bout de la difficulté. Cela rend les parcours plus difficiles et ne fait pas gagner de temps, au contraire.

Praticien pressé

Il arrive que le praticien n'accorde pas le temps nécessaire au patient pour revivre et décharger son incident. Soit parce qu'il trouve le temps long, soit parce qu'il est pressé. Dans les deux cas, il ferait mieux de faire autre chose.
Ces déroulements peuvent durer longtemps. Il ne faut pas y engager le patient sans lui offrir également le temps nécessaire pour les mener à leur terme. Rappelons que ce qui provoque une rétention, c'est souvent la soudaineté de l'incident, qui n'accorde pas aux consciences corporelles le temps nécessaire à dissiper les charges transmises. Leur libération demandera donc du temps, indispensable pour que le processus puisse se dérouler jusqu'à son terme et que le système des consciences corporelles retrouve sa cohérence.
Nous retrouvons les concepts de cycles énergétiques non terminés : le revécu d'incidents passés remobilise (réactualise) l'énergie (donc l'information) qui était bloquée (potentialisée) dans la rétention. Il faut lui donner la possibilité de se décharger complètement, sinon, le patient se retrouvera au milieu d'informations remobilisées (énergie) mais non libérées et ressentira de l'inconfort. Cela peut durer plusieurs jours. Ce n'est pas dangereux, mais désagréable, franchement inutile et surtout évitable.

Fusibles

J'ai déjà plusieurs fois mentionné que les consciences sont sensibles à la qualité de la relation avec d'autres consciences. Cela vaut évidemment pour la relation praticien/patient. De sorte qu'à son insu, le patient ne se laissera pas aller là où il ne se sent pas sûr. Il existe comme un *fusible* qui n'autorise à se produire dans une séance que ce qui peut se produire sans risque. Cela ne vaut évidemment que si le praticien est respectueux de son patient et n'utilise pas de force ou de violence pour l'obliger. Il faut y être très attentif. La limite entre persuasion et forçage est parfois subtile.

En revanche, lorsque ces conditions de respect sont présentes, ce qui se produit peut être géré, sinon, cela ne se produirait pas, et le praticien doit l'assumer jusqu'au bout pour aider son patient à atteindre la libération, sans considération de temps, de difficulté, ni de convenance pour le praticien.

AIDES

Présence et enracinement

Inlassablement, répétons que dans cette approche, présence et enracinement du praticien sont capitales. Lorsqu'une difficulté survient dans la libération de rétentions, la première chose à faire est d'établir ou de rétablir la qualité de la présence et de l'enracinement. Si ces paramètres sont de mauvaise qualité, les consciences corporelles, ne se sentant pas correctement accompagnées, rechigneront à se livrer.

Ralenti et arrêt sur image

Nous avons vu que c'est la soudaineté de l'incident qui est en grande partie responsable de la rétention. Plus exactement, la relation quantité d'énergie (donc d'informations) par rapport au temps dans lequel elle est transmise.

On peut aider le patient dans son revécu en lui proposant de ralentir le déroulement de l'événement. C'est tout à fait possible, puisque les choses se passent dans son monde intérieur, dont il a potentiellement le contrôle.

J'utilise pour l'aider la métaphore du magnétoscope dont on peut ralentir le défilement, jusqu'à même un « arrêt sur image ».

Lorsqu'une phase de l'incident est manifestement trop chargée pour que le patient la traverse, je lui propose le ralenti ou l'arrêt sur image afin qu'il accorde le temps à ses consciences corporelles d'assimiler ce qu'elles n'ont pas eu le temps d'assimiler. Cette aide est particulièrement précieuse.

Lorsque l'incident comporte beaucoup d'inconscience, le patient a du mal à discerner les éléments et personnes présents dans la situation. J'assortis alors la proposition de ralenti ou d'arrêt sur image d'une demande de recherche de nouvelles informations sur la situation : que parvient-il à discerner de plus par rapport aux parcours antérieurs ? Peut-il voir des couleurs, des objets, sentir des odeurs, entendre des sons, discerner des personnages ? Etc.

Changer de point de vue

Il est également possible de demander au patient de changer de point de vue, c'est-à-dire d'essayer de regarder, décrire et surtout revivre la situation en occupant un autre point de vue. Ce peut être simplement une autre position dans l'espace, mais également le point de vue d'une autre personne dans l'incident. Cette aide offre l'avantage de « décoller » le patient de son point de vue figé de victime pour en envisager un autre et s'imaginer (et s'autoriser) lui-même dans un autre rôle que celui de victime.

Réponse instantanée

La réponse instantanée est une aide particulièrement précieuse. J'indique au patient que je vais lui demander une réponse instantanée, c'est-à-dire de me dire ce qui lui vient ***instantanément***, spontanément, ***sans réfléchir***, à la conscience, immédiatement après avoir entendu la question. Le *sans réfléchir* est essentiel : ce qui importe, c'est l'information venant des consciences corporelles, non pas du raisonnement du patient, qui a de fortes chances d'être à côté du problème.

Prenons un exemple. Le patient ne parvient pas à localiser le moment de l'incident qu'il a contacté et sur lequel il travaille. Cela semble important pour la suite de la libération. Je lui indique donc que je vais lui demander une réponse instantanée (s'il ne connaît pas le processus, il faut prendre le temps de lui expliquer, ce qui est très vite fait). En présence, attention focalisée sur la zone corporelle dont j'ai la perception, ou sur tout le corps du patient si je n'ai pas de perception, j'adresse ***aux consciences agrégées du patient*** (à lui et à ses tissus donc) la question avec une très ferme intention : « Quel âge avez-vous ? » Réponse instantanée du patient : « Trois ans. »

Le plus souvent cela permet de débloquer le parcours. Si son âge civil est quarante ans et qu'il répond : « Quarante ans », c'est assurément qu'il n'est pas dans son incident ! Cette réponse peut

aussi venir d'une autre personne, présente dans l'incident et qui avait quarante ans au moment où il s'est produit. L'interprétation de la réponse dépend donc du contexte.

Similaire antérieur

Le concept similaire antérieur a déjà été évoqué plus haut. Il nous fournit, lui aussi, un outil très précieux pour débloquer une situation. Son utilisation repose sur l'idée que les informations du monde intérieur de la conscience s'agrègent et se classent par similitude (voir p.112). Des informations d'origine très différentes peuvent ainsi se trouver agrégées par des points qui leur sont communs. Cela permet de comprendre des comportements peu cohérents d'aujourd'hui qui prennent leurs racines dans d'anciennes rétentions ou stratégies établies dans le passé, à l'insu de la personne.

Par exemple, la seule vue d'une souris me fait peur. À l'évidence, cela n'est pas cohérent avec ce qui se vit aujourd'hui : une souris ne représente aucun danger pour moi. Il y a sans doute derrière cela une peur d'enfant cachée reliée à une souris. Le point commun, c'est la souris, mais les situations sont certainement très différentes. Retrouver la situation d'enfance avec la souris, la rendre consciente permettrait d'éliminer la réaction incohérente d'aujourd'hui.

Le même principe est à l'œuvre dans l'empilement des rétentions. Une rétention contactée peut trouver sa « racine » dans une rétention antérieure comportant quelques similitudes et qui « tient » le tout. Dans ce cas, le parcours de la rétention seconde ne suffit pas à libérer. Il peut être nécessaire de remonter à la plus ancienne. Cela se fait lorsque le parcours de l'incident, au lieu de s'alléger au fur et à mesure des repassages, devient au contraire de plus en plus difficile à réaliser.

On demande alors simplement au patient s'il y a quelque chose d'antérieur qui correspond à ce qu'il ressent dans l'incident. Ce sont les consciences corporelles qui indiquent le chemin, et il va rarement où le patient s'attendait…

> *« C'est dérouler le ruban, en défaire les nœuds jusqu'au nœud originel, c'est lui enlever de sa lourdeur, en vérité celle d'une chaîne de plomb. C'est nous alléger de cet autrefois qui nous retient et ligote notre désir d'expansion ; c'est en somme nous libérer d'une prison, illusoire, puisqu'elle appartient à un passé révolu, réelle, puisqu'elle nous opprime de jour en jour, d'heure en heure, inutile puisque venant d'une souffrance ancienne dont on peut se délivrer. »*
> (D. Desjardins, 2003, 136-137)

INTERDITS

J'ai conscience qu'il est dangereux et souvent stupide de figer nos comportements dans des stéréotypes, notamment par rapport à ce qui est permis et ce qui est interdit. Un comportement peut être incorrect dans certaines situations et parfaitement adapté à d'autres. C'est une question de contexte et c'est faire preuve d'intelligence que de savoir évaluer la justesse d'une attitude par rapport au contexte de ce qui est vécu. Dans le cadre de la relation thérapeutique que nous décrivons en ce moment, existent des attitudes que le praticien ne devrait pas s'autoriser. Cela étant, ce choix lui incombe et n'a de réelle valeur que s'il se l'impose librement. C'est une question d'éthique et non de morale.

Systématique

Disposant d'un outil aussi puissant et efficace que la régression consciente, il est très tentant d'y recourir systématiquement. Or, par définition, la systématique risque fort de ne pas être adaptée au contexte de la situation du patient, de la situation thérapeutique présente, à la demande et surtout au réel du patient et à ce qu'il est capable d'endurer. Ce qui est possible facilement avec certains ne l'est pas avec d'autres, même si le praticien est convaincu d'avoir à sa disposition l'outil adéquat pour aider son patient.

Réel de patient

En particulier, en allant chez l'ostéopathe, la plupart des patients ne viennent pas (pas encore…) voir un psychosomaticien, mais un somaticien, c'est-à-dire quelqu'un qui s'occupe du corps. Certains n'envisagent les soins chez l'ostéopathe que corporels. S'il est important de leur expliquer

que leur corps est fait de consciences, et la nécessité d'une régression consciente, il ne faut pas l'imposer. Les techniques travaillant sur la matière biologique permettent très souvent de soulager le patient à sa convenance. Il n'est pas forcément nécessaire de recourir à la régression consciente telle qu'elle vient d'être décrite.

Prudence

Par ailleurs, la technique de régression consciente est déconseillée chez certains patients. Notamment ceux qui sont en traitement psychiatrique, ou plus simplement psychiquement instables. Chez d'autres, elle ne fonctionne pas, notamment ceux qui ne parviennent pas à se laisser aller à un état sophronique, ceux qui n'ont aucun contrôle de leur mental et de leur « monde intérieur ». C'est également le cas des patients sous médicaments, notamment, neuroleptiques, psychotropes, somnifères, etc. Ces produits altèrent la relation du patient à son mental et empêchent le plus souvent l'accès aux informations essentielles. C'est d'ailleurs pour cela qu'ils sont efficaces : le patient, percevant moins son inconfort pense qu'il va mieux. Il n'en est rien.

De telles techniques utilisées avec des patients « hors cadre » peuvent se révéler plus préjudiciables qu'utiles, les jetant dans le mal-être, l'embarras, voire la décompensation psychique. Il n'est pas toujours facile de discerner celui qui peut en tirer profit de celui pour lequel elle n'est pas adaptée ou même déconseillée. Dans le doute, l'abstention est la règle.

Demande de patient

À l'inverse, à cause du récit qu'en ont fait des amis et connaissances, ou à la suite de séances dans lesquelles la régression a été utilisée, des patients viennent parfois avec une demande somato-émotionnelle ou régressive clairement formulée. Ils veulent leur régression. Si j'estime que cette technique n'est pas adaptée au contexte, je ne la mets pas en place, tout en expliquant pourquoi. Je dois préciser que je ne commence ***jamais*** une séance avec un *a priori* somato-émotionnel. J'utilise toujours le modus operandi décrit dans le livre 1. Ce sont les tissus du patient et les perceptions survenant dans le déroulement de la séance qui me conduisent à utiliser ces techniques.

Forcer le patient

Ce problème rejoint celui évoqué ci-dessus. Ayant la conviction de savoir ce qu'il faudrait faire pour aider le patient, le praticien peut être tenté de le forcer à accepter la technique. Même si toutes les conditions semblent réunies pour que la technique fonctionne, je m'interdis de forcer le patient à parcourir une rétention.

La plupart du temps, il n'est absolument pas nécessaire d'utiliser la force (physique ou mentale). Il suffit d'expliquer. Il est parfois difficile de discerner entre la persuasion qui aide le patient à vaincre sa réticence à parcourir et le forçage qui l'entraîne dans ce qu'il ne voulait pas vivre.

N'oublions pas que la situation thérapeutique établit une relation de dépendance du patient par rapport au praticien. C'est inéluctable, mais il n'est pas nécessaire d'en abuser. Même s'il a besoin d'aide, le patient doit rester maître de son choix. Il est trop facile de penser détenir la solution et donc de l'imposer comme telle.

Une grande qualité de présence et beaucoup de compassion sont nécessaires pour discerner ce qui est faisable de ce qui ne l'est pas. Je fais mienne cette maxime accordée à Marc-Aurèle :

> *« Que les Dieux t'accordent la grâce de changer ce qui peut être changé, d'accepter ce qui ne peut être changé, et de savoir discerner entre les deux ordres de choses… »*

Évaluer, conclure pour le patient

Depuis la nuit des temps, le système médical rend le patient dépendant du praticien. Il a, en particulier, instauré l'idée que le patient ne sait pas et que le praticien sait. C'est faux. Certes, le praticien sait un certain nombre de choses sur le fonctionnement du système corporel de l'homo sapiens, mais il ne sait rien de l'histoire des consciences agrégées dans ce système corporel. Le patient ne le sait pas non plus, mais il peut le découvrir. Il a seulement besoin d'aide pour cela. La dépendance est tellement ancrée dans nos mentalités que le patient lui-même, non content de la créer, la réclame, le plus souvent implicitement (à son

insu...). Ce système est malsain. Il prive la personne de son déterminisme personnel.

Il conduit en particulier le praticien à évaluer, conclure pour le patient, c'est-à-dire à déterminer pour lui la source de sa difficulté et les solutions à mettre en œuvre pour y recourir. Lorsque le praticien dit au patient que son problème a telle ou telle origine, celui-ci est naturellement enclin à le croire. Mais au regard de l'hypercomplexité du système corporel vivant, ce n'est pas forcément juste et le patient s'oriente alors vers de fausses pistes, ce qui ne réduit pas son problème, mais l'empêche presque certainement de trouver ses solutions.

Évoquons la phrase incorrectement attribuée à Rollin Becker « *seuls les tissus savent* ». Même si Becker ne l'a pas écrite telle, elle reflète bien sa philosophie et celle de l'approche tissulaire. Nous pouvons l'appliquer à tous les tissus, envisagés comme matières conscientes, biologique et neuro-psychique. Comme nous l'avons dit plus haut, la solution est au cœur du problème. Elle est donc dans le monde intérieur du patient et c'est à lui de l'y découvrir. Le praticien n'est qu'un point d'appui lui permettant d'y parvenir.

La neutralité du praticien est d'autant plus importante que les techniques de régression, à cause de l'état sophronique qu'elles induisent, rendent le patient particulièrement dépendant du praticien. Il peut être tentant pour celui-ci de jouer un rôle autre que simple point d'appui et d'orienter le patient vers ce qu'il croit juste. Je me l'interdis. Ainsi, même si j'ai l'intuition de la cause, de la solution, de ce qu'il faudrait faire pour que le patient sorte de son problème, je me garde d'évaluer et de conclure pour lui, c'est-à-dire de lui dire des choses sur son cas.

Question ouverte

Tout au plus, j'utilise des questions ouvertes qui peuvent le mettre sur la voie, mais ne lui imposent pas de solution, de pistes arbitraires et le laissent libre de ses choix. Sa solution est la seule valide. La question ouverte le laisse libre d'accepter ou non, sans contrainte.

Par exemple, au cours d'une régression, le patient ne parvient pas à accepter que la personne responsable de la souffrance qu'il contacte soit son père. Il ne le voit pas. Si j'ai l'intuition qu'il a besoin d'aide pour cela, je pose simplement la question : « *Est-ce votre père ?* » Et le patient de répondre : « *Non.* » Je lui demande alors : « *Qui est-ce ?* » et il répond : « *Si, si, c'est mon père. Oh, je ne peux pas le croire. Il a fait ça ?* » La question, sans le forcer lui a permis d'accepter l'inacceptable : le comportement de son père à son égard.

En revanche, cela aurait pu tourner autrement : je pose la question : « *Est-ce votre père ?* » Et le patient de répondre : « *Non, non. C'est mon oncle.* » Et nous poursuivons : « *Hum, que se passe-t-il avec votre oncle ?* »

Une indication trop précise n'aurait peut-être pas permis de discerner exactement la personne incriminée, laissant partir dans la mauvaise direction et ralentissant le processus.

Il se peut également que le père soit bien la personne incriminée, mais que le patient ait besoin de passer par l'oncle, plus acceptable pour lui. Les charges émotionnelles diminuant, il aboutira finalement au père et finira de décharger l'incident.

Réponse tissulaire

Enfin, lorsque le praticien pose ce type de question, il doit rester attentif aux réponses tissulaires. Si la question vise juste, les tissus répondent à leur manière et l'indiquent. Il peut alors dire au patient, avec plus de certitude : « *Hum, vos tissus répondent oui.* » Ou bien : « *Hum, ça ne provoque pas de changement dans les tissus.* » Mais il ne doit néanmoins jamais imposer.

QUESTIONS / RÉPONSES

Malgré une qualité de présence que je pense correcte et les aides que vous proposez, il arrive tout de même que le patient semble rester bloqué sur une partie de son parcours, sans parvenir à le décharger.

Lorsque cela arrive, analysez ce que revit le patient et ce qu'il dit. Très souvent, il butte non plus sur quelque chose de violent ou de soudain (les forces du traumatisme lui-même), mais sur une difficulté relationnelle avec une ou plusieurs personnes impliquées dans le traumatisme ou ses suites. Dans ce cas, il faut recourir à la technique de libération des flux, expliquée dans le chapitre suivant. Une fois les flux de la relation libérés, il conviendra de revenir au parcours du traumatisme (le cycle de libération n'a pas été terminé). Vous constaterez alors très souvent qu'il n'est plus chargé. Le patient le parcourt sans difficultés, n'est plus intéressé et vous ne sentez plus de réponses tissulaires. S'il existe encore de la charge, quelques parcours suffiront généralement à la libérer.

Certains traitements avec l'approche tissulaire sont « spectaculaires », comme, par exemple, la dilution complète du souvenir pénible et douloureux d'un accident ou d'un événement précis. Pensez-vous cet outil suffisamment puissant pour « dissoudre » de gros traumatismes, telles que les blessures ou maltraitances d'enfance, et débarrasser la personne définitivement de leurs conséquences dans le présent ?

L'outil est puissant, mais son objectif n'est pas celui que vous évoquez. J'insiste pour dire que je ne me considère pas comme un psychothérapeute et ne cherche pas à traiter les patients dans ce sens. L'utilisation de la technique décrite a pour but de débloquer, de déverrouiller une situation du passé du patient, qui le gêne dans sa vie d'aujourd'hui. Cela ne remplace pas à un travail profond et progressif réalisé avec l'aide d'un praticien formé à la psychothérapie ou la psychanalyse. De plus, dans le cas que vous évoquez, celui de la maltraitance, il ne s'agit pas, ou rarement, d'un événement isolé, mais d'une suite d'événements, je dirais d'un contexte. L'histoire du patient suit une cohérence que lui seul peut découvrir et assumer dans sa vie d'adulte. Ce n'est pas une seule séance de libération somato-émotionnelle qui permet d'atteindre cela. Ce n'est pas l'objectif de l'ostéopathe, ni de ces techniques. L'aide de praticiens formés aux démarches psychologiques ou psychanalytiques reste indispensable. Les techniques somato-émotionnelles, en revanche, débloquent souvent une personne qui stagne dans sa progression ou donnent parfois le coup de pouce qui décide la personne à se mettre en chemin. Je les vois donc comme très complémentaires par rapport à d'autres démarches.

Comment travailler en ostéopathie tissulaire avec des patients souffrant de troubles psychiatriques, chez qui on retrouve souvent une forme de morcellement de la personnalité, donc de la conscience ?

Avec ces patients, je n'utilise généralement que les techniques tissulaires classiques, celles qui me mettent en communication avec la matière biologique. Je considère le cas psychiatrique comme une contre-indication aux techniques somato-émotionnelles. Mais cette contre-indication n'est pas absolue. Elle tient au fait que le contexte du travail en clientèle privée ne fournit pas l'encadrement nécessaire pour s'occuper correctement de ces patients. La première raison est que je ne suis pas psychiatre, la seconde est qu'il faut une équipe et un lieu adaptés à ces cas, ce que je ne peux leur proposer. Il me semble, en revanche, que l'approche tissulaire et somato-émotionnelle aurait sa place dans les établissements spécialisés, au sein d'équipes compétentes dans le soin aux cas psychiatriques. C'est peut-être ce qui se passera dans les années à venir…

Que donne la technique de régression consciente dans les cas d'accidents où il y a coma, le patient ne se souvenant de rien ?

La plupart du temps, ces traumas ne donnent pas de réponse à l'interrogation tissulaire. Un pan entier de la vie du patient semble inaccessible. La technique n'apporte rien à ce niveau. J'ai en revanche traité des patients pour lesquels une partie du traumatisme était accessible. Nous avons alors travaillé sur cette partie et la technique a très bien fonctionné, permettant au patient de libérer ce qui pouvait l'être. Certains, dont le coma avait été peu profond, ont même pu retrouver tout ou partie de la période comateuse. Mais dans les cas de coma profond, cela ne fonctionne pas.

CE QUE NOUS ALLONS FAIRE MAINTENANT

Nous allons présenter et étudier une technique sur le maniement des flux. C'est la technique que j'utilise lorsque le problème sur lequel butte la personne est relié à des difficultés relationnelles présentes ou passées non résolues.

> *« Rare est celui qui vit vraiment son présent, et uniquement son présent, dénué de divers échos ou rappels d'un passé plus ou moins ingrat, plus ou moins cruel ou tragique, qui viennent polluer ses impressions actuelles, gonfler ses émotions et déformer sa vision du monde. »*
> (D. Desjardins, 2001, 136)

LIBÉRATION DES FLUX 11

« Tu es conduit à travers le temps de ta vie par la créature intérieure qui apprend,
l'être spirituel alerte qui est ton moi réel.
N'écarte pas les futurs possibles avant d'être certain que tu n'as rien à apprendre d'eux.
Tu es toujours libre de changer d'idée
et de choisir un futur différent, ou un différent passé. »
(Bach, 1978, 55)

HISTOIRE

Avec l'approche tissulaire, j'ai souvent constaté que les tissus du patient évoquant une difficulté ou un problème se mettent à bouger intensément. Les mouvements ne correspondent à rien de physiologiquement reconnu et correspondent pour moi à la mobilisation de ses énergies vitales. Nombre d'ostéopathes ont certainement ressenti cela et constaté que le patient se sent souvent mieux après avoir parlé de sa difficulté. Le simple fait de l'écouter semble déjà thérapeutique. Il est vrai que nous vivons une société où personne n'écoute personne... Parfois même, la simple évocation verbale de la difficulté de vie suffit à soulager, voire même faire disparaître les symptômes. J'ai cependant constaté que cette manière de faire, si elle soulage parfois, est souvent insuffisante pour obtenir un changement durable.

C'est cette constatation qui a conduit à la mise au point et à l'utilisation de la technique de régression consciente décrite antérieurement. Pourtant, si cette technique s'avère bien adaptée aux conséquences d'événements soudains et traumatiques, elle ne l'est guère pour la personne bouleversée par de simples problèmes relationnels, ceux de la vie courante. Or, nombre de symptômes physiques conduisant le patient chez l'ostéopathe ont comme origine des situations conflictuelles non résolues. Le traitement ostéopathique classique n'est alors pas toujours suffisant pour aider le patient. Pour ce type de situation, il a donc fallu trouver des solutions. La technique de libération des flux est venue progressivement. Elle est issue d'expériences vécues avec les patients et de plusieurs compréhensions qui se sont imbriquées, permettant finalement de mieux cerner la relation *Je/Autrui*. L'expérimentation avec le ballon a ouvert la voie. Puis, grâce au modèle cybernétique, est venue la conception de la régulation du monde intérieur de la conscience par les flux, et enfin, la certitude que ce qui perturbe aujourd'hui la relation de *Je* à *Autrui*, ne se trouve pas fondamentalement chez *Autrui*, mais chez *Je*.

Ballon

La première prise de conscience vient de l'expérience faite avec le ballon dans laquelle on demande d'évoquer une personne avec qui la relation est difficile, ou un problème. Immanquablement, cette expérience provoque dans le ballon une réaction de fermeture et d'inertie. Or, cette expérience mobilise une information située dans le monde intérieur de l'expérimentateur. Cela signifie qu'au moment où *Je* établit une relation avec *Autrui*, il mobilise (actualise) en même temps de l'information mémorisée (potentialisée), ce qui provoque des réactions au sein de ses

consciences tissulaires, objectivées dans le ballon. La réaction tissulaire ***vient du passé*** de la personne, non de son présent. Autrement dit, la plupart de nos comportements présents sont dictés par des réactions inconscientes émanant de notre passé et s'imposant à notre insu.

Flux

Dans le chapitre sur le monde du dedans, nous avons modélisé que la conscience tend à reproduire dans son monde intérieur une copie de ce qu'elle vit à l'extérieur. Ainsi, existe en chacun de nous une représentation tridimensionnelle et temporelle de ce que nos consciences ont vécu.
La conscience, l'attention tournée vers l'extérieur, semble ne remarquer que ce qui lui arrive, sans tenir compte de ce qu'elle fait elle-même, ou fait subir à autrui. Mais dans son monde intérieur, à son insu, tous les flux sont enregistrés et la rétention les concerne tous (voir p. 101). En terme de circulation d'énergie, de flux donc, une rétention (potentialisation de l'information) peut se produire sur chacun d'eux et pour lui permettre de se libérer, il faut les traiter tous.

Le filtre intérieur

Toute information entrante (input) ou sortante (output) traverse le monde intérieur de la conscience afin d'y être comparée à d'autres informations déjà existantes dans le système, venant du système lui-même, ou de son environnement. Ce filtre empêche *Je* d'expérimenter directement son environnement et les autres consciences. Plus la conscience est complexe, plus le filtre l'est aussi, et plus il est difficile à *Je* de se dissocier de ce mental pour expérimenter la vie comme neuve (voir p. 102). À notre insu, ce filtre s'interpose sans cesse dans notre relation à autrui, la perturbant systématiquement.

> *« La cessation de la violence n'implique pas nécessairement un état d'esprit paisible en lui-même, donc en paix dans ses rapports humains. Ces rapports s'établissent toujours sur des images, sur des mécanismes de défense : chacun se fait le portrait de ce que sont les autres personnes et les rapports sont ceux de ces images entre elles, non ceux des personnes elles-mêmes. Le mari a une image de sa femme – peut-être pas consciemment, mais elle est là –, la femme en a une de son mari, nous avons celle de notre pays, celle que nous formons à notre sujet, et nous les renforçons toutes, en y ajoutant sans cesse quelque chose. Ce sont elles qui déterminent nos prétendus rapports réciproques. Tant que subsiste cette formation d'images, les rapports entre deux personnes ou entre de nombreux êtres humains, n'existent pas, et ceux qui s'établissent ne peuvent évidemment jamais instaurer une paix, car ces images sont fictives ; or la vie dans l'abstrait est impossible.*
> *Malgré cela, c'est ainsi que nous existons : dans un monde d'idées, de théories, de symboles, d'images, que nous avons créé à notre sujet et au sujet d'autrui, et qui n'a aucune réalité. Tous les rapports que nous avons, soit avec des idées, soit avec les biens matériels ou les êtres humains, sont basés essentiellement sur cette formation d'images, et donnent lieu, par conséquent, à des conflits. »*
> (Krishnamurti, 1994, 58-59).

Comme la gêne ou l'inconfort ressentis dans une relation se produisent en présence d'autrui, nous l'accusons de nos malheurs. Nous essayons de le changer, en vain. C'est inutile et surtout, impossible. La source de nos malheurs est essentiellement en nous. Si nous ne pouvons changer autrui, nous pouvons au moins ***nettoyer nos filtres***. Voilà l'objectif de la technique de libération des flux.

INDICATIONS

L'indication majeure de cette technique est le bouleversement consécutif à une relation difficile. Cela signifie que nous pourrions l'utiliser chez tous nos patients. Je le crois. Mais je suis ostéopathe, pas psychologue. Je n'y recours donc que lorsqu'à l'évidence, les symptômes du patient sont en relation directe avec une difficulté relationnelle qui le perturbe. Les symptômes manifestent la décompensation du système corporel dont le bouleversement est la cause.

Conflit

La relation conflictuelle qui ne se résout pas constitue la meilleure indication pour cette technique. Le plus souvent, la relation d'aujourd'hui est conflictuelle parce qu'elle met en résonance d'anciennes difficultés relationnelles non résolues, vécues avec la même personne ou une autre, lui ressemblant par certains traits physiques ou psychiques caractéristiques. Il peut également s'agir de similitudes liant, à l'insu du patient, la situation d'aujourd'hui à une autre vécue dans le passé et dont il n'a pas conscience.

Anamnèse dynamique

C'est parfois l'anamnèse dynamique qui conduit à cette technique : j'interroge le patient sur la survenue de ses symptômes, sur ce qu'il vit en ce moment. Lorsqu'il parle, les réponses tissulaires m'indiquent si ce qu'il évoque est chargé de contrainte et d'émotion ou non. Lorsque la corrélation existe, je m'oriente vers cette technique (voir à ce sujet le cas décrit dans le livre 1 d'approche tissulaire, p. 274).

Perte et deuil

Je l'utilise également avec des patients bouleversés par une perte, notamment le décès d'un être cher (parent ou ami) ou d'un animal. Humaine ou animale, il s'agit toujours d'une relation de consciences et le désespoir consécutif à la perte peut être aussi fort dans un cas que dans l'autre.

Régression consciente

La technique de régression consciente tente de gérer la soudaineté et la brutalité, mais elle s'intéresse essentiellement à « ce qui est arrivé » au patient, c'est-à-dire aux influx. Or, au cours de ce processus, le patient butte fréquemment, dans ses parcours successifs, non plus sur la violence et la soudaineté de ce qu'il a subi, mais sur des difficultés relationnelles survenues avec une ou des personnes présentes au moment de son traumatisme. La régression consciente n'est alors pas la technique appropriée pour terminer le cycle de rétention. Lorsque cette difficulté se présente, il convient de passer à la technique de maniement des flux telle qu'elle est décrite plus loin. Cela n'empêche nullement de revenir ensuite sur la régression pour vérifier ce qui demeure et doit encore être parcouru.

COHÉRENCE

En évoquant la genèse de la technique, nous avons du même coup évoqué sa cohérence : le passé non résolu de *Je*, l'empêche, à son insu, d'expérimenter le présent comme neuf.

Communiquer

La communication fait partie des outils essentiels de la conscience (voir p.146). La communication est envisagée comme un échange intentionnel entre consciences évoluées. Dans le livre 1 d'approche tissulaire, nous avons défini la communication entre consciences comme « *une relation dans laquelle on cherche à comprendre son interlocuteur et à être compris de lui.* » (Tricot, 2002, 112). Lorsque *Je* se trouve dans une situation relationnelle avec *Autrui* et que ce que cherche à lui communiquer *Autrui* le dérange (quelles que soient les raisons de ce dérangement), il résiste aux flux que lui envoie *Autrui*, ce qui empêche le cycle de transmission de l'information de se terminer normalement : il n'y a pas compréhension d'*Autrui* de la part de *Je*, ni de *Je* de la part d'*Autrui*.

L'échange devient difficile et *Autrui* ne se sentant pas compris, tente de forcer, ce qui a pour effet d'augmenter la résistance de *Je*. En retour, Je tente de forcer *Autrui* qui, lui aussi, oppose de la résistance, voir du refus. Ainsi naissent les rétentions consécutives à des relations conflictuelles (voir p. 146).

Je, reproduit tout cela dans son monde intérieur et lorsque ultérieurement, il rencontrera le même *Autrui*, ou un *Autrui* ressemblant, quelle que soit la ressemblance, son monde intérieur lui enverra les informations concernant la mauvaise communication passée, ce qui l'empêchera de vivre la relation d'aujourd'hui dans un véritable nouvel espace/temps. La même chose se produit sans doute pour *Autrui*, ce qui rend la relation conflictuelle, sans raison apparente.

Règle 1

J'établirais volontiers une règle : la difficulté relationnelle aujourd'hui vécue par *Je* et qui ne se réduit pas par les moyens ordinaires de communication, prend racine dans une difficulté relationnelle d'hier, non résolue. ***Non résolue*** signifie qu'elle a provoqué de la rétention d'informations qui s'interposent aujourd'hui dans la relation, et l'altèrent, à l'insu de *Je*.

Piège 1

La difficulté venant de la relation avec *Autrui*, *Je* a tendance à en rejeter la responsabilité sur *Autrui*. C'est forcément sa faute... C'est évidemment faux. Dans une relation, il y a deux parties, chacune étant à la fois cause et effet, selon des actualisations potentialisations variables et changeantes. Mais le simple fait de rejeter toute la responsabilité sur *Autrui*, ne permet pas à *Je* de résoudre la difficulté. Il refuse ainsi de changer le seul versant de la relation sur lequel il peut avoir un réel effet : lui.

> *« Quel est le bruit d'une seule main*
> *qui applaudit ? »*[1]

Piège 2

La difficulté concernant la relation ***présente*** entre *Je* et *Autrui* (une ou plusieurs personnes), *Je* cherche à la résoudre dans le présent : discuter avec *Autrui*, le convaincre, le changer... Cela ne fonctionne pas.

Piège 3

La difficulté concernant la relation avec un *Autrui* particulier, *Je*, cherche à la résoudre auprès de cet *Autrui* là. Mais l'origine peut très bien se trouver dans des situations passées vécues avec d'autres personnes, d'autres *Autrui*, donc. De simples ressemblances ou similitudes (ressemblances physiques, caractérielles, émotionnelles, etc.) entre *Autrui* d'aujourd'hui et *Autrui* d'hier suffisent à établir le lien, provoquant des résonances œuvrant à l'insu de *Je*.

Même lorsque Je pense avoir affaire aux mêmes *Autrui*, (parents, par exemple, avec qui la relation existe depuis longtemps), ce n'est pas totalement vrai. Ce parent a, lui aussi, vécu et a donc certainement changé (même si ses traits essentiels paraissent semblables). Mais *Je*, à son insu, est incapable de le voir tel qu'il est aujourd'hui. Il le voit toujours comme il l'a ressenti lors des premières difficultés relationnelles vécues avec lui (et cela vaut également pour *Autrui*, qui ne voit probablement pas le *Je* avec lequel il entre en relation aujourd'hui comme différent de celui d'hier).

Règle 2

La première règle en implique une seconde qui lui est logiquement conséquente : c'est en libérant les flux bloqués dans le monde intérieur de *Je* que l'on débloque les situations relationnelles d'aujourd'hui.

Cela peut sembler curieux, puisqu'en faisant cela *Je* ne change qu'un côté de la relation. Mais il suffit de modifier un côté pour que toute la relation change. Rappelons Watzlawick et le concept systémique appliqué à la relation : *« Même le plus petit changement effectué au sein d'un système rigide entraîne une réaction en chaîne qui finit par modifier le système tout entier »* (Watzlawick, 1993, 75).

> *« Si quelque chose change en moi, il se peut*
> *que changent aussi les situations »*
> (D. Desjardins, 2001, 187)

Flux

Même les situations les plus simples sont relationnellement complexes. Elles manifestent notamment de nombreux flux, circulant dans différentes directions (voir p. 101). Sur chacun de ces flux, des rétentions peuvent se produire, correspondant à une potentialisation de l'information, parfois très complexe.

Point de vue de *Je*

Rappelons également que du point de vue de *Je*, ce sont les influx (input), c'est-à-dire ce qu'on lui dit ou lui fait qui sont primordiaux. Mais ils ne sont qu'une partie de la relation. Dans l'enregistrement que fait *Je* de ce qu'il vit, tous les flux sont présents. Il faut donc se préoccuper de tous. Deux

1. *Koan* zen. Le *koan* est une « énigme » nécessitant pour être résolue, un changement de perspective. Le but du *koan* est de provoquer un éveil de la conscience. Il est utilisé comme technique éducative par nombre d'écoles de la tradition orientale.

sont essentiels : l'influx (input), ce qu'*Autrui* fait à *Je* et l'efflux (output) ce que *Je* fait à *Autrui*.
C'est parce qu'au cours d'une première relation *Je* n'a pas voulu, pu, ou su faire l'expérience totale des flux générés par l'échange qu'il a résisté à l'expérience ou l'a refusée, créant des flux bloqués, notamment dans l'influx et l'efflux. C'est évidemment souvent dans l'enfance que se produisent les premières rétentions.

Traiter tous les flux

Ne traiter que les influx est insuffisant, les autres flux verrouillant l'expérience et l'empêchant de réduire la charge d'énergie (donc l'information) qu'elle retient. La technique s'occupe donc des différents flux, envisagés du point de vue de Je, le centre de la conscience.

RÉALISATION

Mise en place

La mise en place physique est similaire à celle de la technique de régression consciente. J'invite donc le lecteur à s'y reporter (p. 199).

Expliquer l'objectif de la technique

Il convient d'expliquer au patient les grandes lignes du processus. En particulier, lui faire comprendre que l'on va travailler avec son « monde intérieur », ***sur lequel il a tout pouvoir***. Je lui indique que je vais lui demander de parler à des personnes, mais qu'il s'agit des personnes telles qu'elles existent en lui, telles qu'il les ressent ou les voit en lui et non pas telles qu'il les voit ou les expérimente à l'extérieur de lui. Ce point est le seul vraiment essentiel à faire comprendre. Si je lui demande de parler à son père, c'est à son « père intérieur » et non à son « père extérieur ». Au patient qui a du mal à imaginer comment cela peut se faire, je dis qu'il lui arrive certainement de « parler tout seul » ou de se « faire des scénarios dans sa tête ». La plupart du temps, il acquiesce. Je lui indique alors que nous allons faire la même chose, avec seulement quelques variations.

Parler à Autrui

J'indique aussi au patient que lorsqu'il parle à un *Autrui* intérieur, il doit le faire ***verbalement***, mais ***mentalement***. Je lui précise que cela concerne sa relation personnelle avec cet *Autrui* et que je n'ai pas à savoir exactement ce qui se dit. Seulement les grandes lignes de la situation, pour pouvoir le guider. Je lui indique également que je demande les renseignements qui me sont nécessaires et qu'il n'a pas à s'en préoccuper. Cette indication est importante pour le patient, souvent réticent à livrer à une tierce personne ses ressentis et états d'âme relatifs à des proches. Lui indiquer que je n'ai pas besoin de connaître le détail le libère de cette inhibition.

Faire parler *Autrui*

Dans la technique, je demande au patient de faire parler *Autrui*. Je ne lui explique pas trop cela par avance, parce que la plupart du temps, il n'imagine pas que ce soit possible. Trop en parler avant le processus le met dans l'embarras, soulève nombre de questions, le rendant moins disponible à ce qui se passe réellement en lui, alors que dans le cours de la technique, cela se fait naturellement.

Minimum vital

Je crois que pour cette technique également, il faut donner les informations essentielles, afin que le patient sache ce qu'on va lui demander, mais se garder de trop en dire. Une fois le processus démarré, les choses se déroulent tellement naturellement que le patient suit le cheminement sans difficultés.

Paramètres subjectifs

Une fois encore, je ne peux m'empêcher de répéter combien ***présence et enracinement*** sont essentiels dans ces pratiques. C'est la présence bienveillante du praticien associée à une stabilité à toute épreuve qui permettent au patient de parcourir malgré la difficulté et les émotions souvent fortes qui émergent. Le praticien est le point d'appui du patient et sa stabilité dépend de son enracinement, de sa présence et de sa capacité à les maintenir autant de temps que nécessaire. Cela nécessite de l'entraînement. Une attitude dilettante est incompatible avec ce travail.

L'attention est focalisée sur l'ensemble du système corporel du patient. Au fur et à mesure du déroulement de la technique, le praticien, utilisant sa perception d'être, peut percevoir des zones ou régions corporelles réagissant plus fortement. Il focalise alors son attention dessus, tout en poursuivant le processus.

L'intention est d'aider le patient à établir un dialogue avec les personnages de son monde intérieur et de décharger les zones de rétention existant au sein de ses matières biologiques et neuro-psychiques, en relation avec les personnages évoqués.

Paramètres objectifs

Comme pour la technique de régression consciente, ce n'est pas le praticien qui induit la densité. Le patient s'y engage tout seul lors des parcours de sa difficulté relationnelle. Il importe en revanche de l'y suivre et de se syntoniser avec les changements survenant dans ses tissus.

Par ailleurs, la perception des changements dans la densité, la tension et l'inertie des tissus du patient sont un indicateur essentiel pour le praticien, lui procurant un feedback sur ce que vit le patient. Le praticien ne sait en effet pas exactement ce dont le patient refait l'expérience. Cela se passe dans son monde intérieur et il n'y a la plupart du temps pas de mots pour l'exprimer. En revanche, la réponse des tissus indique avec justesse et certitude si le patient traverse des difficultés et s'il parvient à la réduire.

Processus à l'état (presque) brut

L'objectif, ici, est de présenter le processus dans sa pureté de base. Nous affinerons ensuite son utilisation à l'aide d'exemples particuliers. Le patient que nous désignerons par *Je*, a une difficulté relationnelle avec un personnage que nous nommerons *Autrui*, en relation avec une situation précise.

Praticien : *« Par rapport à cette situation, y a-t-il quelque chose que vous auriez voulu ou dû dire à Autrui et que vous ne lui avez pas dit ? »*

Je : *« Oui. »*

Praticien : *« OK. Dites-le lui, verbalement, mais mentalement, avec l'intention et la force suffisantes pour qu'il vous entende et vous comprenne. »*

Le patient (*Je*) le fait, et le praticien enregistre beaucoup de mouvement tissulaire. Il suit tout mouvement qu'il perçoit en se syntonisant à tous les paramètres (densité, tension, vitesse). Lorsque les tissus se relâchent, reviennent en position neutre et qu'il semble ne plus rien se passer (still-point), il demande :

Praticien : *« Vous l'avez fait ? »*

Je : *« Oui. »*

Praticien : *« Autrui a-t-il entendu et compris ce que vous lui avez dit ? »*

Je : *« Oui. Enfin, je pense. »*

Praticien : *« Vous pensez ou vous êtes sûr ? »*

Je : *« Euh, je ne suis pas certain. »*

Praticien : *« Très bien. Je vais vous demander de recommencer. Dites à Autrui ce que vous avez à lui dire. Vous* ***voulez*** *qu'il entende et comprenne. Mettez pour cela l'intention la force et la détermination suffisantes. »*

Remarque : c'est le fait qu'*Autrui* ***comprenne*** qui termine le flux. Il prend, accepte l'information ce qui décharge le flux.

Le patient recommence donc, ce qui donne à nouveau un grand mouvement tissulaire que suit le praticien. Lorsque les tissus reviennent en position neutre, se relâchent et qu'il semble ne plus rien se passer (still-point), il demande :

Praticien : *« Vous l'avez fait ? »*

Je : *« Oui. »*

Praticien : *« Bon.* Autrui *a-t-il entendu et compris ce que vous lui avez dit ? »*

Je : *« Oui. »*

Praticien : *« Parfait. Autrui a-t-il quelque chose à vous dire en retour ? »*

Je : *« Je ne sais pas. »*

Praticien : *« Demandez-lui. »*

Je : *« Oui. »*

Praticien : *« Bien. Demandez-lui ce que c'est et acceptez d'entendre ce qu'il dit. Je précise qu'il s'agit d'****accepter d'entendre****, pas forcément d'être d'accord. Juste* ***accepter d'entendre****. »*

Le patient fait s'exprimer *Autrui* (verbalement, mais mentalement) et le praticien enregistre les mouvements tissulaires correspondant à la libération de l'énergie qui se mobilise. Il suit tout mouvement qu'il perçoit en se syntonisant à tous les paramètres (densité, tension, vitesse). Lorsque les tissus reviennent en position neutre, se détendent et qu'il semble ne plus rien se passer (still-point), il demande :

Praticien : *« Il l'a fait ? »*
Je : *« Oui. »*
Praticien : *« Bien. Avez-vous entendu et compris ce qu'il a dit ? »*
Je : *« Oui. »*
Praticien : *« Bien. Et lui, a-t-il compris que vous avez compris ? »*
Je : *« Je ne sais pas. »*
Praticien : *« Dites-le lui. »*
Le patient le fait, ce qui provoque encore de la mobilisation énergétique, perceptible par le praticien dans les tissus. Lorsque la structure revient à son neutre et marque un still-point, il demande à nouveau :
Praticien : *« Vous l'avez fait ? »*
Je : *« Oui. »*
Praticien : *« Bien.* Autrui *a-t-il compris que vous avez compris ce qu'il a dit ? »*
Je : *« Oui. »*
Praticien : *« Avez-vous quelque chose à lui dire en retour ? »*
Je : *« Oui. »*
Praticien : *« OK. Dites-le lui, avec l'intention et la force suffisantes pour qu'il vous entende et vous comprenne. »*

Fin du processus

Le processus se poursuit, guidé par le praticien, jusqu'à épuisement du dialogue et de l'énergie (ou information) retenue dedans.
À la fin, le patient dit qu'il ne trouve plus rien à dire ni à entendre, ce qui est confirmé par ses tissus, que le praticien ressent calmes (still-point) et détendus. Lorsque le patient évoque la personne avec laquelle il était en dialogue intérieur, les tissus ne sont plus mobilisés. Ils demeurent en still-point.
Le patient ressent généralement par rapport au problème qui a conduit à l'utilisation du processus, un apaisement, une paix et une tranquillité d'esprit. Sur le plan corporel, il ressent souvent un grand soulagement, avec l'impression qu'un poids vient de lui être enlevé.

DÉCÈS ET PERTE DE RELATION

J'utilise également le processus de libération des flux chez une personne particulièrement bouleversée par le décès d'un proche, d'un ami ou la perte d'un animal de compagnie.

Perte

L'idée est que le bouleversement est relié à la ***perte*** (rappelons que le chagrin est l'émotion de la perte – p. 104, Chapitre 5, index Chagrin). N'étant pas totalement conscients que nous sommes des consciences, nous envisageons très souvent à notre insu nos relations comme des ***avoirs***. Des biens en quelque sorte. Ainsi le brusque départ de l'une d'elle, quelle qu'en soit la raison et quelle que soit la relation (humaine ou animale), nous bouleverse, à cause du changement brutal et parfois inattendu de notre équilibre *être/faire/avoir*. Les consciences *font* pour *avoir* et n'aiment pas les pertes…

Aimer

Par ailleurs, lorsque nous contractons des relations d'intimité avec un *Autrui* (humain ou animal), nous projetons une partie de nous-même dans cet *Autrui*. Cela se produit à notre insu, dans notre monde intérieur et nous conduit à nous ***identifier*** en partie à cet *Autrui*. C'est sans doute parce que nous avons projeté en lui une partie de nous-même que nous le considérons en quelque sorte comme *un peu nous*. Lorsque cet *Autrui* nous quitte brusquement, quelles qu'en soient les raisons, cette partie de nous-même semble partir avec lui, et provoque une souffrance intolérable.

Chaînes

De plus, nous contractons avec les êtres qui nous sont chers plus que des liens. Nous sommes aussi reliés par des chaînes. Ces chaînes sont constituées par l'ensemble des relations qui n'ont pas été correctement conduites à leur terme. Les flux de communication non terminés donc. Ils peuvent créer un chaînage tellement serré que la séparation est impossible dans le monde intérieur de *Je*.
Cela permet aussi de comprendre pourquoi, lorsqu'un être avec lequel nous avons eu une relation conflictuelle nous quitte, nous nous sentons paradoxalement mal. Avant le conflit, il y a eu l'amour. Des liens se sont tissés dans notre insu qui ne sont pas libérés, malgré le conflit… Il n'y aurait d'ailleurs le plus souvent pas de conflit si ces liens invisibles

n'existaient pas. Le processus a donc pour objectif de terminer les cycles relationnels non terminés avec la personne ou l'animal qui nous a quitté.

Perte d'aujourd'hui...

Enfin, la perte d'aujourd'hui vient bien souvent raviver d'anciennes pertes qui ont laissé dans l'insu de *Je* des flux bloqués non traités. Cela est particulièrement vrai pour la perte d'un animal de compagnie, la souffrance d'aujourd'hui reposant sur une perte similaire lorsque *Je* était enfant. L'*antérieur similaire* y conduira sans coup férir.

INTERPRÉTATION

Cette manière de procéder permet apparemment au patient de décharger l'ensemble des informations non exprimées (retenues) lors d'une relation difficile avec un *Autrui*. À chaque fois que le patient parle à *Autrui* ou fait parler *Autrui*, la libération de l'énergie bloquée dans la rétention se manifeste par un mouvement tissulaire (parfois impressionnant) que le praticien se contente de suivre en se syntonisant aux paramètres objectifs (densité, tension et vitesse).

Rappelons que tout cela se passe dans le monde intérieur de la personne, monde dans lequel il est seul souverain et a tous pouvoirs.

STRATÉGIE ET PROTOCOLE DE COMMUNICATION

En lisant la succession des échanges entre praticien et patient au cours du processus, peut-être avez-vous remarqué l'existence d'un ***protocole*** de communication. Bien que je n'en ai pas fait mention, je le considère comme très important. Nous avons évoqué la communication comme un échange intentionnel entre consciences évoluées dans lequel chaque *Je* cherche à faire parvenir de l'information à son partenaire et à être compris de lui. (voir p. 146, Chapitre 6, index Mécanisme). Lorsque cette compréhension mutuelle ne se fait pas, les difficultés relationnelles commencent qui peuvent mener au conflit et à la rétention.

Dans le monde intérieur du patient

L'objectif du processus thérapeutique décrit est de terminer les cycles relationnels qui ne l'ont pas été. D'où la nécessité de recourir à un protocole permettant de vérifier qu'à chaque étape, la compréhension a bien lieu. C'est ce qui permet à l'information potentialisée de s'actualiser, de libérer sa charge et donc au cycle en suspens de se terminer.

Entre praticien et patient

Ce processus est également utilisé dans les échanges entre praticien et patient. Au patient, il apporte un indéniable confort. Il lui permet de se sentir encadré et accompagné par le praticien, pour aller au cœur de sa difficulté. Au praticien, il permet d'être certain que les étapes demandées sont bien réalisées et les cycles relationnels bien fermés.

Accuser réception

Ce protocole se fonde sur l'accusé de réception, avis informant l'expéditeur que ce qu'il a envoyé a été reçu par le destinataire. Il est d'ailleurs employé dans tous les échanges pour lesquels l'expéditeur veut être certain que ce qu'il a envoyé a été reçu. Par exemple, il est depuis fort longtemps utilisé dans les échanges postaux : nous connaissons tous les courriers avec accusé de réception, pas toujours annonciateurs de bonnes nouvelles...

Nous le retrouvons également en informatique. Quels que soient les modes (ou protocoles) d'échanges utilisés, les informations sont envoyées par paquets et l'expéditeur vérifie systématiquement et périodiquement que le paquet qui vient d'être envoyé a été bien reçu par le destinataire, avant d'en envoyer un nouveau. Cette stratégie de bon sens rend l'échange plus fiable, évitant la perte inutile de données.

Utilisé systématiquement dans la communication interpersonnelle, l'accusé de réception la rend plus fiable et plus confortable. Il permet de s'assurer que ce qui a été dit a été au moins reçu sinon compris par l'interlocuteur. Combien de difficultés relationnelles surgissent entre humains uniquement parce qu'un accusé de réception n'a pas été donné, ce qui laisse la communication en

suspens, dans l'incertitude. *Je* envoie une information à *Autrui* et, faute d'accusé de réception de la part de celui-ci, ne sait si ce qu'il a dit a été reçu et compris, ou, au contraire, croit que ce qu'il a dit a été reçu et compris par *Autrui*, alors que ce n'est pas le cas…

Dans le processus

À tous les niveaux du processus, j'utilise donc l'accusé de réception pour sécuriser l'échange et m'assurer de la bonne fin des cycles. À chaque fois que je demande au patient de faire quelque chose, lorsque j'ai la sensation qu'il a terminé (les tissus reviennent au neutre, se détendent et sont en still-point), je lui demande confirmation : « *Vous l'avez fait ?* ».

De même, dans la communication avec son interlocuteur intérieur, je m'assure que le patient est certain d'avoir été entendu et compris, et que son interlocuteur est, lui aussi, certain d'avoir été compris lorsqu'il a exprimé quelque chose. Lorsque le patient n'est pas certain, je lui demande de recommencer la même action ou d'indiquer à son interlocuteur qu'il a été reçu et compris.

Dans le dialogue avec le patient

Chaque fois que le patient verbalise quelque chose ou répond à une question que je lui pose, j'accuse réception à ce qu'il me dit avant de passer à autre chose :

Praticien : « L'avez-vous fait ? »

Patient : « Oui ».

Praticien : « OK*. » ou « bien » ou « merci », ou « parfait », etc.

Une question de sécurité

Je vous propose de relire le dialogue ci-dessus pour vérifier comment ces différents points sont utilisés. Encore une fois l'objectif est de s'assurer que ce qui est exprimé par le patient et son interlocuteur intérieur est bien entendu et compris, ce qui termine les cycles relationnels, et d'encadrer le patient en ne le laissant pas dans l'incertitude dans sa communication avec le praticien. Ces sécurités sont essentielles au bon déroulement du processus.

DIFFICULTÉS

Plusieurs difficultés peuvent gêner le processus. Certaines sont relatives au patient, d'autres au praticien, d'autres enfin au processus lui-même.

Le patient

Lien non reconnu

Bien souvent, le patient ne conçoit pas ou minimise le lien entre les symptômes qu'il présente et ses difficultés de vie. Beaucoup n'acceptent même pas l'idée qu'ils sont stressés. Lorsque j'évoque avec eux cette idée, ils me répondent souvent (surtout les hommes) : « *Oh, rien d'extraordinaire, les choses de la vie quoi. C'est pour tout le monde pareil. Beaucoup de gens vivent des choses plus difficiles…* » Je leur rétorque invariablement qu'ils ne sont pas tout le monde et que ce qui ne ***semble pas*** perturber une personne peut en gêner une autre.

Lorsque la difficulté de vie est évoquée pendant le traitement, les réponses tissulaires m'indiquent si elle est « chargée » ou non. Lorsque je sens une intense mobilisation d'énergie, je l'indique au patient : « *Vous pensez peut-être que ça n'a pas d'importance, mais je sens que vos tissus ne pensent pas du tout comme vous.* » Cela suffit en général à leur faire accepter le lien. Ils se rendent compte aussi qu'il ne sert à rien de vouloir se leurrer : leur structure parle pour eux… Je continue à les faire parler. Si le soulagement tissulaire est insuffisant, et que je sens que la technique par les flux pourrait débloquer la situation, je la propose.

Si l'évocation de la difficulté de vie a lieu lors de l'anamnèse préliminaire et que je suppose un lien avec les symptômes présentés par le patient, je reviens dessus pendant le traitement, lorsque le patient est allongé sur la table et que je peux enregistrer les réponses tissulaires. Cela me permet d'établir avec certitude s'il y a ou non un lien entre les deux et d'agir en conséquence, en fonction de la manière dont le patient réagit verbalement et tissulairement à l'évocation.

Le patient n'a pas compris ce qu'on lui demande

Lui faire exprimer ce qu'il n'a pas compris, ou ce qui le gêne dans le processus. Le plus souvent, la difficulté est reliée au travail avec son monde

intérieur. Il a du mal à comprendre comment un changement dans son monde peut changer quelque chose à la situation extérieure puisque, de toute manière, cela ne fait pas changer *Autrui*. Je ne lui donne pas trop de détails, lui indiquant seulement que ce qui compte pour l'instant, c'est de ***soulager*** son monde intérieur. C'est la seule partie dont il peut vraiment s'occuper.
S'il ne comprend toujours pas après la nouvelle explication, je lui propose de commencer le processus, disant que le vivre est le meilleur moyen pour comprendre. S'il n'est pas d'accord pour continuer, nous n'allons pas plus loin. Il n'est pas question de poursuivre sans la compréhension et surtout ***l'accord*** du patient.

Le patient raisonne sur sa relation à Autrui

Au lieu de rentrer dans le jeu et de ***revivre*** la relation, il dit ce qu'il pense sur les tenants et aboutissants, les logiques et compare ce qu'il contacte à ce qu'il connaît consciemment. Doucement, mais fermement, il faut absolument arrêter cela. Le patient qui s'engage là-dedans ne progressera pas. Pour beaucoup, c'est un habile moyen de ne pas contacter vraiment la difficulté. Certains patients très « cérébraux » doivent sans cesse être écartés du raisonnement et ramenés au ***revécu***.

Le patient a l'habitude de thérapies verbales

Dans ces thérapies, le patient parle de ses difficultés, de ses problèmes, de ce qu'il pense de lui, etc. Il n'a pas l'habitude de « retourner ». Il rechigne à réexpérimenter la souffrance. Tout dans son système est organisé pour l'éviter ! Il a donc tendance à parler de la relation sans vraiment « la revivre ». Il faut lui expliquer de nouveau ce qu'on attend de lui et ne pas le laisser se disperser dans la verbalisation.

Le praticien

Le praticien n'est pas suffisamment présent

Oserai-je le redire ? La présence du praticien est capitale. Les épreuves qu'a vécues le patient sont très chargées en émotions, en douleurs, etc. C'est la raison pour laquelle les consciences corporelles ont refusé d'en faire complètement l'expérience, ce qui a provoqué les rétentions. Elles sont donc réticentes à « y retourner » et c'est la présence, l'attention, l'intention et la bienveillance du praticien qui les incite à le faire. Si ces paramètres sont de mauvaise qualité, les consciences corporelles ne se sentant pas correctement accompagnées et épaulées rechigneront à retourner dans l'incident.

L'attitude du praticien n'est pas juste

Il peut être trop froid, ne pas mettre le patient à l'aise, manquer de compassion, avoir une attitude de jugement, de voyeur, etc. C'est subtil, mais les consciences corporelles perçoivent tout cela sans mots dire. Elles ne se laisseront pas entraîner dans le revécu de la souffrance si elles ne se sentent pas correctement accompagnées.
Le praticien doit en particulier absolument éviter l'attitude du « voyeur ». Le patient doit le sentir intéressé non à ce qu'il a vécu, mais au soulagement de sa souffrance. L'histoire appartient au patient et il faut s'y ingérer le moins possible. Je ne demande pas plus de détails que ceux indispensables à la progression du processus ou à son déblocage. Cette attitude est pour moi capitale et permet à elle seule au patient de vaincre sa réticence à « y retourner ».

Le praticien ne respecte pas le protocole de communication

Lorsque le protocole de communication n'est pas respecté, le praticien risque de laisser des cycles de libération incomplets. Cependant, le processus mobilise suffisamment d'énergies « négatives » pour que le patient se sente mal à l'aise, ces énergies ayant été remuées et non dissipées. Il ne se sent pas bien. Enfin faute d'un bon encadrement par une communication fiable, il garde un sentiment d'insécurité qui le laisse réticent à s'aventurer au cœur de sa souffrance.

Le patient sent le praticien vulnérable

Nous sommes souvent mal à l'aise face à l'expression de la souffrance et de l'émotion d'autrui. Lorsque le patient revit sa difficulté, il en exprime la souffrance. Si le praticien n'est pas capable de rester présent, sans fléchir, face à cette expression, les consciences présentes, ne se sentant pas correctement accompagnées, ne se laisseront pas aller dans le revécu.

De l'entraînement peut être nécessaire au praticien pour parvenir à conserver une attitude juste face à l'expression de la souffrance d'autrui. Cela passe aussi par le nettoyage de ses propres souffrances qui risquent d'être mises en résonance par celles du patient (voir à ce sujet dans le livre 1 les chapitres consacrés au praticien, p. 243 et suivantes).

Il semble ne rien se passer

Alors que le patient semble faire ce que lui demande le praticien, rien ne se passe dans la structure que le praticien a sous la main : elle ne bouge ni ne change.

Le travail porte sur la mauvaise cible

Lors de la discussion avec le patient, le praticien a mal interprété les réponses tissulaires et a cru qu'il y avait de la charge sur une personne alors que ce n'est pas le cas. Il se peut aussi que les flux bloqués concernant la relation avec cette personne (cet *Autrui*) se soient libérés sans que le praticien et le patient ne s'en soient rendus compte.

Dans les deux cas, il convient de réinterroger le patient sur la situation et d'analyser à nouveau les réponses tissulaires pour trouver la situation et les personnages « chargés », c'est-à-dire dont l'évocation par le patient donne des réponses tissulaires indiquant la mobilisation de l'énergie donc, la décharge.

Le patient n'est pas vraiment « dedans »

Si le patient n'est pas dedans (voir ci-dessus), il n'y a pas de décharge et les tissus ne manifestent pas de libération. Il faut reprendre avec lui l'histoire pour trouver ce qui est ***vraiment*** chargé (utiliser les réponses tissulaires s'associant à ce qu'évoque le patient).

Cela peut se produire parce que le patient travaille sur ce qu'il pense être la bonne situation ou les bons personnages au lieu de se laisser aller dans ce qui est chargé. Il travaille avec sa raison au lieu de laisser ses consciences corporelles s'exprimer.

Face à cette difficulté, il peut être nécessaire de dérouler un temps la compression occipitale sans rien faire d'autre. Cela laisse le temps au système corporel du patient de glisser vers la parasympathicotonie, de passer progressivement de l'état de veille (dans lequel la censure de la raison raisonnante est très forte) vers un état de type sophronique qui permet l'ouverture des vannes autorisant le monde intérieur du patient à s'exprimer.

Le praticien a mal interprété les réponses tissulaires

Le praticien a pu se laisser fourvoyer par le discours du patient lui expliquant avec conviction ce qu'il estime important, sans établir de corrélation avec les réponses tissulaires. Les paramètres subjectifs et objectifs du praticien sont sans doute défaillants.

Si le patient évoque un ou des événements sans que la structure donne de réponse signifiante, c'est qu'il n'est pas dans le problème. Cela ne sert à rien de passer du temps à travailler dessus : il n'y a pas de charge. Il n'y aura donc pas de décharge et donc aucun soulagement. Il faut une ***corrélation*** entre ce que revit ou exprime le patient et les changements dans les tissus.

Doucement, mais fermement, le praticien doit alors indiquer au patient que ce qu'il dit ne provoque pas de réponse tissulaire et qu'en conséquence, ce n'est pas l'essentiel, en tout cas, pas l'essentiel des consciences corporelles. Il peut lui faire comprendre que son essentiel de raison peut être différent de l'essentiel corporel, ce qui évite de le mettre dans son tort. Il faut ensuite l'inciter à chercher ailleurs.

Le praticien doit s'aider des réponses tissulaires pour guider le patient qui se fourvoie. Lorsque l'évocation du patient provoque des changements dans la structure, le praticien peut le lui indiquer et l'encourager à poursuivre dans cette voie.

AIDES

Présence et enracinement

J'ose encore dire que dans cette approche, présence et enracinement du praticien sont essentiels. Lorsqu'une difficulté survient dans la libération de rétentions, la première chose à faire est d'établir ou de rétablir la qualité de la présence et de l'enracinement. Si ces paramètres sont de mauvaise qualité, les consciences corporelles ne se sentant pas correctement accompagnées rechigneront à se livrer.

Réponse instantanée

La réponse instantanée est, ici encore, une aide particulièrement précieuse. J'indique au patient que je vais lui demander une réponse instantanée, c'est-à-dire de me dire ce qui lui vient ***instantanément***, spontanément, ***sans réfléchir***, à la conscience, immédiatement après avoir entendu la question. Le *sans réfléchir* est essentiel : ce qui importe, c'est l'information venant des consciences corporelles, non pas du raisonnement du patient, qui a de fortes chances d'être à côté du problème. La question m'est en général indiquée par le contexte, la situation qu'a décrit le patient et qu'il est en train de revivre.

Qui ne veut pas ?

En cas de blocage qui semble sans solution, il est possible de demander une réponse instantanée à la question « *Qui ne veut pas ?* » et de travailler sur les flux de communication avec la première personne que nomme le patient, quelle qu'elle soit. Le chemin indiqué par les consciences tissulaires est parfois très étrange…

La question « *Qui ne veut pas ?* » est également particulièrement intéressante lorsque le patient est englué dans une situation inextricable, dont il ne parvient pas à se sortir. Elle permet le plus souvent de faire émerger du monde intérieur du patient des inhibitions dont il ignore la présence, mais qui n'en sont pas moins actives. Par exemple, le patient évoque une situation professionnelle qui ne se débloque pas. Il a vraiment le sentiment de ne pouvoir parvenir à ce qu'il voudrait. Il dit avoir tout essayé avec ses partenaires professionnels, estime qu'il n'y a avec eux aucun conflit, mais sent que la situation est bloquée, sans parvenir à déterminer d'où cela peut venir. Je lui dis alors que je vais lui demander une réponse instantanée et lui pose la question « *Qui ne veut pas ?* » La réponse instantanée est « *Papa.* » Je le guide alors dans un dialogue intérieur avec son père, par rapport à ce qu'il voudrait *être faire* et *avoir* et qu'il ne parvient pas à atteindre. Il découvre que c'est finalement lui qui empêchait les choses…

Qui est moi ?

Une réponse instantanée très fréquente à la question « *Qui ne veut pas ?* » est « *Moi !* ». Je demande alors une nouvelle réponse instantanée sur la question « *Qui est moi ?* » La réponse est parfois très troublante. Quelle qu'elle soit, on prend la personne nommée et on travaille à libérer les flux de communication avec elle.

Si le patient donne un objet comme réponse instantanée, on le considère comme une conscience et on la traite avec le processus habituel. Cela fonctionne parfaitement.

Parfois, la réponse instantanée à cette deuxième question « *Qui est moi ?* » reste « *Moi !* ». Avec toute l'intention nécessaire, je demande une nouvelle réponse instantanée à la question « *Comment s'appelle Moi ?* ». Survient alors souvent une réponse concernant une sous-personnalité (voir p. 111, Chapitre 5, Item Personnalité). Du style « *Le juge* », ou « *Le perdant* », etc. Quelle que soit la réponse, j'encourage le patient à établir un dialogue comme proposé plus haut avec la sous personnalité ou le concept évoqué. Cela fonctionne parfaitement.

Parfois, la réponse est « *Le petit garçon* » ou « *La petite fille* », correspondant au patient à l'âge du problème. Je demande alors quel est l'âge du petit garçon ou de la petite fille et j'encourage le patient à s'adresser à lui ou à elle en forme de dialogue comme ci-dessus, jusqu'à libération. Cela permet d'en terminer avec la séparation inconsciente du patient entre lui enfant et lui adulte. Il se réunifie.

Similaire antérieur

Le concept similaire antérieur a déjà été évoqué plus haut. Il nous fournit, là encore, un outil très précieux pour débloquer une situation.

Lorsque le processus semble s'embourber et la rétention ***se densifier*** (ce qui se ressent dans les tissus), je demande au patient s'il y a quelque chose d'antérieur qui empêche la situation sur laquelle nous travaillons de se résoudre. J'utilise éventuellement pour cela la réponse instantanée mais ce n'est pas forcément indispensable. Souvent la réponse instantanée à « *Qui ne veut pas ?* » aboutit au même résultat : remonter sur un événement antérieur. Ce sont les consciences corporelles qui indiquent le chemin et il va rarement où le patient s'attendait…

Lignée ancestrale, encore

Il arrive que la réponse à « *Qui ne veut pas ?* » remonte sur un ancêtre. Par exemple, le patient est en dialogue avec son père. Le dialogue a libéré de la charge, mais à l'évidence, ce n'est pas terminé : les tissus sont encore denses et le patient n'est pas sorti de l'incident. Je lui demande alors : « *Qui empêche votre père ?* » La réponse peut être : « *Son père.* » Je fais alors en sorte que le patient établisse un dialogue entre son père et le père de son père, de la même manière que nous venons de le faire avec son père et comme décrit plus haut. Une fois dedans, le patient n'a aucun mal à mener ce dialogue. Il est souvent très libérateur et souvent aussi très surprenant.

Le pardon

Il arrive parfois que les charges de la situation relationnelle se soient complètement libérées, mais que l'expansion tissulaire ne se produise pas. Les tissus sont au still-point et ne bougent plus. J'ai, de plus, la sensation, l'intuition, dirais-je, que le processus n'est pas tout à fait complet. Je sens qu'il ne faut pas laisser le patient, mais il ne se passe rien. Cela signifie en général qu'un pardon est nécessaire.

Définissons

Il me semble tout d'abord indispensable de définir ce que j'entends par ***pardon***. Pour beaucoup, ce mot a une connotation religieuse, parfois péjorative, et il n'est pas toujours bien reçu. Je précise donc le sens du mot. Le pardon, c'est l'***acceptation***. Nous avons vu plus haut (p. 108) que la rétention est la conséquence, pour une conscience de la non-acceptation de ce qui lui arrive. C'est un mécanisme de défense de la conscience que je me borne à constater. Il n'y a dans cette constatation aucun jugement, aucune appréciation morale d'aucune sorte. Cela doit être bien compris du patient. Ainsi, pardonner, c'est ***accepter*** que ce qui s'est produit s'est produit et c'est cette acceptation qui termine complètement le cycle relationnel et met vraiment fin à la rétention. **Dans son monde intérieur, seul *Je* est habilité à accorder le pardon.**

> « *Il n'y a pas d'issue en dehors de l'acceptation.* »
> (V. Desjardins, 2003, 32)

Modus operandi

Lorsque le contexte l'indique (la situation que vient de traiter le patient) et que les tissus marquent de la réticence à reprendre la communication, demeurant dans un still-point qui semble ne pas finir, je demande au patient sous forme de question ouverte : « *Est-ce qu'un pardon est nécessaire ?* » Selon sa réaction, j'explique plus en détail ce que j'entends par le mot « *pardon* » et si ce mot ne lui convient pas, je propose « *réconciliation* » ou même « *acceptation* ».

La plupart du temps, la réponse est positive. J'explique alors immédiatement que le concept de pardon concerne tous les flux de la situation : de *Je* vers *Autrui*, d'*Autrui* vers *Je*, d'*Autrui* vers *Autrui* et de *Je* vers *Je*. Chacun de ces flux peut nécessiter le pardon et je repose alors la question : « *Un pardon est-il nécessaire ?* », en analysant bien la réponse des tissus sous ma main. Le plus souvent ils se figent ce qui indique une réponse positive. Voici un exemple.

Praticien : « *Un pardon est-il nécessaire ?* »
Je : « *Euh, oui. Je crois.* »
Praticien : « *Bon. Voyez-vous où il se situe ?* »
Je : « *Oui* ».
Praticien : « *Êtes-vous d'accord pour l'accorder ?* »
Je : « *Oui.* »
Praticien : « *Bien. Je vous laisse faire ?* »
Je : « *Oui.* »

Pendant qu'il le fait, les tissus se remettent en mouvement, et entrent en expansion. Le patient respire profondément. Après le retour au still-point, je sens que l'expansion n'est pas encore franche et demande :

Praticien : « *Y a-t-il encore un pardon à accorder ?* »
Je : « *Je n'ai pas l'impression.* »
Praticien : « *Hum, les tissus me disent oui. Si vous voulez, je peux lister les flux et noter la réaction tissulaire pour être sûr.* »
Je : « *D'accord.* »
Praticien : « *Ce peut être de vous vers Autrui, d'Autrui vers vous, d'Autrui vers Autrui et de Vous vers vous.* » Je note que c'est de *Je* vers *Je* qui réagit et l'indique au patient.
Je : « *Ah oui, je n'aurais jamais dû accepter ce que j'ai accepté.* »
Praticien : « *OK. Êtes-vous d'accord pour vous accorder ce pardon ?* »

Je : *« J'ai du mal. »*
Praticien : *« Bon, qu'est-ce qui empêche ? »*
Je : *« J'ai l'impression que ce n'est pas à moi de me pardonner. »*
Praticien : *« Bien. Et à qui est-ce ? »*
Je : *« À Dieu. »*
Praticien : *« OK. Et est-ce qu'il est d'accord pour vous l'accorder ce pardon, Dieu ? »*
Je : *« Je ne sais pas. »*
Praticien : *« Eh bien, demandez-lui. »*
Je : *« Oui. »*
Praticien : « OK, faites en sorte qu'il vous l'accorde. »
Le patient le fait et il y a cette fois une belle et grande expansion après le retour au still-point. La séance est vraiment terminée.

Pardon impossible

Lorsque le processus est réellement à son terme, le pardon ne pose pas de problème. Si le patient est réticent à l'accorder, c'est que le cycle de libération n'est pas complet. Il ne faut jamais tenter de le forcer (c'est de toute manière inutile). Je lui demande alors ce qui l'en empêche et nous travaillons avec ce qu'il indique (en général, une personne), en réutilisant la même technique.

INTERDITS

Les remarques faites à propos des interdits dans la technique de régression consciente s'appliquent ici. Elles sont très importantes, je tiens donc à les rappeler.

Systématique

Disposant d'un outil aussi puissant et efficace que libération des flux, il est très tentant d'y recourir systématiquement. Or, par définition, la systématique risque fort de ne pas être adaptée au contexte de la situation du patient, de la situation thérapeutique présente, à la demande et surtout au réel du patient et à ce qu'il est capable d'endurer. Ce qui est possible facilement avec certains ne l'est pas avec d'autres, même si le praticien est convaincu d'avoir à sa disposition l'outil adéquat pour aider son patient.

Réel de patient

En particulier, en allant chez l'ostéopathe, la plupart des patients ne viennent pas (pas encore…) voir un psychosomaticien, mais un somaticien, c'est-à-dire quelqu'un qui s'occupe du corps. S'il est important de leur expliquer que leur corps est fait de consciences, et la nécessité d'une régression consciente, il ne faut pas l'imposer. Les techniques travaillant sur la matière biologique permettent très souvent de soulager le patient à sa convenance. Il n'est pas forcément nécessaire de recourir à la régression consciente ou à la libération des flux qui vient d'être décrite.

Prudence

Par ailleurs, ce type de travail est déconseillé chez certains patients. Notamment ceux qui sont en traitement psychiatrique, ou plus simplement psychiquement instables. Chez d'autres, il ne fonctionne pas, notamment ceux qui ne parviennent pas à se laisser aller à un état sophronique, ceux qui n'ont aucun contrôle de leur mental et de leur « monde intérieur ». C'est également le cas des patients sous médicaments, notamment, neuroleptiques, psychotropes, somnifères, etc. Ces produits altèrent la relation du patient à son mental et empêchent le plus souvent l'accès aux informations essentielles. C'est d'ailleurs pour cela qu'ils sont efficaces : le patient, percevant moins son inconfort pense qu'il va mieux. Il n'en est rien.
De telles techniques utilisées avec des patients « hors cadre » peuvent se révéler plus préjudiciables qu'utiles, les jetant dans le mal-être, l'embarras, voire la décompensation psychique. Il n'est pas toujours facile de discerner celui qui peut en tirer profit de celui pour lequel elle n'est pas adaptée ou même déconseillée.

Demande de patient

À l'inverse, à cause du récit qu'en ont fait des amis et connaissances, ou à la suite de séances dans lesquelles le processus a été utilisé, des patients viennent avec une demande somato-émotionnelle ou régressive clairement formulée. Ils veulent leur régression. Cela ne suffit pas pour que je les y engage. Si j'estime que le processus n'est pas adapté au contexte, je ne l'utilise pas, tout en expliquant pourquoi.

Forcer le patient

Ayant la conviction de savoir ce qu'il faudrait faire pour aider le patient, le praticien peut être tenté de le forcer à accepter la technique. Même si toutes les conditions semblent réunies pour que la technique fonctionne, je m'interdis de forcer le patient à s'engager dans le processus.

La plupart du temps, il n'est absolument pas nécessaire d'utiliser la force (physique ou mentale). Il suffit d'expliquer. La limite entre persuasion et forçage peut-être difficile à discerner. N'oublions pas que la situation thérapeutique établit une relation de dépendance du patient par rapport au praticien. C'est inéluctable, mais il est regrettable d'en abuser. Même s'il a besoin d'aide, le patient doit rester maître de son choix (c'est d'ailleurs pour cela que la régression doit demeurer *consciente*). Il est trop facile de penser détenir la solution et de l'imposer comme telle.

Forcer le pardon

Ce qui vient d'être dit s'applique en particulier au pardon, s'il est nécessaire. Le praticien ne doit jamais forcer le patient à l'accorder et encore moins l'accorder lui-même. Il n'en a pas les prérogatives : il n'est pas ministre de quelque culte. **C'est au patient et à lui seul de gérer cela**, parce que nous traitons avec son monde intérieur, dans lequel il est seul souverain. Il ne faut pas confondre le monde intérieur de la conscience et le monde extérieur dans lequel elle vit. Les règles et lois n'y sont pas forcément les mêmes.

Évaluer pour le patient

Depuis la nuit des temps, le système médical et nombre de systèmes thérapeutiques conduisent le praticien à évaluer pour le patient, c'est-à-dire à déterminer pour lui la source de sa difficulté et les solutions à mettre en œuvre pour y remédier. Lorsque le praticien dit au patient que son problème a telle ou telle origine, celui-ci est naturellement enclin à le croire. Mais au regard de l'hypercomplexité du système corporel vivant, ce n'est pas forcément juste et le patient s'oriente alors vers de fausses pistes, ce qui ne réduit pas son problème, mais l'empêche presque certainement de trouver ses solutions.

La neutralité du praticien est d'autant plus importante que les techniques de régression ou de dialogue, à cause de l'état sophronique qu'elles induisent, rendent le patient plus dépendant du praticien. Il peut être tentant pour celui-ci de jouer un rôle autre que simple point d'appui et d'orienter le patient vers ce qu'il croit juste. Je me l'interdis. Ainsi, même si j'ai l'intuition de la cause, de la solution, de ce qu'il faudrait faire pour que le patient sorte de son problème, je me garde d'évaluer pour lui, c'est-à-dire de lui dire des choses sur son cas.

Question ouverte, réponse instantanée

Tout au plus, j'utilise des questions ouvertes qui peuvent le mettre sur la voie, mais ne lui imposent pas de solution, de pistes arbitraires et le laissent libre de ses choix. ***Sa*** solution est la seule valide. La question ouverte le laisse libre d'accepter ou non, sans contrainte.

Le recours aux réponses instantanées est également d'un grand secours : aussi bizarre que soit la réponse, elle émane du patient et il le sait.

Il faut d'ailleurs noter ici que très souvent, les réponses instantanées mènent à des situations ou des personnes que ni le patient, ni le praticien n'auraient imaginées. Le patient découvre à sa grande stupéfaction des liens cachés entre des situations de sa vie qui le stupéfient. Ne connaissant pas l'histoire intime du patient, le praticien n'a, quant à lui, aucune chance de connaître la réponse, sauf parfois par intuition. La confiance en les consciences tissulaires est toujours bien placée.

Réponse tissulaire

Enfin, lorsque le praticien pose ce type de question, il doit rester attentif aux réponses tissulaires. Si la question vise juste, les tissus répondent à leur manière et l'indiquent. Il peut alors dire au patient, avec plus de certitude : « *Hum, vos tissus répondent oui.* » Ou bien : « *Hum, ça ne provoque pas de changement dans les tissus.* » Mais il ne doit jamais imposer.

QUESTIONS / RÉPONSES

Je comprends le bouleversement que peut constituer la perte d'un être cher, mais celle d'un animal me laisse perplexe.

Sans doute n'avez-vous jamais possédé d'animal de compagnie ou bien ne vous êtes-vous pas attaché à lui. Votre réaction ressemble à celle de certains patients qui justement sont bouleversés par la perte d'un animal qui leur était cher. Outre la souffrance du deuil, ils sont étonnés voire mécontents de souffrir « pour un animal ». Ils ressentent souvent de la culpabilité parce que « à leur âge », cela ne devrait pas exister. Ils n'imaginent pas que les liens qui se tissent entre consciences n'ont rien à voir avec l'âge. Il s'agit de vie, le plus souvent inconsciente. Le premier pas, difficile souvent, consiste à accepter qu'il en soit ainsi. Vient ensuite la possibilité de chercher les racines de cette souffrance.

Par ailleurs, votre attitude manifeste un jugement. Je comprends que vous ne compreniez pas, mais en tant que thérapeute, une telle attitude, même non-dite, ne permettra pas à votre patient d'atteindre ce qui le perturbe. Les consciences sont sensibles à l'état du praticien et à ses considérations, même non exprimées. Une chose que nous n'avons pas expérimentée par nous-même peut nous sembler irréelle. Même si nous ne comprenons pas, notre devoir de thérapeute nous impose de prendre ce que dit le patient sans jugement ni arrière pensée. C'est parfois difficile, mais indispensable pour qu'une vraie relation thérapeutique puisse s'établir.

Dans votre exemple de pardon, vous dites à un moment que le patient verbalise qu'il n'aurait jamais dû accepter ce qu'il a accepté... Or, vous dites par ailleurs que ce qui nous perturbe, c'est ce que nous n'avons pas accepté d'expérimenter et que le pardon est acceptation. Voilà qui est bien ambigu.

Je comprends votre interrogation. Mais si vous réanalysez les paroles du patient, l'acceptation dont il parle n'est pas la pleine et entière acceptation, consciente, de ce qui se passe, mais une *résignation*. Si vous vous rappelez ce qui a été dit par rapport à l'émotion (voir p.105, Chapitre 5, Index Résignation), la résignation se place très bas dans le spectre émotionnel. C'est l'émotion de l'échec. Il s'en veut d'avoir laissé exister ce qu'il n'aurait pas dû laisser être. Il ne s'agit pas d'acceptation pleine, entière et consciente de vivre une situation qui s'impose et contre laquelle on ne peut pas lutter.

Imaginons une situation qui sans être extrême, illustre cela. Je suis arrêté par un policier pour excès de vitesse. Même si je reconnais être allé trop vite par rapport à la vitesse autorisée, je peux être révolté par la manière dont s'opère le contrôle et par la sensation d'avoir été piégé. Selon la manière dont je vais vivre la relation avec le policier, les choses se passeront plus ou moins bien. Bien que n'étant pas d'accord avec ce qui se passe, je peux accepter d'avoir été pris en faute, me résigner face à la force de l'ordre (fut-elle aveugle et mal appliquée) ou me révolter. Trois attitudes, trois conséquences différentes. Dans le premier cas (reconnaître et accepter l'erreur), j'oublierais vite ce qui s'est passé. Dans le second (la résignation), je concevrais de la rancœur par rapport à la situation et au policier et sans doute, à moi-même, dans le troisième cas, je vivrais les affres du conflit. Entendons-nous bien. Je ne suis pas en train de vous dire quelle attitude adopter. Ce choix est libre. Je suis en train d'illustrer trois attitudes différentes face à une même situation.

Justement, vous dites qu'il faut accepter totalement que ce qui s'est produit se soit produit. Mais comment peut-on donner son accord à des comportements ou des événements parfois monstrueux ?

Là aussi, vous rejoignez une interrogation souvent formulée par les patients. Comme eux, vous donnez à ces deux mots – acceptation et accord –, le même sens. Accepter ne signifie pas être d'accord. La différence est subtile, mais importante. Prenons, par exemple, un accident. Je vois l'accident arriver. Quelle est mon attitude par rapport à ce qui va se passer ? La plupart du temps, c'est la non-acceptation ou si vous préférez, le refus, générateur de rétention : je ne veux pas que cela arrive. Le cascadeur, en revanche, qui est volontaire pour subir l'accident n'a pas la même attitude, et les contraintes qu'il subit dans le choc n'ont pas le même impact sur son système corporel (fait, selon notre modèle, est-il besoin de le rappeler, de consciences). Lorsque je retrouve un incident passé chargé d'émotions et de souffrance, il est accompagné de refus. Le repasser, libérer les flux qui ont été bloqués libère aussi le refus et m'amène à accepter que ce qui s'est produit se soit produit. Cela ne signifie pas pour autant que je suis en accord avec ce

qui s'est passé. On ne peut être d'accord avec certains agissements cruels, violents, malsains, etc. Mais on peut accepter (reconnaître) les avoir vécus. Accepter que ce qui a été, soit est la seule voie possible pour la libération, celle qui permet de quitter le passé pour accéder au présent.

Dans votre exemple de pardon, le patient attend son pardon de Dieu. De quel droit permettez-vous que Dieu accorde son pardon ?

S'il vous plaît, ne mélangez pas le monde intérieur de la conscience et le monde extérieur. Dans le monde extérieur, pour ce qui concerne Dieu, nous avons les religions, avec leurs règles, leurs dogmes, leurs hiérarchies, leurs rites, etc. Ces religions sont administrées par des prêtres. Je ne suis prêtre d'aucune religion et n'ai donc, à ce niveau, aucune prérogative.

Dans notre monde intérieur, en revanche, existe pour chacun de nous un Dieu intérieur, celui que nous avons créé à partir de toutes les expériences vécues à propos de Dieu, de la religion, de ses dogmes, etc. C'est de ce Dieu-là dont il est question dans le pardon évoqué plus haut. Dans son monde intérieur, chacun de nous est tout-puissant et *seul* souverain. Personne d'autre que *Je* ne peut y intervenir. Lorsque le patient me dit que c'est Dieu qui doit accorder le pardon, il me parle de son Dieu intérieur. Il a le pouvoir de faire en sorte que ce Dieu-là accorde son pardon et je le laisse faire. Nos techniques travaillent dans le monde intérieur du patient, pas dans le monde extérieur. Règles et lois de l'un et de l'autre sont parfois très différentes.

Utilisez-vous aujourd'hui exclusivement l'approche somato-émotionnelle ?

Non, pas du tout. Je n'envisage *jamais* d'emblée un traitement ostéopathique sous l'angle somato-émotionnel. C'est au cours du traitement, en fonction de la demande du patient, de ce qui s'y passe, de ce que je ressens, etc., que la séance peut s'orienter vers le domaine somato émotionnel. Mais même si je suis certain que c'est ce qu'il faudrait faire, je ne m'y engage avec le patient que si je sens qu'il peut accéder à cette réalité et avec son accord clairement exprimé, après que je lui ai expliqué le processus qui me semble adapté à son problème.

« Il n'y a pas d'issue en dehors de l'acceptation.
Cette idée d'acceptation, on la retrouve dans tous les enseignements spirituels et elle est généralement mal comprise. Elle correspond à ce que l'on appelait autrefois soumission à la volonté de Dieu. Mais qu'est-ce que cette volonté de Dieu ? Chacun va l'interpréter à sa façon. La volonté de Dieu, c'est ce qui se produit à chaque instant, c'est tout. Tout le reste est mental est mensonge. Voilà la première vérité qu'il faut entendre, recevoir en pleine figure comme un challenge, *un défi à relever ou à ne pas relever. Et, à partir de là, nous pouvons agir. Mais ce principe ne supporte pas d'exception. »*
(*V.* Desjardins, 2003, 32)

STILL-POINT
Conclusion

Il semblerait bien que la spiritualité de notre époque historique soit marquée par un obscurcissement de conscience parallèle à son développement mental.
(Satprem, 1995, 114)

Le randonneur ahane dans la pente. Il peine sous le poids de son sac. Son corps, fatigué, résiste et crie sa souffrance. Enfin, la halte. Il s'assied, reprend son souffle, boit un peu et s'apaise. Still-point. Jusqu'alors intériorisé dans l'effort, il peut maintenant s'extérioriser et admirer. Il voit, au loin, le refuge d'où il est parti et se dit : « *Ah oui ! J'ai tout de même parcouru tout ce chemin !* » Aurait-il pu imaginer ce qu'il voit ? Non, sans doute. C'est le voir qui le rend réel. Le même réel qu'en bas, et pourtant tellement différent !

LE DEDANS DES CHOSES

Que proposons-nous d'essentiel depuis le début de cet ouvrage, si ce n'est changer notre point de vue ? L'univers a-t-il changé ? Pas sûr. Nous, certainement. *Le modèle n'est pas tant dans la chose observée, que dans la tête de l'observateur…* Nous avons simplement changé de paradigme, modifiant d'autant notre perception et notre conception du réel. Depuis le début, nous cherchons à contacter le « dedans des choses » et à œuvrer avec lui. Cette expression nous vient de Teilhard de Chardin[1] qui, dans son livre *Le Phénomène humain*, évoque ainsi la conscience (le dedans) des choses – même matérielles –, ce qu'elles sont, par opposition à ce qu'elles paraissent (leur dehors).

> « *Au fond de nous-mêmes, sans discussion possible, un intérieur apparaît, par une déchirure, au cœur des êtres. C'en est assez pour que, à un degré ou à un autre, cet « intérieur » s'impose comme existant partout et depuis toujours dans la Nature. Puisque, en un point d'elle-même, l'Étoffe de l'Univers a une face interne, c'est forcément qu'elle est biface par structure, c'est-à-dire en toute région de l'espace et du temps, aussi bien par exemple que granulaire :* Coextensif à leur Dehors, il y a un Dedans des Choses. *D'où logiquement la représentation suivante du Monde, déconcertante pour nos imaginations, mais seule en fait assimilable à notre raison. Prise au plus bas d'elle-même, la Matière originelle est quelque chose de plus que le grouillement particulaire si merveilleusement analysé par la Physique moderne. Sous ce feuillet Mécanique initial il nous faut concevoir, aminci*

1. Pierre Teilhard De Chardin (1881-1955), prêtre jésuite français, géologue, paléontologue, philosophe et théologien, connu pour son interprétation évolutionniste de l'humanité et de l'univers qu'il pense compatible avec la foi chrétienne. Son ouvrage principal, *Le Phénomène humain* (1955), est une tentative pour mettre en forme une vision évolutionniste complète qui réponde aux problèmes scientifiques et religieux. Il interprète l'évolution comme un processus ayant un objectif dans lequel la matière-énergie de l'univers a continuellement changé vers une complexité croissante. Avec l'émergence de l'humanité, l'évolution entre dans une nouvelle dimension. L'Homme, comme une flèche, désigne le sens de l'univers.

à l'extrême, mais absolument nécessaire pour expliquer l'état du Cosmos aux temps suivants, un feuillet "biologique". Dedans, Conscience, et donc Spontanéité, à ces trois expressions d'une même chose il ne nous est pas plus loisible de fixer expérimentalement un début absolu qu'à aucune des autres lignes de l'Univers. »
(Teilhard de Chardin, 1955, 44-45)

Teilhard déplore également que le physicien et, plus généralement, le scientifique, se cantonnent à regarder et décrire les choses de l'extérieur. En langage *lupascien*, nous dirions qu'ils actualisent la vision extérieure (la forme), potentialisant d'autant la vision intérieure (la conscience). Quant à nous, nous avons cherché à actualiser l'intérieur, la conscience, potentialisant d'autant l'extérieur, la forme.
Pourtant, dit le scientifique, je vais bien voir au-dedans des choses moi aussi ! Certes, il ouvre, dissèque, inventorie, mais ce qu'il voit au dedans, il le décrit comme objet vu de dehors. Ainsi, le physicien descend-il dans le plus en plus petit, sans connaître finalement l'essence des choses. En langage *koestlerien*, nous dirions qu'il privilégie (actualise) la descente dans le cône ou la hiérarchie, refusant de monter (potentialisant) le haut. Et de regarder avec condescendance, le philosophe, le spiritualiste qui s'intéressent plutôt au « dedans des choses » J'aime à ce propos la boutade de Christian Bobin[2] :

« Les scientifiques me font rire : ils vont déréaliser le fauteuil sur lequel je suis assis, jusqu'à le réduire à un assemblage d'atomes, mais si on se risque à leur parler de l'invisible, ils vous perçoivent comme un barbare. Ils veulent bien qu'il y ait un mystère par en dessous, mais pas par au-dessus. »
(Bobin, 2001, 37)

Avant Morin, Teilhard de Chardin développe un point de vue dialogique, invitant scientistes et spiritualistes à joindre leurs points de vue plutôt que de camper sur leurs positions.

« D'une part les matérialistes s'obstinent à parler des objets comme si ces derniers ne consistaient qu'en actions extérieures, en relations de « transience ». D'autre part les spiritualistes s'entêtent à ne pas sortir d'une sorte d'introspection solitaire où les êtres ne sont regardés que fermés sur soi, dans leurs opérations « immanentes ». Ici et là on se bat sur deux plans différents, sans se rencontrer ; et chacun ne voit que la moitié du problème.
Ma conviction est que les deux points de vue demandent à se rejoindre, et qu'ils se rejoindront bientôt dans une sorte de Phénoménologie ou Physique généralisée, où la face interne des choses sera considérée aussi bien que la face externe du Monde. Impossible autrement, me semble-t-il, de couvrir par une explication cohérente, ainsi que la Science doit tendre à le faire, la totalité du Phénomène cosmique. »
(Teilhard de Chardin, 1955, 41)

CONNAÎTRE…

Ce « dedans des choses », comment le connaître ? Et tout d'abord, que veut dire ***Connaître*** ; ce terme possède justement deux sens ; celui du savoir et celui de l'expérience, se rapportant respectivement au dehors ou au-dedans des choses. Pour une vraie connaissance, les deux sont indissociables. Ils font partie d'un couple dont nous devons apprendre à actualiser/potentialiser chaque partie de manière harmonieuse en fonction du contexte. Ici, pas de dogme, seulement l'intelligence du contexte, source de justesse d'attitude et de comportement.

« "Le savant complet est celui qui embrasse à la fois la théorie et la pratique expérimentale", une définition de Claude Bernard qui pourrait illustrer l'enseignement de Swâmi Prajnânpad. Lequel enchaîne immédiatement sur l'action : *"Si vous définissez et spécifiez intellectuellement quelque chose, si vous le sentez émotionnellement et que vous pouvez le mettre en action, alors et alors seulement vous*

2. Christian Bobin (né en 1951), écrivain, philosophe, dont les textes font partager plaisirs majuscules, minuscules et douleurs de la vie.

pouvez dire que vous le connaissez ; ou en d'autres termes, connaître, c'est être."
Par conséquent, c'est dans et par l'action que l'expérience pourra mûrir et porter ses fruits, qui se nomment connaissance. »
(D. Desjardins, 2001, 285)

Pour connaître, il faut donc à la fois explorer le dehors et entrer en relation avec le dedans. Pour le *dehors*, je n'ai pas grand-chose à dire. Tant de *logies* tentent depuis si longtemps de nous le décrire… Pour le *dedans*, il faut accéder aux dimensions intérieures de ce que l'on tente de connaître. Cela ne peut se faire que par la communication et l'interprétation, par le « dialogue » et les approches « dialogiques », grâce auxquelles l'observateur cherche à partager les aspects intérieurs de ce qu'il est et de ce qu'il observe. Ici, Freud a été pionnier.

« Pas objectif, intersubjectif. Pas des surfaces, des profondeurs. Même en étudiant votre cerveau pendant une éternité, je ne saurais jamais ce que vous pensez. Je peux connaître votre cerveau en l'étudiant objectivement, mais je ne peux connaître votre mental qu'en vous parlant. »
(Wilber, 1997, 129)

Notons au passage que, aussi bien en Orient qu'en Occident, les différentes approches de la connaissance semblent avoir, dès l'origine, privilégié l'un des deux camps : intérieur ou extérieur.

« On trouve à l'occasion une approche qui met en valeur les deux dimensions à la fois, l'extérieure et l'intérieure, ce qui naturellement serait ma recommandation, mais la plupart du temps, on trouve une guerre âpre entre ces deux approches aussi importantes l'une que l'autre, mais rarement intégrées. Alors je pense qu'il est capital que nous comprenions quelles ont été les contributions de ces deux sentiers à notre compréhension de la condition humaine, parce que les deux sont absolument indispensables.
Et il est virtuellement impossible de comprendre les développements supérieurs et spirituels sans prendre en compte ces deux sentiers. »
(Wilber, 1997, 129)

ÉVOLUTION ET TRANSCENDANCE

Dans le processus évolutif que nous tentons de suivre, nous observons que les règnes s'appuient les uns sur les autres. Dans ce développement, la cruauté semble l'élément dominant : quel que soit le secteur de la biosphère sur lequel nous focalisions notre attention, apparemment, tout est guerre. Pour exister, l'être vivant lutte et tue, avant d'être tué, à son tour, à plus ou moins brève échéance. À tous les niveaux de la hiérarchie, la lutte pour la vie semble être la loi générale et inéluctable. Mais, selon Lupasco, ce qui apparaît comme lutte et antagonisme n'est que la vision naïvement subjective d'admirables opérations ou stratégies évolutives.

« Loin de pouvoir se réduire à des réactions purement physico-chimiques, les caractéristiques de la matière vivante attestent la finalité des processus biologiques : pour fabriquer la synthèse des substances plastiques et fonctionnelles à ce point complexes des êtres vivants, pour qu'ils puissent se conserver et s'accroître, se reproduire, se raffiner, progresser, s'élever à des paliers de plus en plus perfectionnés et de plus en plus conscients, une sorte de chimie hiérarchique s'institue, sous les directives d'une science immanente à la Vie. Si bien qu'au lieu de voir une lutte et un antagonisme aveugles entre les êtres vivants et en eux-mêmes, comme il apparaîtrait à l'observateur borné et morose à la fois, c'est à une collaboration profonde et à une merveilleuse harmonie, qui dépassent la destinée transitoire de l'individu, que nous convie le spectacle de la Vie. »
(Lupasco, 1987, 72-73)

Sans dire le mot, Lupasco nous parle de l'autotranscendance évoquée par Koestler (p. 62). Dans cette progression sans fin, chaque stade évolutif finit par atteindre ses propres limites qu'il doit transcender sous peine de disparaître. Ces limites *« créent une forme de remous, ou même de chaos, et soit le système s'effondre (auto-dissolution), soit il échappe au chaos en évoluant vers un degré supérieur d'ordre (autotranscendance) – ce qu'on appelle*

l'ordre issu du chaos. Cet ordre nouveau et plus élevé échappe aux limitations de son prédécesseur, mais il introduit ensuite ses propres problèmes et limitations qui ne peuvent être résolus à son propre niveau. » (Wilber, 1997, 84) C'est aussi l'idée développée par Prigogine avec les structures dissipatives (p. 26).

Conscience et profondeur

Wilber nous parle d'ordre *plus élevé*. Cela vaut pour la qualité, allant vers plus d'ordre, mais aussi pour la position dans le cône ou la hiérarchie considérée. Le mécanisme évolutif, intrinsèque à toute chose, se relie à la profondeur des hiérarchies qui augmente parallèlement à l'évolution des matières, donc des consciences. Dire que la conscience augmente, c'est dire que le cône ou la hiérarchie s'approfondit (Koestler, 1968, 52 et 1979, 305).

Le phénomène évolutif produit donc plus de profondeur et moins d'étendue. Puisque le supérieur transcende et inclut l'inférieur, il y aura toujours moins du supérieur et plus de l'inférieur : il y a moins d'organismes que de cellules ; moins de cellules que de molécules ; moins de molécules que d'atomes ; moins d'atomes que de quarks, etc.

> « *Il y a un spectre de la profondeur, un spectre de la conscience. Et l'évolution déploie ce spectre. La conscience se déploie de plus en plus, se réalise de plus en plus, se manifeste de plus en plus. Esprit, conscience, profondeur, – autant de mots pour dire la même chose.* »
> (Wilber, 1997, 73)

L'ostéopathie de la terre plate

Ne pas concevoir la profondeur des hiérarchies, c'est vivre la *science de la terre plate* (p. 63). Tout y est observé et décrit comme appartenant au même niveau, ce qui ne permet pas de discerner les importances et implications relatives. Par ailleurs, la quantité (l'étendue) prend le pas sur la qualité (la profondeur).

> « *L'on a comparé la conscience à un miroir dans lequel le corps contemple ses activités. Ce serait peut-être une meilleure approximation de la comparer à une Galerie des Glaces où un miroir réfléchit son reflet dans un autre miroir, et ainsi de suite. Nous ne pouvons échapper à l'infini : il s'impose à nous dès que nous considérons les atomes ou les astres ou les causes des causes qui remontent à l'éternité. La science de la terre plate l'ignore comme l'ignoraient, au Moyen Âge, les théologiens de la terre plate ; mais une véritable science de la vie admettra nécessairement l'infini et ne le perdra jamais de vue.* » (Koestler, 1968, 207)

La terre plate ostéopathique, c'est la considération physico-chimique et mécanique exclusive de l'humain, développée par le système bio-médical actuel. Par soif de reconnaissance et pour ne pas déplaire, le mouvement ostéopathique tend à s'y cantonner. Le travail avec la conscience vient bouleverser tout cela. Il nous invite à changer de niveau de conscience, à ne plus seulement travailler avec le dehors des choses, mais à rencontrer et inclure leur dedans et à communiquer avec lui. Cela nous fait pionniers, comme le fut Still à son époque, mais nous place dans l'inconfort de l'incertain.

Je ne crois pas que Still ait une vision *plate* de l'ostéopathie. Certes, il nous rappelle que « *L'ostéopathe doit se souvenir que sa première leçon est l'anatomie, que sa dernière leçon est anatomie et que toutes ses leçons sont l'anatomie.* » (Still, 1902, 12) À cela, je n'ai rien à redire. Mais ces propos cantonnent au *dehors* des choses. Or, même s'il en parle peu, il s'est aussi intéressé à leur *dedans*. Les témoignages de l'époque indiquent que Still avait développé et utilisait sa *perception d'être*.

> « *Au cours des ans, immergé dans une étude intensive des positions normales et anormales de l'anatomie, Still s'était forgé une image mentale durable de chaque articulation de la charpente humaine. Avant la découverte par William Roentgen de la machine à rayons X, la visualisation, une bonne aptitude à observer, un sens délicat du toucher – et cette perpétuelle image – étaient les seuls outils dont disposait Still pour l'aider dans sa détection de l'anormal par rapport au normal. Il prétendait également distinguer une aura – vibration émanant*

du corps – autour de tous ses patients, lui apportant des indications supplémentaires sur leur condition. Ne possédant pas les pouvoirs extrasensoriels invoqués par Still, les professeurs et les étudiants espéraient que la machine à rayons X, en augmentant considérablement les vibrations, leur permettrait de compenser leur incapacité de visualisation. Le Vieux Docteur, sceptique quant à l'utilité de l'instrument, déclara à quelques étudiants : "La radio, en augmentant considérablement les vibrations, nous permet de voir en dessous de la surface ce que nos yeux ne pourraient découvrir. Pourquoi ne pas entraîner nos esprits à faire cela ?"» (Trowbridge, 1999, 238-239)

INVITATION

Un autre écueil de la terre plate ostéopathique, c'est d'en venir à concevoir et à vivre l'activité d'ostéopathe comme un « *job* » ordinaire. Pouvons-nous imaginer Still, Sutherland, Littlejohn, Becker, Frymann, etc., la concevant et la vivant ainsi ? Je suis effrayé à l'idée que la soif de reconnaissance oriente l'organisation future de la profession vers une telle aberration. Depuis le début de cet ouvrage, nous développons l'idée que la vie déroule un inlassable et éternel processus évolutif. L'ostéopathie se revendique science de la vie. Elle obéit donc à ses lois essentielles. Elle doit évoluer. Le chemin de l'ostéopathe, m'apparaît dès lors, également comme une voie d'initiation.

> *« L'apprentissage de la science de l'ostéopathie ne se fait pas selon des directions déterminées. C'est un chemin d'expériences, une voie d'évolution. »*
> (Brooks ed., 1997, 219)

Évoluer ou cesser d'exister, voilà l'alternative. Évoluer, c'est, consciemment ou non, accepter de dépasser ses limites, accepter l'autotranscendance. Nous pouvons aujourd'hui évoluer consciemment. Nous devons pour cela oser regarder, concevoir, vivre le monde autrement, cesser de rester entre deux mondes (*Indamérique*) et intégrer totalement les deux : le dehors et le dedans. Évolution, transcendance, profondeur, désignent un même phénomène : l'augmentation de la conscience qui se connaît, puis, finalement, ***se reconnaît*** en tant que conscience, ***comprend*** que tout est conscience et enfin, ***se comprend*** comme conscience.

> *« La profondeur augmente, va du subconscient, à la conscience de soi, puis à la superconscience, en route vers le choc de sa propre reconnaissance, absolument une avec le Tout rayonnant, et nous nous éveillons en tant que cette unité. »*
> (Wilber, 1997, 75)

Cet ouvrage nous invite à l'autotranscendance consciente de nos limites. J'y vois la nécessaire stratégie pour permettre l'évolution indispensable de notre art. Comme elle est inéluctable, plus nous la ferons consciemment, mieux ce sera.

> *« Pour le meilleur et pour le pire, le train est en mouvement et ce, depuis le premier jour. Essayer de conduire en ne regardant que dans le rétroviseur ne peut vraisemblablement que causer des accidents encore plus graves. »*
> (Wilber, 1997, 84)

Votre premier patient

Cet ordre nouveau et plus élevé que nous tentons d'atteindre et de promouvoir pour échapper aux limitations du précédent, introduit d'autres limitations et problèmes qui ne pourront être résolus à ce niveau hiérarchique. Mais, pour l'instant, ce ne sont pas les limitations qui posent problème, mais bien plutôt la mise en place d'outils adaptés à ce nouveau niveau de conscience et de fonctionnement. La seconde partie de ce livre s'est proposée de débroussailler la question. Beaucoup reste à faire.

Mais dans ce voyage, le premier obstacle qu'il nous faut affronter, c'est nous-mêmes. À la fin de l'avant-propos (p. 9) j'écrivais : « *Les principaux écueils qui s'interposeront et ralentiront notre avancée seront nos propres modèles. Ils organisent en effet notre tissu spirituel, mental, philosophique, corporel, etc. Ils ne se laisseront donc pas modifier ou réduire sans résistance* : "Tout système, selon le principe d'homéostasie, résiste à toute tentative d'altéra-

tion de lui-même." (Watzlawick, 1993, 56) » C'est que nous y tenons à notre « livre des significations »! Il est ancré au plus profond de nos consciences et ne se laissera pas changer sans résister. Des arrêts en contrainte sont à prévoir, générateurs de mal-être, de doutes, d'angoisses et de peurs. Mais une fois la résolution réalisée, viennent still-point et expansion de l'être.

BONNE ROUTE

Le défi, maintenant, c'est de ***s'engager*** dans l'expérience, de ***vivre*** ce nouveau point de vue. Seule l'expérimentation pourra nous dire sa richesse et sa justesse. Voilà le voyage auquel j'invite le lecteur. C'est un voyage stimulant, riche en découvertes, mais rarement une promenade d'agrément.

> *« Il est très difficile de faire comprendre le chemin à qui n'a pas essayé ; il n'y verra que son point de vue d'aujourd'hui, ou plutôt la perte de son point de vue. Et pourtant, si nous savions comme chaque perte de point de vue est un progrès, et comme la vie* **change** *quand on passe du stade des vérités fermées au stade des vérités ouvertes – une vérité comme la vie même, trop grande pour se laisser prendre au piège des points de vue, parce qu'elle embrasse tous les points de vue et voit l'utilité de chaque chose à chaque stade d'un développement infini ; une vérité assez grande pour se nier elle-même et passer sans fin dans une vérité plus haute. »* (Satprem, 1995, 98)

> *« C'est comme un gland qui devient un chêne. Un chêne n'est pas une image différente d'un monde immuable présent dans le gland. Le chêne porte en lui-même des composantes très nouvelles et différentes de tout ce qu'on peut trouver dans le gland. Le chêne a des feuilles, des branches, des racines, etc., et rien de tout cela n'est présent dans la "vision du monde" ou "l'espace/monde" du gland. Des visions du monde différentes créent des mondes différents, animent des mondes différents, et il ne s'agit pas seulement du même monde vu différemment. »*
> *(Wilber, 1997, 94)*

Sur ce chemin, prévoir beaucoup d'arrêts en contrainte, mais aussi beaucoup de retours au neutre et de still-points de résolutions, suivis de l'expansion de la conscience. Je vous souhaite beaucoup de résolutions et une grande expansion de l'être.

> *« Je trouve en l'homme un univers en miniature. Je trouve la matière, le mouvement et l'esprit. »* (Still, 1998, 306)

EN GUISE DE POSTFACE
MOTIFS

Je voudrais terminer avec ce texte de Hugh Milne (Milne, 1995, 2), intitulé *Motifs* qui me semble magistralement résumer en quelques lignes l'essentiel de ce qui a été développé au long de ce livre.

- Apprenez à être assis, tranquilles, à attendre jusqu'à ce que votre poussière soit retombée, et que votre air se soit éclairci. Attendez la profonde tranquillité. Alors, commencez.
- Par-dessus tout, allez lentement.
- Développez une perception et une compréhension intuitives de chaque chose. Prêtez attention à toute chose, particulièrement aux petites. Changer les petites choses permet souvent de grandes améliorations.
- Traitez chacun et chaque partie de chacun de la même manière. Chaque cellule du corps possède une conscience. Chaque minuscule structure du corps est un hologramme.
- Plus nous focalisons notre conscience dans le présent, plus notre perception du temps ralentit, plus grande devient notre perception du mouvement crânien. Cela est une expansion de conscience, « élargissement du moi. » Dans cet état, vous voyez ce qui trouble chacun. Ne tentez même pas cela en état de conscience ordinaire.
- La présence est beaucoup plus importante que la technique. Les débutants veulent apprendre toujours plus de techniques. Lorsque vous deviendrez un maître, une seule technique suffira.
- C'est merveilleux de voir combien peu peut faire beaucoup.
- Demandez la permission de toucher la tête du patient. Alors, placez vos mains et attendez. Attendez que la tête vous dise quoi faire. Si elle vous dit de ne rien faire, ne faites rien.
- Vous ne pouvez pas aller trop profond, seulement trop vite.
- Demandez de l'aide spirituelle après que vous ayez fait de votre mieux. Lorsque vous ne savez pas quoi faire, demandez une tasse de thé.[1]
- Méditez, vivez simplement, soyez en repos, et faites vôtre ce que vous avez à faire avec maîtrise.
- Faites votre travail, puis retirez-vous.

1. Expression typiquement anglaise qui signifie : « Laissez tout, allez faire autre chose, et revenez plus tard quand tout aura décanté ».

ANNEXES

Les sept étapes de la naissance 236
Listes préparées 241
Bibliographie 242
Glossaire 246
Index 270
Table des questions/réponses 272
Table des matières 275

LES SEPT ÉTAPES DE LA NAISSANCE

D'après Bernard Montaud[1]

Les différentes étapes[2] de la naissance peuvent provoquer des souffrances particulières. À chacune d'elle, le nouveau-né affronte la mort physique et doit déployer une ***stratégie*** lui permettant de survivre. À chaque nouvelle étape, il tente de réutiliser la ou les stratégies précédentes, mais ce qui a fonctionné aux étapes précédentes n'est pas efficace pour les suivantes, ce qui l'oblige à trouver de nouvelles solutions. Montaud décrit sept étapes dans le processus de la naissance, chacune d'elle créant rétentions et modèles comportementaux.

Décision de naître

Grand débat dans l'intimité du nouveau-né. L'enfant, trop à l'étroit, doit envisager la sortie, acceptant du même coup d'abandonner une félicité et d'affronter le risque de mort. C'est un immense sacrifice. S'opère alors une comparaison entre cette félicité à perdre, et l'amour de ses parents qui l'attendent. Une tractation commence, aboutissant à la décision plus ou moins ferme de naître.

Le long couloir du ventre

Il a décidé de sortir et commence son périple, au prix d'efforts intenses. Le tunnel parait sans fin. L'expérience semble éternelle et illimitée. Mais, au cours de cette étape, tout arrêt dans la progression provoque des douleurs si intenses qu'elles obligent à poursuivre. Cette seconde étape pourrait établir une loi dans les consciences corporelles : « si tu ne veux pas souffrir, progresse ».

Points de blocage

L'enfant découvre que ce couloir a une fin. Il quitte l'illimité et l'éternel pour expérimenter l'espace et le temps. Les points de blocage, principalement les épaules et les hanches, marquent une troisième étape tragique : il doit choisir de forcer le ventre de sa mère, la matrice avec laquelle il a vécu en si grande harmonie. Il doit accepter de sacrifier ce qu'il aime le plus au monde pour sauver son existence. D'où un profond débat intérieur. Au début, il refuse catégoriquement de forcer ce ventre, puis, la douleur devient tellement intense, menaçant sa survie, qu'il décide de forcer le passage.

1. Extraits d'un entretien avec Bernard Montaud paru dans *Terre du Ciel* n° 44.
2. Les informations permettant de décrire de manière aussi précise le processus de l'accouchement tel qu'il est vécu par l'enfant proviennent des centaines de témoignages recueillis par l'auteur au cours de stages de recherche sur le passé, animés pendant plusieurs années.

Modalités de sortie

Le nouveau-né se retrouve physiquement dehors, mais vit encore comme dans la matrice. Il n'établit pas immédiatement le contact avec le monde extérieur. Jusqu'à la première inspiration et la rupture du cordon, il vit une profonde ivresse, une jouissance de sa liberté nouvelle, un véritable vertige. Mais dès la séparation d'avec sa mère, il expérimente tout à coup la vie du dehors, découvre le chaud, le froid, le haut, le bas, le bruit, l'air, la lumière. Jusque-là, il vivait dans un univers qui le limitait de toutes parts. Désormais, ses pieds et ses mains sont dans le vide et il appréhende d'une manière globale toutes les grandes forces de la terre. Du même coup, il se sent séparé de tout et plonge dans une profonde solitude.

Tout voir

Cinquième étape. Le voilà aux mains du personnel médical. Aussi bienveillant soit-il, il le vit comme la rencontre avec « les hommes sans amour ». Il expérimente les limites de l'amour humain. Ce « sans amour » est relatif à ce qu'il vient de quitter. Il vient de renoncer à un immense amour pour venir sur terre, et découvre tout à coup l'imperfection humaine. Au cours de cette étape, il a l'impression de « s'être fait avoir ». Il voit tout de l'intériorité de ceux qui sont autour de lui, il a une connaissance immédiate de cet échantillon humain qui le désespère.

Tout voir à la folie

Sixième étape. Les examens et la toilette terminés, on le ramène à sa mère. Il découvre alors que sa maman est aussi folle que les autres. Pour son système nerveux c'est une impasse, il ne peut plus compter sur rien, après les « hommes sans amour », il atteint l'horreur en découvrant sa « maman sans amour ». Le nouveau-né semble frôler la déraison pour choisir la raison.

Installation de l'écran

Alors vient la septième étape, constituant le traumatisme périnatal. L'enfant plonge dans son premier sommeil terrestre, comme s'il se résignait. L'installation de l'écran, permet à l'enfant d'établir une défense par rapport à tout ce qui lui arrive. Il choisit de moins percevoir pour moins souffrir, sinon il deviendrait fou. Ce processus n'est pas une punition, mais un réflexe de survie. À l'inverse, nos quêtes spirituelles peuvent se comprendre comme une tentative de mieux voir, sans devenir fou, ce qui rend l'écran biologiquement inutile.

LISTES PRÉPARÉES

Grille générale

Vitamines	Voir tableau Vitamines
Minéraux	Voir tableau Minéraux
Oligo-éléments	Voir tableau Oligo-éléments
Acides aminés	Voir tableau Acides aminés
Enzymes	Voir Vitamines Minéraux, Oligo-éléments
Lipides	Saturés Insaturés
Glucides	Lents Rapides

Général

Protéines	animales
	végétales
Glucides	rapides
	lents
Lipides	saturés
	insaturés

Vitamines

- A > Béta-carotène
- D > Calciférol
- E > Alpha-tocophérol
- K > Ménadione
- F > acides poly-insat
- B1 > Thiamine
- B2 > Riboflavine
- **B3 > Niacine, vit. PP**
- B5 > A. pantothénique
- B6 > Pyridoxine
- B8 > Biotine
- B9 > Acide folique
- B12 > Cobolamine
- C > Acide ascorbique

Minéraux

Calcium (Ca)
Chlore (Cl)
Magnésium (Mg)
Phosphore (P)
Potassium (K)
Sodium (Na)
Soufre (S)

Oligo-minéraux

Chrome (Cr)
Cobalt (Co)
Cuivre (Cu)
Fer (Fe)
Fluor (F)
Iode (I)
Manganèse (Mn)
Molybdène (Mo)
Nickel (Ni)
Sélénium (Se)
Silicium (Si)
Vanadium (V)
Zinc (Zn)
Chrome (Cr)

Acides aminés indispensables

Isoleucine
Leucine
Lysine
Méthionine
Phénylanaline
Tréonine
Tryptophane
Valine

Acides aminés synthétisables

Alanine	Glycine
Arginine	Histidine
Asparagine	Proline
Cystéine	Sérine
Glutamine	Tyrosine

BIBLIOGRAPHIE

Ancelin Schützenberger, Anne. 1993. *Aïe, mes aïeux* Paris: Desclée de Brouwer, 210 p. ISBN 2-220-03397-X.

Bach, Richard. 1978. *Le Messie récalcitrant*, Paris: Flammarion, 162 p., ISBN: 2-08-064014-3.

Bateson, Grégory ; Bateson, Mary Catherine. 1989. *La Peur des anges.* Paris: Le Seuil, 302 p., ISBN: 2-02-010893-3.

Bateson, Grégory ; Ruesch, Jurgen. 1988. *Communication et société.* Paris: Le Seuil, 350 p., ISBN: 2-02-029335-3.

Bertalanffy, Ludwig von. 1961. *Les problèmes de la vie* Paris: Gallimard, 286 p.

Bertalanffy, Ludwig von. 1973. *Théorie générale des systèmes* Paris: Dunod, 296 p.

Blechschmidt, Erich. 1977. *The Beginning of Human Life* New York: Springer-Verlag, 128 p. ISBN 0-387-90249-X

Blechschmidt, Erich. 2004. *Comment commence la vie humaine* Vannes: Sully, 204 p. ISBN 2-911074-69-6.

Blechschmidt, Erich. 1978. *Biokinetics and Biodynamics of Human Differentiation* Gasser, R. F., Springfield, MA: Charles C. Thomas, 286 p. ISBN 0-398-06691-4.

Bouveresse, Renée. 1994. *Leibniz* Paris: Presses Universitaires de France, Que sais-je ?, 128 p. ISBN 2-13-046256-1.

Bobin, Christian. 2001. *La lumière du monde* Paris: Folio - Gallimard. ISBN 2-07-042711-0.

Bocabeille, Marie-Thérèse. 2003. *Dictionnaire de la tranformation personnelle* Gordes: Editions du Relié, 350 p. ISBN 2-914-916-19-1.

Brennan, Barbara Anne. 1993. *Le Pouvoir bénéfique des mains.* Paris: Sand, 506 p., ISBN: 2-7107-0520-06.

Brennan, Barbara Anne. 1995. *Guérir par la lumière.* Paris: Sand. ISBN 2-7107-0536-2.

Brillon, Pascale. 2004. *Se relever d'un traumatisme* Outremont (Quebec): Quebecor, 278 p. ISBN 2-7640-0734-5.

Brinette, Jean-Louis. 1992. Étiomédecine Mulhouse: S.E.E.F. ISBN 2-9506698-0-8.

Bulla-de-Villaret, Hélène. 1992. *Introduction à la sémantique générale de Korzybski.* Paris: Le Courrier du Livre, 190 p., ISBN: 2-7029-0266-9.

Burger, Bruce. 1998. *Esoteric Anatomy* Berkeley, California: North Atlantic Book. ISBN 1-55643-224-0.

Capra, Fritjof. 1979. *Le Tao de la physique.* Paris: Sand, 320 p., ISBN: 2-710703238.

Capra, Fritjof. 1990. *Le Temps du changement.* Paris: Éditions du Rocher, 408 p., ISBN: 2-268-01655-2.

Carrel, Alexis. 1935. *L'Homme, cet inconnu.* Paris: Plon, 380 p.

Cayrol, Alain ; De Saint-Paul, Josyane. 1984. *Derrière la magie. La programmation neurolinguistique.* Paris: Interéditions, 230 p., ISBN: 2-7296-0078-7.

Centassi René, Grellet, Gilbert. 1990. *Tous les jours de mieux en mieux.* Paris: Robert Laffont 260 p., ISBN: 2-220-06681-2.

Chalvin, Dominique. 1991. *Utiliser tout son cerveau.* Paris: E.S.F., 193 p., ISBN 2-7101-0653-1.

Charon, Jean. 1977. *L'esprit cet inconnu.* Paris: Albin-Michel, 256 p.. ISBN 2-226-00510-2.

Charon, Jean. 1998. *Et le divin dans tout ça ?* Paris: Albin Michel, 160 p., ISBN 2-226-09607-8.

Comte-Sponville, André. 2001. In *L'Art de vivre au présent.* Paris: Albin Michel, coll. « Espaces libres », 240 p., ISBN: 2-226-12138-2.

Continenza, Barbara. 2004. *Darwin.* In « Pour la Science », n° 18, février-mars 2004.

Damasio, Antonio. 1995. *L'erreur de Descartes.* Paris: Odile Jacob. ISBN 2-7381-0303-0.

Damasio, Antonio. 1999. *Le sentiment même de soi.* Paris: Odile Jacob. ISBN 2-7381-0738-9.

Deffinis, Tess. 2003. *La conscience en éveil.* Marseille. Collège Ostéopathique de Provence. Mémoire de fin d'étude ostéopathiques. 112 p.

Delacour, Jean. 2001. *Conscience et cerveau.* Bruxelles: Éditions De Boeck Université, 340 p. ISBN 2-8041-3766-X.

De Lassus, René. 1992. *La communication efficace par la PNL.* Marabout, Alleur (B), 284 p., ISBN: 2-501-01681-5.

De Smedt, Marc. 2001. « Conscience et présence ». In *L'Art de vivre au présent* (Albin Michel, 9-10). Paris: Albin Michel.

Desjardins, Arnaud. 1972. *Les Chemins de la sagesse.* Paris : La Table Ronde, tomes 1, 206 p., T. 2, 208 p., T. 3, 254 p.

Desjardins, Denise. 2001. *Le Lying.* Paris : La Table Ronde. 328 p., ISBN : 2-7103-2419-9.

Desjardin, Véronique. 2003. *Les formules de Swâmi Prajnanpad.* Paris : La Table Ronde, 208 p. ISBN 2-7103-2601-9.

Drews, Ulrich. 1994. *Atlas de poche d'embryologie.* Paris : Flammarion. 386 p.. ISBN 2-257-10115-4.

Durkheim, Karlfried. 1974. *Hara.* Paris : Le Courrier du Livre, 254 p. ISBN 2-7029-0059-3.

Favre, François. 1994. *Dictionnaire des idées non reçues.* Paris : Bordas et Fils, 544 p., ISBN : 2-86311-256-2.

Fontaine, Janine. 1980. *Médecin des trois corps.* Paris : Robert Laffont, 352 p. ISBN : 2-221-00405-1.

Fromm, Erich. 1978. *Avoir ou être ?* Paris : Robert Laffont, 244 p., ISBN : 2-221-00127-3.

Fromm, Erich. 1980. *Grandeur et limites de la pensée freudienne.* Paris : Robert Laffont, 220 p. ISBN 2-221-00513-9.

Fromm, Erich. 2000. *L'Art d'être.* Paris : Desclée de Brouwer, 212 p. ISBN 2-220-04680-X.

Fromm, Erich. 2002. *Le langage oublié.* Paris : Petite Bliothèque Payot, 254 p. ISBN 2-228-89575-X.

Fromm, Erich, Suzuki, Daisetz Teitaro, De Martino, Richard. 1998. *Bouddhisme Zen et psychanalyse.* Paris : PUF Quadrige, 192 p. ISBN 2-13-039490-6.

Fryette, Harrison H. 1983. *Principes des techniques ostéopathiques.* Traduit de l'américain par A. Abehsera et F. Burty, Bruxelles : Société Belge d'Ostéopathie, 332 p.

Frymann, Viola M. 1998. *Collected Papers of Viola M. Frymann, d.o.. Legacy of osteopathy to children.* Ann Arbor [Michigan] : American Academy of Osteopathy, 360 p., ISBN : 0-940668-07-6PB.

Fulford, Robert C. 1979. The Search for an Answer. Sutherland Memorial Lecture. *Cranial Letter,* Cranial Academy.

Gleick, James. 1991. *La Théorie du chaos, vers une nouvelle science.* Paris : Flammarion, 432 p., ISBN 2-08-081219-X.

Goldschmidt, Georges-Arthur. 1999. *Quand Freud voit la mer.* Paris : Buchet-Chastel, 226 p., ISBN 2-283-01818-8.

Grof, Stanislav. 1996. *L'Esprit holotropique.* Paris : Éditions du Rocher, 312 p., ISBN : 2-268-02403-2.

Hampden Turner, Charles. 1990. *Atlas de notre cerveau.* Paris : Les Éditions d'Organisation, 226 p. ISBN : 1-7081-0935-9.

Hellinger, Bert et Hövel, Gabriele ten. 2001. *Constellations familiales.* Barrets-sur-Méouge : Le Souffle d'Or, 210 p. ISBN 2-84058-198-1.

Heudin, Jean-Claude. 1998. *L'évolution au bord du chaos.* Paris : Hermès, 186 p., ISBN : 2-86601-671-8.

Jankelevitch, Vladimir. 1968. *Traité des vertus I/Le sérieux de l'intention.* Paris : Bordas Mouton, 276 p.

Koestler, Arthur. 1968. *Le cheval dans la locomotive.* Paris. Calmann-Lévy. 344 p.

Koestler, Arthur. 1979. *Janus.* Paris : Calmann-Lévy. 348 p. ISBN 2-7021-0287-5.

Korzybski, Alfred. 1998. *Une carte n'est pas le territoire. Introduction à la sémantique générale et aux systèmes non-aristotéliciens.* Paris : Éditons de l'Éclat, 190 p., ISBN : 2-84162-029-8.

Krishnamurti. 1994. *Se libérer du connu.* Paris : Stock, coll. « Livre de Poche », 128 p., ISBN : 2-253-13820-7.

Laborit, Henri. 1983. *La nouvelle Grille.* Paris : Gallimard, 358 p.. ISBN 2-07-035471-7.

Lecomte-de-Noüy, Pierre. 1939. *L'Homme devant la science.* Paris : Flammarion, 284 p.

Lecourt, Dominique. 1992. *L'Amérique entre la Bible et Darwin.* Paris : Puf, coll. « Quadrige », 230 p., ISBN : 2-13-048905-2.

Le Nouvel Éric (ed.). *L'Art de vivre au présent.* Paris : Albin Michel, coll. « Espaces libres », 240 p., ISBN : 2-226-12138-2.

Lupasco, Stéphane. 1979. *L'univers psychique.* Paris : Denoël/Gonthier – Méditations, 244 p. ISBN 2-282-30192-7.

Lupasco, Stéphane. 1982. *Les Trois matières.* Strasbourg : Éditions Cohérence, 174 p. ISBN 2-903 657-05-X.

LUPASCO, STÉPHANE. 1986. *Les Trois éthiques.* Paris : Éditions du Rocher, 187 p. ISBN 2-268-00471-4.

LUPASCO, STÉPHANE. 1987. *L'Énergie et la matière psychique.* Paris : Éditions du Rocher, 328 p. ISBN 2-268-00563-1.

LUPASCO, STÉPHANE. 1987. *L'Énergie et la matière vivante.* Paris : Éditions du Rocher, 358 p. ISBN 2-268-00508-9.

MASIELLO, DOMENICK. 2000. Ostéopathie, une perspective philosophique. trad. De l'américain par M. Gabutti et alii,. *Apostill Le Journal de l'Académie d'Ostéopathie*, Mars n° 6, 21-35.

MILNE, HUGH. 1998. *The Heart of Listening. A Visionary Approach to Craniosacral Work.* Berkeley [California-USA] : North Atlantic Books, 218 p. (Vol 1), ISBN : 1-55643-279-8. 324 p. (Vol 2), ISBN : 1-55643-280-1.

MENDELBROT, BENOÎT. 1995. *Les objets fractals.* Paris : Flammarion - Champs, 212 p. ISBN 2-08-081301-3.

MOODY, RAYMOND DR 1977. *La vie après la vie.* Paris : Robert Laffont, 206 p. ISBN 2-221-00050-1.

MOLES, ABRAHAM ; ZELTMANN, CLAUDE. 1971. *La Communication.* Paris : Bibliothèque du Centre d'Étude et de Promotion de la Lecture, 576 p.

MOORE, KEITH L. 1989. *Éléments d'embryologie humaine.* André Collet Trad., Paris : Vigot, 192 p. ISBN 2-88254011-6.

MOREL, BERNARD. 1962. *Dialectiques du Mystère.* Paris : La Colombe.

MORIN EDGAR. 1990. *Introduction à la pensée complexe.* Issy-Les-Moulineaux (France) : E.S.F. 158 p., ISBN : 2-71101-0800-3.

MORIN, EDGAR ; LE MOIGNE, JEAN-LOUIS. 1999. *L'Intelligence de la complexité.* Paris : L'Harmattan, 332 p., ISBN : 2-7384-8085-3.

MORIN, EDGAR. 1973. *Le paradigme perdu la nature humaine.* Paris : Le Seuil-Points, 250 p. ISBN 2-02-002717-8.

MORIN, EDGAR. 1977. *La méthode 1 La nature de la nature.* Paris : Le Seuil-Points, 408 p. ISBN 2-02-005771-9.

MORIN, EDGAR. 1980. *La méthode 2 La vie de la vie.* Paris : Le Seuil-Points, 482 p. ISBN 2-02-008648-4.

MYSS, CAROLINE. 1998. *Anatomie de l'esprit.* Outremont (Quebec) : Ariane, 298 p. ISBN 2-920987-26-7.

REEVES, HUBERT. 1986. *L'heure de s'enivrer. L'univers a-t-il un sens ?* Paris : Le Seuil, 280 p., ISBN : 2-02-019114-8.

ROBBINS, ANTONY. 1989. *Pouvoir illimité.* Paris : Robert Laffont, 398 p., ISBN : 2-221-08705-4.

ROUDAUT, JEAN. *La Revue de Belles-Lettres* 1-2 2002.

RUSSEL, WALTER. 1953. *A New Concept of the Universe.* Swannanoa, Virginia : The University of Science and Philosophy

RUSSEL, WALTER. 1971-1994. *The Secret of Light.* Swannanoa, Virginia : The University of Science and Philosophy. ISBN 1-87-960510-4.

SATPREM. 1976. *Mère, Il L'espèce nouvelle.* Paris : Robert Laffont, 568 p., ISBN : 2-221-00174-5.

SATPREM. 1981. *Le Mental des cellules.* Paris : Robert Laffont, 198 p., ISBN : 2-221-00678-X

SATPREM. 1995. *Sri Aurobindo ou l'Aventure de la Conscience I.* Paris : Buchet-Chastel, 422 p., ISBN : 2-70201-309-0.

SAUCET, MICHEL. 1996. *La Sémantique générale aujourd'hui.* Paris : Le Courrier du Livre, 188 p., ISBN : 2-7029-0199-9.

SHELDRAKE, RUPERT. 1985. *Une Nouvelle Science de la vie.* Monaco : Éditions du Rocher, 234 p., ISBN : 2-268-00355-8.

SHELDRAKE, RUPERT. 1988. *La Mémoire de l'univers.* Monaco : Éditions du Rocher, 186 p., ISBN : 2-268-00-838-X.

SILLS, FRANKLIN. 1991. *Équilibrer l'énergie vitale par la polarité.* Barret-le-Bas [F.] : Le Souffle d'Or, 248 p., ISBN : 2-904670-45-9.

SILLS, FRANKLIN. 1997. Biokinetics, Biodynamics and Intent in Craniosacral Work. *Positive Health* Issue N°.19, April/May Http : www.craniosacral.co.uk/articles.htm_wilson : 1998.

SIMPSON, GEORGE & BECK, WILLIAM. 1965. *Life, An Introduction to Biology.* New York, Harcourt Brace and World, 1965, 290 p.

SOGYAL RINPOCHÉ. 1993. *Le livre tibétain de la vie et de la mort.* Paris : Editions de la Table Ronde, 574 p. ISBN 2-7103-0593-3.

SPENCER, HERBERT. 1877. *Principes de biologie.* Trad. de l'angl. par E. Cazelles, tomes 1 (600 p.) et 2 (672 p.), Paris : Germer Baillières.

SPENCER, HERBERT. 1895. *Premiers principes.* Trad. de l'angl. par E. Cazelles, Paris : Félix Alkan, 500 p.

SPENCER, HERBERT. 1987. *Autobiographie.* Paris : Puf, 550 p., ISBN : 2-13-039915-0.

STILL, ANDREW TAYLOR. 1892-1902. *Philosophy and Mechanical Principles of Osteopathy.* Kansas City [Missouri-USA] : Hudson-Kimberly Pub., 320 p.

Still, Andrew Taylor. 1998. *Autobiographie.* Trad. de l'améric. par p. Tricot. Vannes : Sully, 364 p., ISBN : 2-911074-08-04.

Still, Andrew Taylor. 2001. *Ostéopathie. Recherche et pratique.* Trad. de l'améric. par IWGS 1976, révisé par p. Tricot. Vannes : Sully, 318 p., ISBN : 2-911074-29-7.

Still, Andrew Taylor. 2003. *Philosophie de l'ostéopathie.* Trad. de l'améric. par p. Tricot. Vannes : Sully, 320 p. ISBN : 2-911074-64-5.

Still, Charles E. Jr. 1991. *Frontier Doctor, Medical Pioneer. The life and Times of A. T. Still and His Family.* Kirksville [Missouri-USA] : The Thomas Jefferson University Press, 288 p., ISBN : 0-943549-3-2.

Stone, Hal et Sidra. *Le Dialogue intérieur*, Éditions Le Souffle d'Or.

Stone, Randolph. 1986. *Polarity Therapy I tome 1.* Summertown, USA : CRCS Publications, 204 p. ISBN 1-57067-079-X.

Stone, Randolph. 1986. *Polarity Therapy II tome 1.* Summertown, USA : CRCS Publications, 240 p. ISBN 1-57067-080-3.

Sutherland, William Garner. 2002. *Textes fondateurs de l'ostéopathie dans le champ crânien* Vannes : Sully, 336 p. ISBN 2-911074-42-4.

Talbot, Michael. 1984. *Mysticisme et physique nouvelle.* Paris : Le Mail - Mercure de France, 234 p. ISBN : 2-7152-0182-6.

Temple, Dominique. 1998. « Le principe d'antagonisme de Stéphane Lupasco » in *Bulletin interactif du Centre International de Recherches et Études transdisciplinaires* n° 13, mai 1998.

Tort, Patrick. 1996. *Spencer et l'évolutionnisme philosophique.* Paris : Presses Universitaires de France, Que Sais-je ? 128 p. ISBN 2-13-048034-9.

Tricot, Pierre. 2002. *Approche tissulaire de l'ostéopathie.* Vannes : Sully, 320 p. ISBN 2-911074-40-8.

Trowbridge, Carol. 1999. *La Naissance de l'ostéopathie. Vie et œuvre d'Andrew Taylor Still.* Vannes : Sully, 296 p., ISBN : 2-911074-21-1.

Watzlawick, Paul (sous la direction de). 1998. *L'invention de la réalité.* Paris : Le Seuil Essais, 380 p. ISBN 2-02-029452-4.

Watzlawick, Paul ; Weakland, John ; Fisch, Richard. 1975. Changements. *Paradoxes et psychothérapie.* Paris : Le Seuil, 190 p., ISBN : 2-02-002723-2.

Watzlawick, Paul. 1978. *La réalité de la réalité.* Paris : Le Seuil, coll. « Points », 240 p. ISBN : 2-02-006804-4.

Watzlawick, Paul. 1984. *Faites vous-même votre malheur.* Paris : Le Seuil, 124 p. ISBN : 2-02-006992-X.

Watzlawick, Paul ; Nardone, Giorgio. 1993. *L'Art du changement.* Paris : L'Esprit du Temps, 120 p. ISBN : 2-908206-30-7.

Wilber, Ken. 1997. *Une brève histoire de tout.* Boucherville (Québec) : Éditions de Mortagne, 452 p. ISBN 2-89074-868-5.

Wittgenstein, Ludwig. 1965. *Le cahier bleu et le cahier brun.* Paris : Gallimard - Tel. ISBN 2-07-071450-0.

Wittgenstein, Ludwig. 1993. *Tractatus logico-philosophicus.* Paris : Gallimard - Tel. ISBN 2-07-075864-8.

Yatchinovsky, Arlette. 1999. *L'approche systémique.* Issy-les-Moulineaux [France] : E.S.F., 168 p., ISBN : 2-7101-1321-X.

Zartarian, Vahé ; Castello, Martine. 1994. *Nos Pensées créent le monde.* Paris : Robert Laffont, 304 p. ISBN : 2-221-07802-0.

GLOSSAIRE

Si j'étais chargé de gouverner,
je commencerais par rétablir le sens des mots. »
(Attribué à Confucius)

Selon le modèle de la carte et du territoire, le mot, représentation symbolique de quelque chose, constitue lors de la verbalisation ou de l'expression écrite, un maillon essentiel de la chaîne de compréhension d'un sujet : un mot mal compris ou auquel on accorde un sens différent de celui qui lui est assigné, joue le rôle de maillon faible dans le cheminement logique du raisonnement, et conduit à une difficulté d'intégration des données présentées.

Mon attachement aux mots vient de l'expérience personnelle vécue avec eux. En cherchant à mieux définir des mots aussi courants qu'espace, temps, énergie, conscience, être, faire, avoir, perception, vie, vivant, santé, etc., je me suis rendu compte du flou régnant dans ma pensée. Définir les mots est alors devenu pour moi un exercice particulièrement formateur et stimulant, source de découvertes souvent inattendues. Je recommande cette expérience à tous ceux qui veulent préciser leurs concepts.

La constatation de l'imprécision ou de la variation du sens d'un même mot selon la personne qui l'utilise et le contexte dans lequel il est employé m'a poussé à concevoir un glossaire dans lequel sont regroupés les mots essentiels utilisés dans ce texte. Que le lecteur, cependant, ne se méprenne pas : l'idée n'est pas d'imposer le sens d'un mot tel que je le conçois, mais simplement d'indiquer clairement le sens qui lui est assigné dans le contexte d'utilisation. Il s'agit de créer un consensus, d'autant plus nécessaire que le mot peut posséder différents sens.

Abréviations

adj. : adjectif
angl. : anglais (langue)
f. : féminin
fig. : figuré (sens issu d'une image)
gr. : grec (langue)
lat. : latin (langue)
loc. : locution
m. : masculin
n. : nom
néol. : néologisme
p. prés. : participe présent
pron. pers. : pronom personnel
v. intr. : verbe intransitif
v. transitif : verbe transitif

Absolu. adj. (lat. *absolutus*, « achevé »). **1/** Total, complet, sans réserves. **2/** Sans nuances ni concessions. **3/** Qui tient de soi-même sa propre justification ; sans limitation.

Absolu. n. m. Ce qui existe indépendamment de toute condition (par opposition à relatif).

Abstraction. n. f. Action d'abstraire, d'isoler, de séparer mentalement (un élément, une propriété d'un objet) afin de les considérer à part ; résultat de cette action. Être conscient de sa conscience est une abstraction : l'être se voit exister.

Accord. n. m. (lat. populaire *accordare* pour *concordare* de *cordi* «cœur» ou de *chorda* « corde » en musique). **1/** État résultant d'une communauté ou d'une conformité de pensée. **2/** Le fait d'établir des caractéristiques communes permettant un échange. Par exemple, l'accord d'un émetteur et d'un récepteur sur la même fréquence ou la même longueur d'onde. **3/** Également, matière de la communication, sujet sur lequel on communique. On peut également parler de syntonisation ou de synchronisation. Cf. *Syntonisation, Synchronisation*.

Action. n. f. (lat. *actio*). **1/** Ce que fait quelqu'un ou par quoi il réalise une intention ou une impulsion. **2/** Fait de produire un effet, manière d'agir sur quelqu'un ou quelque chose.

Actualisation. n. f. (de *actualiser*) **1/** Passage de la puissance à l'acte. **2/** Passage de l'état potentiel (virtuel) à l'état réel ou manifesté. On dit aussi *Actuation*.

Actualiser. v. t. **1/** Opérer l'actualisation de. **2/** Donner un caractère d'actualité à (une chose ancienne), moderniser. **3/** En économie, transformer en valeur actuelle (un patrimoine ancien, des revenus futurs). **4/** En linguistique, faire passer (un élément du langage) du système de la langue à la réalité observable de la parole, du discours. **5/** Courant, mettre à jour. **6/** Faire passer de l'état potentiel à l'état manifesté (actuel).

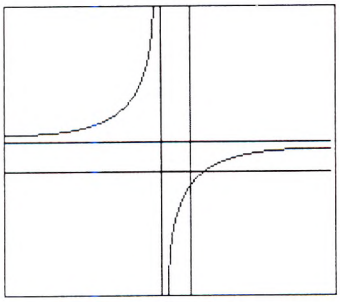
Actuel. adj. (lat. *Actualis* « agissant »). **1/** Qui est en acte (et non en puissance, virtuel). **2/** Qui existe dans le moment présent, l'époque présente, qui lui appartient, lui convient. **3/** En physique, énergie actuelle, ou cinétique (opposé à potentielle). **4/** Qui intéresse notre époque, se trouve au goût du jour.

Agrégat. n. m. (lat. *grex, gregis*, « troupeau »). **1/** Assemblage hétérogène de substances ou éléments qui adhèrent solidement entre eux. **2/** Total, grandeur caractéristique que l'on établit à partir de données fournies par divers comptes. Cf. *Composite*.

Anamnèse. n. f. (gr. *ana* « en arrière, à rebours » et *mnêmê* « mémoire »). Évocation volontaire du passé. En médecine, concerne les renseignements que fournit un patient interrogé sur son passé.

Anamnèse dynamique. n. f. (néol.). Dans l'approche tissulaire, interprétation par la palpation des réactions survenant dans la structure corporelle du patient lorsqu'il évoque ses difficultés ou répond aux questions du praticien.

Antagonisme. n. m. (du gr. *antagônisma* « opposé ») **1/** État d'opposition de deux forces, de deux principes. Syn. *conflit, opposition, rivalité*. **2/** Opposition fonctionnelle de deux muscles, de deux systèmes (opposé à synergie).



Aphysiologique. adj. néol. (de *physiologique* et *a* privatif). Désigne un phénomène ou une manifestation qui n'est pas physiologique, sans pour autant être pathologique.

Asymptote. n. f. (du gr. *sun*, avec, et *piptein*, tomber) **1/** En mathématiques, droite telle que la distance d'un point d'une courbe à cette droite tend vers zéro quand le point s'éloigne à l'infini de la courbe.
adj. Courbes asymptotes : courbes, au nombre de

deux, à branches infinies, telles que, si un point s'éloigne indéfiniment sur l'une d'elles, il existe sur l'autre un point variable dont la distance au premier tend vers zéro.

ASYMPTOTIQUE. adj. Relatif à une asymptote.

ATAVISME. n. m. (lat. *atavi* « ancêtres », pl. de *atavus* « quatrième aïeul »). **1/** Forme d'hérédité dans laquelle l'individu hérite de caractères ancestraux qui ne se manifestaient pas chez ses parents immédiats ; réapparition d'un caractère primitif après un nombre indéterminé de générations. **2/** Hérédité biologique des caractères psychologiques.

ATOME. n. m. (lat. *atomus*, gr. *atomos* « indivisible » **1/** Selon les atomistes anciens (Leucippe, Démocrite, Épicure, Lucrèce), élément constitutif de la matière, indivisible et homogène. **2/** déb. XIXe) Particule d'un élément chimique qui forme la plus petite quantité susceptible de se combiner. La molécule d'eau (H_2O) contient deux atomes d'hydrogène et un d'oxygène. **3/** (v. 1900) Phys. nucl. Particule en tant que système complexe (selon des modèles conceptuels successifs). L'atome est formé d'un noyau (proton ; neutron) et d'un nuage d'électrons.

ATTENTION. n. f. (lat. *attendere* « tendre vers »). **1/** Focalisation de l'activité mentale sur un objet déterminé. **2/** Capacité de l'être à sélectionner, parmi l'ensemble des influx qui lui parviennent, ceux qui l'intéressent tant pour ce qui concerne leur qualité (son, vue, goût, toucher, etc.) que leur localisation dans l'espace. **3/** Le contrôle de l'attention est relié à la maîtrise de l'espace de perception. **4/** Projection de la conscience (« je ») dans l'espace physique, déterminant d'une part un espace virtuel fermé – un champ d'attention – dans lequel elle perçoit, et discriminant d'autre part les stimuli sensoriels auxquels elle s'intéresse. Avec l'attention, « je » détermine d'où il perçoit (espace) et ***ce qu'il*** il perçoit (type de stimulus). Cf. *Intention*.

AUTODIDACTE. n. m. et adj. (gr. didaskein « enseigner »). Qui s'est instruit par lui-même. La vie est un processus autodidacte par essence.

AVOIR. n. m. L'effet, le résultat d'une cause. Le résultat d'un faire. Dans le modèle logique cause/ effet, un des trois niveaux fondamentaux de l'existence : un être fait pour avoir. Cf. *Cause*, *Effet*, *Être*, *Faire*.

AVOIR. v. tr. Posséder.

BINAIRE. adj. (lat. *binarius*, de *bini* « deux par deux »). **1/** Qui met en jeu deux éléments. **2/** Qui procède de façon simpliste, manichéenne. Un raisonnement binaire. **3/** Math. Numération binaire, qui a pour base le nombre deux, et n'a que deux chiffres, le zéro et l'unité.

BIOCOMMUNICATION. n. f. (lat. *bio*, « vie » et *communication*). Possibilités informationnelles et énergétiques des êtres vivants et de leur environnement n'utilisant pas la médiation des organes des sens normaux.

BIODYNAMIQUE. adj. (gr. *bios* « vie », et *dunamikos*, de *dunamis* « puissance »). En ostéopathie, la considération de l'organisme vivant comme mû par une puissance inhérente se manifestant par la mobilité et la motilité tissulaires. L'organisme est considéré comme fluide ou plastique, centré sur des fulcrums.

BIOMÉCANIQUE. adj. (gr. *bios*, « vie », et *mêkhanê*, « machine »). En ostéopathie, la considération de l'organisme vivant comme un système mécanique. L'organisme est considéré comme constitué de leviers mobiles sur des axes.

CANON. (gr. *kanôn*, « règle ») **1/**. En théologie, décret, règle concernant la foi ou la discipline religieuse. (Les canons de l'Église). Dans les arts, ensemble de règles servant à déterminer les proportions idéales du corps humain (à l'origine, dans la statuaire grecque). Principe servant de règle ; objet pris comme type idéal, référence.

Cas. n. m. (lat. *casus* « événement », de *cadere* « tomber »). **1/** Ce qui arrive ou est supposé arriver. **2/** État et évolution de l'état d'un sujet, du point de vue médical. **3/** Dans le concept tissulaire, état d'un individu, résultant de l'agrégation de consciences et de fulcrums organisés et centrés, auxquels se surajoutent les consciences et fulcrums aphysiologiques qui se sont créés au fur et à mesure de l'histoire de l'individu et dont il n'a pas conscience. Personnalité au sens large.

Cause. n. f. (lat. *causa*). Ce par quoi une chose existe ; ce qui produit quelque chose ; origine, source, principe. Cause et effet constituent un couple logique. Cf. *effet*.

Centrage. n. m. Action de centrer quelque chose, un objet. Dans nos entraînements, le centrage est l'établissement conscient de la présence de la conscience dans l'ici et le maintenant.

Chose. n. f. (lat. *causa*) **1/** Terme le plus général par lequel on désigne ce qui existe et qui est concevable comme un objet unique. **2/** Réalité matérielle non vivante. Cf. *Objet*.

Cohérence. n. f. (lat. *cohoerens*, de *cohoerere* « adhérer ensemble »). Liaisons, rapports étroits d'idées, de concepts qui s'accordent entre-eux ; absence de contradiction.

Cohérent. adj. (lat. *cohoerens*, de *cohoerere* « adhérer ensemble »). Qui présente de l'homogénéité. Qui se compose de parties liées et harmonisées entre-elles.

Communication. n.f. (lat. *communicatio* « commerce, relation ») **1/** Fait d'établir une relation avec quelque chose ou quelqu'un. **2/** Échange réciproque d'énergie, d'information, avec conscience et intention.

Complexe. adj., complexité. n. f. (lat. *complexus*, de *complecti* « contenir ») **1/** Qui se compose d'éléments différents, combinés de manière telle qu'on ne peut saisir facilement les relations et dépendances mutuelles.

Comportement. n. m. (de *comporter*, lat. *comportare* « transporter ; supporter »). **1/** Manière de se comporter, manière d'être. **2/** Ensemble de réactions observables consécutives à une situation.

Composite. adj. (lat. *compositus*) Formé d'éléments très différents, souvent disparates. Cf. *Agrégat*.

Compréhension. n. f. (lat. *comprehension*, de *comprehendere*). **1/** Faculté de comprendre, d'embrasser par la pensée. **2/** Action de comprendre, de prendre avec soi.

Comprendre. v. tr. (lat. *comprendere*, de *comprehendere*, « saisir »). **1/** Avoir en soi, être formé de ; contenir. **2/** Mettre dans un tout, incorporer. **3/** fig. Appréhender par la connaissance. Concevoir, saisir le sens, faire sien. **4/** Admettre, approuver.

Compression occipitale. loc. f. Technique essentielle de l'approche tissulaire dérivée de la compression du quatrième ventricule, et dont l'objectif est de fournir un point d'appui à l'organisme pour lui permettre de libérer ses rétentions secondaires. Cf. *Modus operandi*.

Concept. n. m. (lat. *conceptus*, de *concipere* « recevoir »). Représentation mentale générale et abstraite de quelque chose.

Conditionnement. n. m. Provoquer artificiellement des réflexes ou des comportements conditionnés ou automatiques se manifestant sous forme de réponses automatiques à des stimuli mentaux, intellectuels, etc. Résultat de l'action.

Connaissance. n. f.. Fait de connaître, de savoir.

Connaître. v. tr. (lat. *cognoscere*). Avoir présent à l'esprit un objet réel ou vrai (concret ou abstrait, physique ou mental) ; être capable de former l'idée, le concept, l'image de. Cf. *Percevoir*.

Conscience. n. f. (lat. co de *cum* « avec » qui suggère l'association, comme dans coexistence, connaissance etc. et scire « savoir ».) **1/** Chez l'humain, faculté de connaître sa

propre réalité et de la juger. **2/** Plus généralement, conséquence de la décision d'être. Être conscient, c'est exister ; ou exister, c'est être conscient. Les deux sont indissociables. Et vivre, c'est expérimenter l'être ou la conscience. On peut donc dire que tout être vivant du plus simple au plus complexe est conscient. De plus, il fera tout pour conserver sa conscience, c'est-à-dire son état d'être ou d'existence. Des mécanismes parfois très complexes, comme l'immunité et l'homéostasie, trouvent là leur origine.

CONSENSUS. n. m. (lat. *consens* « accord ») accord entre personnes, consentement.

CONTINUUM. n. m. (1905 ; mot lat. « le continu ») **1/** En physique, ensemble d'éléments homogènes, coexistant et dépendant étroitement les uns des autres. Le *continuum spatiotemporel*. **2/** Ensemble d'éléments constituants un système : le *continuum espace/ temps/ énergie* des physiciens correspond aux éléments fondamentaux du système appelé univers physique. **3/** Objet ou phénomène progressif dont on ne peut considérer une partie que par abstraction. *Des continuums*.

CONTRADICTOIRE. adj. (lat. *contradictorius* « contredire ») **1/** Qui contredit, s'oppose, implique une contradiction. Qui contient une opposition inhérente. **2/** Couple de deux termes identiques dont l'un est nié. **3/** Pour Lupasco, postulat par lequel affirmation et négation, identité et non-identité (ou diversité) sont indissociables : à tout événement, ou élément logique quelconque, et par conséquent au signe qui le symbolise, s'oppose de manière inhérente un anti-événement, un anti-élément logique et donc un terme, une proposition, un signe contradictoire. Lupasco insiste sur le terme contradictoire au lieu de contraire, parce qu'il ne s'agit pas de deux données différentes, mais d'un antagonisme inhérent à la même donnée.

CONVERSION. n. f. (lat. *conversio* « action de se tourner vers Dieu », de *convertere*). Changement, transformation, mutation. **1/** Fait de passer d'une croyance considérée comme fausse à la vérité présumée. **2/** Fait de se changer en autre chose. **3/** Dans l'approche tissulaire, le passage du refus de communiquer à l'acceptation. Ce passage se fait au moment du *still-point* et se manifeste par une expansion de la zone tissulaire qui se libère.

COORDINATION. n. f. (lat. Coordination de *ordinatio* « mise en ordre »). **1/** Agencement des parties d'un tout selon un ordre logique, pour une fin déterminée.

COSMOGONIE. n. f. (gr. *kosmos*, « univers », et *gonos*, « génération ») **1/** Récit mythique de la formation de l'Univers. **2/** Science de la formation des objets célestes (planètes, étoiles, galaxies, nébuleuses, etc.).

COSMOLOGIE. n. f. (gr. *kosmos*, « univers », et *logos* « discours »). Branche de l'astronomie qui étudie la structure et l'évolution de l'Univers considéré dans son ensemble.

COUPLE. n. m. (lat. *copula* « lien, liaison »). **1/** Deux choses de même espèce. **2/** Paire d'opposés de même nature.

CRÂNE/ BASSIN/ CRÂNE. néol., loc. m. dans l'approche tissulaire, réalisation successive de la technique globale crânienne, puis pelvienne, puis à nouveau crânienne ayant pour but de réharmoniser le système corporel par rapport à des changements apportés en libérant une ou des densités et de le recentrer sur son axe mécanique, la dure-mère.

CYBERNÉTIQUE. n. f. (gr. *kubernân*, « diriger ») **1/** Étude des processus de commande et de communication chez les êtres vivants, dans les machines et les systèmes sociologiques et économiques. **2/** Étude, compréhension et systématisation de la manière dont les systèmes vivants gèrent l'information.

CYCLE. n. m. (lat. *cyclus*, du gr. *kuklos*, cercle). **1/** Suite ininterrompue de phénomènes qui se renouvellent dans un ordre immuable. **2/** Durée d'une telle suite.

Déduction. n. f. (lat. *deductio*). **1/** Procédé de pensée par lequel on conclut de propositions prises pour prémisses, à une proposition qui en résulte, en vertu de règles logiques. **2/** Raisonnement logique et rigoureux. Cf. *Induction*.

Déduire. n. f. (lat. *deducere* « faire descendre »). **1/** Exposer en détail suivant un ordre logique. **2/** Conclure en partant de propositions prises pour prémisses.

Délire. n. m. (lat. *delirium*). **1/** État d'un malade qui émet des idées fausses en opposition avec la réalité ou l'évidence. **2/** Désaccord flagrant avec la réalité du plus grand nombre.

Densité. n. f. (lat. *densitas* « épaisseur »). **1/** Qualité de ce qui est dense, compacité, épaisseur. **2/** Rapport existant entre masse et volume. **3/** Dans l'approche ostéopathique tissulaire, la relation de la matière à l'espace que l'on peut extrapoler en relation énergie/espace. Cf. *Tension*.

Description. n. f. (lat. *descriptio*). Action de décrire, c'est-à-dire d'énumérer les caractères de quelque chose.

Dialectique. n.f. (gr. *dialektikê*, « art de discuter »). **1/** Méthode de raisonnement qui consiste à analyser la réalité en mettant en évidence les contradictions de celle-ci et à chercher à les dépasser. Chez Platon, art de discuter par demandes et réponses. Au Moyen Âge, Logique formelle (opposé à rhétorique). Chez Kant, Logique de l'apparence. Chez Hegel, Marche de la pensée reconnaissant le caractère inséparable des propositions contradictoires (thèse et antithèse), que l'on peut unir dans une catégorie supérieure (synthèse). **2/** Dans notre conception, résultat du dialogue entre deux termes opposés.

Dialogique. adj. Qui a la forme d'un dialogue, d'un échange. L'intérêt des couples d'opposés est de faire dialoguer les deux parties et non de les opposer. Pensée dialogique.

Dialogisme. n. m. (de « dialogue »). Système de pensée dialogique.

Dialogue. n. m. (lat. *dialogus* et gr. *dialogos* de *logos*). **1/** Entretien entre deux personnes. **2/** Échange entre deux pôles de nature opposée.

Dialogue tissulaire. n. f. néol. Le dialogue tissulaire repose sur l'analyse de la manière dont la structure vivante du patient réagit à la projection en elle de l'être praticien et sur la capacité de l'être praticien à modifier la manière dont il se projette par l'attention et l'intention, dans le but d'envoyer une information, pour obtenir une réponse de la structure vivante relative à l'information projetée. L'objectif est ici d'envoyer une information précise et d'analyser la réponse à cette information.

Dichotomie. n. f. (gr. *dikhotomia*, de *dikha*, « en deux parties »). Division, subdivision binaire (entre deux éléments qu'on sépare nettement et qu'on oppose). – Par ext. Opposition binaire d'éléments abstraits complémentaires.

Didactique. adj. (gr. *didaktikos*, de *didaskein* « enseigner »). Qui vise à instruire, qui a rapport à l'enseignement.

Dieu. n. m. (lat. *deus*). **1/** Principe d'explication de l'existence du monde conçu comme un être personnel, selon des modalités particulières aux croyances et aux religions. **2/** Dans la conception monothéiste, Dieu pourrait également se concevoir comme Le Centre, La Conscience, « JE », le Fulcrum des fulcrums, etc. **3/** Dans les conceptions polythéistes, un dieu peut être vu comme Centre, « Je », Fulcrum, Conscience, etc.

Discerner. v. t. (lat. *discernere* « séparer, distinguer »). **1/** Percevoir distinctement un objet, un concept, une idée, de manière à éviter toute confusion. **2/** Se rendre compte précisément de la nature, de la valeur de quelque chose.

Dogme. n. m. (lat. *dogma*, gr. *dogma*). Point de doctrine regardé comme vérité fondamentale, incontestable que l'on ne remet pas en cause.

DONNÉE. n. f. (de « *donner* »). **1/** Ce qui est donné, connu, déterminé dans l'énoncé d'un problème. **2/** Ce qui est admis, connu ou reconnu et qui sert de base à un raisonnement, de point de départ pour une recherche. **3/** Élément unitaire d'un problème d'un savoir, d'une connaissance, etc.

DUALITÉ. n. f. (lat. *dualis* « composé de deux »). Caractère ou état de ce qui est double en soi.

DUPLICATION. n. f. (lat. *duplicatio*, de *duplicare* « doubler »). **1/** Action de doubler. **2/** Par extension, reproduire à l'identique.

ÉCHANGE. n. m. (de *échanger*, lat. *cambiare*). **1/** Cession moyennant contrepartie. **2/** Passage dans les deux sens et circulation de substances entre la cellule et le milieu extérieur. La vie est fondée sur l'échange.

EFFET. n. m. (lat. *effectus*, de *efficere* « réaliser, exécuter »). **1/** Ce qui est produit par une cause. **2/** Résultat d'une action. Effet et cause constituent un couple logique. Cf. *Cause*.

EFFLUX. n. m. (néol. opposé à Influx). **1/** Flux ou information allant du dedans vers le dehors. Correspond au terme anglais *Output*. Cf. *Flux, Influx*.

ÉMOTION. n. f. (de *esmotion* 1534 ; de *émouvoir*, d'après motion « mouvement » (XIIIe). **1/** État de conscience complexe, généralement brusque et momentané, accompagné de troubles physiologiques (pâleur ou rougissement, accélération du pouls, palpitations, sensation de malaise, tremblements, incapacité de bouger ou agitation). **2/** Par extension, sensation (agréable ou désagréable), considérée du point de vue affectif. **3/** Mouvement, agitation d'un corps collectif pouvant dégénérer en troubles.

ÉMOUVOIR. v. tr. (de *esmoveir* 1080 ; du latin populaire *exmovere*, du latin classique *emovere* « mettre en mouvement »). **1/** (XIIe émouvoir le cœur) Agiter quelqu'un par une émotion plus ou moins vive. **3/** affecter, bouleverser, émotionner, remuer, saisir. **4/** Toucher en éveillant une sympathie profonde, un intérêt puissant. **5/** Vieux ou littéraire. Mettre en mouvement.

EMPIRIQUE. adj. (lat. *empiricus*, gr. *empeirikos*) **1/** Qui ne s'appuie que sur l'expérience, l'observation. **2/** Expérimental. Stade empirique d'une science.

EMPIRISME. n. m. (lat. *empiricus*). Méthode, activité qui s'appuie principalement sur l'expérience et non sur des données scientifiques ou rationnelles.

ÉNERGIE. n. f. (angl. *energy*, gr. *energeia*, « force en action »). **1/** Capacité que possède un système à produire un travail. Il existe plusieurs formes d'énergie, notamment mécanique, thermique, électrique, solaire, rayonnante, etc. L'énergie peut passer d'une forme à une autre, ou se décomposer en plusieurs formes. Les physiciens du XIX siècle ont montré que l'énergie totale d'un système demeure constante. L'énergie peut être non manifestée (potentielle) ou circuler, se manifestant généralement sous forme de flux. L'énergie est un des trois éléments fondamentaux de l'univers physique. **2/** Phénomène résultant de la circulation de flux entre deux terminaux. **3/** Sur le plan subjectif, le concept d'énergie devient possible grâce à la partition de l'être en « moi/ non moi » qui crée l'espace et la possibilité d'échange entre le « non moi » et le « moi » . Cf. *Espace et temps*. **4/** En bioénergétique, information en mouvement. Cf. *Information, Mouvement*.

ENRACINEMENT. n. m. (de « racine »). En ostéopathie tissulaire, action de se relier à la partie physique de son être. La sensation de ressentir le poids du corps, relié au sol.

ENTÉLÉCHIE. n. f. (lat. *entelechia*, gr. *entelekheia* « énergie agissante et efficace »). Principe métaphysique qui détermine un être ayant une existence définie.

ENTROPIE. n.f. (1877 ; formé en allemand par Clausius, du gr. *entropia* « retour en arrière ») **1/** En thermodynamique, fonction définissant l'état de désordre d'un système, croissante

lorsque celui-ci évolue vers un autre état de désordre accru. L'entropie augmente lors d'une transformation irréversible. **2/** Dégradation de l'énergie liée à une augmentation de cette entropie.

Environnement. n.m. (*envirum* ancien français *viron*, de *virer* ; « entour ») **1/** Enceinte ; environs d'un lieu. **2/** 1964 ; d'apr. l'angl. amér. *environment*) Ensemble des conditions naturelles (physiques, chimiques, biologiques) et culturelles (sociologiques) dans lesquelles les organismes vivants (en particulier l'homme) se développent.

Espace. n. m. (lat. *spatium* « étendue », « distance »). **1/** Sur le plan objectif, étendue indéfinie qui contient et entoure tous les objets. Distance qui sépare les choses ou éléments de l'univers physique. L'espace est un des trois éléments fondamentaux de l'univers physique. **2/** Sur le plan subjectif, l'espace est une perception de la conscience consécutive à la séparation « Je/ Non-Je » résultant de la décision d'être. Cf. *Énergie, Temps.*

Étale. adj. Sans mouvement, immobile. Qui ne monte ni ne baisse : mer étale. n. m. État d'immobilité intercalé entre deux phases de changement. Cf. *Marée, Impulsion rythmique tissulaire, Still-point.*

Être. n. m. **1/** Ce qui est. **2/** Entité consciente, mais pas forcément consciente de sa conscience, qui échange ou communique avec son environnement pour préserver la perception de son existence. Cf. *Conscience, Communication.*

Être. v. intr. Exister. Être, exister, découle d'une décision : « Je suis » . « Je suis », me définit comme « moi » centre, fulcrum, par rapport à un environnement que je considère comme extérieur à moi, différent de moi, défini ou considéré comme « non moi ». Ainsi, la décision « je suis » crée la dualité. « Je suis » crée l'individuation et en même temps la conscience, celle d'être, d'exister comme séparé d'un environnement considéré comme extérieur. Dans le couple logique cause/ effet, l'être est à la cause. Cf. *Faire, Avoir, Cause, Effet.*

Événement. n. m. (du lat. *evenire*, « arriver ») .**1/** Ce qui se produit, arrive ou apparaît ; fait, circonstance. **2/** Fait important, marquant. **3/** Statistique. Éventualité qui se réalise, dans un univers donné.

Évolution. n. f. (lat. *evolutio* « déroulement ») **1/** Transformation graduelle et continuelle. L'évolution des mœurs. **2/** Succession des phases d'une maladie. **3/** Ensemble des changements subis au cours des temps géologiques par les lignées animales et végétales, ayant eu pour résultat l'apparition de formes nouvelles.

Évolutionnisme. n. m. (de « évolution »). **1/** En biologie, ensemble des théories explicatives de l'évolution des espèces au cours des âges (lamarckisme, darwinisme, mutationnisme). **2/** En anthropologie et sociologie, doctrine selon laquelle l'histoire des sociétés se déroule de façon progressive et sans discontinuité.

Expérience. n. f. (lat. experientia, de experiri « faire l'essai de »). **1/** Connaissance acquise par une longue pratique jointe à l'observation. **2/** Tout ce qui est appréhendé par les sens et constitue la matière de la connaissance humaine. **3/** Ensemble des phénomènes connus et connaissables. **4/** Ce qui résulte de la confrontation de l'individu au milieu extérieur ; les perceptions et impressions qui en résultent. Cf. *Échange, Communication, Impression, Perception, Sensation.*

Expérimenter. v. tr. **1/** Action de faire l'expérience de quelque chose. **2/** Confronter le milieu extérieur et échanger avec lui. **3/** Vivre, c'est expérimenter l'être ou la conscience.

Extérieur. adj. et n. m. (lat. *exterior*, de *exterus* « ce qui est dehors »). Qui est au dehors par rapport à quelque chose. Extérieur et intérieur constituent typiquement un couple logique, l'un ne se définissant que par rapport à l'autre. Cf. *Intérieur.*

Faire. n. m. Manière de mettre en œuvre, d'agir pour un être.

FAIRE. v. tr. Réaliser un être. L'action d'un être pour avoir. Dans le modèle logique cause/effet, le faire se situe entre cause et effet. Cf. *Être*, *Avoir*, *Cause*, *Effet*.

FEED-BACK. n. m. (angl. de to *feed*, « nourrir », et *back*, « en retour ») **1/** Cybern. Action en retour des corrections et régulations d'un système d'informations sur le centre de commande du système ; action exercée sur les causes d'un phénomène par le phénomène lui-même. Syn. : Réaction, Rétroaction. **2/** Physiol. Rétrocontrôle.

FIXITÉ. n. f. **1/** État de ce qui est fixé, immobile, invariable, qui ne peut changer. **2/** Incapacité à changer de point de vue. Cf. *Stabilité*.

FLUIDE. n. m. et adj. (lat. *fluidus*, de *fluere* « couler »). **1/** Liquide. **2/** Tout corps qui épouse la forme de son contenant. **3/** Force, influence subtile et mystérieuse qui émanerait des astres, des êtres et des choses (principe d'explication des formes d'énergie inexpliquées).

FLUX. n. m. (lat. *fluxus* « écoulement », de *fluere* « couler »). **1/** Écoulement. **2/** En physique, déplacement (d'ions, de particules, d'énergie). L'énergie se manifeste en flux. Cf. *Influx*, *Efflux*.

FONCTION. n. f. (lat. *functio* « accomplissement »). **1/** Action, rôle caractéristique d'un élément ou d'un organe dans un ensemble. **2/** Dans l'approche tissulaire, nous la considérons comme la pulsion vitale (l'énergie vitale), non spécifique, canalisée et dirigée par une structure pour devenir spécifique, dans le but de résoudre un ou des problèmes particuliers relatifs à la survie de l'organisme. Fonction et structure constituent un couple logique, l'un se définissant par rapport à l'autre. Cf. *Structure*

FORME. n. f. (lat. *forma* « apparence »). Apparence, aspect visible. Ensemble de contours d'un objet, d'un être, résultant de la structure de ses parties.

FOURCHETTE. n. f. (lat. *furca* « fourche »). En statistiques, écart entre deux valeurs ou nombres, à l'intérieur duquel on fait une appréciation.

FRACTAL. adj. (du lat. *fractus* « brisé ») Concept dû au mathématicien français Benoît Mandelbrot. Objet fractal : objet mathématique servant à décrire des objets de la nature dont les formes découpées laissent apparaître à des échelles d'observation de plus en plus fines des motifs similaires (éponge, flocon de neige, etc.). Ce terme s'applique à toute forme ou structure qui reste semblable à elle-même quel que soit le niveau auquel on l'observe. Ainsi, une petite branche d'arbre ressemble à une grosse, laquelle ressemble à l'arbre dans sa totalité ; la feuille d'une fougère à l'ensemble de la plante ; un cristal de neige à la plus petite des structures cristallines qui le compose. On peut générer des formes fractales d'une grande complexité à partir de règles mathématiques simples et répétitives. La complexité émerge de la simplicité partagée.

FULCRUM. n. m. (mot anglais, lat. *fulcrum* « point d'appui »). Point d'appui, pivot. Nous avons conservé le terme anglais particulièrement utilisé chez les ostéopathes. Un fulcrum peut être objectif, c'est-à-dire de nature matérielle (point d'appui ou centre mécanique) ou subjectif c'est-à-dire immatériel (centre de conscience). Un fulcrum est relié à l'espace.

L'approche tissulaire envisage la cellule comme une conscience déterminant un espace limité par une membrane et centré sur un fulcrum. Le corps se conçoit alors comme une organisation d'espaces et de limites, centrés sur des fulcrums. Un espace organisé de consciences ou un espace de consciences organisées... Cette juxtaposition d'espaces limités finit par constituer des volumes et donc des formes, le tout manifestant un mouvement permanent d'expansion/ rétraction, conséquence perceptible de la vie manifestée. Le corps peut se considérer comme un ensemble liquidien pulsatile rythmique – expansion/ rétraction –, organisé par un système de cloisonnement fibreux – membranes, fascias –, centré mécaniquement sur le fulcrum de Sutherland.

Un fulcrum peut être physiologique, c'est-à-dire qu'il est intégré dans l'organisation du système qui fonctionne avec lui. Il peut également être aphysiologique, c'est-à-dire imposé au sein du système. Une rétention, à cause de la rétraction tissulaire qu'elle crée, impose un fulcrum non physiologique que le système doit gérer en créant des compensations.

Fulcrum de Sutherland. Point d'appui à l'immobilité relative, situé au niveau du sinus droit, jonction de la tente du cervelet et de la faux du cerveaux. Dans l'approche tissulaire, le fulcrum de Sutherland est considéré comme le centre mécanique du corps.

Gaz. Mot créé au XVIIe siècle par le physicien belge Jan Baptist van Helmont (1577-1644) à partir du grec *khaos*, « masse confuse ». Ce mot veut donc précisément dire « chaos ».

Gestalt : De l'allemand *Gestalt* « forme, silhouette ». Ce mot, parfois traduit par « forme » (ainsi : Gestalt-Théorie = « Théorie de la forme »), a une signification complexe, spécifique à l'allemand et intraduisible en un seul mot français. Aussi, a-t-on conservé ce terme de *Gestalt*. Le verbe *gestalten* signifie « mettre en forme, donner une structure signifiante ». Le résultat, la *Gestalt*, est donc une forme structurée, complète et prenant sens pour nous. Le terme *Gestalt* désigne la chose, la forme, la structure, mais également le sens que nous lui donnons. Il désigne la chose et l'expérience que nous en faisons. Par exemple, la même table prend une signification différente selon qu'elle est recouverte de livres et de papiers, ou d'une nappe et de plats (sa *Gestalt* globale a changé). La théorie de la *Gestalt* rejoint la théorie systémique dans sa constatation que « le tout est plus que la somme des parties ».

La théorie de la forme ou « Gestalt-psychologie » a été suggérée par von Ehrenfels à Vienne, puis reprise et développée par les écoles allemandes de psychologie entre 1900 et 1933. Elle s'est interrompue avec la destruction de l'université allemande par le national-socialisme. La plupart de ses chercheurs se sont retrouvés aux États-Unis, où ils ont réorienté de façon très profonde la psychologie américaine après la guerre.

Globalité. néol. f. (de *globe*, fig. « masse totale »). Désigne un ensemble considéré dans son entier.

Gouverner. v. transitif (lat. *gubernare* de *gubernaculum* « aviron », du gr. *kubernân*). Diriger, orienter dans une direction. Noter que le gouvernail dirige le bateau, mais n'est pas le moteur.

Hérédité. n. f. (lat. *hereditas*, de *heres*, *heredis* « héritier »). **1/** Qualité d'héritier ; droit de recueillir par succession un titre, des biens, etc. **2/** Transmission des caractères d'un être vivant à ses descendants par l'intermédiaire des gènes. **3/** Hérédité spécifique, par laquelle deux individus d'une espèce donnée ne peuvent engendrer que des individus de la même espèce. **4/** L'ensemble des caractères, des dispositions hérités des parents, des ascendants.

Hétérogène. adj. (gr. *heteros* « autre » et *genês*, de genos « naissance, origine »). Composé d'éléments de nature différente. Syn. divers, diversifié, disparate.

Hétérogénéité. n. f. Caractère de ce qui est hétérogène, divers.

Heuristique. n. f. (gr. *heuriskein*, « trouver »). Qui a une utilité dans la recherche, notamment scientifique et épistémologique ; qui aide à la découverte. Hypothèse heuristique.

Hiérarchie. n. f. (gr. *hieros*, « sacré », et *arkhein*, « commander » et lat. médiéval hierarchia « ordre de subordination ») **1/** Toute organisation en série décroissante ou croissante d'éléments classés selon leur grandeur ou leur valeur, mais également le classement des fonctions, des dignités, des pouvoirs dans un groupe social selon un rapport de

subordination et d'importances respectives (hiérarchie administrative). **2/** Organisation d'un ensemble en une série où chaque terme est supérieur au terme suivant par un caractère de nature normative. Dans les phénomènes d'évolution, la hiérarchie peut être spatiale ou temporelle.

HOLARCHIE. n. f. (néol. Du gr. *holos* « tout », et *arkhein*, « commander ») Ensemble de holons organisés en système à structure rayonnante, se subdivisant en sous-systèmes. Une holarchie est comme une organisation fractale dans laquelle toutes les parties présentent les mêmes caractéristiques de base. Une holarchie peut donc elle-même se voir comme un holon.

HOLISME. n. m. (gr. *holos* « tout entier »). **1/** Doctrine épistémologique selon laquelle, face à l'expérience, chaque énoncé scientifique est tributaire du domaine tout entier dans lequel il apparaît. Doctrine ou concept s'intéressant à la globalité des choses. **2/** théorie selon laquelle l'homme est un tout indivisible qui ne peut être expliqué par ses différents composants isolés les uns des autres.

HOLISTIQUE. adj. (gr. *holos* « entier »). Caractérise l'holisme. Global.

HOLON. n. m. (néol. du gr. *holos* « tout », associé au suffixe « on » désignant une particule, une partie, comme dans proton ou neutron). Entité postulée chargée de représenter le concept de Je/ Non-je ou de Tout/ Partie de toute manifestation, de la plus simple (entité) à la plus complexe (système).

HOMÉOSTASIE. n. m. (lat. *homœo*, tiré du gr. *homolos* « semblable » et de *stasie* « position »). Mot formé par le physiologiste Cannon, dans les années 1950 et désignant la tendance des organismes vivants à maintenir constants leurs paramètres biologiques face aux modifications du milieu extérieur.

HOMOGÈNE. adj. (gr. *homos* « semblable, le même » et *genês*, de genos « naissance, origine »). De structure uniforme ; dont les éléments constitutifs, les parties, sont de même nature ou répartis de façon uniforme. Qui est de même nature (en parlant des parties d'un tout). Syn. analogue, même, semblable.

HOMOGÉNÉITÉ. n. f. Caractère de ce qui est homogène, unifié.

HOMOPHONIE. n. f. (gr. *homos* « semblable » et *phônê* « voix »). Caractère de mots dont la prononciation donne le même son mais dont les sens sont parfois très différents.

HYPOTHÈSE. n. f. (gr. hupothesis de thesis « action de poser »). Proposition relative à l'expérimentation de phénomènes naturels, admise provisoirement avant d'être soumise au contrôle et à la vérification de l'expérimentation.

IDENTIFICATION. n. f. (de identifier). **1/** Action d'identifier, de reconnaître quelque chose ou quelqu'un. 2/ Action de prendre une identité.

IDENTIFIER. v. tr. (lat. *identificare*, rattaché au latin *idem* « le même »). **1/** Considérer comme identique, assimilable à autre chose ou comme ne faisant qu'un. **2/** Reconnaître comme appartenant à une certaine espèce ou classe d'individus. S'identifier : se faire ou devenir identique, se confondre en pensée ou en fait. **3/** Reconnaître comme un être ou une personne unique, originale.

IDENTITÉ. n. f. (lat. *identitas*, de *idem* « le même »). **1/** Caractère de deux objets de pensée identiques. **2/** Ce qui caractérise un être ou une personne et le rend unique, original, reconnaissable.

IMMOBILITÉ. n. f. (lat. *immobilis* « qui ne se déplace pas »). Non mouvement. Un fulcrum, est par nature immobile par rapport à ce qu'il centre. Il est mobile par rapport à ce qui le centre. Un être, (une conscience) est immobile par rapport à ce qu'il centre et mobile par rapport à ce qui le centre. Ne pas confondre immobilité et inertie. Cf. *Inertie*.

Impression. n. f. (lat. *impressio*). **1/** Action d'un corps sur un autre. **2/** Action de laisser une marque en parlant d'une chose qui appuie sur une autre. **3/** Action qu'exerce sur quelqu'un objet, un sentiment. **4/** Empreinte laissée par une expérience. L'empreinte laissée dans la conscience est d'autant plus forte qu'elle a résisté ou refusé l'expérience qui a généré l'impression. Elle retient l'information, au lieu de la laisser passer. Cf. *Rétention, Perception, Impression.*

Impulsion rythmique tissulaire (IRT). néol. f. Expansion/ rétraction alternative de toute structure vivante, selon un rythme qui lui est propre. Dans le concept tissulaire, on attribue la source de l'impulsion à la manière qu'a une structure de se sentir exister : elle entretient un échange alternatif avec son environnement qui se manifeste par l'expansion/rétraction. Cf. *Marée, Étale, Still-point.*

Inconscience. n. f. **1/** État de ce qui n'est pas conscient. **2/** État de quelqu'un qui agit sans comprendre la portée de ses actes. **3/** Perte de connaissance momentanée ou permanente. C.f. *Insu, non-conscience.*

Individualisation. n. f. (lat. *individuum* « corps indivisible »). Différenciation par des caractères individuels.

Individuation. n. f. (lat. *individuum* « corps indivisible »). Ce qui différencie un individu d'un autre de la même espèce. Le refus de communiquer correspond à une individuation de la conscience qui tente de s'isoler davantage de l'environnement pour survivre.

Induction. n. f. (lat. *inductio* « suggestion »). **1/** Opération mentale consistant à remonter des faits à la loi, des cas particuliers donnés ou observés à une proposition plus générale. **2/** Opération consistant à remonter des faits à la cause qui les a engendrés. **3/** Demande formulée à la structure tissulaire par envoi d'une intention consciente ou injonction. Cf. *Intention, Injonction.*

Induire. v. tr. (lat. *inducere* « recouvrir »). Procéder par induction.

Inertie. n. f. (lat. *inertia* « inactivité »). **1/** État de ce qui est inerte, sans mouvement inhérent. **2/** Incapacité au mouvement. **3/** Résistance qu'opposent les corps à la mise en mouvement ou au changement de mouvement. **4/** Sans vie.

Influx. n. m. (lat. *in* « dedans » et *flux*). **1/** Flux ou information allant du dehors vers le dedans. Correspond au terme anglais *Input*. Cf. *Flux, Efflux.*

Information. n. f. (lat. *informatio* de *informare* « façonner, former »). **1/** Renseignement sur quelque chose ou quelqu'un. **2/** Élément de connaissance susceptible d'être codé pour être conservé, traité ou communiqué. **3/** Élément ou système pouvant être transmis par un signal ou une combinaison de signaux. Cf. *Énergie, Donnée.*

Information (théorie de). Cette théorie conçoit l'information comme la mesure de la réduction de l'incertitude existant au sujet de l'état d'une partie de l'univers par l'intermédiaire d'un message. Il s'agit ici d'une grandeur mathématique : un message sert à convoyer, transmettre du nouveau, et c'est précisément, ce que cherche à mesurer la grandeur appelée information qui se définit alors comme la grandeur de l'originalité d'un message.

Informer. n. f. (lat. *informare* « façonner, former »). 1/ Donner une forme, une structure, une signification. Avec l'attention, la conscience se projette et détermine l'espace dans lequel elle communique, avec l'intention, elle donne un sens une forme à sa projection. 2/ Transmettre une information.

Injonction. n. f. (lat. *injunctio*). **1/** Action d'enjoindre, d'ordonner expressément. **2/** Dans le dialogue tissulaire, envoi à la structure vivante d'une intention sans faille.

Insu. (à l') de *in* négation, et *su*, participe passé de savoir. Locution prépositive. **1/** À l'insu de (quelqu'un), sans qu'il s'en doute, en échappant à son attention. **2/** Qui se produit

sans que la conscience en soit consciente, qui n'éveille pas son attention. C.f. *Inconscient, non-conscient*.

INTÉGRITÉ. n. f. (lat. *integritas*). **1/** État d'une chose demeurée intacte. **2/** État d'une personne intègre, entière, vraie, authentique, non corrompue, non altérée ni dénaturée.

INTELLIGENCE. n. f. (lat. *intellegentia*, de *intellegere* « comprendre »). **1/** Faculté de connaître, de comprendre. **2/** Ensemble des fonctions mentales ayant pour objet la connaissance conceptuelle et rationnelle (par opposition à sensation et intuition). **3/** Faculté de discerner les liens de cause à effet et d'établir les importances relatives. Cf. *Comprendre, Percevoir, Conscience*.

INTENTION. n. f. (lat. *intentio* « action de diriger vers »). **1/** Dessein délibéré d'accomplir un acte, volonté. **2/** Fait de se proposer un certain but – dessein ferme et prémédité – but même qu'on se propose d'atteindre. **3/** Dans le concept tissulaire, modulation de l'attention, à laquelle la conscience donne un sens, une forme. Avec l'intention, la conscience envoie une information dans l'espace qu'elle a choisi d'occuper. L'intention permet de formuler une demande. La structure vivante répond à l'intention, mais elle répond selon ses possibilités du moment. Cf. *Attention, Information*.

INTERACTION. n. f. Action, influence réciproque de deux choses, être, individus.

INTERFACE. n. f. (mot anglais lat. *facies* « devant, avant »). **1/** Surface de séparation entre deux structures distinctes de la matière. **2/** Limite commune à deux ensembles ou matériels. **3/** Structure placée entre deux systèmes qui ne communiquent pas ensemble et qui leur permet de communiquer. Le corps est une interface entre l'univers non matériel, celui de la conscience, de l'être et l'univers matériel, celui de l'avoir.

INTÉRIEUR. adj. etn. m. (lat. *interior* « dedans »). Qui est au dedans par rapport à quelque chose. Intérieur et extérieur constituent typiquement un couple logique, l'un ne se définissant que par rapport à l'autre. Cf. *Extérieur*.

INTERROGATION TISSULAIRE. néol. f. Technique d'interrogation de la structure tissulaire par communication verbale mentale ou orale, reposant sur l'utilisation de l'attention et de l'intention.

INTUITION. n. f. (lat. *intuitio*, de *intueri* « regarder attentivement »). Forme de connaissance immédiate qui ne recourt pas au raisonnement.

INVALIDATION. n. f. (de *invalide*, lat. *invalidus*). Action d'invalider, de rendre non valable, caduc, faux. Cf. *Validation*.

INVALIDER. v. tr. (de *invalide*, lat. *invalidus*). Rendre non valable, faux, caduc. Cf. *Valider*.

IRRATIONNEL. adj. (lat. *irrationalis* « non doué de raison »). Qui n'est pas rationnel, non conforme à la raison, ou du domaine de la raison. Cf. *Rationnel, Subjectif, Objectif*.

ITÉRATIF, IVE. adj. (lat. *iterativus*, de *iterare*, « recommencer »). Fait ou répété plusieurs fois. Les injonctions adressées aux consciences tissulaires sont souvent envoyées de manière itérative : attention focalisée sur la zone dense, le praticien envoie son injonction et analyse la réponse tissulaire. Lorsque les structures se mettent en mouvement – signe qu'elles libèrent de l'énergie –, le praticien suit leurs mouvements, jusqu'à leur retour au neutre, still-point et expansion. Tant que l'expansion suivant le still-point n'est pas franche, ou s'il reste encore de la densité, le praticien renvoie l'injonction et suit une nouvelle fois les tissus. Il recommence autant de fois que nécessaire pour obtenir la libération.

JE. pron. pers. (lat. *ego* « je »). **1/** Me, Moi. **2/** Une conscience, consciente ou non de sa conscience. **3/** Un fulcrum subjectif.

JEU. n. m. (lat. *jocus* « badinage, plaisanterie »). **1/** Activité physique ou mentale, purement

gratuite, qui n'a, dans la conscience de celui qui s'y livre, d'autre but que le plaisir qu'elle provoque. **2/** Activité organisée par un système de règles définissant un succès et un échec, un gain ou une perte. **3/** Action de jouer, partie qui se joue. **4/** Mouvement aisé, régulier d'un objet, d'un organe, d'un mécanisme.

Juste. adj. (lat. *justus*). Qui a de la justesse, convient, est adapté à.

Justesse. n. f. Caractère de ce qui est juste, adapté.

Labile. adj. (lat. *labilis*, de *labi* « glisser, tomber »). Qui est sujet à tomber, à changer, Instable.

Langage. n. m. (de « langue »). **1/** Faculté propre à l'homme d'exprimer et de communiquer sa pensée au moyen d'un système de signes vocaux ou graphiques ; ce système. **2/** Système structuré de signes non verbaux remplissant une fonction de communication. **3/** Ensemble de caractères, de symboles assemblés selon des règles définies pour donner des instructions à un ordinateur.

Laser. n. m. (angl., abrév. de *Light Amplification by Stimulated Emission of Radiations*, « amplification de la lumière par émission stimulée de radiations »). **1/** En Physique, amplification quantique des radiations lumineuses, monochromatiques et cohérentes permettant d'obtenir des faisceaux très directifs et de grande puissance. **2/** dispositif qui amplifie la lumière et la rassemble en un étroit faisceau, dit cohérent, où ondes et photons associés se propagent en phase, au lieu d'être arbitrairement distribués. **3/** Dans l'approche tissulaire et le travail à plusieurs praticiens, on parle d'attention laser lorsque tous les praticiens travaillent à l'unisson, leur attention et leur intention dirigées en même temps sur la même région corporelle du patient.

Logique. n. f. (gr. *logikê*, de *logos* « raison »). **1/** Science du raisonnement en lui-même, abstraction faite de la matière à laquelle il s'applique et de tout processus psychologique. **2/** Manière de raisonner juste, méthode, suite cohérente d'idées. **3/** Ensemble des procédés cognitifs ; leur étude. **4/** Ensemble des relations qui règlent le fonctionnement d'une organisation, ou l'apparition de phénomènes.

Logique. n. f. (gr. *logikê*, de *logos* « raison »). **1/** Science du raisonnement en lui-même, abstraction faite de la matière à laquelle il s'applique et de tout processus psychologique. **2/** Manière de raisonner juste, méthode, suite cohérente d'idées. **3/** Ensemble des procédés cognitifs ; leur étude. **4/** Ensemble des relations qui règlent le fonctionnement d'une organisation, ou l'apparition de phénomènes.

Maintenance. n. f. Ensemble des opérations permettant de maintenir ou de rétablir un système, un matériel, un appareil, etc., dans un état donné ou de lui restituer des caractéristiques de fonctionnement spécifiées.

Maintenant. Adv. (de main et tenant) **1/** À présent, à partir de l'instant présent. **2/** Dans l'instant présent.

Manifestation. n. f. (lat. *manifestatio*). Action ou manière de se montrer, de s'exprimer. Témoignage, marque, expression de quelque chose.

Marée. n. f. (de mer). **1/** Mouvement oscillatoire du niveau de la mer, dû à l'attraction de la lune et du soleil sur la masse d'eau des océans. Flux et reflux de la marée montante et descendante. **2/** En ostéopathie crânienne, on nomme ainsi l'alternance d'expansion/ rétraction manifestant l'impulsion rythmique tissulaire.

Masse. n. f. (lat. *massa*). **1/** Grande quantité d'une matière, d'une substance sans forme précise. Quantité, volume important de liquide, de gaz formant une unité. **2/** La masse est la quantité de matière contenue dans un corps, et la mesure de son inertie, c'est-à-dire de sa résistance à tout mouvement. La masse est différente du poids, qui est une

mesure de l'attraction de la Terre sur une masse donnée (ou gravitation). Le poids d'un corps, proportionnel à sa masse, varie selon sa position au sein d'un champ gravitationnel. **3/** La masse est le quotient de la force appliquée à un corps par l'accélération que cette force imprime au mouvement de ce corps (masse inerte) ; grandeur qui caractérise un corps relativement à l'attraction qu'il subit de la part d'un autre (masse pesante). [L'unité SI de masse est le kilogramme.]

Un principe fondamental de la physique classique est la loi de la conservation de la masse, qui énonce que la matière ne peut être ni créée ni détruite. Cette loi est vérifiée dans les réactions chimiques ; elle est plus complexe en physique nucléaire où masse et énergie sont interchangeables (voir Nucléaire, énergie ; X, rayons).

La théorie de la relativité restreinte, formulée en 1905 par Einstein, a fait évoluer le concept de masse. La relativité montre que la masse d'un corps change lorsque sa vitesse approche celle de la lumière (300 000 km/s). Un objet qui se déplace à 260 000 km/ s, par exemple, a une masse à peu près double de sa masse au repos. Quand des corps atteignent de telles vitesses, comme les particules dans une réaction nucléaire, la masse peut être convertie en énergie et vice versa, ainsi que l'écrivit Einstein dans sa célèbre équation $E = mc^2$ (l'énergie est égale à la masse multipliée par le carré de la vitesse de la lumière).

Matière. n. f. (lat. *materia, materies*, d'abord « bois de construction », puis « matière »). **1/** Substance qui constitue les corps, est objet d'intuition dans l'espace et possède une masse mécanique. **2/** Substance expérimentable et connaissable par les sens. **3/** Énergie concentrée, stabilisée et organisée dans l'espace et dans le temps.

Matrice. n.f. (lat. *matrix, matricis*) **1/** Statistiques : arrangement ordonné d'un ensemble d'éléments. **2/** En mathématiques : tableau rectangulaire de nombres disposés suivant n lignes et p colonnes, n et p pouvant être égaux (matrice carrée). **3/** Moule en creux ou en relief, servant à reproduire une empreinte sur un objet soumis à son action. **4/** Vieilli. Utérus.

Méduse. n. f. : Animal formé de tissus transparents d'apparence gélatineuse, ayant la forme d'une cloche sous laquelle se trouve la bouche et les tentacules.

Mémoire. n. f. (lat. *Memoria*). **1/** Activité biologique et psychique qui permet de retenir des expériences antérieurement vécues. **2/** Aptitude à se souvenir. **3/** Souvenir qu'on garde de quelqu'un ou de quelque chose. **4/** En informatique, organe de l'ordinateur qui permet l'enregistrement, la conservation et la restitution des données. **5/** Dans notre approche, nous considérons qu'oublier, c'est, pour la conscience, potentialiser une information, et se rappeler, c'est l'actualiser.

Métabolique. adj. (de *métabolisme*). Qui concerne le métabolisme.

Métabolisme. n. m. (gr. *métabolê* « changement »). Désigne l'ensemble des mécanismes consistant à puiser des éléments dans le milieu environnant, à les transformer et à les utiliser pour créer et maintenir la structure du corps et entretenir la vie.

Modèle. n. m. (lat. *modellus*, de *modulus*). Représentation simplifiée d'un processus, d'un système.

Modulation. n. f. (lat. *modulatio*, de l'it. *Modulazione*). **1/** Chacun des changements de ton, d'accent, d'intensité, de hauteur dans l'émission d'un son. **2/** En radio, opération par laquelle on fait varier l'amplitude, l'intensité, la fréquence, la phase d'un courant ou d'une oscillation (onde porteuse), en vue de transmettre un signal. **3/** Dans l'approche tissulaire, modification de l'attention qui transporte une information précise. Nous disons que l'intention et une modulation de l'attention. Cf. *Attention, Intention*.

Moduler. v. tr. (lat. *modulari*). Effectuer une modulation.

Modus operandi. n. m. (d'origine latine). Manière de procéder.

Néguentropie. n. f. (1964 ; de l'anglais. *neg(ative) entropy*). Entropie négative ; augmentation du potentiel énergétique, caractéristique de la matière vivante.

Nomenclature. n. f. (lat. *nomenclatura* « action d'appeler par le nom »). **1/** Ensemble de termes techniques d'une discipline, présentés selon un classement méthodique. **2/** Ensemble des entrées d'un dictionnaire.

Non-conscience. n. m. Néol. État de la conscience qui vient s'opposer à la conscience native d'une entité et participe à son isolement du système auquel elle appartient.

Noumène. n. m. (gr. *nooumena* « chose pensée »). Objet de la raison, réalité intelligible (opposé à phénomène, réalité sensible). Chose en soi conçue indépendamment de son expérimentation.

Objectif. adj. (lat. *objectus*, « placé devant »). Qui concerne l'objet, et existe indépendamment de la pensée. Cf. *Subjectif*.

Objet. n. m. (lat. *objectum* « ce qui est placé devant »). **1/** Toute chose concrète, perceptible par la vue, le toucher. **2/** Chose solide ayant unité et indépendance et répondant à une certaine destination. Cf. *Chose*.

OK ou Okay. Mot américain pour « d'accord ». Selon Merriam Webster, le mot date de 1839 et correspondrait à l'abréviation de Oll korrect, altération de All correct, synonyme de All right, « tout est bien »). Un autre auteur, Samuel Kay attribue la paternité de ce mot à Andrew Jackson. En janvier 1815, un chef de tribu amérindienne Choctaw, combattant sous les ordres d'Andrew Jackson à la bataille de New Orleans aurait, pour répondre à un ordre de Jackson prononcé le mot *Okeh*, signifiant en dialecte choctaw « *qu'il en soit ainsi* », ce que Jackson aurait compris comme OK, mot qu'il aurait continué à utiliser (*By the Flow of the Inland River - The Settlement of Columbus*, Mississippi to 1825, by Samuel H. Kaye, Rufus, Ward, J.-R., and Carolyn B. Neault. Columbus, MS 1992).

Ontogenèse ou **ontogénie.** n. f. (gr. ôn, *ontos* « l'être, ce qui est », et *genesis*, « origine »). Développement de l'individu, depuis la fécondation de l'œuf jusqu'à l'état adulte. Cf. *Phylogenèse*.

Oppression. n. f. (lat. *oppressio* « violences, dommages »). Fait pour un être ou une conscience de ne pouvoir être, faire ou avoir quelque chose qu'il estime essentiel.

Organisation. n. f. (lat. *organon* « outil »). **1/** Action d'organiser, de structurer, d'arranger. **2/** Manière dont les différents organes ou parties d'un ensemble complexe, d'une société, d'un être vivant sont structurés, agencés ; la structure, l'agencement eux-mêmes.

Organisme. n. m. (de *organe*). **1/** être vivant, animal ou végétal ayant une individualité propre ; ensemble des organes qui le composent. **2/** Système vivant.

Palpation. n. f. (de *palper*). Examen consistant à palper les parties extérieures du corps pour apprécier les caractères physiques des tissus, la sensibilité des organes. Cf.

Palper. v. transitif. (lat. *palpare*). Examiner en touchant, en tâtant avec la main, les doigts. Cf. *Percevoir*.

Paradigme. n. m. (lat. *paragidma*, gr. *paradeigma* « exemple »). Modèle théorique de pensée qui oriente la recherche et la réflexion scientifique ou philosophique.

Pédagogie. n. f. (gr. *paidagôgia* « instruction »). **1/** Science de l'éducation des enfants. **2/** Méthode d'enseignement.

Perception. n. f. (lat. *perceptio*, de *percipere* « saisir par le sens »). **1/** Action, fait de percevoir par les sens, par l'esprit. **2/** Représentation consciente à partir des sensations ;

conscience d'une, des sensations. **3/** Réception d'une information. **4/** Ce qui permet à une conscience de se sentir exister. Cf. *Impression*, *Sensation*.

PERCEVOIR. v. transitif. (lat. *percipere* « saisir par les sens »). **1/** Comprendre, parvenir à connaître. **2/** Recueillir de l'information sur le milieu environnant. Cf. *Palpation*.

PERSONNALITÉ. n. f. (latin *personalitas*). **1/** Ensemble des comportements, aptitudes, motivations, etc., dont l'unité et la permanence constituent l'individualité, la singularité de chacun. **2/** Force, énergie avec laquelle s'exprime le caractère, l'originalité de quelqu'un. **3/** Personne connue en raison de son rôle social, de son influence. **4/** Caractère de ce qui est personnel, de ce qui s'applique à une personne en tant que telle. **5/** Agrégat de consciences et de mémoires, déterminant des traits caractéristiques constituant un personnage unique et original. La personnalité est formée de traits caractéristiques appartenant aux consciences et aux mémoires agrégées, autant de sous personnalités dont l'assemblage crée un individu complexe et original qui se voit comme le « patron » de la hiérarchie et se considère comme *Je* unique, alors qu'il est multiple.

PHÉNOMÈNE. n. m. (gr. *phainomenon* « ce qui apparaît »). **1/** Fait observable, événement, manifestation. **2/** Pour Kant, ce qui est perçu par les sens, ce qui apparaît et se manifeste à la conscience (par opposition à noumène). Cf. *Noumène*.

PHILOSOPHIE. n. f. (gr. *philosophia* « sagesse »). **1/** Conception de quelque chose fondée sur un ensemble de principes ; ces principes **2/** Conception générale, vision plus ou moins méthodique du monde et des problèmes de la vie.

PHYLOGÉNÈSE. ou phylogénie. n. f. (créé par Haeckel, gr. *phulon* « race » et *génèse*, génésie). **1/** Mode de formation des espèces, développement des espèces au cours de l'évolution. **2/** Étapes ontogénétiques par lesquelles passe l'embryon au cours de son développement et qui reproduirait, selon Haeckel, les étapes du développement des espèces. Cf. *Ontogenèse*.

PLACEBO. n. m. (par l'anglais, lat. *placebo* « je plairai », de *placere*). **1/** À l'origine, a placebo se disait pour « par flatterie ». **2/** Aujourd'hui, ce mot désigne une substance sans principe actif mais ayant un effet psychique rassurant chez le patient. L'expression *effet placebo* désigne un résultat positif obtenu indépendamment d'une substance ou d'un principe actif.

PLASTIQUE. adj. (lat. *plasticus*, gr. *plastikos* « relatif au modelage »). Flexible, malléable, mou, déformable.

POINT DE VUE. n. m. **1/** Emplacement de l'espace à partir duquel on observe un objet. **2/** Manière de considérer les choses, opinion particulière.

POLARITÉ. n. f. État caractéristique d'un système, d'un corps, d'une structure vivante, où l'on peut distinguer deux pôles.

POLARITÉ CÉRÉBRALE. néol. f. Considération selon laquelle un hémisphère cérébral différent est activé selon le type d'activité en cours de réalisation. L'hémisphère gauche s'occupe du verbal, de l'analytique, du symbolique, de l'abstrait, du temporel, du rationnel, du numérique, de la logique. Le droit est activé pour des activités non verbales, synthétiques, concrètes, analogiques, atemporelles, non rationnelles, spatiales, intuitives.

POTENTIALIER. v. t. **1/** Effectuer la potentialisation. Rendre potentiel. **2/** En pharmacologie, augmenter l'action, l'effet d'un médicament, d'une drogue... **3/** Par extension, Accentuer l'effet de.

POTENTIALISATION. n. f. (de l'angl. *to potentialize*). **1/** Mise à l'état potentiel (virtuel) de ce qui était actuel (manifesté). **2/** Augmentation de l'action, de l'effet d'un médicament, d'une drogue...). Cf. *actualisation*.

POTENTIEL. (lat. didact. *potentialis*, de *potentia* « puissance »). adj. **1/** Qui existe en puissance (opposé à actuel). **2/** Qui exprime une possibilité. Qui exprime ce qui est possible, ce qui

peut arriver sous certaines conditions. **3/** En physique, énergie potentielle, que possède un système du fait de sa position. Énergie potentielle élastique (d'un ressort comprimé), gravitationnelle (d'un corps situé à une certaine altitude), etc.
N. M. **1/** Capacité d'action, de production. Potentiel de croissance, de développement. Potentiel de guerre. Potentiel industriel d'une région, d'un pays, etc. **2/** En mathématique et en physique, potentiel d'un champ de vecteurs : fonction dont le gradient est égal à l'opposé de ce champ. Champ de forces dérivant d'un potentiel. **3/** En électricité, potentiel électrique : grandeur, exprimée en volts, caractérisant l'état électrique en un point d'un circuit. Différence de potentiel (d. d. p.) entre deux points d'un circuit. **4/** Potentiel nucléaire : énergie potentielle d'une particule, fonction de sa position dans le champ du noyau. **5/** Potentiel chimique : dérivée partielle de l'énergie interne d'un système chimique par rapport à sa masse. **6/** En biologie, Potentiel de membrane ou potentiel de repos : différence de potentiel existant entre les faces internes et externes de la membrane cellulaire. Potentiel d'action : inversion faible et de forte amplitude du potentiel de repos, due à des mouvements ioniques rapides.

Pragmatique. adj. (gr. *pragmatikos* « relatif à l'action »). **1/** Qui est adapté à l'action sur le réel, susceptible d'applications pratiques, concerne la vie courante. **2/** Tourné vers l'aspect pratique et efficace des choses, de la vie, de l'action.

Préalable. n. m. et adj. (de *pré* « avant » et « aller »). **1/** Qui a lieu, se fait ou se dit avant autre chose, dans une suite de faits liés entre eux. **2/** Qui vient avant autre chose.

Préambule. n. m. (lat. *praembulus*, de *praembulare* « marcher devant »). Paroles, démarches qui ne sont qu'une entrée en matière.

Présence. n. f. (lat. *praesentia*). Le fait d'être là. Occuper l'espace et le temps présents.

Présent. adj. (lat. *praesens, praesentis*, part. prés. de praesse « être en avant ») : Qui est dans le lieu et le temps qui se vit dans l'instant.

Psyché. n. f. (mot grec « âme »). L'ensemble des phénomènes psychiques, considérés comme formant l'unité personnelle. Cf. *Soma*.

Psychique. adj. (gr. *Psukhikos*). Qui concerne l'esprit, la pensée en tant que principe auquel on rattache une catégorie de faits d'expérience. Cf. *Somatique*.

Psychologie. n. f. (gr. *psukhé* « l'âme sensitive » et *logia* « théorie » de *logos* « discours »). **1/** Connaissance de l'âme humaine considérée comme une partie de la métaphysique. **2/** Étude scientifique des phénomènes de l'esprit, de la pensée, caractéristiques de certains êtres vivants.

Puissance. n. f. (de *puissant*, du verbe *pouvoir*). **1/** Moyen ou droit grâce auquel on peut. **2/** État de celui qui peut beaucoup. **3/** Caractère de ce qui peut beaucoup, de ce qui produit de grands effets. **4/** Pouvoir d'action d'un appareil, intensité d'un phénomène. **5/** En physique, quotient du travail accompli par une machine par le temps qu'il lui a fallu pour l'accomplir.

Rationnel. adj. (lat. *rationalis* « doué de raison »). **1/** Qui appartient à la raison. **2/** Qui provient de la raison et non de l'expérience. **3/** Conforme à la raison, au bon sens. Cf. *Irrationnel, Subjectif, Objectif*.

Réactif. adj. Qui réagit, c'est-à-dire répond automatiquement à un stimulus, par opposition à agir.

Réaction. n. f. (de *ré-* et *action*). **1/** Force qu'un corps agissant sur un autre détermine en retour chez lui. **2/** Réponse d'un système excitable à un stimulus interne ou externe.

Réactivité. n. f. (de *réactif*). Propriété ou aptitude à réagir automatiquement à une situation ou un stimulus.

Réalité. n. f. **1/** Caractère de ce qui est réel, de ce qui existe effectivement. **2/** Ce qui est réel, ce qui existe en fait, par opposition à ce qui est imaginé, rêvé, fictif. **3/** Ce que des consciences expérimentent en commun et s'accordent à reconnaître comme réel. Cf. *Réel, Irréel.*

Récapitulation. n. f. de récapituler (du latin *capitulum*, « point principal »). **1/** Rappel, reprise sommaire de ce qu'on a déjà dit ou écrit. **2/** En embryologie, thèse de Ernst Heackel selon laquelle l'ontogénie récapitule la phylogénie. Selon cette théorie, l'embryon, en se développant, passe par les différentes phases transitoires de l'évolution phylogénétique. L'embryon humain présente donc successivement de particularités ressemblant aux poissons, puis aux reptiles avant de développer les particularités propres à l'homme.

Récursivité. n. f. (Préfixe *re*, « recommencement » et de « cursif », du lat. *currere*, « courir ») Se dit d'un programme informatique organisé de manière qu'il puisse se rappeler lui-même, c'est-à-dire demander sa propre exécution au cours de son déroulement.

Récursion. n. f. (néol. De « récursif, récursivité ») En informatique, capacité d'un processus pouvant se rappeler lui-même, c'est-à-dire demander sa propre exécution au cours de son déroulement.

Réel. n. m. (*real* « qui existe effectivement » lat. médiéval *realis*, de *res* « chose »). **1/** Les choses elles-mêmes, les faits eux-mêmes. **2/** Ce qu'une personne peut expérimenter ou concevoir comme vrai. Réel et réalité sont relatifs à une conscience et aux points de vue qu'elle adopte pour expérimenter l'univers. Cf. *Irréel.*

Référence. n. f. (angl. *reference*). Action ou moyen permettant de situer une chose par rapport à une autre.

Référentiel. n. m. (angl. *reference*). Système de références. Ensemble des éléments jouant un tel rôle.

Relatif. adj. (lat. *relativus*, de *relatum*, supin de *referre* « rapporter »). **1/** Qui constitue, concerne ou implique une relation. **2/** Qui n'est que par rapport à une autre chose. Cf. *Absolu.*

Relation. n. f. (lat. *relatio* « récit, narration »).Lien de dépendance ou d'influence réciproque entre personnes ou chose.

Relationnel. adj. Qui concerne la relation.

Représentation. n. f. (lat. *raepresentation*, de *raepresentare*). **1/** Action de rendre sensible quelque chose au moyen d'une figure, d'un symbole, d'un signe. **2/** Image, figure, symbole, signe qui représente un phénomène, une idée.

Résolution. n. f. (lat. *resolutio* de *resolvere* « dissoudre »). **1/** Action de résoudre, dissoudre, résorber ; son résultat. 2/ Opération intellectuelle consistant à décomposer le tout en parties, ou une proposition en propositions plus simples.

Résonance. n. f. (lat. *resonare*). 1/ Prolongement ou amplification d'un son dans certains milieux sonores. **2/** Phénomène par lequel un système physique en vibration peut atteindre une très grande amplitude, lorsque la vibration excitatrice se rapproche d'une « fréquence naturelle » de ce système. **3/** Par analogie, réaction physique ou émotionnelle engendrée au sein d'un individu par la perception d'une émotion similaire issue de l'environnement ou d'un autre individu.

Résoudre. v. tr. (lat. *resolvere* « dissoudre »). **1/** Transformer en des éléments ou faire disparaître. **2/** Décomposer, réduire, par voie d'analyse. **3/** Découvrir une solution.

Rétention. n. f. (lat. *retentio*). Fait de retenir. Dans l'approche tissulaire, énergie ou information retenues (l'énergie est de l'information en mouvement) par une structure vivante pour se protéger d'un environnement considéré comme hostile.

Santé. n. f. (lat. *sanitas*, de *sanus* « sain »). **1/** État de quelqu'un dont l'organisme fonctionne bien. **2/** État de l'organisme, bon ou mauvais. **3/** Équilibre de la personnalité, à la maîtrise de ses moyens mentaux et intellectuels. Le mot équilibre est peut-être celui qui semble le plus juste à l'ostéopathe. **4/** Fonctionnement harmonieux des différentes parties d'un organisme.

Saturation. n. f. (bas lat. *saturatio* « satiété »). **1/** État de ce qui est saturé. Rendre tel qu'un supplément de la chose ajoutée soit impossible ou inutile. **2/** Dans le concept tissulaire, action pour une structure vivante de se charger d'une énergie qu'elle n'a pas su gérer, transmettre ou évacuer.

Saturer. v. tr. (de rassasier, lat. *saturare*). **1/** Combiner, mélanger dissoudre jusqu'à saturation. **2/** Rendre tel qu'un supplément de la chose ajoutée est impossible ou inutile.

Science. n. f. (lat. *scientia*, de *scire* « savoir »). **1/** Connaissance exacte et approfondie de quelque chose. **2/** Tout corps de connaissance ayant un objet déterminé et reconnu et une méthode propre. **3/** Ensemble de connaissances, d'études d'une valeur universelle, caractérisées par un objet et une méthode déterminées, et fondés sur des relations objectives vérifiables.

Sémantique. n. f. (gr. *sêmantikos*, « qui signifie »). **1/** Étude scientifique du sens des unités linguistiques et de leurs combinaisons. **2/** Étude de propositions d'une théorie déductive du point de vue de leur vérité ou de leur fausseté.
adj. **1/** Relatif au sens, à la signification des unités linguistiques. **2/** Qui se rapporte à l'interprétation, à la signification d'un système formel (par opposition à syntaxique).

Sémantique générale. (angl. néol. de *sémantique*). Théorie générale de l'évaluation élaborée par Alfred Korzybski et qui met en évidence l'étroite relation existant entre la structure de nos formes de représentation (langages, etc.) et l'histoire des cultures humaines. Korzybski constate que comme les ingénieurs utilisent un langage pour élaborer leurs constructions (le langage mathématique), ceux qui édifient les structures politiques, économiques, sociales et autres structures humaines instables, utilisent des langages (c'est-à-dire des formes de représentation) dont la structure n'est pas similaire aux faits de la science et de la vie tels que nous les connaissons aujourd'hui. En conséquence, les résultats sont imprédictibles et il s'ensuit des désastres. La sémantique générale étudie ces liaisons et propose des solutions s'affranchissant des dogmes métaphysiques, mythologiques et pré-scientifiques qui interdisent et continuent d'interdire la possibilité de détecter des erreurs fondamentales dans l'élaboration de solutions aux problèmes humains.

Semblable. adj. et n. m. (de *sembler*). **1/** Qui ressemble à quelque chose ou à quelqu'un. **2/** Qui est de même nature, de même qualité. Cf. *Similaire*.

Sens. n. m. (lat. *sensus*). **1/** Faculté d'éprouver les impressions que font les objets matériels. **2/** Système récepteur unitaire d'une modalité spécifique de sensation, correspondant en gros à un organe déterminé. **3/** Idée ou ensemble d'idées intelligibles que représente un signe ou un ensemble de signes. **4/** Signification. **5/** Direction.

Sensation. n. f. (lat. *sensatio* « compréhension » de sentire, « sentir »). **1/** Phénomène psychophysiologique par lequel une stimulation interne ou externe produit un effet modificateur spécifique sur l'être vivant et conscient. **2/** État ou changement d'état ainsi provoqué, à prédominance affective (plaisir, douleur) ou représentative (perception). **3/** Ce qui permet à la conscience d'expérimenter l'existence. Cf. *Perception, Impression*.

Sentiment. n. f. (de sentir) **1/** Connaissance plus ou moins claire donnée d'une manière immédiate ; sensation, impression. **2/** État affectif complexe et durable lié à certaines émotions ou représentations.

SENTIR. v. t. (latin *sentire*, « percevoir »). **1/** Percevoir une impression physique. **2/** Percevoir par l'odorat. **3/** Avoir conscience de, connaître par intuition.

SIGNIFICATION. n. f. (lat. *significatio*). Ce qui signifie quelque chose, possède un sens. Cf. *Sens*.

SIMILAIRE. adj. (lat. similis, « semblable »). **1/** Se dit de choses qui présentent des caractères semblables. **2/** Qui est à peu près de même nature, de même ordre. Cf. *Semblable*.

SIMILITUDE. n. f. (lat. *similitudo*) **1/** Ressemblance plus ou moins parfaite, analogie. **2/** Math. Propriété que possèdent deux figures semblables.

SOMA. n. m. (gr. *sôma* « corps »). **1/** Biol. L'ensemble des cellules non reproductrices de l'organisme (opposé à germen). **2/** Plus généralement, l'ensemble des cellules de l'organisme. Cf. *Psyché*.

SOMATIQUE. adj. (gr. *sôma* « corps »). **1/** Qui concerne le corps (opposé à psychique). **2/** Qui est purement organique, qui provient de causes physiques. Cf. *Psychique*.

SOUS-PERSONNALITÉ. n. f. Néol. Éléments, attitudes, dont l'agrégation et l'intégration constituent une personnalité.

STABILITÉ. n. f. (lat. *stabilitas*). **1/** Caractère de ce qui tend à demeurer dans le même état. **2/** État de ce qui peut demeurer dans un équilibre permanent. **3/** Propriété d'un corps à revenir à sa position d'équilibre et à reprendre son mouvement après une modification passagère. **4/** Pour un être ou une conscience, aptitude à conserver un point de vue ou une position dans l'espace. Aptitude à être fulcrum.

STILL-POINT. loc. m. (angl. « point d'immobilité »). Le mot « point » est incorrect, on devrait parler de **moment d'immobilité**. Un still-point est relié au temps. Dans l'approche tissulaire, on reconnaît deux types de still-point : le still-point physiologique et le still-point de résolution.

Le **still-point physiologique** survient régulièrement dans tout phénomène alternatif. Chaque temps du phénomène est séparé par un instant (qui peut être très court) où le phénomène, allant dans une direction, s'arrête avant de repartir dans une autre. L'étale de la marée est un still-point physiologique typique. Ce type de still-point ne nous intéresse pas particulièrement parce qu'il manifeste un processus physiologique sur lequel nous n'intervenons pas directement.

Le **still-point de résolution** correspond à l'instant de résolution d'une zone de rétention, le moment où la structure ayant terminé de libérer l'énergie retenue est en attente, juste avant de se remettre en communication. Cette immobilité peut durer un certain temps. Il est essentiel que le praticien la respecte et attende, lui aussi, tout en maintenant paramètres objectifs (densité et tension) et subjectifs (présence, attention et attention), jusqu'à la fin du still-point. Le still-point se termine soit par la reprise d'un autre cycle de libération, c'est-à-dire par la naissance d'un nouveau mouvement de libération tissulaire, soit par une expansion de la structure, exprimant sa remise en communication.

STRATÉGIE. n. f. (gr. *stratos* « armée » et agein « conduire »). Ensemble d'actions coordonnées de manœuvres visant à gagner un conflit, à remporter une victoire, à maîtriser une situation à son profit.

STRESS. n. m. (mot anglais « effort intense, tension »). Ensemble des réponses d'adaptation de l'organisme face à une agression d'ordre physique ou psychique ainsi qu'aux émotions agréables et désagréables nécessitant une adaptation. Aujourd'hui, situation désagréable et agressive. Selon Alain Rey que « stress » est issu de *distress* « affliction » par aphérèse (chute d'un phonème en début d'un mot) lui-même emprunté à l'ancien français *destrece* « détresse » ou encore à *estrece* (ancien français également) « étroitesse, oppression ».

Structure. n. f. (lat. *structura*, de *struere* « construire »). **1/** Manière dont un ensemble concret, spatial est envisagé dans ses parties, son organisation. **2/** Dans l'approche tissulaire, la structure est une organisation matérielle destinée à orienter la pulsion non spécifique de la vie vers des manifestations spécifiques qui sont les fonctions, dans le but de satisfaire les besoins particuliers relatifs à la survie de l'organisme.

Subjectif. adj. (lat. *subjectivus*). Relatif au sujet, au « je ». Qui ne correspond pas à un objet extérieur, apparent. Cf. *Objectif.*

Sujet. n. m. (lat. *subjectum* « ce qui est soumis, subordonné à », distingué de objectum). **1/** Ce qui est soumis à l'esprit, à la pensée ; ce sur quoi s'exerce la réflexion. **2/** être individuel, personne considérée comme le support d'une action, d'une influence. Cf. *Objet.*

Syllogisme. (gr. *sullogismos*, de *sun*, « avec », et *logos*, « discours »). En logique, raisonnement contenant trois propositions (la majeure, la mineure et la conclusion), et tel que la conclusion est déduite de la majeure par l'intermédiaire de la mineure. (Ex. : tous les hommes sont mortels [majeure] ; tous les Grecs sont des hommes [mineure] ; donc tous les Grecs sont mortels [conclusion].) Pour être logiquement valide, le syllogisme suppose que deux valeurs puissent être absolument égales ou absolument différentes, sans terme intermédiaire (tiers exclu).

Symbole. n. m. (lat. *symbolus* « signe de reconnaissance », d'abord morceau d'un objet partagé entre deux personnes pour servir entre elles de signe de reconnaissance). **1/** Ce qui représente autre chose en vertu d'une correspondance. **2/** Ce qui, en vertu d'une convention arbitraire, correspond à une chose ou une opération qu'il désigne. 3/ Réalité « concrète », signe tangible représentant une idée abstraite, difficilement accessible à l'esprit, ou une vérité cachée.

Synchronisation. n. f. (gr. *sunkhronos*, de *sun*, « avec », et *khronos*, « temps »). **1/** Contemporain. **2/** Mettre en concordance un ou plusieurs phénomènes dans le temps. **3/** Dans l'approche tissulaire, modification de la syntonisation du praticien avec la structure vivante du patient au fur et à mesure du changement de ses paramètres objectifs (densité, tension, vitesse).

Syntonisation. n. f. (gr. *suntonos* « accord »). **1/** Accord de deux circuits oscillants, réglage de résonance qui assure le rendement maximum. **2/** Dans l'approche tissulaire, action du praticien pour s'accorder à la densité, à la tension et au mouvement des tissus vivants du patient. Nous le considérons comme un préalable indispensable à la perception.

Système. n. m. (gr. *sustêma* « assemblage, composition » de *sunestanai*, « tenir ensemble »). **1/** Ensemble organisé d'éléments. **2/** Ensemble d'idées logiquement solidaires, considérées dans leurs relations ; construction théorique que forme l'esprit sur un vaste sujet. **3/** Ensemble possédant une structure, constituant un tout organique et prévu pour produire une ou des actions ou fonctions spécifiques. **4/** Association plus ou moins stable d'éléments. Mais aujourd'hui, la notion d'évènement remplace celle d'élément. Ainsi, toute matière, tout objet, petit ou grand, de l'objet microphysique à l'objet astrophysique, se présente sous la forme d'un système, plutôt d'une systématisation énergétique douée d'une certaine résistance. La matière est donc constituée de systèmes d'événements, qui ne sont eux-mêmes que des rapports énergétiques – résistance imposée par diverses forces de liaison, comme des forces de cohésion, de valence, d'échange, inhérentes à ces événements eux-mêmes : « C'est la résistance relative des systèmes d'événements qui confère à notre représentation sensible cette impression de réalité physique consistante et opaque que nous appelons matière. » (Lupasco, 1982, 9).

Systémique. adj. (angl. *systemic* [1970]). Relatif aux systèmes.

Technique. n. f. (lat. *technicus*, gr. *teknikos*, de *teknê* « art, métier »). **1/** Ensemble des procédés et des méthodes d'un art, d'un métier ou d'une industrie. **2/** Pour l'ostéopathe, processus d'intervention mis en œuvre à la recherche d'un résultat précis au sein du système corporel du patient. Dans l'approche ostéopathique classique, l'objectif de la technique peut varier, visant une action nerveuse (facilitatrice ou inhibitrice), circulatoire (veineuse, lymphatique ou artérielle) ou mécanique. **3/** Dans l'approche tissulaire, l'action mise en œuvre a toujours pour objectif de libérer une rétention d'énergie détectée dans le système corporel du patient.

Temps. n. m. (lat. (*tempus* « division de la durée », « moment », « instant »). **1/** Sur le plan objectif, période pendant laquelle une action ou un événement se déroule. Dimension représentant la succession de ces actions ou événements. Durée considérée comme une quantité mesurable. Le temps est un des trois éléments fondamentaux de l'univers physique. **2/** Sur le plan subjectif, le temps naît de la partition de l'être en « moi/ non moi » qui crée l'espace et un état présent d'existence différent d'un état antérieur de non-existence. Notre perception du temps se relie à l'observation d'une succession de moments, d'instants que nous vivons comme « temps présent » . Cf. *Espace*, *Énergie*.

Tension. n. f. (lat. *tensio* de *tendere* « tirer, tendre, allonger, aller vers »). **1/** État d'une substance souple et élastique tendue, étirée. **2/** Toute force qui agit de manière à écarter, séparer les parties constitutives d'un corps. **3/** En électricité, différence de potentiel. **4/** Dans le concept tissulaire, la relation de l'énergie au temps.

Théodicée. n. f. (mot créé par Leibniz, gr. *theos*, « dieu », et *dikê*, « justice ») Métaphysique de la connaissance de Dieu et de ses attributs uniquement par la raison. Syn. théologie naturelle.

Transcendance. n. f. En phénoménologie, processus par lequel la conscience, se dépasse pour ne plus se considérer seule, mais comme intégrée à un objet, un groupe, ou une conscience plus vaste.

Transmutation. n. f. (lat. *transmutatio* « changement »). **1/** Changement d'une substance en une autre. **2/** Changement de nature, transformation totale.

Traumatisme. n. m. (gr. *traumatismos* de *trauma* « blessure »). **1/** Ensemble des troubles physiques et psychiques provoqués sur l'organisme par une blessure. **2/** Dans l'approche tissulaire, transmission sur le corps d'une quantité d'énergie cinétique dans un temps trop court, ne permettant pas au système corporel de la gérer harmonieusement.

Unisson. n. m. (lat. *unus*, « un », et *sonus*, « son »). **1/** En musique, ensemble de voix ou d'instruments chantant ou jouant des sons de même hauteur ou à l'octave. **2/** Symboliquement, vivre en bonne harmonie, en accord : vivre à l'unisson. **3/** Dans notre concept, amener les différentes consciences (holons) constituant l'agrégat corporel à une présence commune et orientée dans le présent que vit le système.

Validation. n. f. (de valider). Fait de valider, de rendre valable. Cf. *Invalidation*.

Valider. v. tr. (lat. *validare*). Rendre ou déclarer valide, valable. Cf. *Invalider*.

Viatique. n. m. (lat *viaticum*, de *via*, « route »). **1/** Argent, provisions que l'on donne pour faire un voyage. **2/** Moyen de parvenir, soutien, atout.

Vie. n. f. (lat. *vita*). **1/** Fait de vivre, propriété essentielle des êtres organisés qui évoluent de la naissance à la mort en remplissant des fonctions qui leur sont communes. **2/** Espace

de temps compris entre la naissance et la mort d'un individu. **3/** Ensemble des manifestations consécutives à la décision d'être. **4/** Jeu de « JE ». **5/** Jeux de « Je ». **6/** La vie peut être envisagée comme un jeu, comportant les éléments fondamentaux du jeu qui sont buts, libertés et limites. **7/** Jeu de consciences en interaction. **8/** Système de fulcrums subjectifs et objectifs en interaction. Cf. *Jeu, Système, Fulcrum, Conscience.*

Virtuel. adj. (du lat. scolast. *virtualis*, du lat. *virtus* « vertu »). Qui n'est tel qu'en puissance, qui est à l'état de simple possibilité. Syn. : possible, potentiel.

Vitesse. n. f. Relation de l'espace parcouru par rapport au temps d'un corps en mouvement.

Vivant. n. m. et adj. : Ce qui manifeste la vie.

Vivre. v. intr. Expérimenter un état d'être, une conscience.

> *« La loi de l'esprit, de la matière et du mouvement, telle est la définition, la seule définition, que A. T. Still envisageait pour les principes et la pratique de ce qu'il découvrit et nomma ostéopathie. L'ostéopathie est en effet la reconnaissance, l'utilisation et le rétablissement du mouvement dans chaque aspect de la vie, dans chaque phase de matière conçue par l'esprit divin. »*
> (Frymann, 1998, 251)

Références bibliographiques

- Larousse. 1991. *Le Petit Larousse en couleurs* Paris : Éditions Larousse. ISBN : 2-03-301292-1.
- **Rey Alain.** 1998. *Dictionnaire historique de la langue française.* 3 tomes. ISBN : 2-85036-532-7
- **Robert Paul.** 1987. *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française.* Paris : Société du Nouveau Littré, ISBN : 2-85036-066-X.
- Microsoft. 2001. *Encyclopédie Encarta.* Redmond USA : Microsoft Corporation.

INDEX

acceptation 129, 168, 170, 177, 178, 179, 180, 223, 226, 227, 250
accepter 35, 69, 128, 132, 133, 134, 144, 150, 168, 179, 182, 197, 198, 202, 207, 208, 223, 225, 226, 233, 239
accusé de réception 128, 147, 152, 218, 219
accuser réception 128, 129
actualisation 38, 39, 42, 46, 53, 62, 65, 67, 70, 75, 78, 85, 100, 108, 131, 166, 168, 170, 179, 189, 214, 247
anamnèse 166, 167, 173, 175, 183, 219
anamnèse dynamique 167, 176, 213
antagonisme 31, 38, 41, 51, 65, 77, 84, 103, 106, 126, 179, 231, 250
asymptote 247
asymptotique 42, 126, 248
attention 54, 96, 98, 106, 108, 1160126, 127, 135, 136, 137, 138, 139, 141, 144, 146, 149, 151, 153, 156, 158, 16, 162, 163, 165, 169, 172, 178, 184, 186, 187, 188, 189, 194, 200, 201, 202, 204, 212, 216, 248, 260
autotranscendance 66, 231, 232

ballon 127, 128, 130, 131, 138, 180, 182, 193, 211, 212

canon 28, 64, 71, 136, 248
cause 31, 49, 68, 75, 83, 85, 103, 112, 118, 140, 166, 175, 181, 208, 212, 214, 225, 232, 248, 249, 252
centrage 130, 131, 133, 137, 141, 143, 145, 156, 163, 169, 192, 193, 196, 249
chagrin 175, 177, 217
colère 175, 177, 183, 186, 187
communication 44, 70, 81, 97, 107, 109, 115, 116, 123, 127, 128, 131, 137, 140, 146, 148, 149, 151, 153, 158, 160, 161, 162, 163, 167, 171, 172, 177, 185, 191, 213, 214, 218, 220, 222, 231
complexe 11, 19, 21, 22, 24, 26, 28, 31, 33, 41, 42, 44, 4647, 49, 51, 58, 64, 70, 75, 78, 90, 93, 99
concentration 139, 169, 248
conscience 126, 129, 132, 134, 136, 141, 151, 158, 166, 178, 180, 192, 213, 249, 252
contradictoire 38, 42, 46, 54, 107, 250, 251
contrainte 128, 138, 141, 154, 165, 171, 174, 186, 187, 201, 213, 226, 236
curseur 131
cybernétique 11, 23, 24, 33, 47, 61, 221, 250

dedans des choses 229, 230
dialectique 37, 43, 47, 50, 51, 54, 116, 146, 251
dialogique 11, 23, 25, 26, 31, 33, 60, 230, 251
dialogue 86, 111, 140, 160, 161, 176, 177, 184, 216, 217, 219, 222, 231, 251
direction 19, 31, 98, 141, 189, 198, 208, 265

effet 31, 58, 80, 84, 85, 112, 118, 140, 197, 213, 214, 248, 249, 252, 253, 254, 258
émotion 70, 80, 85, 100, 101, 118, 119, 121, 122, 123, 135, 175, 177, 183, 187, 252, 264
émotionnel 99, 102, 103, 105, 106, 111, 167, 174, 175, 181, 187, 207, 226, 227
énergie 37, 38, 41, 48, 73, 91, 100, 107, 108, 109, 116, 120
englobement 164
enracinement 127, 130, 131, 133, 137, 141, 143, 150, 166, 200, 205, 215, 221, 252
entropie 26, 45, 52, 70, 99, 252, 253, 260
espace 37, 48, 73, 91, 100, 107, 109, 120, 141, 149, 152, 153, 158, 161, 166, 213, 248, 253, 254, 269
espace-entre 133, 136, 137, 164
événement 37, 38, 41, 51, 58, 101, 112, 147, 175, 181, 190, 193, 198, 209, 222, 250, 253, 262
évolution 11, 17, 18, 19, 32, 38, 40, 44, 48, 49, 61, 63, 76, 78, 81, 82, 87, 89, 91, 94, 98, 99, 119, 120, 231, 233, 249, 253
évolutionnisme 17, 29, 30, 67, 253

fonction 31, 62, 65, 77, 129, 252, 254, 262
forcer 134, 152, 155, 169, 202, 207, 213, 225, 239
fractal 42, 59, 254
freinage 137, 157
fulcrum 12, 53, 67, 68, 98, 108, 123, 155, 163, 169, 172, 184, 251, 253, 254, 255, 256, 258, 266, 269

harmonie 65, 67, 77, 97, 107, 128, 162, 231, 239, 268
hétérogène 19, 45, 46, 247, 255
hiérarchie 59, 60, 63, 70, 71, 73, 76, 77, 86, 90, 97, 98, 100, 101, 103, 104, 107, 108, 110, 111, 113, 116, 119, 123, 127, 128, 129, 130, 131, 142, 144, 149, 152, 156, 161, 181, 182, 190, 230, 232, 255, 262
holarchie 12, 60, 64, 67, 70, 256
holisme 256
holistique 89, 256
holon 12, 58, 59, 61, 65, 70, 75, 78, 98, 99, 100, 107, 108, 111, 129, 141, 146, 147, 192, 256
homogène 19, 45, 46, 108, 248, 256
horizontal 63, 66, 67, 69, 83, 130
hypercomplexe 11, 33, 72, 76, 90, 94, 95, 97, 109, 110, 112, 123, 127, 156, 208, 225

index 100, 101, 176, 187
infiltration 136, 164
infiltrer 136, 178
information 11, 23, 33, 37, 39, 44, 48, 51, 59, 74, 75, 78, 89, 98, 99, 100, 101, 104, 108, 109, 110, 112, 116, 120, 129, 128, 137, 139, 140, 142, 144, 147, 149, 152, 155, 158, 160, 161, 165, 166, 170, 173, 175, 176, 187, 189, 193, 198, 199, 203, 204, 206, 211, 212, 216, 218, 244, 257, 258, 260, 264
injonction
input 98, 100, 101, 123, 198, 212, 214, 215, 257
insu 37, 75, 99, 100, 101, 111, 113, 114, 116, 120, 141, 143, 145, 160, 166, 179, 182, 186, 190, 202, 204, 208, 212, 214, 217, 257
intention 56, 96, 136, 138, 139, 140, 141, 149, 151, 153, 154, 155, 161, 163, 167, 169, 173, 183, 186, 188, 201, 205, 249, 257, 258, 259
intuition 11, 19, 67, 166, 171, 173, 190, 204, 225, 258, 265

itératif 174, 258
lâcher-prise 130, 131, 133, 137, 143, 147, 156, 163, 166
macro-physique 42, 43, 73, 74, 92, 146, 148, 150
matière 40, 41, 42, 48, 49, 51, 52, 54, 55, 59, 67, 69, 70, 73, 77, 90, 92, 94, 98, 103, 115, 119, 122, 136, 142, 146, 147, 148, 161, 185, 192, 199, 201, 207, 209, 224, 248, 251, 259, 260, 267, 269
mémoire 39, 48, 51, 70, 73, 75, 79, 91, 99, 107, 109, 111, 113, 116, 120, 122, 123, 142, 155, 175, 198, 199, 247, 260
micro-physique 42, 74,
néguentropie 43, 48, 75, 120, 260
neuro-psychique 46, 73, 74, 78, 1, 92, 94, 102, 103, 110, 115, 130, 136, 142, 147, 155, 199, 200, 201, 208, 216
ontogenèse 61, 76, 86, 87, 89, 96, 110, 261, 262, 263
ostéopathie 28, 30, 31, 35, 54, 93, 96, 181, 198, 209, 232, 248, 252, 259, 269
output 98, 100, 101, 123, 212, 215, 252
paradigme 20, 22, 28, 31, 33, 40, 49, 63, 114, 118, 229, 261
parasite 127, 132, 138, 156, 187
pénétrer 134, 136
perception 9, 23, 31, 47, 75, 91, 98, 113, 116, 117, 127, 129, 131, 133, 136, 137, 138, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 150, 157, 158, 161, 164, 165, 169, 171, 172, 173, 187, 190, 192, 193, 200, 203, 216, 232, 235, 253, 261, 264
peur 134, 144, 175, 177, 206, 234
phylogenèse 61, 76, 86, 87, 94, 110, 142, 262, 263
potentialisation 38, 39, 42, 46, 51, 53, 62, 70, 75, 85, 99, 108, 116,
présence 54, 126, 127, 130, 132, 134, 136, 138, 141, 149, 151, 153, 156, 158, 162, 163, 169, 178, 186, 188, 200, 202, 204, 205, 209, 215, 220, 221, 249, 263, 266, 268
privé 131, 143, 144, 209
projection 136, 137, 138, 141, 158, 161, 162, 164, 165, 171, 248, 251, 257
ralenti 205, 235
rancœur 175, 177
réaction 24, 75, 77, 80, 108, 111, 121, 128, 133, 134, 135, 138, 140, 157, 161, 165, 167, 172, 175, 176, 177, 201, 206, 211, 214, 223, 249, 254, 263
récapitulation 87, 96, 263
réciprocité 134, 135, 147, 149
récursion 264
référentiel 131, 133, 137, 140, 143, 144, 146, 157, 158, 161, 169, 183, 184, 190, 264
refus 137, 140, 152, 154, 165, 168, 170, 174, 176, 177, 179, 186, 188, 198, 199, 213, 226, 250
rejoindre 55, 100, 121, 122, 123, 127, 130, 132, 133, 136, 149, 150, 158, 174, 178, 182, 230
réponse instantanée 205, 222, 225
résignation 226
résistance 41, 51, 100, 01, 102, 104, 105, 107, 108, 109, 119, 121, 123, 134, 137, 145, 150, 164, 186, 213, 233, 257, 259, 267
résolution 68, 119, 120, 144, 153, 154, 156, 158, 165, 169, 171, 173, 174, 176, 186, 187, 200, 204, 207, 212, 218, 222, 223, 264, 266, 268
rétention 12, 68, 96, 103, 106, 108, 109, 112, 116, 119, 123,
sens 37, 45, 58, 61, 67, 80, 98, 100, 113, 115, 118, 135, 139, 144, 147, 158, 161, 230, 246, 265
sérénité 105, 110, 119, 135
signification 45, 98, 100, 101, 161, 167, 180, 255, 257, 265
similaire 27, 33, 55, 60, 84, 112, 114, 139144, 162, 166, 172, 206, 218, 222, 264, 265
similaire antérieur 206, 222
souffle de vie 50, 137, 138, 154, 161, 164, 204
still-point 119, 130, 138, 141, 144, 153, 162, 163, 169, 171, 174, 187, 201, 216, 217, 219, 223, 229, 250, 253, 258, 266
stillness 127, 134
structure 31, 62, 64, 137, 139, 149, 150, 154, 161, 171, 174, 176, 188, 254, 265
système 11, 23, 24, 26, 31, 33, 37, 41, 46, 48, 59, 63, 75, 76, 90, 99, 127, 130, 132, 37, 148, 147, 156, 163, 171, 177, 182, 192, 196, 214, 248, 250, 251, 252
temps 37, 48, 73, 89, 91, 94, 100, 101, 107, 109, 112, 120, 123, 132, 133, 136, 145, 150, 153, 176, 198, 199, 204, 205, 211, 213, 229, 235, 250, 267, 268
terre plate 63, 69, 232, 233
time-binding 12, 28
transcendance 67, 92, 231, 233, 268
unisson 129, 130, 131, 268
vertical 63, 66, 130, 131, 144
Aurobindo 9, 110, 117, 121, 124, 130
Becker 33, 132, 152, 208, 233
Bertalanffy 21, 24, 25, 57, 67, 72
Blechschmidt 88, 89, 96
Brooks 132, 138, 166, 233
Capra 41, 59, 166
Charon 11, 37, 40, 48, 50, 54, 69, 74, 75, 103, 118, 119, 120,
Damazio 131, 143
Darwin 17, 18, 19, 20, 28, 29, 76, 88
Desjardins A. 49, 68, 121, 157, 191
Desjardins D. 206, 210, 214, 231
Desjardins V. 116, 223, 227
Duval 152, 153, 184
Frymann 150, 153, 198, 233, 269
Haeckel 87, 88, 96, 183, 262
Hamer 86, 96, 183
Koestler 12, 30, 57, 58, 60, 63, 64, 65, 67, 68, 69, 76, 78, 82, 83, 85, 102, 108, 231, 232
Korzybski 12, 27, 28, 38, 114, 117, 265
Krishnamurti 23, 101, 108, 114, 136, 212
Littlejohn 31, 33, 62, 233
Lupasco 11, 38, 41, 42, 43, 44, 46, 47, 8, 50, 52, 54, 58, 67, 75, 77, 91, 118, 147, 231, 250, 267
Mandelbrot 42
Morin 11, 20, 21, 23, 25, 30, 32, 33, 34, 45, 49, 56, 76, 83, 117, 230
Prigogine 26
Satprem 17, 19, 35, 50, 57, 73, 74, 91, 97, 98, 107, 109, 110, 126, 159, 178, 179, 185, 229, 234
Spencer 10, 11, 17, 18, 19, 20, 29, 31, 32, 36, 54, 60, 67, 69, 76
Still 9, 11, 12, 15, 28, 30, 31, 32, 33, 35v44, 45, 55, 56, 62, 65, 67, 69, 77
Sutherland 33, 132, 133, 137, 157, 163, 154, 166, 178, 233, 255
Trowbridge 9, 29, 30, 32, 55, 233
Watzlawick 63, 76, 117, 182, 214, 234
Wilber 63, 67, 86, 118, 138, 160, 166, 231, 232, 233, 234
Zartarian 91, 117, 143, 160, 179

TABLE DES QUESTIONS/RÉPONSES

INDAMÉRIQUE

- Vous semblez considérer le modèle évolutionniste de Spencer comme valide, tout en affirmant qu'il comporte des erreurs et des fautes logiques... 32
- Si, comme vous le dites, Spencer a inspiré Still, comment se fait-il que celui-ci n'en fasse nulle part mention ? 32
- Est-il vraiment nécessaire pour un ostéopathe fut-il tissulaire, de s'embarquer dans une telle recherche, de connaître tout cela pour être efficace ? 32
- Croyez-vous que Still cautionnerait ce que vous présentez ? 33

DES CONSCIENCES À LA MATIÈRE

- Au début de votre exposé, vous parlez de la création de l'espace et du temps. Je comprends le concept d'espace, mais pas la nécessité pour Je, d'échanger avec son environnement 53
- Vous dites que chaque conscience vit son propre espace et son propre temps. Pourtant, nous vivons tous dans un espace et un temps qui nous est commun et auquel nous sommes soumis. Comment expliquez-vous ce paradoxe ? 53
- Je ne saisis pas bien cette affaire d'actualisation/potentialisation. 53
- Oui, mais là, vous parlez du gris. Le noir impose-t-il automatiquement le blanc ? 53
- Pourquoi insistez-vous tant sur l'existence de trois matières ? 54
- Lupasco, à ma connaissance, parle beaucoup d'énergie, mais pas ou peu de conscience. Ou plus exactement, il place la conscience comme aboutissement, alors que vous la placez comme commencement. 54
- Votre approche de la matière ressemble à la monadologie de Leibniz. 54
- Votre point de vue est spirituel. Celui de Still l'était aussi. Est-il indispensable de croire à tout cela pour être ostéopathe ? 55
- Cela semble nous éloigner des préoccupations essentiel les de Still, centrées sur l'anatomie et le fonctionnement du système corporel. 55
- Vous semblez très à l'aise avec ces concepts, moi, ça me donne plutôt mal à la tête. Je ne vois pas comment parvenir à une compréhension si claire. Le jeu en vaut-il la chandelle ? 56
- Lorsque vous parlez de *Je* en tant que conscience, de quel *Je* parlez-vous ? S'agit-il d'un *Je* particulier désignant une entité précise, ou bien d'un *Je* général, un concept alors, applicable à tout ce qui existe ? 56

CONSCIENCES ET SYSTÈMES DE CONSCIENCES

- Le modèle de holarchie initié par Koestler et que vous venez de présenter semble très pertinent et séduisant. Comment se fait-il qu'il soit si peu connu aujourd'hui ? 67
- Le concept de holarchie est séduisant, mais quel est son degré de vérité ? N'est-ce pas seulement une spéculation, ostéopathico-philosophique de plus ? 67
- Koestler indique-t-il l'origine des tendances antagonistes d'affirmation et de participation ? Si non, qu'elle serait selon vous leur origine ? 68
- Je comprends bien la pulsion de séparation, mais moins la pulsion de rapprochement ou autotranscendante. 68
- D'après tout ce qui a été développé, l'univers physique serait lui aussi doté de conscience ? Voilà de la pensée magique. 69

ÉVOLUTION

- Votre description de deux visions de l'ontogenèse met en opposition deux courants importants s'exprimant aujourd'hui chez les ostéopathes : la médecine nouvelle de Hamer et l'ostéopathie biodynamique de Jealous. Qui croire ? 96

EXPÉRIENCES DE CONSCIENCES

- Pensez-vous que la conscience obéit à la logique de vos théories ? 117
- Vos théories sont belles mais elles reposent sur votre croyance. Existe t-il une démonstration scientifique de la conscience ?.... 117
- Vous dites que le cerveau n'est le siège ni de l'émotion ni du mental. Pourtant, la technologie actuelle permet d'établir des corrélations certaines et fiables entre les zones du système nerveux activées, le comportement de l'individu et les émotions qu'il ressent. 118
- Vous affirmez que l'émotion est reliée à la conscience et citez Damasio. Pourtant il affirme le contraire : il écrit en effet que « les rouages biologiques sous-tendant l'émotion ne sont pas dépendants de la conscience. » (Damasio, 1999, 51) 118
- Est-ce que la distinction que vous faites entre *pas de* et *non* s'applique aussi aux émotions ? 118
- D'après ce que vous venez de développer, l'ostéopathe deviendrait un praticien du mental ou un psychothérapeute. 119

- La résolution du mental serait-elle alors l'objectif de l'ostéopathe ? 120
- Qu'entendez-vous par espace et temps intérieurs de la conscience ? Pourquoi dites-vous que cela reproduit le temps et l'espace extérieur. 120
- Pourquoi mettez-vous un pluriel à conscience quand vous parlez d'agrégat de consciences (et/ou de mémoires) ? Est-ce qu'il y aurait plusieurs consciences comme plusieurs grains de sable ? 120
- Est-ce que pour vous l'amour est une émotion ? 121
- Vous dites que Je, est sujet et Non-Je objet. Cela veut-il dire que mon corps n'est pas moi ou ne m'appartient pas ? 121
- Quel rapport établissez-vous entre sensation et conscience ? 121
- Vous dites que le système nerveux est ce qui permet d'être conscient de sa conscience ? Est-ce qu'un paraplégique perd la conscience ? 122
- Abordez-vous le système de conscience des enfants de la même manière ? 122
- L'approche tissulaire semble comporter tous les outils pour aider un patient dans le coma, ou en réveil de coma. En effet, celui-ci a subi des traumatismes physiques, émotionnels et métaboliques, et souffre d'un trouble de conscience. Les outils proposés s'avèrent-ils de choix pour ces patients, et notamment l'interrogation tissulaire. Ou au contraire, le coma représente-t-il une limite au travail en tissulaire ? 122
- On « contient » la conscience des niveaux qui nous constituent. Cela peut-il être une explication à l'action des « pierres qui soignent », ou de certaines substances, tels les élixirs floraux (type Fleurs de Bach) ? 122

Les outils de la conscience

- Vous insistez sur l'intention et sa verbalisation. Certains auteurs disent, au contraire, qu'il ne faut pas avoir d'intention, qu'il faut simplement être présent aux tissus du patient, aux consciences, au Souffle de Vie. 154
- Est-il possible de projeter dans le corps du patient autre chose que de l'attention ou de l'intention ? Par exemple de la lumière, du magnétisme ou de l'amour ? 154
- Vous dites à plusieurs reprises qu'il ne faut pas forcer l'intention, mais vous dites aussi qu'il faut envoyer une intention forte ou intense. Cela me semble ambigu. 155
- Pourquoi dites-vous « consciences, mémoires et informations » en vous adressant à la structure ? Ne s'agit-il pas toujours de consciences ? 155
- Vous utilisez beaucoup les notions d'espace dans votre modélisation. Pouvez-vous développer un peu le paramètre temps : passé et futur de la conscience ? 155
- Le fait de mélanger les consciences du praticien et du patient ne risque-t-il pas de polluer l'un ou l'autre ? 156
- Vous parlez souvent du travail que le praticien doit faire sur lui afin, d'une part, d'être moins parasité par ses propres consciences, et d'autre part, d'offrir au patient un fulcrum solide. Pouvez-vous être plus explicite ? 156
- À propos du référentiel personnel, vous exprimez la nécessité qu'il se forge par le praticien lui-même, sans références aux perceptions des autres. Mais celles-ci ne peuvent-elles pas être justement un moyen de valider de nouvelles sensations (« je ne suis plus seul à avoir des perceptions « bizarres ») et à ouvrir le champ de nos possibles ? 157
- Est-ce que dans une scoliose c'est la conscience qui est tordue ? 157

Dialogue tissulaire

- Avec l'attention, vous décrivez une manière de procéder, consistant à infiltrer l'espace corporel de l'autre. N'est-ce pas un viol de la conscience ? Avons-nous le droit de faire cela ? 178
- Si vos outils sont efficaces, ne craignez-vous pas une manipulation des patients ou une prise de pouvoir sur celui qui est allongé ? 179
- Peut-on commander aux consciences du patient ? Obéissent-elles aux ordres ? 180
- Vous posez des questions aux tissus, mais leurs consciences sont trop simples pour comprendre ce que vous leur dites. Comment cela est-il possible ? 180
- Vos théories sur la conscience sont brillantes mais est-ce que cela marche aussi bien que mes thrusts ? 180
- Certains patients pensent que l'ostéopathe est là pour « remettre les vertèbres en place ». Comment réagissez-vous par rapport à ces demandes d'ostéopathie plus « classique » ? 181
- Le travail en approche tissulaire peut-il « déprogrammer » un événement, diluer un

comportement qui est source de rétention (compulsion alimentaire, intoxication au tabac, etc.) ? Et peut-il de la même manière conditionner, en quelque sorte, la personne à certains comportements (augmenter la confiance en soi, entraînement à la non-violence, etc.) 181
- Vous ne parlez jamais de symptômes. Même si j'ai bien compris que vous cherchez à joindre les consciences non ou mal communicantes du système corporel du patient, source des symptômes, il doit bien exister une corrélation entre la localisation de ces zones et les symptômes présentés ? 182
- J'entends bien, mais un patient vient nous voir pour un ou des symptômes. Comment vous en occupez-vous ? 183
- Comment faites-vous lorsque le patient vous donne une liste interminable d'inconforts ?..... 183
- Dans le domaine somato-émotionnel, notez-vous une corrélation entre la zone corporelle et une émotion particulière ? De nombreux praticiens établissent des corrélations entre émotions et organes. 183
- Que pensez-vous des corrélations établies par Hamer et la médecine nouvelle ? 183
- Mais n'est-il pas possible de corréler les deux modèles ? À savoir, étudier les possibles relations symboliques entre symptômes, maladies et organes atteints et combiner ce savoir à l'interrogation tissulaire ? 184
- Vous développez votre façon de faire à partir de la compression occipitale. N'y a-t-il pas d'autre manières de faire ? 184
- Et chez les nouveau-nés, utilisez-vous aussi la compression occipitale ? 184
- Peut-on tester les substances chez l'enfant ? Pour vous le lait est-il un aliment problématique ? 184
- Faut-il longtemps pour apprendre votre méthode ? 185

Lignée ancestrale

- Votre présentation est intéressante, mais qu'est-ce qui prouve que les informations avec lesquelles vous travaillez sont vraies ?..... 189
- Vous êtes donc opposé aux démarches de type psychogénéalogiques ? 189
- Oui, mais dans le cas d'une rétention sur la lignée ancestrale, la perturbation vient bien de l'intérieur, pas de l'extérieur. 190
- Alors, vous ne verbalisez jamais ce que vous faites à l'intention du patient ? 190
- Sur combien de générations remontez-vous avec cette technique ? 190
- Lorsque vous parvenez avec les tissus du patient à localiser l'origine de la rétention, avez-vous connaissance de l'histoire ? Et le patient ?..... 190
- Et les vies antérieures ? 190

Régression consciente

- Malgré une qualité de présence que je pense correcte et les aides que vous proposez, il arrive tout de même que le patient semble rester bloqué sur une partie de son parcours, sans parvenir à le décharger. 209
- Certains traitements avec l'approche tissulaire sont « spectaculaires », comme, par exemple, la dilution complète du souvenir pénible et douloureux d'un accident ou d'un événement précis. Pensez-vous cet outil suffisamment puissant pour « dissoudre » de gros traumatismes, telles que les blessures ou maltraitances d'enfance, et débarrasser la personne définitivement de leurs conséquences dans le présent ? 209
- Comment travailler en ostéopathie tissulaire avec des patients souffrant de troubles psychiatriques, chez qui on retrouve souvent une forme de morcellement de la personnalité, donc de la conscience ? 209
- Que donne la technique de régression consciente dans les cas d'accidents où il y a coma, le patient ne se souvenant de rien ? 209

Libération des flux

- Je comprends le bouleversement que peut constituer la perte d'un être cher, mais celle d'un animal me laisse perplexe. 226
- Dans votre exemple de pardon, vous dites à un moment que la patient verbalise qu'il n'aurait jamais dû accepter ce qu'il a accepté… Or, vous dites par ailleurs que ce qui nous perturbe, c'est ce que nous n'avons pas accepté d'expérimenter et que le pardon est acceptation. Voilà qui est bien ambigu. 226
- Justement, vous dites qu'il faut accepter totalement que ce qui s'est produit se soit produit. Mais comment peut-on donner son accord à des comportements ou des événements parfois monstrueux ? 226
- Dans votre exemple de pardon, le patient attend son pardon de Dieu. De quel droit permettez-vous que Dieu accorde son pardon ? 227
- Utilisez-vous aujourd'hui exclusivement l'approche somato-émotionnelle ? 227

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos 9
D'hier... 9
... À aujourd'hui 11
Scrupules 12
Ce que nous allons faire maintenant 13

Première partie 15
Concepts 15

Chapitre 1. Indamérique 17
Évolution 17
Darwin... 18
Spencer... 19
Deux desseins très différents 20
Changement de paradigme 20
Ordre 20
Séparabilité 21
Logique inductive/déductive 22
Changer de paradigme* 22
Penser le complexe 23
Théorie de l'information 23
Cybernétique 24
Théorie des systèmes 24
Auto-organisation 25
Pensée dialogique 26
Récursion* organisationnelle 27
Hologramme 27
Time-binding 28
Pensée complexe et ostéopathie 28
Conflit intérieur 28
Perfection potentielle 29
Médecine évolutionniste 29
Entre deux mondes 30
L'ostéopathie aujourd'hui 31
Questions – réponses 32
Pour résumer 33
Ce que nous allons faire maintenant 34

Chapitre 2. De la conscience à la matière 35
De la conscience 35
Être 36
Être et en être conscient 36
Conscience, espace, temps, énergie 37
Naissance de l'espace 37
Naissance du temps 37
Naissance de l'énergie 37
Dialectique de l'être 37
Mémoires 39
De l'esprit à la matière 40
Être et paraître 41
Événements 41
De l'énergie à la matière 41
La matière macro physique 43
L'expérience sensorielle 43
L'expérience du physicien 43
Les lois de la matière physique 44
La matière vivante 44
L'expérience que nous en faisons 44
Comme la décrit le biologiste 44
Les lois de la matière vivante 45
La matière neuro-psychique 46
Cellule nerveuse et nerf 46
Afférences et efférences, perception et action 47
Complexité, complexité 47
Espace, temps, énergie, mémoire 48
Synergies 48
Une ou des consciences ? 49
Conscience de la conscience, connaissance de la connaissance 50
Pour résumer 51
Questions – réponses 53
Ce que nous allons faire maintenant 56

Chapitre 3. Consciences et systèmes de consciences 57
Grain de conscience 57
Tout et partie, le holon 58
Des consciences aux systèmes de consciences 59
Hiérarchies 59
Fonctionnement d'une holarchie 64
Règles et stratégies 64
Dans la structure 64
Dans la fonction 65
La relation règle/stratégie – fixité/souplesse 65
Arborisation et réticulation 66
Questions – réponses 67
Pour résumer 70
Ce que nous allons faire maintenant 72

Chapitre 4. Évolution 73
Un âge certain... 73
Espace, temps, énergie, mémoire 73
Mentals 74
Corps 74
De la mémoire 75
Potentialisation 75
Insu 75
Phylogenèse 76
Malentendu 76
Fonctions et systèmes 77
Le système nerveux 78
Organisation générale du système 78
La théorie des trois cerveaux 79
Deux hémisphères 83
Siège de la conscience ? 85
Ontogenèse 86
Vision phylogénique 86
Récapitulation 87
Une autre vision 88
Processus biodynamique 88
Complexité, encore 90
Est-ce tout ? 90
Terrain de jeu 91
Illusion 91
Doute 92
Incohérence 92
Logique de modèle 92
Philosophies et religions 92
Vécus personnels 92
Mort apparente 93
Un modèle 93
Complexité, toujours 93
Pour résumer 94
Évolution 94
Hypercomplexité 95
Choisir 95
Questions – réponses 96
Ce que nous allons faire maintenant 97

Chapitre 5. Expérience de conscience 98
Une conscience, deux mondes 98
Le monde intérieur de la conscience 99
Traitement de l'information 99
Un concentré d'information 99
Logique de classement 100
Index 100
Un filtre 101
L'émotion 102
Émotion et sentiment 102
Émotion et évolution 103
Un phénomène neuro-psychique 105
Émotions primitives 104
Descente aux enfers... 104
Une succession d'états 104
Le couple plaisir/déplaisir 105
Mouvement et émotion 105
Adversité 106
Résister 107
S'opposer 107
Non ! 107
Persistance 108
Densification 108

Conséquences de la rétention 108
Contenu d'une rétention 109
La création du "cas" ostéopathique tissulaire 109
Le cas sapiens 110
Mentals 110
Vous avez dit neuf ? 110
Qui suis-je ? 110
Erreurs 112
Conscient, inconscient, insu, non-conscient... 114
Conscience 114
Inconscience 115
L'inconscient et l'insu 115
Non-conscience 116
Questions – réponses 117
Pour résumer 124
Ce que nous allons faire maintenant 124

DEUXIÈME PARTIE 125
Techniques 126

CHAPITRE 6. LES OUTILS DE LA CONSCIENCE 126
Présence 126
Conscience, présence 126
La présence à soi 127
L'enracinement 127
Le lâcher prise 130
Centrage 130
Difficultés 131
Présence à autrui 132
Autrui, agrégat de consciences 132
Autrui, un être 134
Attention 135
Définition 136
Projection de la conscience 136
Attention et perception 137
Là où est mon attention... 138
Entraînement sur l'attention 138
Intention 138
Définition 139
Modus-operandi 139
Le vivant répond à l'intention 140
Intention et perception 140
Entraînement sur l'intention 140
Attention et intention : la conscience à l'œuvre 141
Perception 141
Sensorielle 142
Non-sensorielles 142
Identification 142
Piège 143
Pour une pédagogie de la perception 143
Évaluer l'existant 145
Évaluer les potentialités 146
Un référentiel personnel 146
Échange – Communication 146
Mécanisme 147
Le cycle relationnel 147
Prendre en soi, un avoir 147
De l'échange à la communication 148
Notre définition de la communication 149
Communiquer avec la structure vivante 149
Rejoindre l'autre 149
Paramètres objectifs de communication 149
Syntonisation et synchronisation 151
Paramètres subjectifs de la communication 151
Paramètres de palpation 151
Communiquer avec une rétention 151
La rétention, une incompréhension 152
Syntonisation, encore 152
Libération 153
Questions – réponses 154
Pour résumer 166
Ce que nous allons faire maintenant 156

CHAPITRE 7. DIALOGUE TISSULAIRE 160
Historique 160
Cohérence 161
Stratégie 161
Action/réaction 161
Règle 162
Réalisation 162
Phase 1 : amener le système à un meilleur niveau de communication 162
Communiquer avec les consciences corporelles en tant que groupe 163
Phase 2 : chercher, trouver, libérer 165
Phase 3 : réharmoniser le système 165
Recevoir l'information 165
Intuition 166
Intuition et savoir 166
Anamnèse dynamique 166
Les aides 168
Être 169
Faire 169
L'essentiel du travail 171
Interrogation tissulaire 171
Indications 171
Principes 172
Écueils 172
Réalisation 173
Exemples d'interrogation tissulaire 174
Le domaine traumatique répond 174
Le domaine émotionnel répond 174
Le domaine métabolique répond 174
Dater 176
Tester des substances 177
Questions – réponses 178
Ce que nous allons faire maintenant 185

CHAPITRE 8. LIGNÉE ANCESTRALE 186
Histoire 186
Indications 186
Cohérence 187
Réalisation 187
Points particuliers 188
Remontée des générations 188
Amplification des réponses 188
Amortissement 188
Doute 188
Croisement de lignes 188
Difficultés 188
Questions – réponses 189
Ce que nous allons faire maintenant 191

CHAPITRE 9. RECENTRAGE ÉNERGÉTIQUE 192
Historique 192
Indications 193
Réalisation 193
Découvrir le rayonnement énergétique du corps 193
Tester le rayonnement du patient 193
Mise en place de la technique pour le membre supérieur 193
Au membre inférieur 194
Sur la ligne des chakras 195
Ajustement final 196
Ce que nous allons faire maintenant 196

CHAPITRE 10. RÉGRESSION CONSCIENTE 197
Histoire 197
Indications 198
Cohérence 198
Une question de consciences 198
Remise en cohérence 199

Une manière différente d'aborder les consciences 199
Réalisation **199**
Mise en place 199
Expliquer l'objectif de la technique 200
Paramètres subjectifs 200
Paramètres objectifs 200
Premier parcours 200
Ensuite 200
Focaliser 201
Fin du processus 201
À propos de la naissance 201
Difficultés **202**
Le patient ne revit pas, mais parle de son accident 202
Il semble ne rien se passer 203
Le patient a de plus en plus de mal à parcourir 203
Le praticien ne sait pas quoi faire 203
Aides **205**
Présence et enracinement 205
Ralenti et arrêt sur image 205
Changer de point de vue 205
Réponse instantanée 205
Similaire antérieur 206
Interdits **206**
Systématique 207
Forcer le patient 207
Évaluer, conclure pour le patient 207
Questions – réponses **209**
Ce que nous allons faire maintenant **210**

CHAPITRE 11. LIBÉRATION DES FLUX **211**
Histoire **211**
Ballon 211
Flux 212
Le filtre intérieur 212
Indications **212**
Conflit 213
Anamnèse dynamique 213
Perte et deuil 213
Régression consciente 213
Cohérence **213**
Communiquer 213
Règle 1 214
Règle 2 214
Flux 214
Réalisation **215**
Mise en place 215
Expliquer l'objectif de la technique 215
Paramètres subjectifs 215
Paramètres objectifs 216
Processus à l'état (presque) brut 216
Fin du processus 217
Décès et perte de relation **217**
Interprétation **218**
Stratégie et protocole de communication **218**
Dans le monde intérieur du patient 218
Entre praticien et patient 218
Accuser réception 218
Dans le processus 219
Dans le dialogue avec le patient 219
Une question de sécurité 219
Difficultés **219**
Le patient 219
Le praticien 219
Il semble ne rien se passer 220
Aides **221**
Présence et enracinement 224
Réponse instantanée 222
Similaire antérieur 222
Le pardon 223
Interdits **224**
Systématique 224
Forcer le patient 225
Évaluer pour le patient 225
Questions – réponses **226**

CONCLUSION
STILL-POINT **229**
Le dedans des choses **229**
Connaître... **230**
Évolution et transcendance **231**
Conscience et profondeur 232
L'ostéopathie de la terre plate 232
Invitation **233**
Votre premier patient 233
Bonne route **234**

EN GUISE DE POSTFACE
MOTIFS **235**

ANNEXES
ANNEXE 1. Les sept étapes de la naissance **239**
ANNEXE 2
Listes préparées **241**
Bibliographie **242**
Glossaire **246**
Abréviations 246
Références bibliographiques **269**
Index **270**
Table des questions et réponses **272**
Table des matières **276**

Aux Éditions SULLY

Beryl E. Arbuckle, *Ostéopathie crânienne pour le nouveau-né et l'enfant.*
Jean-Marie Bastide, Éric Perraux, *Ostéopathie et sport.*
Rollin E. Becker, *La vie en mouvement.*
Rollin E. Becker, *L'immobilité de la vie.*
Erich Blechschmidt, *Comment commence la vie humaine.*
Bénédicte Buttet-Miquel, *Ostéopathie viscérale : recueil des techniques palpatoires et diagnostiques selon Frantz Glénard.*
Jane E. Carreiro, *Une approche de l'enfant en médecine ostéopathique.*
Paul Chauffour, Eric Prat, *Le Lien Mécanique Ostéopathique.*
Paul Chauffour, Eric Prat, Jacques Michaud, *Le Lien Mécanique Ostéopathique : artères et système neuro-végétatif.*
Bruno Conjeaud, *Grossesse, hormones et ostéopathie.*
Bruno Conjeaud, *Voyage ostéopathique au cœur des émotions.*
Zachary Comeaux, *Ostéopathie et médecine du futur.*
Zachary Comeaux, *Ostéopathie harmonique.*
J.A. Duval, *Techniques ostéopathiques d'equilibre et d'échanges réciproques.*
Marie-Odile Fessenmeyer, *L'os, un outil de diagnostic.*
Jean-Philippe Foissy, *La désengrammation en ostéopathie énergétique.*
Fabrice Fosse, Natacha Gimenez, *Traité pratique d'ostéopathie mécaniste chez le chien et le cheval.*
Yves Guillard, *L'ostéopathie en douceur.*
Françoise Hématy, *Le T.O.G.*
Pascal Javerliat, *Précis de matière ostéopathique.*
Célia Le Dressay, *L'ostéopathie pour tous.*
Paul Lee, *Interface – Mécanismes de l'esprit en ostéopathie.*
Robert Lever, *Au point-repos d'un monde tournant.*
Harold I. Magoun, *Ostéopathie dans le champ crânien.*
Hugh Milne, *Au cœur de l'écoute.*
Serge Paoletti, *Les fascias.*
Charles Ridley, *Stillness – Pratique crânienne biodynamique et évolution de la conscience.*
Raymond Solano, *Ostéopathie pour les bébés et les enfants.*
Raymond Solano, *Le nourrisson, l'enfant et l'ostéopathie crânienne*
C.A. Speece, W. Crow, *Techniques d'équilibration articulo-ligamentaires.*
A.T. Still, *Autobiographie.*
A.T. Still, *Ostéopathie : recherche et pratique..*
A.T. Still, *Philosophie de l'ostéopathie.*
A.T. Still, *Philosophie et principes mécaniques de l'ostéopathie.*
W. G. Sutherland, *Textes fondateurs de l'ostéopathie dans le champ crânien.*
Pierre Tricot, *Approche tissulaire de l'ostéopathie. Livre 1.*
Carol Trowbridge, *Naissance de l'ostéopathie.*
Patrick Varlet, *Ostéopathie somato-émotionnelle.*
Rémi Wogue, *L'os temporal, la mandibule et l'os hyoïde.*

Éditions Sully – BP 171 – 56005, Vannes Cedex, France.
Tél. : 33 (0)2 97 40 41 85 - Fax : 33 (0)2 97 40 41 88
E-mail : editions.sully@wanadoo.fr
Site : editions-sully.com

Achevé d'imprimer sur les Presses de l'Imprimerie Moderne de Bayeux
ZI, 7, rue de la Résistance – 14400 Bayeux – Août 2015
Dépôt légal : mai 2014
Imprimé en France

Approche tissulaire de l'ostéopathie

• Livre 2 •

Praticien de la conscience

Le livre 1 d'*Approche tissulaire de l'ostéopathie* modélisait le système corporel comme un agrégat de consciences et développait un *modus operandi* et des techniques en cohérence avec le concept.
La première partie du présent ouvrage évoque le déploiement fractal des « grains de conscience » qui, à partir de relations simples, non ordonnées, évoluent progressivement vers le complexe, organisé. Leur agrégation développe des systèmes complexes que nous expérimentons comme matières (physique, biologique et neuro-psychique) présentant des propriétés communes (reliées à leur nature consciente) et des propriétés spécifiques (consécutives à ce qu'ils actualisent en s'agrégeant).
La seconde partie est centrée sur l'application. Elle montre une manière d'utiliser ces concepts dans la pratique ostéopathique courante. Elle affine les outils de la conscience (présence, intention, attention) déjà évoqués dans le livre 1, et présente des techniques plus spécifiquement centrées sur le monde neuro-psychique ou somato-émotionnel. L'objectif est de développer des outils permettant à chaque praticien de réaliser sa propre ostéopathie privilégiant ce qu'elle est en essence : un art.
Cet ouvrage nous invite à un nouveau « parcours découverte » dans lequel nous serons encore bien souvent disciples de Colomb. Sensations neuves, fortes et inattendues, garanties au cours de cette traversée à la recherche d'une compréhension du vivant ! Les principaux écueils qui s'interposeront et ralentiront notre avancée seront nos propres modèles. Organisant notre tissu spirituel, mental, philosophique, corporel, ils ne se laisseront pas modifier ou réduire sans résistance. À prévoir : arrêts en contrainte, retours au neutre et still-points de résolutions, suivis d'expansion de la conscience et finalement, de l'être.

Pierre Tricot a reçu une formation de kinésithérapeute, puis, dès le début des années 1970, d'ostéopathe auprès de René Quéguiner et Francis Peyralade.
Le manque de cohérence des études dans l'appréciation du vivant, associé à des difficultés de perception l'ont poussé vers une recherche personnelle. Les solutions expérimentées ont ouvert la voie à sa perception et montré leurs validités thérapeutique en cabinet, et pédagogique en quinze ans d'enseignement. Après la rencontre d'ostéopathes confirmés, le besoin de se connecter aux sources mêmes de l'ostéopathie l'a conduit à traduire les textes fondateurs de Still et à s'intéresser à l'histoire et la philosophie de l'ostéopathie.
Dès 1998, il a activement participé à la naissance et la rédaction des premiers numéros d'*ApoStill, Le Journal de l'Académie d'Ostéopathie de France*.

9 782911 074806

50 €

ISBN 2-911074-80-7